2664. I. J. D.

# VOYAGES

## AUTOUR

# DU MONDE.

---

*TOME DEUXIEME.*

---

# RELATION
# DES VOYAGES

ENTREPRIS PAR ORDRE
DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE,
ACTUELLEMENT REGNANTE,

POUR FAIRE DES DÉCOUVERTES DANS L'HÉMISPHÈRE MÉRIDIONAL,

*ET ſucceſſivement exécutés par le Commodore BYRON, le Capitaine CARTERET, le Capitaine WALLIS & le Capitaine COOK, dans les Vaiſſeaux le* DAUPHIN, *le* SWALLOW *& l'*ENDEAVOUR:

RÉDIGÉE d'après les Journaux tenus par les différens Commandans & les Papiers de M. BANKS,

PAR J. HAWKESWORTH, Docteur en Droit,

*ET enrichie de* Figures, *& d'un grand nombre de* Plans *& de* Cartes *relatives aux Pays qui ont été nouvellement découverts, ou qui n'étoient qu'imparfaitement connus.*

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

K K
LYCEAL
BIBLIOTHEK
ZU
LAIBACH

TOME DEUXIEME.

*A PARIS,*
Chez { SAILLANT ET NYON, rue Saint-Jean-de-Beauvais.
PANCKOUCKE, Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXIV.
*AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.*

# EXPLICATION

## DES CARTES ET DES PLANCHES

### CONTENUES DANS LE TOME DEUXIEME.

PLANCHE 1^ere^. Le Capitaine Wallis eſt attaqué dans le *Dauphin* par les Otahitiens.

2. Ceſſion de l'Iſle d'*Otahiti* au Capitaine Wallis par la Reine Obérea (*a*).

3. Vue de l'Iſle de *Sir Charles Saunders*, de l'Iſle d'*Oſnabrugh*, de l'Iſle de *Boſcawen*, de l'Iſle de l'Amiral *Keppel* & de l'Iſle *Wallis*.

4. Iſle des *Cocos* & Iſle des *Traîtres*.

5. Iſle de *Wallis*.

6. Vue d'une partie du côté N. E. de la *Terre de Feu* avec trois autres vues ; plan de la baie de *Bon-Succès* dans le détroit de *le Maire*, & de la partie S. O. de la *Terre de Feu*.

7. Vue des Indiens de la *Terre de Feu* dans leurs huttes.

(*a*) On a reproché avec raiſon à l'Editeur de ces Voyages de n'avoir pas parlé dans ſa relation de cette prétendue ceſſion de l'Iſle d'*Otahiti* au Capitaine Wallis par la Reine Obérea.

Pl. 8. Carte de l'Iſle d'*Otahiti.*

9. Vue de la baie de *Matavai* dans l'Iſle d'*Otahiti.*

10. Branche d'un arbre à pain portant un fruit.

11. Vue d'*Otahiti* & de pluſieurs pirogues de cette Iſle.

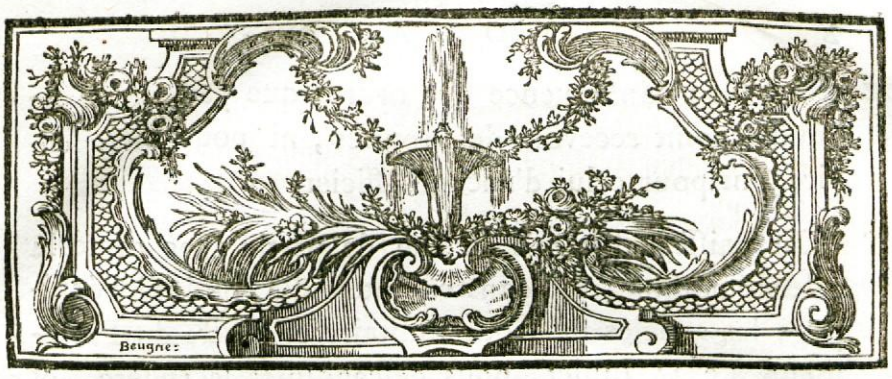
12. Hauſſe-col militaire des Inſulaires de la mer du Sud.

13. Emouchoir, avec deux manches de cet inſtrument, tels qu'on les fait à *Otahiti.*

14. Inſtrumens des Otahitiens.

15. Inſtrumens des Otahitiens.

16. Vue de l'Iſle d'*Otahiti*, avec une maiſon ou hangar ſous lequel les Inſulaires dépoſent leurs morts. Figure & habillement de la perſonne qui fait la principale fonction dans les cérémonies funéraires; Otahitien qui grimpe ſur un arbre à pain pour ſe ſauver à l'approche d'un convoi.



# RELATION
# D'UN VOYAGE
## FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les Années 1766, 1767 & 1768,

*Par* SAMUEL WALLIS, *commandant le Vaiſſeau du Roi* le Dauphin.

## CHAPITRE PREMIER.

*Paſſage à la Côte des Patagons, avec quelques détails ſur les Naturels du Pays.*

APRÈS avoir reçu ma commiſſion, datée du 19 Juin 1766, j'allai à bord le même jour ; j'arborai la flamme, & je commençai à faire enregiſtrer les Ma-

ANN. 1766. 19 Juin.

ANN. 1766. Juin.

telots ; en conſéquence des ordres que j'avois, je ne voulus point recevoir de Mouſſes, ni pour mon ſervice, ni pour celui d'aucun Officier.

LE vaiſſeau fut mis en état de partir avec toute la célérité poſſible, &, dans cet intervalle, on lut à l'équipage les articles du Code militaire & l'Acte du Parlement. Le 26 Juillet, nous deſcendîmes la rivière, &

16 Août. le 16 Août, à huit heures du matin, nous jettâmes l'ancre à la rade de Plymouth.

LE 19, je reçus mes ordres de départ, avec des inſtructions pour prendre ſous mon commandement le Sloup le (*a*) *Swallow*, & la Flûte le *Prince Frédéric*. Le même jour, je pris à bord, parmi pluſieurs autres choſes, trois milliers peſans de tablettes de bouillon & une balle de jaquettes de liege. Le vaiſſeau étoit partout encombré de proviſions de toute eſpèce, juſqu'à la ſalle à manger & à la Chambre du Conſeil. Le Chirurgien propoſa d'acheter une quantité extraordinaire de remèdes & de choſes propres à la Médecine, qu'il jugeoit devoir être d'une grande utilité dans les maladies auxquelles l'équipage pouvoit être expoſé, ſi l'on avoit de la place pour les recevoir. Il y en avoit trois grands coffres, que je permis de placer dans ma chambre, le ſeul endroit du vaiſſeau qui reſtât libre.

LE 22, à quatre heures du matin, je levai l'ancre, & je fis voile, de conſerve avec le *Swallow* & le *Prince Frédéric* ; nous eûmes bientôt la mortification de voir que le *Swallow* étoit très-mauvais voilier.

(*a*) Ce mot ſignifie *Hirondelle*.

Nous continuâmes notre route ſans aucun évènement remarquable, juſqu'au 7 Septembre, où nous vîmes, vers les huit heures du matin, l'iſle de Porto-Santo, giſant à l'Oueſt. Vers le midi, nous reconnûmes la pointe orientale de l'iſle de Madère. Ann. 1766. 7 Septembre.

Vers les cinq heures, nous paſsâmes entre cette partie de l'iſle & *les Déſerteurs*. Dans la partie qui eſt voiſine des *Déſerteurs*, il y a une iſle baſſe & plate, & tout près un rocher en aiguille ; la partie qui eſt près de Madère eſt pleine de roches briſées, & il n'y a pas de ſûreté à s'en approcher à plus de deux milles.

A ſix heures du ſoir, nous jettâmes l'ancre dans la rade de Madère, à environ deux tiers de mille du rivage, ſur un fond vaſeux de 24 braſſes. Vers les huit heures, le *Swallow* & le *Prince Frédéric* mouillèrent auſſi. J'envoyai un Officier à terre pour informer le Gouverneur que je le ſaluerois, s'il vouloit me rendre le même nombre de coups de canon, ce qu'il me promit de faire. En conſéquence, le lendemain au matin à ſix heures, je le ſaluai de treize coups, qu'il me rendit.

Je pris en cet endroit une quantité ſuffiſante d'eau, avec quatre pipes & dix poinçons de vin, du bœuf frais & une grande quantité d'oignons ; après quoi, nous levâmes l'ancre le 12, & nous pourſuivîmes notre route.

Le 16, à ſix heures du matin, nous vîmes l'iſle de Palme, & nous trouvâmes que le vaiſſeau étoit à ſeize milles au Sud de ſon eſtime. Nous longions cette iſle,

ANN. 1766. Septembre.

avec un vent d'Eſt, qui nous faiſoit faire juſqu'à huit milles par heure ; mais tout-à-coup le vent tomba, de ſorte qu'en moins de deux minutes le vaiſſeau ſe trouva ſans mouvement, quoique nous fuſſions encore au moins à quatre lieues de la côte. Palme eſt par 28° 40′ de latitude boréale & 17° 48′ de longitude occidentale (*a*).

LE 20, nous eſtimâmes le courant, & nous trouvâmes qu'il étoit S. O. $\frac{1}{4}$ O., faiſant un mille par heure. Ce même jour, nous vîmes deux hérons volants à l'Eſt, & un grand nombre de bonites autour du vaiſſeau ; nous prîmes huit de ces poiſſons.

DANS la nuit du 21 au 22, nous perdîmes de vue le *Swallow*, & vers les huit heures du matin, nous vîmes l'iſle de *Sel*, giſante au S. $\frac{1}{2}$ O. ; à midi, elle nous reſtoit au S. $\frac{3}{4}$ O., à trois lieues de diſtance. Le 23 à midi, la terre la plus voiſine de l'iſle de Bonaviſta couroit de S. à O. S. O., à ſept ou huit milles de diſtance ; la pointe orientale étant en même-tems à l'Oueſt, éloignée de deux lieues. Nous ſondâmes en un endroit, & nous ne trouvâmes que 15 braſſes ſur un fond de roches. Nous vîmes en même-tems un très-grand remoût, que nous ſupposâmes être cauſé par un récif, s'allongeant dans l'E. S. E. de la pointe environ trois milles au large, & par des briſans dans le S. E., à la même diſtance.

NOUS gouvernâmes entre le remoût & les briſans ;

(*a*) Dans le cours de ce Voyage la longitude eſt toujours comptée du méridien de Londres.

ANN. 1766. Septembre.

mais après avoir fait environ un demi-mille, nous ne trouvâmes plus de fond. Le *Prince Frédéric* paſſa très-près des briſans, au S. E.; mais il ne trouva point de fond; cependant ces briſans ſont regardés comme dangereux. Le milieu de l'iſle de Sel eſt par les 16° 55′ de latitude boréale, & les 21° 59′ de longitude. Le milieu de Bonaviſta eſt au 16° 10′ de latitude & au 23° de longitude O.

LE lendemain, à ſix heures du matin, l'iſle de May giſoit à ſix lieues, de l'O. au S. O.; bientôt après le *Swallow* nous rejoignit. A dix heures & demie, la pointe occidentale de cette iſle couroit par le Nord à la diſtance de cinq lieues; & nous y découvrîmes un courant, portant au Sud, & faiſant vingt milles en vingt-quatre heures. L'iſle de May eſt par 15° 10′ de latitude S. & 22° 25′ de longitude O.

A midi, la pointe méridionale de l'iſle de Santiago giſoit par le S. O. $\frac{1}{4}$ O., à la diſtance de quatre lieues; & la pointe ſeptentrionale paroiſſoit au N. O. à cinq lieues de diſtance. A trois heures & demie nous jettâmes l'ancre au port Praya, de compagnie avec le *Swallow* & le *Prince Frédéric*, ayant huit braſſes d'eau ſur un fond de ſable. Nous eûmes beaucoup de pluie & du tonnerre pendant la nuit. Le lendemain au matin j'envoyai de très-bonne heure demander à l'Officier qui commandoit dans le Fort, la permiſſion de faire un peu d'eau & de prendre quelques rafraîchiſſemens; il me l'accorda.

NOUS apprîmes bientôt que nous étions dans la ſaiſon des maladies, & que les grandes pluies nous

ANN. 1766. Septembre.

feroient trouver beaucoup de difficulté à faire tranſporter quelque choſe de l'intérieur du pays ſur les vaiſſeaux. Pour comble de malheur, il arriva que la petite vérole étoit alors épidémique dans cette iſle, où elle fait d'ordinaire de très-grands ravages ; de ſorte que je ne permis à aucun de ceux qui n'avoient pas eu cette maladie, de deſcendre à terre ; je ne voulus pas même que ceux qui l'avoient eue entraſſent dans aucune maiſon de l'iſle.

Nous nous procurâmes cependant de l'eau & quelques beſtiaux ; & nous prîmes beaucoup de poiſſons avec la ſeine, que nous jettions deux fois par jour. Nous trouvâmes auſſi dans la vallée où nous faiſions de l'eau, une eſpèce de pourpier ſauvage qui y croiſſoit en abondance ; ce fut pour nous un rafraîchiſſement très-utile, ſoit pour le manger crud en ſalade, ſoit pour le faire bouillir avec du bouillon & des pois : lorſque nous quittâmes l'iſle, nous en emportâmes une quantité ſuffiſante pour ſervir à notre uſage pendant une ſemaine.

Le 28, à midi & demi, nous levâmes l'ancre & mîmes à la mer. A ſix heures & demie du ſoir, le Pic de Fuego étoit à l'O. N. O., à douze lieues de diſtance, & dans la nuit nous apperçûmes diſtinctement le volcan.

Ce même jour je fis donner à tout l'équipage des hameçons & des lignes, afin que chacun pût prendre du poiſſon pour ſon propre compte ; mais j'ordonnai en même-tems que perſonne ne pourroit garder le poiſſon qu'il auroit pris, plus de vingt-quatre heures

ſans le manger ; j'avois obſervé que le poiſſon gâté, & même celui qui étoit ſéché, avoit occaſionné des maladies & avoit corrompu l'air dans le vaiſſeau. ANN. 1766. Septembre.

LE premier Octobre, étant à 10° 37′ de latitude N., nous perdîmes le vent alizé, & n'eûmes plus que des bouffées légères & variables. Nous trouvâmes ce même jour que le vaiſſeau avoit été entraîné par un courant à ſeize milles au Nord. Le 3, nous trouvâmes un courant qui portoit au S. $\frac{1}{4}$ E, faiſant ſix braſſes par heure, ou environ vingt milles & demi par jour. Le 7, nous trouvâmes le vaiſſeau à dix-neuf milles au Sud de ſon eſtime. 1 Octobre.

LE 20, notre beurre & notre fromage étant entièrement conſommés, nous commençâmes à faire donner de l'huile à l'équipage, & j'ordonnai en même-tems qu'on lui donnât de la moutarde & du vinaigre, une fois tous les quinze jours, pendant le reſte du voyage.

LE 22, nous vîmes une multitude incroyable d'oiſeaux, & entr'autres une *Frégate* ; ce qui nous fit juger qu'il y avoit quelque terre à moins de ſoixante lieues de diſtance. Ce même jour nous traverſâmes l'Equateur au 23° 40′ de longitude O.

LE 24, je fis donner en ration de l'eau-de-vie à l'équipage, & je réſervai le vin pour les malades & les convaleſcens. Le 26, le *Prince Frédéric* fit des ſignaux d'incommodité ; nous allâmes à lui, & nous trouvâmes qu'il avoit perdu ſa vergue de petit perroquet ; pour y ſuppléer, nous lui donnâmes notre vergue de fauſſe civadière dont nous pouvions nous paſſer ; on la gréa ſur le champ.

ANN. 1766. Octobre.

LE 27, le *Prince Frédéric* fit de nouveau ſignal d'incommodité : je m'en approchai, & j'envoyai à ſon bord le Charpentier, qui me rapporta que ce navire avoit une voie d'eau ſous la joue de bas-bord en-avant, & qu'il étoit impoſſible d'y remédier avant que le tems fût meilleur. En parlant avec le Lieutenant Brine, qui commandoit le vaiſſeau, il m'apprit qu'il y avoit beaucoup de maladie dans ſon équipage ; qu'il étoit épuiſé de fatigue par les manœuvres des pompes & des voiles ; que les proviſions n'étoient pas bonnes ; qu'ils n'avoient à boire que de l'eau, & qu'il craignoit qu'il ne lui fût impoſſible de me ſuivre à moins que je ne lui donnaſſe du ſecours. Quant au mauvais état des proviſions, je n'avois point de remède à lui offrir ; mais j'envoyai à bord de ce navire un Charpentier & ſix Matelots pour aider à la pompe & à la manœuvre.

8 Novembre.

LE 8 Novembre, étant par le 25 d 52 ′ de latitude S. & 39 d 38 ′ de longitude, nous jettâmes la ſonde, mais nous ne trouvâmes point de fond à 160 braſſes. Le 9, ayant vu un grand nombre d'oiſeaux, appellés *Albatres*, nous ſondâmes encore ſans trouver de fond, avec 180 braſſes de ligne dehors.

LE 11, je fis ſignal à la Flûte de venir ſous notre poupe, & j'y envoyai à bord le Charpentier avec des aides pour étancher la voie d'eau ; mais ils y travaillèrent avec peu de ſuccès. Alors je pris le parti d'en tirer de quoi compléter nos proviſions & celles du *Swallow*, & je fis paſſer à bord de ce navire nos douilles de barriques, nos cercles de fer, & nos jarres d'huile vuides. Pluſieurs des Gens du *Prince Frédéric* paroiſſant

ſant attaqués du ſcorbut, j'y envoyai auſſi le Chirurgien avec des remèdes pour les malades. Ce même jour, ayant apperçu des Albatres, des Tourterelles & quelques herbes, nous ſondâmes encore, & ne trouvâmes point de fond à 180 braſſes. ANN. 1766. Novemb.

LE 12, étant au 30ᵈ de latitude S., nous commençâmes à éprouver un froid très-vif; nous tendîmes nos pavois, & les Matelots mirent leurs groſſes jacquettes. Nous vîmes le même jour une Tourterelle & pluſieurs Albatres; mais nous ne pûmes point trouver de fond en filant 180 braſſes de ligne.

NOUS continuâmes de voir des herbes & des oiſeaux, mais nous ne trouvâmes de fond que le 18, où nous eûmes un fond de vaſe molle, à 54 braſſes de profondeur. Nous étions alors par 35ᵈ 40′ de latitude S. & 49ᵈ 54′ de longitude O. Ce fut le premier fond que nous eûmes depuis notre route ſur la côte du Bréſil.

LE 19, à environ huit heures du ſoir, nous vîmes au N. E. un météore d'une apparence très-extraordinaire, & qui, peu de tems après que nous l'eûmes obſervé, courut avec une prodigieuſe rapidité dans une ligne horiſontale vers le S. O. Il fut près d'une minute dans ſa marche, & laiſſa derrière lui une traînée de lumière ſi vive que le tillac en fut éclairé comme en plein midi. Nous vîmes le même jour une grande quantité de veaux marins autour du vaiſſeau, & ayant jetté la ſonde, nous trouvâmes à 55 braſſes un fond de vaſe. Le lendemain nous vîmes

ANN. 1766. Novemb.

encore les veaux marins, & nous trouvâmes à 53 braſſes de ſonde un fond de ſable d'un brun foncé ; ce qui nous détermina à préparer nos cables.

LE 21, nous ne trouvâmes point de fond, à 150 braſſes de ligne dehors. Nous étions à midi par 37 d 40′ de latitude S. & 51 d 24′ de longitude O.

LE 22, nous retrouvâmes le fond à 70 braſſes ; & nous vîmes beaucoup de baleines & de veaux marins, avec un grand nombre de papillons & d'oiſeaux, parmi leſquels nous apperçûmes des Beccaſſines & des Pluviers. A midi, nous étions par 38 d 55′ de latitude auſtrale & 56 d 47′ de longitude.

NOUS continuâmes de ſonder de 40 à 70 braſſes, juſqu'au 8 Décembre, où, vers les ſix heures du matin, nous reconnûmes une terre, qui couroit de S. O. à O. $\frac{1}{4}$ S., & reſſembloit à un grouppe de petites Iſles. A midi, elle nous reſtoit de O. $_4$ S. à S. S. O., à huit lieues de diſtance. Vers les trois heures, le Cap *Blanc* giſoit à l'O. N. O., à ſix lieues de diſtance, & nous vîmes une terre remarquable, en forme de double ſelle, à l'O. S. O., à la diſtance d'environ trois lieues. Nous eûmes alors des fonds de 20 à 16 braſſes, tantôt avec du gravier & du gros ſable, tantôt avec des coquillages & de petites pierres noires.

LE 8 au ſoir, le rocher de *la Tour* au Port *Déſiré*, giſoit au S. O. $\frac{1}{4}$ O. à la diſtance d'environ trois lieues, & les dernières terres couroient de S. $\frac{1}{4}$ E. au N. O. $\frac{1}{4}$ N. A neuf heures, l'iſle *des Pingoins* giſoit au S. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O., éloignée de deux lieues ; & le 9, à quatre

heures du matin, la terre vue du grand hunier, couroit de S. O. à O. $\frac{1}{4}$ N.

ANN. 1766. Novemb.

A midi, l'iſle *des Pingoins* nous reſtoit au S. $\frac{1}{4}$ O. à cinquante-ſept milles de diſtance ; nous étions par 48 d 56′ de latitude S. & 65 d 6′ de longitude O. Nous vîmes le même jour une ſi grande quantité de Chevrettes rouges autour du vaiſſeau que la mer en étoit colorée.

LE lendemain 10, à midi, les dernières terres couroient de S. O. au N. O. ; & la montagne de *Wood*, près de l'entrée de Saint-Julien, couroit au S. O. $\frac{1}{4}$ O. à la diſtance de trois ou quatre lieues. Nous étions par 49 d 16′ de latitude S. & 66 d 48′ de longitude O. La ſonde nous donnoit de 40 à 45 braſſes, ſur un fond, quelquefois de ſable fin, quelquefois de vaſe molle.

LE 11, à midi, l'iſle *des Pingoins* giſoit au N. N. E., à cinquante-huit lieues de diſtance. La latitude étoit de 50 d 48′ & la longitude de 67 d 10′.

NOUS continuâmes notre route juſqu'au Samedi 13 ; ce jour-là, étant à 50 d 34′ de latitude S. & 68 d 15′ de longitude O., les dernières terres couroient de N. $\frac{1}{2}$ E. à S. S. O. $\frac{1}{2}$ O., & le vaiſſeau étoit éloigné de cinq à ſix milles du rivage. Le Cap *Beachy-Head*, qui eſt le Cap le plus au Nord, fut reconnu à 50 d 16′ de latitude S., & le Cap *Beautems*, qui eſt le plus au Sud, parut au 60 d 50′ de latitude.

LE 14, à quatre heures du matin, le Cap *Beachy-Head* giſoit au N. O. $\frac{1}{2}$ N., éloigné d'environ huit

ANN. 1766. Novemb.

lieues ; & à midi nous étions par 50 d 52 ′ de latitude S. & 68 d 10 ′ de longitude O. Nous étions à ſix lieues du rivage, & les dernières terres étoient du N. O. à O. S. O.

LE Lundi 15, à huit heures du matin, étant à environ ſix milles du rivage, les dernières terres couroient de S. $\frac{1}{4}$ E. au N. $\frac{1}{4}$ E., & l'entrée de la rivière de Sainte-Croix étoit S. O. $\frac{1}{2}$ O. Nous trouvâmes 20 braſſes d'eau dans le travers de l'ouverture, la diſtance d'un Cap à l'autre étant d'environ ſept milles ; en nous tenant enſuite à la diſtance d'environ quatre milles de chaque Cap, nous trouvâmes de 22 à 24 braſſes. La terre eſt élevée au côté du Nord & forme trois Caps ; elle eſt baſſe & plate au côté du Sud. A ſept heures du ſoir, le Cap *Beautems* nous reſtoit au S. O. $\frac{1}{2}$ S., à la diſtance d'environ quatre lieues, ayant une pointe plus baſſe qui couroit au S. S. O. $\frac{3}{4}$ O. Nous paſsâmes la nuit ſur les bords, ayant de 30 à 32 braſſes d'eau ſur un fond de ſable & de vaſe. Le lendemain 16, à ſept heures du matin, nous deſcendîmes par degrés à 12 braſſes, ſur un fond de ſable fin, & nous tombâmes bientôt à 6 braſſes ; alors nous portâmes au S. E. $\frac{1}{4}$ S., un peu plus d'un mille ; après quoi nous gouvernâmes à l'Eſt cinq milles, & enſuite à l'E. $\frac{1}{4}$ N. ; & nous trouvâmes 12 braſſes d'eau. Le Cap *Beautems* giſoit alors O. $\frac{1}{2}$ S. à quatre lieues, & la pointe ſeptentrionale de la terre couroit à l'O. N. O. Quand nous entrâmes d'abord dans les bas-fonds, le Cap *Beautems* étoit O. $\frac{1}{2}$ N., ayant au-dehors une pointe de terre baſſe, à l'O. S. O., à environ quatre milles de diſtance.

A midi, nous avions le Cap *Beautems* à l'O. N. O. $\frac{1}{2}$ O., éloigné de ſix lieues, & un mondrain aſſez conſidérable à ſept lieues au S. O. $\frac{1}{2}$ O. Nous étions alors par 51 d 52′ de latitude auſtrale & 68′ de longitude. ANN. 1766. Novemb.

A une heure, étant à environ deux lieues du rivage, les extrémités de trois collines rondes & remarquables couroient du S. O. $\frac{1}{4}$ O à S. O. A quatre heures, le Cap de *la Vierge Marie* étoit à environ quatre lieues S. E. $\frac{1}{4}$ S. A huit heures, nous étions très-près du Cap, & nous vîmes ſur la pointe pluſieurs hommes à cheval qui nous faiſoient ſigne de deſcendre à terre. Dans une demi-heure, nous mouillâmes dans une baie, ſous la côte méridionale du Cap, à dix braſſes d'eau, ſur un fond de gravier. Le *Swallow* & le *Prince Frédéric* jettèrent l'ancre bientôt après, entre nous & le Cap, qui giſoit alors N. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O., & ayant une pointe de terre baſſe & ſabloneuſe au S. $\frac{1}{4}$ O. Il y a un bas-fond qui s'étend du Cap à environ une demi-lieue, & qu'on peut reconnoître aiſément aux goëmons qui le couvrent. Nous trouvâmes la marée à onze heures & demie, & le flot s'élevoit de vingt pieds.

Les Naturels du Cap reſtèrent toute la nuit vis-à-vis du vaiſſeau, allumant des feux & pouſſant ſouvent de grands cris. Le 17 au matin, dès qu'il fut jour, nous en vîmes un grand nombre en mouvement, qui nous faiſoient ſigne d'aller à terre. Vers les cinq heures, je donnai le ſignal pour faire venir à bord les canots du *Swallow* & du *Prince Frédéric*, & en même-tems je fis mettre le mien à la mer. Ces bateaux étant tous équipés & armés, je pris un détachement de Sol-

ANN. 1766. Novemb.

dats de marine, & je marchai vers le rivage, après avoir donné ordre au Maître de préſenter le côté du navire au rivage pour protéger le débarquement & de charger les canons à mitraille. Nous fûmes au rivage vers les ſix heures, & avant de ſortir des bateaux, je fis ſigne aux Habitans de ſe retirer à quelque diſtance. Ils obéirent ſur le champ ; je deſcendis alors avec le Capitaine du *Swallow* & pluſieurs Officiers : les Soldats de marine furent rangés en bataille, & les canots furent tenus à flot ſur leurs grapins près de la côte.

JE fis ſigne aux Habitans de s'approcher, & de s'aſſeoir en demi-cercle, ce qu'ils firent avec beaucoup d'ordre & de gaieté. Alors je leur diſtribuai des couteaux, des ciſeaux, des boutons, des grains de verre, des peignes & d'autres bagatelles ; je donnai ſur-tout quelques rubans aux femmes, qui les reçurent avec un mélange décent de plaiſir & de reſpect. Après avoir fait la diſtribution de mes préſens, je leur fis entendre que j'avois d'autres choſes à leur donner, mais que je voulois avoir quelques proviſions en échange. Je leur fis voir des haches & des ſerpes que j'avois, & je leur montrai en même-tems des Guanaques & des Autruches mortes que je voyois près d'eux, en leur faiſant ſigne que je voulois manger ; mais ils ne purent ou ne voulurent pas me comprendre ; car quoiqu'ils paruſſent avoir grande envie des haches & des ſerpes, ils ne donnèrent pas à entendre qu'ils fuſſent diſpoſés à nous céder de leurs proviſions ; nous ne fîmes donc aucun trafic avec eux.

CES Américains, les femmes comme les hommes,

avoient chacun un cheval, avec une ſelle aſſez propre, une bride & des étriers. Les hommes avoient des éperons de bois, à l'exception d'un ſeul qui avoit une paire de grands éperons à l'Eſpagnole, des étriers de bronze & un ſabre Eſpagnol ſans fourreau ; mais, malgré ces diſtinctions, il ne paroiſſoit avoir aucune eſpèce d'autorité ſur les autres. Les femmes ne portoient point d'éperons. Les chevaux paroiſſoient bien faits, légers, & hauts d'environ quatorze (*a*) palmes. Ces Américains avoient auſſi des chiens qui paroiſſoient être, ainſi que les chevaux, de race Eſpagnole.

ANN. 1766. Novemb.

NOUS prîmes la meſure de ceux qui étoient les plus grands ; l'un d'eux avoit ſix pieds (*b*) ſept pouces ; pluſieurs autres avoient ſix pieds cinq pouces ; mais la taille du plus grand nombre étoit de cinq pieds dix pouces à ſix pieds.

LEUR teint eſt d'une couleur de cuivre foncé, comme celui des Naturels de l'Amérique ſeptentrionale ; ils ont des cheveux droits, preſqu'auſſi durs que les ſoies de cochon, & qu'ils nouent avec une ficelle de cotton : les hommes & les femmes n'ont rien ſur leurs têtes. Ils ſont bien-faits & robuſtes ; ils ont de gros os ; mais leurs pieds & leurs mains ſont d'une petiteſſe remarquable. Ils ſont vêtus de peau de Guanaque, couſues enſemble par pièces d'environ ſix pieds de longueur ſur cinq de largeur, dont ils s'enveloppent le corps, & qu'ils attachent avec une ceinture, en mettant le

(*a*) La palme eſt de quatre pouces.

(*b*) Le pied Anglois a environ 8 lignes de moins que notre pied-de-roi.

ANN. 1766. Novemb.

poil en-dedans. Quelques-uns d'entr'eux avoient auſſi ce que les Eſpagnols appellent un *puncho*, c'eſt-à-dire une pièce quarrée d'étoffe, faite avec le duvet de Guanaque, à travers laquelle ils font une ouverture pour y paſſer la tête, & qui deſcend autour du corps juſqu'aux genoux.

LE Guanaque eſt un animal qui, pour la grandeur, la forme & la couleur, reſſemble à un Daim; mais il a une boſſe ſur le dos & n'a point de cornes.

CES Américains portent auſſi une eſpèce de caleçon qu'ils tiennent fort ſerré, & des brodequins qui deſcendent du milieu de la jambe juſqu'au cou-de-pied par-devant, & par-derrière paſſent ſous le talon; le reſte du pied eſt découvert.

NOUS remarquâmes que pluſieurs des hommes avoient un cercle rouge peint autour de l'œil gauche, & que d'autres s'étoient peint les bras & différentes parties du viſage : toutes les jeunes femmes avoient leurs paupières peintes en noir.

ILS parloient beaucoup; quelques-uns d'entr'eux prononcèrent le mot *Ca-pi-ta-ne;* mais quand on leur parla en Eſpagnol, en Portugais, en François & en Hollandois, ils ne firent aucune réponſe. Nous ne pûmes diſtinguer dans leur langage que le ſeul mot de (*a*) *Chevow*; nous ſupposâmes que c'étoit une ſalutation, parce qu'ils le prononçoient toujours quand ils nous frappoient dans la main, & quand ils nous

(*a*) M. de Bougainville écrit ce même mot *Chaoua.*

faiſoient

faiſoient ſigne de leur donner quelque choſe. Lorſque nous leur parlions en anglois, ils répétoient après nous les mêmes mots comme nous aurions pu le faire ; & ils eurent bientôt appris par cœur ces mots : *Englishmen come on shore.* ( *Anglois venez à terre* ). ANN. 1766. Novemb.

CHACUN avoit à ſa ceinture une arme de trait d'une eſpèce ſingulière : c'étoient deux pierres rondes, couvertes de cuir, & peſant chacune environ une livre, qui étoient attachées aux deux bouts d'une corde d'environ huit pieds de long. Ils s'en ſervent comme d'une fronde, en tenant une des pierres dans la main & en faiſant tourner l'autre autour de la tête juſqu'à ce qu'elle ait acquis une force ſuffiſante ; alors ils la lancent contre l'objet qu'ils veulent atteindre. Ils ſont ſi adroits à manier cette arme, qu'à la diſtance de quinze verges ils peuvent frapper, des deux pierres à la fois, un but qui n'eſt pas plus grand qu'un chelin. Ce n'eſt cependant pas leur uſage d'en frapper le Guanaque ni l'Autruche, quand ils font la chaſſe de ces animaux ; mais ils lancent leur fronde, de manière que la corde rencontrant les deux jambes de l'Autruche ou deux de celles du Guanaque, les enveloppe auſſi-tôt par la force & le mouvement de rotation des pierres, & arrête l'animal, qui devient alors aiſément la proie du Chaſſeur.

TANDIS que nous étions à terre, nous les vîmes manger de la chair crue, entr'autres, le ventre d'une Autruche, ſans autre préparation que de le retourner en mettant le dedans en-dehors & de le ſecouer.

ANN. 1766. Novemb.

NOUS remarquâmes auſſi qu'ils avoient pluſieurs grains de verre, comme ceux que je leur avois donnés, & deux morceaux d'étoffe rouge ; nous ſupposâmes que le Commodore Byron les avoit laiſſés en cet endroit ou dans quelque canton voiſin.

APRÈS avoir paſſé environ quatre heures avec ces Américains, je leur fis entendre par ſignes que j'allois retourner à bord, & que j'en emmenerois quelques-uns d'entr'eux avec moi, s'ils le déſiroient. Dès qu'ils m'eurent compris, plus de cent ſe préſentèrent avec empreſſement pour aller ſur le vaiſſeau ; mais je ne voulus pas en recevoir plus de huit. Ils ſautèrent dans les canots avec la joie qu'auroient des enfans qui vont à la foire ; comme ils n'avoient aucune mauvaiſe intention, ils ne nous en ſoupçonnoient aucune. Pendant qu'ils étoient dans les canots, ils chantèrent pluſieurs chanſons de leur pays ; lorſqu'ils furent ſur le vaiſſeau, ils n'exprimèrent pas les ſentimens d'étonnement & de curioſité que paroiſſoient devoir exciter en eux tant d'objets extraordinaires & nouveaux qui venoient frapper à la fois leurs yeux. Je les fis deſcendre dans ma chambre ; ils regardoient autour d'eux avec une indifférence inconcevable, juſqu'à ce qu'un d'entr'eux eut jetté les yeux ſur un miroir ; mais cet objet ne leur cauſa pas plus d'étonnement que les prodiges qui s'offrent à notre imagination dans un ſonge, lorſque nous croyons converſer avec les morts, voler dans l'air, marcher ſur la mer, ſans réfléchir que les loix de la nature ſont violées ; cependant ils s'amusèrent beaucoup de ce miroir ; ils avançoient,

reculoient & faiſoient mille tours devant la glace, riant avec éclat & ſe parlant avec beaucoup de chaleur les uns aux autres.

ANN. 1766. Novemb.

JE leur donnai du bœuf, du porc, du biſcuit & d'autres proviſions du vaiſſeau ; ils mangèrent indiſtinctement de tout ce qu'on leur offrit ; mais ils ne voulurent boire que de l'eau.

DE ma chambre je les menai dans toutes les parties du vaiſſeau ; ils ne regardèrent avec attention que les animaux vivans que nous avions à bord. Ils examinèrent avec aſſez de curioſité les cochons & les moutons, & s'amusèrent infiniment à voir les poules de Guinée & les dindons.

ILS ne parurent déſirer de tout ce qu'ils voyoient que nos vêtemens, & un vieillard fut le ſeul d'entr'eux qui nous en demanda ; nous lui fîmes préſent d'une paire de ſouliers avec des boucles, & je donnai à chacun des autres un ſac de toile dans lequel je mis quelques aiguilles tout enfilées, des morceaux de drap, un couteau, une paire de ciſeaux, du fil, de la raſſade, un peigne, un miroir, & quelques pièces de notre monnoie, qu'on avoit percées par le milieu afin de pouvoir les ſuſpendre au col avec un ruban.

NOUS leur offrîmes des feuilles de tabac roulées ; ils en fumèrent un peu, mais ne parurent pas y prendre plaiſir.

JE leur montrai les canons ; ils ne témoignèrent avoir aucune connoiſſance de leur uſage. Lorſqu'ils eurent parcouru tout le vaiſſeau, je fis mettre ſous les

ANN. 1766. Novemb.

armes les Soldats de marine & leur fis exécuter une partie de l'exercice. A la première décharge de la mouſqueterie, nos Américains furent frappés d'étonnement & de terreur; le vieillard en particulier ſe jetta à terre ſur le tillac, & montrant les fuſils, ſe frappa le ſein avec ſa main, & reſta enſuite quelque tems ſans mouvement, les yeux fermés; nous jugeâmes qu'il vouloit nous faire entendre qu'il connoiſſoit les armes à feu & leurs terribles effets. Les autres voyant que nos gens étoient de bonne humeur, & n'ayant reçu aucun mal, reprirent bientôt leur gaieté & entendirent ſans beaucoup d'émotion la ſeconde & la troiſième décharge; mais le vieillard reſta proſterné ſur le tillac pendant quelque tems, & ne reprit ſes eſprits qu'après que la mouſqueterie eut ceſſé.

VERS le midi, la marée reverſant, je leur fis connoître par ſignes que le vaiſſeau alloit s'éloigner & qu'ils devoient aller à terre; je m'apperçus bientôt qu'ils n'avoient pas envie de s'en aller; cependant on les fit entrer ſans beaucoup de peine dans la chaloupe, à l'exception du vieillard & d'un autre qui voulurent reſter; ces deux-ci s'arrêtèrent à l'endroit où l'on deſcend du vaiſſeau; le plus vieux tourna autour, & alla par la poupe à l'échelle qui conduit à la chambre du Capitaine; là, il reſta quelque tems ſans dire un mot; puis il prononça un diſcours que nous prîmes pour une prière; car pluſieurs fois il éleva les mains & les yeux vers le ciel, & parla avec des accens, un air & des geſtes, fort différens de ce que nous avions obſervé dans leur converſation. Il paroiſſoit plutôt chanter que pro-

noncer ce qu'il diſoit, de ſorte qu'il nous fut impoſſible de diſtinguer un mot d'un autre. Je lui fis entendre qu'il étoit à propos qu'il deſcendît dans la chaloupe; alors il me montra le ſoleil, puis faiſant mouvoir ſa main en la tournant vers l'Oueſt, il s'arrêta, me regarda en face, ſe mit à rire, & me montra enſuite le rivage. Il nous fut aiſé de comprendre par ces ſignes qu'il déſiroit de reſter à bord juſqu'au coucher du ſoleil, & je n'eus pas peu de peine à lui perſuader que nous ne pouvions pas reſter ſi long-tems ſur cette partie de la côte. Enfin il ſe détermina à ſauter dans la chaloupe avec ſon compagnon; lorſque la chaloupe s'éloigna, ils ſe mirent tous à chanter, & continuèrent à donner des ſignes de joie juſqu'à ce qu'ils furent arrivés à terre; lorſqu'ils débarquèrent, pluſieurs de leurs compagnons qui étoient ſur le rivage, voulurent ſe jetter avec empreſſement dans la chaloupe; l'Officier qui étoit à bord, ayant des ordres poſitifs de n'en recevoir aucun, eut beaucoup de peine à les empêcher d'entrer dans le bâtiment, ce qui parut les mortifier extrêmement.

ANN. 1766. Novemb.

La chaloupe étant revenue, je la renvoyai avec le Maître pour ſonder le bas-fond qui s'allonge depuis le Cap; il le trouva d'environ trois milles de large du Nord au Sud, & il jugea que pour l'éviter, il falloit ſe ranger à quatre milles hors du Cap, ſur 12 ou 13 braſſes de fond.

# CHAPITRE II.

*Paſſage du Détroit de Magellan, avec quelques nouveaux détails ſur les Patagons, & une deſcription des Côtes oppoſées & de leurs Habitans.*

ANN. 1766. 17 Décemb.

LE 17 Décembre, vers une heure, je fis ſignal de lever l'ancre, & j'ordonnai au *Swallow* de marcher à l'avant & au *Prince Frédéric* de le ſuivre. Nous avions le vent de bout, & il ſouffloit avec aſſez de force; de ſorte que nous fûmes obligés de louvoyer, en profitant de la marée dans le détroit de Magellan, entre le Cap de *la Vierge Marie* & la pointe de ſable qui reſſemble à *Dungeneſſ.* Quand nous fûmes en travers de cette pointe, nous reſtâmes près de la côte, où nous vîmes deux Guanaques & pluſieurs Américains à cheval à la pourſuite de ces animaux qui couroient avec une grande vîteſſe; les Chaſſeurs les ſuivoient de près, tenant leurs frondes prêtes à être lancées, mais ils ne purent les atteindre tant qu'ils furent à portée de notre vue.

NOUS étions à environ deux lieues de *Dungeneſſ*, & nous prenions le large, lorſque nous tombâmes ſur un bas-fond où nous n'avions que ſept braſſes d'eau à demi-flot; ce qui nous obligea de faire des bordées courtes en ſondant continuellement.

A huit heures & demie du ſoir, nous jettâmes l'ancre

à environ trois milles de la côte, ayant vingt braſſes d'eau ſur un fond vaſeux. Le Cap de *la Vierge Marie* nous reſtoit alors N. E. $\frac{1}{4}$ E. $\frac{1}{2}$ E.; & le Cap de *Poſſeſſion* O. $\frac{1}{2}$ S., à environ cinq lieues de diſtance. ANN. 1766. Décemb.

A peine y avoit-il une demi-heure que nous avions jetté l'ancre, lorſque les Naturels allumèrent pluſieurs grands feux en face du vaiſſeau; & à la pointe du jour nous en vîmes environ quatre cens qui campoient dans un vallon d'un très-beau verd, ſitué entre deux collines; leurs chevaux paiſſoient derrière eux.

VERS les ſix heures du matin nous remîmes ſous voiles, après la marée qui y monte & baiſſe de trente pieds, & dont la vîteſſe eſt d'environ trois nœuds par heure. Vers le midi, n'ayant que peu de vent, & le juſſant courant avec beaucoup de force, le *Swallow* qui étoit à l'avant, fit ſignal & jetta une ancre; j'en fis de même, ainſi que le *Prince Frédéric* qui marchoit à l'arrière.

COMME nous vîmes un grand nombre d'Américains ſur le rivage, & que le Capitaine Carteret m'avoit dit que c'étoit-là l'endroit où le Commodore Byron avoit trouvé les grands Patagons, j'envoyai les Lieutenans du *Swallow* & du *Prince Frédéric* au rivage, mais avec ordre de ne pas deſcendre à terre, parce que les vaiſſeaux étoient trop éloignés de la côte pour être à portée de les protéger. Ces Officiers étant revenus, ils nous dirent que la chaloupe s'étant avancée à la rade très-près de la plage, les Habitans y étoient venus en très-grand nombre, & que c'étoient les mêmes que nous avions vus la veille, avec pluſieurs autres qui n'avoient

ANN. 1766. Décemb.

pas paru, particulièrement des femmes & des enfans; que lorſque ces Américains avoient vu que nos gens n'avoient pas envie de débarquer, ils en avoient montré beaucoup de chagrin; que ceux qui avoient été ſur le vaiſſeau s'étoient avancés à gué près du canot, lui faiſant ſigne d'approcher, & prononçant très-haut & à diverſes repriſes les mots Anglois qu'on leur avoit appris, *Anglois, venez à terre;* que voyant leurs invitations inutiles, ils avoient voulu entrer dans la chaloupe, & qu'on avoit eu beaucoup de peine à les en empêcher; que ces deux Officiers avoient préſenté aux Américains du pain, du tabac & quelques bagatelles, faiſant ſigne en même-tems qu'ils déſiroient en échange des Guanaques & des Autruches qu'ils voyoient; mais qu'ils ne purent jamais ſe faire comprendre; enfin que ne pouvant point obtenir de rafraîchiſſemens, ils avoient longé le rivage à la rame pour chercher de l'eau douce, mais que ne voyant aucune apparence de ruiſſeau, ils étoient revenus à bord.

Le lendemain, à ſix heures du matin, nous levâmes l'ancre, le *Swallow* marchant toujours à l'avant, & à midi nous mouillâmes dans la baie de *Poſſeſſion*, ayant douze braſſes d'eau ſur un fond de ſable net. Le Cap de *Poſſeſſion* étoit alors à l'Eſt, éloigné de trois lieues, les *Oreilles-d'Ane* à l'Oueſt, & l'entrée des Goulets au S. O. $\frac{1}{2}$ O. Le fond de la baie, qui étoit la terre la plus voiſine du vaiſſeau, étoit à environ trois milles. Nous vîmes un grand nombre d'Américains ſur le Cap, & le ſoir de grands feux allumés ſur la côte de la *Terre de Feu*.

DEPUIS

DEPUIS ce jour juſqu'au 22, nous eûmes des coups de vent & une groſſe mer, & nous ne pûmes avancer que lentement : le 22, nous jettâmes l'ancre à 18 braſſes, fond de vaſe. Les *Oreilles d'Ane* nous reſtoient N. O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O. ; le Cap de *Poſſeſſion* N. E. $\frac{1}{4}$ E., & la pointe des Goulets, du côté du Sud, étoit à trois ou quatre lieues de diſtance, S. S. O. Suivant notre obſervation, nous étions par 70$^{d}$ 20$'$ de longitude O. & 52$^{d}$ 30$'$ de latitude S. La marée en cet endroit court de S. E. $\frac{1}{4}$ E., & N. E $\frac{1}{4}$ N., faiſant environ trois nœuds par heure. L'eau monte de vingt-quatre pieds, & nous trouvâmes alors la haute marée à quatre heures du matin.

ANN. 1766. Décemb.

LE 23 au matin, nous mîmes à la voile, en tenant le plus près ; mais la marée étoit ſi forte que le *Swallow* prit une route, le *Dauphin* une autre, & le *Prince Frédéric* une troiſième. Nous avions un vent frais, mais aucun des vaiſſeaux ne ſentoit ſon gouvernail. La ſonde nous donnoit des profondeurs différentes, & nous voyions le bouillonnement dans le milieu. Dans cette ſituation nous entrâmes dans le premier goulet, tantôt en coëffant les voiles, tantôt en faiſant ſervir. Vers les ſix heures du ſoir, la mer étant retirée, nous mouillâmes ſur la rive occidentale, à quarante braſſes d'eau, fond de ſable. Le *Swallow* mouilla ſur la rive du Nord, & la Flûte à moins d'une encablure d'un banc de ſable qui ſe trouvoit à environ deux milles à l'Eſt. Le détroit, en cet endroit, n'a que deux milles de large ; à minuit, la marée étant baiſſée, nous levâmes l'ancre & touâmes le navire. Il s'éleva bientôt après une briſe, qui

ANN. 1766. Décemb.

dura juſqu'à ſept heures du matin & tomba. Nous gouvernâmes du premier Goulet au ſecond, par S. O., ayant 19 braſſes d'eau, fond de vaſe. A huit heures, nous mouillâmes à deux lieues de la côte, à 24 braſſes, le Cap *Grégoire* giſant à l'O. $\frac{1}{2}$ N., & la pointe de *Sweepſtakes* au S. O. $\frac{1}{2}$ O. La marée y filoit ſept nœuds par heure, & ſon courant étoit quelquefois ſi rapide & entraînoit des quantités ſi prodigieuſes d'herbes, que nous nous attendions à tous momens à être emportés à la dérive.

LE lendemain, jour de Noël, nous traversâmes le ſecond Goulet. En tournant dans cette partie du détroit, nous eûmes 12 braſſes d'eau à un demi-mille du rivage; & dans le milieu, nous trouvâmes de 17 à 22 braſſes, & quelquefois point de fond. A cinq heures du ſoir, le vaiſſeau tomba tout-à-coup de 17 braſſes à 5, l'iſle *Saint-Barthelemi* reſtant alors S. $\frac{1}{2}$ O., à trois ou quatre milles de diſtance, & l'iſle *Sainte-Elizabeth*, S. S. O. $\frac{1}{2}$ O., à cinq à ſix milles. Vers les huit heures & demie, le tems étant orageux & pluvieux, nous mouillâmes vers l'iſle *Saint-Elizabeth* à 24 braſſes, fond de gravier dur. Nous trouvâmes dans cette iſle une grande quantité de céleri, que le Chirurgien conſeilla de donner tous les matins à l'équipage, avec du froment bouilli & des tablettes de bouillon. Quelques Officiers, étant deſcendus à terre avec leurs fuſils, virent deux petits chiens; ils remarquèrent différens endroits où il n'y avoit pas long-tems qu'on avoit fait du feu, & près deſquels étoient pluſieurs coquilles encore fraîches de moules & de lépas.

Ils trouvèrent pluſieurs huttes, formées de jeunes arbres qui avoient été aiguiſés par un bout & enfoncés dans la terre dans une forme circulaire, & dont on avoit rapproché & attaché les extrémités ſupérieures; mais ils n'apperçurent aucun Habitant. ANN. 1766. Décemb.

NOUS vîmes de cet endroit pluſieurs hautes montagnes, courant de S. à O. S. O.; quelques-unes étoient couvertes de neige à leur ſommet, quoique ce fût le milieu de l'été pour cette partie du globe. Ces montagnes étoient boiſées à environ les trois quarts de leur hauteur; plus haut, elles étoient couvertes d'herbes, excepté dans les endroits où la neige n'étoit pas encore fondue. C'étoit le premier endroit de toute l'Amérique méridionale où nous avions vu du bois.

LE 26, à deux heures du matin, nous levâmes l'ancre; & le vent étant bon, nous fûmes à trois heures en-travers de l'extrémité ſeptentrionale de l'iſle *Sainte-Elizabeth*. A cinq heures & demie, étant entre l'iſle *Sainte-Elizabeth* & l'iſle *Saint-George*, à une égale diſtance de l'une & de l'autre, nous tombâmes tout-à-coup de 17 braſſes d'eau à 6, & nous touchâmes une fois; mais en reſondant enſuite, nous ne trouvâmes point de fond à 20 braſſes. Pendant que nous étions ſur cette batture, le Cap *Purpoiſe* giſoit O. S. O. $\frac{1}{2}$ O.; l'extrémité méridionale de l'iſle *Sainte-Elizabeth*, O. N. O. $\frac{1}{2}$ O., à trois lieues de diſtance, & celle de l'iſle *Saint-George*, N. E, à quatre lieues. Le *Prince Frédéric*, qui étoit à environ une demi-lieue de nous au Sud, n'eut un moment que quatre braſſes d'eau, & pendant aſſez

ANN. 1766. Décemb.

long-tems n'en trouva que ſept. Le *Swallow*, qui étoit à trois ou quatre milles au Sud, avoit beaucoup d'eau; il ſe tenoit près de l'iſle *Saint-George*. Suivant mon opinion, il y a plus de ſûreté à courir en deſcendant de la pointe ſeptentrionale de l'iſle *Sainte-Elizabeth*, à environ deux ou trois milles de la côte, & de même tout le long de la côte juſqu'au port *Famine*.

A midi, nous avions une pointe de terre baſſe à l'E. $\frac{1}{2}$ N. La baie d'*Eau-douce* au S. O. $\frac{1}{2}$ O. Nous étions alors à environ trois milles de la côte ſeptentrionale, & nous ne trouvâmes point de fond à 80 braſſes de ſonde. Suivant l'obſervation que nous fîmes ſur la batture, notre longitude étoit 71 $^{d}$ 20′ O., & notre latitude 53 $^{d}$ 12′.

VERS les quatre heures, nous mouillâmes dans la baie du port *Famine*, à 13 braſſes, & comme il y avoit peu de vent, nous mîmes dehors tous les canots pour touer le *Swallow* & le *Prince Frédéric*.

LE lendemain au matin, le vent ſoufflant par raffales, nous remarquâmes le vaiſſeau plus avant dans le Havre, & l'amarrâmes avec un cable de chaque côté, à neuf braſſes de fond. J'envoyai alors un détachement pour dreſſer deux grandes tentes au fond de la baie, pour les malades, les Coupeurs de bois & les Voiliers, que je fis paſſer enſuite à terre, avec le Chirurgien, le Cannonier, & quelques bas-Officiers. Le Cap *Sainte-Anne* giſoit alors N. E. $\frac{1}{4}$ E., à trois quarts de mille, & la rivière *Sedger* S. $\frac{1}{2}$ O.

LE 28, nous détachâmes toutes les voiles, & les

renvoyâmes à terre pour les faire réparer ; nous dreſſâmes des tentes ſur les rives de la *Sedger*, & nous renvoyâmes toutes les futailles vuides avec les Tonneliers pour les racommoder, & avec un contre-Maître & des Matelots pour les nétoyer & les remplir. Nous jettâmes la ſeine, & prîmes une grande quantité de poiſſons ; quelques-uns reſſembloient à des mulets, mais la chair en étoit très-molle ; il s'y trouvoit auſſi des éperlans, dont quelques-uns avoient vingt pouces de long & peſoient vingt-quatre onces. ANN. 1766. Décemb.

TANT que nous reſtâmes en cet endroit, nous y prîmes aſſez de poiſſon pour en faire un repas chaque jour, tant aux malades qu'à ceux qui ſe portoient bien. Nous y trouvâmes auſſi une grande abondance de céleri & de tiges de pois qu'on faiſoit bouillir avec des pois & les tablettes de bouillon ; nous cueillîmes outre cela une eſpèce de fruit qui y étoit très-abondante & qui reſſemble à la canneberge, ainſi que des feuilles d'un arbuſte aſſez ſemblable à l'épine, leſquelles étoient extrêmement acides. Quand nous arrivâmes dans cette baie, tous nos gens commençoient à être fort pâles & fort maigres ; pluſieurs étoient violemment attaqués du ſcorbut ; & d'autres étoient viſiblement menacés d'en être bientôt malades ; dans quinze jours il n'y eut pas un ſeul ſcorbutique ſur nos trois bâtimens. Ils ſe guérirent en reſpirant l'air de terre, en mangeant beaucoup de végétaux, en lavant eux-mêmes leur linge & en ſe baignant tous les jours dans la mer pour ſe tenir propres.

LE lendemain nous établîmes la forge à terre, &

ANN. 1766. Décemb.

dès ce moment les Armuriers, les Charpentiers & le reſte de nos gens furent employés à radouber le vaiſſeau & à le mettre en état de tenir la mer.

Nous coupâmes en même-tems une grande quantité de bois, que je fis mettre à bord du *Prince Frédéric* pour le tranſporter à l'iſle *Falkland ;* comme je ſavois qu'il n'y croiſſoit point de bois, je fis arracher avec ſoin pluſieurs milliers de jeunes arbres, avec leurs racines & une portion de terre ſuffiſante pour les conſerver ; on les porta & on les arrangea le mieux que l'on put ſur la Flûte, que je réſolus de faire partir par le premier bon vent pour le port *Egmont*, avec ordre de remettre ces arbres à l'Officier qui commandoit dans le Fort. Je fis auſſi paſſer ſur ce navire deux de mes Matelots, qui étant déja malades lorſqu'ils s'étoient embarqués, étoient alors entièrement hors d'état de continuer le voyage.

1767. 14 Janvier.

LE 14 Janvier, nous rembarquâmes tout notre équipage & nos tentes. Nous prîmes ſoixante & quinze barriques d'eau douce, & nous tirâmes du *Prince Frédéric*, des proviſions de toute eſpèce pour notre uſage pendant une année entière, & pour le *Swallow* pendant dix mois. J'envoyai enſuite le Maître dans le canot, avec des proviſions pour une ſemaine, afin de chercher des mouillages ſur la côte ſeptentrionale du détroit.

APRÈS pluſieurs tentatives inutiles pour mettre à la voile, nous fûmes obligés de reſter dans notre ſtation juſqu'au 17 ; ce jour-là le *Prince Frédéric* partit pour l'iſle *Falkland*, & le Maître revint de ſon expé-

dition. Il rapporta qu'il avoit trouvé entre le lieu où nous étions & le Cap *Froward*, quatre endroits où l'on pouvoit mouiller en ſûreté ; qu'il étoit deſcendu à terre ſur pluſieurs parties de la côte, où il avoit trouvé beaucoup de bois & d'eau, très-près de la plage, avec une grande quantité de canneberges & de céleri ſauvage. Il dit auſſi qu'il avoit vu beaucoup de groſeillers couverts de fruits, qui, à la vérité, n'étoient pas encore mûrs ; un grand nombre de beaux arbuſtes en pleine fleur, portant des fleurs de couleur différente, mais particulièrement rouge, pourpre, jaune & blanche ; & une grande quantité d'écorce de *Winter*, épicerie agréable bien connue des Botaniſtes d'Europe. Il avoit tué auſſi des canards ſauvages, des oies, des mouettes, un faucon, & deux ou trois oiſeaux que nos Matelots appellent *Race-horſe*.

ANN. 1767. Janvier.

LE 18, à cinq heures du matin, nous mîmes à la voile, & à midi, étant à deux milles du rivage, le Cap *Froward* giſoit N. $\frac{1}{4}$ E., une pointe de terre N. N. O., & le Cap *Holland* O. $\frac{1}{2}$ S. La latitude en cet endroit étoit, ſuivant notre obſervation, 50$^{d}$ 3$'$ S., & le détroit avoit environ ſix milles de large. Peu de tems après, j'envoyai un canot dans la baie de *Snug* pour y chercher un mouillage ; mais le vent venant de terre, je me tins encore au large toute la nuit. A un mille du rivage nous n'avions point de fond à 140 braſſes.

LE 19 au matin, le *Swallow* ayant fait ſignal pour mouiller ſous le Cap *Holland*, nous y courûmes, & jettâmes l'ancre à 10 braſſes, ſur un fond de ſable clair. Ayant envoyé les canots plus loin pour ſonder,

ANN. 1767. Janvier.

nous reconnûmes que nous étions très-près d'une bande de rochers ; en conſéquence, nous retirâmes l'ancre & la mouillâmes un peu plus loin à 12 braſſes de fond : nous étions à environ un demi-mille de la côte, préciſément vis-à-vis d'un courant d'eau aſſez conſidérable, qui tombe avec beaucoup de rapidité des montagnes ; car la terre eſt en cet endroit d'une hauteur prodigieuſe. Le Cap *Holland* nous reſtoit à l'O. S. O. $\frac{1}{2}$ O., & le Cap *Froward* à l'Eſt. Nous étions, ſuivant l'obſervation, par 53 $^{d}$ 58 $'$ de latitude S.

LE lendemain au matin, nous fîmes un peu d'eau, & cueillîmes beaucoup de céleri ſauvage ; mais nous ne pûmes point prendre de poiſſon, excepté quelques moules. J'envoyai les canots pour ſonder, & je reconnus qu'il y avoit un très-bon mouillage à environ un demi-mille de terre, depuis le Cap juſqu'à quatre milles au-deſſous, & tout à côté du Cap un bon Havre où un vaiſſeau pouvoit ſe rafraîchir avec plus de ſûreté qu'au port *Famine* ; parce qu'il s'y trouvoit une grande rivière d'eau douce, avec beaucoup de bois, de céleri & de canneberges ; mais on n'y pouvoit avoir d'autres poiſſons que des moules.

APRÈS nous être pourvus d'eau & de bois, nous quittâmes cet endroit, le 22, vers les trois heures après midi. A neuf heures du ſoir, le vaiſſeau étant à deux milles de la côte, le Cap *Galant* giſoit O. $\frac{1}{2}$ N. à deux lieues de diſtance, le Cap *Holland* E. $\frac{1}{4}$ N. à ſix lieues ; ces deux Caps étant à-peu-près ſur la même ligne. Nous voyions une tache blanche de l'iſle *Monmouth* au S. S. O. $\frac{3}{4}$ O., & l'iſle *Rupert* étoit O. S. O. Le détroit

détroit n'a pas plus de cinq milles en cet endroit ; & nous trouvâmes une marée qui produiſoit un effet extraordinaire, car il étoit impoſſible de tenir le Cap ſur aucun point.

ANN. 1767. Janvier.

LE lendemain au matin, à ſix heures, le *Swallow* fit ſignal qu'il avoit trouvé un mouillage ; & à huit heures nous jettâmes l'ancre dans une baie ſous le Cap *Galand*, à 10 braſſes, fond vaſeux. La pointe orientale du Cap *Galand* couroit au S. O. 12 d 30′ O. ; la pointe de la terre la plus orientale E. $\frac{1}{4}$ S. E. ; une pointe faiſant l'embouchure d'une rivière, N. $\frac{1}{4}$ N. O. ; & la tache blanche de l'iſle *Charles*, S. O. Les canots ayant été envoyés pour ſonder, trouvèrent par-tout un bon mouillage, excepté à la diſtance de deux encablures au S. O. du vaiſſeau, où le fond étoit de corail, à 16 braſſes de ligne. L'après-midi j'envoyai le Maître pour examiner la baie & un lagon conſidérable ; il rapporta que le lagon étoit le Havre le plus commode que nous euſſions encore trouvé dans le détroit, ayant 5 braſſes de fond à l'entrée & de 4 à 5 dans le milieu ; qu'il étoit capable de recevoir un grand nombre de navires, & qu'il y avoit trois grandes rivières d'eau douce, avec beaucoup de céleri. Nous eûmes le malheur d'y déchirer un filet de ſeine, qui s'embarraſſa dans des bois arrêtés à l'embouchure de ces rivières. Nous ne pêchâmes que très-peu de poiſſon ; mais nous en fûmes bien dédommagés par un nombre incroyable de canards ſauvages que nous prîmes.

LES montagnes de cette côte ſont très-élevées ; le Maître du *Swallow* grimpa ſur une des plus hautes,

ANN. 1767. Janvier.

eſpérant que du ſommet il pourroit découvrir la mer du Sud ; mais il trouva que la vue étoit interceptée par des montagnes encore plus hautes, ſituées ſur la côte méridionale. Cependant avant de deſcendre, il éleva ſur cette montagne une pyramide, dans laquelle il dépoſa une bouteille contenant un chelin, & un papier ſur lequel étoient écrits le nom du vaiſſeau & la date de l'année : monument qui peut-être reſtera dans ce lieu ſauvage juſqu'à la deſtruction du globe.

LE 24 au matin, nous prîmes deux canots, & nous examinâmes la baie *Deſcordes*, que nous trouvâmes très-inférieure à celle où le vaiſſeau mouilloit ; elle avoit à la vérité un lagon plus étendu ; mais l'entrée en étoit très-étroite & barrée par une batture où il n'y avoit pas aſſez d'eau pour mettre à flot un vaiſſeau de grand port. L'entrée de la baie avoit d'ailleurs un fond de roches, & plus avant le fond étoit ſale.

NOUS vîmes en cet endroit un animal qui reſſembloit à un âne ; mais il avoit le pied fourchu, comme nous le découvrîmes enſuite en ſuivant ſes traces, & il couroit avec autant de vîteſſe qu'un daim. C'étoit le premier quadrupede que nous euſſions vu dans le détroit, excepté à l'entrée où nous apperçûmes les Guanaques que nous ne pûmes obtenir en échange des Patagons. Nous tirâmes cet animal, mais ſans pouvoir l'atteindre ; il eſt vraiſemblablement inconnu aux Naturaliſtes d'Europe.

LE pays qui ſe trouve dans les environs préſente l'aſpect le plus aride & le plus ſauvage ; les montagnes de chaque côté du détroit ſont d'une élévation prodi-

gieuſe : du pied, juſqu'à un quart de leur hauteur, elles ſont couvertes de gros arbres ; de-là, juſqu'au milieu, on ne voit plus que des arbuſtes deſſéchés ; plus haut on apperçoit des tas de neige, & des fragmens de roc briſé ; le ſommet eſt entièrement nud, & s'élève au-deſſus des nuages, en morceaux de rochers, entaſſés les uns ſur les autres, qui reſſemblent à des ruines de la nature dévouées à une éternelle ſtérilité.

ANN. 1767. Janvier.

Nous allâmes ſur deux bateaux aux *Iſles Royales*, & nous y ſondâmes ſans trouver de fond. Le courant de la marée étoit très-rapide par-tout où il y avoit une ouverture, & un vaiſſeau ne peut pas en approcher ſans le plus grand danger. Quiconque navigue dans cette partie du détroit, doit conſtamment ranger de près la côte du Nord, & ne pas s'en écarter à plus d'un mille juſqu'à ce qu'il ait dépaſſé les *Iſles Royales*. Le courant porte à l'Eſt pendant les vingt-quatre heures entières, & il faut abſolument l'éviter. La rade du Cap *Galand* eſt à 53 ᵈ 50′ de latitude S.

Nous reſtâmes à cette place, faiſant de l'eau & du bois, & ramaſſant des moules & des herbages, juſqu'au 27 au matin, lorſqu'une des chaloupes qui avoit été envoyée pour eſtimer le courant, revint, & nous rapporta que ſa vîteſſe étoit de deux milles par heure, mais que le vent étant Nord, nous pouvions vraiſemblablement tourner avant la nuit la baie d'*Elizabeth* & la rade d'*York ;* en conſéquence, nous nous hâtâmes de lever l'ancre. Le 28, à midi, la pointe occidentale du Cap *Galand* étoit O. N. O. à un demi-mille de diſtance, & la tache blanche de l'iſle *Saint-Charles*

ANN. 1767. Janvier.

étoit S. E. $\frac{1}{4}$ S. Le vent ſouffloit de terre avec violence & par raffales ; à deux heures nous avions la pointe occidentale du Cap *Galand* à l'Eſt, éloignée de trois lieues, & la pointe d'*York* à O. N. O., éloignée de cinq lieues. A cinq heures nous arrivâmes à la rade d'*York*, la pointe giſant au N. E., à la diſtance d'un demi-mille ; alors le vaiſſeau fut pris en poupe ; un fort courant avec une peſante raffale nous chaſſa avec tant de violence ſous le vent, que nous eûmes beaucoup de peine à gagner la baie d'*Elizabeth*, où nous mouillâmes à 12 braſſes de fond, près d'une rivière. Le *Swallow* étant à l'ancre vis-à-vis de la pointe de la baie & très-près des rochers, j'envoyai à ſon ſecours tous les canots avec des ancres & des hanſières ; nous parvînmes à le remorquer contre le vent, & à l'amener dans un bon mouillage. La pointe d'*York* reſtoit alors O. $\frac{1}{4}$ de N ; nous avions un bas-fond avec des herbes deſſus, O. N. O. à un cable de diſtance ; la pointe de *Paſſage*, S. E. $\frac{1}{2}$ E. à un demi-mille ; un rocher près de l'iſle *Rupert* S. $\frac{1}{2}$ E., & un ruiſſeau qui étoit ſur la baie, N. E. $\frac{1}{4}$ E., à environ trois encablures. Peu de tems après le coucher du ſoleil, nous vîmes une grande fumée ſur la côte méridionale, & une autre ſur l'iſle du *Prince Rupert*.

LE 29 de grand matin, j'envoyai les chaloupes à terre pour faire de l'eau ; peu de tems après que nos gens furent deſcendus, trois pirogues partirent de la côte méridionale, & débarquèrent ſeize Américains ſur la pointe orientale de la baie. Lorſqu'ils furent à environ cent verges de diſtance de nos gens, ils s'arrêtèrent,

appellèrent ceux-ci, & leur firent des ſignes d'amitié; nos matelots leur en firent de leur côté, en leur montrant quelques fils de raſſade & d'autres bagatelles. La vue de ces objets parut faire beaucoup de plaiſir aux Américains, qui pouſsèrent des cris de joie ; nos gens imitèrent ces cris ; les Américains s'avancèrent alors, continuant leurs cris avec de grands éclats de rire. Les deux troupes s'étant jointes, on ſe frappa mutuellement dans les mains, & nos gens donnèrent aux Américains pluſieurs des bagatelles qu'ils leur avoient montrées de loin. Ces Américains étoient couverts de peaux de veaux marins, & exhaloient une horrible puanteur ; quelques-uns mangeoient de la viande pourrie & du poiſſon crud, avec l'air d'un appétit très-vif & d'un très-grand plaiſir. Ils avoient le même teint que ceux que nous avions déja vus, mais ils étoient d'une taille beaucoup plus petite ; le plus grand de ceux-ci n'avoit pas plus de cinq pieds ſix pouces. Ils paroiſſoient tranſis de froid, & ils ſe hâtèrent d'allumer de grands feux ; il n'eſt pas aiſé de concevoir comment ils peuvent vivre en hiver ; car la ſaiſon étoit déja ſi dure, qu'il tomboit fréquemment de la neige. Ils étoient armés d'arcs, avec des flèches & des javelines, dont la pointe étoit de caillou, aiguiſé en forme de langue de ſerpent ; ils lançoient les unes & les autres avec beaucoup de force & d'adreſſe, ne manquant preſque jamais un but placé à une diſtance aſſez conſidérable. Lorſqu'ils voulurent allumer du feu, ils frappèrent d'un caillou contre un morceau de *mondic*, en tenant au-deſſous, pour recevoir les étincelles, un peu de mouſſe ou de duvet, mêlé avec de la terre

ANN. 1767. Janvier.

ANN. 1767. Janvier.

blanchâtre, qui prenoit feu comme de l'amadou. Ils prirent enſuite de l'herbe ſéche, qui étoit fort abondante en cet endroit, & y mettant la mouſſe allumée, l'enflammèrent dans une minute en l'agitant dans l'air.

LA chaloupe étant revenue, amena trois de ces Américains, qui ne parurent examiner avec quelque empreſſement que nos habits & un miroir: ce miroir leur fit autant de plaiſir qu'aux Patagons, & parut les ſurprendre encore davantage. Lorſqu'ils y jettèrent les yeux pour la première fois, ils ſe retournèrent auſſitôt, nous regardant d'abord, puis ſe regardant les uns les autres; ils y reportèrent enſuite la vue, bruſquement & comme par ſurpriſe, ſe retournant comme auparavant; après quoi ils alloient regarder derrière le miroir avec un air d'empreſſement. Lorſqu'ils ſe furent familiariſés par degrés avec cet objet, ils ſourioient devant la glace, & voyant l'image ſourire auſſi, ils témoignoient leur joie par les plus bruyans éclats de rire. Ils parurent cependant quitter tout ce qu'ils avoient vu avec une parfaite indifférence; vraiſemblablement le peu qu'ils poſſédoient ſuffiſoit à leurs deſirs. Ils mangerent de tout ce qu'on leur offrit, mais ne voulurent boire que de l'eau.

LORSQU'ILS quittèrent le vaiſſeau, j'allai à terre avec eux, & je trouvai pluſieurs de leurs femmes & de leurs enfans qui étoient venus à l'endroit où nous faiſions de l'eau. Je leur diſtribuai quelques bagatelles, dont ils parurent s'amuſer un moment; ils nous donnèrent en échange quelques-unes de leurs armes & pluſieurs morceaux de mondic, tel qu'on en trouve

dans les mines d'étain de Cornouailles. Ils nous firent entendre qu'ils le ramaſſoient ſur les montagnes, qui probablement renferment des mines d'étain & peut-être des métaux plus précieux. Comme ce pays ſemble être le plus ſauvage & le plus inhabitable qu'il y ait au monde, ſans en excepter les parties les plus déſertes de la Suède & de la Norwège, les Habitans paroiſſent être les plus miſérables de l'eſpèce humaine: leur entière indifférence pour tous les objets nouveaux qu'ils voyoient & qui marquoient la ſupériorité de notre état ſur le leur, pouvoit bien les préſerver des regrets qui accompagnent les deſirs non ſatisfaits, mais ce ne pouvoit être cependant que l'effet de leur ſtupidité; car des êtres qui ſe contentent des jouiſſances communes à tous les animaux, ne peuvent pas prétendre aux prérogatives de l'eſpèce humaine. ANN. 1767. Janvier.

LORSQUE ces Américains nous quittèrent & s'embarquèrent dans leurs pirogues, ils y élevèrent une peau de veau marin pour ſervir de voile, & cinglèrent vers la côte méridionale, où nous apperçûmes pluſieurs de leurs huttes. Nous obſervâmes qu'aucun d'eux, en s'en allant, ne retourna la tête pour regarder le vaiſſeau ou nous; tant étoit foible l'impreſſion qu'avoient faite ſur eux les merveilles qu'ils avoient vues, & tant ils paroiſſoient abſorbés par la ſenſation du moment préſent, ſans aucune habitude de réfléchir ſur le paſſé.

NOUS reſtames en cet endroit juſqu'au 3 Février. Vers une heure nous levâmes l'ancre; un coup de vent ſubit nous prit en poupe, avec tant de violence que les deux bâtimens furent dans le danger le plus immi- 3 Février.

ANN. 1767. Février.

nent d'être chaſſés à terre ſur une chaîne de rochers. Heureuſement le vent changea tout-à-coup, & nous reprîmes le large ſans avoir reçu de dommage.

A cinq heures après midi, la marée étant finie & le vent tournant à l'Oueſt, nous gouvernâmes vers la rade d'*York*, & à la fin nous y jettâmes l'ancre; en même-tems le *Swallow*, qui étoit fort près de la *baie des Iſles*, ſous le Cap *Quade*, tâcha d'y entrer; mais la marée l'obligea de revenir à la rade d'*York*. Dans cette ſituation, nous avions le Cap *Quade* à l'O. $\frac{1}{2}$ S. à neuf milles de diſtance; la pointe d'*York*, à l'E. S. E., à la diſtance d'un mille; la rivière de *Batchelor* au N. N. O., à trois quarts de mille; l'entrée du canal *Saint-Jérôme* au N. O. $\frac{1}{4}$ O., & une petite iſle ſur la côte méridionale à l'O. $\frac{1}{4}$ S. Le courant de la marée y étoit rapide & incertain; il couroit en général à l'Eſt; mais quelquefois, quoique rarement, il portoit à l'Oueſt ſix heures de ſuite. Le même ſoir, nous vîmes cinq canots Américains ſortir de la rivière de *Batchelor*, & remonter le canal *Saint-Jérôme*.

LES bateaux que j'avois envoyés pour ſonder les deux rives du détroit & toutes les parties de la baie, revinrent le 4 au matin, & rapportèrent qu'il y avoit un bon mouillage dans le canal *Saint-Jérôme*, & dans toute la route, depuis la ſtation du vaiſſeau juſqu'à environ un demi-mille de la côte; de même qu'entre la pointe d'*Elizabeth* & la pointe d'*York*, près de celle-ci, à la diſtance d'une encablure & demie des goëmons, où l'on trouve 16 braſſes d'eau fond de vaſe. Il y avoit encore d'autres endroits au-deſſous des iſles, du côté du Sud, où

où un vaiſſeau pouvoit mouiller ; mais la force & l'incertitude des marées, & les violentes raffales qui venoient des hautes terres dont ces endroits étoient entourés, les rendoient trop peu ſûrs. Dès que les chaloupes furent revenues, j'y fis paſſer de nouveaux rameurs, & j'y entrai moi-même pour remonter la rivière de *Batchelor ;* nous trouvâmes à l'entrée une barre, qui, en certains tems de la marée, doit être dangereuſe. Nous jettâmes la ſeine ; & nous aurions pris une grande quantité de poiſſons, ſi les herbes & les troncs d'arbres qui étoient au fond de la rivière, n'avoient pas embarraſſé notre filet. Nous deſcendîmes enſuite à terre, où nous vîmes pluſieurs huttes des Habitans, & quelques-uns de leurs chiens qui s'enfuirent dès qu'ils nous apperçurent. Nous vîmes auſſi des Autruches ; mais elles étoient hors de la portée du fuſil. Nous ramaſsâmes des moules, des lépas, des œufs de mer, & nous cueillîmes une grande quantité de céleri & d'orties.

ANN. 1767. Février.

EN remontant cette rivière à trois milles, entre le mont de *Misère* & une autre montagne d'une hauteur prodigieuſe, il y a ſur la côte de l'Oueſt une cataracte d'un effet très-frappant. Elle ſe précipite d'environ 400 verges de haut ; dans la moitié de ſa courſe elle roule ſur un plan très-eſcarpé ; l'autre moitié forme une chûte abſolument perpendiculaire, & le bruit n'en eſt pas moins impoſant que la vue.

LES vents contraires nous retinrent en cet endroit, juſqu'au 14 au matin, où nous levâmes l'ancre, & en moins d'une demi-heure le courant porta le vaiſſeau

ANN. 1767. Février.

vers la rivière de *Batchelor;* nous mîmes alors le navire ſur ſes étais, & tandis qu'il tournoit, ce qui fut aſſez long, nous tombâmes ſur une batture où nous n'avions guère que 16 pieds d'eau avec un fond de roches; de ſorte que nous étions dans un très-grand danger, car le navire tiroit 16 pieds 9 pouces d'eau à la poupe & 15 pieds 1 pouce à l'avant. Le vaiſſeau ayant fait un peu de chemin, deſcendit à 3 braſſes; à deux encablures plus loin, nous en eûmes 5, & en très-peu de tems nous trouvâmes une mer profonde. Nous continuâmes de manœuvrer au vent juſqu'à quatre heures après midi, & trouvant alors que nous n'avions plus de fond, nous retournâmes à notre ſtation, & mouillâmes de nouveau à la rade d'*York.*

NOUS y reſtâmes juſqu'au 17 à cinq heures du matin, où nous levâmes l'ancre & touâmes le vaiſſeau hors de la rade. A neuf heures, quoique nous euſſions un vent frais d'Oueſt, le vaiſſeau fut emporté par un courant avec beaucoup de violence vers la côte du Sud; toutes les chaloupes remorquoient à l'avant, & les voiles étoient ſans mouvement: cependant nous approchâmes ſi près de terre, que les rames des chaloupes s'embarraſsèrent dans les herbes. Nous fûmes ainſi entraînés pendant près de trois-quarts d'heure, & nous nous attendions à chaque inſtant à être briſés contre le rocher, dont nous étions rarement à une plus grande diſtance que la longueur du vaiſſeau, & dont ſouvent nous n'étions pas à la moitié de cette diſtance. Nous jettâmes la ſonde des deux côtés, & nous trouvâmes que du côté de terre il y avoit de 14 à 20 braſſes,

tandis que de l'autre bord nous ne trouvions point de fond. Comme tous nos efforts étoient inutiles, nous nous réſignâmes à notre deſtinée, & nous attendîmes l'évènement dans un état d'incertitude qui différoit peu du déſeſpoir. A la fin cependant nous entrâmes dans la rade de *Saint-David*, & un courant qui en partoit nous remit au milieu du canal. Pendant ce tems-là, le *Swallow* étoit ſur la côte du Nord ; & il ne put apprendre notre danger que lorſqu'il fut paſſé. Nous envoyâmes alors les chaloupes pour chercher un mouillage ; à midi, le Cap *Quade* nous reſtoit au N. N. E., & la pointe de *Saint-David* au S. E.

ANN. 1767. Février.

LES chaloupes revinrent à environ une heure, après avoir trouvé un mouillage dans une petite baie, que nous appellâmes *Baie de Butler*, du nom d'un de nos Contre-maîtres qui l'avoit découverte. Elle gît à l'Oueſt de la baie de *Rider* ſur la côte méridionale du détroit, qui en cet endroit a environ deux milles de largeur. Nous y entrâmes avec la marée qui portoit à l'Oueſt avec rapidité ; & nous jettâmes l'ancre à 16 braſſes d'eau. Les extrémités de la baie de l'O. $\frac{1}{4}$ N. au N. $\frac{1}{2}$ O. ſont ſéparées d'environ un quart de mille ; nous avions, à la diſtance d'un peu moins de deux cables un ruiſſeau giſant au S. $\frac{1}{2}$ O, & le Cap *Quade* au Nord, éloigné de quatre milles. Le *Swallow* étoit alors mouillé dans la baie *des Iſles*, ſur la côte ſeptentrionale, à environ ſix milles de diſtance. J'envoyai tous les canots pour ſonder autour du vaiſſeau & dans les baies voiſines : ils revinrent, & nous rapportèrent qu'ils n'avoient pu trouver aucun endroit propre à recevoir le

ANN. 1767. Février.

vaiſſeau, & qu'on n'en pourroit trouver aucun entre le Cap *Quade* & le Cap *Notch*.

Nous reſtâmes dans cette ſtation juſqu'au 20; vers le midi de ce jour-là les nuages s'épaiſſirent à l'Oueſt; à une heure il s'éleva une tempête, & il tomba une quantité prodigieuſe de pluie & de grêle. Nous amenâmes ſur le champ les vergues & les perroquets, & ayant accroché deux cables à un rocher nous y halâmes le vaiſſeau; nous lâchâmes alors la petite ancre d'affourche, & jettâmes deux cables en avant; en même-tems nous mîmes dehors deux autres hanſières que nous amarrâmes à deux autres rochers, & nous fîmes tout ce qui étoit en notre pouvoir pour retenir & aſſurer le vaiſſeau. Le vent continua à augmenter juſqu'à ſix heures du ſoir, & à notre grande ſurpriſe, la mer monta par-deſſus le Château-d'avant juſques ſur le tillac, ce que nous aurions jugé impoſſible, vu le peu de largeur du détroit & la petiteſſe de la baie où nous étions. Nous courûmes le plus grand danger; car ſi les cables s'étoient rompus, nous n'aurions pas pu ſortir à voile, & nous n'avions pas aſſez de place pour jetter une autre ancre; de ſorte que nous aurions été briſés en pièces dans peu de minutes, & vraiſemblablement perſonne n'auroit pu échapper. Heureuſement vers les huit heures le vent devint moins violent; & ayant diminué par degrés pendant la nuit, nous eûmes un tems paſſable le lendemain au matin.

En levant notre ancre, nous vîmes avec plaiſir que le cable en étoit ſain; cependant les hanſières en frottant contre le rocher avoient été endommagées, quoi-

qu'elles fuſſent garnies de morceaux de toiles à voiles & d'autres choſes.

ANN. 1767. Février.

LA première choſe que je fis, après les opérations néceſſaires qu'exigeoit le vaiſſeau, fut d'envoyer une chaloupe au *Swallow* pour ſavoir comment il s'étoit trouvé pendant la tempête. J'appris qu'il avoit très-peu ſouffert du vent, mais qu'il avoit manqué de périr par la rapidité de la marée, en paſſant à travers les iſles deux jours auparavant; que malgré la réparation qui avoit été faite à ſon gouvernail, il gouvernoit & manœuvroit ſi mal, que toutes les fois qu'il quittoit une rade, il y avoit à craindre que le bâtiment ne pût pas mouiller ailleurs en ſûreté. Le Capitaine me fit prier en conſéquence de conſidérer que ſon navire ne pouvoit plus être utile à l'expédition, & de lui preſcrire ce qu'il jugeroit le plus convenable pour le ſervice public. Je répondis que les Lords de l'Amirauté ayant nommé le *Swallow* pour accompagner le *Dauphin*, il devoit continuer de l'accompagner tant qu'il pourroit le faire; que ſon état le rendant mauvais voilier, je prendrois ſon tems & ſuivrois ſes mouvemens, & que s'il arrivoit à l'un de nous quelque accident, l'autre lui donneroit l'aſſiſtance qui ſeroit en ſon pouvoir.

NOUS reſtâmes-là huit jours, pendant leſquels nous complétâmes notre proviſion de bois & d'eau, nous ſéchâmes nos voiles, & nous envoyâmes une partie de nos gens à terre, pour y laver leur linge & dégourdir leurs jambes; ce qui étoit d'autant plus néceſſaire que le froid, la neige & la tempête les avoient retenus trop long-tems dans le bas du vaiſſeau.

ANN. 1767. Février.

Nous prîmes des moules & des lépas, & cueillîmes une grande quantité de céleri & d'orties. Les moules étoient les plus grandes que j'euſſe jamais vues ; il y en avoit de cinq à ſix pouces de longueur. Nous prîmes auſſi une grande quantité d'un beau poiſſon, rouge & ferme, aſſez ſemblable au *Gurnet* ; quelques-uns de ces poiſſons peſoient de quatre à cinq livres. Nous nous occupâmes en même-tems une partie du jour à ſonder le courant, que nous trouvâmes conſtamment dirigé à l'Eſt.

LE Maître du vaiſſeau ayant éte envoyé pour chercher des mouillages, rapporta qu'il n'avoit pas pu trouver d'abri, excepté près du rivage, où il ne faudroit le chercher que dans les cas de la plus urgente néceſſité. Il avoit débarqué dans une grande iſle ſur la côte ſeptentrionale du canal de *Snow ;* & là, preſque mourant de froid, il ſe hâta de faire un grand feu avec de petits arbres qu'il trouva. Il grimpa enſuite ſur une montagne de roche, avec un Officier de poupe & un des Matelots, pour obſerver le détroit & les triſtes régions qui l'environnent. Il trouva que le canal, à ſon entrée, étoit tout auſſi large que pluſieurs parties du détroit, & ne devenoit guère plus étroit dans un eſpace de pluſieurs milles ſur le côté de la *Terre de Feu.* Il trouva le pays qui bordoit la côte du Sud plus horrible & plus ſauvage qu'aucun qu'il eût jamais vu ; c'étoient des montagnes raboteuſes, plus hautes que les nues, abſolument dépouillées, depuis leur baſe juſqu'à leur ſommet, & où l'on n'appercevoit pas un ſeul arbriſſeau ni un ſeul brin d'herbe. Les

vallées ne préſentoient pas un aſpect moins affreux ; elles étoient entièrement couvertes de couches profondes de neige, excepté en quelques endroits où elle avoit été emportée ou glacée par les torrens qui s'échappent des crevaſſes de la montagne, & ſe précipitent des hauteurs où ils ſe forment par la fonte des neiges ; ces vallées, dans les endroits mêmes où elles ne ſont pas couvertes par la neige, ſont auſſi dépourvues de verdure que les rochers qui les environnent. ANN. 1767. Février.

LE premier Mars, à quatre heures & demie du matin, nous vîmes le *Swallow* ſous voiles, ſur la côte ſeptentrionale du Cap *Quade*. A ſept heures nous levâmes l'ancre, & ſortîmes de la baie de *Butler ;* mais un calme qui ſurvint peu de tems après, nous obligea de faire touer le vaiſſeau par les chaloupes, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous parvînmes à éviter les rochers. Comme le parage étoit très-étroit, nous envoyâmes les chaloupes vers le midi, pour chercher un mouillage ſur la côte du Nord. Le Cap *Notch* étoit alors O. $\frac{1}{4}$ N. $\frac{1}{2}$ N. entre trois & quatre lieues, & le Cap *Quade* étoit E. $\frac{1}{2}$ N. à trois lieues de diſtance. 1 Mars.

VERS les trois heures après midi, le vent étant très-petit, nous mouillâmes avec le *Swallow*, ſous la côte du Nord, dans une petite baie, où eſt une montagne de roche haute & eſcarpée, dont le ſommet reſſemble à la tête d'un lion ; pour cette raiſon nous nommâmes la baie l'*Anſe du Lion*. Nous y avions 40 braſſes ; l'eau étoit très-profonde ſur les bords mêmes de la côte, & à un demi-cable du vaiſſeau il n'y avoit plus de fond.

ANN. 1767. Mars.

Nous envoyâmes les chaloupes à l'Oueſt pour chercher d'autres mouillages ; elles revinrent à minuit, & rapportèrent qu'il y avoit une baie à la diſtance d'environ quatre milles, & que la baie de *Goodluck* étoit à trois lieues vers l'Oueſt.

Le lendemain, à midi & demi, le vent étant au Nord, nous partîmes de l'*Anſe du Lion*, & à cinq heures nous jettâmes l'ancre dans celle de *Goodluck*, à 28 braſſes de fond, éloignée des roches d'environ un demi-cable. Une iſle de rocher, à l'extrémité occidentale de la baie, giſoit N. O. $\frac{1}{4}$ O., à environ un cable & demi de diſtance, & une pointe baſſe, qui fait l'extrémité orientale de la baie, giſoit E. S. E., à la diſtance d'environ un mille. Il y avoit entre cette pointe & le vaiſſeau, pluſieurs battures, & au fond de la baie, deux rochers, dont le plus grand giſoit N. E. $\frac{1}{4}$ N., & le plus petit N. $\frac{1}{4}$ E. Il partoit de ces rochers des bas-fonds qui couroient au S. E., & qu'on pouvoit connoître par les herbes dont ils ſont couverts; le vaiſſeau n'en étoit qu'à un demi-cable de diſtance. Quand il tournoit la poupe vers la côte, nous avions ſeize braſſes d'eau ſur un fond de roche; quand il portoit le cap à terre, nous avions cinquante braſſes ſur un fond de ſable. Le Cap *Notch* nous reſtoit à l'O. $\frac{1}{4}$ S. $\frac{1}{2}$ O., éloigné d'environ une lieue ; dans l'eſpace intermédiaire, il y avoit un grand lagon que nous ne pûmes pas ſonder, parce que le vent étoit trop fort pendant tout le tems que nous y reſtâmes. Après que nous eûmes amarré le vaiſſeau, nous envoyâmes deux bateaux au ſecours du *Swallow*, & un autre

autre pour chercher un mouillage au-delà du Cap *Notch*. Les deux premieres touèrent le *Swallow* dans une petite baie, où il courut un grand danger, parce que le vent ſouffloit du Sud avec aſſez de violence, & que l'anſe étoit non-ſeulement petite, mais encore pleine de rochers & ouverte aux vents de S. E.

ANN. 1767. Mars.

TOUT le jour ſuivant & toute la nuit, nous eûmes des coups de vents, une groſſe mer, & beaucoup de grêle & de pluie. Le lendemain au matin les bouffées de vent furent ſi violentes, qu'il étoit impoſſible de reſter ſur le tillac. Elles ne duroient pas plus d'une minute, mais elles étoient ſi fréquentes que les cables étoient conſtamment tendus avec force, & qu'il y avoit tout lieu de craindre qu'ils ne rompîſſent. Tout le monde croyoit que le *Swallow* ne pourroit pas ſe tirer d'où il étoit ; & pluſieurs perſonnes étoient ſi fortement perſuadées que le bâtiment alloit périr, qu'elles croyoient déja voir quelques-uns des Matelots paſſer ſur les rochers pour venir joindre le vaiſſeau. Ce mauvais tems dura juſqu'au 7, ſans que nous puſſions envoyer de bateaux pour s'informer de ſon état ; le vent ayant enfin diminué, le 7, nous dépêchâmes vers les quatre heures du matin un canot qui nous rapporta que le bâtiment étoit en ſûreté, mais que la fatigue des gens avoit été incroyable, tout l'équipage ayant été obligé d'être conſtamment ſur le tillac près de trois jours & de trois nuits. A minuit, les raffales ſoufflèrent de nouveau, mais avec un peu moins de violence, & furent accompagnées de neige, de pluie & de grêle. Comme le tems étoit alors extrêmement froid, & que l'équipage

ANN. 1767. Mars.

n'avoit pas le tems de ſécher ſes habits, je fis tirer des coffres, le lendemain au matin, onze balles de groſſe étoffe de laine, appellée *Fearnougth*, qui avoient été données par le Gouvernement; & je fis travailler tous les Tailleurs pour en faire ſur le champ des capots à chacun des Mariniers.

JE donnai deux verges trente-quatre pouces d'étoffe pour chacun de ces capots, parce que je voulus qu'on les fît très-grands. J'envoyai ſept balles de la même étoffe au *Swallow*. Le Capitaine en fit faire de même des capots pour ſes gens. Je pris auſſi trois balles d'étoffe plus fine dont je fis faire des capots pour chaque Officier des deux bâtimens, & j'eus le plaiſir de voir que ce ſecours leur étoit très-agréable.

NOUS fûmes obligés de reſter une ſemaine entière dans cette ſituation; & pendant ce tems-là je réduiſis mon vaiſſeau, ainſi que le *Swallow*, aux deux tiers de la portion, à l'exception de l'eau-de-vie; mais je continuai le déjeûné tant que nous eûmes les légumes & l'eau en abondance.

LE 15, vers midi, nous vîmes le *Swallow* ſous voiles, & le tems étant calme, nous envoyâmes à ſon ſecours notre chaloupe, qui la remorqua dans un très-bon Havre ſur la côte du Sud, vis-à-vis de l'endroit où nous étions, & revint le ſoir. Le rapport qu'on nous fit de ce Havre nous détermina à y entrer auſſi-tôt que nous le pourrions. En conſéquence, le lendemain, à huit heures du matin, nous quittâmes la baie de *Good-luck* & nous nous trouvâmes fort heureux d'en ſortir

ſains & ſaufs. Quand nous fûmes en travers du Havre où étoit le *Swallow*, nous tirâmes pluſieurs coups de canon, afin de lui faire ſignal d'envoyer ſes bateaux pour nous aider à entrer ; ſur le champ le Maître vint à bord de notre vaiſſeau, & nous conduiſit dans une ſtation très-commode, où nous mouillâmes à 28 braſſes ſur un fond vaſeux. Ce Havre eſt à l'abri de tous les vents, & excellent à tous égards ; nous lui donnâmes le nom de *Havre du Swallow*. Il s'y trouve deux canaux, l'un & l'autre très-étroits, mais qui ne ſont pas dangereux, parce que les rochers ſe reconnoiſſent aiſément par les herbes qui s'élèvent deſſus. ANN. 1767. Mars.

LE lendemain au matin, à neuf heures, le vent ſouffiant de l'Eſt, nous levâmes l'ancre, & mîmes à la voile. A midi, nous prîmes le *Swallow* à la remorque ; mais à cinq heures, le vent étant très-foible, nous ceſsâmes de touer. A huit heures du ſoir, les bateaux que nous avions envoyés pour chercher un mouillage, revinrent ſans en avoir trouvé aucun. A neuf heures nous eûmes des vents frais, & à minuit, le Cap *Upright* nous reſtoit S. S. O. $\frac{1}{2}$ O.

LE lendemain, à ſept heures du matin, nous reprîmes le *Swallow* à la toue ; mais nous fûmes encore obligés de l'abandonner & de faire des bords, attendu que le tems s'obſcurcit, que la mer s'enfla, & que nous voyions la terre tout près du bord oppoſé au vent. Comme on ne pouvoit point trouver d'endroit pour jetter l'ancre, le Capitaine Carteret me conſeilla d'arriver ſur la baie d'*Upright*, & j'y conſentis : comme il connoiſſoit la route, il marcha à l'avant ; les bateaux

ANN. 1767. Mars.

eurent ordre d'aller entre lui & la côte, & nous ſuivîmes. A onze heures, n'ayant que peu de vent, nous arrivâmes en travers d'un grand lagon ; comme il y avoit un courant qui y portoit avec force, le *Swallow* fut chaſſé parmi les briſans, tout près de la côte oppoſée au vent. Pour comble de malheur, le tems étoit obſcurci par un brouillard épais, il n'y avoit point de mouillage & la houle étoit très-forte. Dans cette périlleuſe ſituation, le *Swallow* fit ſignal d'incommodité, & nous envoyâmes ſur le champ à ſon ſecours notre chaloupe & d'autres bateaux. Les bateaux le remorquèrent ; mais leurs efforts auroient été inutiles, ſi un vent frais qui ſouffla tout-à-coup de terre, n'avoit pas chaſſé le bâtiment au large.

LA mer étant devenue fort groſſe vers le midi, nous tournâmes le cap vers la côte ſeptentrionale. Nous nous trouvâmes bientôt entourés d'iſles ; mais le brouillard étoit ſi épais que nous ne ſavions ni où nous étions, ni quelle route nous devions prendre. Nous envoyâmes les bateaux jetter la ſonde parmi ces iſles, mais on ne put point trouver de mouillage ; nous conjecturâmes alors que nous étions dans la baie des *Iſles*, & qu'il ne nous reſtoit de moyen pour échapper au naufrage que de porter ſur le champ au large ; mais cela n'étoit pas aiſé, car j'étois preſque continuellement obligé de louvoyer pour éviter une iſle ou un rocher. A quatre heures après-midi, le tems s'éclaircit heureuſement pendant une minute ; & ce fut aſſez pour nous faire reconnoître le Cap *Upright*, où nous cinglâmes ſur le champ, & à cinq heures &

demie, nous mouillâmes, ainſi que le *Swallow*, dans la baie. Quand nous laiſsâmes tomber l'ancre, nous avions 24 braſſes d'eau ; & après avoir viré la longueur d'un cable, nous trouvâmes 46 braſſes ſur un fond vaſeux. Dans cette ſtation, nous avions un mondrain ſur la côte ſeptentrionale au N. O. ¼ N., à cinq lieues de diſtance, & une petite iſle près de nous, au S. E. 14$^{d}$ à l'E.

ANN. 1767. Mars.

PEU de tems après que nous eûmes jetté l'ancre, le *Swallow* chaſſa à la dérive, quoiqu'il eût deux ancres à l'avant ; mais il fut à la fin ramené à 70 braſſes de fond, à environ un cable de notre poupe. A quatre heures du matin, j'envoyai les chaloupes à ſon bord, avec un nombre conſidérable de Matelots, des ancres & des hanſières, pour lever ſes ancres & le remorquer contre le vent. Quand on voulut lever ſa grande ancre d'affourche, on trouva qu'elle étoit embarraſſée avec la petite ; je jugeai qu'il étoit néceſſaire d'envoyer à bord le cable de toue qui ſervit à tirer le navire ; il fallut un jour entier pour débarraſſer les ancres & touer le *Swallow* juſque dans un lieu ſûr ; & ce ne fut qu'avec beaucoup de travail & de peine que nous en vînmes à bout.

LE 18, nous eûmes des vents frais, & nous envoyâmes les chaloupes pour ſonder à travers le détroit. A un demi-mille du vaiſſeau, on trouva 40, 45, 50, 70, 100 braſſes, & enſuite il n'y eut point de fond juſqu'à une encablure du rivage, où il y avoit 90 braſſes. Nous amarrâmes le vaiſſeau à 78 braſſes avec l'ancre de toue.

ANN. 1767. Mars.

LE lendemain au matin, tandis que nos gens étoient occupés à faire de l'eau & du bois, & à ramaſſer du céleri & des moules, deux canots pleins d'Américains arrivèrent ſur les flancs du vaiſſeau. Ils avoient l'air auſſi groſſiers & auſſi miſérables que ceux que nous avions vus auparavant dans la baie d'*Elizabeth*. Ils avoient dans leurs canots de la chair de veaux marins, de *blubbers* & de pingoins, qu'ils mangeoient toute crue. Un de nos gens qui pêchoit à la ligne, donna à un de ces Américains un poiſſon vivant qu'il venoit de prendre & qui étoit un peu plus gros qu'un hareng; l'Américain le prit avec l'avidité d'un chien à qui on donne un os; il tua d'abord le poiſſon, en lui donnant un coup de dent près des ouïes, & ſe mit à le manger, en commençant par la tête & en allant juſqu'à la queue, ſans rejetter les arrêtes, les nageoires, les écailles ni les boyaux.

CES Américains mangèrent indiſtinctement tout ce qu'on leur préſenta, cru ou cuit, ſalé ou frais; mais ils ne voulurent boire que de l'eau. Ils étoient tremblans de froid, & n'avoient pour ſe couvrir qu'une peau de veau marin, jettée ſimplement ſur leurs épaules & qui ne deſcendoit pas juſqu'à la ceinture; nous remarquâmes même qu'en ramant ils laiſſoient cette peau à côté d'eux & reſtoient abſolument nuds; ils avoient quelques javelines, groſſièrement armées d'un os à la pointe, & dont ils ſe ſervoient pour percer les veaux marins, les poiſſons & les pingoins; nous obſervâmes que l'un d'eux avoit un morceau de fer de la grandeur d'un ciſeau ordinaire, qui étoit attaché à

une pièce de bois & paroiſſoit deſtiné à ſervir d'outil plutôt que d'arme.

ANN. 1767. Mars.

ILS avoient tous les yeux malades ; ce que nous attribuâmes à l'habitude d'avoir le viſage ſur la fumée de leurs feux. Ils exhaloient une odeur plus déſagréable que celle des renards ; c'étoit vraiſemblablement l'effet de leur malpropreté autant que de leur manière de ſe nourrir.

LEURS canots avoient environ quinze pieds de long ſur trois de largeur & près de trois de profondeur. Ils étoient faits d'écorces d'arbres, couſues enſemble, ſoit avec des nerfs de quelques animaux, ſoit avec des lanières de cuir. Ils avoient bouché les jointures avec une eſpèce de jonc, & le dehors étoit enduit de réſine ou de gomme, qui empêchoit l'eau de pénétrer dans l'écorce. Quinze petites branches, courbées en arcs, étoient couſues tranſverſalement dans le fond & ſur les côtés, & des pièces droites étoient placées au ſommet en travers du bateau, & ſolidement attachées à chaque bout. Mais tout cela étoit mal conſtruit, & nous ne vîmes rien de ces Américains qui annonçât la moindre induſtrie. Je leur donnai une hache ou deux, avec quelques grains de verre & d'autres bagatelles qu'ils emportèrent : ils tournèrent vers le Sud, & nous n'en vîmes plus aucun.

PENDANT que nous étions dans cette ſtation, nous envoyâmes les bateaux, comme à l'ordinaire, pour chercher des mouillages ; ils allèrent juſqu'à dix lieues à l'Oueſt, & ne trouvèrent que deux endroits propres

ANN. 1767. Mars.

à y jetter l'ancre : l'un étoit à l'Oueſt du Cap *Upright*, dans la baie des *Iſles* ; mais il étoit difficile d'y entrer & d'en ſortir ; l'autre fut appellé la baie *Dauphin* ; c'étoit un bon Havre avec un fond égal par-tout. Nos gens virent pluſieurs petites anſes qui étoient toutes dangereuſes ; parce qu'en y étant, il eût été néceſſaire de laiſſer tomber l'ancre à un demi-cable de diſtance d'une côte oppoſée au vent, & d'aſſurer le vaiſſeau avec des hanſières attachées aux rochers. Les gens qui appartenoient à un des bateaux, paſsèrent une nuit ſur une iſle, où ils virent arriver ſix pirogues qui débarquèrent environ trente Américains. Ceux-ci coururent ſur le champ au bateau, & commençoient à en emporter tout ce qu'ils y trouvoient ; mais nos gens s'en apperçurent aſſez à tems pour s'y oppoſer. Lorſque ces Américains ſe virent ainſi contrariés dans leur entrepriſe, ils ſe retirèrent dans leurs canots & s'armèrent de longues perches & de javelines dont la pointe étoit faite d'os de poiſſon. Ils ne jugèrent pas à propos de commencer un combat ; nos gens, qui étoient au nombre de ving-deux, ſe tinrent ſeulement ſur la défenſive ; enſuite, au moyen de quelques bagatelles qu'ils donnèrent aux Américains, ils ſe rapprochèrent les uns des autres, & vécurent en paix tant qu'ils furent enſemble.

NOUS eûmes pendant pluſieurs jours de la grêle, du tonnerre, de la pluie, des coups de vent très-forts & une groſſe mer ; nous jugeâmes que le vaiſſeau ne pouroit pas tenir, quoiqu'il eût deux ancres à l'avant & deux cables à chaque bout. Les Matelots alloient cependant

cependant fréquemment à terre pour faire de l'exercice, ce qui contribuoit d'une manière ſenſible à entretenir leur ſanté, & ils y trouvoient preſque chaque jour des proviſions ſuffiſantes de moules & de légumes. ANN. 1767. Mars.

PARMI les différens dommages que nous avons ſoufferts, nous avons eu notre cheminée briſée en pièces; ce qui nous a obligés d'établir la forge & d'employer les Armuriers à y faire une nouvelle plaque; nous fîmes auſſi de la chaux avec des coquilles brûlées, & nous parvînmes à remettre la cheminée en état de ſervir.

LE 30, nous eûmes pour la première fois un tems plus doux; nous en profitâmes pour ſécher les voiles, qui étoient gâtées par l'humidité, mais que nous n'avions pas encore pu déployer, dans la crainte de tomber à la dérive; nous mîmes auſſi à l'air les voiles de rechange, que nous trouvâmes fort maltraitées par les rats, & nous employâmes les Voiliers à les raccommoder.

LE Capitaine Carteret ayant repréſenté que ſa cheminée avoit été briſée, ainſi que la nôtre, nos Armuriers lui firent une nouvelle plaque, & la montèrent de même avec la chaux que nous fîmes ſur le lieu.

LE même jour nous vîmes pluſieurs canots pleins d'Américains, deſcendre ſur la côte orientale de la baie; le lendemain au matin pluſieurs de ces Américains vinrent à bord, & furent reconnus pour les mêmes que nos gens avoient trouvés dans une iſle quelques jours auparavant. Ils ſe comportèrent très-

ANN. 1767.

paiſiblement, & nous les renvoyâmes, comme de coutume, en leur donnant quelques bagatelles.

1 Avril.

LE lendemain, premier Avril, d'autres Américains vinrent au vaiſſeau, apportant avec eux quelques oiſeaux, de ceux qu'on appelle *Race-horſes*. Nos gens achetèrent ces oiſeaux pour quelque choſe de peu de valeur, & je fis préſent aux Américains de quelques haches & de quelques couteaux.

LE jour ſuivant, le Maître du *Swallow* qui avoit été envoyé pour chercher des mouillages, rapporta qu'il en avoit trouvé trois très-bons ſur la côte du Nord; l'un à environ quatre milles à l'Oueſt du Cap de la *Providence*; un autre ſous la côte orientale du Cap *Tamer*; & le troiſième à environ quatre milles à l'Oueſt de ce dernier Cap; mais il dit qu'il n'y avoit aucun endroit ſous le Cap de la *Providence* où l'on pût jetter l'ancre, parce que le fond étoit de rocher.

NOUS vîmes ce même jour venir à bord du vaiſſeau deux canots, avec quatre hommes & trois petits enfans dans chacun. Les hommes étoient plus vêtus que les Américains que nous avions vus auparavant; mais les enfans étoient entièrement nuds; ils étoient un peu plus blonds que les hommes, qui paroiſſoient avoir beaucoup d'attention & de tendreſſe pour eux, & s'occupoient ſur-tout à les lever en l'air, tantôt en-dedans, tantôt en-dehors des canots. Je donnai à ces enfans des colliers & des bracelets, qui parurent leur faire beaucoup de plaiſir. Pendant que quelques-uns de ces Américains étoient à bord du vaiſſeau, &

que les autres reſtoient autour dans leurs canots, il arriva que la chaloupe fut envoyée à terre pour faire de l'eau & du bois. Les Américains qui étoient dans les canots tinrent les yeux fixés ſur la chaloupe pendant qu'on l'équipoit, & dès le moment qu'elle s'éloigna du vaiſſeau, ils appellèrent avec de grands cris ceux qui étoient à bord, & qui paroiſſant vivement allarmés, ſautèrent à la hâte dans leurs canots après y avoir fait deſcendre leurs enfans, & s'éloignèrent ſans prononcer une parole. Aucun de nous ne pouvoit deviner la cauſe de cette émotion ſoudaine; mais nous vîmes ces Américains dans leurs canots, ramer après la chaloupe, pouſſant de grands cris, avec des marques extraordinaires de trouble & d'effroi. La chaloupe marchoit plus vîte qu'eux; lorſqu'elle approcha du rivage, nos gens apperçurent quelques femmes qui ramaſſoient des moules parmi les rochers. Cela expliqua ſur le champ le myſtère; les pauvres Américains craignoient que des Etrangers n'attentaſſent, ſoit par force ſoit par ſéduction, aux droits des maris, droits dont ils paroiſſoient plus jaloux que les Habitans de beaucoup d'autres pays, en apparence moins ſauvages & moins groſſiers que ceux-ci. Pour les tranquilliſer, nos gens reſtèrent dans la chaloupe ſans ramer & ſe laiſsèrent devancer par les canots. Les Américains de leur côté ne ceſsèrent de crier pour ſe faire entendre de leurs femmes, juſqu'à ce qu'enfin elles prirent l'allarme elles-mêmes & s'enfuirent hors de la portée de la vue; dès que leurs maris furent à terre, ils tirèrent leurs canots ſur la plage, & ſuivirent leurs femmes avec la plus grande célérité.

ANN. 1767. Avril.

ANN. 1767. 5 Avril.

NOUS continuâmes de ramaſſer des moules tous les jours juſqu'au 5 Avril ; mais pluſieurs perſonnes de l'équipage ayant été attaquées de la dyſſenterie, le Chirurgien demanda qu'on n'apportât plus de moules à bord.

COMME le tems étoit toujours orageux & incertain, nous reſtâmes à l'ancre juſqu'au 10 ; ce jour-là, à dix heures du matin, nous mîmes à la voile de compagnie avec le *Swallow*. A midi, le Cap de la *Providence* nous reſtoit au N. N. O., à quatre ou cinq milles. A quatre heures après-midi, nous avions le Cap *Tamer* au N. O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O., à trois lieues de diſtance, le Cap *Upright*, E. S. E. $\frac{1}{2}$ S., à trois lieues auſſi, & le Cap *Pillar* O., à la diſtance de dix lieues. Nous gouvernâmes toute la nuit à-peu-près à l'O. $\frac{1}{2}$ N., & à huit heures du matin nous avions fait trente-huit milles, ſuivant le loc. Alors le Cap *Pillar* étoit à un demi-mille au S. O., & le *Swallow* étoit à environ trois milles derrière nous. Comme nous n'eûmes plus que peu de vent, nous fûmes obligés de faire autant de voile que nous pûmes, afin de ſortir de l'embouchure du détroit. A onze heures, je voulois faire moins de voile à cauſe du *Swallow ;* mais cela ne me fut pas poſſible, parce qu'un courant nous chaſſoit avec force ſur les Iſles de *Direction*, & que le vent étant à l'Oueſt, il m'étoit indiſpenſable de porter de la voile pour les éviter. Peu de tems après nous perdîmes de vue le *Swallow*, & nous ne l'avons plus revu depuis. Je fus d'abord tenté de rentrer dans le détroit ; mais il s'éleva du brouillard & la mer devint très-groſſe ; nous fûmes unanimement

d'avis qu'il étoit abſolument néceſſaire de gagner le large le plutôt qu'il ſeroit poſſible ; parce qu'à moins de forcer de voiles avant que la mer devînt plus haute, il nous auroit été impoſſible de doubler la *Terre de Feu* ſur un bord ou le Cap *Victoire* ſur l'autre. A midi nous avions les iſles de *Direction* au N. 21′ O. à trois lieues de diſtance ; la *Coupole de Saint-Paul* & le Cap *Victoire*, ſur la même ligne, au Nord, à ſept lieues, & le Cap *Pillar* à l'Eſt, éloigné de ſix lieues. ANN. 1767. Avril.

NOUS étions, ſuivant l'obſervation, par 52 d 38′. de latitude S. & 76 d de longitude O.

NOUS quittâmes ainſi cette ſauvage & inhabitable région, où, pendant près de quatre mois, nous fûmes preſque ſans ceſſe en danger de faire naufrage, où au milieu de l'été le tems étoit nébuleux, froid & orageux ; où preſque par-tout les vallées étoient ſans verdure & les montagnes ſans bois ; enfin où la terre qui ſe préſente à la vue reſſemble plus aux ruines d'un monde qu'à l'habitation d'êtres animés.

NOUS étions entrés dans le détroit le 17 Décembre 1766 ; nous en ſortîmes le 11 Avril de l'année ſuivante.

# CHAPITRE III.

*Deſcription particulière des endroits où nous avons mouillé pendant notre paſſage dans le Détroit, ainſi que des battures & des rochers qui ſe trouvent dans le voiſinage.*

ANN. 1767.

APRÈS avoir débouqué le détroit, nous cinglâmes à l'Oueſt. Mais avant que de continuer le récit de notre Voyage, je donnerai un détail plus circonſtancié des endroits où nous avons jetté l'ancre, & dont les plans ſont dépoſés au Bureau de l'Amirauté pour l'uſage des Navigateurs; je parlerai auſſi des battures & des rochers qui ſe trouvent près de ces mouillages, ainſi que de la latitude & de la longitude, des marées & de la variation de la bouſſole.

I. CAP DE LA VIERGE MARIE. La baie au-deſſous de ce Cap eſt un bon Havre, quand le vent eſt à l'Oueſt. Il y a un bas-fond à la hauteur du Cap; mais on le diſtingue aiſément par les goëmons qui le couvrent. Le Cap eſt un rocher blanc & eſcarpé, aſſez ſemblable au Cap du Sud. La latitude eſt, ſuivant l'obſervation, de 52 d 24′ Sud, & ſa longitude, ſuivant notre eſtime, eſt de 68 d 22′ Oueſt. La variation de l'aiguille, par le moyen de cinq azimuths & d'une amplitude, étoit de 24 d 30′ à l'Eſt. Nous ne vîmes en cet endroit aucune apparence de bois ni d'eau. Nous jettâmes

l'ancre à 10 braſſes, fond de gros ſable, à environ un mille de la côte, le Cap de *la Vierge Marie* nous reſtant au N. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O., à la diſtance d'environ deux milles, & la pointe de *Dungeneſſ* au S. S. O, à quatre milles de diſtance. Nous y mouillâmes le 17 Décembre, & mîmes à la voile le lendemain. On y débarque aiſément tout le long de la côte ſur une grève de ſable fin. ANN. 1767.

II. BAIE DE POSSESSION. En entrant dans cette baie, il eſt néceſſaire de naviguer avec beaucoup de précaution, parce qu'il y a un récif qui commence droit à la pointe & s'étend à près d'un mille. Les ſondes ſont très-irrégulières dans toute la baie; mais le fond eſt par-tout de vaſe molle & d'argille, de ſorte que les cables ne peuvent pas y être endommagés. La pointe eſt par 52 d 23′ de latitude S., & 68 d 57′, ſuivant notre eſtime, de longitude O. La variation eſt de deux pointes à l'Eſt. Dans la baie, la marée monte & baiſſe de 4 à 5 braſſes, & la force de ſon courant eſt d'environ un mille par heure; dans le milieu du canal, hors de la baie, elle fait près de trois milles par heure. Nous ne vîmes non plus en cet endroit aucune apparence de bois ni d'eau. La place de débarquement parut être commode, mais nous ne deſcendîmes pas à terre; nous y mouillâmes le 19 Décembre, & nous en partîmes le 22.

III. PORT FAMINE. En 1581, les Eſpagnols bâtirent en cet endroit une Ville, qu'ils appellèrent *Philippeville*, & y laiſsèrent une Colonie, compoſée de 400 perſonnes. Quand notre célèbre Navigateur Cavendish y arriva en 1587, il trouva ſur la grève un de ces malheureux Eſpagnols, le ſeul qui fût reſté des

ANN. 1766, 1767.

400. Ils avoient tous péri, faute de ſubſiſtance, à l'exception de vingt-quatre : vingt-trois de ceux-ci s'embarquèrent pour la rivière de *Plata*, & l'on n'en a jamais entendu parler depuis. Le dernier, nommé Hernando, fut amené en Angleterre par Cavendish, qui donna à l'endroit où il l'avoit trouvé, le nom de *Port Famine*. C'eſt une très-belle baie, dans laquelle pluſieurs vaiſſeaux peuvent mouiller commodément & en ſûreté. Nous amarrâmes à 9 braſſes d'eau, ayant mis le Cap *Sainte-Anne* au N. E. $\frac{1}{4}$ E., & la rivière de *Sedger* au S. $\frac{1}{2}$ O.; ce qui eſt peut-être la meilleure ſituation qu'on puiſſe prendre, quoique le fond ſoit bon dans toute la baie. On trouve en cet endroit de quoi faire commodément du bois & de l'eau. Nous prîmes une grande quantité d'un petit poiſſon très-bon en jettant la ligne par les bords du vaiſſeau, & nous jettâmes auſſi la ſeine, avec beaucoup de ſuccès, dans une baie de ſable fin, un peu au Sud de la rivière de *Sedger*. Nous tuâmes un grand nombre d'oiſeaux de différentes eſpèces, & particulièrement des oies, des canards, des ſarcelles, des beccaſſines, des pluviers & des *race-horſes*; nous y trouvâmes auſſi du céleri en grande abondance. Cet endroit eſt par 53 d 42 ′ de latitude S., & 71 d 28 ′, ſuivant l'obſervation, de longitude O. Nous y jettâmes l'ancre le 27 Décembre 1766, & nous en partîmes le 18 Janvier 1767.

IV. BAIE DU CAP HOLLAND. Il n'y a aucun danger à entrer dans cette baie, qui a par-tout un fond très-bon pour y jetter l'ancre. Nous mouillâmes à environ trois encablures du rivage, ſur 10 braſſes, fond de gros ſable

ſable & de coquillages. Le Cap *Holland* nous reſtoit à l'O. S. O. $\frac{1}{2}$ O., éloigné de trois milles, & le Cap *Froward* un peu au N. de l'E. Il y avoit préciſément en face du vaiſſeau un très-joli ruiſſeau, & ſous le Cap *Holland* une grande rivière, navigable pour les chaloupes juſqu'à pluſieurs milles. On trouve auſſi ſur la côte une grande quantité de bois à brûler. Nous trouvâmes des moules & des lépas, du céleri & des canneberges en abondance; mais nous ne prîmes que très-peu de poiſſon, ſoit à la ligne, ſoit au filet. Nous tuâmes des oies, des canards, des ſarcelles & des *race-horſes*, mais en petite quantité. Cette baie eſt par 53 d 57′ de latitude S., & 72 d 34′ de longitude O. ſuivant notre eſtime. La variation étoit de deux pointes à l'Eſt. L'eau montoit à environ huit pieds; nous ne trouvâmes cependant point de marée régulière, mais un fort courant portant à l'Eſt. Nous y jettâmes l'ancre le 19 Janvier & nous en partîmes le 23. ANN. 1767.

V. BAIE DU CAP GALAND. Dans cette baie, où l'on peut entrer avec beaucoup de ſûreté, il y a un beau & grand lagon, où une flotte pourroit mouiller ſans aucun danger, & qui a, dans toute ſon étendue, quatre braſſes d'eau, avec un fond de vaſe molle. Le meilleur mouillage, dans la baie, eſt ſur le côté de l'Eſt, où il y a de 6 à 10 braſſes de fond. On y trouve deux rivières pour faire de l'eau, & beaucoup de bois. Le lagon abondoit en poules ſauvages, en céleri, en moules & en lépas. Nous ne jettâmes pas la ſeine, parce que nous en avions une miſe en pièces & que l'autre n'étoit pas déballée; mais, ſi nous en

ANN. 1766, 1767.

avions fait uſage, il y a lieu de croire que nous aurions pris beaucoup de poiſſon. Le débarquement y eſt commode. La baie & le lagon ſont par 53 d 50′ de latitude S. &, ſuivant notre eſtime, 73 d 9′ de longitude O. La variation eſt de deux pointes à l'Eſt. J'ai obſervé que l'eau montoit & baiſſoit de neuf pieds; mais la marée étoit fort irrégulière. Nous y mouillâmes le 23 Janvier, & nous en partîmes le 28.

VI. BAIE D'ELIZABETH. A l'entrée de cette baie, il y a deux petites roches qui paroiſſent au-deſſus de l'eau. La plus dangereuſe eſt à la hauteur de la pointe orientale de la baie; mais il eſt aiſé de l'éviter, en ſe tenant à la diſtance d'environ deux cables de la pointe. Le débarquement eſt très-commode tout autour de la baie, mais on eſt fort expoſé aux vents d'Oueſt. Le meilleur mouillage eſt à la pointe de *paſſage*, à un demi mille de diſtance, giſant au S. E. & la rivière étant N. E. $\frac{1}{4}$ E. à trois encablures; dans cette ſituation, un banc ou bas-fond, qu'on peut reconnoître aux herbes, gît à l'O. N. O. à un cable de diſtance; le fond eſt de gros ſable avec des coquillages. On peut s'y procurer aſſez de bois pour l'uſage des vaiſſeaux, & il y a une petite rivière où l'on peut aiſément ſe pourvoir d'eau. Nous y cueillîmes un peu de céleri & quelques canneberges, mais nous ne trouvâmes ni poiſſons, ni oiſeaux de mer. Cet endroit eſt par 53 d 43′ de latitude S., & 73 d 24′ de longitude O., ſuivant notre eſtime. La variation eſt de deux pointes à l'Eſt. Nous y mouillâmes le 29 Janvier, & nous en partîmes le 4 Février.

VII. RADE D'YORK. Le ſeul danger qu'il y ait à entrer dans la baie, qui eſt formée par deux pointes dans cette rade, vient d'un récif qui s'étend juſqu'à la longueur d'un cable de la pointe occidentale ; mais, quand on le connoît, il eſt aiſé de l'éviter. Pour mouiller dans cette baie, le plus ſûr eſt de porter la pointe d'*York* à l'E. S. E., la rivière de *Batchelor* au N. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O., la pointe occidentale de la baie ou du récif au N. O. $\frac{1}{2}$ O., & le canal de *Saint-Jérôme* à l'O. N. O., à un demi-mille de diſtance du rivage. Il eſt aiſé de ſe pourvoir d'eau en remontant d'un mille la rivière de *Batchelor*, & l'on trouve du bois tout autour de la baie, qui eſt d'ailleurs très-commode partout pour le débarquement. Nous trouvâmes une grande quantité de céleri, de canneberges, de moules & de lépas, pluſieurs poules ſauvages & un peu de poiſſon, mais pas aſſez pour fournir à l'équipage un ſeul repas de nourriture fraîche : cette rade eſt par 53 d 39′ de latitude S., &, ſuivant notre eſtime, 73 d 52′ de longitude O. La variation de l'aiguille eſt de deux pointes à l'Eſt. L'eau monte & baiſſe d'environ huit pieds, mais la marée eſt irrégulière. Le Maître du vaiſſeau, qui a pluſieurs fois traverſé le détroit pour en examiner les baies, a trouvé fréquemment que le courant avoit trois directions différentes. Nous y mouillâmes le 4 Février, & nous en partîmes le 11. ANN. 1766, 1767.

VIII. BAYE DE BUTLER. C'eſt une petite baie entiérement environnée de rochers, de ſorte qu'aucun vaiſſeau ne doit y mouiller s'il lui eſt poſſible de l'éviter. Nous y trouvâmes cependant aſſez de bois &

ANN. 1766, 1767.

d'eau pour entretenir notre proviſion ; des moules & des lépas en abondance, un fort bon poiſſon & quelques poules ſauvages ; mais le céleri & les cannebergeſ y étoient très-rares. Cette baie eſt par 53 d 37 ′ de latitude S., &, ſuivant notre eſtime, 74 d 9 ′ de longitude O. La variation eſt de deux pointes à l'Eſt. L'eau y monte & baiſſe d'environ quatre pieds, mais le courant porte toujours à l'Eſt. Nous y mouillâmes le 18 Février, & nous en partîmes le premier Mars.

IX. ANSE DU LION. C'eſt une petite baie entourée de rochers. L'eau eſt profonde, mais le fond eſt bon. La place n'eſt pas mauvaiſe pour un vaiſſeau & n'eſt pas bonne pour deux. Il y a une bonne aiguade au fond d'une petite crique, mais on ne trouve point de bois. Il n'y a point d'endroit commode pour débarquer qu'à l'endroit où l'on fait de l'eau. Nous n'y trouvâmes d'autres rafraîchiſſemens qu'un petit nombre de moules, de lépas, de *rock-fish* & un peu de céleri : on y eſt par 35 d 26 ′ de latitude S. & 74 d 25 ′ de longitude O., ſuivant notre eſtime. La variation de l'aiguille eſt de deux pointes à l'Eſt. La marée, autant que nous avons pû en juger par l'aſpect des rochers, monte & baiſſe d'environ cinq pieds, & la vîteſſe des courans eſt d'environ deux nœuds par heure. Nous y mouillâmes le 2 Mars, & nous en partîmes le lendemain.

X. BAIE DE GOODLUCK. C'eſt une petite baie, qui eſt, comme pluſieurs autres dans le détroit, tout entourée de rochers. Le fond y eſt très-mauvais, & le cable de notre ſeconde ancre y fut tellement

endommagé, que nous fûmes obligés d'y en ſubſtituer un neuf. On trouve en cet endroit peu de bois & beaucoup de bonne eau, mais les rochers en rendent l'abord très-difficile. En voyant cette partie de la côte, on ne peut eſpérer d'y trouver aucune eſpèce de rafraîchiſſement; & en effet nous n'y trouvâmes que quelques *rockfish*, que nous prîmes à la ligne. Il peut y avoir des circonſtances où il ſeroit avantageux d'entrer dans cette baie; mais nous trouvâmes qu'il étoit fort heureux d'en ſortir. Elle eſt par 53 d 23′ de latitude S., &, ſuivant notre eſtime, 74 d 33′ de longitude O. La variation eſt de deux pointes à l'Eſt. La marée monte & baiſſe de trois à quatre pieds; quoique nous n'euſſions eu aucune occaſion de ſonder le courant, nous reconnûmes qu'il portoit à l'Eſt. Nous y jettâmes l'ancre le 3 Mars, & nous en ſortîmes le 15. ANN. 1766, 1767.

XI. HAVRE DU SWALLOW. Ce Havre, quand une fois on y eſt entré, eſt très-ſûr, attendu qu'il eſt à l'abri de tous les vents; mais l'entrée en eſt étroite & embarraſſée de rochers: il ſera aiſé d'éviter ces rochers, en ayant une bonne ſentinelle; parce qu'il y a conſtamment au-deſſus de grands amas d'herbes. Nous y fîmes une proviſion ſuffiſante de bois & d'eau, mais le bois étoit très-petit. Comme la mer en cet endroit eſt toujours unie, il eſt aiſé de débarquer par tout; mais nous n'y trouvâmes aucuns rafraîchiſſemens, excepté quelques moules & des *rockfish*. Les montagnes qui ſont autour préſentent l'aſpect le plus horrible, & ſemblent être déſertées par tout ce qui a vie. La latitude eſt de 53 d 29′ au Sud, & la

ANN. 1766, 1767.

longitude, ſuivant notre eſtime, de 74 d 35 ′ à l'Oueſt. La variation eſt de deux pointes à l'Eſt. La marée monte & baiſſe de quatre à cinq pieds. Nous mouillâmes dans ce Havre le 15 Mars, & nous en partîmes le lendemain.

XII. BAIE UPRIGHT. On peut en ſûreté entrer dans cette baie, parce qu'il ne s'y trouve d'obſtacle que ce qui paroît au-deſſus de l'eau. Le bois y eſt très-petit; mais nous y en trouvâmes une aſſez grande quantité pour entretenir notre proviſion; l'eau y eſt excellente & en grande abondance. Quant aux rafraîchiſſemens, nous n'y prîmes que quelques poules ſauvages, des *rockfish* & des moules. Il ne s'y trouve point d'endroit commode pour deſcendre à terre. Cette baie eſt par 53 d 8′ de latitude S., & 75 d 35′ de longitude à l'O. La variation de l'aiguille eſt de deux pointes à l'Eſt. L'eau monte & baiſſe d'environ cinq pieds, mais la marée eſt très-irrégulière. Nous y mouillâmes le 18 Mars, & nous en partîmes le 10 Avril.

Il y a, un peu au-delà du Cap *Shut-up*, trois baies très-bonnes, que nous appellâmes *Baie de la Rivière*, *Baie de Logement* & *Baie de Wallis*. La dernière eſt la meilleure.

ENVIRON à moitié chemin, entre la baie *Elizabeth* & la rade d'*Yorck*, eſt la baie *des moules*, où il y a un très-bon mouillage par le vent d'Oueſt. Il a auſſi une baie, avec un bon ancrage, vis-à-vis la rade d'*York*, & une autre à l'Eſt du Cap *Croſſ-tide*; mais celle-ci ne peut tenir qu'un ſeul vaiſſeau. Entre le Cap *Croſſ*

& la pointe *Saint-David*, eſt le goulet de *Saind-David*, ſur le côté méridional duquel nous avons trouvé un banc de gros ſable & de coquillages, avec une profondeur de 19 à 30 braſſes d'eau, où un vaiſſeau pourroit mouiller en cas de néceſſité. Le Maître du *Swallow* trouva auſſi une très-bonne petite baie un peu à l'Eſt de la pointe de *Saint-David*. Un peu à l'Eſt du Cap *Quade* eſt la baie *des Iſles*, où le *Swallow* a reſté quelque tems; mais ce n'eſt pas une ſtation commode. La baie de *Hazard* a un fond très-rocailleux & très-inégal, & pour cette raiſon on doit l'éviter. ANN. 1766, 1767.

COMME les violens coups de vent, qui nous ont incommodés dans notre navigation, ſouffloient tous de l'Oueſt, il eſt à propos de porter environ cent lieues ou plus à l'Oueſt, après être ſorti du détroit, afin que le vaiſſeau ne s'expoſe pas à tomber ſur une côte ſous le vent, qui eſt encore totalement inconnue.

LA Table ſuivante fera connoître les routes & les diſtances d'une pointe à l'autre dans le détroit de *Magellan*.

*Route de l'*Endeavour *dans le Détroit de* Magellan, *avec la diſtance des différens lieux que ce Vaiſſeau a parcourus, meſurée par la bouſſole.*

Le Cap de *la Vierge Marie*, appellé par nos Navigateurs *Cap des Vierges*, eſt ſitué au 52 d 24′ de latitude S. & au 68 d. 22′ de longitude O.

| | *Route du Vaiſſeau.* | *Mil.* | *Latit.* | *Longit.* |
|---|---|---|---|---|
| Du Cap de *la Vierge Marie* à la pointe *Dungeneſſ* | S. ¼ O. . . . | 5 | 52 ° 28′ | 68 ° 28′ |
| De la pointe *Dungeneſſ* à la pointe de *Poſſeſſion* | O. ¼ S. . . . | 18 | 52 23 | 68 57 |
| De la pointe de *Poſſeſſion* au côté méridional du premier Goulet . . . . . | S. O. ¼ S. . . | 27 | 52 35 | 69 38 |
| De l'extrémité ſeptentrionale à l'extrémité méridionale du Goulet . . . . . | S. S. O. . . . | 9 | — — | — — |

| | *Route du Vaiſſeau.* | *Mil.* | *Latit.* | *Longit.* |
|---|---|---|---|---|
| De l'extrémité ſeptentrionale du Goulet au Cap *Grégoire* | O. S. O. $\frac{1}{4}$ O. | 25 | 52° 39′ | 70° 31′ |
| Du Cap *Grégoire* à la pointe de *Sweepſtakes* | S. 30 d O. | 12 $\frac{1}{3}$ | — — | — — |
| Du Cap *Grégoire* à la pointe de l'iſle *du Dauphin* | S. O. $\frac{1}{2}$ O. | 14 | 52 43 | 70 53 |
| Du Cap de l'iſle du *Dauphin* à l'extrémité ſeptentrionale de l'iſle d'*Elizabeth* | S. $\frac{1}{2}$ O. | 14 $\frac{2}{3}$ | 52 56 | 71 6 |
| De l'extrémité ſeptentrionale de l'iſle d'*Elizabeth* à l'iſle *Saint-Barthelemi* | E. N. E. | 1 $\frac{1}{2}$ | 52 56 | 71 4 |
| De l'extrémité ſeptentrionale de l'iſle d'*Elizabeth* a l'iſle *Saint-George* | S. E. | 8 | — — | — — |
| De l'extrémité ſeptentrionale de l'iſle d'*Elizabeth* à la pointe *Porpaſſ* | S. $\frac{1}{4}$ O. | 12 | 53 6 | 71 1 |
| De la pointe *Porpaſſ* à la baie d'*Eau-douce* | S. $\frac{1}{2}$ E. | 22 $\frac{2}{3}$ | — — | — — |
| De la baie d'*Eau-douce*, au Cap *Sainte-Anne*, ou *Port Famine* | S. S. E. $\frac{1}{4}$ E. | 13 $\frac{2}{3}$ | 53 42 | 71 28 |
| Du Cap *Sainte-Anne* à l'entrée d'un grand Canal ſur la côte méridionale | N. E. | — | — — | — — |
| Du Cap *Sainte-Anne* au Cap *Shutup* | S. $\frac{1}{4}$ E. | 12 | 53 54 | 71 32 |
| Du Cap *Shut-up* à l'iſle du *Dauphin* | S. S. O. | 7 | 53 59 | 71 41 |
| De l'iſle du *Dauphin* au Cap *Froward*, le Cap le plus méridional de toute l'Amérique | S. 47. O. | 11 | 54 3 | 71 59 |
| Du Cap *Froward* à la pointe de la baie de *Snug* | O. $\frac{1}{2}$ N. | 8 | — — | — — |
| De la pointe de la baie de *Snug* au Cap *Holland* | O. $\frac{1}{4}$ S. | 13 $\frac{1}{3}$ | 53 57 | 72 34 |
| Du Cap *Holland* au Cap *Gallant* | O. $\frac{1}{4}$ S. | 21 $\frac{1}{2}$ | 53 50 | 73 9 |
| Du Cap *Gallant* à la baie d'*Elizabeth* | O. N. O. $\frac{1}{2}$ O. | 11 $\frac{1}{2}$ | 53 43 | 73 24 |
| De la baie d'*Elizabeth* à la pointe d'*York* | O. N. O. $\frac{1}{2}$ O. | 6 $\frac{1}{3}$ | 53 39 | 72 32 |
| De la rade d'*York* au Cap *Croſſ-tide* | O. $\frac{1}{4}$ S. | 10 | — — | — — |
| De la rade d'*York* au Cap *Quade* | O. $\frac{1}{2}$ S. | 21 | 53 33 | 74 6 |
| Du Cap *Quade* au Cap *Saint-David* | S. E. | 4 $\frac{1}{2}$ | — — | — — |
| Du Cap *Quade* à la baie de *Butler* | S. $\frac{1}{4}$ O. | 4 | 53 37 | 74 9 |
| Du Cap *Quade* à la baie de *Hazard* (*Chance bay*) | S. S. O. | 5 | — — | — — |
| Du Cap *Quade* à la baie de *Great-Muſſel* | S. O. $\frac{1}{2}$ S. | 6 | — — | — — |
| Du Cap *Quade* au canal de *Snow* | O. S. O. $\frac{1}{2}$ O. | 10 | — — | — — |
| Du Cap *Quade* à l'*Anſe du Lion* | O. N. O. $\frac{3}{4}$ O. | 12 | 53 26 | 74 25 |
| Du Cap *Quade* au *Port Heureux* (*Good-Luck bay*) | O. N. O. $\frac{3}{4}$ O. | 6 | 53 23 | 74 33 |
| Du Cap *Quade* au Cap *Notch* | O. N. O. $\frac{3}{4}$ O. | 21 | 53 22 | 74 36 |
| Du Cap *Notch* au Havre du *Swallow* | S. S. E. | 7 | 53 29 | 74 36 |
| Du Cap *Notch* à la baie *Piſſ-Pot* | O. $\frac{1}{4}$ S. | 23 | — — | — — |
| Du Cap *Notch* au Cap *Monday* (*Lundi*) | O. | 28 | 53 12 | 75 20 |
| Du Cap *Monday* au Cap *Upright* | O. $\frac{1}{4}$ N. | 13 | 53 6 | 75 38 |
| Du Cap *Monday* à un grand détroit ſur la côte ſeptentrionale | N. | 7 | — — | — — |
| Du Cap *Upright* au Cap de la *Providence* | N. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O. | 9 | 52 5 | 75 37 |
| Du Cap *Uprigt* au Cap *Tamer* | N. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O. | 18 | — — | — — |
| Du Cap *Upright* au Cap *Pillar* | O. $\frac{1}{2}$ N. | 50 | 52 43 | 76 52 |
| Du Cap *Pillar* à l'iſle *Weſtminſter* | N. E. $\frac{1}{2}$ N. | 15 | — — | — — |
| Du Cap *Pillar* au Cap *Victoire* | N. O. $\frac{1}{2}$ N. | 28 | — — | — — |
| Du Cap *Pillar* aux iſles de *Direction* | O. N. O. | 23 | 52 27 | 77 19 |

CHAPITRE

# CHAPITRE IV.

*Paſſage du Détroit de* Magellan *à l'Iſle de* George III, *appellée* Otahity, *& ſituée dans la Mer du Sud; avec un récit de la découverte de pluſieurs autres Iſles & la deſcription de leurs Habitans.*

En continuant notre route à l'Oueſt, après être ſortis du détroit, nous vîmes un grand nombre de mouettes, de pintades & d'autres oiſeaux voler autour du vaiſſeau. Nous eûmes preſque toujours des vents impétueux, des brouillards & une groſſe mer; de ſorte que nous fûmes ſouvent obligés de naviguer ſous nos baſſes voiles, & que, pendant pluſieurs ſemaines de ſuite, il n'y eut pas un ſeul endroit ſec ſur le vaiſſeau. ANN. 1767.

Le 22, à huit heures du matin, nous fîmes une obſervation par laquelle nous trouvâmes que notre longitude étoit 95 d 46′ à l'Oueſt; notre latitude étoit à midi de 42 d 24′ S., & la variation de l'aiguille, par l'azimuth, étoit de 11 d 6′ à l'Eſt. 22 Avril.

Vers le 24, les matelots commencèrent à être attaqués très-vivement de rhumes & de fièvres, parce que les œuvres mortes étoient ouvertes, & que leurs habits & leurs lits étoient continuellement mouillés.

Le 26, à quatre heures après-midi, la variation,

ANN. 1767. Avril.

par l'azimuth, étoit de 10d 20′ à l'Eſt, &, à ſix heures du ſoir, le lendemain de 9d 8′. Le 27 à midi, nous étions par 36d 54′ de latitude S., & 100d, ſuivant notre eſtime, de longitude O. Ce même jour, le tems étoit doux & beau, nous fîmes ſécher les habits de l'équipage, & tranſporter ſur le tillac les malades, à qui on donna tous les matins pour déjeûné, du ſalep & du bled, bouillis avec des tablettes de bouillon portatif. Tout l'équipage eut auſſi du vinaigre & de la moutarde autant qu'il en put conſommer, & l'on fit bouillir conſtamment des tablettes portatives dans les pois & le gruau des matelots.

LES grands vents, avec de fréquentes & violentes raffales, & une groſſe mer, revinrent peu de tems après, & continuèrent preſque ſans intervalles. Le vaiſſeau tangua ſi fort que nous craignîmes de voir ſes mâts emportés, & les gens de l'équipage furent de nouveau mouillés dans leurs lits.

LE 30, la variation de l'aiguille étoit, par l'azimuth, de 8d 30′ à l'Eſt; notre latitude de 32d 50′ au Sud, & notre longitude, ſuivant notre eſtime, de 100d à l'Oueſt. Je commençai alors à porter le Cap au Nord, attendu que nous ne riſquions pas d'être jettés vers l'Oueſt, dans cette latitude. Le Chirurgien fut d'avis qu'en peu de tems les maladies augmenteroient au point que nous manquerions de bras pour la manœuvre, ſi nous n'avions pas bientôt un meilleur tems.

3 Mai. LE 3 Mai, à quatre heures après-midi, nous fîmes une obſervation du ſoleil & de la lune, & nous trou-

vâmes notre longitude à 96$^{d}$ 26′ à l'Oueſt; la variation, par l'azimuth, étoit, à ſix heures du ſoir, de 5$^{d}$ 44′ à l'Eſt, & le lendemain, à ſix heures du matin, de 5$^{d}$ 58′. Ce même jour, à midi, nous étions par 28$^{d}$ 20′ de latitude S. A quatre heures après-midi, nous fîmes pluſieurs obſervations pour la longitude, que nous trouvâmes de 96$^{d}$ 21′ à l'Oueſt. A ſept heures du ſoir, la variation étoit, par l'azimuth, de 6$^{d}$ 40′ à l'Eſt; le lendemain, à dix heures du matin, elle étoit, par l'amplitude, de 5$^{d}$ 48′; &, à trois heures après-midi, elle étoit de 7$^{d}$ 40′. Le même jour nous vîmes un oiſeau *du Tropique*. ANN. 1767. Mai.

LE 8 Mai, à ſix heures du matin, la variation de l'aiguille étoit, par l'amplitude, de 7$^{d}$ 11′ à l'Eſt. Dans l'après-midi, nous vîmes pluſieurs marſouins & des hirondelles de mer. Le 9, à huit heures du matin, la variation, par l'azimuth, étoit de 6$^{d}$ 34′ à l'Eſt; &, le 11 au matin, elle étoit, par l'azimuth & l'amplitude, de 4$^{d}$ 40′. Notre latitude étoit de 27$^{d}$ 20′ au Sud, & notre longitude, ſuivant notre eſtime, de 106$^{d}$ à l'Oueſt. Ce jour-là & le ſuivant, nous vîmes près du vaiſſeau des hirondelles de mer & quelques marſouins.

LE 14 Mai, la variation de l'aiguille, par quatre azimuths, étoit de 2$^{d}$ à l'Eſt. Vers les quatre heures après-midi, nous vîmes une grande troupes d'oiſeaux bruns, volans à l'Eſt, & quelque choſe du même côté, qui avoit l'apparence d'une terre haute. Nous portâmes deſſus juſqu'au ſoleil couché, & l'apparence étant toujours la même, nous continuâmes cette route;

ANN. 1767. Mai.

mais, à deux heures du matin, ayant fait dix-huit lieues ſans trouver la terre, nous ſerrâmes le vent, & à la pointe du jour nous ne vîmes plus rien. Nous reconnûmes alors avec plaiſir que nos malades ſe trouvoient mieux à meſure que nous avancions. Nous étions par 24d 50′ de latitude S., &, ſuivant notre eſtime, au 106d de longitude O. Pendant ce tems nous cherchions à découvrir le *Swallow*.

LE 16, à quatre heures après-midi, la variation de l'aiguille, par l'azimuth & l'amplitude, étoit de 6d à l'Eſt, & le lendemain, à ſix heures du matin, elle étoit, par quatre azimuths, de 3d 20′.

LES Charpentiers furent alors employés à radouber les œuvres mortes du vaiſſeau, & à réparer & peindre les canots. Le 18, je donnai un mouton pour ceux de nos gens qui étoient malades & convaleſcens.

LE 20, nous nous trouvâmes, par l'obſervation, à 106d 47′ de longitude O., & 20d 52′ de latitude S. Le lendemain nous vîmes pluſieurs poiſſons volans, les premiers que nous euſſions apperçus dans ces mers.

LE 22, l'obſervation nous donna 111d de longitude O., & 20d 18′ de latitude S. Nous vîmes le même jour des bonites, des dauphins & des oiſeaux *du Tropique*.

CEUX de nos gens qui avoient été malades de la fièvre ou du rhume, commencèrent à être attaqués du ſcorbut; ſur la repréſentation du Chirurgien, on leur donna du vin; on leur fit auſſi du moût avec de

la dreche, & chaque Matelot eut une demi-pinte de chou mariné chaque jour. La variation fut de 4 à 5 d à l'Eſt. ANN. 1767. Mai.

NOUS vîmes le 26 deux grampuſes, & le 28, une troiſième; le 29, nous vîmes pluſieurs oiſeaux, parmi leſquels il y en avoit un de la groſſeur d'un hirondelle, que quelques-uns d'entre nous crurent être un oiſeau de terre.

NOS Matelots commencèrent alors à devenir pâles & malades; & le ſcorbut fit de grands progrès dans l'équipage, malgré toutes nos précautions pour le prévenir. On leur donna du vinaigre & de la moutarde à diſcrétion, du vin à la place d'eau-de-vie, du moût de bière & du ſalep. On fit conſtamment bouillir des tablettes de bouillon dans leurs pois & leur gruau d'avoine, & l'on eut ſoin de tenir très-propres leurs habits ainſi que l'endroit où ils couchoient. Les hamacs furent conſtamment apportés ſur le tillac à huit heures du matin, & deſcendus à quatre heures après-midi; on lava tous les jours une partie des lits & des hamacs; l'eau fut rendue ſaine par le moyen de la ventilation, & tout ce qui étoit entre les ponts fut arroſé fréquemment de vinaigre.

LE 31 Mai, nous nous trouvâmes, ſuivant l'obſervation, par 127 d 45′ de longitude O., & 29 d 38′ de latitude S. La variation étoit, par l'azimuth & l'amplitude, de 5 d 9′ à l'Eſt.

LE lendemain, à trois heures après-midi, nous étions, par l'obſervation, à 129 d 15′ de longitude O., 1 Juin.

ANN. 1766. Juin.

& au 19d 34′ de latitude S. Nous eûmes de grands coups de vent, avec beaucoup de tonnerre & de pluie; nous vîmes pluſieurs des oiſeaux appellés *frégates*.

LE 3, nous vîmes un grand nombre de mouettes, ce qui, joint à l'incertitude du tems, nous fit eſpérer que nous n'étions pas très-loin de terre. Le lendemain une tortue vint nager tout près du vaiſſeau. Le 5, nous apperçûmes pluſieurs oiſeaux, qui nous confirmèrent dans l'eſpérance que nous approchions de terre. Le 6, à onze heures du matin, un Matelot, nommé Jonathan Puller, cria de la grande hune, *Terre à l'Oueſt-Nord-Oueſt.* A midi on la vit diſtinctement du tillac, & l'on reconnut que c'étoit une iſle baſſe, à environ cinq à ſix lieues de diſtance. La joie que tout le monde reſſentit à cette découverte, ne peut être connue que par ceux qui ont éprouvé les dangers, les fatigues & les peines d'un voyage tel que celui que nous avions fait.

LORSQUE nous fûmes à environ cinq milles de l'Iſle que nous venions de découvrir, nous en vîmes une autre, giſant au N. O. $\frac{1}{4}$ O. Vers les trois heures après-midi, étant très-près de la première, nous nous en approchâmes; comme mon premier Lieutenant étoit fort malade, je chargeai M. Furneaux, mon ſecond Lieutenant, d'aller à terre avec les bateaux armés & équipés. Comme il approchoit de l'Iſle, je vis deux pirogues en ſortir & ramer avec beaucoup de viteſſe vers l'Iſle qui étoit ſous le vent. A ſept heures du ſoir, les bateaux revinrent & rapportèrent pluſieurs cocos, une grande quantité de plantes anti-ſcorbutiques,

& quelques hameçons faits d'écailles d'huitres avec quelques-unes des coquilles dont on les faiſoit. Ils rapportèrent qu'ils n'avoient point vu d'habitans, mais qu'ils avoient viſité trois hutes, ou plutôt trois hangards, compoſés ſeulement d'un toît, proprement couvert de cocos & de feuilles de palmier, ſoutenu ſur des piliers, & ouvert par-deſſous tout autour. Ils avoient vu auſſi quelques canots qu'on conſtruiſoit; mais ils n'avoient point trouvé d'eau douce, ni d'autre fruit que des cocos. Ils avoient jetté la ſonde en différens endroits, ſans trouver de mouillage; & ils avoient eu beaucoup de peine à aborder, parce que la houle étoit très-forte: ſur cette information, je louvoyai toute la nuit, & le lendemain au matin j'envoyai de bonne-heure les bateaux pour ſonder de nouveau, en leur recommandant de trouver, s'il étoit poſſible, un endroit où le vaiſſeau pût mettre à l'ancre; mais, à onze heures, ils revinrent après avoir eu auſſi peu de ſuccès que la première fois. Ils me dirent que toute l'Iſle étoit entourée d'un récif, & que, quoique il y eût au vent une ouverture par laquelle on entroit dans un large baſſin qui s'enfonçoit vers le milieu de l'Iſle, cependant ils l'avoient trouvée tellement pleine de briſans qu'ils n'avoient pas oſé s'y haſarder, & qu'ils n'avoient pu non plus débarquer dans aucune partie de l'Iſle, la houle étant plus haute encore qu'elle ne l'étoit le jour précédent. Comme il ne pouvoit y avoir aucun avantage à reſter en cet endroit, je fis remettre les bateaux à bord; & je portai ſur l'autre Iſle qui nous reſtoit au S. 22 d E., à environ quatre lieues de diſtance. L'Iſle que je venois de quitter ayant été

ANN. 1767. Juin.

ANN. 1767. Juin. Isle de *Whitsunday* (*Pentecôte.*)

découverte la veille de la Pentecôte; je lui en donnai le nom : elle avoit environ quatre milles de long sur trois de large. Sa latitude est de 19^d 26′ S., & sa longitude, suivant l'observation, de 137^d 56′ O.

QUAND nous arrivâmes sous le vent de l'autre Isle, j'envoyai à terre le Lieutenant Furneaux, avec les bateaux équipés & armés; je vis sur le rivage une cinquantaine d'habitans, armés de longues piques, & plusieurs d'entr'eux courant avec des torches allumées dans leurs mains. Je donnai ordre à M. Furneaux d'aller à l'endroit de la grève où nous voyons ces insulaires, de tâcher d'obtenir d'eux en échange des fruits & de l'eau, ou toute autre chose qui pût nous être utile, & en même-tems d'observer soigneusement de ne rien faire qui pût les offenser. Je lui recommandai aussi d'employer les bateaux à sonder pour chercher un mouillage. Vers les sept heures, il revint & me dit qu'il n'avoit pu trouver de fond avec la sonde qu'à un demi-cable de distance du rivage, où le fond étoit de roches aiguës à une grande profondeur.

LORSQUE le bateau approcha de la côte, les habitans se portoient en foule vers la grève, & se mettoient en défense avec leurs piques, comme pour disputer le débarquement; nos gens s'arrêtèrent alors, & firent des signes d'amitié, montrant en même-tems des colliers de grains de verre, des rubans, des couteaux & d'autres bagatelles. Les Insulaires leur firent signe de s'éloigner, mais en même-tems, ils regardèrent ce qu'on leur présentoit avec un air de curiosité

&

& de déſir. Bientôt quelques-uns d'entr'eux s'avancèrent quelques pas dans la mer ; nos gens leur faiſant ſigne qu'ils déſiroient des noix de cocos & de l'eau, pluſieurs de ces Inſulaires en allerènt chercher une petite quantité, & ſe hazarderent à l'apporter juſqu'aux bateaux : l'eau étoit dans les coques des cocos, & le fruit étoit dépouillé de ſon écorce extérieure, qu'on employoit vraiſemblablement à différens uſages. On leur donna, en échange de ces proviſions, les bagatelles qu'on leur avoit montrées, & quelques clous, auxquels ils parurent attacher encore plus de prix qu'au reſte. Pendant cette petite négociation de commerce, un des Inſulaires trouva moyen de voler un mouchoir de ſoie, dans lequel notre petite marchandiſe étoit enveloppée, & l'enleva ainſi que ce qui étoit dedans, avec tant d'adreſſe que perſonne ne s'en apperçut. Nos gens eurent beau faire ſigne enſuite qu'on leur avoit volé un mouchoir ; les Inſulaires ou ne purent pas, ou ne voulurent pas les comprendre. Le bateau continua de ſonder autour de la grève, juſqu'à la nuit, pour trouver un mouillage ; M. Furneaux tâcha auſſi pluſieurs fois d'engager les naturels à lui apporter des plantes anti-ſcorbutiques ; mais n'ayant pu ſe faire entendre, il revint à bord.

ANN. 1767. Juin.

Je louvoyai toute la nuit, & dès que le jour parut, j'envoyai de nouveau les bateaux avec ordre de deſcendre à terre, mais ſans faire aucun mal aux habitans, à moins qu'on n'y fût forcé par la néceſſité. Lorſque les bateaux approchèrent de la côte, l'Officier qui les commandoit fut bien étonné de voir

ANN 1767. Juin.

ſept grandes pirogues, ayant chacunes deux gros mâts, & tous les Inſulaires ſur la grève, prêts à s'embarquer, ils firent ſigne à nos gens de monter un peu plus haut; nos gens y conſentirent volontiers, &, dès qu'ils furent deſcendus à terre, tous les Indiens s'embarquèrent & cinglèrent à l'Oueſt; ils furent joints par deux autres canots à l'extrémité occidentale de l'Iſle.

NOS bateaux revinrent vers midi, chargés de noix de cocos; de fruits de palmiers & de plantes anti-ſcorbutiques. M. Furneaux, qui commandoit l'expédition, me dit que les Indiens n'avoient rien laiſſé derrière eux que quatre ou cinq pirogues. Il avoit trouvé une citerne de très-bonne eau; il nous fit la deſcription de l'Iſle comme d'un terrain uni & ſablonneux, plein d'arbres, ſans brouſſailles, & abondant en végétaux anti-ſcorbutiques. Les canots des Indiens cinglèrent à l'O. S. O., tant qu'on put les appercevoir de la grande hune : ils paroiſſoient avoir environ trente pieds de long, quatre de large & trois & demi de profondeur. Deux de ces canots étoient joints enſemble, de manière que leurs côtés, étant rapprochés parallèlement à la diſtance d'environ trois pieds, étoient attachés par des traverſes qui paſſoient du ſtribord de l'un au bas-bord de l'autre, tant au milieu que vers les extrémités.

LES habitans de cette Iſle étoient d'une taille moyenne; leur teint étoit brun, & ils avoient de longs cheveux noirs épars ſur leurs épaules. Les hommes étoient bien faits & les femmes belles. Leur vêtement étoit une eſpèce d'étoffe groſſière, attachée à la

ceinture, & qui paroiſſoit faite pour être relevée autour des épaules.

ANN. 1767. Juin.

L'APRÈS-MIDI, je renvoyai à terre le Lieutenant Furneaux avec les canots. Il avoit avec lui un contre-Maître & vingt Matelots, qui devoient porter les barriques d'eau de la citerne au rivage. Je leur ordonnai de prendre poſſeſſion de l'Iſle, au nom du Roi George III, & je la nommai *l'Iſle de la Reine Charlotte*, à l'honneur de la Reine. Les bateaux revinrent chargés de cocos & de plantes anti-ſcorbutiques, & l'Officier me dit qu'il avoit trouvé, à peu de diſtance de la grève, deux nouvelles citernes de bonne eau. J'étois alors très-malade, cependant j'allai à terre avec le Chirurgien & pluſieurs de ceux qui étoient affoiblis par le ſcorbut, afin de faire une promenade. Je trouvai deux citernes ſi commodes que je laiſſai le contre-Maître & vingt Matelots ſur le rivage pour faire la proviſion d'eau; & je leur fis envoyer du vaiſſeau des proviſions pour une ſemaine : ils étoient déja pourvus d'armes & de munitions. Je retournai à bord le ſoir avec le Chirurgien & les malades, ne laiſſant à terre que ceux qui étoient chargés de faire de l'eau. Comme nous n'avions pas pu trouver de mouillage, je louvoyai toute la nuit.

Iſle de la Reine Charlotte.

LE lendemain au matin, 9, j'envoyai à terre tous les tonneaux vuides, pour les remplir d'eau. Le Chirurgien & les malades y allèrent auſſi pour prendre l'air; mais je donnai des ordres précis qu'ils ſe tinſſent du côté de l'eau & à l'ombre, qu'ils n'abattiſſent ni n'endommageaſſent aucune des maiſons; & que, pour

ANN. 1767. Juin.

avoir le fruit des cocotiers, ils ne détruiſiſſent pas les arbres, ſur leſquels je chargeai certaines perſonnes de monter pour cueillir les cocos. A midi, la proviſion d'eau fut faite & le canot revint à bord ; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il put s'éloigner de la plage, parce qu'elle eſt toute de rochers, & la houle qui bat deſſus eſt ſouvent très-forte. A quatre heures, je reçus un autre bateau chargé d'eau, & une nouvelle proviſion de cocos, de dattes & de végétaux anti-ſcorbutiques. Le Chirurgien revint auſſi avec les malades, à qui la promenade avoit fait beaucoup de bien.

LE lendemain au matin, 10, dès qu'il fut jour, j'envoyai ordre au contre-Maître de faire paſſer à bord tous les tonneaux pleins d'eau, de ſe tenir prêt à ſe rembarquer avec ſes gens quand les bateaux reviendroient, & de rapporter autant de cocos & de plantes anti-ſcorbutiques qu'il pourroit s'en procurer. Vers les huit heures, les bateaux revinrent à bord avec l'eau & les rafraîchiſſemens ; mais le canot, en partant de terre, reçut un coup-de-mer qui le remplit preſque entiérement d'eau ; heureuſement la berge ſe trouva aſſez près pour lui donner du ſecours, en prenant à bord une grande partie de ſon équipage ; & ceux qui reſtèrent dans le canot parvinrent à ſe débarraſſer, ſans autre dommage que la perte des cocos & des légumes qu'ils avoient à bord. A midi, je fis remonter les bateaux ; &, comme la mer étoit groſſe, que la houle rouloit avec violence ſur la côte, & que nous n'avions point de mouillage, je jugeai qu'il étoit prudent de

quitter cet endroit avec les rafraîchiſſemens que nous nous étions procurés.

ANN. 1767. Juin.

CEUX de nos gens qui avoient ſéjourné à terre n'y trouvèrent point de métaux d'aucune eſpèce, ils virent ſeulement des outils faits de coquilles & de pierres aiguiſées & façonnées, & emmanchées, en forme de doloires, de ciſeaux, d'alènes. Ils virent auſſi pluſieurs canots qui n'étoient pas achevés, & qui étoient faits avec des planches couſues enſemble & attachées à pluſieurs pièces de bois, qui coupent tranſverſalement le fond & remontent le long des côtés. Ils remarquèrent pluſieurs eſpèces de tombeaux, où les cadavres étoient expoſés ſous un dais, & où ils pourriſſent ſans être jamais enterrés.

QUAND nous appareillâmes, nous laiſſâmes un pavillon Anglois flottant ſur l'Iſle, avec le nom du vaiſſeau & la date de notre arrivée; nous gravâmes ſur un morceau de bois & ſur l'écorce de pluſieurs arbres le détail de la priſe de poſſeſſion de l'Iſle, ainſi que de celle *de la Pentecôte*, au nom de Sa Majeſté Britannique. Nous laiſsâmes auſſi des haches, des clous, des bouteilles & de petits grains de verre, des chelins, des demi-chelins & des demi-ſous; c'étoit un petit préſent que nous faiſions aux habitans, & un dédommagement pour l'incommodité que nous avions pû leur occaſionner. L'iſle *de la Reine Charlotte* a environ ſix milles de long ſur un de large; elle gît par le 19$^{d}$ 18′ de latitude S., & 138$^{d}$ 4′ de longitude O., ſuivant l'obſervation. Nous trouvâmes que la variation de l'aiguille étoit de 4$^{d}$ 46′ à l'Eſt.

ANN. 1767. Juin.

Nous fîmes voile par un vent frais ; &, vers une heure, nous eûmes connoiſſance d'une Iſle à l'O. $\frac{1}{4}$ S. de celle *de la Reine Charlotte*, qui nous reſtoit alors à quinze milles de diſtance E. $\frac{1}{4}$ N. A trois heures & demie, nous nous trouvâmes à environ trois quarts de mille de la pointe occidentale de la nouvelle Iſle ; nous rangeâmes la côte de près, mais nous ne trouvâmes point de fond. L'extrémité de l'Eſt eſt jointe à celle de l'Oueſt par une chaîne de rochers, ſur leſquels la mer ſe briſe & forme un lagon dans le milieu de l'Iſle ; ce qui préſentoit l'apparence de deux Iſles, & paroiſſoit avoir environ ſix milles de long ſur quatre de large. C'eſt une terre baſſe, couverte d'arbres ; mais nous n'y vîmes ni cocotiers, ni cabanes ; nous apperçumes cependant, à la pointe occidentale de cette iſle, tous les canots & les Indiens qui, à notre approche, avoient abandonné l'iſle *de la Reine Charlotte*, avec d'autres Indiens qui s'étoient joints aux premiers. Nous comptâmes huit doubles canots, & environ quatre-vingt hommes, femmes ou enfans. Les canots avoient été retirés ſur la grève ; les femmes & les enfans étoient placés tout autour, les hommes s'avançoient avec leurs piques & leurs torches, faiſant un grand bruit & danſant d'une manière fort étrange. Nous remarquâmes que cette Iſle étoit ſablonneuſe, & que ſous les arbres il n'y avoit point de verdure. Comme la côte étoit toute de rochers, qu'il ne s'y trouvoit point de mouillage, & que nous n'avions point d'eſpérance de nous y procurer aucun rafraîchiſſement ; je m'éloignai, à ſix heures du ſoir, de cette Iſle, que je nommai l'iſle d'*Egmont*, en l'honneur du Comte d'Egmont, qui étoit

Iſle d'Egmont.

alors premier Lord de l'Amirauté. Elle gît par le 19d 20′ de latitude S., & 138d 30′ de longitude O., ſuivant l'obſervation. ANN. 1767. Juin.

LE 11, à une heure, nous vîmes une iſle à l'O. S. O., & nous y courûmes. A quatre heures, nous étions à un quart de mille de la côte, que nous rangeâmes, ſondant continuellement, ſans pouvoir trouver de fond. Elle eſt entourée de rochers, ſur leſquels la mer ſe briſe avec beaucoup de force; elle eſt pleine d'arbres, parmi leſquels il n'y avoit pas un cocotier; elle reſſemble beaucoup à l'iſle d'*Egmont*, mais elle eſt beaucoup plus étroite. Nous apperçûmes, parmi les rochers de l'extrémité occidentale, environ ſeize habitans, mais il n'y avoit aucun canot. Ces Indiens avoient de longues piques ou perches à leurs mains, & paroiſſoient être, à tous égards, de la même nation que ceux que nous avions vus les jours précédens. Comme on ne pouvoit rien tirer de cet endroit, & que le vent étoit fort, je fis voile juſqu'à huit heures du ſoir, & alors je mis en panne. Cette dernière Iſle a environ ſix milles de long, & d'un quart de mille à un mille de large; je la nommai *Iſle de Glouceſter*, en l'honneur de S. A. R. le Duc de Glouceſter. Elle gît par 19d 11′ de latitude S., & 140d 4′ de longitude O., ſuivant l'obſervation. Iſle de Glouceſter.

LE 12, à cinq heures du matin, nous fîmes voile, & bientôt après nous vîmes une autre Iſle. A dix heures, ayant un très-gros tems & beaucoup de pluie, nous vîmes un récif, avec des briſans ſur chaque côté de l'Iſle; je pris le parti de mettre en panne avec le cap au large. Cette Iſle gît par 19d 18′ de latitude S.,

& 140 d 36′ de longitude O., ſuivant l'obſervation.

ANN. 1767. Juin. Iſle de Cumberland.

Je lui donnai le nom d'*Iſle de Cumberland*, en l'honneur de S. A. R. le Duc de Cumberland. Elle eſt baſſe, & à-peu-près de la même grandeur que l'iſle *de la Reine Charlotte*. Nous obſervâmes que la variation de l'aiguille étoit de 7 d 10′ par l'Eſt. Comme nous ne pouvions eſpérer d'y trouver aucun rafraîchiſſement, je cinglai à l'Oueſt.

Iſle du Prince Guillaume Henri.

LE 13, à la pointe du jour, nous vîmes une autre iſle, petite & baſſe, au N. N. O., droit au vent: elle avoit l'aſpect d'un petit quai plat. Je la nommai l'*Iſle du Prince Guillaume Henri*, en l'honneur du troiſième fils du Roi. Elle gît par le 19 d de latitude S., & 141 d 6′ de longitude O., ſuivant l'obſervation. Je ne m'y arrêtai point, eſpérant trouver à l'Oueſt quelque terre plus élevée où le vaiſſeau pourroit mettre à l'ancre, & où nous pourrions nous procurer les rafraîchiſſemens dont nous aurions beſoin.

LE 17, à la pointe du jour, nous reconnûmes une terre, qui giſoit O. $\frac{1}{4}$ N., en formant un petit mondrain arrondi. Elle étoit, à midi, au N. 64 O., éloignée d'environ cinq lieues; elle reſſembloit alors au rocher de *Newſtone*, dans le Goulet de Plymouth, mais elle paroiſſoit beaucoup plus grande. Nous trouvâmes ce jour-là que le vaiſſeau étoit à vingt milles au Nord de ſon eſtime; ce que j'attribuai à une groſſe houle du S. O.

A cinq heures du ſoir, cette iſle nous reſtoit N. O., à la diſtance d'environ huit milles; alors je ſerrai le vent & louvoyai toute la nuit. A dix heures nous

vîmes

vîmes une lumière ſur le rivage ; ce qui nous prouva que l'iſle, quoique très-petite, étoit habitée, & nous fit eſpérer que nous pourrions trouver quelque mouillage dans les environs. Nous remarquâmes avec grand plaiſir que la terre étoit fort haute & couverte de cocotiers, ſigne infaillible qu'il s'y trouvoit de l'eau. ANN. 1767. Juin.

LE lendemain au matin, j'envoyai à terre le Lieutenant Furneaux, avec les bateaux armés & équipés & toute ſorte de bagatelles, en lui recommandant d'établir un trafic avec les Habitans pour les rafraîchiſſemens que l'iſle pourroit fournir. Je lui donnai ordre en même-tems de trouver, s'il étoit poſſible, un ancrage pour le vaiſſeau. Tandis que nous mettions nos bateaux dehors, nous vîmes pluſieurs pirogues partir du rivage ; mais dès que les Indiens qui les montoient virent nos bateaux voguer vers la côte, ils s'en retournèrent. A midi, les bateaux revinrent, rapportant un cochon & un coq avec quelques cocos & des bananes. M. Furneaux dit qu'il avoit vu au moins une centaine d'Habitans, & qu'il croyoit qu'il y en avoit un beaucoup plus grand nombre ; mais qu'il avoit tourné inutilement toute l'iſle pour trouver un mouillage, qu'à peine avoit-il pu découvrir un endroit pour aborder avec le bateau.

LORSQU'IL avoit été près du rivage, il avoit laiſſé tomber un grapin, & avoit jetté un cable aux Indiens qui étoient ſur la grève, qui le ſaiſirent & le tinrent ferme. Il commença alors à converſer avec eux par ſignes, & obſerva qu'ils n'avoient point d'armes ; mais que quelques-uns d'entr'eux avoient des bâtons blancs,

ANN. 1767. Juin.

qui paroiſſoient être des marques d'autorité, attendu que ceux qui les portoient étoient en avant, tandis que tous les autres reſtoient derrière. En échange du cochon & du coq, il leur donna des grains de verre, un miroir, une hache, quelques peignes & d'autres bagatelles. Les femmes, qui étoient reſtées d'abord à une certaine diſtance, ayant apperçu ces bijoux, accoururent en foule ſur la grève avec le plus grand empreſſement, mais elles furent renvoyées ſur le champ par les hommes, ce dont elles parurent très-mortifiées & très-mécontentes.

PENDANT que ces échanges ſe faiſoient, un Indien paſſa ſans être apperçu autour d'un rocher, & plongeant dans la mer, releva le grapin du bateau ; en même-tems ceux qui étoient à terre & qui tenoient le cable, firent un effort pour tirer le grapin. Dès que nos gens s'apperçurent de cette manœuvre, ils tirèrent un coup de fuſil ſur la tête de l'homme qui avoit relevé le grapin, & qui le lâcha auſſi-tôt en donnant des marques d'une ſurpriſe & d'une frayeur extrême ; les Indiens qui étoient ſur le rivage laiſsèrent auſſi aller la corde. Les bateaux reſtèrent après cela quelque tems devant la côte ; mais l'Officier voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire avec les Indiens, revint à bord.

M Furneaux me dit que les hommes & les femmes qu'il avoit vus étoient vêtus, & il m'apporta une pièce de l'étoffe dont ils s'habillent. Les Habitans lui parurent plus nombreux que l'iſle n'en pouvoit nourrir ; & comme il vit pluſieurs doubles pirogues très-grandes ſur la grève, il jugea qu'il devoit y avoir à peu de diſtance,

des iſles plus étendues où l'on pourroit trouver des proviſions en plus grande abondance, & dont il eſpéroit que l'accès ſeroit moins difficile. Comme cette conjecture me parut très-raiſonnable, je fis remonter à bord les bateaux, & je me déterminai à courir plus avant à l'Oueſt. Cette dernière iſle eſt preſque circulaire & a environ deux milles de tour; je la nommai l'*Iſle d'Oſnabruck*, en l'honneur du Prince Frédéric, Evêque de ce Siège. Elle gît par 17ᵈ 51′ de latitude S., & 147ᵈ 30′ de longitude O. La variation de l'aiguille y eſt de 7ᵈ 10′ à l'Eſt.

ANN. 1767. Juin.

Iſle d'Oſnabruck.

# CHAPITRE V.

*Découverte de l'Iſle d'*Otahity, *nommée* Iſle du Roi George III. *Ce qui nous arriva, ſoit à bord du Vaiſſeau, ſoit ſur la Côte.*

ANN. 1767. Juin.

A deux heures après-midi du 18, nous partîmes, & une demi-heure après nous apperçûmes à l'O. S. O. une terre très-haute. Sur les ſept heures du ſoir nous avions l'iſle d'*Oſnabruck* à l'E. N. E., & cette nouvelle terre de l'O. N. O. à l'O. $\frac{1}{4}$ S. Comme le tems étoit couvert & orageux, nous mîmes à la cape pour la nuit, ou au moins juſqu'à ce que la brume fût diſſipée. Le 19, à deux heures du matin le ciel s'étant nettoyé, nous fîmes voile de nouveau. A la pointe du jour nous vîmes la terre à environ cinq lieues de diſtance, & nous gouvernâmes directement ſur elle. A huit heures, lorſque nous en étions très-proches, le brouillard nous obligea encore à reſter en panne, & lorſque le tems ſe fut éclairci, nous fûmes fort ſurpris de nous voir environnés par quelques centaines de pirogues : elles étoient de grandeur différentes, & garnies de plus ou moins d'hommes, depuis un juſqu'à dix, de ſorte qu'en tout il n'y avoit pas moins de 800 Indiens. Lorſqu'ils furent à la portée du piſtolet de notre vaiſſeau, ils s'arrêtèrent, nous regardant avec un grand étonnement & s'entretenant ſucceſſivement les uns les autres. En

même-tems nous leur montrâmes des colifichets de différens genres, en les invitant par ſignes à monter à bord. Ils ſe retirèrent enſemble & tinrent une eſpèce de conſeil ſur ce qu'ils avoient à faire. Ils vinrent enſuite, faiſant le tour du vaiſſeau, & nous donnant des ſignes d'amitié. L'un d'eux, qui tenoit une branche de bananier à la main, nous fit un diſcours qui dura près d'un quart-d'heure & jetta enſuite ſa branche dans la mer. Un moment après, comme nous continuions de leur faire des ſignes d'invitation, un jeune homme alerte, vigoureux & bienfait ſe haſarda à entrer dans le vaiſſeau. Il monta par les porte-haubans de l'artimon, & ſauta des haubans dans l'intérieur. Nous lui fîmes ſigne de venir ſur le tillac, & nous lui préſentâmes différentes quincailleries. Il nous paroiſſoit les voir avec plaiſir, mais il ne voulut rien accepter juſqu'à ce que quelques-uns des Indiens ſe fuſſent approchés, & qu'après beaucoup de diſcours ils eurent jetté une branche de bananier dans le vaiſſeau. Alors il reçut nos préſens, & pluſieurs autres ſe preſsèrent de monter à bord par pluſieurs côtés du vaiſſeau ne connoiſſant pas la véritable entrée. Comme un de ces Indiens étoit debout ſur le paſſavant, une de nos chèvres vint le heurter de ſa tête au derrière. Surpris du coup, il ſe retourne bruſquement, & voit la chèvre dreſſée ſur ſes pieds, ſe préparant à l'aſſaillir de nouveau. La vue de cet animal, ſi différent de tous ceux qu'il connoiſſoit, le frappa d'une telle terreur qu'il ſe preſſa de ſortir du vaiſſeau, & tous les autres ſuivirent ſon exemple avec beaucoup de précipitation. Ils ſe remirent cependant bientôt de leur frayeur & revinrent à bord. Après

ANN. 1767. Juin.

ANN. 1767. Juin.

les avoir un peu réconciliés avec la vue de nos chèvres & de nos moutons, je leur montrai nos cochons & nos volailles, & ils me firent comprendre par leurs ſignes qu'ils avoient chez eux des animaux de ces deux eſpèces. Je leur diſtribuai alors quelques quincailleries & des clous, & je leur fis ſigne qu'ils allaſſent à terre, & qu'ils nous apportaſſent de leurs cochons, de leurs volailles & de leurs fruits ; mais ils ne parurent pas me comprendre. Pendant tout ce tems-là ils cherchèrent à nous dérober quelqu'une des choſes qui étoit à leur portée ; notre vigilance les empêcha preſque toujours d'y réuſſir. A la fin cependant, un de nos Officiers de poupe étant venu où ils étoient, & étant occupé à parler à l'un d'eux par ſignes, un autre vint par derrière, & lui enlevant ſon chapeau bordé, ſauta dans la mer par-deſſus le couronnement & l'emporta à la nage.

COMME nous n'avions aucun mouillage en cet endroit, nous gouvernions le long de la côte, en envoyant en même-tems les bateaux pour ſonder plus près. Les pirogues des Indiens n'ayant point de voile & ne pouvant pas nous ſuivre, regagnèrent le bord. Le pays nous préſentoit le coup-d'œil le plus agréable & le plus pittoreſque qu'on puiſſe imaginer. Près de la mer il eſt plat & couvert d'arbres à fruits de différentes eſpèces, particulièrement de cocotiers. Entre ces arbres ſe voient les maiſons des Indiens qui conſiſtent en un ſeul rez-de-chauſſée, & qui dans l'éloignement reſſemblent à de longues granges. A la diſtance d'environ trois milles de la côte, l'intérieur du pays s'élève

en peties collines couronnées de bois & terminées par autant de hauteurs d'où coulent de grandes rivières juſqu'à la mer. Nous ne vîmes aucun bas-fond, mais nous trouvâmes l'iſle bordée d'un récif interrompu par quelques ouvertures qui laiſſoient le paſſage dans la haute mer. Sur les trois heures après-midi, nous nous avançâmes vers une large baie où il y avoit quelque apparence de mouillage. Nos chaloupes furent envoyées pour ſonder, & tandis qu'elles étoient ainſi occupées, j'obſervai qu'un grand nombre de pirogues les environnoit. Je ſoupçonnai que les Indiens avoient le deſſein de les attaquer, & comme je voulois abſolument prévenir toute eſpèce de querelle, je fis ſignal à nos gens de revenir; & en même-tems, pour intimider les Indiens, je fis tirer neuf coups de nos pierriers par-deſſus leurs têtes. La petite chaloupe commença à revenir au vaiſſeau. Nous voyions toujours les Indiens dans leurs pirogues; malgré l'effroi que leur avoit cauſé notre feu, ils s'efforcèrent de lui couper le chemin; mais notre petit bâtiment marchant plus vîte avec des voiles que les pirogues ne pouvoient faire avec leurs rames, ſe débarraſſa bientôt de celles qui l'entouroient. Il en trouva cependant en ſon chemin quelques-unes qui avoient beaucoup de monde, & d'où on lui jetta des pierres qui bleſsèrent pluſieurs de nos gens. Sur cela l'Officier qui étoit à bord de la chaloupe, tira un coup de mouſquet chargé de gros plomb à l'homme qui avoit jetté la première pierre & le bleſſa à l'épaule. Le reſte des Indiens de la pirogue ne virent pas plutôt leur compagnon bleſſé qu'ils ſe jettèrent à la mer, & que tous les autres ſe mirent à

ANN. 1767. Juin.

ANN. 1767. Juin.

fuir à force de rames avec une grande frayeur & un grand déſordre. Auſſi-tôt que les chaloupes eurent atteint le vaiſſeau, on les rentra à bord. Pendant qu'on étoit occupé à cette manœuvre, nous vîmes une grande pirogue portant une voile & venant à nous. Comme je penſai qu'elle pouvoit ramener quelques Chefs ou m'apporter quelque meſſage de leur part, je me déterminai à l'attendre. Elle marchoit très-bien & fut bientôt près de nous; mais nous n'y vîmes perſonne qui nous parût avoir quelque autorité ſur les autres. Cependant un d'entr'eux ſe leva, & ayant fait un diſcours qui dura environ cinq minutes, jetta ſur notre bord une branche de bananier, nous regardâmes cette cérémonie comme un gage de la paix, & nous lui rendîmes la pareille en lui jettant une des branches que nous avoient laiſſées les Indiens qui nous avoient rendu viſite. Avec cela & quelques colifichets que nous leur préſentâmes, il nous parut que nous les avions fort ſatisfaits, & peu de tems après ils ſe retirèrent.

LES Officiers qui avoient été avec les chaloupes, m'informèrent qu'ils avoient ſondé tout près du récif, & trouvé une auſſi grande profondeur d'eau que dans les autres iſles; cependant comme j'étois au vent de l'iſle, j'avois lieu d'eſpérer que je trouverois à jetter l'ancre en courant ſous le vent. Je pris donc ce parti; mais trouvant des briſans qui ſe prolongeoient à une grande diſtance de l'extrémité Sud de l'iſle, je ſerrai le vent & je continuai la même manœuvre toute la nuit pour pouvoir gagner l'Eſt de l'iſle.

LE 20, à cinq heures du matin nous fîmes voile, la terre nous

nous reſtant au N. O. $\frac{1}{4}$ O., à la diſtance de dix lieues, & nous crûmes voir une autre terre à cinq lieues par-delà au N. E.; & une montagne remarquable faite en pain de ſucre au N. N. E. Quand nous fûmes à environ deux lieues du rivage, qui nous offroit l'aſpect le plus agréable & qui étoit couvert de maiſons & d'Habitans, nous vîmes pluſieurs grandes pirogues ſous voile près de la côte, mais aucune ne dirigeoit ſa marche au vaiſſeau. A midi, nous n'étions plus qu'à deux ou trois milles de l'iſle, & nous l'avions alors du S. $\frac{3}{4}$ O. au N. E. $\frac{1}{4}$ O. Nous continuâmes de côtoyer le rivage quelquefois à la diſtance d'un demi-mille, & quelquefois à quatre ou cinq milles; mais juſques-là nous n'avions point trouvé de fond. A ſix heures du ſoir nous étions en travers d'une belle rivière, & la côte paroiſſant meilleure qu'aucune de celles que nous avions vues, je me déterminai à louvoyer toute la nuit & à tenter de jetter l'ancre le matin. Dès qu'il fut nuit, nous vîmes un grand nombre de lumières tout le long du rivage. Le 21, à la pointe du jour nous envoyâmes nos bateaux pour ſonder, & bientôt ils nous firent ſignal qu'ils avoient 20 braſſes. Cette nouvelle produiſit une joie univerſelle qu'il n'eſt pas aiſé de décrire: nous avançâmes ſur le champ & nous jettâmes l'ancre à 17 braſſes ſur un fond de ſable fin. Nous étions éloignés de la côte d'environ un mille, ayant vis-à-vis de nous un ruiſſeau de la plus belle eau; l'extrémité de l'iſle nous reſtoit alors de l'E. S. E. au N. O. $\frac{1}{4}$ O. Dès que nous eûmes mis le navire en ſûreté, j'envoyai les chaloupes pour ſonder le long de la côte & examiner le lieu où nous voyions l'eau. A ce moment, un nombre conſidérable de piro-

ANN. 1767. Juin.

ANN. 1767. Juin.

gues ſortirent pour venir au vaiſſeau, portant des cochons, de la volaille, & une grande quantité de fruits que nous achetâmes pour de la quincaillerie & des clous. Mais quand nos chaloupes furent près du rivage, les pirogues, dont pluſieurs étoient doubles & très-grandes, firent voile ſur elles. D'abord elles ſe tinrent à quelque diſtance; mais lorſque nos bateaux approchèrent du rivage, les Indiens devinrent plus hardis, & trois des plus grandes pirogues coururent ſur le plus petit de nos bateaux, ſe préparant en même-tems à l'aſſaillir avec leurs bâtons & leurs rames. Nos gens étant ainſi preſſés, furent obligés de faire feu, & tuèrent un Indien & en bleſsèrent grièvement un autre. En recevant le coup ils tombèrent tous les deux dans la mer, & le reſte de ceux qui étoient dans la même pirogue s'y jettèrent à l'inſtant après eux. Les deux autres pirogues prirent la fuite, & nos bateaux revinrent ſans éprouver aucun autre obſtacle. Dès que les Indiens qui s'étoient jettés à l'eau, virent que nos bateaux demeuroient en place ſans chercher à leur faire aucun mal, ils rentrèrent dans leur pirogue & y reprirent leurs compagnons bleſſés. Ils les dreſsèrent l'un & l'autre ſur leurs pieds pour voir s'ils pourroient ſe tenir debout, & trouvant qu'ils ne le pouvoient pas, ils eſſayèrent de les faire tenir aſſis: ils réuſſirent pour l'un des deux & le ſoutinrent dans cette poſture; mais voyant que l'autre étoit tout-à-fait mort, ils étendirent le corps au fond de la pirogue. Après cela, quelques pirogues retournèrent au rivage, & d'autres revinrent de rechef au vaiſſeau pour trafiquer, ce qui nous prouva qu'ils

étoient convaincus par notre conduite, que quand ils auroient envers nous des diſpoſitions pacifiques, ils n'auroient rien à craindre, & qu'ils ſentoient qu'ils avoient attiré ſur eux-mêmes le malheur qui leur étoit arrivé. ANN. 1767. Juin.

LES bateaux continuèrent de ſonder juſqu'à midi, qu'ils revinrent pour nous apprendre que le fond étoit très-bon, par 5 braſſes à un quart de mille du rivage, mais qu'il y avoit une très-grande houle à l'endroit où nous avions vu de l'eau douce. Les Officiers me dirent que les Indiens étoient en foule ſur le rivage & que pluſieurs venoient à la chaloupe avec des fruits & des bambous pleins d'eau, qu'ils les preſſoient juſqu'à l'importunité de deſcendre à terre, particulièrement les femmes qui venoient juſques ſur le bord, & qui ſe mettant abſolument nues, s'efforcèrent de les attirer par des geſtes dont la ſignification n'étoit pas équivoque. Juſques-là cependant nos gens avoient réſiſté à la tentation.

L'APRÈS-MIDI j'envoyai de nouveau les chaloupes au rivage avec quelques pièces d'eau qu'on remplit par un trou fait à un des fonds, & qui ont une anſe par laquelle on peut les porter. Je voulois me procurer de l'eau dont nous commençions à avoir grand beſoin. Pendant ce tems, pluſieurs pirogues continuoient de ſe tenir près du vaiſſeau; mais les Indiens s'étoient rendus coupables de tant de vols, que je ne voulus pas qu'on en reçût aucun à bord.

A cinq heures les bateaux revinrent avec deux pièces d'eau ſeulement que les Indiens avoient remplies; mais,

ANN. 1767. Juin.

pour ſe payer de leur peine, ils avoient jugé à propos de retenir toutes les autres. Nos gens qui ne vouloient pas quitter leur bateau, usèrent de tous les moyens poſſibles pour engager les Indiens à les leur rendre; tout fut inutile; les Indiens, de leur côté, preſsèrent fortement nos gens de deſcendre à terre, invitation à laquelle ils jugèrent qu'il n'étoit pas prudent de ſe rendre. Il y avoit pluſieurs milliers d'Habitans de l'un & l'autre ſexe & un grand nombre d'enfans ſur le rivage, lorſque nos bateaux s'en éloignèrent.

LE 22 au matin, je renvoyai les bateaux pour faire de l'eau, avec une proviſion de clous, de haches & d'autres choſes ſemblables que je crus les plus propres à nous gagner l'amitié des Indiens. En même-tems un grand nombre de pirogues vint au vaiſſeau avec du fruit-à pain (*a*), des bananes, un fruit reſſemblant à la pomme, mais un peu meilleur, de la volaille & des cochons, que nous achetâmes avec des verroteries, des clous, des couteaux & autres articles de ce genre, de ſorte que nous eûmes aſſez de porc pour en donner à tout l'équipage pendant deux jours, à une livre par homme.

LES bateaux en revenant ne nous apportèrent que quelques calebaſſes pleines d'eau. Le nombre des Indiens étoit ſi grand ſur le rivage que nos gens n'avoient pas oſé deſcendre, quoique les jeunes femmes répétaſſent les invitations preſſantes qu'elles avoient employées le jour précédent, avec d'autres geſtes en-

(*a*) Voyez la deſcription de ce fruit dans le Voyage de l'*Endeavour*.

core plus libres &, s'il eſt poſſible, plus clairs. Les fruits & les autres proviſions furent mis à terre & rangés ſur le rivage, & les étrangers invités à venir les prendre; ils réſiſtèrent encore à cette nouvelle tentation, & furent inexorables; &, montrant aux Indiens les pièces d'eau qu'ils avoient à bord, ils leur firent entendre par ſignes qu'on eût à leur rendre celles qu'on leur avoit détenues la veille. Les Indiens, de leur côté, furent ſourds à cette demande. Nos gens donc levèrent leurs grappins, & ſondèrent les environs pour voir ſi le vaiſſeau pourroit venir aſſez près pour couvrir ceux qui feroient de l'eau, auquel cas ils pourroient ſe hazarder à terre en dépit de toute l'Iſle. Quand ils s'éloignèrent, les femmes les pourſuivirent en leur jettant des bananes & des pommes, en les huant & en leur donnant toutes les marques de mépris & de moquerie qu'elles pouvoient imaginer. Ils nous rapportèrent que le vaiſſeau pourroit avoir 4 braſſes d'eau fond de ſable, à deux encablures de diſtance du bord, & 5 braſſes à trois encablures. Le vent ſouffloit le long de la côte, élevant une forte houle au rivage, & prenant le vaiſſeau en flanc. Le 23, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre dans le deſſein de mouiller au voiſinage de l'aiguade. Comme nous étions occupés à prendre le large pour gagner le deſſus du vent; nous découvrîmes de la hune, à environ ſix ou huit milles ſous le vent, de l'autre côté de la terre, une baie, & nous partîmes ſur le champ pour y aller; précédés de nos bateaux qui marchoient en avant pour ſonder. A neuf heures, nous tournâmes autour du récif, & nous nous arrêtâmes dans le deſ-

ANN. 1767. Juin.

ANN. 1767. Juin.

ſein de jetter l'ancre; mais lorſque nous fûmes proche des bateaux, notre vaiſſeau toucha. L'avant demeura engagé, mais l'arrière étoit libre. En jettant la ſonde, nous trouvâmes ſur le récif de 2 ½ à 17 braſſes de profondeur; nous carguâmes toutes nos voiles auſſi promptement qu'il nous fut poſſible, & nous allégeâmes le vaiſſeau de tout ce qu'il y avoit de plus peſant ſur le pont. Nous mîmes en même-tems notre chaloupe dehors avec notre ancre de toüe, notre petite ancre & ſon cable, & une hanſiere, dans le deſſein de les porter au-dehors du récif, afin que, quand les ancres auroient pris fonds, nous puſſions nous touer ſur elles en forçant ſur le cabeſtan, mais malheureuſement, en dehors de la chaîne de rochers, il n'y avoit pas de fond. Notre état devînt alors très-allarmant, le vaiſſeau continuoit de battre contre le roc avec une grande violence, & nous étions environnés de pluſieurs centaines de pirogues remplies d'Indiens. Ils ne tentèrent cependant pas de nous aborder; mais ils paroiſſoient attendre notre naufrage prochain. Nous demeurâmes près d'une heure dans cette terrible ſituation, ſans pouvoir rien faire pour nous en tirer, ſi ce n'eſt de défoncer quelques tonneaux, mais une briſe ſe levant heureuſement de terre, l'avant de notre navire ſe détacha. Nous l'aidâmes tout de ſuite de toutes nos voiles ſur quoi il commença à ſe mouvoir, & fut bientôt en pleine eau.

NOUS prîmes tout-de-ſuite le large, & les bateaux ayant été envoyés ſous le vent, trouvèrent que le récif s'étendoit à l'Oueſt environ un mille & demi, &

qu'au-delà il y avoit un fort bon mouillage. Le Maître, après avoir placé un bateau à l'extrémité du récif, & garni la chaloupe d'ancres & de hanſières à touer, & d'une garde pour la défendre de la part des Indiens, vint à bord & pilota le vaiſſeau autour du récif juſques dans le havre, où ſur le midi il fut à l'ancre, à dix-pieds d'eau ſur un beau fond de ſable noir. ANN. 1767. Juin.

UN examen ultérieur nous fit connoître que l'endroit où le vaiſſeau avoit touché, étoit une bande de rochers de corail recouverts de plus ou moins d'eau, depuis 6 braſſes juſqu'à 2, & qui malheureuſement ſe trouva entre les deux bateaux qui nous guidoient, & dont l'un, celui qui étoit au vent, avoit 12 braſſes, & celui ſous le vent 9. Le vent fraîchit preſque tout de ſuite après que nous fumes en ſûreté, & quoique il tomba aſſez promptement, la vague étoit ſi haute & briſoit avec tant de violence ſur le rocher, que ſi le vaiſſeau fût demeuré engagé une demie-heure de plus, il eût infailliblement été mis en pièces. En examinant la quille, nous ne pûmes y reconnoître d'autre dommage, ſi ce n'eſt qu'un morceau du bas du gouvernail ſe trouva emporté. Le vaiſſeau ne nous parut faire eau par aucun endroit, mais les barres de hune, à la tête de tous les mâts, étoient rompues tout ras; ce que nous ſuppoſâmes être arrivé quand le vaiſſeau battoit contre le rocher. Nos bateaux perdirent leurs grappins ſur le récif; mais, comme nous avions lieu de croire que le vaiſſeau étoit ſain & ſauf, cette perte ne nous chagrina que médiocrement. Auſſi-

ANN. 1767. Juin.

tôt que le vaiſſeau fut hors de danger, j'envoyai le Maître avec tous les bateaux garnis de monde & armés, pour ſonder le haut de la baie, afin que s'il y trouvoit un bon ancrage nous puiſſions touer le vaiſſeau en-dedans du récif & mouiller en toute ſûreté. Le tems étoit fort beau; un grand nombre de pirogues étoient ſur le récif, & le rivage étoit garni d'Indiens.

LE 23, vers les quatre heures de l'après-midi, le Maître revint & me rapporta qu'il y avoit par-tout bon mouillage. Je me déterminai donc à faire touer le vaiſſeau dans la baie dès le matin, & en même-tems je partageai mon monde en quatre quarts, l'un deſquels devoit toujours être ſous les armes, tous les canons chargés & amorcés, & toutes les armes en état dans les bateaux. J'ordonnai en même-tems à tous ceux qui ne ſeroient pas actuellement de garde, de ſe rendre à des poſtes aſſignés. Au moment où je faiſois ces diſpoſitions, nous voyions un grand nombre de pirogues, dont quelques-unes étoient très grandes & garnies de beaucoup d'hommes, voguant près du rivage; & pluſieurs autres plus petites ſe haſardant à venir juſqu'au vaiſſeau avec des cochons, des volailles & des fruits que nous achetâmes d'eux à la ſatisfaction mutuelle des deux parties; au coucher du ſoleil, toutes ces pirogues retournèrent au rivage.

LE 24, à ſix heures du matin, nous commençâmes à touer notre vaiſſeau dans la baie, & bientôt après un grand nombre de pirogues vinrent ſous notre poupe : comme je vis qu'elles avoient des cochons, de la volaille & des fruits, je chargeai le Canonnier

&

& deux Officiers de poupe d'acheter d'eux ces provi-
ſions pour des coûteaux, des clous, des grains de verre
& d'autres quincailleries, en défendant en même-tems
tout commerce avec les Indiens à toute autre perſon-
ne du bord. A huit heures, le nombre des pirogues
ſe trouva conſidérablement augmenté, & celles qui
vinrent les dernières étoient doubles, très-grandes,
ayant chacune douze ou quinze hommes forts & vi-
goureux. Je remarquai avec quelque inquiétude qu'el-
les étoient préparées bien plus pour la guerre que
pour le commerce, n'ayant preſque rien autre choſe
à leur bord que des cailloux ronds. Comme j'étois
encore très-mal, j'appellai M. Furneaux, mon pre-
mier Lieutenant, & je lui ordonnai de tenir le qua-
trième quart toujours ſous les armes, tandis que le
reſte de l'équipage étoit occupé à remorquer le vaiſ-
ſeau. Cependant il venoit continuellement de la côte
un plus grand nombre de pirogues, chargées d'une
marchandiſe que les autres ne nous avoient pas juſ-
qu'alors apportée; je veux dire d'un nombre de fem-
mes rangées ſur une file, & qui, arrivées près du vaiſ-
ſeau, offrirent à nos yeux toutes les poſtures laſcives
qu'on peut imaginer. Pendant que ces dames met-
toient tous leurs charmes en œuvre, les grandes
pirogues qui étoient chargées de pierres s'avancerent
autour du vaiſſeau, & à une très-petite diſtance;
quelques-uns des Indiens chantant d'une voie rauque,
quelques autres ſouflant dans des conques marines,
& d'autres jouant de la flûte. Peu de tems après un
homme, qui étoit couché ſur une eſpèce de canapé
placé ſur une de ces grandes doubles pirogues, fit

ANN. 1767. Juin.

ANN. 1767. Juin.

ſigne qu'il déſiroit venir aux côtés du vaiſſeau ; j'y conſentis tout-de-ſuite, & quand il fut près de mon bord, il donna à un de nos gens une aigrette de plumes rouges & jaunes, lui faiſant ſigne qu'il me la remît. Je la reçus avec des expreſſions d'amitié, & je pris ſur le champ quelques bagatelles pour les lui offrir en retour ; mais à mon grand étonnement il s'étoit déja éloigné un peu du vaiſſeau, &, au ſigne qu'il fit en jettant une branche de cocotier qu'il tenoit à la main, il s'éleva de toutes les pirogues un cri général. Les Indiens s'avancèrent tous à la fois ſur nous, & nous lancèrent une grêle de pierres par tous les côtés; c'étoit là une attaque dans laquelle nos armes ſeules pouvoient nous donner la ſupériorité ſur la multitude qui nous aſſailloit, d'autant plus qu'une grande partie de l'équipage étoit malade & foible. J'ordonnai donc de faire feu ; je fis tirer auſſi de très-près deux pièces du gaillard, que j'avois fait charger à mitraille; la décharge mit quelque déſordre parmi les Indiens ; cependant quelques minutes après ils recommencèrent leur attaque. Tous ceux de nos gens qui étoient en état de venir ſur le pont, prirent alors leur poſte : je fis tirer mes groſſes pièces, & j'en fis jouer conſtamment quelques-unes ſur l'endroit du rivage où je voyois un grand nombre de pirogues occupées à embarquer des hommes, & venant au vaiſſeau à toutes rames. Quand nos groſſes pièces commencèrent à tirer, il n'y avoit pas moins de 300 pirogues autour du vaiſſeau, portant au moins deux mille hommes ; & de nouvelles pirogues arrivoient de tous les côtés. Le feu écarta bientôt ceux qui étoient près du vaiſſeau, & arrêta

ceux qui ſe diſpoſoient encore à venir ſur nous ; auſſitôt que je vis la retraite de quelques-uns de nos ennemis & la tranquillité du reſte, je fis ceſſer le feu, eſpérant qu'ils ſeroient aſſez convaincus de notre ſupériorité pour ne pas renouveller leur attaque. En cela cependant je fus malheureuſement trompé ; une grande partie des pirogues qui avoient été diſperſées ſe raſſemblèrent de nouveau ; elles demeurèrent quelque-tems ſur leurs rames, regardant le vaiſſeau de la diſtance d'environ un quart de mille, & alors élevant ſoudainement des pavillons blancs, elles s'avancèrent du côté de la poupe de notre bâtiment, & recommencèrent de fort loin à jetter des pierres avec beaucoup de force & d'adreſſe par le moyen de leurs frondes. Chaque pierre peſoit environ deux livres, & pluſieurs bleſsèrent nos gens qui en auroient ſouffert davantage, ſans une toile étendue ſur le tillac pour nous défendre des ardeurs du ſoleil, & ſans le baſtingage de nos hamacs. Pendant ce tems pluſieurs pirogues, garnies de beaucoup d'hommes, ſe portoient vers l'avant du vaiſſeau, ayant probablement remarqué qu'on n'avoit point tiré de cette partie du navire. J'y fis tranſporter quelques pièces ſur le champ pour les faire tirer, en même-tems que deux autres tireroient de l'arrière ſur les pirogues qui nous attaquoient par-là. Parmi les pirogues qui en vouloient à notre avant, il y en avoit une où paroiſſoit être quelque chef d'Indiens : car c'étoit de cette pirogue qu'étoit venu le ſignal qui les avoit raſſemblés. Il arriva qu'un boulet d'un canon de l'avant fut tiré ſi juſte qu'il ſépara la double pirogue en deux. Dès que les autres s'apperçurent de cet

ANN. 1767. Juin.

ANN. 1767. Juin.

accident, il ſe diſpersèrent avec tant de viteſſe, que dans une demi-heure il ne reſta pas une pirogue à la portée de notre vue, & que tout ce peuple, qui couvroit le rivage, s'enfuit aux collines voiſines avec la plus grande précipitation.

N'AYANT plus alors de crainte d'être inquiétés de nouveau, nous touâmes le navire dans le Havre. Le 24, vers midi, nous n'étions plus qu'à un demi-mille du haut de la baie, à moins de deux encablures d'une belle rivière, & à environ deux encablures & demie du récif. Nous étions ſur 2 braſſes d'eau, & près du bord nous en avions 5. Nous amarrâmes le vaiſſeau & mîmes dehors la petite ancre avec deux hanſieres, pour tenir le flanc de notre vaiſſeau, de maniere que la bordée de notre artillerie portât ſur la rivière, & nous montâmes les huit canons qui étoient dans la cale. Dès que cela fut fait, les bateaux furent employés à ſonder toute la baie & à veiller ſur le rivage par-tout où il paroiſſoit des Indiens, pour découvrir s'ils avoient quelque envie de nous attaquer encore. Tout l'après-midi & une partie du lendemain matin furent employés à cette occupation. Le 25, vers midi, le Maître revint après avoir examiné ſuffiſamment les lieux, & nous rapporta qu'on ne voyoit plus aucune pirogue ; que l'atterrage étoit bon tout le long du rivage, qu'il n'y avoit d'autre danger à craindre dans la baie que le récif & quelques rochers vers le haut qui paroiſſoient au-deſſus de l'eau ; & que la rivière, quoi qu'elle ſe déchargeât de l'autre côté de la pointe, étoit d'eau douce.

AUSSI-TÔT après que le Maître m'eut inſtruit de

ces détails, j'envoyai de nouveau M. Furneaux avec tous les bateaux armés & garnis d'hommes, parmi leſquels je mis des ſoldats de marine, avec ordre de deſcendre à terre vis-à-vis de l'endroit où le vaiſſeau étoit à l'ancre, & de s'établir ſûrement dans le meilleur terrein qu'il trouveroit à portée d'être protégé par les bateaux & le vaiſſeau. A deux heures, les bateaux débarquèrent ſans oppoſition, & M. Furneaux planta un bâton de pavillon, arracha une motte de gaſon & prit poſſeſſion de l'Iſle au nom de Sa Majeſté, en l'honneur de laquelle elle reçut le nom de l'*Iſle du Roi George III.* Il alla enſuite à la rivière, goûta de l'eau qu'il trouva excellente, & en fit boire à tous ſes gens avec du rum, à la ſanté de Sa Majeſté. Tandis qu'ils étoient à la rivière, large d'environ douze verges & guéable, il vit de l'autre côté deux hommes âgés qui, appercevant qu'ils étoient découverts, ſe mirent en poſture de ſuppliants, & parurent effrayés & confondus. M. Furneaux leur fit ſigne de paſſer la rivière, l'un d'eux s'y détermina. Lorſqu'il fut du côté de nos gens, il s'avança rampant ſur ſes mains & ſur ſes genoux; mais M. Furneaux le releva; &, tandis qu'il étoit encore tout tremblant, lui montra quelques-unes des pierres qui avoient été jettées dans notre vaiſſeau, & s'efforça de lui faire entendre que, ſi les habitans n'entreprenoient plus rien contre nous, nous ne leur ferions point de mal. Il ordonna qu'on remplît deux tonneaux d'eau pour montrer aux Indiens que nous en avions beſoin, & il leur fit voir quelques haches & d'autres choſes, pour tâcher de leur faire comprendre qu'il déſiroit d'avoir d'eux quelques proviſions. Le

ANN. 1767. Juin.

ANN. 1766. Juin.

vieillard recouvra un peu ſes eſprits durant cette converſation pantomime, & M. Furneaux, pour confirmer les témoignages d'amitié qu'il lui avoit donnés, lui fit préſent d'une hache, de quelques clous, de grains de verre & d'autres bagatelles; après quoi il ſe rembarqua & laiſſa le pavillon flottant. Auſſitôt que les bateaux furent éloignés, l'Indien vint au pavillon & danſa autour pendant un aſſez long tems, enſuite il ſe retira; mais il revint bientôt après avec quelques branches d'arbres vertes qu'il jetta à terre, & ſe retira une ſeconde fois; nous le vîmes reparoître peu de tems enſuite avec une douzaine d'habitans. Tous ſe mirent dans une poſture ſuppliante, & s'approchèrent du pavillon à pas lents; mais le vent étant venu à l'agiter, lorſqu'ils en étoient tout proches, ils ſe retirèrent avec la plus grande précipitation. Ils ſe tinrent un peu de tems à quelque diſtance, occupés à le regarder; ils s'en allèrent enſuite & rapportèrent deux grands cochons qu'ils placèrent au pied du bâton de pavillon, & enfin prenant courage ils ſe mirent à danſer. Après cette cérémonie, ils portèrent les cochons au rivage, lancèrent une pirogue & les mirent dedans. Le vieillard qui avoit une grande barbe blanche, s'embarqua ſeul avec eux & les amena au vaiſſeau. Quand il fut près de nous, il fit un diſcours ſuivi, & prit dans ſes mains pluſieurs feuilles de bananier, une à une, qu'il nous préſenta en proférant pour chacune à meſure qu'il nous les donnoit, quelques mots d'un ton de voix impoſant & grave. Il nous remit enſuite les deux cochons en nous montrant la terre: je me diſpoſois à lui faire quelques préſens;

mais il ne voulut rien accepter, & bientôt après il retourna au rivage.

ANN. 1767. Juin.

LA nuit ſurvint & fut obſcure; nous entendîmes le bruit de pluſieurs tambours, de conques & d'autres inſtrumens à vent, & nous vîmes beaucoup de lumières tout le long de la côte. Le 26, à ſix heures du matin, je ne vis paroître aucun habitant ſur le rivage; j'obſervai que le pavillon avoit été enlevé : ſans doute qu'ils avoient appris à le mépriſer, comme les grenouilles de la Fable leur roi Soliveau. J'ordonnai au Lieutenant d'aller à terre avec une garde, &, ſi tout étoit tranquille, de nous le faire ſçavoir, afin que nous puſſions commencer à faire de l'eau. Peu de tems après nous eûmes le plaiſir de voir qu'il envoyoit pour avoir des pièces d'eau, &, à huit heures du matin, nous avions quatre tonnes à bord. Pendant que nos gens étoient occupés de ce travail, pluſieurs Indiens ſe montrèrent du côté oppoſé de la rivière, avec le vieillard que l'Officier avoit vû le jour précédent, & qui bientôt après paſſa la rivière, apportant avec lui des fruits & quelques volailles qui furent auſſi envoyées au vaiſſeau. A ce moment, j'étois ſi foible par l'indiſpoſition dont je ſouffrois depuis près de quinze jours, que je pouvois à peine me traîner. Je me ſervis de ma lunette pour obſerver ce qui ſe paſſoit à terre. Sur les huit heures & demie, j'apperçus une multitude d'habitans deſcendant une colline, à environ un mille de nous, & en même-tems un grand nombre de pirogues faiſant le tour de la pointe de la baie du côté de l'Oueſt, & ne s'écartant pas du

ANN. 1767. Juin.

rivage. Je regardai à l'endroit où l'on faiſoit de l'eau, & je vis au travers des buiſſons un grand nombre d'Indiens qui ſe gliſſoient derrière. J'en vis auſſi pluſieurs milliers dans les bois ſe preſſant vers le lieu de l'Aiguade, & des pirogues qui doubloient avec beaucoup de vîteſſe l'autre pointe de la baie à l'Eſt. Allarmé de ces mouvemens, je dépêchai un bateau pour inſtruire l'Officier, qui étoit à terre, de ce que j'avois vû, & pour lui donner ordre de revenir ſur le champ à bord avec ſes gens en laiſſant, s'il le falloit, ſes pièces d'eau à terre. Il avoit lui-même apperçu le danger, & s'étoit embarqué avant que les bateaux fuſſent arrivés près de lui. En voyant que les Indiens ſe gliſſoient vers lui, par derrière le bois, il leur envoya tout-de-ſuite le vieil indien, s'efforçant de leur faire entendre qu'ils ſe tinſſent éloignés, & qu'il ne vouloit que prendre de l'eau. Dès qu'ils ſe virent découverts, ils pouſsèrent des cris & s'avancèrent avec promptitude. L'Officier rentra dans ſes bateaux avec ſes gens, & les Indiens ayant paſſé la rivière s'emparèrent des pièces d'eau avec de grandes démonſtrations de joie. Cependant les pirogues longeoient le rivage avec beaucoup de célérité; tous les habitans les ſuivoient ſur la côte, excepté une multitude de femmes & d'enfans qui ſe placèrent ſur une colline d'où l'on découvroit la baie. Dès que les pirogues, venant des deux pointes de la baie, ſe trouvèrent plus voiſines de l'endroit où étoit mouillé le vaiſſeau, elles ſe rapprochèrent du rivage, pour embarquer encore d'autres Indiens qui portoient avec eux de grands ſacs que nous reconnûmes enſuite être remplis de pierres. Toutes les pirogues, qui avoient doublé

doublé les deux pointes & beaucoup d'autres, parties du dedans de la baie, s'avancèrent au vaiſſeau ; de ſorte que je ne doutai point qu'elles n'euſſent le projet de tenter les haſards d'une ſeconde attaque. Comme je penſai que le combat ſeroit moins meurtrier ſi j'en diminuois la durée, je me déterminai à rendre cette action déciſive, & à mettre fin par-là à toutes les hoſtilités. J'ordonnai donc à nos gens qui étoient tous à leur poſte de faire feu d'abord ſur les pirogues qui étoient en grouppes. Mon ordre fut ſi bien exécuté que celles qui étoient à l'Oueſt, regagnèrent le rivage auſſi promptement qu'il leur fut poſſible ; tandis que celles qui venoient du côté de l'Eſt, cotoyant le récif, furent bientôt hors de la portée de notre canon. Je fis diriger alors le feu ſur différentes parties du bois, ce qui en fit ſortir beaucoup d'Indiens qui coururent à la colline où les femmes & les enfans s'étoient placés pour voir le combat. La colline ſe trouvoit alors couverte de pluſieurs milliers de perſonnes, qui ſe croyoient parfaitement en ſûreté ; mais pour les convaincre du contraire, & dans l'eſpérance que quand ils auroient éprouvé que nos armes portoient beaucoup plus loin qu'ils ne l'auroient cru poſſible ; je fis tirer vers eux quatre coups raſants : deux portèrent près d'un arbre, au pied duquel il y avoit beaucoup d'Indiens raſſemblés. Ils furent frappés de terreur & de conſternation, de ſorte qu'en moins de deux minutes ils diſparurent entiérement. Après avoir ainſi nettoyé la côte, j'armai mes bateaux & j'envoyai tous les Charpentiers avec leurs haches, eſcortés d'une forte garde, pour détruire toutes les piro-

ANN. 1767. Juin.

ANN. 1767. Juin.

gues qu'on avoit tiré à terre. Avant midi, cette opération fut entiérement achevée, & plus de cinquante pirogues, dont plusieurs étoient de soixante pieds de long, larges de trois & amarrées ensemble deux à deux, furent mises en pièces. On n'y trouva que des pierres & des frondes, si l'on en excepte deux ou trois plus petites qui portoient des fruits, des volailles & quelques cochons.

A deux heures de l'après-midi, neuf ou dix habitans sortirent du bois avec des branches vertes dans leurs mains, qu'ils plantèrent en terre près des bords de la rivière, & se retirèrent; un instant après ils reparurent, portant avec eux plusieurs cochons qui avoient les jambes liées, & qu'ils placèrent auprès des branches, après quoi ils se retirèrent encore. Enfin, ils revinrent une troisième fois, apportant d'autres cochons & quelques chiens qui avoient les jambes de devant liées au-dessus de la tête; & rentrant dans le bois, ils apportèrent encore plusieurs paquets d'une étoffe qu'ils emploient dans leurs vêtemens, & qui a quelque ressemblance avec le *papier des Indes*. Ils les placèrent sur le rivage, & nous appellèrent pour venir les prendre. Comme nous étions éloignés d'environ trois encablures, nous ne pouvions pas reconnoître bien en quoi consistoient ces gages de paix. Nous parvînmes cependant à distinguer les cochons & les pièces d'étoffes; mais en voyant les chiens avec leurs pattes sur le cou s'élever à plusieurs reprises, & marcher quelque-tems debout & droits, nous les primes pour une espèce d'animal étranger & inconnu, &

nous étions très-impatiens de les voir de plus près. J'envoyai donc un bateau, & notre étonnement ceſſa ; nos gens trouvèrent neuf bons cochons, outre les chiens & les étoffes. Ils prirent les cochons, laiſsèrent l'étoffe & délièrent les chiens ; en échange, ils mirent ſur le rivage quelques haches, des clous & d'autres choſes, en faiſant ſigne à pluſieurs Indiens, qui étoient à leur vûe, de les emporter avec leurs étoffes. A peine le bateau étoit-il revenu à bord, que les Indiens apportèrent encore deux cochons, & nous appellèrent. Le bateau retourna, prit les cochons, mais laiſſa encore l'étoffe, quoique les Indiens fiſſent ſigne que nous devions la prendre. Nos gens nous dirent qu'ils n'avoient touché à rien de ce que nous avions laiſſé ſur le rivage ; quelqu'un imagina que s'ils ne recevoient pas ce que nous leur avions offert, c'étoit parce que nous ne voulions pas accepter leur étoffe : l'événement prouva que cette conjecture étoit juſte ; car ayant donné ordre qu'on l'enlevât, dès qu'elle fut à bord du bateau, les Indiens parurent & emportèrent dans le bois, avec de grandes démonſtrations de joie, tout ce que je leur avois envoyé. Nos bateaux allèrent alors à la petite rivière, & remplirent toutes les pièces d'eau, faiſant à-peu-près ſix tonnes. Nous trouvâmes qu'elles n'avoient point ſouffert pendant que les Indiens en avoient été maîtres, & que nous n'avions perdu que quelques ſeaux de cuir & un entonnoir que nous ne pûmes recouvrer.

ANN. 1767. Juin.

Le matin du jour ſuivant, 27, j'envoyai les bateaux avec une garde, pour continuer de faire de l'eau ;

ANN. 1767. Juin.

dès que nos gens furent à terre, le même vieillard, qui avoit paſſé la rivière pour aller à eux le premier jour, parut de l'autre côté, & après avoir fait un long diſcours, traverſa l'eau. Lorſqu'il fut auprès de nos gens, l'Officier lui montra les pierres qui étoient en piles ſur le rivage, rangées comme des boulets de canon, & qui y avoient été portées depuis notre premier débarquement. Il lui fit voir auſſi quelques ſacs remplis de pierres, pris dans les pirogues que j'avois fait briſer, & il s'efforça de lui faire entendre que les Indiens avoient été les agreſſeurs, & que le mal que nous leur avions fait n'avoit eu d'autre raiſon que la néceſſité de nous défendre. Le vieillard ſembla comprendre ce qu'on vouloit lui dire, mais ſans en convenir. Il fit un diſcours à ſes compatriotes, en leur montrant du doigt les pierres, les frondes & les ſacs avec une grande émotion, & de tems en tems avec des regards, des geſtes & une voix capable d'effrayer. Son agitation ſe calma pourtant par degrés, & l'Officier qui, à ſon grand regret, n'avoit pas entendu un mot de ſon diſcours, tâcha de le convaincre par tous les ſignes qu'il put imaginer, qu'il déſiroit vivre en paix avec les Indiens, & que nous étions diſpoſés à leur donner toutes les marques d'amitié qui ſeroient en notre pouvoir. Il lui ſerra la main, l'embraſſa & lui fit différens petits préſens qu'il crut pouvoir lui être les plus agréables. Il tâcha auſſi de lui faire comprendre que nous déſirions d'obtenir d'eux des proviſions; que les Indiens ne vinſſent qu'en petit nombre à la fois, & que tandis que nous nous tiendrions d'un côté de la rivière, ils reſtaſſent ſur l'autre bord. Après cela le

vieillard ſe retira paroiſſant fort ſatisfait ; & avant midi il s'établit un commere régulier qui nous fournit, en grande abondance, des cochons, de la volaille & des fruits, de ſorte que tout l'équipage, tant ſains que malades, eut de tous ces vivres à diſcrétion.

ANN 1767. Juin.

## CHAPITRE VI.

*Envoi des Malades à terre. Commerce régulier avec les Habitans. Quelques détails ſur leurs mœurs & leur caractère. Leurs viſites au Vaiſſeau & quelques évènemens.*

ANN. 1767. Juin.

LES choſes étant ainſi réglées, j'envoyai à terre le Chirurgien & le ſecond Lieutenant pour examiner le local & choiſir quelque endroit où les malades puſſent être débarqués. A leur retour, ils me dirent que toutes les parties du rivage qu'ils avoient parcourues leur avoient ſemblé également ſaines & convenables; mais que pour la ſûreté, ils n'en trouvoient point de meilleure que l'endroit où l'on faiſoit de l'eau, parce que les malades pourroient y être ſous la protection du vaiſſeau & défendus par une garde, & qu'on pourroit aiſément les empêcher de s'écarter dans le pays & de rompre leur diète. J'envoyai donc les malades en cet endroit, & je chargeai le Canonnier de commander la garde que je leur donnois. On dreſſa une tente pour les défendre du ſoleil & de la pluie, & le Chirurgien fut chargé de veiller à leur conduite & de donner ſon avis ſi on en avoit beſoin. Après avoir établi ſes malades dans leur tente, comme il ſe promenoit avec ſon fuſil, un canard ſauvage paſſa au-deſſus de ſa tête, il le tira & l'oiſeau tomba mort auprès de quelques Indiens qui étoient de l'autre côté de la rivière. Ils furent

ſaiſis d'une terreur panique & s'enfuirent tous. Quand ils furent à quelque diſtance, ils s'arrêtèrent ; il leur fit ſigne de lui rapporter le canard. Un d'eux s'y haſarda non ſans la plus grande crainte, & le vint mettre à ſes pieds. Une volée d'autres canards venant à paſſer, le Chirurgien tira de nouveau & en tua heureuſement trois Cet évènement donna aux inſulaires une telle crainte d'une arme à feu, que mille ſe ſeroient enfuis comme un troupeau de moutons, à la vue d'un fuſil tourné contre eux. Il eſt probable que la facilité avec laquelle nous les tînmes depuis en reſpect & leur conduite régulière dans le commerce, furent en grande partie dus à ce qu'ils avoient vu dans cette occaſion l'inſtrument dont auparavant ils n'avoient fait qu'éprouver les effets.

ANN. 1767. Juin.

COMME je prévoyois qu'un commerce particulier s'établiroit bientôt entre ceux de nos gens qui ſeroient à terre & les Naturels du pays, & qu'en les abandonnant à eux-mêmes ſur cet article, il pourroit s'élever beaucoup de querelles & de déſordres, j'ordonnai que tout le commerce ſe feroit par le Canonnier. Je le chargeai de veiller à ce qu'il ne fût fait aux Indiens aucune violence ni aucune fraude, & d'attacher à nos intérêts, par tous les moyens poſſibles, le vieillard qui nous avoit juſqu'alors ſi bien ſervi. Le Canonnier remplit mes intentions avec beaucoup d'exactitude & de fidélité. Il porta ſes plaintes contre ceux qui transgreſſoient mes ordres, conduite qui fut avantageuſe aux Indiens & à nous. Comme je punis les premières fautes avec la ſévérité néceſſaire, je prévins par-là celles qui

ANN. 1767. Juin.

pouvoient produire des inconvéniens déſagréables. Nous dûmes beaucoup auſſi au vieillard, qui ramenoit ceux des nôtres qui s'écartoient de la troupe, & dont les avis ſervirent à tenir nos gens perpétuellement ſur leurs gardes. Les Indiens cherchoient de tems en tems à nous voler quelque choſe ; mais il trouvoit toujours le moyen de faire rapporter ce qui avoit été dérobé, par la crainte du fuſil, ſans qu'on tirât un ſeul coup. Un d'eux eut un jour l'adreſſe de traverſer la rivière ſans être vu, & de dérober une hache. Dès que le Canonnier s'apperçut qu'elle lui manquoit, il le fit entendre au vieillard, & fit préparer ſa troupe comme s'il eût voulu aller dans les bois à la pourſuite du voleur. Le vieillard lui fit ſigne qu'il lui épargneroit cette peine, & partant ſur le champ, il revint bientôt avec la hache. Le Canonnier demanda qu'on mît le voleur entre ſes mains, ce que le vieillard conſentit à faire, non ſans beaucoup de répugnance. Quand l'Indien fut amené, le Canonnier le reconnut comme ayant déja fait pluſieurs vols, & l'envoya priſonnier à bord du vaiſſeau. Je ne voulois le punir que par la crainte d'une punition ; je me laiſſai donc fléchir par les ſollicitations & les prières ; je lui rendis la liberté & je le renvoyai à terre. Quand les Indiens le virent revenir ſain & ſauf, leur ſatisfaction fut égale à leur étonnement ; ils le reçurent avec des acclamations univerſelles & le conduiſirent tout de ſuite dans les bois. Mais le jour ſuivant il revint, & apporta au Canonnier, comme pour expier ſa faute, une grande quantité de fruit-à-pain & un gros cochon tout rôti.

CEPENDANT

CEPENDANT la partie de l'équipage reſtée à bord s'occupoit à calfater & à peindre les œuvres vives, à raccommoder les agrès, à diſpoſer le fonds de cale, & à faire toutes les autres choſes néceſſaires dans notre ſituation. Ma maladie, qui étoit une colique bilieuſe, augmenta ſi fort que ce jour même je fus obligé de me mettre au lit. Mon premier Lieutenant continuoit d'être fort mal, & notre Munitionnaire étoit dans l'impoſſibilité de faire ſes fonctions. Tout le commandement retomba à M. Furneaux, mon ſecond Lieutenant, à qui je donnai des ordres généraux, en lui recommandant d'avoir une attention particulière ſur ceux de nos gens qui étoient à terre. Je réglai auſſi qu'on donneroit du fruit & des viandes fraîches à l'équipage, tant qu'on pourroit s'en procurer, & que les bateaux ſe trouveroient toujours revenus au vaiſſeau au ſoleil couchant. Ces ordres furent ſuivis avec tant d'exactitude & de prudence que durant toute ma maladie je ne fus troublé par aucune affaire, & que je n'eus pas le chagrin d'entendre une ſeule plainte. L'équipage fut conſtamment fourni de porc frais, de volaille & de fruit en telle abondance, que lorſque je quittai mon lit après l'avoir gardé près de quinze jours, je les trouvai ſi frais & ſi bien portants que j'avois peine à croire que ce fuſſent les mêmes hommes.

ANN. 1767. Juin.

LE dimanche, 28, ne fut marqué par aucun évènement; mais le lundi, 29, un des gens de la troupe du Canonnier trouva un morceau de ſalpêtre preſqu'auſſi gros qu'un œuf. Comme c'étoit-là un objet auſſi important que curieux, on fit tout de ſuite des recherches

ANN. 1767. Juin.

pour ſavoir d'où il venoit. Le Chirurgien demanda en particulier à chacun de ceux qui étoient à terre s'il l'avoit apporté du vaiſſeau. On fit la même queſtion à tout le monde à bord ; & tous déclarèrent qu'ils n'avoient jamais rien eu de pareil. On s'adreſſa aux Indiens pour avoir quelques éclairciſſemens, mais la difficulté de ſe faire entendre par ſignes des deux côtés, fit qu'on ne put rien apprendre d'eux ſur ce ſujet : au-reſte, durant tout notre ſéjour dans l'iſle, ce morceau fut le ſeul que nous trouvâmes.

TANDIS que le commerce ſe faiſoit ainſi au rivage, nous jettâmes ſouvent nos filets ſans prendre aucun poiſſon ; mais nous n'en fûmes pas fort affligés, les vivres que nous tirions de l'iſle nous mettant en état de faire faire chaque jour à l'équipage un repas ſomptueux.

1 Juillet. LES choſes demeurèrent dans le même état juſqu'au 2 Juillet, que, notre vieillard étant abſent, nous vîmes tout-à-coup diminuer les fruits & les autres proviſions que nous avions continué de recevoir. Nous en eûmes cependant aſſez pour en diſtribuer encore beaucoup & pour en donner en abondance aux malades & aux convaleſcens.

LE 3, nous mîmes le vaiſſeau à la bande pour viſiter la quille que nous trouvâmes à notre grande ſatisfaction auſſi ſaine qu'au ſortir du chantier. Durant tout ce tems aucun des inſulaires n'approcha de nos bateaux & ne vint au vaiſſeau en pirogue. Ce même jour, vers midi, nous prîmes un goulu très-grand, & quand les

bateaux nous amenèrent nos gens pour dîner, nous envoyâmes le poiſſon à terre. Le Canonnier voyant quelques Habitans de l'autre côté de la rivière leur fit ſigne de venir à lui ; ils ſe rendirent à ſon invitation & il leur donna le goulu, qu'ils coupèrent en morceaux & qu'ils emportèrent ayant l'air très-ſatisfaits. ANN. 1767. Juillet.

DIMANCHE, 5, le vieillard reparut à la tente qui ſervoit de lieu de marché, & fit entendre au Canonnier qu'il avoit été plus avant dans le pays pour déterminer les Habitans à lui apporter leurs cochons, leurs volailles & leurs fruits dont les endroits voiſins de l'aiguade étoient preſque épuiſés. Le bon effet de ſa démarche fut bientôt ſenſible, car beaucoup d'Indiens que nos gens n'avoient pas encore vus, arrivèrent avec des cochons beaucoup plus gros qu'aucun de ceux que nous avions reçus auparavant. Le bon-homme ſe haſarda lui-même à venir au vaiſſeau dans ſa pirogue, & m'apporta en préſent un cochon tout rôti. Je fus très-content de ſon attention & de ſa généroſité, & je lui donnai pour ſon cochon un pot de fer, un miroir, un verre à boire & quelques autres choſes que perſonne que lui n'avoit dans l'iſle.

TANDIS que nos gens étoient à terre, on permit à pluſieurs jeunes femmes de traverſer la rivière. Quoiqu'elles fuſſent très-diſpoſées à accorder leurs faveurs, elles en connoiſſoient trop bien la valeur pour les donner gratuitement. Le prix en étoit modique, mais cependant tel encore que nos gens n'étoient pas toujours en état de le payer. Ils ſe trouvèrent par-là expoſés à la tentation de dérober les clous & tout le fer qu'ils

ANN. 1767. Juillet.

pouvoient détacher du navire. Les clous que nous avions apporté pour le commerce n'étant pas toujours ſous leur main, ils en arrachèrent de différentes parties du vaiſſeau, particulièrement ceux qui attachent les taquets d'amure aux côtés du vaiſſeau ; il réſulta de-là un double inconvénient, le dommage qu'en ſouffrit le bâtiment & un hauſſement conſidérable des prix du marché. Quand le Canonnier offrit, comme à l'ordinaire, de petits clous pour des cochons d'une médiocre groſſeur, les Habitans refusèrent de les prendre & en montrèrent de grands, en faiſant ſigne qu'ils en vouloient de ſemblables. Quoique j'euſſe promis une forte récompenſe au dénonciateur, on fit des recherches inutiles pour découvrir les coupables. Je fus très-mortifié de ce contre-tems ; mais je le fus encore davantage en m'appercevant d'une ſupercherie que quelques-uns de nos gens avoient employée avec les inſulaires. Ne pouvant pas avoir de clous, ils déroboient le plomb & le coupoient en forme de clous. Pluſieurs des Habitans qui avoient été payés avec cette mauvaiſe monnoie, portoient dans leur ſimplicité ces clous de plomb au Canonnier, en lui demandant qu'il leur donnât des clous de fer à la place. Il ne pouvoit céder à leur demande quelque juſte qu'elle fût, parce qu'en rendant le plomb *monnoie*, j'aurois encouragé davantage nos gens à le dérober & fourni un nouveau moyen de hauſſer pour nous les prix & de rendre les proviſions plus rares. Il étoit donc néceſſaire, à tous égards, de décrier abſolument la monnoie des clous de plomb, quoique pour notre honneur j'euſſe été bien aiſe de ne pas la refuſer des Indiens qu'on avoit trompés.

ANN. 1767. Juillet.

MARDI 7, j'envoyai un des Contre-maîtres avec trente hommes à un village peu éloigné du marché, dans l'eſpérance qu'on pourroit y acheter des proviſions au premier prix, mais ils furent obligés de les payer encore plus cher. Je fus ce jour-là en état de ſortir pour la première fois de ma chambre, & le tems étant fort beau, je fis dans un bateau environ quatre milles le long de la côte. Je trouvai toute la contrée très-peuplée & infiniment agréable. Je vis auſſi pluſieurs pirogues, mais aucune ne s'approcha de mon petit bâtiment, & les Habitans ſembloient ne faire aucune attention à nous lorſque nous paſſions. Vers midi, je retournai au vaiſſeau; le commerce que nos gens avoient établi avec les femmes de l'iſle les rendoit beaucoup moins dociles aux ordres que j'avois donné pour régler leur conduite à terre. Je jugeai donc néceſſaire de faire lire les articles des Ordonnances, & je punis Jacques Proctor, Caporal des Soldats de marine, qui non-ſeulement avoit quitté ſon poſte & inſulté l'Officier, mais qui avoit frappé le Maître d'équipage au bras d'un coup ſi violent qu'il l'avoit jetté à terre.

LE jour ſuivant, 8, j'envoyai un détachement à terre pour couper du bois. Nos gens rencontrèrent quelques Habitans qui les traitèrent avec beaucoup de douceur & une grande hoſpitalité. Pluſieurs de ces bons Indiens vinrent à bord de notre bateau, & paroiſſoient d'un rang diſtingué du commun, tant par leurs manières que par leur habillement. Je les traitai avec des attentions particulières; & pour découvrir ce

ANN. 1767. Juillet.

qui pourroit leur faire plus de plaiſir, je mis devant eux une monnoie Portugaiſe, une guinée, une couronne, une piaſtre Eſpagnole, des shellings, quelques nouveaux demi-pences & deux grands clous, en leur faiſant entendre par ſignes qu'ils étoient les maîtres de prendre ce qu'ils aimeroient le mieux. On prit d'abord les clous avec un grand empreſſement, enſuite les demi-pences; mais l'or & l'argent furent négligés. Je leur préſentai donc encore des clous & des demi-pences & je les renvoyai à terre infiniment heureux.

CEPENDANT notre marché étoit très-mal fourni, les Indiens refuſant de nous vendre des vivres à l'ancien prix & faiſant toujours ſigne qu'ils vouloient de grands clous. Il devint auſſi néceſſaire d'examiner le vaiſſeau avec plus de ſoin pour découvrir en quels endroits on en avoit arraché des clous, nous trouvâmes que tous les taquets étoient détachés & qu'il n'y avoit preſque pas un hamac auquel on eût laiſſé ſes clous. Je mis en œuvre tous les moyens poſſibles pour découvrir les voleurs, mais ſans aucun ſuccès. J'allai juſqu'à défendre que perſonne allât à terre avant qu'on eût trouvé les auteurs du vol. Je ne gagnai rien, & je fus obligé de faire punir Proctor le Caporal qui ſe mutina de nouveau.

LE ſamedi 11, dans l'après-midi, le Canonnier vint à bord avec une grande femme qui paroiſſoit âgée d'environ quarante-cinq ans, d'un maintien agréable & d'un port majeſtueux. Il me dit qu'elle ne faiſoit que d'arriver dans cette partie de l'iſle, & que voyant le grand reſpect que lui montroient les Habitans, il lui

avoit fait quelques préſens ; qu'elle l'avoit invité à venir dans ſa maiſon, ſituée à environ deux milles dans la vallée, & qu'elle lui avoit donné des cochons, après quoi elle étoit retournée avec lui au lieu de l'aiguade & lui avoit témoigné le deſir d'aller au vaiſſeau, ce qu'il avoit jugé convenable à tous égards de lui accorder. Elle montroit de l'aſſurance dans toutes ſes actions, & paroiſſoit ſans défiance & ſans crainte, même dans les premiers momens qu'elle entra dans le bâtiment. Elle ſe conduiſit pendant tout le tems qu'elle fut à bord, avec cette liberté qui diſtingue toujours les perſonnes accoutumées à commander. Je lui donnai un grand manteau bleu que je jettai ſur ſes épaules, où je l'attachai avec des rubans & qui deſcendoit juſqu'à ſes pieds. J'y ajoutai un miroir, de la raſſade de différentes ſortes & pluſieurs autres choſes qu'elle reçut de fort bonne grace & avec beaucoup de plaiſir. Elle remarqua que j'avois été malade, & me montra le rivage du doigt ; je compris qu'elle vouloit dire que je devois aller à terre pour me rétablir parfaitement, & je tâchai de lui faire entendre que j'y irois le lendemain matin. Lorſqu'elle voulut retourner, j'ordonnai au Canonnier de l'accompagner ; après l'avoir miſe à terre, il la conduiſit juſqu'à ſon habitation qu'il me décrivit comme très-grande & fort bien bâtie. Il me dit qu'elle avoit beaucoup de gardes & de domeſtiques, & qu'à une petite diſtance de cette maiſon elle en avoit une autre fermée d'une paliſſade.

ANN. 1767. Juillet.

LE 12 au matin, j'allai à terre pour la première fois, & ma Princeſſe ou plutôt ma Reine, car elle

ANN. 1767. Juillet.

paroiſſoit en avoir l'autorité, vint bientôt à moi ſuivie d'un nombreux cortège. Comme elle apperçut que ma maladie m'avoit laiſſé beaucoup de foibleſſe, elle ordonna à ſes gens de me prendre ſur leurs bras & de me porter non-ſeulement au-delà de la rivière, mais juſqu'à ſa maiſon : on rendit, par ſes ordres, le même ſervice à mon premier Lieutenant, au Munitionnaire & à quelques autres de nos gens affoiblis par la maladie ; j'avois ordonné un détachement qui nous ſuivit. La multitude s'aſſembloit en foule à notre paſſage, mais au premier mouvement de ſa main, ſans qu'elle dît un mot, le peuple s'écartoit & nous laiſſoit paſſer librement. Quand nous approchâmes de ſa maiſon, un grand nombre de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe vinrent au-devant d'elle ; elle me les préſenta en me faiſant comprendre par ſes geſtes qu'ils étoient ſes parents, & me prenant la main, elle la leur donna à baiſer. Nous entrâmes dans la maiſon qui embraſſoit un eſpace de terrein, long de 327 pieds & large de 42 ; elle étoit formée d'un toît couvert de feuilles de palmier, ſoutenu par 39 piliers de chaque côté & 14 dans le milieu. La partie la plus élevée du toît en-dedans avoit 30 pieds de hauteur, & les côtés de la maiſon au-deſſous des bords du toît en avoient 12, & étoient ouverts. Auſſi-tôt que nous fûmes aſſis, elle appella quatre jeunes filles auprès de nous ; les aida elle-même à m'ôter mes ſouliers, mes bas & mon habit, & les chargea de me frotter doucement la peau avec leurs mains. On fit la même opération à mon premier Lieutenant & au Munitionnaire, mais non à aucun de ceux qui paroiſſoient ſe bien

J.C.G. Fritzsch Sculpt.

bien porter. Pendant que cela ſe paſſoit, notre Chirurgien, qui s'étoit fort échauffé en marchant, ôta ſa perruque pour ſe rafraîchir. Une exclamation ſubite d'un des Indiens à cette vue, attira l'attention de tous les autres ſur ce prodige qui fixa tous les yeux, & qui ſuſpendit juſqu'aux ſoins des jeunes filles pour nous. Toute l'aſſemblée demeura quelque-tems ſans mouvement & dans le ſilence de l'étonnement qui n'eut pas été plus grand, s'ils euſſent vû un des membres de notre compagnon ſéparé de ſon corps. Cependant les jeunes femmes qui nous frottoient, reprirent bientôt leurs fonctions qu'elles continuèrent environ une demi-heure, après quoi elles nous r'habillèrent, &, comme on peut le croire, avec un peu de gaucherie ; nous nous trouvâmes fort bien de leurs ſoins, le Lieutenant, le Munitionnaire & moi. Enſuite notre généreuſe bienfaitrice fit apporter quelques ballots d'étoffes avec leſquelles elle m'habilla, ainſi que tous ceux qui étoient avec moi, à la mode du pays. Je réſiſtai d'abord à cette faveur, mais ne voulant pas paroître mécontent d'une choſe qu'elle imaginoit devoir me faire plaiſir, je cédai. Quand nous partîmes elle nous fit donner une truie pleine, & nous accompagna juſqu'à notre bateau. Elle vouloit qu'on me portât encore, mais, comme j'aimois mieux marcher, elle me prit par le bras, & toutes les fois que nous trouvions en notre chemin de l'eau ou de la boue à traverſer, elle me ſoulevoit avec autant de facilité, que j'en aurois eu à rendre le même ſervice à un enfant dans mon état de ſanté.

ANN. 1767. Juillet.

ANN. 1767. Juillet.

LE lendemain matin, 13, je lui envoyai par le Canonnier ſix haches, ſix faucilles & pluſieurs autres préſents. A ſon retour, mon meſſager me dit qu'il avoit trouvé la Reine donnant un feſtin à un millier de perſonnes. Ses domeſtiques lui portoient les mets tout préparés, la viande dans des noix de cocos, & les coquillages dans des eſpèces d'augets de bois, ſemblables à ceux dont nos bouchers ſe ſervent : elle les diſtribuoit enſuite de ſes propres mains à tous ſes hôtes qui étoient aſſis & rangés autour de la grande maiſon. Quand cela fut fait, elle s'aſſit elle-même ſur une eſpèce d'eſtrade ; & deux femmes placées à ſes côtés lui donnerent à manger ; les femmes lui préſentoient les mets avec leurs doigts, elle n'avoit que la peine d'ouvrir la bouche. Lorſqu'elle apperçut le Canonnier, elle lui fit ſervir une portion ; il ne put pas nous dire ce que c'étoit, mais il croit que c'étoit une poule coupée en petits morceaux, avec des pommes, & aſſaiſonnée avec de l'eau ſalée. Il trouva au reſte le mets fort bon ; elle accepta les choſes que je lui envoyois, & en parut très-ſatisfaite. Après que cette liaiſon avec la Reine fut établie, les proviſions de toute eſpèce devinrent plus communes au marché : mais malgré leur abondance nous fûmes encore obligés de les payer plus chérement qu'à notre arrivée ; notre commerce ſe trouvant gâté par les clous que nos gens avoient dérobés pour les donner aux femmes. Je donnai ordre de fouiller tous ceux qui iroient à terre, & je défendis qu'aucune femme paſsât la rivière.

LE 14, le Canonnier étant à terre pour nos achats,

apperçut une vieille femme de l'autre côté de la rivière pleurant amérement. Quand elle vit qu'on l'avoit remarquée, elle envoya un jeune homme qui étoit près d'elle au-delà de la rivière avec une branche de bananier dans les mains. Lorſqu'il fut de notre côté, il fit un long diſcours & mit ſa branche aux pieds du Canonnier. Après cela il retourna & rapporta la vieille femme, tandis qu'un autre homme apportoit en même-tems deux cochons bien gros & bien gras. La femme parcouroit des yeux tous nos gens l'un après l'autre, à la fin elle fondit en larmes; le jeune homme qui l'avoit apportée voyant que le Canonnier étoit touché & étonné de ce ſpectacle, fit un autre diſcours plus long que le premier. La douleur de cette femme étoit cependant encore un myſtère, mais à la fin on comprit que ſon mari & trois de ſes enfans avoient été tués à l'attaque du vaiſſeau. Cette explication qu'elle faiſoit elle-même l'affecta ſi fort, qu'à la fin elle tomba ne pouvant plus parler. Les deux jeunes hommes qui la ſoutenoient étoient preſque dans le même état. Nous conjecturâmes que c'étoit deux autres de ſes enfans ou de ſes proches parens. Le Canonnier fit tout ce qu'il put pour adoucir ſa douleur, & quand elle fut un peu revenue à elle-même, elle lui fit préſenter les deux cochons & lui donna ſa main en ſigne d'amitié, mais elle ne voulut rien recevoir de lui, quoiqu'il lui offrit dix fois la valeur de ſes cochons au prix du marché.

ANN. 1767. Juillet.

Le matin du jour ſuivant, 15, j'envoyai le ſecond Lieutenant avec tous les bateaux & ſoixante hommes à l'Oueſt, pour connoître le pays & voir ce qu'on

ANN. 1767. Juillet.

pouvoit en tirer. A midi, il revint après avoir fait environ ſix milles le long de la côte. Il trouva le pays très-agréable & très-peuplé, abondant en cochons, en volailles, en fruits & en végétaux de différentes ſortes; les habitans ne lui apportèrent aucun obſtacle, mais ne parurent point diſpoſés à lui vendre aucune des denrées que nos gens auroient bien voulu acheter. Ils lui donnèrent cependant des cocos & des bananes, & ils lui vendirent enfin neuf cochons & quelques poules. Le Lieutenant penſa qu'on pourroit facilement les amener par degrés à un commerce libre & ſuivi; mais la diſtance du vaiſſeau étoit trop grande, & il falloit envoyer trop de monde à terre pour y être en ſûreté. Il vit beaucoup de grandes pirogues au rivage & quelques-unes en conſtruction. Il obſerva que tous leurs outils étoient de pierre, de coquilles & d'os, & il en conclut qu'ils n'avoient aucune eſpèce de métal. Il ne trouva d'autres quadrupèdes chez eux que des cochons & des chiens, ni aucun vaiſſeau de terre; de ſorte que toutes leurs nourritures étoient cuites au four ou roties. Dépourvus de vaſes où l'eau pût être contenue & ſoumiſe à l'action du feu, ils n'avoient pas plus d'idée qu'elle pût être échauffée que rendue ſolide. Auſſi, comme la Reine étoit un jour à déjeûner à bord du vaiſſeau, un des Indiens les plus conſidérables de ſa ſuite, que nous crûmes être un Prêtre, voyant le Chirurgien remplir la théïère en tournant le robinet de la bouilloire, qui étoit ſur la table, après avoir remarqué ce qu'on venoit de faire, avec une grande curioſité & beaucoup d'attention, tourna lui-même le robinet, & reçut l'eau

ſur ſa main : auſſi-tôt qu'il ſe ſentit brûlé, il pouſſa des cris & commença à danſer tout autour de la chambre avec les marques les plus extravagantes de la douleur & de l'étonnement. Les autres Indiens ne pouvant concevoir ce qui lui étoit arrivé demeurèrent les yeux fixés ſur lui, avec une ſurpriſe mêlée de quelque terreur. Le Chirurgien, cauſe innocente du mal, y appliqua un remède, mais il ſe paſſa quelque tems avant que le pauvre homme fût ſoulagé. ANN. 1767. Juillet.

LE 16, M. Furneaux, mon ſecond Lieutenant, tomba très-malade; ce qui me fit beaucoup de peine, parce que mon premier Lieutenant n'étoit pas encore rétabli, & que j'étois moi-même encore d'une grande foibleſſe. Je fus encore obligé ce jour-là de punir Proctor, le Caporal des ſoldats de marine, pour ſa mutinerie. La Reine avoit été abſente depuis pluſieurs jours, mais les habitans nous firent entendre qu'elle ſeroit de retour le jour ſuivant.

LE lendemain matin, 17, elle vint en effet ſur le rivage, & après elle un grand nombre de gens, que nous n'avions jamais vu auparavant, apportèrent au marché des proviſions de toute eſpèce. Le Canonnier envoya au vaiſſeau 14 cochons & une grande quantité de fruits.

L'APRÈS-MIDI du jour ſuivant, 18, la Reine vint à bord, & m'apporta deux gros cochons en préſent, car jamais elle ne voulut conſentir à faire aucun échange. Le ſoir le Maître d'équipage la reconduiſit à terre avec un préſent. Auſſi-tôt qu'ils furent débarqués elle le prit par la main, &, ayant fait un long diſcours

ANN. 1767. Juillet.

au peuple qui les environnoit en foule, elle le mena à ſa maiſon où elle l'habilla à la manière du pays, comme elle en avoit uſé avec nous auparavant.

LE 19, nous reçûmes plus de denrées que nous n'en avions juſqu'à préſent pu obtenir en un jour. Quarante-huit cochons ou cochons de lait, quatre douzaines de poules, du fruit-à-pain, des bananes, des pommes & des cocos preſque ſans nombre.

LE 20, le commerce ſe ſoutint avantageuſement, mais l'après-dîné on découvrit que François Pincknec un des Matelots, avoit arraché les tacquets de la grande écoûte, &, après avoir dérobé les clous à fiches, les avoit jettés dans la mer. M'étant aſſuré du coupable, j'aſſemblai tout l'équipage; & après avoir expoſé ſon crime avec toutes les circonſtances qui l'aggravoient, je le condamnai à courir trois fois la bouline, en faiſant le tour du tillac. Toute ma réthorique ne produiſit pas beaucoup d'effet, car la plus grande partie de l'équipage étant coupable du même délit, il fut traité ſi doucement, que les autres furent plutôt encouragés par l'eſpérance de l'impunité qu'effrayés de la crainte de la punition. Il ne me reſta d'autre moyen d'empêcher la deſtruction entiere du vaiſſeau & l'enchériſſement des denrées à un taux, où nous aurions bientôt manqué de moyens de les payer, que de défendre à tout le monde d'aller à terre, excepté à ceux qui faiſoient de l'eau & du bois, & à la garde que je leur donnois.

LE 21, la Reine vint de nouveau au vaiſſeau, & fit apporter avec elle pluſieurs gros cochons en préſent,

pour leſquels, à ſon ordinaire, elle ne voulut rien recevoir en retour. Lorſqu'elle fut prête de quitter le navire, elle fit entendre qu'elle déſiroit que j'allaſſe à terre avec elle; à quoi je conſentis en prenant pluſieurs Officiers avec moi. Quand nous fûmes arrivés à ſa maiſon, elle me fit aſſeoir; & prenant mon chapeau, elle y attacha une aigrette de plumes de différentes couleurs. Cette parure que je n'avois vue à perſonne qu'à elle, étoit aſſez agréable. Elle attacha auſſi à mon chapeau & aux chapeaux de ceux qui étoient avec moi une eſpèce de guirlandes faite de treſſes de cheveux, & nous fit entendre que c'étoit ſes propres cheveux, & qu'elle-même les avoit treſſés; elle nous donna quelques nattes très-adroitement travaillées. Le ſoir elle nous accompagna juſqu'au rivage, &, lorſque nous entrâmes dans notre bateau, elle nous donna une truie & une grande quantité de fruits. En partant, je lui fis comprendre que je quitterois l'Iſle dans ſept jours; elle me demanda par ſignes d'en demeurer encore vingt; en me faiſant entendre que j'irois dans l'intérieur du pays à deux journées de la côte; que j'y paſſerois quelques jours, & que j'en rapporterois une grande proviſion de cochons & de volaille. Je lui répliquai toujours par ſignes que j'étois forcé de partir dans ſept jours, ſans autre délai, ſur quoi elle ſe mit à pleurer, & ce ne fut pas ſans beaucoup de peine que je parvins à la tranquilliſer un peu.

ANN. 1767. Juillet.

Le 22 au matin, le Canonnier nous envoya au moins vingt cochons avec beaucoup de fruits. Nos entreponts étoient alors pleins de cochons & de volailles;

ANN. 1767. Juillet.

dont nous ne tuions que les plus petits gardant les autres pour notre proviſion à la mer. Nous trouvâmes cependant, à notre grand chagrin, qu'on ne pouvoit faire manger autre choſe que du fruit, tant aux cochons qu'aux volailles, ſans beaucoup de difficulté. Nous fûmes forcés par-là de les tuer beaucoup plutôt que nous n'aurions fait; nous avons cependant apporté vivans en Angleterre un cochon mâle & une truie, dont j'ai fait préſent à M. Stephens, Secrétaire de l'Amirauté; la truie eſt morte depuis en cochonnant, mais le mâle eſt encore vivant.

LE 23, nous eûmes une pluie très-forte avec des coups de vent qui abattirent pluſieurs arbres ſur la côte, quoique peu ſenſibles dans l'endroit où le vaiſſeau étoit mouillé.

LE 24, j'envoyai au vieillard, qui avoit été ſi utile au Canonnier dans nos marchés, un autre pot de fer, quelques haches, quelques ſerpes, quelques faucilles & une pièce de drap. J'envoyai auſſi à la Reine deux coqs d'Inde, deux oies, trois coqs de Guinée, une chatte pleine, quelques porcelaines, des miroirs, des bouteilles, des chemiſes, des aiguilles, du fil, du drap, des rubans, des pois, des haricots blancs appellés *callivances*, & environ ſeize ſortes de ſemences potagères, une bêche, enfin une grande quantité de pièces de coûtellerie, comme coûteaux, ciſeaux & autres choſes. Nous avions déja planté pluſieurs ſortes de légumes & quelques pois en différens endroits, & nous avions eu le plaiſir de les voir lever très-heureuſement; cependant il n'en reſtoit rien quand le Capitaine Cook

quitta

quitta l'Iſle. J'envoyai auſſi à la Reine deux pots de fer & quelques cuillères ; elle donna de ſon côté au Canonnier dix-huit cochons & quelques fruits. ANN. 1767. Juillet.

LE 25 au matin, j'envoyai le ſieur Gore, un des Contre-maîtres, avec tous les Soldats de marine, quarante Matelots & quatre Officiers de poupe, avec ordre de s'avancer dans la vallée le long de la rivière auſſi-loin qu'ils pourroient, d'examiner le ſol & les productions du pays, les arbres, les plantes qu'ils trouveroient, de remonter aux ſources des ruiſſeaux qu'ils verroient deſcendre des montagnes, & d'obſerver s'ils charioient quelques minéraux. Je les avertis de ſe tenir continuellement ſur leurs gardes contre les Habitans, & d'allumer un feu comme un ſignal s'ils étoient attaqués. En même-tems je plaçai un détachement ſur le rivage & je dreſſai une tente ſur une pointe de terre pour obſerver une éclipſe de ſoleil. Le tems étant fort clair, notre obſervation fut faite avec une grande exactitude.

| | | | |
|---|---|---|---|
| L'IMMERSION, tems vrai, à . | $6^h$ | 51′ | 50″. |
| L'ÉMERSION . . . . . | 8 | 1 | 0. |
| LA durée de l'éclipſe. . . . | 1 | 9 | 10. |
| LA latitude du lieu de l'obſervation . . . . . | 17 | 30 | Sud. |
| LA déclinaiſon du ſoleil . . . | 19 | 40 | Nord. |
| LA déclinaiſon de l'aiguille aimantée. . . . . | 5 | 36 | E. |

APRÈS avoir fini notre obſervation, j'allai chez la Reine, & je lui montrai le téleſcope qui étoit de

ANN. 1767. Juillet.

réflexion. Elle en admira la ſtructure, je m'efforçai de lui en faire comprendre l'uſage, & le fixant ſur pluſieurs objets éloignés qu'elle connoiſſoit bien, mais qu'elle ne pouvoit diſtinguer à la ſimple vue, je les lui fis regarder par le téleſcope: dès qu'elle les vit, elle treſſaillit & recula d'étonnement, & dirigeant ſes yeux vers l'endroit ſur lequel l'inſtrument portoit, elle demeura quelque tems immobile & ſans parler. Elle retourna au téleſcope, & le quittant de nouveau, elle chercha encore inutilement à voir avec les yeux ſimples les objets que le téleſcope lui avoit montrés. En les voyant ainſi paroître & diſparoître alternativement, ſa contenance & ſes geſtes exprimoient un mêlange d'étonnement & de plaiſir que j'entreprendrois vainement de décrire. Je fis emporter le téleſcope, & je l'invitai elle & pluſieurs Chefs qui étoient avec elle à venir avec moi à bord du vaiſſeau. J'avois en cela pour objet la ſûreté entière du détachement que j'avois envoyé dans le pays, car je penſois que tant qu'on verroit la Reine & les principaux Habitans entre mes mains, on ſe garderoit bien de faire aucune violence à nos gens à terre. Quand nous fûmes à bord, je commandai un bon dîné; mais la Reine ne voulut ni boire ni manger. Sa ſuite mangea de fort bon appétit tout ce qu'on leur ſervit, mais on ne put leur faire boire que de l'eau pure.

LE ſoir nos gens revinrent de leur expédition & parurent au rivage, ſur quoi je renvoyai la Reine & ſa ſuite; en partant elle me demanda par ſignes ſi je perſiſtois toujours dans ma réſolution de laiſſer l'Iſle

au tems que j'avois fixé ; & lorſque je lui eus fait entendre qu'il m'étoit impoſſible de demeurer plus long-tems, elle exprima ſa douleur par un torrent de larmes & demeura quelque tems ſans pouvoir proférer une parole ; quand elle fut un peu appaiſée, elle me dit qu'elle vouloit revenir au vaiſſeau le lendemain, j'y conſentis & nous nous ſéparâmes.

ANN. 1767. Juillet.

# CHAPITRE VII.

*Détail d'une Expédition faite dans l'Iſle pour en connoître l'intérieur. Suite de ce qui nous arriva juſqu'à notre départ d'Otahiti.*

ANN. 1767. Juillet.

APRÈS que le Contre-maître fut revenu à bord, il me donna par écrit le détail ſuivant de ſon expédition.

» A quatre heures du matin du ſamedi 25 Juin, je débarquai avec quatre Officiers de poupe, un Sergent, douze Soldats de marine & vingt-quatre Matelots tous armés ; nous étions accompagnés de quatre hommes qui portoient des haches & d'autres marchandiſes dont nous voulions trafiquer avec les Naturels du pays, & de quatre autres chargés de munitions & de proviſions. Chaque homme avoit reçu ſa ration d'eau-de-vie d'un jour, & j'en avois en outre deux petits barils que je devois diſtribuer lorſque je le jugerois à propos.

DÈS que je fus à terre, j'appellai notre vieillard, & je le pris pour nous conduire ; nous ſuivîmes le cours de la rivière partagés en deux bandes, qui marchoient chacune d'un côté. Les deux premiers milles, elle coule à travers une vallée très-large, dans laquelle nous découvrîmes pluſieurs habitations, des jardins enclos, & une grande quantité de cochons, de volailles & de fruits ; le ſol qui eſt d'une couleur noirâtre nous parut gras & fertile. La vallée devenant enſuite

très-étroite, & le terrein étant eſcarpé d'un côté de la rivière, nous fûmes obligés de marcher tous de l'autre. Dans les endroits où le courant ſe précipite des montagnes, on a creuſé des canaux pour conduire l'eau dans les jardins & les plantations d'arbres fruitiers. Nous apperçûmes dans ces jardins une herbe que les habitans ne nous avoient jamais apporté, & nous vîmes qu'ils la mangeoient crue. Je la goûtai & je la trouvai agréable ; ſa ſaveur reſſemble aſſez à celle de l'épinard des Iſles d'Amérique appellé *Calle-loor*, quoique ſes feuilles en ſoient un peu différentes. Les terreins ſont fermés de haies & forment un coup-d'œil agréable ; le fruit-à-pain & les pommiers ſont alignés ſur le penchant des collines, & les cocotiers & les bananiers qui demandent plus d'humidité, dans la plaine. Au-deſſous des arbres & ſur les collines, il y a de très-bonne herbe ; & nous ne vîmes point de brouſſailles. En avançant, les ſinuoſités de la rivière devenoient innombrables, les collines s'élevoient en montagnes, & nous avions par-tout de grandes cimes de rochers qui pendoient ſur nos têtes. Notre route étoit difficile, &, lorſque nous eûmes parcouru environ quatre milles, le dernier chemin que nous avions fait, fut ſi mauvais que nous nous aſsîmes pour nous repoſer & nous rafraîchir en déjeûnant. Nous nous étendîmes ſous un grand pommier dans un très-bel endroit ; à peine commençions-nous notre repas que nous fûmes tout-à-coup allarmés par un ſon confus de pluſieurs voix entremêlées de grands cris. Nous apperçûmes bientôt après une multitude d'hommes, de femmes & d'enfans qui étoient ſur une colline au-

ANN. 1767. Juillet.

ANN 1766. Juillet.

deſſus de nous. Notre vieillard voyant que nous nous levions précipitamment & que nous courions à nos armes, nous pria de continuer à reſter aſſis, & il alla ſur le champ vers les Otahitiens qui nous étoient venus ſurprendre. Dès qu'il les eut abordés, ils ſe turent & s'en allèrent; peu de tems après ils revinrent, & apportèrent un gros cochon tout cuit, beaucoup de fruits-à-pain, d'ignames & d'autres rafraîchiſſemens, qu'ils donnèrent au vieillard qui nous les diſtribua. Je leur donnai en retour quelques clous, des boutons & d'autres choſes qui leur firent bien du plaiſir. Nous pourſuivîmes enſuite notre chemin dans la vallée, auſſi loin qu'il nous fut poſſible, en examinant tous les courants d'eau & les endroits qu'ils avoient arroſés, pour voir ſi nous n'y trouverions point de veſtiges de métaux ou de minéraux; mais nous n'en découvrîmes aucune trace. Je montrai à tous les habitans que nous rencontrions le morceau de ſalpêtre qui avoit été ramaſſé dans l'Iſle, mais aucun d'eux ne parut le connoître, & je ne pus point avoir d'éclairciſſemens ſur cette matière. Le vieillard commença à être fatigué, &, comme il y avoit une montagne devant nous, il nous fit ſigne qu'il vouloit aller dans ſon habitation; cependant, avant de nous quitter, il fit prendre à ſes compatriotes, qui nous avoient ſi généreuſement fourni des proviſions, le bagage, avec les fruits qui n'avoient pas été mangés, & quelques noix de cocos remplies d'eau fraîche, & il nous donna à entendre qu'ils nous accompagneroient juſqu'au-delà de la montagne. Dès qu'il fut parti, les Otahitiens détachèrent des branches vertes des arbres voiſins, & ils les placèrent devant nous

en faiſant pluſieurs cérémonies, dont nous ne connoiſſions pas la ſignification ; ils prirent enſuite quelques petits fruits, dont ils ſe peignirent en rouge, & ils exprimèrent de l'écorce d'un arbre un ſuc jaune qu'ils répandirent en différens endroits de leurs habillemens. Le vieillard nous voyoit encore, lorſque nous nous mîmes à gravir la montagne, & s'appercevant que nous avions peine à nous ouvrir un paſſage à travers les ronces & les buiſſons qui étoient très-épais, il revint ſur ſes pas, & dit quelque choſe à ſes compatriotes d'un ton de voix ferme & élevé ; ſur quoi vingt ou trente d'entr'eux, allèrent devant nous & débarraſsèrent le chemin ; ils nous donnèrent auſſi en route de l'eau & des fruits pour nous rafraîchir, & ils nous aidoient à grimper les endroits les plus difficiles que nous n'aurions pas pû franchir ſans eux. Cette montagne étoit éloignée d'environ ſix milles du lieu de notre débarquement, & ſon ſommet nous parut élevé d'environ un mille au-deſſus du niveau de la rivière qui coule dans la vallée. Lorſque nous fûmes arrivés en haut, nous nous aſsîmes une ſeconde fois pour nous repoſer & nous rafraîchir. Nous nous flattions en montant que, parvenus au ſommet, nous découvririons toute l'Iſle, mais nous trouvâmes des montagnes beaucoup plus élevées que celle où nous étions. La vue du côté du vaiſſeau étoit délicieuſe ; les penchants des collines ſont couverts de beaux bois & de villages répandus çà & là ; les vallées préſentent des payſages encore plus riants ; il y a un plus grand nombre de maiſons, & plus de verdure. Nous vîmes très-peu d'habitations au-deſſus de nous, mais nous apperçû-

ANN. 1767. Juillet.

ANN. 1767. Juillet.

mes de la fumée ſur les plus gandes hauteurs qui étoient à portée de notre vue, & nous conjecturâmes que les endroits les plus élevés de l'Iſle ne ſont pas ſans habitans. En graviſſant la montagne, nous trouvâmes pluſieurs ruiſſeaux qui ſortoient des rochers, & nous découvrîmes du ſommet quelques maiſons que nous n'avions pas remarquées auparavant. Il n'y a aucune partie de ces montagnes qui ſoit nue, la cime des plus élevées que nous appercevions eſt garnie de bois, dont je ne diſtinguai pas l'eſpèce ; d'autres qui ſont de la même hauteur que celle que nous avions montée, ſont couvertes de bois ſur les côtés, & le ſommet qui eſt de roc eſt couvert de fougere. Il croît dans les plaines qui ſont au-deſſous, une ſorte d'herbe & de plante qui reſſemble au jonc ; en général, le ſol des montagnes & des vallées, me parut fertile. Nous vîmes pluſieurs tiges de cannes à ſucre grandes, d'un très-bon goût, & qui croiſſent ſans la moindre culture. Je trouvai auſſi du gingembre & du tamarin, dont j'ai apporté des échantillons, mais je ne pus me procurer la graine d'aucun arbre, dont la plûpart étoient alors en fleur. Après avoir paſſé le ſommet de la montagne à une aſſez grande diſtance, je rencontrai une arbre exactement ſemblable à la fougere, excepté ſeulement qu'il avoit 15 ou 16 pieds de haut. Je le coupai & je vis que l'intérieur reſſembloit auſſi à celui de la fougere. Je voulois en rapporter une branche, mais je trouvai qu'elle étoit trop incommode, & je ne ſavois pas d'ailleurs quelle difficulté nous eſſuyerions avant de retourner au vaiſſeau, dont je jugeai que nous étions alors fort éloignés. Dès que nous eûmes

eûmes réparé nos forces par les rafraîchiſſemens & le repos, nous commençâmes à deſcendre la montagne toujours accompagnés des naturels du pays, aux ſoins deſquels le vieillard nous avoit recommandés. Nous dirigions ordinairement notre marche vers le vaiſſeau, mais nous nous détournions quelquefois à droite & à gauche dans les plaines & les vallées, lorſque nous appercevions quelques maiſons agréablement ſituées. Les habitans étoient toujours prêts à nous donner ou à nous vendre ce qu'ils avoient ; excepté des cochons, nous ne vîmes point de quadrupèdes, & nous ne remarquâmes d'autres oiſeaux que différentes eſpèces de perroquets, une ſorte de pigeon, & beaucoup de canards ſur la rivière. Tous les endroits qui étoient plantés & cultivés, avoient de grandes marques de fertilité, quoiqu'il y eût quelques parties dans le milieu qui paroiſſoient ſtériles. Je plantai des noyaux de pêches, de ceriſes & de prunes ; je ſemai la graine de beaucoup de plantes potageres dans les lieux où je crus qu'elles croîtroient, & des citrons, des oranges & des limons dans les terreins que je jugeai les plus reſſemblans à ceux des iſles de l'Amérique qui produiſent ces fruits. Dans l'après-midi, nous arrivâmes à un endroit très-agréable à environ trois milles du vaiſſeau ; nous y achetâmes deux cochons & quelques volailles que les naturels du pays nous apprêtèrent très-bien & fort promptement. Nous y reſtâmes juſqu'à la fraîcheur du ſoir, & nous nous mîmes en marche pour retourner au vaiſſeau, après avoir récompenſé libéralement nos guides, & les gens qui nous avoient procuré un ſi bon dîner. Toute notre compagnie ſe comporta

ANN. 1767. Juillet.

ANN. 1767. Juillet.

pendant cette journée avec beaucoup d'ordre & d'honnêteté, & nous quittâmes les Otahitiens nos amis, très-contens les uns des autres. »

LE lendemain matin, 26, ſur les ſix heures, la Reine vint à bord, comme elle nous l'avoit promis, elle nous apportoit un préſent de cochons & de volailles, mais elle retourna à terre bientôt après. Le Canonnier nous envoya trente cochons avec beaucoup de volailles & de fruits. Nous complétâmes nos proviſions d'eau & de bois, & tînmes tout prêt pour remettre en mer. Pluſieurs habitans que nous avions déjà vûs, vinrent de l'intérieur du pays ſur le rivage; par les égards qu'on avoit pour quelques-uns d'eux, nous jugeâmes qu'ils étoient d'un rang ſupérieur aux autres. Sur les trois heures de l'après-midi, la Reine revint ſur le rivage très-bien habillée & ſuivie d'un grand nombre de perſonnes; elle traverſa la rivière avec ſa ſuite & notre vieillard, & vint encore une fois à bord du vaiſſeau; elle nous donna de très-beaux fruits; elle renouvella avec beaucoup d'empreſſement ſes ſollicitations, afin de m'engager à ſéjourner dix jours de plus dans l'Iſle; elle me fit entendre qu'elle iroit dans l'intérieur du pays, & qu'elle m'apporteroit une grande quantité de cochons, de volailles & de fruits. Je tâchai de lui témoigner ma reconnoiſſance des bontés & de l'amitié qu'elle avoit pour moi, mais je l'aſſurai que je mettrois ſûrement à la voile dès le matin du jour ſuivant: elle fondit en larmes comme à ſon ordinaire, &, quand ſon agitation ſe fut calmée, elle me demanda par ſignes quand je reviendrois. Je lui fis comprendre que

ce ſeroit dans cinquante jours, elle me dit par ſignes de ne pas attendre ſi long-tems, & de revenir dans trente. Comme je perſiſtois à exprimer toujours le nombre que j'avois fixé, elle me parut ſatisfaite; elle reſta à bord juſqu'à la nuit, & ce fut avec beaucoup de peine qu'on parvint à la déterminer à retourner à terre. Lorſqu'on lui dit que le bateau étoit prêt, elle ſe jetta ſur un fauteuil, & pleura pendant long-tems avec tant de ſenſibilité que rien ne pouvoit la calmer: à la fin cependant elle entra dans le bateau avec beaucoup de répugnance, accompagnée des gens de ſa ſuite & du vieillard. Le vieillard nous avoit dit ſouvent que ſon fils, qui avoit environ quatorze ans, s'embarqueroit avec nous; le jeune homme paroiſſoit y conſentir. Comme il avoit diſparu pendant deux jours, je m'informai de lui dès que je ne le vis plus; ſon pere me fit entendre qu'il étoit allé dans l'intérieur de l'Iſle voir ſes amis, & qu'il reviendroit aſſez à tems pour notre départ; nous ne l'avons jamais revu, & j'ai des raiſons de croire que, lorſque le moment de mettre à la voile approcha, la tendreſſe du vieillard avoit ſuccombé, & qu'afin de conſerver ſon enfant près de lui, il l'avoit caché, juſqu'à ce que le vaiſſeau fût parti.

ANN. 1767. Juillet.

LE lundi 27, à la pointe du jour, nous démarrâmes, & j'envoyai en même-tems à terre le grand bateau & le canot, afin de remplir quelques-unes de nos pièces d'eau qui étoient vuides. Dès qu'ils furent près de la côte, ils virent avec ſurpriſe tout le rivage couvert d'habitans; & doutant s'il étoit prudent de débarquer au milieu d'un ſi grand nombre d'Otahitiens,

ANN. 1767. Juillet.

ils étoient prêts à s'en revenir au vaiſſeau. Dès que les Indiens s'en apperçûrent, la Reine s'avança, & les invita à deſcendre. Comme elle conjecturoit les raiſons qui pouvoient les arrêter, elle fit retirer les naturels du pays de l'autre côté de la rivière. Pendant que nos gens allèrent remplir les tonneaux, elle mit dans le bateau quelques cochons & des fruits; &, lorſqu'ils y rentrèrent, elle vouloit à toute force revenir avec eux au vaiſſeau. L'Officier cependant qui avoit reçu ordre de n'amener perſonne, ne voulut pas le lui permettre: voyant que ſes prières étoient inutiles, elle fit lancer en mer une double pirogue conduite par ſes Indiens. Quinze ou ſeize autres pirogues la ſuivirent, & elles vinrent toutes au vaiſſeau. La Reine monta à bord; l'agitation où elle étoit l'empêchoit de parler, & ſa douleur ſe répandit en larmes. Après qu'elle y eut paſſé environ une heure, il s'éleva une briſe; nous levâmes l'ancre & nous mîmes à la voile. Dès qu'elle s'apperçut qu'elle devoit abſolument retourner dans ſa pirogue, elle nous embraſſa de la maniere la plus tendre, en verſant beaucoup de pleurs; toute ſa ſuite témoigna également un grand chagrin de nous voir partir. Bientôt après nous eûmes calme tout plat, & j'envoyai les bateaux en avant pour nous touer; toutes les pirogues des Otahitiens revinrent alors près de notre bâtiment, & celle qui portoit la Reine s'approcha des mantelets de la ſainte-barbe, où ſes gens l'attachèrent. Quelques minutes enſuite, elle alla dans l'avant de ſa pirogue, & s'y aſſit en pleurant ſans qu'on pût la conſoler. Je lui donnai pluſieurs choſes que je crus pouvoir lui être utiles, & quelques autres pour ſa parure; elle les

reçut en ſilence, & ſans y faire beaucoup d'attention. A dix heures, nous avions dépaſſé le récif, il s'éleva un vent frais ; nos amis les Otahitiens & ſur-tout la Reine, nous dirent adieu pour la derniere fois, avec tant de regrets & d'une façon ſi touchante, que j'eus le cœur ſerré, & que mes yeux ſe remplirent de larmes.

ANN. 1767. Juillet.

A midi, le mouillage d'où nous étions partis nous reſtoit au S. E. $\frac{1}{2}$ E. à douze milles de diſtance, il eſt ſitué au 17$^{d}$ 30$'$ de latitude S., & au 130$^{d}$ de longitude O., & je lui ai donné le nom de *Havre de Port-Royal.*

# CHAPITRE VIII.

*Deſcription plus particulière des Habitans d'Otahiti, de la vie domeſtique, des mœurs & des Arts de ces Inſulaires.*

ANN. 1767. Juillet.

APRÈS avoir ſéjourné à la hauteur d'Otahiti, depuis le 24 Juin, juſqu'au 27 Juillet, je vais donner une deſcription de ſes habitans, des arts & des mœurs de ces Inſulaires, autant que j'ai pu les connoître. Mais, comme j'ai été malade & obligé de garder le lit, ma narration ſera moins exacte & moins detaillée que ſi j'avois joui d'une ſanté meilleure.

LES habitans de cette Iſle ſont grands, bienfaits, agiles, diſpos, & d'une figure agréable. La taille des hommes eſt en général de cinq pieds ſept à cinq pieds dix pouces, & il y en a peu qui ſoient plus petits ou d'une taille plus haute. Celle des femmes eſt de cinq pieds ſix pouces. Le teint des hommes eſt baſané, & ceux qui vont ſur l'eau l'ont beaucoup plus bronzé que ceux qui vivent toujours à terre. Leurs cheveux ſont ordinairement noirs, mais quelquefois bruns, rouges ou blonds, ce qui eſt digne de remarque, parce que les cheveux de tous les naturels d'Aſie, d'Afrique & d'Amérique ſont noirs ſans exception; ils les nouent dans une ſeule touffe ſur le milieu de la tête, ou en deux parties une de chaque côté; d'autres pourtant les

laiſſent flottants, & alors ils bouclent avec beaucoup de roideur; les enfans des deux ſexes les ont ordinairement blonds. Leurs cheveux ſont arrangés très-proprement, quoiqu'ils ne connoiſſent point l'uſage des peignes; ceux à qui nous en avions donné, ſavoient très-bien s'en ſervir. C'eſt un uſage univerſel parmi eux de s'oindre la tête avec une huile de cocos, dans laquelle ils infuſent la poudre d'une racine qui a une odeur approchante de celle de la roſe. Toutes les femmes ſont jolies & quelques-unes d'une très-grande beauté. Ces Inſulaires ne paroiſſoient pas regarder la continence comme une vertu, les Otahitiennes vendoient leurs faveurs à nos gens librement & en public, & même leurs peres & leurs freres nous les amenoient ſouvent eux-mêmes, afin de tranſiger ſur cet article; ils connoiſſent pourtant le prix de la beauté, & la grandeur du clou qu'on nous demandoit pour la jouiſſance d'une femme, étoit toujours proportionnée à ſes charmes. Les Inſulaires, qui venoient nous préſenter des filles au bord de la rivière, nous montroient avec un morceau de bois la longueur & la groſſeur du clou pour lequel ils nous les céderoient. Si nous conſentions au marché, ils nous les envoyoient ſur un bateau: car nous ne permettions pas aux hommes de traverſer la rivière. L'équipage faiſoit ce trafic depuis long-tems, lorſque les Officiers s'en apperçurent; quand quelques-uns de nos gens s'écartoient un peu pour aller recevoir des femmes, ils avoient la précaution d'en mettre d'autres en ſentinelle pour n'être pas découverts. Dès que j'en fus informé, je ne m'étonnai plus qu'on arrachât les fers & les clous du vaiſſeau, & qu'il fût en

ANN. 1767. Juillet.

ANN. 1767. Juillet.

danger d'être mis en piéces ; tout notre monde avoit par jour des proviſions fraîches & des fruits autant qu'ils pouvoient en manger, & j'avois été embarraſſé juſqu'alors d'expliquer d'où provenoit cette détérioration. L'habillement des hommes & des femmes eſt de bonne grace, & leur ſied bien ; il eſt fait d'une eſpèce d'étoffe blanche, que leur fournit l'écorce d'un arbuſte, & qui reſſemble beaucoup au gros papier de la Chine. Deux pièces de cette étoffe forment leur vêtement ; l'une qui a un trou au milieu pour y paſſer la tête, pend depuis les épaules juſqu'à mi-jambe devant & derrière ; l'autre a quatre ou cinq verges de longueur & à-peu-près une de largeur ; ils l'enveloppent autour de leur corps ſans la ſerrer. Cette étoffe n'eſt point tiſſue ; elle eſt fabriquée comme le papier, avec les fibres ligneuſes d'une écorce intérieure qu'on a miſes en macération, & qu'on a enſuite étendues & battues les unes ſur les autres. Les plumes, les fleurs, les coquillages & les perles ſont partie de leurs ornemens & de leur parure ; ce ſont les femmes ſur-tout qui portent les perles ; j'en ai acheté environ deux douzaines de petites ; elles ſont d'une couleur aſſez brillante, mais elles ſont toutes écaillées par les trous qu'on y a fait. M. Furneaux en vit pluſieurs dans ſon excurſion à l'Oueſt de l'Iſle ; mais il ne put en acheter aucune quoi qu'il en offrît. Je remarquai que c'eſt ici un uſage univerſel parmi les hommes & les femmes de ſe peindre les feſſes & le derrière des cuiſſes, avec des lignes noires très-ſerrées, & qui repréſentent différentes figures ; ils ſe piquent la peau avec la dent d'un inſtrument aſſez reſſemblant à un peigne, & ils mettent

mettoient dans les trous une eſpèce de pâte compoſée d'huile & de ſuie qui laiſſe une tache ineffaçable. Les petits garçons & les petites filles au-deſſous de douze ans, ne portent point ces marques ; nous vîmes quelques hommes dont les jambes étoient peintes en échiquier de la même manière, & il nous parut qu'ils avoient un rang diſtingué & une autorité ſur les autres Inſulaires. Un des principaux ſuivants de la Reine nous ſembla beaucoup plus diſpoſé que le reſte des Otahitiens à imiter nos manieres, & nos gens, dont il devint bientôt l'ami, lui donnèrent le nom de Jonathan. M. Furneaux le revêtit d'un habit complet à l'Angloiſe, qui lui alloit très-bien ; nos Officiers étoient toujours portés à terre, parce qu'il y avoit un banc de ſable à l'endroit où nous débarquions ; Jonathan, fier de ſa nouvelle parure, ſe faiſoit auſſi porter par quelques-uns de ſes gens. Il entreprit bientôt de ſe ſervir du couteau & de la fourchette dans ſes repas ; mais, lorſqu'il avoit pris un morceau avec ſa fourchette, il ne pouvoit pas venir à bout de conduire cet inſtrument ; il portoit ſa main à ſa bouche, entraîné par la force de l'habitude, & le morceau qui étoit au bout de la fourchette alloit paſſer à côté de ſon oreille.

ANN. 1767. Juillet.

LES Otahitiens ſe nourriſſent de cochons, de volailles, de chiens & de poiſſons, de fruit-à-pain, de bananes, d'ignames, de pommes & d'un autre fruit aigre, qui n'eſt pas bon en lui-même, mais qui donne un goût fort agréable au fruit-à-pain grillé, avec lequel ils le mangent ſouvent. Il y

ANN. 1767. Juillet.

a dans l'Iſle beaucoup de rats, mais je n'ai pas vu qu'ils les mangeaſſent. La rivière fournit de bons mulets, mais ils ne ſont ni gros, ni en grande quantité : ils trouvent ſur le récif des conques, des moules & d'autres coquillages qu'ils prennent à la marée baſſe, & qu'ils mangent cruds avec du fruit-à-pain, avant de retourner à terre. La rivière produit auſſi de belles écreviſſes ; &, à peu de diſtance de la côte, ils pêchent avec des lignes & des hameçons de nacre-de-perle, des perroquets de mer & d'autres eſpèces de poiſſons, qu'ils aiment ſi paſſionnément, qu'ils ne voulurent jamais nous en vendre, malgré le haut prix que nous leur en offrions. Ils ont encore de très-grands filets à petites mailles, avec leſquels ils pêchent certains poiſſons de la groſſeur des ſardines. Tandis qu'ils ſe ſervoient de leurs lignes & filets avec beaucoup de ſuccès, nous voulûmes les employer auſſi, mais nous ne prîmes pas un ſeul poiſſon ; nous nous procurâmes quelques-uns de leurs hameçons & de leurs lignes, mais n'ayant pas leur adreſſe, nous ne réuſsîmes pas mieux.

VOICI la manière dont ils apprêtent leurs alimens. Ils allument du feu en frottant le bout d'un morceau de bois ſec ſur le côté d'un autre, à-peu-près comme nos Charpentiers aiguiſent leurs ciſeaux ; ils font enſuite un creux d'un demi-pied de profondeur & de deux ou trois verges de circonférence ; ils en pavent le fond avec de gros cailloux unis, & ils font du feu avec du bois ſec, des feuilles & des coques de noix de cocos. Lorſque les pierres ſont aſſez chaudes, ils

ſéparent les charbons & retirent les cendres ſur les côtés ; ils couvrent le foyer d'une couche de feuilles vertes de cocotiers, & ils y placent l'animal qu'ils veulent cuire, après l'avoir enveloppé de feuilles de plane ; ſi c'eſt un petit cochon, ils l'apprêtent ainſi ſans le dépecer, & ils le coupent en morceaux s'il eſt gros. Lorſqu'il eſt dans le foyer, ils le recouvrent de charbons, & ils mettent par-deſſus une autre couche de fruits-à-pain & d'ignames, également enveloppés dans des feuilles de plane ; ils y répandent enſuite le reſte des cendres, des pierres chaudes, & beaucoup de feuilles de cocos ; ils revêtent le tout de terre, afin d'y concentrer la chaleur. Ils ouvrent le trou après un certain tems proportionné au volume de ce qu'on y fait cuire ; ils en tirent les aliments qui ſont tendres, pleins de ſuc, &, ſuivant moi, beaucoup meilleurs que ſi on les avoit apprêtés de toute autre manière : le jus des fruits, & l'eau ſalée forment toutes leurs ſauces. Ils n'ont pas d'autres couteaux que des coquilles avec leſquelles ils découpent très-adroitement & dont ils ſe ſervent toujours.

ANN. 1767. Juillet.

NOTRE Canonnier, pendant la tenue du marché, avoit coûtume de dîner à terre ; il n'eſt pas poſſible de décrire l'étonnement & la ſurpriſe qu'ils témoignèrent, lorſqu'ils virent qu'il faiſoit cuire ſon cochon & ſa volaille dans une marmite. J'ai obſervé plus haut qu'ils n'ont point de vaſe ou poterie qui aille au feu, & qu'ils n'ont aucune idée de l'eau chaude & de ſes effets. Dès que le vieillard fut en poſſeſſion du pot de fer que nous lui avions donné, lui & ſes amis y firent bouillir leurs aliments. La

ANN. 1767. Juillet.

Reine & pluſieurs des chefs, qui avoient reçu de nous des marmites, s'en ſervoient conſtamment ; & les Otahitiens alloient en foule voir cet inſtrument, comme la populace va contempler un Spectacle de monſtres & de marionettes dans nos foires d'Europe. Il nous parut qu'ils n'ont d'autre boiſſon que de l'eau, & qu'ils ignorent heureuſement l'art de faire fermenter le ſuc des végétaux pour en tirer une liqueur enivrante. Nous avons déja dit qu'il y a dans l'Iſle des cannes à ſucre ; mais, à ce qu'il nous ſembla, ils n'en font d'autre uſage que de les mâcher, & même cela ne leur arrive pas habituellement ; ils en rompent ſeulement un morceau lorſqu'ils paſſent par haſard dans les lieux où croît cette plante.

NOUS n'avons pas eu beaucoup d'occaſions de connoître en détail leur vie domeſtique & leurs amuſemens ; nous jugeâmes par leurs armes & les cicatrices que portoient pluſieurs d'entr'eux, qu'ils ſont quelquefois en guerre ; nous vîmes par la grandeur de ces cicatrices, qu'elles étoient les ſuites des bleſſures conſidérables que leur avoient faites des pierres, des maſſues, & d'autres armes obtuſes ; nous reconnûmes auſſi par-là, qu'ils avoient fait des progrès dans la Chirurgie, & nous en eûmes bientôt des preuves plus certaines. Un de nos Matelots étant à terre ſe mit une écharde dans le pied : comme notre Chirurgien étoit à bord, un de ſes camarades s'efforça de la tirer avec un canif ; mais après avoir fait beaucoup ſouffrir le patient, il fut obligé d'abandonner l'entrepriſe. Notre vieil Otahitien préſent à cette ſcène, appella alors un

de ſes compatriotes qui étoit de l'autre côté de la rivière. Celui-ci examina le pied du Matelot & courut ſur le champ au rivage. Il prit une coquille qu'il rompit avec ſes dents, & au moyen de cet inſtrument il ouvrit la plaie & en arracha l'écharde dans l'eſpace d'une minute. Sur ces entrefaites, le vieillard qui étoit allé à quelques pas dans le bois, rapporta une eſpèce de gomme qu'il appliqua ſur la bleſſure ; il l'enveloppa d'un morceau d'étoffe, & dans deux jours le Matelot fut parfaitement guéri. Nous apprîmes enſuite que cette gomme diſtille d'un prunier; notre Chirurgien s'en procura & l'employa avec beaucoup de ſuccès comme un baume vulnéraire.

ANN. 1767. Juillet.

J'AI déja décrit les habitations de ces heureux Inſulaires ; outre leurs maiſons, nous vîmes des hangars fermés, & ſur les poteaux qui ſoutiennent ces édifices pluſieurs figures groſſièrement ſculptées, d'hommes, de femmes, de chiens & de cochons. Nous nous apperçûmes que les Naturels du pays entroient de tems en tems dans ces édifices d'un pas lent & avec la contenance de la douleur, & nous conjecturâmes que c'étoient les cimetières où ils dépoſoient leurs morts Le milieu des hangars étoit bien pavé avec de grandes pierres rondes, mais il nous parut qu'on n'y marchoit pas ſouvent, car l'herbe y croiſſoit par-tout. Je me ſuis appliqué avec une attention particulière à découvrir ſi les Otahitiens avoient un culte religieux, mais je n'en ai pas pu reconnoître la moindre trace.

LES pirogues de ces peuples ſont de trois eſpèces différentes. Quelques-unes ſont compoſées d'un ſeul arbre & portent de deux à ſix hommes. Ils s'en ſer-

ANN. 1767. Juillet.

vent ſur-tout pour la pêche, & nous en avons toujours vu un grand nombre occupées ſur le récif. D'autres ſont conſtruites de planches, jointes enſemble très-adroitement; elles ſont plus ou moins grandes & portent de dix à quarante hommes. Ordinairement ils en attachent deux enſemble, & entre l'une & l'autre ils dreſſent deux mâts. Les pirogues ſimples n'ont qu'un mât au milieu du bâtiment & un balancier ſur un des côtés. Avec ces navires ils font voile bien avant dans la mer, & probablement juſques dans d'autres iſles, d'où ils rapportent des fruits du plane, des bananes, des ignames, qui ſemblent y être plus abondans qu'à Otahiti. Ils ont une troiſième eſpèce de pirogues qui paroiſſent deſtinées principalement aux parties de plaiſir & aux fêtes d'appareil; ce ſont de grands bâtimens ſans voiles, dont la forme reſſemble aux gondoles de Véniſe; ils élèvent au milieu une eſpèce de toît, & ils s'aſſeyent les uns deſſus, les autres deſſous. Aucun de ces derniers bâtimens n'approcha du vaiſſeau, excepté le premier & le ſecond jour de notre arrivée; mais nous en voyions trois ou quatre fois par ſemaine, une proceſſion de huit ou dix, qui paſſoient à quelque diſtance de nous, avec leurs enſeignes déployées & beaucoup de petites pirogues à leur ſuite, tandis qu'un grand nombre d'Habitans les ſuivoient en courant le long du rivage. Ordinairement ils dirigeoient leur marche vers la pointe extérieure d'un récif, ſitué à environ quatre milles à l'Oueſt de notre mouillage: après s'y être arrêtés l'eſpace d'une heure, ils s'en retournoient. Ces proceſſions, cependant, ne ſe font jamais que dans un beau tems, & tous les Otahitiens

ANN. 1767. Juillet.

qui ſont à bord ſont parés avec plus de ſoin, quoique dans les autres pirogues ils ne portent qu'une pièce d'étoffe autour de leurs reins. Les rameurs & ceux qui gouvernoient le bâtiment étoient habillés de blanc; les Otahitiens aſſis ſur le toît & deſſous étoient vêtus de blanc & de rouge, & les deux hommes montés ſur la proue de chaque pirogue étoient habillés tout en rouge. Nous allions quelquefois dans nos bateaux pour les examiner, & quoique nous n'en approchaſſions jamais de plus d'un mille, nous les voyions pourtant avec nos lunettes auſſi diſtinctement que ſi nous avions été au milieu d'eux.

ILS fendent un arbre dans la direction de ſes fibres en planches auſſi minces qu'il leur eſt poſſible; & c'eſt de ces morceaux de bois qu'ils conſtruiſent leurs pirogues. Ils abattent d'abord l'arbre avec une hache faite d'une eſpèce de pierre dure & verdâtre, à laquelle ils adaptent un manche fort adroitement. Ils coupent enſuite le tronc ſuivant la longueur dont ils veulent en tirer des planches. Voici comment ils s'y prennent pour cette opération. Ils brûlent un des bouts juſqu'à ce qu'il commence à ſe gercer, & ils le fendent enſuite avec des coins d'un bois dur. Quelques-unes de ces planches ont deux pieds de largeur & quinze à vingt de long. Ils en applaniſſent les côtés avec des petites haches qui ſont également de pierre; ſix ou huit hommes travaillent quelquefois ſur la même planche; comme leurs inſtrumens ſont bientôt émouſſés, chaque ouvrier a près de lui une coque de noix de coco remplie d'eau, & une pierre polie, ſur laquelle il aiguiſe ſa hache preſque à

ANN. 1767. Juillet.

toutes les minutes. Ces planches ont ordinairement l'épaiſſeur d'un pouce ; ils en conſtruiſent un bateau, avec toute l'exactitude que pourroit y mettre un habile Charpentier. Afin de joindre ces planches, ils font des trous avec un os attaché à un bâton qui leur ſert de villebrequin ; dans la ſuite ils ſe ſervirent pour cela de nos clous avec beaucoup d'avantage : ils paſſent dans ces trous une corde treſſée qui lie fortement les planches l'une à l'autre. Les coutures ſont calfatées avec des joncs ſecs, & tout l'extérieur du bâtiment eſt enduit d'une gomme que produiſent quelques-uns de leurs arbres & qui remplace très-bien l'uſage de la poix.

LE bois dont ils ſe ſervent pour leurs grandes pirogues eſt une eſpèce de pommier, très-droit & qui s'élève à une hauteur conſidérable. Nous en meſurâmes pluſieurs qui avoient près de huit pieds de circonférence au tronc & vingt à quarante de contour à la hauteur des branches, & qui étoient par-tout à-peu-près de la même groſſeur. Notre Charpentier dit qu'à d'autres égards ce n'étoit pas un bon bois de conſtruction, parce qu'il eſt très-léger. Les petites pirogues ne ſont que le tronc creuſé d'un arbre à-pain, qui eſt encore plus léger & plus ſpongieux. Le tronc a environ ſix pieds de circonférence & l'arbre en a vingt à la hauteur des branches.

LES principales armes des Otahitiens ſont les maſſues, les bâtons noueux par le bout, & les pierres qu'ils lancent avec la main ou avec une fronde. Ils ont des arcs & des flèches ; la flèche n'eſt pas pointue, mais ſeulement

ment terminée par une pierre ronde, & ils ne s'en ſervent que pour tuer des oiſeaux.

ANN. 1767. Juillet.

JE n'ai vu aucune tourterelle pendant tout le tems que j'ai été à Otahiti, cependant lorſque j'en montrai aux Habitans quelques petites que j'avois apportées de l'iſle de la *Reine Charlotte*, ils me firent ſigne qu'ils en avoient de beaucoup plus groſſes. Je regrettai la perte d'un bouc qui mourut bientôt après notre départ de *San-Jago*, ſans que ni l'une ni l'autre de deux chèvres que nous avions fût pleine. Si le bouc avoit encore été vivant, j'aurois débarqué ces trois animaux dans l'iſle, & ſi les chèvres étoient devenues pleines, je les y aurois laiſſées, & je crois que dans peu d'années ils auroient peuplé Otahiti d'animaux de leur eſpèce.

LE climat d'Otahiti paroît très-bon, & l'iſle eſt un des pays les plus ſains & les plus agréables de la terre. Nous n'avons remarqué aucune maladie parmi les Habitans. Les montagnes ſont couvertes de bois les vallées d'herbages, & l'air, en général, y eſt ſi pur, que malgré la chaleur, notre viande s'y conſervoit deux jours & le poiſſon un. Nous n'y trouvâmes ni grenouille, ni crapaud, ni ſcorpion, ni millepieds, ni ſerpent d'aucune eſpèce; les fourmis, qui y ſont en très-petit nombre, ſont les ſeuls inſectes incommodes que nous ayions vu.

LA partie S. E. de l'iſle ſemble être mieux cultivée & plus peuplée que celle où nous débarquâmes; chaque jour il en arrivoit des bateaux chargés de différens fruits; & les proviſions étoient alors dans notre

ANN. 1767. Juillet.

marché en plus grande quantité & à plus bas prix que lorſqu'il n'y avoit que les fruits du canton voiſin de notre mouillage.

LE flux & le reflux de la marée y ſont peu conſidérables & ſon cours eſt irrégulier, parce qu'elle eſt maîtriſée par les vents. Il faut pourtant remarquer que les vents y ſoufflent d'ordinaire de l'E. au S. S. E., & que ce ſont le plus ſouvent de petites briſes.

LE ſéjour d'Otahiti fut très-ſalutaire à tout l'équipage & au-delà de ce que nous en attendions, car en quittant l'iſle nous n'avions pas un ſeul malade à bord, excepté mes deux Lieutenans & moi ; & même nous entrions en convaleſcence, quoique nous fuſſions encore bien foibles.

IL eſt certain qu'aucun de nos gens n'y contracta la maladie vénérienne ; comme ils eurent commerce avec un grand nombre de femmes, il eſt extrêmement probable qu'elle n'étoit pas encore répandue dans cette iſle. Cependant le Capitaine Cook, dans ſon voyage ſur l'*Endeavour*, l'y trouva établie ; le *Dauphin*, & la *Boudeuſe* & l'*Etoile*, commandés par M. de Bougainville, ſont les ſeuls vaiſſeaux connus qui aient abordé avant lui à Otahiti. C'eſt à M. de Bougainville ou à moi, à l'Angleterre ou à la France qu'il faut reprocher d'avoir infecté de cette peſte terrible une race de peuples heureux ; mais j'ai la conſolation de pouvoir diſculper ſur cet article d'une manière évidente & ma patrie & moi.

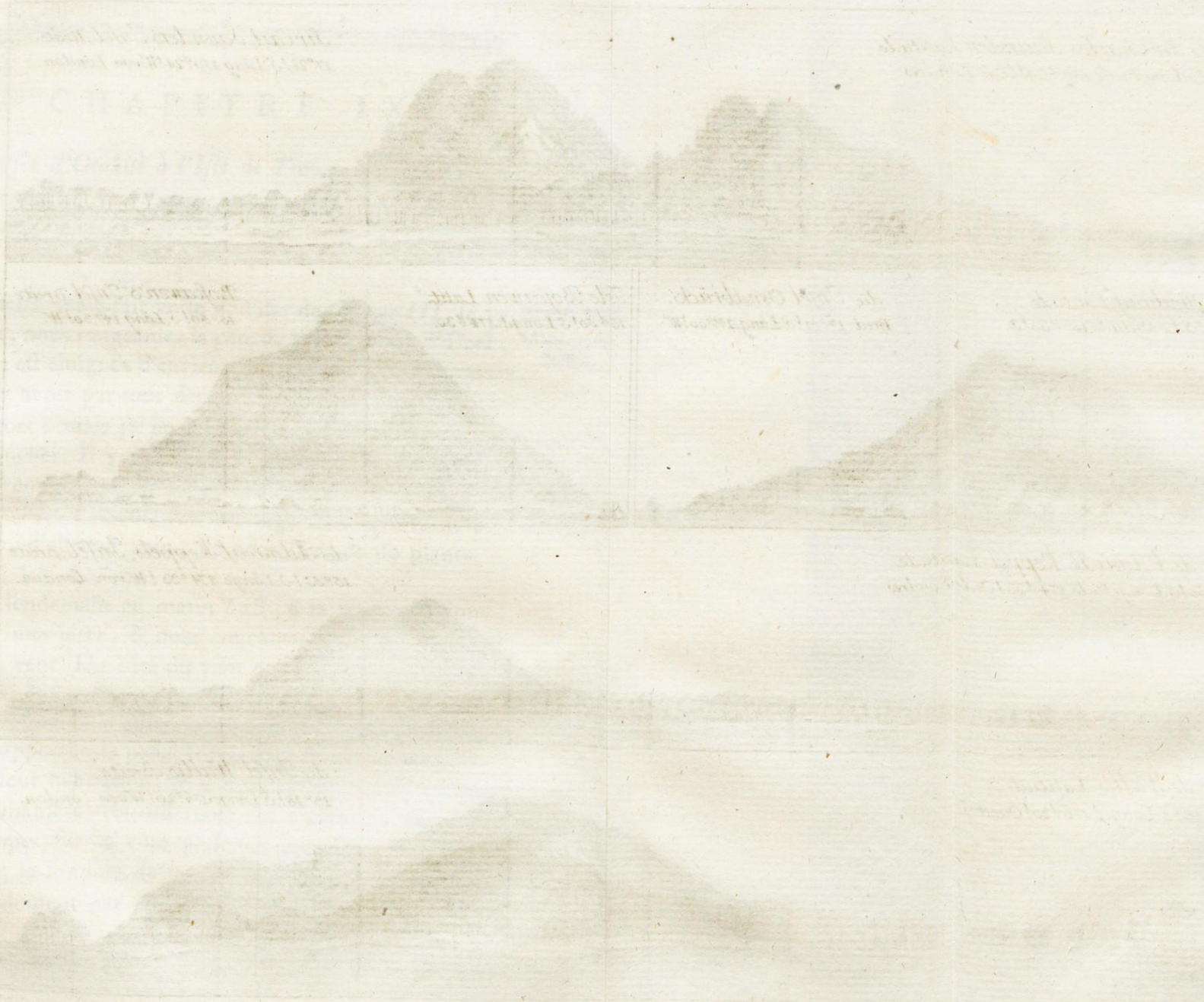
CHACUN ſait que le Chirurgien de tout vaiſſeau de Sa Majeſté, tient une liſte des perſonnes de l'équi-

page qui ſont malades, qu'il y ſpécifie leurs incommodités & le tems où il a commencé & achevé de les ſoigner. Me trouvant un jour préſent lorſqu'on payoit la ſolde de l'équipage, pluſieurs Matelots s'oppoſèrent au paiement du Chirurgien, en diſant que quoiqu'il les eût rayés de ſa liſte, & qu'il certifiât leur guériſon, ils étoient encore malades. Depuis ce tems, toutes les fois que le Chirurgien déclaroit qu'un homme inſcrit ſur la liſte des malades étoit guéri, j'ai toujours fait venir le convaleſcent devant moi pour conſtater la vérité de la déclaration. S'il diſoit qu'il avoit encore quelques ſymptômes de maladie, je le laiſſois ſur la liſte; lorſqu'il avouoit qu'il étoit entièrement rétabli, je lui faiſois ſigner le livre en ma préſence afin de confirmer le rapport du Chirurgien. J'ai dépoſé à l'Amirauté une copie de la liſte des malades pendant mon voyage; elle a été ſignée ſous mes yeux par les convaleſcens; elle contient le rapport du Chirurgien écrit de ma propre main, & enſuite mon certificat. On y voit, qu'excepté un malade renvoyé en Angleterre ſur la Flûte, le dernier enregiſtré pour maladie vénérienne, eſt déclaré, par ſa ſignature & la mienne & par le rapport du Chirurgien, avoir été guéri le 27 Décembre 1766 près de ſix mois avant notre arrivée à Otahiti, où nous débarquâmes le 19 Juin 1767, & que le premier inſcrit pour la même maladie, en nous en revenant, a été mis entre les mains du Chirurgien, le 26 Février 1768, ſix mois après que nous eûmes quitté l'iſle d'où nous partîmes le 26 Juillet 1767. Tout l'équipage a donc été exempt de mal vénérien pendant quatorze mois & un jour, & nous avons paſſé le milieu de cet eſpace de tems

ANN. 1767. Juillet.

ANN. 1767. Juillet.

à Otahiti ; enfin j'ajouterai que le premier qui fut inſcrit ſur la liſte comme attaqué du mal vénérien en nous en revenant, avoit contracté ſa maladie au Cap de *Bonne-Eſpérance* où nous étions alors.

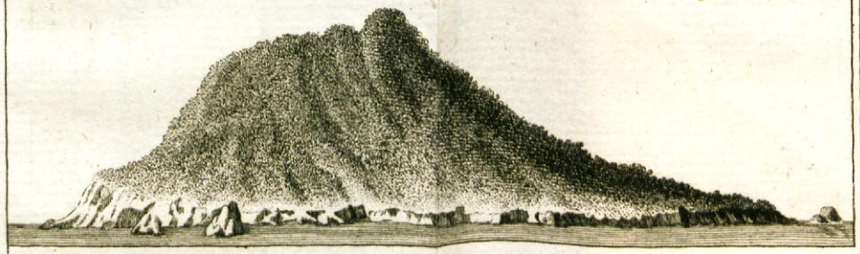


Isle de Sir Charles Saunder, Latitude
17.d 28! S. Longitude 150 d 24! O. de Londres.

Sir Carl Saunders Insel, Breite
17.°28! S. Läng. 150.°24! W. von London.

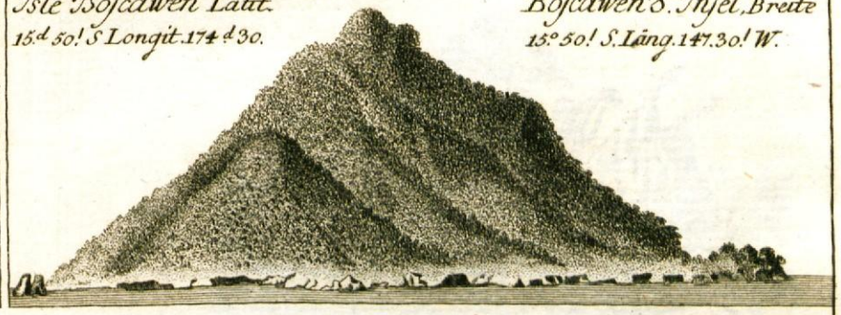
Isle Osnabrug, Latitude
17.d 51! S. Longitude 147 d 00! O.

die Insel Osnabrück,
Breit. 17.°51! S. Läng. 147 00! W.



Isle Boscawen Latit.
15.d 50! S Longit. 174 d 30.

Boscawen's. Insel, Breite
15.° 50! S. Läng. 147.30! W.

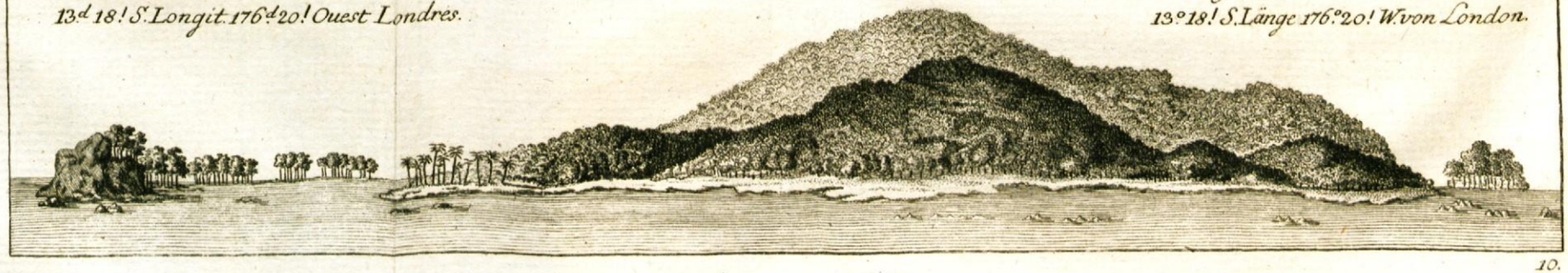


Isle de l'Amiral Keppel, Latitude
15.d 55! S. Longitude 174 d 33! O. de Londres.

des Admiral Keppels Insel, Breite
15.°55! S. Länge 174.°33! W. von London.

Isle de Wallis, Latitude.
13.d 18! S. Longit. 176.d 20! Ouest Londres.

die Insel Wallis, Breite
13.°18! S. Länge 176.°20! W. von London.



# CHAPITRE IX.

*Traverſée d'Otahiti à l'Iſle de Tinian. Deſcription de quelques autres Iſles que nous avons découvertes dans la Mer du Sud.*

APRÈS avoir fait voile de l'iſle de *George III*, le 27 Juillet, nous rangeâmes la côte de l'iſle *du Duc d'York*, qui en eſt éloignée d'environ deux milles. Il nous parut qu'il y avoit par-tout des baies ſûres & au milieu un bon port ; mais je ne crus pas qu'elle valût la peine d'y toucher. Il y a des hautes montagnes au milieu & à l'extrémité occidentale de l'Iſle ; la partie de l'Eſt eſt plus baſſe, & la côte ſur le rivage eſt couverte de cocotiers, d'abres à pain, de pommiers & de planes. ANN. 1767. Juillet.

LE lendemain au matin, 28, à la pointe du jour, nous vîmes terre, & nous courûmes deſſus en rangeant ſous le vent. Du côté du vent on trouve de très-grands briſans, & ſous le vent, des rochers ; il ſemble pourtant qu'en pluſieurs endroits, il y a de bons mouillages. Nous apperçûmes peu d'Inſulaires ; de petites huttes forment leur habitation, & il nous ſembla qu'ils vivoient d'une manière très-différente des Otahitiens. Nous découvrîmes ſur la côte pluſieurs cocotiers & d'autres arbres ; le ſommet de tous ces arbres avoit été rompu, probablement par un ouragan. La longueur de cette

ANN. 1767. Juillet.

Isle de Charles Saunders.

Isle du Lord How.

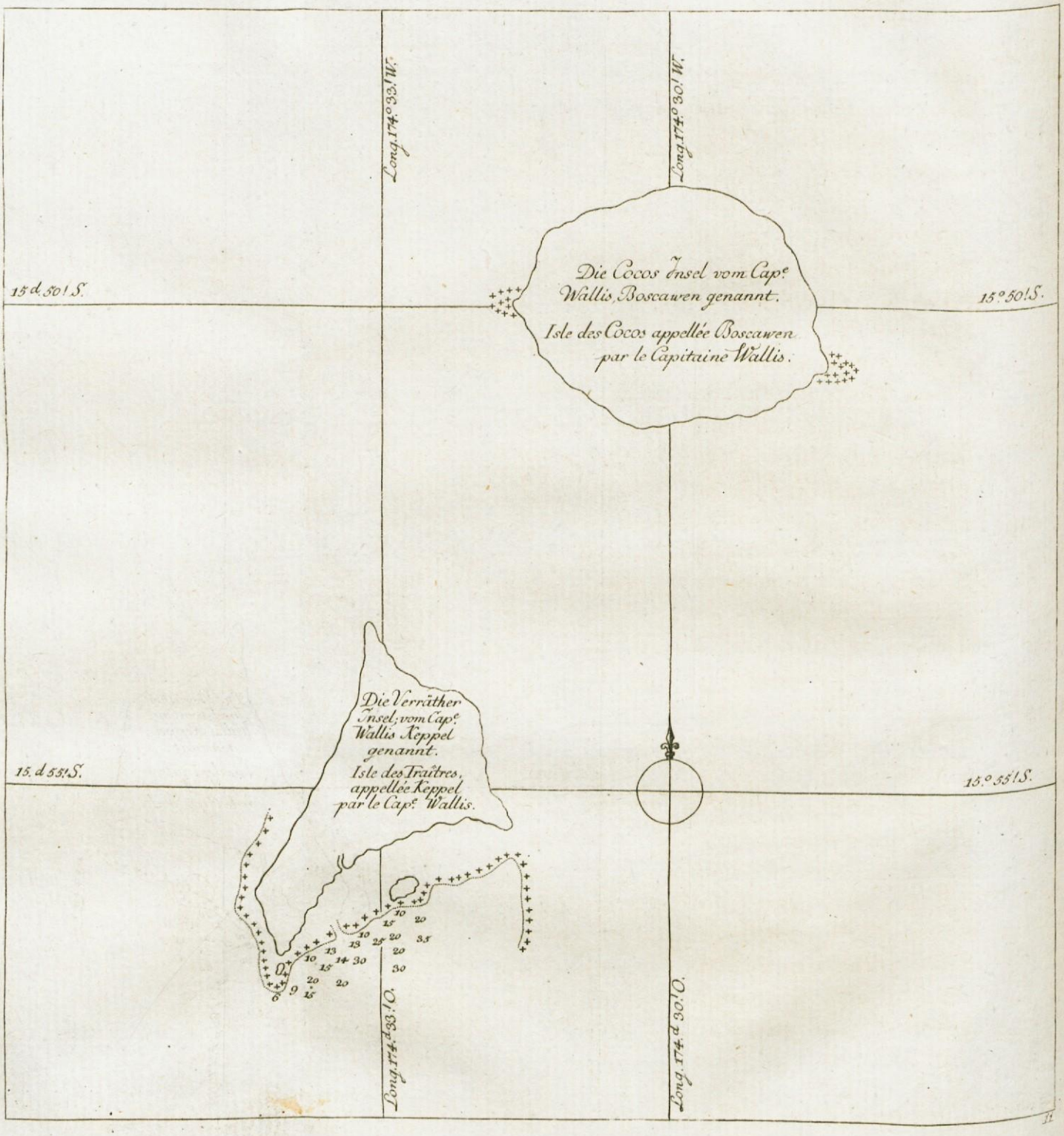
Isles de Scilly.

Isle est d'environ six milles; il y a au milieu une montagne fort élevée qui semble être fertile. Elle est située au 17^d 28′ de latitude S., &, suivant nos dernières observations, au 151^d 4′ de longitude O.; je l'appellai *Isle de Charles Saunders.*

LE 29, la variation de l'aiguille, calculée par les azimuths, étoit de 7^d 52′ E., & le lendemain, 30, à la pointe du jour, nous vîmes terre du N. $\frac{1}{4}$ E. au N. O. Nous voulions nous y arrêter; mais nous ne trouvâmes point de mouillages; toute l'Isle étoit environnée de brisans. Nous apperçumes de la fumée dans deux endroits, mais point d'habitans. Il croît, dans la partie sous le vent, des cocotiers, mais en petite quantité; je l'appellai *Isle du Lord How.* Elle a à-peu-près dix milles de longueur & quatre de large; elle est située au 16^d 46′ de latitude S., &, d'après nos observations, au 154^d 13′ de longitude O.

L'APRÈS-MIDI, nous vîmes une terre qui nous restoit à l'O. $\frac{1}{4}$ N., & nous gouvernâmes dessus. A cinq heures, nous apperçûmes des brisans qui s'étendoient assez loin du côté du Sud, & bientôt après nous remarquâmes au S. O. une terre basse & des brisans qui l'environnoient de tous les côtés.

NOUS gouvernâmes au vent toute la nuit, &, dès qu'il fut jour, nous forçâmes de voiles pour faire le tour de ces bas-fonds. A neuf heures, nous les avions dépassé & nous les nommâmes isles *de Scilly;* c'est un grouppe d'isles ou de bancs de sable exrêmement dangereux. Pendant les nuits les moins sombres & pen-


Long. 174° 33. W.
Long. 174° 30. W.
15 d. 50. S.
15° 50. S.
Die Cocos Insel vom Capt. Wallis, Boscawen genannt.
Isle des Cocos appellée Boscawen par le Capitaine Wallis.
Die Verräther Insel; vom Capt. Wallis Keppel genannt.
Isle des Traîtres, appellée Keppel par le Capt. Wallis.
15. d 55. S.
15. ° 55. S.
Long. 174. d 33. O.
Long. 174. d 30. O.

dant le jour, lorſque le temps eſt embrumé, un vaiſſeau peut ſe briſer deſſus ſans voir terre. Leur giſement eſt au 16$^{d}$ 28′ de latitude S., & au 155$^{d}$ 30′ de longitude O. ANN. 1767. Juillet.

Nous continuâmes à gouverner à l'Oueſt juſqu'à la pointe du jour du 13 Août ; nous vîmes terre alors à l'O. $\frac{1}{4}$ S., & nous tirâmes de ce côté. Sur les onze heures du matin, nous vîmes encore terre à l'O. S. O. ; à midi, nous reconnûmes que la premiere terre que nous avions vue, étoit une Iſle qui nous reſtoit à l'O. $\frac{1}{2}$ S., à environ cinq lieues, & qui avoit la forme d'un pain de ſucre. Nous avions le milieu de l'autre terre qui étoit auſſi une iſle en forme de pic, à l'O. S. O. à ſix lieues. Je donnai à la premiere, qui eſt preſque circulaire par trois milles de diamètre, le nom d'*Iſle de Boſcawen*, & j'appellai iſle *de Keppel* l'autre qui a trois milles & demi de long & deux de large. Le Port-Royal nous reſtoit alors à l'E. 4$^{d}$ 10′ S. à 478 lieues. 13 Août. Iſle de Boſcawen. Iſle de Keppel.

A deux heures, nous étions à environ deux milles de l'*Iſle de Boſcawen*, & nous apperçûmes quelques habitans ; mais l'iſle *de Keppel* étant au-deſſus du vent, & nous paroiſſant plus propre à nous donner un mouillage, nous tirâmes vers celle-ci. A ſix heures, nous n'en étions plus éloignés que d'un mille & demi, &, avec nos lunettes, nous découvrîmes pluſieurs Inſulaires ſur le rivage ; mais, comme il y avoit des briſans à une diſtance conſidérable de la côte, nous ne pûmes pas aborder, & nous paſsâmes toute la nuit à louvoyer.

ANN. 1767. Juillet.

LE 14, à quatre heures du matin, nous envoyâmes des bateaux pour ſonder & viſiter l'Iſle ; &, dès qu'il fut jour, nous prîmes notre route vers la partie du milieu. Les bateaux revinrent à midi, & nous dirent qu'ils s'étoient approchés juſqu'à une encablure de l'Iſle ſans trouver de fond ; que voyant un récif dont elle étoit bordée, ils l'avoient tourné & étoient entrés dans une large & profonde baie également remplie de rochers ; qu'en ſondant hors de la baie, ils avoient trouvé un mouillage par 14 à 20 braſſes, fond de ſable & de corail ; qu'en retournant une ſeconde fois dans la baie, ils avoient vû un ruiſſeau de bonne eau ; mais que la côte étant couverte de rochers, ils avoient cru devoir chercher un meilleur endroit de débarquement, & qu'effectivement ils en avoient trouvé un, un demi-mille plus loin. Nos gens ajoutèrent que le vaiſſeau pourroit faire de l'eau dans la rivière, parce qu'il ſeroit facile de conſtruire un chemin qui conduiroit de l'endroit du débarquement juſques-là ; mais qu'on auroit beſoin d'une forte garde pour nous mettre à l'abri des inſultes des habitans : ils n'avoient point vû de cochons ; ils rapportèrent ſeulement deux volailles, quelques noix de cocos, des fruits du plane & des bananes. Pendant que les bateaux étoient à terre, deux pirogues d'Indiens montées par ſix hommes, allèrent vers eux ; ils ſembloient avoir pour nous des diſpoſitions pacifiques, & paroiſſoient être de la même race que les Otahitiens ; ils étoient revêtus d'une eſpèce de natte, & avoient la premiere jointure des petits doigts coupée. Sur ces entrefaites, environ cinquante autres Inſulaires vinrent de l'intérieur des terres, juſqu'à cent verges de diſtance

diſtance des bateaux, mais ils ne voulurent pas avancer plus loin. Lorſque nos gens eurent fait toutes les obſervations qui ſe préſentèrent à eux, ils quittèrent le rivage, & trois des naturels du pays ſortirent de leur pirogues pour paſſer dans un de nos bateaux; mais, quand ils furent éloignés d'un demi-mille de la côte, ils ſe jettèrent tous trois précipitamment dans la mer, & s'en retournèrent à la nage. ANN. 1767. Août.

DÈS qu'on m'eut fait ce rapport, je conſidérai qu'il y auroit beaucoup d'inconvéniens à mouiller en cet endroit; je réfléchis en outre que c'étoit le tems le plus rigoureux de l'hiver dans l'hémiſphère auſtral; que notre bâtiment faiſoit eau; que l'arrière étoit très-fatigué par le gouvernail, & que nous ne connoiſſions pas juſqu'où le vaiſſeau étoit endommagé par la carene. Je jugeai par ces raiſons qu'il étoit peu en état d'eſſuyer les tempêtes & les gros tems que nous rencontrerions certainement, ſi nous faiſions route autour du Cap de Horn ou à travers le détroit de Magellan; qu'en dirigeant notre marche par ce côté, ſi le vaiſſeau venoit à doubler le cap ou paſſer le détroit heureuſement, il auroit encore abſolument beſoin d'un port pour s'y rafraîchir; & que nous n'en aurions aucun à notre portée. Je me décidai donc à faire voile le plus promptement que je pourrois, vers *Tinian* & *Batavia*, pour repaſſer en Europe par le Cap de *Bonne-Eſpérance*. Autant que nous pouvions juger de la longueur de ce chemin, il nous ſembloit que nous arriverions plutôt en Angleterre; ſi d'ailleurs le vaiſſeau ne pouvoit pas faire tout le voyage, nous ſauvions au

ANN. 1767. Août.

moins par-là nos vies, parce que, de l'endroit où nous étions juſqu'à *Batavia*, nous devions avoir probablement une mer calme, & n'être pas éloignés d'un port.

EN conſéquence de cette réſolution, nous fîmes voile à midi, & nous dépaſsâmes l'iſle de *Boſcawen* ſans la viſiter: c'eſt une Iſle ronde & élevée, abondante en bois & qui eſt remplie d'habitans; mais l'iſle de *Keppel* eſt beaucoup plus grande & paroît meilleure.

LA premiere eſt ſituée au 15 d 50′ de latitude S., & au 175 d de longitude O.; la ſeconde au 15 d 55′ de latitude S., & au 175 d 3′ de longitude O.

NOUS continuâmes notre route à l'O. N. O., juſqu'à dix heures du matin, du 16. Alors nous vîmes terre au N. $\frac{1}{4}$ E., & nous gouvernâmes deſſus. A midi, nous en étions à trois lieues; le terrein dans l'intérieur de la côte paroiſſoit élevé, mais au bord de l'eau il étoit bas, & d'un aſpect agréable; toute l'Iſle ſembloit être environnée par des récifs qui s'étendoient à deux ou trois milles dans la mer. En voguant le long de la côte, qui étoit couverte de cocotiers, nous vîmes quelques cabanes & de la fumée en pluſieurs endroits. Bientôt après nous évitâmes un banc de rochers, pour gagner le côté ſous le vent de l'Iſle, & nous envoyâmes en même-tems des bateaux pour ſonder & examiner la côte. Les bateaux rangèrent la terre de très-près, & trouvèrent qu'elle étoit pleine de rochers & garnie d'arbres qui croiſſoient juſqu'au bord de l'eau. Ces arbres de différentes eſpèces ne portoient point de fruits; il y en avoit quel-

ques-uns de très-grands. Au côté de l'Iſle ſitué ſous le vent, ils trouvèrent des cocotiers en petit nombre; mais ils ne virent pas une ſeule habitation. Ils découvrirent auſſi pluſieurs petits ruiſſeaux, qu'il auroit été facile de réunir en un ſeul courant. Dès qu'ils ſe furent approchés de la côte, pluſieurs pirogues, qui avoient chacun à bord ſix ou huit hommes, allèrent à eux. Ces Indiens leur parurent robuſtes & actifs; excepté une eſpèce de natte qui leur couvroit les reins, ils étoient entiérement nuds. Ils étoient armés de grandes maſſues ſemblables à celles qu'on donne à Hercule dans nos tableaux; ils en vendirent deux à notre Maître de vaiſſeau, pour un clou ou deux & quelques colifichets. Comme nos gens n'avoient vû d'autres animaux que des oiſeaux de mer, ils étoient très-curieux de ſavoir des naturels du pays s'ils en avoient de quelqu'autre eſpèce; mais il ne leur fut pas poſſible de ſe faire entendre. Pendant la conférence, les Indiens formèrent le projet de ſe ſaiſir de notre bateau; un deux ſe mit ſoudainement à le tirer vers les rochers. Nos gens ne purent pas les en empêcher, ſans décharger un coup de fuſil à deux doigts du viſage de celui qui étoit le plus empreſſé à cette manœuvre. Le coup ne leur fit point de mal; mais l'exploſion les effraya tellement qu'ils s'enfuirent avec beaucoup de précipitation. Nos bateaux quittèrent alors cet endroit; les eaux étoient devenues tout-à-coup ſi baſſes, qu'ils eurent beaucoup de peine à revenir au vaiſſeau; quand ils furent en pleine mer, ils trouvoient des pointes de rochers qui s'élevoient au-deſſus de ſa ſurface; excepté dans un endroit, tout le récif

ANN. 1767. Août.

ANN. 1767. Août.

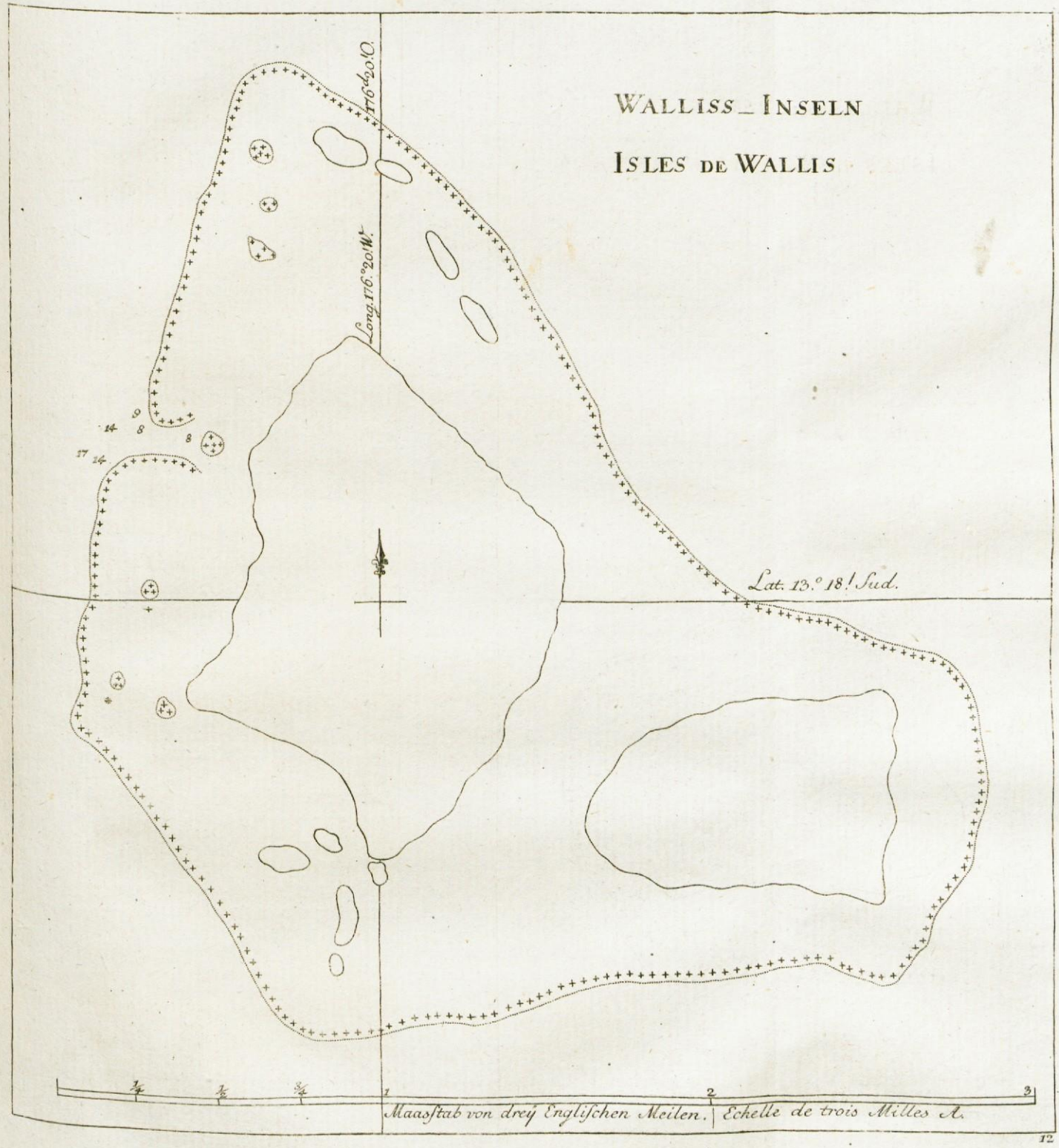
étoit à ſec, & battu par des lames très-fortes. Les Indiens s'apperçurent probablement de l'embarras où étoient nos gens : car ils revinrent & les ſuivirent le long du récif, juſqu'à ce qu'ils euſſent gagné une paſſe. Les voyant alors au large, & marcher très-vîte vers le vaiſſeau, ils s'en retournèrent.

LES bateaux arrivèrent ſur les ſix heures du ſoir ; il étoit déja nuit ; le Maître me dit qu'en dedans du récif tout étoit rochers, mais qu'en dehors & à environ deux encablures, il y avoit en deux ou trois endroits un mouillage par 12, 14 & 18 braſſes de profondeur, fond de ſable & de corail. Il ajouta que la paſſe, pour gagner le dedans du récif, avoit 61 braſſes de large, & qu'en cas de néceſſité, le vaiſſeau pouvoit y ancrer par 8 braſſes, mais qu'il n'y ſeroit pas ſûrement ſur une longueur plus grande que celle d'un demi-cable.

LORSQUE j'eus fait mettre à bord les bateaux, nous courûmes juſques à environ quatre milles ſous le vent, où nous demeurâmes en panne juſqu'au lendemain matin ; m'appercevant alors que le courant nous avoit mis hors de la portée de l'Iſle, & que nous ne pouvions plus l'appercevoir, je fis voile. Les Officiers me firent l'honneur d'appeller cette Iſle de mon nom. L'*Iſle de Wallis* eſt ſituée au 13$^{d}$ 18′ de latitude S., & au 177$^{d}$ de longitude O.

Iſle de Wallis.

NOUS avons déterminé avec exactitude les latitudes & les longitudes de toutes ces Iſles, & nous en avons remis des plans à l'Amirauté ; il ſera facile à tous les


WALLISS_INSELN
ISLES DE WALLIS
176d 20.O.
Long. 176.° 20.' W.
Lat. 13.° 18.' Sud.
9
14
8
8
17
14
¼
½
¾
1
2
3
Maasstab von drey Englischen Meilen.
Echelle de trois Milles A.

12

vaiſſeaux qui navigueront par la ſuite dans ces mers, d'en trouver quelques-unes pour s'y rafraîchir, ou pour faire de nouvelles découvertes ſur les productions de leur ſol. ANN. 1767. Août.

QUOIQUE nous n'ayons trouvé aucune eſpèce de métal dans ces Iſles, il eſt cependant remarquable, que lorſque les habitans pouvoient obtenir de nous quelques morceaux de fer, ils commençoient à l'aiguiſer & à le rendre pointu, tentative qu'ils ne faiſoient pas ſur le cuivre.

NOUS continuâmes à gouverner au N. O., & nous vîmes de tems-en-tems pluſieurs oiſeaux autour du vaiſſeau, juſqu'au 28. Nous étions, d'après nos obſervations, au 187$^{d}$ 24′ de longitude O., lorſque nous paſsâmes la ligne pour entrer dans l'hémiſphere ſeptentrional. Parmi les oiſeaux qui voloient autour de notre bâtiment, un d'eux que nous attrapâmes, reſſembloit à un pigeon par la grandeur, la forme & la couleur ; il avoit les pieds rouges & plats, nous vîmes auſſi pluſieurs feuilles de plane & des noix de cocos paſſer près du vaiſſeau.

LE 29, ſur les deux heures après-midi, étant au 2$^{d}$ 50′ de latitude Nord, & au 188$^{d}$ de longitude O., nous traverſâmes un grand eſpace où l'eau étoit bouillonnante, & qui s'étendoit du N. E. au S. O. auſſi loin que l'œil pouvoit appercevoir depuis la grande hune. Nous ſondâmes, mais nous ne trouvâmes point de fond, avec une ligne de 200 braſſes.

LE 3, à cinq heures du matin, nous vîmes terre à 3 Septemb.

ANN. 1767. Septemb.

l'E. N. E., à environ cinq lieues ; une demi-heure après, nous vîmes terre une ſeconde fois au N. O., & à ſix heures, nous apperçumes au N. E. un pros Indien ſemblable à ceux dont parle le Lord Anſon dans ſon Voyage. Lorſque nous eûmes remarqué qu'il venoit vers nous, nous arborâmes pavillon Eſpagnol ; mais, quand il fut à environ deux milles de notre bâtiment, il vira de bord en s'éloignant de nous du côté du N. N. O., & en peu de tems nous le perdîmes de vue.

A huit heures, les Iſles que je pris pour deux des *piſcadores*, nous reſtoient du S. O. $\frac{1}{4}$ O. à l'Oueſt, & ſur le vent, du N. $\frac{1}{4}$ E. au N. E. ; elles avoient la forme de petits quais plats. Nous en étions à environ trois lieues ; & nous en appercevions pluſieurs autres qui étoient beaucoup plus éloignées. L'une de ces Iſles eſt ſituée au 11$^{d}$ de latitude Nord, & au 192$^{d}$ 30′ de longitude O., & l'autre au 11$^{d}$ 20′ de latitude Nord, & au 192° 58′ de longitude Oueſt.

LE 7, nous vîmes un corlieu & une hupe, &, le 9, nous attrapâmes un oiſeau de terre qui reſſembloit beaucoup à un étourneau.

LE 17, nous vîmes deux eſpèces de mouettes, & nous jugeâmes que l'iſle de *Tinian* nous reſtoit à l'Oueſt, à environ trente & une lieues ; étant alors au 15$^{d}$ de latitude Nord, & au 212$^{d}$ 30′ de longitude Oueſt. Le lendemain matin, 18, à ſix heures, nous découvrîmes l'Iſle de *Saypan* à l'O $\frac{1}{4}$ N. à environ dix lieues, nous vîmes celle de *Tinian* dans l'après-midi,

& nous courûmes deſſus. A neuf heures du matin, du 19, nous mîmes à l'ancre par 22 braſſes, fond de ſable, dans un mouillage éloigné de la côte d'environ un mille & à un demi-mille du récif.

ANN. 1767. Septemb.

# CHAPITRE X.

*Deſcription de l'état préſent de l'Iſle de Tinian & de ce que nous y fîmes ; ainſi que ce qui nous arriva dans la traverſée de Tinian à Batavia.*

ANN. 1767. Septemb.

DÈS que le vaiſſeau fut en ſûreté, j'envoyai les bateaux à terre, pour y dreſſer des tentes & nous rapporter des rafraîchiſſemens ; ils revinrent ſur le midi avec quelques noix de cocos, des limons & des oranges.

LE ſoir, après que les tentes furent dreſſées, j'envoyai le Chirurgien & tous les malades à terre, avec des proviſions de toute eſpèce, pour deux mois & pour quarante hommes ; on y porta notre forge & une caiſſe d'outils pour le Charpentier. Mon premier Lieutenant & moi étant fort incommodés, nous débarquâmes auſſi, accompagnés d'un contre-Maître & de douze autres hommes, qui devoient parcourir le pays & aller à la chaſſe des animaux.

LE 20, lorſque nous jettâmes l'ancre pour la premiere fois, la partie ſeptentrionale de la baie nous reſtoit au N. 39 d O. ; la pointe des cocos au N. 7 d O., la place de débarquement au N. S. $\frac{1}{4}$ N., & l'extrémité méridionale de l'Iſle au S. 28 d. O ; mais, le lendemain au matin, le Maître ayant ſondé toute la baie, il penſa qu'il y avoit un meilleur mouillage au Sud ; nous touâmes

touâmes le vaiſſeau plus avant, & nous l'y amarrâmes avec un cable de chaque côté. ANN. 1767. Septemb.

A ſix heures du ſoir, les chaſſeurs rapportèrent un jeune taureau qui peſoit près de quatre cent livres; nous en gardâmes une partie à terre, & nous envoyâmes le reſte à bord avec des fruits-à-pain, des limons & des oranges.

LE lendemain, 21, dès le grand matin, les Charpentiers ſe mirent à l'ouvrage pour calfater le vaiſſeau, & le réparer autant qu'il ſeroit poſſible. Toutes les voiles furent auſſi apportées à terre, & les Voiliers les raccommodèrent; les Serruriers s'occupoient en même-tems à faire pour le bâtiment tous les ouvrages de fer dont il avoit beſoin, & ils fabriquèrent de nouvelles pentures pour le gouvernail. Il y avoit alors à terre cinquante-trois hommes, tant ſains que malades.

NOUS nous procurâmes dans l'Iſle du bœuf, du cochon, de la volaille, des papayes, des fruits-à-pain, des limons, des oranges & tous les rafraîchiſſemens dont il eſt parlé dans le Voyage du Lord Anſon. Les malades commencèrent à ſe mieux porter, dès le jour même qu'ils furent à terre; l'air dans cette Iſle étoit pourtant très-différent de celui d'Otahiti, où la viande ſe conſervoit fraîche pendant deux jours, tandis qu'elle pouvoit à peine ſe garder un jour à Tinian. Il y avoit pluſieurs cocotiers près de l'endroit du débarquement, mais les Indiens avoient coupé les tiges des arbres pour en abattre le fruit; &, comme

ANN. 1767. Septemb.

il n'en étoit point revenu ſur ces pieds, nous fûmes obligés d'aller juſqu'à trois milles dans l'intérieur du pays, avant de rencontrer une ſeule noix de coco. Les chaſſeurs ſouffrirent des peines incroyables ; ils furent contraints de faire dix ou douze milles à travers des buiſſons forts & épais, entrelaſſés les uns dans les autres, & les animaux étoient ſi ſauvages, qu'il leur étoit très-difficile d'en approcher ; de ſorte que je fus obligé de relever un détachement par un autre. On vint nous dire que le bétail étoit en plus grande abondance à l'extrémité ſeptentrionale de l'Iſle, mais que les chaſſeurs étoient ſi épuiſés de fatigues après y être arrivés, qu'ils n'avoient pas la force de tuer le gibier & beaucoup moins de nous le rapporter. J'envoyai M. Gore & quatorze hommes s'établir dans cette partie de l'Iſle, & je donnai des ordres pour qu'un bateau allât tous les matins, à la pointe du jour, chercher ce qu'ils auroient tué. Sur ces entrefaites, je fis raccommoder les doublages de cuivre du bâtiment, qui avoient été fort endommagés ; le Charpentier découvrit alors & étancha une grande voie d'eau au-deſſous des courbatons de l'éperon, par laquelle nous avions lieu de croire qu'étoit entrée la plus grande partie de l'eau que le vaiſſeau avoit fait dans les gros tems. Pendant notre ſéjour à *Tinian*, j'envoyai tous les gens de l'équipage à terre, les uns après les autres,

15 Octobre.

& le 15 d'Octobre, tous nos malades étant guéris, nos proviſions d'eau & de bois completes, le vaiſſeau prêt à remettre en mer, nous embarquâmes tout ce que nous avions dans l'Iſle. Il n'y avoit perſonne de nos gens qui n'emportât au moins cinq cents limons, & il y en

avoit plusieurs tonneaux sur le tillac, afin que chacun en exprimât le suc dans son eau, s'il le jugeoit à propos. ANN. 1767. Octobre.

LE 16, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre & nous fîmes voile hors de la baie, envoyant en même-tems des bateaux à l'extrémité septentrionale de l'Isle, pour ramener M. Gore & les chasseurs. A midi, ils vinrent à bord, & nous apportèrent un grand taureau qu'ils venoient de tuer.

TANDIS que nous étions à l'ancre dans cet endroit, nous fîmes plusieurs observations pour déterminer notre longitude & notre latitude, dont voici la table.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Latitude du Vaisseau lorsqu'il étoit à l'ancre . . . | 14° | 55′ | N. |
| Longitude . . . . . | 214 | 15 | O. |
| Latitude du lieu de l'aiguade . . . . . | 14 | 59 | N. |
| Longitude du milieu de l'Isle . . . . . | 214 | — | O. |
| Longitude de la Rade de *Tinian* . . . . . | 214 | 8 | O. |
| Longitude moyenne observée à *Tinian* . . . . . | 214 | 7 | |

NOUS continuâmes notre route à l'Oueſt, tirant un peu vers le Nord, jusqu'au 21, que nous vîmes plusieurs oiseaux, Tinian nous restant au S. 71 d 40′ E. à 277 lieues; le lendemain, 22, nous en apperçûmes trois autres qui ressembloient à des mouettes, & qui étoient de la même espèce que ceux que nous avions vû à environ trente lieues de Tinian.

LE 23, nous eûmes du tonnerre, des éclairs & de la pluie, avec des vents forts & une grosse mer. Le vaisseau souffrit beaucoup de la tourmente; le gouvernail se relâcha de nouveau, & notre arrière fatigua

ANN. 1767. Octobre.

extrêmement. Le lendemain, 24, nous vîmes pluſieurs petits oiſeaux de terre ; &, comme les vents continuoient, la voile d'étai de notre grand mât de hune fut déchirée. Le vent s'accrut le reſte du jour & pendant toute la nuit, & le 25 nous eûmes une tempête. La voile de miſaine & celle d'artimon furent miſes en pièces & perdues. Lorſque nous en eûmes envergué de nouvelles, nous virâmes de bord & capeyâmes ſous la miſaine riſée & ſous la voile d'artimon balancée ; nous eûmes le chagrin d'appercevoir que le bâtiment faiſoit plus d'eau qu'à l'ordinaire ; nous abattîmes le perroquet ſur le tillac, & nous rentrâmes notre ancre à touer. Bientôt après un coup de mer entra dans le vaiſſeau par la proue, emporta les dunettes, les harpes & tout ce qui étoit ſur le château d'avant ; nous fûmes cependant obligés de mettre autant de voiles que le vaiſſeau en pouvoit porter, parce que, ſuivant le voyage du Lord Anſon, nous étions très-près des iſles *Bashée* ; & que, ſuivant le Commodore Byron, il y avoit terre ſous le vent, à environ trente lieues de nous.

LE lendemain matin, 26, nous vîmes autour du vaiſſeau pluſieurs canards, des eſpèces de geais à pieds palmés, quelques petits oiſeaux de terre & un grand nombre de taons ; mais nous ne trouvâmes point de fond par 160 braſſes. La pluie forte & continuelle que nous eſſuyâmes, mouilla juſqu'aux os tous les hommes à bord pendant deux jours & deux nuits. Le tems étoit toujours très-ſombre, & les vagues continuoient de battre le vaiſſeau avec la plus grande violence.

LE 27, la brume, la pluie & la tempête ſe ſoutinrent ;

une vague qui rompit ſur nous enfonça les ſabords du ſtribord, fit un grand ravage ſur le pont, & emporta pluſieurs choſes à la mer. Nous eûmes pourtant ce même jour un rayon de ſoleil ſuffiſant pour déterminer notre latitude, qui étoit alors de 20d 50′ N.; le vaiſſeau ſe trouva cinquante minutes plus au Nord que ne portoit notre eſtime. ANN. 1767. Octobre.

LE tems ſe calma un peu. Le 28 à midi, nous changeâmes de direction & nous gouvernâmes S. ¼ O.; à une heure & demie, nous vîmes les iſles *Bashée*, qui nous reſtoient du S. ¼ E. au S. S. E. à environ ſix lieues. Ces Iſles ſont toutes élevées, celle qui eſt la plus au Nord eſt plus haute que les autres. Par une obſervation que nous fîmes, nous trouvâmes que l'iſle *Grafton* eſt ſituée au 239d de longitude O., & au 21d 4′ de latitude Nord. A minuit, le tems étant très-ſombre, avec des raffales précipitées; nous perdîmes Edmond Morgan, Tailleur; nous ſuppoſâmes qu'il étoit tombé dans la mer, parce que nous avions lieu de croire qu'il n'eût un peu trop bu.

DEPUIS ce tems, juſqu'au 3, nous nous apperçûmes chaque jour que le vaiſſeau étoit de dix à quinze milles au Nord de notre eſtime. Nous avions vû la veille pluſieurs mouettes, & ſondant à diverſes repriſes pendant le jour & la nuit ſuivante, nous ne trouvâmes point de fond par 160 braſſes. A ſept heures du matin, nous vîmes une chaîne de briſans qui nous reſtoient au S. O., à environ trois milles, & nous nous en écartâmes. A onze heures, nous apperçûmes encore des briſans au S. O. ¼ S. à environ cinq milles. A 3 Novembre.

ANN. 1767. Novemb.

midi, nous dépaſſâmes l'extrémité orientale de ces briſans, dont nous n'étions pas éloignés de plus d'un quart de mille.

LE premier banc gît au 11d 8′ de latitude N., & au 8d de longitude O. des iſles *Bashée*.

LE ſecond au 10d 46′ de latitude Nord, & au 8d 13′ de longitude Oueſt, de l'extrémité N. E. des iſles *Bashée*.

NOUS vîmes une mer ſale au S. & S. S. E.; cependant nous n'avions point de fond par 150 braſſes. A une heure, nous apperçûmes un banc de ſable à bas-bord, nous l'évitâmes & nous en dépaſſâmes un ſecond à deux heures. A trois heures, nous vîmes au N. ½ E. à environ deux milles, une petite pointe baſſe ſablonneuſe que j'appellai l'*Iſle Sandy*. A cinq heures, nous en vîmes une autre petite au N. ¼ E. à environ cinq milles, que je nommai *Small-Key*; nous en apperçûmes bientôt après une troiſième plus grande qui étoit par derrière, à qui je donnai le nom de *Long-Iſland*. Sur les ſix heures du ſoir, étant éloigné, d'environ deux ou trois lieues de la plus grande de ces Iſles, nous courûmes deſſus; nous continuâmes cette route depuis minuit juſqu'à la pointe du jour en ſondant continuellement ſans trouver de fond.

Iſle Sandy.

Small-Key.

Long-Iſland.

A ſept heures du matin, le 4, nous vîmes un grand récif de rochers au S. ½ O., & une autre Iſle au S. E. ¼ E., à environ ſix lieues; je l'appellai *New-Iſland*. A dix heures, nous apperçûmes des briſans de l'O. S. O. à l'O. ¼ N. A midi, l'extrémité ſeptentrio-

New-Iſland.

nale du grand récif nous reſtoit au S. E. $\frac{1}{4}$ E. à deux lieues d'éloignement, & un autre récif à l'O. N. O. à peu près à la même diſtance. ANN. 1767. Novemb.

NOUS allons donner une Table des latitudes & longitudes de ces Iſles & bancs de rochers.

| | *Latitude Sept.* | *Longitude Occid.* |
|---|---|---|
| Iſle Sandy | 10° 40′ | 247° 12′ |
| Smal-Key | 10 37 | 247 16 |
| Long-Iſland | 10 20 | 247 24 |
| New-Iſland | 10 10 | 247 40 |
| Le premier banc | 10 14 | 247 36 |
| Second banc | 10 4 | 247 45 |
| Troiſième banc | 10 5 | 247 50 |

BIENTÔT après nous découvrîmes un autre récif au 10$^{d}$. 15′ de latitude & au 248$^{d}$ de longitude.

LE lendemain, 5, nous trouvâmes que le vaiſſeau, qui avoit été pendant quelque tems au Nord de notre eſtime, avoit dérivé alors de huit milles du côté du Sud.

NOUS continuâmes notre route en ſondant ſouvent, mais ſans trouver de fond. Le 7, nous traversâmes des bouillonnemens d'eau cauſés par un courant, & nous y vîmes flotter, du N. E. au S. O., de grandes quantités de bois, de feuilles de cocotiers, des eſpèces de pommes de ſapin & des algues marines. La ſonde nous donnoit 35 braſſes, fond de ſable brun, de petites coquilles & de cailloux. Nous apperçûmes, à midi, que le vaiſſeau étoit dix milles au Nord de notre eſtime, & que les ſondes ne donnoient plus que 28

braſſes même fond. Nous étions au 8d 36′ de latitude Nord, & au 253d de longitude O. A deux heures, nous découvrîmes de la grande hune l'iſle *de Condore* à l'O. ¼ N. A quatre heures, nous n'avions point de fond à 20 braſſes. L'Iſle nous reſtoit alors de l'O. au N. O. ¼ N. à treize lieues de diſtance, & reſſembloit à des mondrains élevés; cette Iſle gît au 8d 40′ de latitude N., &, ſuivant notre eſtime, au 254d 15′ de latitude.

ANN. 1767. Novemb.

LE 8, nous changeâmes notre direction, & le lendemain matin, je reçus des Officiers & des Marins, les livres du lock & des Journaux relatifs au voyage.

LE 10, étant au 5d 20′ de latitude N., & au 255d de longitude Oueſt; nous trouvâmes un courant qui nous faiſoit dériver de 4 braſſes par heure au S. ¼ O.; & pendant note route vers les iſles *Timon*, *Aros* & *Piſang*, que nous découvrîmes ſur les ſix heures de l'après-midi, du 13, nous étions chaque jour de dix à vingt milles plus au Sud, que ne le portoit notre eſtime.

Le 16, à dix heures du matin, nous paſsâmes la ligne une ſeconde fois pour entrer dans l'hémiſphère auſtrale, au 255d de longitude; & bientôt après nous découvrîmes deux Iſles, l'une nous reſtant au S. ¼ E., éloignée de cinq lieues, & l'autre S. ¼ O. à la diſtance de ſept lieues.

LE lendemain au matin, 17, le tems devint très-ſombre & orageux, avec de groſſes pluies. Nous carguâmes toutes les voiles & nous mîmes en panne, juſqu'à ce que nous puſſions voir autour de nous. Nous reconnûmes alors

alors que c'étoient les iſles de *Pulo Toté* & de *Pulo Weſte* que nous avions vues ; nous fîmes voile juſqu'à une heure & nous apperçûmes les ſept iſles. Nous continuâmes notre direction juſqu'à deux heures du lendemain au matin, 18 ; le tems étant devenu très-brumeux, avec des raffales violentes & beaucoup d'éclairs & de pluie. Pendant qu'une de ces bouffées ſouffloit avec force, & que l'obſcurité étoit ſi épaiſſe qu'elle nous empêchoit de voir d'un endroit du vaiſſeau à l'autre, nous découvrîmes tout-à-coup, à la lueur d'un éclair, un grand bâtiment qui alloit nous toucher. Le Timonier mit à l'inſtant le gouvernail ſous le vent ; & le vaiſſeau répondant à ſa manœuvre, nous paſsâmes à côté de l'autre ſans le heurter. Ce fut le premier bâtiment que nous vîmes depuis que nous nous étions embarqués avec le *Swallow* ; le vent étoit ſi fort que nous ne pouvions pas nous faire entendre ni ſavoir à quelle Nation ce navire appartenoit. ANN. 1767. Novemb.

A ſix heures, le tems s'étant éclairci, nous découvrîmes à l'E. S. E. un bâtiment à l'ancre, & à midi nous apperçûmes terre à l'O. N. O., que nous reconnûmes dans la ſuite être *Pulo Taya* ; *Pulo Toté* nous reſtant alors au S. 35 d E., & *Pulo Weſte* au S. 13 d E. A ſix heures du ſoir, nous mîmes à l'ancre par 15 braſſes, fond de ſable, & nous obſervâmes un courant qui avoit ſa direction E. N. E., & dont nous eſtimâmes la vîteſſe à 5 braſſes par heure.

Le lendemain, 19, à ſix heures, nous levâmes l'ancre & nous mîmes à la voile, & nous vîmes bientôt après en avant de nous deux bâtimens. A ſix heures du

ANN. 1767. Novemb.

ſoir, comme nous dérivions beaucoup, nous remîmes une ſeconde fois à l'ancre par 15 braſſes, fond de ſable fin.

LE vendredi, 20, à ſix heures, le courant s'étant ralenti, nous virâmes à pic ſur la petite ancre d'affourche dont le cable ſe rompit au tiers de ſa longueur. Nous prîmes le cable ſur le champ, & nous nous apperçûmes qu'il avoit été coupé par les rochers, quoiqu'en ſondant avec beaucoup de ſoin avant de mettre à l'ancre, nous euſſions trouvé un bon fond; quelque tems après le courant devint fort & il s'éleva une forte briſe; le vaiſſeau étant retombé beaucoup ſous le vent, je fis voile, dans l'eſpérance de retrouver l'ancre que nous avions perdue. Je m'apperçus bientôt que cela étoit impoſſible ſans jetter l'ancre une ſeconde fois. Mais comme le fond étoit mauvais, je craignis les ſuites de ce mouillage, & je réſolus de mettre à la cape, d'autant plus que le tems étoit devenu raffaleux.

NOUS ne pûmes cependant faire que très-peu de chemin juſqu'au jour ſuivant, 21, lorſque ſur les trois heures après-midi, nous découvrîmes la montagne *Monopin* giſant au S. $\frac{3}{4}$ E. En avançant un peu, nous apperçumes la côte de *Sumatra*, à ſix heures & demie, le lendemain 22. Nous continuâmes à ſouffrir beaucoup de retardement par les courants & les calmes, mais le lundi, 30, nous jettâmes l'ancre dans la rade de *Batavia*.

# CHAPITRE XI.

## *Séjour à* Batavia. *Paſſage de cette Ville au Cap de* Bonne-Eſpérance.

NOUS trouvâmes dans la rade de *Batavia* quatorze vaiſſeaux de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, un grand nombre de petits bâtimens, & le *Falmouth*, vaiſſeau du Roi, qui étoit ſur la vaſe dans un état de dépériſſement. ANN. 1767. Décemb.

J'ENVOYAI un Officier à terre afin d'avertir le Gouverneur de notre arrivée, & lui demander permiſſion d'acheter des rafraîchiſſemens ; je lui fis dire que je lui donnerois le ſalut, s'il vouloit promettre de le rendre par un égal nombre de coups de canon. Le Gouverneur y conſentit volontiers ; au lever du ſoleil du mardi, premier Décembre, je le ſaluai de treize coups, & il me répondit du Fort en en tirant quatorze. Bientôt après le Munitionnaire envoya du bœuf frais & beaucoup de légumes que je fis ſervir ſur le champ à l'équipage ; j'aſſemblai en même-tems les gens du vaiſſeau ; je leur dis que je ne ſouffrirois pas qu'on apportât à bord aucune liqueur forte, & que je punirois ſévèrement quiconque contreviendroit à cette ordonnance. Je tâchai de leur faire ſentir la ſageſſe de ce réglement, en les aſſurant que l'intempérance dans ce pays leur procureroit infailliblement

ANN. 1767. Décemb.

la mort. Afin de prévenir plus efficacement l'infraction de cette loi, je ne permis à perſonne d'aller à terre, excepté à ceux qui y avoient affaire, & j'eus ſoin qu'aucun de ceux-ci n'allât courir dans la Ville.

LE 2, j'envoyai le Contre-maître & notre Charpentier avec le Charpentier du *Falmouth*, pour examiner le reſte de l'équipement de ce vaiſſeau qui avoit été débarqué à *Onruſt*, & je leur ordonnai d'acheter ce qui pourroit nous ſervir. Ils nous rapportèrent une paire de cargues, & ils nous dirent que tout le reſte de l'équipement qu'ils avoient vu étoit pourri & hors d'uſage; qu'ils avoient trouvé les mâts, les vergues & les cables en pièces, & que les ferrures elles-mêmes étoient ſi rouillées qu'elles ne valoient plus rien. Ils allèrent auſſi à bord du *Falmouth* pour examiner ſon calefatage, & ils virent qu'il étoit ſi délabré, que, ſuivant eux, la mouſſon prochaine acheveroit de détruire le bâtiment. La plupart de ſes mantelets étoient emportés, l'étambord entièrement uſé, & il n'y avoit pas un ſeul endroit où l'on pût ſe mettre à l'abri des injures du tems. Le petit nombre d'hommes qui appartenoient au vaiſſeau, étoient auſſi dans le plus mauvais état: infirmes, malades, épuiſés de fatigues, ils s'attendoient à être engloutis dans les flots dès que la mouſſon arriveroit.

ENTR'AUTRES choſes qui nous manquoient, nous avions perdu deux ancres, & nous en avions beſoin d'une, ainſi que de cordages de trois pouces de groſſeur pour en faire des cables; les Officiers que j'avois envoyés pour les acheter vinrent me dire que le prix qu'on leur en avoit demandé étoit exorbitant, & qu'ils

n'avoient pas voulu les payer ſi cher. C'eſt pourquoi, ſamedi 5, j'allai à terre moi-même pour la première fois ; je parcourus les différens magaſins & arſenaux, & je vis qu'il étoit impoſſible de les acheter à meilleur marché que nos Officiers ; je crus que les Marchands profitoient du beſoin apparent où nous étions, & qu'ils avoient réſolu de nous vendre leurs marchandiſes quatre fois au-delà de leur valeur, perſuadés que nous ne pourrions pas nous rembarquer ſans les prendre à ce prix. Je me décidai cependant à recourir à toute ſorte de moyens, plutôt que de me ſoumettre à une exaction que je regardois comme honteuſe ; je leur dis que je mettrois ſûrement à la voile le mardi prochain, que ſi pendant cet intervalle, ils vouloient traiter aux conditions que je leur avois propoſées, je prendrois les articles que j'avois mis à part, mais qu'autrement je m'embarquerois ſans les emporter.

ANN. 1767. Décemb.

DÈS que je fus de retour à bord, je reçus une requête des Officiers non-brevetés du *Falmouth ;* ils me repréſentoient qu'ils n'avoient plus rien à eſpérer, que le Canonnier étoit mort depuis long-tems ; que les munitions d'artillerie étoient perdues, & ſur-tout la poudre que les Hollandois avoient ordonné de jetter dans la mer ; que le Contre-maître, accablé de vexations & de chagrins, étoit devenu fou, & avoit été renfermé dans un hôpital ; que tout leur équipement étoit gâté & pourri ; que le plancher du magaſin étoit tombé dans une mouſſon pluvieuſe & les avoit laiſſés expoſés aux injures de l'air pendant pluſieurs mois ; qu'ils n'avoient pas pu venir à bout de ſe procurer un autre endroit pour s'y

ANN. 1767. Décemb.

réfugier ; que le Charpentier étoit mourant, & que le Cuiſinier étoit eſtropié par ſes bleſſures. Par toutes ces raiſons, ils me ſupplioient de les prendre à bord pour les ramener en Angleterre ou au-moins de les licencier ; ce fut avec beaucoup de regret & de compaſſion que je répondis à ces malheureux qu'il m'étoit impoſſible de les ſoulager, & que puiſqu'on les avoit chargés de la garde de l'équipement du navire, ils devoient attendre des ordres de l'Amirauté. Ils me répliquèrent que depuis qu'on les avoit laiſſés dans ces parages, ils n'avoient pas reçu un ſeul ordre de la Grande-Bretagne ; ils me conjurèrent ardemment de faire connoître leur malheur, afin qu'ils puſſent obtenir des ſecours. Ils ajoutèrent qu'on leur devoit dix ans de paye, qu'ils avoient vieillis en attendant leur argent, & qu'ils conſentoient à préſent de perdre cette ſomme, & à exercer dans leur patrie les emplois les plus vils, plutôt que de continuer à ſouffrir les misères de leur ſituation actuelle, qui étoient en effet très-grandes. Quel que fût leur état, on ne leur permettoit pas de paſſer une nuit à terre, & lorſqu'ils étoient malades, perſonne ne les viſitoit à bord. Ils étoient d'ailleurs volés par les Malays, & ſans ceſſe dans la crainte d'être maſſacrés par ces pirates qui, peu de tems auparavant, avoient brûlé la priſe Siamoiſe (*a*). Je les aſſurai que je ferois tous mes efforts pour procurer du ſoulagement à leurs maux, & ils me quittèrent les larmes aux yeux.

COMME les Marchands de *Batavia* ne me parlèrent

(*a*) C'étoit probablement une priſe qu'avoit fait le *Falmouth*.

plus de l'ancre & des cordages que je voulois acheter, je me tins tout prêt à remettre à la voile. L'équipage avoit toujours été ſobre & en bonne ſanté depuis notre arrivée dans la rade ; on lui avoit ſervi de la viande fraîche chaque jour ; il nous en reſtoit encore quelque peu, avec un bœuf en vie que nous embarquâmes. Nous n'avions alors qu'un ſeul homme de malade, & un Matelot qui avoit un accès continuel de rhumatiſme depuis notre départ du détroit de *Magellan*. Le 8, à ſix heures du matin, nous remîmes en mer après un ſéjour d'une ſemaine à *Batavia*.

ANN. 1767. Décemb.

LE 11, à midi, nous étions à la hauteur d'une petite iſle, appellée le *Cap*, entre les côtes de *Sumatra* & de *Java*, & pluſieurs de nos gens furent attaqués de rhumes & de dyſſenteries. Le lendemain, 12, un bateau Hollandois vint à bord, & nous vendit quelques tortues de mer qui furent ſervies à l'équipage. Vers le ſoir, étant à environ deux milles de la côte de *Java*, nous apperçûmes ſur le rivage un très-grand nombre de lumières ; nous ſupposâmes qu'on les avoit allumées afin d'attirer le poiſſon, ainſi que nous l'avions vu en d'autres endroits.

LE lundi, 14, nous mîmes à l'ancre à la hauteur de l'iſle *du Prince*, & nous allâmes y faire de l'eau & du bois. Le lendemain matin, les Naturels du pays nous apportèrent des tortues de mer, de la volaille & un ſanglier, que nous achetâmes à un prix raiſonnable. Nous y reſtâmes juſqu'au 19, préparant le vaiſſeau à remettre à la mer. Pendant ce tems, pluſieurs de nos gens commencèrent à ſe plaindre de maladies inter-

mittentes aſſez ſemblables à la fièvre. Nous appareillâmes, le lendemain à ſix heures, après avoir complété notre proviſion de bois, & pris à bord ſoixante & ſeize pièces d'eau.

ANN. 1767. Décemb.

PENDANT notre ſéjour ici, un des Matelots tomba de la grande vergue dans la chaloupe qui étoit le long du vaiſſeau. Sa chûte lui fracaſſa le corps & lui rompit pluſieurs os ; en tombant, il froiſſa deux hommes, dont l'un reſta ſans parler juſqu'au 24, jour où il mourut, & l'autre eut un de ſes orteils briſé. Nous avions alors ſeize hommes de malades, & le premier de Janvier le nombre augmenta juſqu'à quarante ; nous avions enterré trois de nos gens, parmi leſquels étoit George Lewis, notre Quartier-maître, Marin laborieux & le plus utile de l'équipage, parce qu'il parloit les Langues Eſpagnole & Portugaiſe. Nous étions attaqués de dyſſenteries & de fièvres putrides, qui étant toujours contagieuſes, ſont pour cette raiſon les plus dangereuſes dans un vaiſſeau. L'aide du Chirurgien en fut bientôt atteint, & ceux qui étoient chargés de ſervir les malades, tomboient eux-mêmes un ou deux jours après qu'ils avoient commencé leurs fonctions. Afin de remédier à ce mal autant qu'il étoit en mon pouvoir, je conſtruiſis une grande chambre pour les malades, en débarraſſant l'entre-pont de beaucoup de nos gens que je renvoyai ſur le tillac ; & pour la tenir toujours propre, j'y fis dreſſer une tenture de toile peinte, & j'ordonnai qu'on l'arrosât une ou deux fois par jour avec du vinaigre & qu'on y fît des fumigations. Notre eau n'étoit point corrompue, & on la ventiloit

1768. 1 Janvier.

ventiloit ſouvent ; & avant de la donner à boire, on y plongeoit une grande marmite de fer chauffée rouge, dont nous nous ſervions pour fondre le goudron. Les malades avoient du vin, du ſalep ou du ſagou tous les matins pour leur déjeûné. On leur donnoit deux fois par ſemaine du bouillon de mouton & une ou deux volailles les autres jours. Ils avoient d'ailleurs du riz & du ſucre en abondance, & une infuſion de drêche aſſez fréquemment ; de ſorte que jamais peut-être aucun malade n'a eu tant de rafraîchiſſemens dans un vaiſſeau. Le Chirurgien étoit infatigable, & cependant avec tous ces avantages les maladies empiroient. En même-tems, pour mettre le comble à notre infortune, le bâtiment faiſoit plus de trois pieds d'eau par quart, & toutes les œuvres mortes étoient ouvertes & relâchées.

ANN 1768. Janvier.

LE 10 Janvier, les maladies commencèrent à diminuer, mais plus de la moitié des gens de l'équipage étoient ſi foibles qu'ils pouvoient à peine ſe traîner. Etant ce jour-là au 22^d 41′ de latitude Sud, &, ſuivant notre eſtime, au 300^d 47′ de longitude O., nous vîmes pluſieurs oiſeaux du Tropique autour du vaiſſeau.

LE 17, nous étions au 27^d 32′ de latitude Sud, & au 310^d 36′ de longitude Oueſt ; nous apperçûmes pluſieurs albâtroſs & nous attrapâmes quelques bonites. Le bâtiment avoit dérivé à ce jour, dix milles au Sud de notre eſtime.

LE 24, étant au 33^d 40′ de latitude Sud, &, ſuivant notre eſtime, au 328^d 17′ de longitude Oueſt ;

ANN. 1768. Janvier.

nous eûmes un coup de vent violent qui mit en pièces le grand hunier & la voile d'étai du grand mât de hune. La mer briſoit ſur le vaiſſeau d'une maniere terrible ; elle rompit la penture du gouvernail au ſtribord, & emporta pluſieurs des boute-hors. Nous vîmes pluſieurs oiſeaux & des mouches pendant la tempête, & dès qu'elle fut calmée, nous employâmes nos premiers ſoins à ſécher les lits des malades ; & tous nos gens, qui pouvoient manier l'aiguille, s'occupèrent à raccommoder les voiles qui étoient très-délabrées.

LE 26 & le 27, le tems ſe calma. Nous étions au 34$^{d}$ 16′ de latitude Sud, & nous fîmes pluſieurs obſervations, par leſquelles nous reconnûmes que le vaiſſeau étoit au 320$^{d}$ 30′ de longitude ; il parut que nous étions de quelques degrés plus à l'Eſt, que ne le portoit notre eſtime.

A ſix heures du matin, du 30 Janvier, nous vîmes
4 Février. terre, & le 4 Février, nous mîmes à l'ancre dans la baie de la *Table*, au Cap de *Bonne-Eſpérance*.

NOTRE traverſée de l'iſle *du Prince* au Cap fut, ſuivant notre eſtime, de 89$^{d}$ de longitude, ce qui donneroit 345$^{d}$ Oueſt pour la longitude du Cap ; mais la longitude du Cap de *Bonne-Eſpérance*, déterminée par obſervation, n'eſt que de 342$^{d}$ 4′ : ce qui nous fit voir que le vaiſſeau étoit de 3$^{d}$ à l'Eſt de notre eſtime.

# CHAPITRE XII.

*Séjour au Cap de* Bonne-Eſpérance. *Retour du* Dauphin *en Angleterre.*

ANN. 1768. Février.

DÈS que le vaiſſeau fut à l'ancre, j'envoyai un Officier à terre pour faire au Gouverneur les compliments ordinaires. Le Gouverneur le reçut avec beaucoup de civilité, & lui dit qu'il nous fourniroit, avec plaiſir, tous les rafraîchiſſemens & les ſecours du Cap, & qu'il rendroit le ſalut par un égal nombre de coups de canons.

NOUS trouvâmes au Cap une eſcadre de ſeize vaiſſeaux de la Compagnie Hollandoiſe, un vaiſſeau de la Compagnie Françoiſe, & l'*Amiral Watſon* paquebot de notre Nation, commandé par le Capitaine Griffin & deſtiné pour le Bengale. Nous ſaluâmes le Gouverneur de treize coups qu'il nous rendit. L'*Amiral Watſon* nous ſalua de douze coups, & nous lui en rendîmes neuf; le batiment François nous ſalua de neuf coups, & nous lui en rendîmes ſept.

APRÈS nous être procuré quelques moutons & beaucoup de légumes pour l'équipage, j'envoyai le Chirurgien à terre, afin d'y louer un quartier pour les malades; il ne put pas en trouver à moins de deux ſchelings par jour, & même à condition que ſi quelqu'un de nous prenoit la petite vérole qui étoit alors

ANN. 1767. Février.

répandue dans preſque toutes les maiſons, nous augmenterions cette ſomme, proportionnellement à la malignité qu'auroit cette maladie.

COMME ce prix étoit conſidérable, & qu'il devoit probablement augmenter de beaucoup, parce que pluſieurs de nos gens n'avoient pas eu la petite vérole, & que d'ailleurs il y avoit du danger de s'y expoſer, je priai le Gouverneur de me permettre de dreſſer une tente dans une plaine ſpacieuſe, appellée *Pointe verte*, à environ deux milles de la Ville, & d'y envoyer les gens de mon équipage pendant le jour, ſous l'inſpection d'un Officier qui les empêcheroit de s'en écarter. Le Gouverneur m'accorda ſur le champ cette permiſſion, & donna des ordres pour que nous ne fuſſions inquiétés par perſonne.

JE fis donc conſtruire des tentes dans cet endroit: j'en donnai la garde au Chirurgien, à ſon Aide & à des Officiers; & je les chargeai expreſſément de ne pas ſouffrir que qui ce ſoit allât à la Ville, ni qu'on apportât des liqueurs fortes dans notre quartier. Tous les malades, excepté deux, allèrent à terre le lendemain matin avec des proviſions & du bois; j'ordonnai au Chirurgien de procurer à ceux qui étoient très-foibles, toutes les proviſions extraordinaires qu'il jugeroit à propos, & en particulier du lait, quoiqu'il fût d'un prix exceſſif. Sur les ſix heures du ſoir, ils revinrent à bord, & il ſembla que l'air de terre leur avoit fait beaucoup de bien. Me trouvant très-mal moi-même, on fut obligé de me porter à environ huit milles dans l'intérieur du pays; j'y reſtai pendant notre

ſéjour au Cap, &, lorſque le batiment fut prêt à remettre à la voile, je revins à bord ſans être ſoulagé. ANN. 1768. Février.

NOUS employâmes tout le tems à radouber le vaiſſeau. On détendit toutes les voiles, on abattit les vergues & les mâts, on dreſſa la forge; les Charpentiers calfatèrent, les Voiliers raccommodèrent les voiles, le Tonnelier mit les futailles en état, les Matelots rétablirent les agrès, & les bateaux allèrent chercher de l'eau.

LE 10, les gros ouvrages étant preſque achevés, je permis à vingt des hommes, qui avoient eu la petite vérole, d'aller à la Ville; je fis débarquer les autres qui riſquoient de prendre cette maladie à quelque diſtance, en leur ordonnant d'aller dans la campagne, & de s'en revenir le ſoir, ce qu'ils exécutèrent ponctuellement. Pendant tout le tems que le vaiſſeau fut à l'ancre, je leur accordai la même liberté. Chacun s'en trouva très-bien; les gens de l'équipage, excepté les malades qui eurent bientôt recouvré la ſanté, étoient plus ſains & plus vigoureux que lors de notre départ d'Angleterre : nous achetâmes à un prix raiſonnable l'ancre & les cables que les Marchands de Batavia n'avoient pas voulu nous vendre, & en outre de groſſes toiles & d'autres proviſions. Nous fîmes de l'eau douce par diſtillation, afin de montrer aux Capitaines & Officiers des vaiſſeaux de l'Inde, qu'on pouvoit au beſoin ſe procurer en mer une eau ſaine & potable. A cinq heures du matin, nous mîmes cinquante-ſix gallons d'eau ſalée dans une cucurbite; à ſept heures elle

ANN. 1768. Février.

commença à bouillir, & dans l'eſpace de cinq heures & un quart, nous en tirâmes trente-ſix gallons d'un eau douce, qui n'avoit ni mauvais goût, ni aucune qualité nuiſible, comme nous l'avions éprouvé ſouvent ; il en reſta treize gallons & demi au fond de l'alembic. Cette opération ne nous coûta que neuf livres peſant de bois, & ſoixante-neuf de charbon. Je crus qu'il étoit très-important de faire connoître cette expérience, puiſque dans un long voyage on peut en mer faire proviſion d'une eau potable, avec laquelle on peut cuire toute eſpèce de denrées, faire du thé & du caffé; ce qui, dans un long voyage & ſur-tout dans les climats chauds, peut être utile à la ſanté & ſauver la vie d'un grand nombre d'hommes. Pendant toute cette navigation, l'eau n'a jamais été épargnée ; nous deſſalions celle de la mer par diſtillation, lorſque nous étions réduits à quarante-cinq tonneaux, & nous conſervions l'eau de pluie avec le plus grand ſoin. Je ne permettois pourtant pas de la prodiguer, l'Officier de garde étoit chargé d'en diſtribuer ſeulement une quantité ſuffiſante à ceux qui avoient des alimens à faire cuire, ou qui vouloient faire du thé ou du caffé.

LE 25, nos proviſions d'eau & de bois étant fort avancées, & le vaiſſeau bientôt prêt à remettre en mer, j'ordonnai à chacun de revenir à bord & je fis rapporter les tentes des malades. Nos gens étoient en ſi bon état que dans tout l'équipage il n'y avoit que trois hommes incapables de faire leur ſervice; & heureuſement, depuis notre départ de Batavia, il n'en étoit mort que

trois. Le lendemain, 26, & le jour ſuivant, 27, les Charpentiers acheverent de calfater tout l'extérieur du vaiſſeau, le château-d'avant & le grand pont. Nous embarquâmes du biſcuit, une quantité conſidérable de paille & trente-quatre moutons. Sur ces entrefaites, j'allai à bord &, après avoir démarré, je reſtai à attendre le vent juſqu'au ſoir du 3 Mars; il s'éleva alors une briſe, & nous mîmes à la voile. Tandis que nous étions à terre ſur la *Pointe verte*, nous eûmes occaſion de faire pluſieurs obſervations Aſtronomiques, & nous reconnûmes que la baie de *la Table* giſoit au 34$^{d}$ 2′ de latitude Sud, & au 18$^{d}$ 8′ de longitude Eſt de Greenwich. La déclinaiſon de l'aiguille étoit à cet endroit de 19$^{d}$ 30′ Oueſt.

ANN. 1768. Février.

3 Mars.

Le 7, étant au 29$^{d}$ 33′ de latitude Sud, &, ſuivant notre eſtime, au 347$^{d}$ 38′ de longitude, le vaiſſeau ſe trouvoit avoir dérivé de huit milles au Nord.

Le 13, comme nous avions parcouru 360 degrés à l'Oueſt du Méridien de Londres, nous avions perdu un jour, & j'appellai le Dimanche, Lundi 14 Mars.

Le 16, à ſix heures du ſoir, nous découvrîmes l'iſle *Sainte-Hélene*, à environ quatorze lieues, &, à une heure du lendemain matin, 17, nous mîmes à la cape. Vers la pointe du jour, nous fîmes voile pour l'Iſle, &, à neuf heures, nous jettâmes l'ancre dans la baie. Le fort nous ſalua de treize coups de canons, & nous en rendîmes autant. Nous trouvâmes dans le port le *Northumberland*, vaiſſeau de l'Inde de notre Nation,

ANN. 1768. Mars.

Capitaine Milford, qui nous ſalua de onze coups, & à qui nous en rendîmes neuf. Les bateaux allèrent à terre le plutôt qu'il fut poſſible, & nous envoyâmes les pièces d'eau, qui étoient vuides, pour les remplir : en même-tems, pluſieurs de nos gens raſſemblèrent du pourpier qui y croît en grande quantité. Sur les deux heures, j'allai à terre, & le fort me ſalua de treize coups, que je rendis. Le Gouverneur & les principales perſonnes de l'Iſle me firent l'honneur de venir me recevoir ſur le rivage; ils me conduiſirent au fort, & me dirent qu'ils eſpéroient que j'y ferois ma réſidence, pendant mon ſéjour dans ces parages.

LE lendemain à midi, 18, nous completâmes nos proviſions d'eau, & le vaiſſeau fut prêt à remettre en mer; nous démarrâmes afin de profiter de la premiere briſe, &, ſur les cinq heures du ſoir, je retournai à bord. On tira treize coups lorſque je quittai la terre, & un égal nombre quand je mis à la voile; je rendis les deux ſaluts. Le *Northumberland* & l'*Oſterly*, qui étoit arrivé à *Sainte-Hélene* le ſoir avant mon départ, me ſaluèrent chacun de treize coups, & je répondis à leurs ſaluts.

LE 21, ſur le ſoir, nous vîmes pluſieurs oiſeaux qu'on appelle *Frégates*, & à minuit j'en entendis d'autres autour du bâtiment. A cinq heures du matin, du 23, nous apperçûmes l'iſle *de l'Aſcenſion*. A huit heures, nous découvrîmes un vaiſſeau qui faiſoit voile du côté de l'Eſt; il mit en panne & tendit un pavillon de beaupré ſur ſon grand mât de hune; nous lui

lui montrâmes nos pavillons, & il pourſuivit alors ſon chemin du côté de la terre. Nous rangeâmes de près le côté N. E. de l'Iſle ; mais, comme nous ne vîmes point de vaiſſeau dans la baie, & qu'il ſouffloit un vent fort, nous en profitâmes pour avancer notre route. ANN. 1768. Mars.

LE 28, nous paſſâmes l'équateur, pour rentrer dans l'hémiſphère ſeptentrional.

LE 13 Avril, nous dépaſsâmes un endroit où il y avoit beaucoup de Goëmon; & le 17, nous en rencontrâmes une plus grande quantité. 13 Avril.

LE 19, nous vîmes deux troupes d'oiſeaux, &, appercevant que l'eau de la mer étoit ſans couleur, nous crûmes que la terre n'étoit pas éloignée, mais les ſondes ne nous rapportèrent point de fond.

LE 24, à cinq heures du matin, nous apperçûmes le pic de l'iſle *de Pico*, qui nous reſtoit au N. N. E., à environ dix-huit lieues. Nous trouvâmes par nos obſervations que Fyal eſt ſitué au 38 d 20′ de latitude Nord, & au 28 d 30′ de longitude O. de Londres.

IL ne nous arriva rien digne d'être raconté, juſqu'au 11 Mai, lorſque étant au 48 d 44′ de latitude Nord, & au 7 d 16′ de longitude Oueſt; nous vîmes un ſloop qui donnoit la chaſſe à un vaiſſeau, ſur lequel il tira pluſieurs coups de canons. Nous pourſuivîmes auſſi ce bâtiment, &, à trois heures, je déchargeai une pièce d'artillerie, & je le fis amener. Le vaiſſeau pourſuivi, 11 Mai.

ANN. 1768. Mai.

prêt d'être attrapé, envoya ſur le champ à bord du ſloop. Ce ſloop Anglois s'appelloit *le Sauvage*, le Capitaine Hammond qui le commandoit, vint me voir à bord, & me dit que, lorſqu'il avoit commencé à donner la chaſſe à ce bâtiment, il étoit accompagné d'un bateau Irlandois; qu'en s'appercevant qu'ils étoient attaqués par un vaiſſeau de guerre, ils avoient pris différentes routes; que l'Irlandois avoit gagné le vent, & que l'autre bâtiment avoit pris la fuite; qu'il avoit d'abord pourſuivi le bateau Irlandois, mais qu'en voyant qu'il ne pouvoit l'atteindre, il s'étoit mis à chaſſer l'autre vaiſſeau qui probablement lui auroit échappé, ſi je ne l'avois pas arrêté. Ce bâtiment étoit chargé de thé, d'eau-de-vie & d'autres marchandiſes qui venoient de *Roſcoff* en France. On l'avoit trouvé gouvernant au S. O., & il prétendoit cependant qu'il faiſoit voile pour *Bergen* en Norwege. Ce vaiſſeau, qu'on nommoit *Jenny*, étoit commandé par Robert Chriſtian, & appartenoit à la ville *de Liverpool*. Son eau-de-vie étoit renfermée dans des petits barils, & ſon thé dans des ſacs: comme toutes les apparences lui étoient très-défavorables, je le retins afin de l'envoyer en Angleterre.

A cinq heures & demie, du 13, nous vîmes les iſles *de Scilly*. Le 19, je débarquai à *Haſtings* dans le Comté de Suſſex, & le lendemain matin à quatre heures, le vaiſſeau mit à l'ancre aux Dunes dans un endroit sûr, après un voyage de 637 jours depuis notre départ de la Rade de Plimouth. J'ajouterai à la

fin de cette narration, que les découvertes ayant été l'objet de notre voyage, pendant tout le tems que j'ai navigué dans des Mers qui ne nous ſont pas parfaitement connues, j'ai toujours paſſé la nuit en panne; je ne faiſois voile que pendant le jour, afin que rien ne pût m'échapper.

ANN. 1768. Mai.

# TABLE

De la variation de l'Aiguille, des Latitudes des différens Ports & lieux de la Mer, des Longitudes des mêmes endroits calculés ſur le Méridien de Londres, tirés des Obſervations Aſtronomiques & Nautiques faites à bord du Vaiſſeau de Sa Majeſté *le Dauphin*, pendant un Voyage autour du Monde, dans les années 1766, 1767, 1768, ſous le commandement du Capitaine *Samuel Wallis*.

| *Noms des Lieux.* | *Epoque.* | *Latitude.* | *Longitude ſuppoſée.* | *Long. obſervée par la méthode du D^r. Maſculine.* | *Variat. de l'aiguille.* |
|---|---|---|---|---|---|
| | 1766. | | | | |
| Pointe *Lizard* . . . . . | Août 22 | 50° 0′ N. | 5° 14′O. | — — | 21° 0′O. |
| Rade de *Fonchial*, *Madère* . . | Sept. 8 | 32 35 N. | 18 0 O. | 16° 40′O. | 14 10 O. |
| Port *Praya*, *Saint-Jaga* . . . | Sept. 24 | 14 53 N. | 23 50 O. | — — | 8 20 O. |
| Port *Deſiré* . . . . . | Déc. 8 | 47 56 S. | 67 20 O. | 66 24 O. | 23 15 E. |
| Cap de la *Vierge Marie* . . | Déc. 17 | 52 24 S. | 70 4 O | 69 6 O. | 23 0 E. |
| Pointe *Poſſeſſion* . . . . . | Déc. 23 | 52 30 S. | 70 11 O. | 69 50 O. | 22 40 E. |
| Pointe *Porpaſs* . . . . . | Déc. 26 | 53 81 S. | 71 0 O. | 71 30 O. | 22 50 E. |
| Port *Famine* . . . . . | Déc. 27 | 53 43 S. | 71 0 O. | 71 32 O. | 22 30 E. |
| | 1767. | | | | |
| Cap *Froward* . . . . . | Janv. 19 | 54 3 S. | — — | — — | 22 40 E. |
| Cap *Holland* . . . . . | Janv. 20 | 53 58 S. | — — | — — | 22 40 E. |
| Cap *Gallant* . . . . . | Janv. 23 | 53 50 S. | — — | — — | 22 40 E. |
| Rade d'*York* . . . . . | Fév. 4 | 53 40 S. | — — | — — | 22 30 E. |
| Cap *Quade* . . . . . | Fév. 17 | 53 33 S. | — — | — — | 32 35 E. |
| Cap *Notch* . . . . . | Mars 4 | 53 22 S. | — — | — — | 23 0 E. |
| Cap *Upright* . . . . . | Mars 18 | 53 5 S. | — — | — — | 22 40 E. |
| Cap *Pillar* . . . . . | Avril 11 | 52 46 S. | 76 0 O. | — — | 23 0 E. |

| *Noms des Lieux.* | *Epoque.* | *Latitude.* | *Longitude ſuppoſée.* | *Long. obſervée par la méthode du Dr. Maſculine.* | *Variat. de l'aiguille.* |
|---|---|---|---|---|---|
| | 1767. | | | | |
| En Mer . . . . . | Avril 21 | 42° 30′ S. | 96° 30′ O. | 95 4° 6′ O. | 12° 0′ S. |
| En Mer . . . . . | Mai 4 | 28 12 S. | 99 0 O. | 96 30 O. | 6 0 E. |
| En Mer . . . . . | Mai 20 | 21 0 S. | 110 0 O. | 106 47 O. | 5 0 E. |
| En Mer . . . . . | Mai 23 | 20 20 S. | 116 54 O. | 112 6 O. | 5 0 E. |
| En Mer . . . . . | Juin 1 | 20 38 S. | 132 0 O. | 127 45 O. | 5 9 E. |
| En Mer . . . . . | Juin 3 | 19 30 S. | 132 30 O. | 129 50 O. | 5 40 E. |
| Iſle *Whit-Sunday* . . . . . | Juin 7 | 19 26 S. | 141 0 O. | 137 56 O. | 6 0 E. |
| Iſle de la *Reine Charlotte* . . | Juin 8 | 19 18 S. | 41 4 O. | 138 14 O. | 5 20 E. |
| Iſle d'*Egmont* . . . . . | Juin 11 | 19 20 S | 141 27 O. | 138 30 O. | 6 0 E. |
| Iſle du Duc de *Gloceſter* . . | Juin 12 | 19 11 S. | 143 8 O. | 140 6 O. | 7 10 E. |
| Iſle du Duc de *Cumberland* . . | Juin 13 | 19 18 S. | 143 44 O. | 140 34 O. | 7 0 E. |
| Iſle du Prince *Guillaume-Henri* | Juin 13 | 19 0 S. | 144 4 O. | 141 6 O. | 7 0 E. |
| Iſle d'*Oſnaburgh* . . . . . | Juin 17 | 17 51 S. | 150 27 O. | 147 30 O. | 6 0 E. |
| Iſle du Roi *George III* { Extrémité S. E. | Juin 19 | 17 48 S. | 151 30 O. | 149 15 O. | 6 0 E. |
| { Extrémité N. O. | Juillet 4 | 17 30 S. | 152 0 O. | 150 0 O. | 5 30 E. |
| Iſle du Duc d *York* . . . . | Juillet 27 | 17 28 S. | 152 12 O. | 150 16 O. | 6 0 E. |
| Iſle de *Sir Ch. Saunders* . . . | Juillet 28 | 17 28 S. | 153 2 O. | 151 4 O. | 6 30 E. |
| Iſle du Lord *Howe* . . . . | Juillet 30 | 16 46 S. | 156 38 O. | 154 13 O. | 7 40 E. |
| Iſle de *Scilly* . . . . . | Juillet 31 | 16 28 S. | 157 22 O. | 155 30 N. | 8 0 E. |
| Iſle de *Boſcawen* . . . . . | Août 13 | 15 50 S. | 177 20 O. | 175 10 O. | 9 0 E. |
| Iſle d'*Auguſte Keppel* . . . . | Août 13 | 15 53 S. | 177 23 O. | 175 13 O. | 10 0 E. |
| Iſle de *Wallis* . . . . . | Août 17 | 13 18 S. | 180 0 O. | 177 0 O. | 10 0 E. |
| Les Iſles *Piſ-* { Extrémité S. | Sept. 3 | 11 0 N. | 195 0 O. | 192 30 O. | 10 0 E. |
| *cadores* . { Extrémité N. | — — | 11 20 N. | 195 35 O. | 193 0 O. | 10 0 E. |
| *Tinian* . . . . . | Sept. 30 | 14 58 N. | 215 40 O. | 214 10 O. | 6 20 E. |
| En Mer . . . . . | Octob. 17 | 16 10 N. | 218 0 O. | 216 25 O. | 5 15 E. |
| Iſle de *Grafton* . . . . . | Octob. 29 | 21 4 N. | 241 0 O. | 239 0 O. | 1 3 O. |
| *Pulo Aroé* . . . . . | Nov. 15 | 2 28 N. | 258 0 O. | 255 0 O. | 1 0 O. |
| *Lucipara* . . . . . | Nov. 26 | 4 10 S. | — — | 254 46 O. | Aucune |
| *Batavia* . . . . . | Déc. 1 | 6 8 S. | — — | 254 30 O | 1 25 O. |
| Iſle du *Prince* . . . . . | Déc. 16 | 6 41 S. | 256 0 O. | 256 30 O. | 1 0 O. |

| *Noms des Lieux.* | *Epoque.* | *Latitude.* | *Longitude ſuppoſée.* | *Long. obſervée par la méthode du Dr. Maſculine.* | *Variat. de l'aiguille.* |
|---|---|---|---|---|---|
| | 1768. | | | | |
| En Mer . . . . . | Janv. 26 | 34° 24′ S. | 328° 0′O. | 323° 30′O. | 24° 0′O |
| En Mer . . . . . | Janv. 27 | 34 14 S. | 324 0 O. | 323 13 O. | 24 0 O. |
| Cap de *Bonne-Eſpérance* . . . | Fév. 11 | 34 0 S. | 345 0 O. | 342 0 O. | 19 30 O. |
| En Mer . . . . . | Mars 15 | 16 44 S. | 3 0 O. | 2 0 O. | 13 0 O |
| En Mer . . . . . | Mars 15 | 16 36 S. | 2 0 O. | 2 5 O | 12 50 O |
| Iſle de *Sainte-Helene* . . . . | Mars 19 | 15 57 S. | 5 49 O. | 5 40 O. | 12 47 O. |
| Iſle de l'*Aſcenſion* . . . . . | Mars 23 | 7 58 S. | 14 18 O. | 14 4 O. | 9 53 O. |
| En Mer . . . . . | Mars 24 | 7 28 S. | 14 30 O. | 14 38 O. | 10 0 O. |
| En Mer . . . . . | Avril 8 | 15 4 N. | 30 0 O. | 34 30 O. | 4 48 O. |
| En Mer . . . . . | Avril 11 | 21 28 N. | 36 0 O. | 36 37 O. | 4 30 O. |
| En Mer . . . . . | Avril 21 | 33 55 N | 32 0 O. | 33 0 O | 11 34 O. |
| En Mer . . . . . | Avril 23 | 36 15 N. | 30 0 O. | 29 31 O. | 14 30 O. |
| En Mer . . . . . | Mai 10 | 49 43 N. | 6 0 O. | 7 52 O. | 22 30 O. |
| En Mer . . . . . | Mai 11 | 48 48 N. | 7 30 O. | 8 19 O. | — — |
| *Fanal de Sainte Agnès* . . . | Mai 13 | 49 58 N. | 7 14 O. | 7 8 O. | 20 0 O. |

# RELATION

# D'UN VOYAGE

*FAIT*

# AUTOUR DU MONDE,

Dans les Années 1769, 1770 & 1771,

*Par le Lieutenant Jacques Cook, commandant le Vaiſſeau du Roi l'*Endeavour.

# INTRODUCTION.

J'AI expliqué dans l'Introduction générale qui eſt à la tête du premier Volume, pourquoi les Relations de ces différens Voyages ſont écrites au nom des Commandans des vaiſſeaux, ſur quel fondement j'ai pris la liberté d'y ajouter les réflexions que me ſuggéroient les faits, & enfin ſur quels matériaux j'ai compoſé mon Ouvrage. J'ai dit auſſi que pour le Voyage de l'*Endeavour*, j'avois eu d'autres ſecours dont je vais parler plus particulièrement.

JOSEPH BANKS, Écuyer, Propriétaire d'un bien conſidérable dans le Comté de Lincoln, s'étoit embarqué à bord de ce vaiſſeau. Il avoit reçu l'éducation d'un Homme de Lettres, que ſa fortune deſtine à jouir des plaiſirs de la vie plutôt qu'à en partager les travaux; cependant, entraîné par un deſir ardent d'acquérir d'autres connoiſ-

ſances de la nature que celles qu'on puiſe dans les Livres, il réſolut, dans un âge peu avancé, de renoncer à des jouiſſances qu'on regarde communément comme les principaux avantages de la fortune, & d'employer ſon revenu, non pas dans les plaiſirs de l'oiſiveté & du repos, mais à l'étude de l'Hiſtoire Naturelle; de ſe livrer pour cela à des fatigues & à des dangers qu'il eſt rare d'affronter volontairement, & auxquels on ne s'expoſe guère que pour ſatisfaire les inſatiables deſirs de l'ambition & de l'avarice.

En ſortant de l'Univerſité d'Oxford, en 1763, il traverſa la mer Atlantique, & viſita les côtes de Terre-Neuve & de Labrador. Les dangers, les difficultés, & les déſagrémens des longs Voyages, ſont plus pénibles encore dans la réalité qu'on ne s'y attend; cependant M. Banks revint de ſa première expédition ſans être découragé, & lorſqu'il vit qu'on équipoit l'*Endeavour* pour un Voyage dans les mers du Sud, afin d'y obſerver le paſſage de Vénus ſur le diſque du Soleil, & entreprendre enſuite de nouvelles découvertes, il réſolut de s'embarquer dans cette expédition. Il ſe propoſoit d'étendre dans ſa

Patrie le progrès des lumières, & il ne déſeſpéroit pas de laiſſer parmi les Nations groſſières & ſauvages qu'il pourroit découvrir, des Arts ou des inſtrumens qui leur rendroient la vie plus douce, & qui les enrichiroient peut-être, juſqu'à un certain point, des connoiſſances ou au moins des productions de l'Europe.

Comme il étoit décidé à faire toutes les dépenſes néceſſaires pour l'exécution de ſon plan, il engagea le Docteur Solander à l'accompagner dans ce Voyage. Ce Savant, natif de Suède, a été élevé ſous le célèbre Linnæus de qui il apporta en Angleterre des lettres de recommandation; & ſon mérite étant bientôt connu, il obtint une place dans le Muſéum Britannique, inſtitution publique qui venoit de ſe former. M. Banks regarda comme très-importante l'acquiſition d'un pareil compagnon de Voyage, & l'évènement a prouvé qu'il ne s'étoit pas trompé. Il prit auſſi avec lui deux Peintres, l'un pour deſſiner des payſages & des figures, & l'autre pour peindre les objets d'Hiſtoire Naturelle qu'ils rencontreroient, enfin un Secrétaire & quatre Domeſtiques, dont deux étoient Nègres.

M. Banks a tenu un Journal exact & circonſtancié de tout ſon Voyage, & bientôt après que j'eus reçu de l'Amirauté celui du Capitaine Cook, il eut la bonté de me remettre le ſien, en me permettant d'y prendre tout ce que je jugerois pouvoir perfectionner ou embellir ma narration. J'acceptai cet offre avec autant de plaiſir que de reconnoiſſance; je ſavois qu'on en tireroit de grands avantages, puiſque très-peu de Philoſophes ont fait des relations de Voyages entrepris dans la vue de découvrir de nouveaux Pays. Les Navigateurs, dans ces expéditions, ſe ſont contentés communément d'examiner les grands traits de la nature, ſans faire attention à la diverſité des ombres qui donnent de la vie & de la beauté au tableau.

Les papiers du Capitaine Cook contenoient un récit ſuivi de tous les incidens nautiques du Voyage, & une deſcription détaillée de la figure & de l'étendue des Pays qu'il avoit viſité, du giſement des Caps & des Baies qui ſont ſur les côtes, de la ſituation des Havres où les vaiſſeaux peuvent ſe procurer des rafraîchiſſemens; de la profondeur d'eau qu'ont rapporté les ſondes; les

latitudes & longitudes, la variation de l'aiguille & tous les autres détails relatifs à la navigation & dans leſquels il a montré les talents d'un excellent Officier & d'un Navigateur habile. Mais j'ai trouvé dans les papiers qui m'ont été communiqués par M. Banks, un grand nombre de faits & d'obſervations que le Capitaine Cook n'avoit pas recueillis, la deſcription des Pays & de leurs productions, les mœurs, les coutumes, la religion, la police & le langage des Peuples, développés avec plus d'étendue que ne pouvoit le faire un Officier de Marine, dont la principale attention ſe tournoit naturellement vers d'autres objets. Le Public ſera redevable de toutes ces connoiſſances à M. Banks. On lui devra auſſi pluſieurs obſervations-pratiques, ainſi que les deſſins & les gravures qui éclairciſſent & ornent ce Voyage. Si l'on en excepte les cartes & les vues des côtes, toutes les autres figures ont été copiées ſur ſes précieux deſſins, & quelques-unes ſur des modèles qu'il a fait faire pour les Artiſtes à ſes propres frais.

Les matériaux fournis par M. Banks étant ſi intéreſſans & ſi nombreux, quelques perſonnes

prétendoient qu'on ne devoit pas écrire la relation du Voyage au nom du Commandant ; il ſembloit que les obſervations & les deſcriptions de M. Banks ſeroient abſorbées ſans diſtinction dans une narration générale donnée ſous un nom qui ne ſeroit pas le ſien ; mais il a levé généreuſement cette difficulté, & nous avons jugé néceſſaire de faire connoître tout ce que lui doit le Public, & ce que je lui dois moi-même. C'eſt un bonheur pour le genre humain, lorſque la même perſonne réunit la richeſſe & les connoiſſances, & en même-tems une inclination forte d'employer l'une & l'autre pour l'utilité publique ; je ne puis m'empêcher de féliciter mon Pays ſur les avantages & les plaiſirs nouveaux que lui fait eſpérer M. Banks à qui nous devons une partie ſi conſidérable de cette Relation.

# RELATION
# D'UN VOYAGE
## FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les Années 1769, 1770 & 1771,

*Par* JACQUES COOK, *commandant le Vaiſſeau du Roi* l'Endeavour.

## *LIVRE PREMIER.*

### CHAPITRE PREMIER.

*Paſſage de* Plymouth *à l'Iſle* Madère. *Quelques détails ſur cette Iſle.*

APRÈS avoir reçu ma commiſſion, datée du 25 Mai 1768, j'allai à bord le 27. J'arborai la flamme & pris

ANN. 1768. Mai.

ANN. 1768. le commandement du vaiſſeau qui étoit alors dans le baſſin de *Deptfort*. Il fut bientôt en état de mettre en mer. Les vivres & les munitions ayant été embarqués, Juillet. je deſcendis la rivière le 30 Juillet, & le 13 d'Août, Août. je jettai l'ancre dans la rade de *Plymouth*.

EN attendant le vent, on lut à l'équipage les articles du Code Militaire & l'Acte du Parlement; on lui paya deux mois de gages d'avance, & on lui déclara qu'il ne devoit s'attendre à aucune augmentation de paie pendant le cours du voyage.

LE 26 Août, le vent devenant bon nous mîmes à la voile. Le 31, nous vîmes différens oiſeaux que les navigateurs Anglois appellent *poulets de la mère Carey*, & qu'ils regardent comme les avant-coureurs d'une tempête. Le jour ſuivant, nous eûmes un vent très-fort qui nous força de naviguer ſous nos baſſes voiles, nous emporta un petit bateau appartenant au Boſſeman, & noya trois ou quatre douzaines de nos volailles, que nous regrettâmes plus que le bateau.

2 Septemb. LE 2 Septembre, nous vîmes terre entre le Cap *Finiſtere* & la Cap *Ortegal*, ſur la côte de *Galice* en Eſpagne. Le 5, par notre obſervation du ſoleil & de la lune, nous trouvâmes la latitude du Cap *Finiſtere* à 42 d 53′ Nord, & ſa longitude à 8 d 46′ Oueſt du méridien de Greenwich, ſur lequel nous calculerons toujours. La déclinaiſon de l'aiguille aimantée étoit de 21 d 4′ Oueſt.

PENDANT ce tems, MM. Banks & Solander eurent occaſion

occaſion d'obſerver ſur pluſieurs animaux marins, dont les Naturaliſtes n'ont pas eu juſqu'ici connoiſſance. Ils obſervèrent en particulier une eſpèce d'*Oniſcus* qu'on trouva adhérant à une *Meduſa pelagica*, & un animal de figure angulaire d'environ un pouce de groſſeur & long de trois, traverſé de part en part d'un trou, ayant une tache noire à une de ſes extrémités, qu'ils jugèrent pouvoir être ſon eſtomac. Quatre de ces animaux tenoient enſemble par leurs côtés quand ils furent pris; de ſorte que nous crûmes d'abord que ce n'étoit qu'un ſeul animal; mais dès qu'on les eut jettés dans un verre plein d'eau, ils ſe ſéparèrent & ſe mirent à nager avec beaucoup de vivacité. Ces animaux appartiennent à un genre nouveau, auquel MM. Banks & Solander ont donné le nom de *Dagyſa*, à raiſon de la reſſemblance de couleur d'une des eſpèces à une pierre précieuſe de ce nom. Nous en primes un grand nombre ſe tenant tous enſemble ſur une longueur de deux pieds & plus, & brillants dans l'eau des plus belles couleurs. Nos obſervateurs découvrirent auſſi un autre animal d'une eſpèce nouvelle, ayant dans l'eau des couleurs encore plus vives & du plus grand éclat; il reſſembloit à une opale, ce qui fit donner au genre le nom de *Carcinium opalinum*; un de ces animaux vécut pluſieurs heures dans un verre d'eau de mer, nageant avec la plus grande agilité, & déployant à chacun de ſes mouvemens une variété infinie de couleurs. Nous prîmes auſſi dans les agrèts du vaiſſeau, à la diſtance d'environ dix lieues du Cap *Finiſtere*, divers oiſeaux qui n'ont pas été décrits par Linnæus; on ſuppoſa qu'ils venoient de la terre d'Eſpagne, & nos Naturaliſtes donnèrent

ANN. 1768. Septemb.

ANN. 1768. Septemb.

à l'eſpèce le nom de *Motacilla velificans*. Il n'y avoit en effet que des oiſeaux navigateurs qui puſſent ſe haſarder à venir ainſi à bord d'un vaiſſeau qui alloit faire le tour du monde. Un d'eux étoit ſi fatigué qu'il mourut entre les mains de M. Banks.

IL nous parut extraordinaire qu'aucun Naturaliſte n'eût juſqu'alors fait mention du *Dagyſa*, dont la mer abonde à moins de vingt lieues de la côte d'Eſpagne, mais malheureuſement pour les connoiſſances humaines, parmi les Navigateurs, il ne ſe trouve que très-rarement des hommes qui veuillent ou qui ſachent obſerver les objets intéreſſants & curieux, dont la mer eſt un ſi vaſte dépôt.

LE 12, nous découvrîmes les iſles de *Porto-Santo* & de *Madere*, & le jour ſuivant, nous jettâmes l'ancre dans la rade de *Funchal*, & nous amarrâmes avec une petite ancre; mais dans la nuit la hanſière de cette ancre ſe détacha, par la négligence de celui qui l'avoit attachée. Le matin on releva l'ancre dans le bateau, & elle fut portée au Sud, mais en la relevant, M. Weir, notre contre-Maître, fut jetté dans la mer par le cable, & entraîné avec l'ancre. Les gens du vaiſſeau ayant vû l'accident retirèrent l'ancre avec toute la promptitude poſſible, mais il étoit trop tard; le corps remonta ſur l'eau embarraſſé dans le cable, & ſans vie.

L'ISLE de *Madere*, vue de la mer, préſente un très-bel aſpect; les flancs des colines ſont entiérement couverts de vignes preſque juſques à la hauteur où l'œil peut diſtinguer les objets; elles y ſont vertes, tandis

que tous les autres végétaux ſont entiérement brûlés, excepté dans les endroits ombragés par la vigne & çà & là ſur les bords des petits ruiſſeaux. ANN. 1768. Septemb.

LE 13, ſur les onze heures du matin, un bateau appellé par nos Navigateurs *product-boat*, vint à bord de la part des Officiers du Bureau de la Santé, ſans la permiſſion deſquels on ne laiſſe perſonne deſcendre à terre. Dès que nous eûmes cette permiſſion nous débarquâmes à *Funchal*, la capitale de l'iſle, & nous allâmes ſur le champ à la maiſon de M. Cheap, Conſul Anglois, & l'un des plus conſidérables négocians du lieu. Il nous reçut avec l'amitié d'un frere & la généroſité d'un Prince. Il voulut abſolument que nous habitaſſions ſa maiſon, où il nous procura toutes les commodités poſſibles pendant notre ſéjour dans l'Iſle. Il obtint pour MM. Banks & Solander la permiſſion de rechercher toutes les curioſités naturelles qu'ils croiroient mériter leur attention. Il employa pluſieurs perſonnes à pêcher pour eux, à ramaſſer des coquilles que le tems ne leur auroit pas permis de raſſembler eux-mêmes, & il leur fournit des chevaux & des guides pour viſiter différentes parties de l'Iſle. Malgré toutes ces facilités leurs excurſions furent pouſſées rarement au-delà de trois milles de la Ville, parce qu'ils ne furent en tout que cinq jours à terre, dont un fut employé à recevoir chez M. Cheap la viſite du Gouverneur. C'étoit d'ailleurs le tems le moins propre de l'année pour des recherches d'Hiſtoire naturelle : car ce n'étoit pas la ſaiſon des plantes & des inſectes. M. Heberden, le premier Médecin de l'Iſle,

ANN. 1768. Septemb.

& frere du Docteur Heberden de Londres, leur procura pourtant quelques plantes en fleur : il leur donna auſſi des échantillons de beaucoup de morceaux de ſon Cabinet & une copie de ſes obſervations botaniques, contenant entre autres détails une deſcription particuliere des arbres que nourrit le pays. M. Banks voulut avoir quelque renſeignement ſur l'eſpèce de bois d'Ebéniſterie qu'on porte de cette Iſle en Angleterre, appellé, par nos Marchands & nos ouvriers, *mahogani de Madère*. Il apprit qu'on n'exportoit de l'Iſle aucun bois ſous ce nom, mais il reconnut un arbre appellé, par les Inſulaires, *Vigniatico* qui eſt le *Laurus indicus* de Linnæus, dont le bois differe fort peu à l'œil du mahogani. Le Docteur Heberden a des armoires dans leſquelles le vigniatico & le mahogani ſont mêlés, & où il eſt difficile de les diſtinguer l'un de l'autre. On remarque ſeulement, en y faiſant attention, que la couleur du vigniatico eſt un peu moins foncée que celle du mahogani. Il eſt donc très-probable que le bois connu en Angleterre, ſous le nom de Mahogani de Madère, eſt le *vigniatico* même.

IL y a de grandes raiſons de croire que toute cette Iſle eſt ſortie anciennement du ſein de la mer par l'exploſion d'un volcan. Toutes les pierres, juſques dans leurs plus petits fragments, paroiſſent avoir été brûlées, & l'eſpèce de ſable qui couvre le ſol n'eſt lui-même qu'une cendre. Quoique nous n'ayons vu qu'une petite partie du pays, les habitans nous ont dit que le reſte de l'Iſle eſt exactement de la même nature.

LE ſeul objet de commerce que *Madere* fourniſſe eſt

le vin. On le fait d'une maniere bien ſimple. Le raiſin eſt jetté dans des vaiſſeaux de bois de forme quarrée, dont la grandeur eſt proportionnée à l'étendue du vignoble auxquels ils appartiennent. Les valets nuds entrent dans la cuve, &, avec leurs pieds & leurs coudes, preſſent le raiſin le plus fortement qu'ils peuvent. Les grappes ainſi foulées ſont enſuite miſes en un tas & placées ſous une pièce de bois quarrée, qu'on preſſe avec un levier engagé par un bout, & à l'extrémité duquel on ſuſpend une pierre. Les habitans ont fait ſi peu de progrès dans les Arts, que ce n'eſt que très-récemment qu'ils ſont parvenus à donner à un vignoble la même eſpèce de fruit en greffant leurs vignes. Il ſemble qu'il y a dans les eſprits, ainſi que dans la matiere, une ſorte de force d'inertie qui réſiſte à tout changement. Tous ceux qui ſe propoſent d'aider les ouvriers ou les Agriculteurs par de nouvelles applications des principes de la bonne phyſique ou des forces méchaniques, éprouvent des obſtacles preſque inſurmontables, & s'apperçoivent que les avantages les plus grands & les plus manifeſtes d'une pratique nouvelle ne ſont pas un motif auſſi puiſſant pour la faire recevoir, que l'habitude antérieure d'une pratique différente a de force pour la faire rejetter. Le préjugé accompagne par-tout l'ignorance. Le peuple de tous les pays reſſemble aux pauvres d'Angleterre qui ſont à la charité de la Paroiſſe, & qu'on verroit ſouvent mandier dans les rues, ſi la loi qui leur aſſigne des ſecours ne les forçoit pas en même-tems à les accepter : c'eſt avec beaucoup de difficulté qu'on a perſuadé aux habitans de *Madere* de greffer leurs plants. Quelques-uns

ANN. 1768. Septemb.

ANN. 1768. Septemb.

même ont refuſé juſqu'à préſent d'adopter cette pratique, quoique toute une vendange ſoit ſouvent gâtée par la trop grande quantité de ſauvageons qu'ils ne veulent pas en ſéparer, parce qu'ils augmentent la quantité du vin. Cet exemple de la force de l'habitude eſt d'autant plus extraordinaire qu'ils ont adopté la greffe pour des arbres fruitiers d'une bien moindre importance, tels que les châtaigniers auxquels cette méthode fait porter du fruit plus promptement qu'ils ne feroient ſans elle.

NOUS ne vîmes aucune voiture à roues dans le pays, privation qu'il faut peut-être attribuer moins au défaut d'invention des habitans qu'à leur manque d'induſtrie, pour former des chemins praticables. Les routes ſont en effet ſi mauvaiſes, qu'il ſeroit impoſſible à aucune voiture d'y paſſer : on ne ſe ſert que de chevaux & de mules qui ſont très-propres à de pareils chemins ; ils ne les emploient cependant pas pour le tranſport de leurs vins. Des vignes où on les fait, comme nous avons vû plus haut, on les tranſporte à la Ville dans des outres ou peaux de boucs, que des hommes chargent ſur leurs têtes. La ſeule imitation groſſière d'une voiture que nous ayons vue parmi ces gens, eſt une planche épaiſſe un peu creuſée dans le milieu, à une extrémité de laquelle une eſpèce de timon s'attache avec une courroie de cuir blanc. Ce miſérable traîneau ne reſſemble pas plus à un charriot anglois, qu'un canot de ſauvage à la chaloupe d'un grand vaiſſeau. On peut même croire que cette invention, toute groſſière qu'elle eſt, eſt due aux Anglois

qui ont introduit dans l'Iſle l'uſage des tonneaux d'une plus grande capacité qu'on ne pouvoit pas tranſporter à bras d'hommes, & pour leſquels on a été obligé d'employer cette ſorte de traîneau ; c'eſt peut-être parce que la nature a trop fait pour ce beau pays, que l'induſtrie humaine & les Arts y ont eu ſi peu de progrès. Le ſol y eſt riche, la plaine & les montagnes ont des climats ſi différens qu'à peine y a-t-il une ſeule production recherchée du ſol de l'Europe ou des deux Indes, que la culture ne puiſſe donner ici. Quand nous allâmes rendre viſite au Docteur Heberden, dont l'habitation eſt à deux milles de la Ville ſur une hauteur très-élevée ; nous avions laiſſé le thérmomètre à *Madere* à 74$^{d}$, & nous le trouvâmes chez lui à 66$^{d}$. Les montagnes produiſent preſque ſans culture les noix, les châtaignes & les pommes en grande abondance.

ANN. 1768. Septemb.

ON trouve dans les jardins de la Ville beaucoup de plantes des deux Indes, entr'autres le bananier, le goyavier, le pommier-à-pain, l'ananas, le mangouſtier qui fleuriſſent & donnent leur fruit preſque ſans ſoins. Le bled eſt de la meilleure qualité, d'un beau & gros grain. L'Iſle en pourroit produire en grande quantité, cependant les habitans tirent du dehors la plus grande partie de celui qu'ils conſomment. Le mouton, le porc & le bœuf y ſont excellents. Le bœuf ſur-tout, dont nous fîmes proviſion, a été généralement trouvé preſque auſſi bon que le nôtre. Le maigre en eſt très-ſemblable au nôtre pour la fibre & pour la couleur, quoique les bêtes ſoient beaucoup

ANN. 1768. Septemb.

plus petites, mais le gras en eſt auſſi blanc que celui du mouton.

LA ville de *Funchal* tire ſon nom de *Funcho*, nom portugais de la plante appellée fenouil, qui croît en abondance ſur les rochers voiſins. Selon l'obſervation du Docteur Heberden, ſa latitude eſt de 32 d, 33′ 33″ Nord, & ſa longitude de 16 d 49′ Oueſt. Elle eſt ſituée au fond d'une baie, &, quoique plus vaſte que l'étendue de l'Iſle ne ſemble le comporter, elle eſt très-mal bâtie. Les maiſons des principaux habitans ſont grandes, celles du peuple petites; les rues ſont étroites & les plus mal pavées que j'aie vûes. Les Egliſes ſont chargées d'ornemens, parmi leſquels on trouve pluſieurs tableaux & des ſtatues des Saints les plus fêtés. Les tableaux ſont généralement très-mal peints, & les Saints ornés de dentelles. Quelques Couvents ont des édifices de meilleur goût. Celui des Franciſcains en particulier eſt ſimple & extrémement propre. L'Infirmerie attira notre attention, comme un modèle qui devroit être ſuivi dans d'autres pays : elle eſt formée d'une longue ſalle, d'un côté de laquelle ſont les fenêtres & un Autel; le côté oppoſé eſt partagé en alcoves, dont chacune contient un lit, & qui ſont toutes proprement tapiſſées. Derrière ces alcoves court une longue gallerie avec laquelle chaque alcove communique par une porte, de ſorte que le malade peut être ſervi ſans aucun embarras pour ſes voiſins.

ON voit auſſi dans le même Couvent une ſingularité d'un autre genre, une petite Chapelle revêtue du haut en bas, tant les murs que les platfonds, de têtes & d'oſſemens

d'oſſemens humains ; les os ſont en croix, & on a placé une tête à chacun des quatre angles. Parmi ces têtes, il y en a une très-remarquable. Les mâchoires ſupérieure & inférieure ſont parfaitement adhérentes l'une à l'autre par un côté. Il n'eſt pas aiſé de concevoir comment s'eſt formée l'oſſification qui les unit, mais il faut néceſſairement que le ſujet ait vécu quelque tems ſans pouvoir ouvrir la bouche ; ſans doute on lui donnoit quelque nourriture par une ouverture faite à l'autre côté, en faiſant ſauter quelques dents, opération qui paroît avoir auſſi endommagé la mâchoire.

ANN. 1768. Septemb.

C'ÉTOIT le Jeudi au ſoir que nous rendîmes viſite aux moines de ce Couvent, un peu avant leur ſouper, & ils nous reçûrent avec beaucoup de politeſſe. Ils nous dirent qu'ils ne nous offroient pas à ſouper, parce qu'ils n'avoient rien de prêt, mais que ſi nous voulions venir le lendemain, quoique ce fût pour eux un jour de jeûne, ils nous donneroient une dinde rotie. Nous ne nous attendions pas à tant de généroſité de la part de Moines Portugais ; auſſi fûmes-nous fort touchés de cette invitation, quoique nous ne puſſions pas en profiter.

NOUS viſitâmes auſſi un Couvent de Religieuſes de Sainte-Claire. Ces filles témoignèrent un grand plaiſir à nous voir ; elles avoient entendu dire qu'il y avoit parmi nous de grands Philoſophes, & peu inſtruites de la nature des objets des connoiſſances philoſophiques, elles nous firent pluſieurs queſtions extravagantes ; quand il y auroit du tonnerre, & ſi l'on pourroit trou-

ANN. 1768. Septemb.

ver dans l'enclos de leur Couvent quelque ſource d'eau vive dont elles avoient grand beſoin ? On peut bien croire que nos réponſes à de pareilles queſtions ne les ſatisfirent guères, & ne nous firent pas beaucoup d'honneur dans leur eſprit. Elles ne retranchèrent rien pour cela de leurs civilités, & elles parlèrent ſans diſcontinuer durant le tems que dura notre viſite, qui fut d'environ une demi-heure.

LES montagnes de ce pays ſont très-élevées ; la plus haute, le pic Ruivo, s'éleve de 5068 pieds, c'eſt-à-dire près d'un mille anglois perpendiculairement au-deſſus de la plaine qui lui ſert de baſe, & qui eſt plus haute qu'aucune terre de la Grand-Bretagne. Les côtes de ces montagnes ſont couvertes de vignes juſqu'à une certaine hauteur, au-deſſus deſquelles ſe trouvent des bois de pins & de châtaigniers d'une étendue immenſe, & enfin plus haut, des forêts d'arbres de différentes eſpèces inconnues en Europe, comme le *mirmulano* & le *paobranco*, dont les feuilles, ſur-tout celles du dernier, ſont ſi belles qu'elles ſeroient un grand ornement dans nos jardins.

ON compte qu'il y a dans l'Iſle environ 80000 habitans. Les droits de Douane rendent au Roi de Portugal 20000 livres ſterlings par an, toutes dépenſes payées. Ce revenu pourroit être aiſément doublé par la vente des ſeules productions de l'Iſle, ſans parler même des vins, ſi l'on mettoit à profit la bonté du climat & l'étonnante fertilité du ſol. Mais cet objet eſt entierement négligé par les Portugais. Dans le commerce des habitans de *Madere* avec *Lisbonne*, la

balance eſt contre les premiers; de ſorte que toute la monnoie Portugaiſe paſſant ſans ceſſe à Liſbonne, les eſpèces courantes dans l'Iſle ſont toutes eſpagnoles. Il y a, à la vérité, quelques pièces de cuivre Portugaiſes, mais ſi rares que nous n'en avons preſque point vu. Les pièces de monnoie Eſpagnole ſont de trois ſortes, les *piſtéreens* valant à peu près un sheling, les bitts environ 12 ſols de France, & les *demi-bitts* 6 ſols. ANN. 1768. Septemb.

LES marées en cet endroit vont au Nord & au Sud dans les pleines & les nouvelles lunes. Les hautes s'élevent de ſept pieds, & les baſſes de quatre. Par l'obſervation du Docteur Heberden, la déclinaiſon de l'aiguille aimantée eſt ici de 15 d 30′ Oueſt, & elle va en diminuant, mais j'ai quelque doute ſur la juſteſſe de ſon obſervation relativement à cette diminution. Nous trouvâmes que la pointe boréale de l'aiguille d'inclinaiſon, qui nous avoit été donnée par la Société Royale, plongeoit de 77 d 18″.

LES rafraîchiſſemens qu'on peut trouver en ce lieu ſont l'eau, le vin, différentes eſpèces de fruits, des oignons en grande quantité, & quelques confitures. Pour la viande fraîche & la volaille, on ne peut en avoir qu'avec la permiſſion du Gouverneur, & à très-haut prix.

NOUS prîmes 270 livres de bœuf fraîchement tué & un jeune bœuf vivant, compté comme peſant 613 livres, 3032 gallons d'eau, & dix tonneaux de vin; & dans la nuit, entre le 18 & le 19, nous mîmes à la

ANN. 1768. Septemb.

voile pour pourſuivre notre voyage. Quand *Funchal* nous reſta au N. 13$^{d}$ E. à la diſtance de 76 milles, la variation de l'aiguille aimantée, calculée par pluſieurs azimuths, nous parut être de 16$^{d}$ 30′ Oueſt.

# CHAPITRE II.

*Paſſage de l'Iſle* Madère *à* Rio-Janeiro. *Deſcription du Pays & divers incidens.*

LE 21 Septembre, nous reconnûmes les iſles appellées les *Salvages* au Nord des *Canaries ;* la principale de ces Iſles étant à notre S. $\frac{1}{2}$ O. A la diſtance d'environ cinq lieues, nous trouvâmes, par un azimuth, la déclinaiſon de l'aiguille à 17$^{d}$ 50′. Je regarde ces Iſles comme giſant au 30$^{d}$ 11′ de latitude Nord, à cinquante-huit lieues de *Funchal* dans la direction du S. 16 E. ANN. 1768. Septemb.

LE 23, nous vîmes le pic de *Ténériffe* qui nous reſtoit à l'O. $\frac{1}{4}$ de S. $\frac{1}{2}$ S., & nous trouvâmes la déclinaiſon de 17$^{d}$ 22′ à 16$^{d}$ 30′. La hauteur de cette montagne, d'où je pris un nouveau point de départ, a été déterminée par le Docteur Heberden qui y eſt monté, à 15,396 pieds, c'eſt-à-dire, à 3 milles anglois moins 148 verges, en comptant le mille pour 1760 verges, ſon aſpect au coucher du ſoleil nous frappa beaucoup. Quand le ſoleil fut ſous l'horiſon, & que le reſte de l'Iſle étoit à nos yeux du noir le plus foncé, la montagne réfléchiſſoit encore les rayons de cet aſtre, & nous paroiſſoit enflammée & d'une couleur de feu que la peinture ne peut pas rendre. Elle ne jette point de feux viſibles, mais non loin du ſommet ſont des cre-

ANN. 1768. Septemb.

vaſſes d'où ſort une chaleur ſi forte, qu'on n'y peut pas tenir la main. Nous avons reçu du Docteur Heberden, parmi d'autres marques d'attention, du ſel qu'il a recueilli ſur le ſommet de la montagne, où l'on en trouve de grandes quantités. Il ſuppoſe que c'eſt là le vrai *natrum* ou *nitrum* des anciens. Il nous donna auſſi un peu de ſouffre natif très-pur, qu'on trouve en abondance ſur la ſurface de la terre.

LE jour ſuivant, 24, nous rencontrâmes le vent aliſé N. E., & le 30, nous reconnûmes *Bona-Viſta*, une des iſles du *Cap Verd*. Nous rangeâmes ſon côté oriental à la diſtance de 3 ou 4 milles du rivage, juſqu'à ce que nous fûmes obligés de tirer au large, pour éviter une chaîne de rochers qui s'étend à environ une lieue & demie au S. O. $\frac{1}{4}$ O. de la pointe S. E. de l'Iſle. *Bona-Viſta*, par notre obſervation, gît au 16$^{d}$ de latitude Nord, & au 21$^{d}$ 51$'$ de longitude Oueſt.

1 Octobre. LE 1$^{er}$ Octobre, étant au 14$^{d}$ 6$'$ de latitude Nord, & au 22$^{d}$ 10$'$ de longitude Oueſt, nous trouvâmes, par un azimuth, que la déclinaiſon étoit de 10$^{d}$ 37$'$ O., & le jour ſuivant au matin de 10$^{d}$. Ce même jour nous trouvâmes que notre vaiſſeau étoit cinq milles au-delà de l'eſtime du lock, & le jour ſuivant ſept. Le 3, nous mîmes la chaloupe en mer pour découvrir s'il y avoit quelque courant, & nous en trouvâmes un allant vers l'Eſt, dont nous eſtimâmes la viteſſe de trois quarts de mille par heure.

PENDANT notre traverſée de *Ténériffe* à *Bona-Viſta*, nous vîmes un grand nombre de poiſſons vo-

lans qui, des fenêtres de la chambre, nous paroiſſoient d'une beauté ſurprenante. Leurs côtés avoient la couleur & le brillant de l'argent bruni, mais ils perdoient à être vus de deſſus le pont, parce qu'ils ont le dos d'une couleur obſcure. Nous prîmes auſſi un goulu de mer, que nous reconnûmes être le *ſqualus carcharias* de Linnæus.

ANN. 1768. Octobre.

AYANT perdu notre vent aliſé, le 3, au 12d 14′ de latitude, & au 22d 10′ de longitude, le vent devint un peu variable, & nous eûmes alternativement un peu d'air & des calmes.

LE 7, M. Banks ſortit dans le bateau & prit un poiſſon, que nos marins appellent *vaiſſeau de guerre portugais* (c'eſt l'*holothuria phyſalis* de Linnæus) & une eſpèce de *molluſca*. Cet animal a la forme d'une petite veſſie très-reſſemblante à celle des poiſſons, d'environ ſept pouces de long, & du fond de laquelle ſortent un certain nombre de filets rouges & bleus, dont quelques-uns ont juſqu'à trois & quatre pieds de long, & qui piquent comme l'ortie, mais plus fortement. Au ſommet de la veſſie eſt une membrane dont l'animal ſe ſert comme de voile, en la tournant à ſon gré pour recevoir le vent. Cette membrane eſt veinée de différentes couleurs très-agréables; en un mot l'animal eſt, à tous égards, un objet de curioſité très-intéreſſant.

NOUS primes auſſi pluſieurs de ces poiſſons à coquilles qu'on trouve flottants ſur l'eau, particuliérement l'*helix janthina* & la *violacea*; elles ſont à peu près

ANN. 1768. Octobre.

de la groſſeur d'un limaçon, & ſont ſoutenues ſur la ſurface de l'eau par une petite grappe de bulles remplies d'air, formées par une ſuſtance gélatineuſe d'un aſſez grand degré de viſcoſité. L'animal eſt ovipare, & ces eſpèces de veſſies ou bulles lui ſervent auſſi à dépoſer ſes œufs. Il eſt probable qu'il ne va jamais à fond, & qu'il n'approche pas non plus volontairement du rivage; car ſa coquille eſt extrémement fragile & auſſi mince que celle de quelques limaçons d'eau douce. Chaque coquille contient à-peu-près la valeur d'une cuiller-à-caffé de liqueur que l'animal jette auſſi-tôt qu'on le touche, & qui eſt du rouge pourpre le plus beau qu'on puiſſe voir. Elle teint le linge, & il ſeroit peut-être utile de rechercher ſi ce n'eſt pas là le pourpre des anciens, d'autant que ce teſtacée ſe trouve certainement dans la Méditerranée.

LE 8, nous trouvâmes, au 8^d 25′ de latitude N. & au 22^d 4′ longitude O., un courant portant au Sud. Le jour ſuivant, étant au 7^d 58′ de latitude, & au 22^d 13′ de longitude, il tournoit au N. N. O. $\frac{1}{4}$ O. Nous eſtimâmes ſa viteſſe à un mille & un $\frac{1}{2}$ quart de mille par heure. Nous trouvâmes, par le moyen de pluſieurs azimuths, la déclinaiſon de 8^d 39′ Eſt.

LE 10, M. Banks tua un oiſeau appellé *mouette à pieds noirs*, qui n'eſt ni décrit, ni claſſé par Linnæus. Il lui donna le nom de *larus crepidatus*. Il eſt à remarquer que les excrémens de cet oiſeau ſont d'un rouge très-vif, approchant de celui de la liqueur qu'on tire de l'*hélix* dont nous venons de parler, & ſeulement un peu moins foncé : on peut croire que ce coquillage ſert

ſert de nourriture à l'oiſeau. Un courant portant au N. O. fut plus ou moins fort juſqu'au 24, que nous nous trouvâmes par 1^d 7′ de latitude N., & 28^d 50′ de longitude. ANN. 1768. Octobre.

LE 25, nous paſsâmes la ligne avec les cérémonies accoûtumées, au 29^d 30′ de longitude. Nous trouvâmes, par le réſultat de pluſieurs bons azimuths, que la variation de l'aiguille étoit alors de 2^d 24′.

LE 28 à midi, nous étions à la latitude de l'iſle *Ferdinand Noronha*, & ſuivant différentes obſervations faites par M. Green & par moi, au 32^d 5′ 16″ de longitude O.; cette poſition eſt marquée à l'Oueſt de cette Iſle dans quelques Cartes, & à l'Eſt dans d'autres. Nous nous attendions à la voir, ou au moins quelques-uns des bancs qui ſont placés dans les Cartes entre elle & la haute mer; mais nous n'apperçûmes rien.

LE 29 au ſoir, nous obſervâmes ce phénomène lumineux de la mer dont les Navigateurs ont parlé ſi ſouvent, & auquel on a donné tant de cauſes différentes; les uns ſuppoſant qu'il eſt l'effet du mouvement que des poiſſons donnent à l'eau en pourſuivant leur proie, d'autres que c'eſt une émanation que fournit la putréfaction des animaux marins, d'autres le rapportant à l'électricité, &c. Les jets de lumière reſſemblent exactement à ceux des éclairs, quoiqu'un peu moins conſidérables. Ils ſont ſi fréquens que quelquefois il y en a huit à dix de viſibles preſque dans le même moment. Nous conjecturâmes que ce phénomène étoit dû à quelque animal lumineux. Nous fûmes

ANN. 1768. Octobre.

confirmés dans cette opinion, lorſqu'ayant jetté un filet nous eûmes pris une eſpèce de *Meduſa*, que nous trouvâmes de la couleur d'un métal chauffé fortement, & qui rendoit une lumière blanche : avec ces animaux nous primes auſſi des crabes très-petits de trois eſpèces différentes, qui tous donnoient de la lumière comme les vers luiſants, quoique moins gros des neuf dixièmes. M. Banks, en examinant ces animaux, eut la ſatisfaction de trouver qu'ils étoient abſolument inconnus aux Naturaliſtes.

2 Novembre. LE 2, vers midi, étant au 10^d 38′ de latitude Sud, & au 32^d 13′ 43″ de longitude Oueſt, nous paſsâmes la ligne où la direction de l'aiguille devoit coincider exactement au N. & au S. ſans aucune déclinaiſon ; car le matin la déclinaiſon, qui avoit graduellement diminué pendant quelques jours, ne ſe trouva plus que de 18′ Oueſt, & dans l'après-dîné de 34′ à l'Eſt.

LE 6, étant au 19^d 3′ de latitude S., & au 35^d 50′ de longitude O., nous obſervâmes que la coûleur de l'eau changeoit ; ſur quoi nous jettâmes la ſonde, & nous trouvâmes fond à 32 braſſes ; nous la rejettâmes trois fois en moins de quatre heures, ſans trouver aucune différence dans la profondeur & la qualité du fond, qui étoit de rocher de corail, de ſable fin & de coquilles. Nous ſupposâmes que nous avions paſſé par-deſſus l'extrémité du grand banc, connu dans nos Cartes ſous le nom d'*abrothos*, ſur lequel le Lord Anſon toucha.

LE matin du jour ſuivant, nous ne trouvâmes point de fond à 100 braſſes.

ANN. 1768. Novemb.

COMME pluſieurs de nos proviſions commençoient à nous manquer, je me déterminai à aller à *Rio-Janeiro*, plutôt que dans tout autre port du Bréſil ou des iſles *Falklands*; ſachant que j'y trouverois tout ce dont nous avions beſoin, & ne doutant pas que nous n'y fuſſions bien reçus.

LE 8, à la pointe du jour, nous vîmes la côte du Bréſil, & vers les dix heures nous mîmes à la cape. Nous parlâmes avec un bateau pêcheur, dont les gens nous dirent que la terre que nous voyions étoit au Sud de *Santo-Spirito* & qu'elle dépendoit de la Capitainerie de cette place.

MM. Banks & Solander allèrent à bord de ce bâtiment. Ils y trouvèrent onze hommes, dont neuf étoient noirs; ils pêchoient tous à la ligne. Le produit de leur pêche conſiſtoit en dauphins, grands maquereaux de deux eſpèces, brêmes de mer, & quelques autres poiſſons, qu'on appelle *welshmen*, dans les iſles Angloiſes de l'Amérique. M Banks en acheta la plus grande partie; il s'étoit pourvu de monnoie d'Eſpagne, parce qu'il imaginoit que c'étoit la monnoie courante du Continent. Les pêcheurs, à ſon grand étonnement, lui demandèrent des shelings d'Angleterre; il leur en donna deux qu'il avoit par haſard avec lui, & ce ne fut pas ſans difficulté qu'ils prirent le reſte en piſtéreens. Leur métier paroiſſoit être de pêcher à une aſſez grande diſtance de la côte, de grands poiſſons, qu'ils ſaloient par quartiers dans un endroit de leur bâtiment deſtiné à cet effet. Ils avoient environ deux quintaux de cette marchandiſe qu'ils offrirent

ANN. 1768. Novemb.

pour 16 shelings, & qu'on auroit eu probablement pour la moitié ; ils vendirent pour 19 shelings & demi aſſez de poiſſons frais pour tout l'équipage : ils n'avoient pas épargné le ſel.

CES pêcheurs avoient pour toute proviſion de mer un tonneau d'eau, & un ſac de farine de Caſſave qu'ils appelloient *farinha de pao*, ou farine de bois, nom qui lui convenoit très-bien, car elle en avoit réellement l'apparence & le goût ; leur tonneau étoit fort grand & auſſi large que le bâtiment, au fond duquel il rempliſſoit exactement la place qu'on lui avoit préparé. Il n'étoit pas poſſible d'en tirer de l'eau par un robinet ; les côtés du bâtiment en fermoient toutes les avenues ; & l'on ne pouvoit pas non plus y en puiſer avec un vaſe par le ſommet. Il auroit fallu pour cela une ouverture aſſez large, & le roulis du bâtiment en auroit fait perdre une grande partie. Ils ſe ſervoient d'un expédient ſingulier pour avoir de l'eau. Lorſque l'un d'eux avoit envie de boire, il s'adreſſoit à ſon voiſin qui l'accompagnoit au tonneau avec une eſpèce de canne en forme de tuyau d'environ trois pieds de long ; ils plongeoient cette canne dans le tonneau par un petit trou qui étoit au-deſſus ; ils la retiroient enſuite après avoir bouché l'extrémité ſupérieure avec la paume de la main. La compreſſion de l'air à l'autre bout, empêchoit l'eau qui étoit contenue dans la canne de retomber. Celui qui vouloit boire appliquoit ſa bouche au bout d'en-bas, & ſon compagnon admettant l'air à l'autre extrémité, la canne laiſſoit tomber l'eau qu'elle renfermoit.

ANN. 1768. Novemb.

NOUS louvoyâmes le long de la côte juſqu'au 12 ; & nous vîmes, à pluſieurs repriſes, une montagne remarquable près de *Santo-Spirito*. Nous apperçûmes enſuite le Cap *Saint-Thomas*, & bientôt après une iſle qui eſt près du Cap *Frio* & que quelques cartes nomment l'iſle de *Frio*. Cette iſle étant fort élevée avec un vallon au milieu, ſembloit former deux iſles lorſqu'on la voyoit de loin. Ce jour-là, nous tirâmes le long de la côte, vers *Rio Janéiro*, & le lendemain, à neuf heures, nous fîmes voile vers le port. J'envoyai à la ville M. Hicks, mon premier Lieutenant, ſur la pinaſſe, afin d'avertir le Gouverneur que nous arrivions pour prendre de l'eau & des rafraîchiſſemens, & lui demander en même-tems un pilote qui nous indiquât un endroit propre à mettre à l'ancre. En attendant le retour de mon Lieutenant, nous remontâmes la rivière juſqu'à cinq heures du ſoir, ſur la foi de la carte de M. Belle-Iſle, publiée dans *le petit Atlas Maritime*, vol. II, n°. 54, que nous trouvâmes très-bonne. Comme j'allois jetter l'ancre au-deſſus de l'iſle de *Cobras*, qui eſt ſituée devant la ville, la pinaſſe revint ſans M. Hicks ; elle avoit à bord un Officier Portugais, mais point de Pilote. Les gens du bateau me dirent que le Viceroi retenoit mon Lieutenant juſqu'à ce que j'euſſe débarqué. Nous nous empreſsâmes de mettre à l'ancre, & preſque en même tems un bateau à dix rames, rempli de Soldats, vint roder autour du vaiſſeau ſans nous parler. Bientôt après il fut ſuivi d'un ſecond qui avoit à bord pluſieurs Officiers du Viceroi, qui demandèrent d'où nous venions ; quelle étoit notre cargaiſon ; quel étoit l'objet de notre voyage &

ANN. 1768. Novemb.

combien nous avions de canons & d'hommes. Ils firent pluſieurs autres queſtions auxquelles nous répondîmes ſans héſiter & avec vérité. Ils ajoutèrent, pour juſtifier la détention de mon Lieutenant & le renvoi de ma pinaſſe avec un Officier Portugais, que c'étoit la coutume invariable de la place, de retenir le premier Officier qui débarquoit d'un bâtiment lors de ſon arrivée, juſqu'à ce que le bâteau du Viceroi eût viſité l'équipage, & qu'on ne permettoit pas que perſonne ſortît du vaiſſeau ou y entrât ſans être accompagné d'un Soldat. Ils me dirent que je pouvois débarquer quand il me plairoit; mais qu'ils ſouhaitoient que le reſte de l'équipage reſtât à bord, juſqu'à ce que le procès-verbal qu'ils avoient dreſſé eût été remis au Viceroi. Ils me promirent qu'immédiatement à leur retour, mon Lieutenant ſeroit renvoyé.

ILS tinrent leur parole; & le lendemain, 14, je débarquai. J'obtins permiſſion du Viceroi d'acheter des proviſions & des rafraîchiſſemens pour le vaiſſeau, à condition toutefois que j'aurois un de ſes gens pour me ſervir de facteur. Je lui fis quelques objections ſur cet article; il perſiſta, parce que c'étoit l'uſage. Je me récriai auſſi ſur le Soldat qui devoit nous accompagner toutes les fois que nous ſortirions de notre bâtiment & que nous voudrions y rentrer, il me répliqua que tels étoient les ordres exprès de ſa Cour, & qu'il ne pouvoit s'en départir en aucun cas. Je le priai de permettre à nos Officiers de débarquer pendant notre ſéjour, & à M. Banks d'aller dans la campagne pour y ramaſſer des plantes, mais il refuſa abſolument d'y conſentir.

Par les précautions extrêmes qu'il employoit à notre égard & la ſévérité des défenſes qu'il nous avoit impoſées, je jugeai qu'il ſoupçonnoit que nous étions venus pour commercer, & je tâchai de le convaincre du contraire. Je lui dis que, par ordre du Roi d'Angleterre, nous faiſions voile vers le Sud, pour obſerver le paſſage de Vénus ſur le diſque du Soleil, phénomène aſtronomique très-important à la navigation. Il ne put jamais m'entendre ; il crut que je parlois du paſſage de l'Etoile du Nord à travers le pôle auſtral ; ce ſont-là du-moins les propres expreſſions de ſon Interprète qui étoit Suédois & qui parloit très-bien Anglois. Je n'imaginois pas qu'il fût néceſſaire de lui demander permiſſion, pour que nos Officiers & nos Naturaliſtes puſſent débarquer pendant le jour, & que je fuſſe en liberté moi-même quand je ſerois à terre : je ne ſuppoſois point qu'il eût d'autre deſſein, mais malheureuſement je me trompois. Dès que j'eus pris congé de ſon Excellence, je trouvai un Officier qui avoit ordre de me ſuivre par-tout. Je lui en demadai la raiſon, & il me répondit qu'on vouloit par-là me faire honneur ; je fis des excuſes & des inſtances pour refuſer cette offre obligeante ; mais le bon Viceroi ne voulut pas m'en diſpenſer.

ANN. 1768. Novemb.

JE retournai donc à bord accompagné de cet Officier. Il étoit environ midi. MM. Banks & Solander m'attendoient avec impatience ; ils ne doutoient pas que le procès-verbal des eſpions de la veille & ma conférence avec le Viceroi n'euſſent diſſipé tous les ſcrupules de ſon Excellence, & qu'enfin ils fuſſent libres

ANN. 1768. Novemb.

de débarquer & de diſpoſer d'eux-mêmes comme ils le voudroient. Il eſt facile de concevoir combien ils furent mortifiés en apprenant ce que je leur racontai ; leur chagrin augmenta lorſqu'ils apprirent qu'on avoit réſolu de les empêcher non-ſeulement de réſider à terre & d'aller dans la campagne, mais même de ſortir du vaiſſeau. Le Viceroi avoit ordonné que perſonne ne débarqueroit, excepté le Capitaine & les Matelots dont il auroit beſoin ; probablement il avoit eu particulièrement en vue dans cette défenſe les paſſagers, qu'on avoit annoncés comme des Savans qui venoient faire des obſervations & des découvertes, & qui étoient très en état de remplir la commiſſion qu'on diſoit être le but de leur voyage. Cependant MM. Banks & Solander s'habillèrent le ſoir, & entreprirent de débarquer pour rendre une viſite au Viceroi ; mais ils furent arrêtés par le bateau de garde qui étoit revenu avec notre pinaſſe & qui tourna ſans ceſſe autour de notre bâtiment tant que nous fûmes là. L'Officier leur dit qu'il étoit forcé d'obéir à des ordres particuliers, qui défendoient aux paſſagers & à tous les Officiers, excepté le Capitaine, de paſſer outre. Après beaucoup de prières inutiles, ils revinrent à bord avec bien de la répugnance & du mécontentement. Je débarquai une ſeconde fois, & je trouvai toujours le Viceroi inflexible. Il répondoit à tout ce que je pouvois alléguer, que dans toutes les défenſes qu'il nous avoit faites, il obéiſſoit au Roi de Portugal, & qu'il ne pouvoit pas enfreindre les inſtructions qu'on lui avoit données.

DANS

DANS ces circonſtances, plutôt que d'être priſonnier dans mon propre bateau, je me décidai à ne plus aller à terre; car l'Officier qui, ſous prétexte de compliment me ſuivoit par-tout lorſque j'avois débarqué, vouloit auſſi m'accompagner lorſque je rentrois dans le vaiſſeau ou que j'en voulois ſortir. Penſant toujours que la vigilance ſcrupuleuſe du Viceroi provenoit d'un mal-entendu qu'il ſeroit plus facile d'écarter par écrit qu'en converſation, je compoſai un mémoire & M. Banks en dreſſa un autre que nous lui envoyâmes. Il nous fit une réponſe qui n'étoit point du tout ſatisfaiſante; nous répliquâmes, ce qui occaſionna entre le Viceroi & nous pluſieurs autres écrits, mais toujours inutilement. Je crus que pour me juſtifier à l'Amirauté de m'être ſoumis aux ordres du Viceroi, je devois le mettre dans le cas d'appuyer ſes défenſes par la force. En envoyant notre dernière réplique le 20 au ſoir, j'ordonnai à mon Lieutenant, M. Hicks, de ne pas ſouffrir qu'on mît une Sentinelle dans ſa chaloupe. Lorſque l'Officier qui commandoit le bateau de garde, s'apperçut que M. Hicks obéiſſoit à mes ordres, il n'employa pas la voie de force, mais il le ſuivit juſqu'au lieu du débarquement, pour en rendre compte au Viceroi. Sur quoi, ſon Excellence refuſa de recevoir le mémoire, & commanda à M. Hicks de revenir au vaiſſeau. En retournant à la chaloupe, il vit que pendant ſon abſence on y avoit mis une Sentinelle; il ne voulut point y entrer juſqu'à ce qu'on l'en eût fait ſortir; alors l'Officier exécuta par force les commandemens du Viceroi; il ſaiſit tous les gens de la chaloupe, & les fit conduire en priſon par des

ANN. 1768. Novemb.

ANN. 1768. Novemb.

Soldats ; il nous renvoya enſuite M. Hicks, avec une eſcorte ſur un de ſes propres bateaux. Dès qu'il m'eut fait part de cet évènement, j'écrivis de nouveau au Viceroi, en redemandant ma chaloupe & mes gens ; je renfermai dans ma lettre le mémoire que lui avoit préſenté M. Hicks & qu'il n'avoit pas accepté. J'envoyai le tout par un bas-Officier, afin d'éluder la difficulté ſur la Sentinelle, que je n'avois jamais refuſée que quand il y avoit un Officier breveté à bord de nos chaloupes. On lui permit de débarquer avec un Soldat qui l'accompagneroit ; il remit ſa lettre, & on lui dit que le lendemain on y feroit réponſe.

VERS les huit heures du ſoir, un vent du Sud commença à ſouffler par raffales violentes & ſubites ; notre grande chaloupe s'en revenant préciſément alors avec quatre pipes de rum, la corde qu'on lui avoit jettée du vaiſſeau, & que tenoient les Matelots, rompit ; la chaloupe, chaſſée par les vents, s'enfuit fort loin, avec un petit eſquif de M. Banks qui étoit attaché à ſa poupe : c'étoit un grand malheur, parce que la pinaſſe étoit détenue à terre, & que nous n'avions à bord d'autre chaloupe qu'un bateau à quatre rames. Cependant nous équipâmes à l'inſtant ce bateau pour l'envoyer au ſecours des deux petits bâtimens que le vent nous enlevoit. Malgré tous les efforts des hommes qu'ils portoient, nous les eûmes bientôt perdus de vue. Il eſt vrai qu'il étoit fort tard, & que nous ne pouvions pas voir de bien loin ; cependant nos gens appercevoient les objets à une aſſez grande diſtance pour nous convaincre, que nous ne pouvions

plus les aider ; ce qui nous affligea, parce que nous ſavions qu'ils alloient donner ſur un banc de rochers qui étoit ſous le vent près de nous. Nous les attendîmes pendant quelque tems dans la plus grande inquiétude, & nous les croyions perdus, lorſque ſur les trois heures du lendemain au matin, 21, nous eûmes le plaiſir de voir tous nos gens à bord du bateau ; il nous apprirent que la grande chaloupe étant remplie d'eau, ils l'avoient laiſſée amarrée à ſon grapin, & qu'en revenant au vaiſſeau, ils avoient donné ſur le banc de rochers ; ce qui les avoit obligés de couper le cable de l'eſquif de M. Banks, & de le laiſſer flotter au gré des vents. Comme la perte de notre chaloupe, que nous avions lieu de craindre, auroit été un malheur inexprimable pour nous, eu égard à la nature de notre expédition ; j'écrivis au Viceroi, dès que je crus qu'il étoit viſible, pour lui faire part de notre accident, & lui demander un de ſes bateaux pour nous aider à retrouver le nôtre ; je lui réitérai mes demandes ſur la pinaſſe & ſon équipage que je le priai de ne pas retenir plus longtems. Après quelques delais, Son Excellence jugea à propos de m'accorder l'un & l'autre, & le même jour nous eûmes le bonheur de retrouver la grande chaloupe & l'eſquif avec le rum ; mais tout le reſte de ce qui y étoit fut perdu. Le 23, le Viceroi, dans ſa réponſe aux remontrances que je lui avois faites contre la détention de mes gens & la ſaiſie du bateau, avoua que j'avois été traité avec peu d'égards, mais que ſa conduite avoit été abſolument néceſſaire, parce que mes Officiers avoient réſiſté à ce qu'il déclaroit ordre du Roi. Quoique je lui euſſe auparavant

ANN. 1768. Novemb.

ANN. 1768. Novemb.

montré ma commiſſion, il témoigna encore quelques doutes, ſi l'*Endeavour*, vu ſa ſtructure & quelques autres circonſtances, étoit au ſervice de Sa Majeſté Britannique. Je lui répondis par écrit, que pour diſſiper tous ſes ſoupçons, j'étois prêt à lui faire voir une ſeconde fois mes lettres. Je ne vins pas à bout de détruire les ſcrupules de Son Excellence; ſa réponſe à ma lettre les exprimoit d'une manière encore plus claire, & accuſoit mes gens de contrebande. Je ſuis perſuadé que cette accuſation étoit ſans fondement. Les domeſtiques de M. Banks, avoient trouvé moyen, il eſt vrai, d'aller à terre le 22 à la pointe du jour, & d'y reſter juſqu'à la nuit; mais ils n'en rapportèrent que des plantes & des inſectes, & on ne les y avoit pas envoyés à d'autre intention. J'avois les plus fortes raiſons de croire, que les gens de notre équipage n'avoient fait aucune contrebande, quoique les Officiers même du Viceroi euſſent mis en uſage toute ſorte d'artifice pour les éprouver, ce qui rendoit encore l'accuſation plus injuſte & plus inſultante. Je conviendrai que je ſoupçonnois un de nos pauvres Matelots d'avoir vendu une partie de ſes habits pour acheter une bouteille de rum; je marquai à Son Excellence que, ſi quelqu'un de nos gens s'aviſoit de faire un pareil commerce illicite, il fît ſans ſcrupule mettre le délinquant en priſon. Ainſi finit notre altercation verbale & par écrit avec le Viceroi de *Rio-Janéiro*.

UN Moine de la Ville ayant demandé notre Chirurgien, le Docteur Solander y entra facilement, le 25, en cette qualité, & reçut des habitans pluſieurs

marques de politeſſe. Le 26, avant la pointe du jour, M. Banks trouva auſſi moyen d'éluder la vigilance des ſentinelles du bateau de garde, & d'aller à terre; il n'entra pourtant pas dans la Ville, parce que les principaux objets de ſa curioſité ſe trouvoient dans les champs. Les habitans ſe comportèrent à ſon égard avec beaucoup d'honnêteté; pluſieurs l'invitèrent à leur maiſon, & il acheta d'eux un cochon & quelques autres choſes pour le vaiſſeau. Le cochon qui n'étoit pas maigre, lui coûta 11 shelings, & il en donna un peu moins de deux pour un canard de Moſcovie. ANN. 1768. Novemb.

LE 27, Lorſque les bateaux revinrent de faire de l'eau, on nous dit que le bruit couroit dans la Ville qu'on faiſoit des perquiſitions après quelques perſonnes qui avoient débarqué ſans la permiſſion du Viceroi. Nous conjecturâmes que cela regardoit MM. Banks & Solander, & ils ſe décidèrent à ne plus aller à terre.

LE 1^er^ Décembre, après avoir pris à bord de l'eau & des autres proviſions, j'envoyai demander au Viceroi un pilote pour remettre en mer, & il me l'accorda. Les vents nous empêchant de ſortir, nous prîmes à bord une grande quantité de bœuf frais, d'ignames & de légumes pour l'équipage. 1 Décembre.

LE 2, un paquebot Eſpagnol, commandé par Dom Antonio de Monte Négro y Velaſco, arriva près de nous avec des lettres de Buenos-Ayres pour l'Eſpagne. Le Capitaine m'offrit, avec beaucoup d'honnêteté, de prendre nos lettres pour l'Europe; je profi-

ANN. 1768. Décemb.

tai de la grace qu'il me faiſoit, & je lui donnai, pour le Secrétaire de l'Amirauté, un paquet contenant des copies de tout ce qui s'étoit paſſé entre le Viceroi de *Rio Janéiro* & moi ; j'en laiſſai en même-tems des doubles au Viceroi, afin qu'il les envoyât à Liſbonne.

LE 5, il faiſoit calme tout plat, nous levâmes l'ancre & nous remorquâmes le vaiſſeau hors de la baie ; mais, à notre grand étonnement, lorſque nous fûmes à portée de *Santa-Cruz* la principale fortereſſe, on tira deux coups de canon ſur nous : ſur le champ nous jettâmes l'ancre & envoyâmes au Fort pour en demander la raiſon. Nos gens raportèrent que le Commandant n'avoit point reçu d'ordre pour nous laiſſer paſſer ; & que, ſans cette précaution, on ne permettoit à aucun vaiſſeau de naviguer au-deſſous du Fort. Je fus donc obligé de renvoyer chez le Viceroi, & de lui faire demander pourquoi il n'avoit pas expédié les ordres néceſſaires, puiſqu'il avoit été informé de notre départ, & qu'il avoit jugé à propos de m'écrire une lettre polie, pour me ſouhaiter un heureux voyage. Le Meſſager nous dit, pour réponſe, que l'ordre avoit été écrit quelques jours auparavant ; mais que, par une négligence inconcevable, on ne l'avoit pas fait partir.

NOUS ne fîmes pas voile avant le 7 ; &, lorſque nous eûmes paſſé le Fort, le pilote demanda à être renvoyé : le bateau de garde qui rodoit autour de nous, dès notre arrivée dans ce lieu juſqu'ici, ne nous avoit pas quitté ; enfin ils s'en allèrent l'un & l'autre. Comme M. Banks n'avoit pas pû aller à terre à *Rio Janéiro*, il profita de ſon départ pour examiner

les Iſles voiſines, dans l'une deſquelles il raſſembla pluſieurs eſpèces de plantes & beaucoup d'inſectes différents, à l'embouchure d'un havre appellé Raza. ANN. 1768. Décemb.

IL eſt à remarquer que pendant les trois ou quatre derniers jours que nous ſéjournâmes dans ce port, l'air fut chargé de papillons, qui étoient tous d'une ſeule eſpèce, mais en ſi grand nombre qu'on en voyoit des milliers de chaque côté, & que la plus grande partie voltigeoit ſur la grande hune.

NOUS reſtâmes dans ce parage depuis le 14 juſqu'au 7 du mois ſuivant, c'eſt-à-dire, un peu plus de trois ſemaines. Pendant ce tems M. Monkhouſe, notre Chirurgien, débarqua chaque jour, pour nous acheter des proviſions. Le Docteur Solander alla à terre une fois; j'y allai moi même à différentes repriſes, & M. Banks pénétra dans la campagne, malgré la garde qui nous veilloit. Aidé des inſtructions que m'ont données ces Meſſieurs & de mes propres obſervations, je vais dire quelque choſe de la Ville & du pays qui l'environne.

*RIO de Janéiro* ou *la rivière de Janvier* a été probablement ainſi nommée, parce qu'elle fut découverte le jour de la fête de ce Saint. La Ville qui eſt la capitale des Etats Portugais en Amérique, a pris ſon nom de la rivière qu'on devroit plutôt appeller un bras de mer, puiſqu'elle ne paroît recevoir aucun courant conſidérable d'eau douce. La capitale eſt ſituée ſur une plaine, au bord du *Rio Janéiro*, à l'Oueſt de la baie & au pied de pluſieurs autres montagnes qui s'élèvent

ANN. 1768. Décemb.

en amphitéâtre derrière elle ; elle n'eſt point mal bâtie, & le plan n'en eſt pas mal deſſiné ; les maiſons ſont communément de pierre & à deux étages, & chacune des maiſons, ſuivant l'uſage des Portugais, a un petit balcon devant les fenêtres & une jalouſie devant le balcon. J'ai jugé que ſon circuit eſt d'environ trois milles ; elle m'a paru auſſi étendue que les plus grandes villes de province en Angleterre, ſans en excepter Briſtol & Liverpool. Les rues ſont droites, aſſez larges, & coupées à angles droits ; la plupart ſont ſur la même ligne que la citadelle, appellée S. Sébaſtien, & qui eſt bâtie ſur une montagne qui commande la Ville.

LES montagnes voiſines fourniſſent à la Ville de l'eau, par le moyen d'un aquéduc, élevé ſur deux rangs d'arches, & qu'on dit être en quelques endroits fort au-deſſus du niveau des ſources ; l'eau eſt portée par des canaux à une fontaine qui ſe trouve dans la grande place devant le palais du Viceroi. Il y a continuellement autour de cette fontaine un grand nombre de perſonnes qui attendent leur tour pour puiſer de l'eau, & les ſoldats, qui ſont en faction à la porte du Gouverneur, trouvent qu'il eſt très-difficile d'y maintenir le bon ordre. L'eau de cette fontaine eſt pourtant ſi mauvaiſe que nous n'en bûmes pas avec plaiſir, quoique nous fuſſions en mer depuis deux mois, & que pendant ce tems nous euſſions été réduits à celle de nos tonneaux qui étoit preſque toujours ſale. Il y a dans quelques parties de la Ville une eau de meilleure qualité, mais je n'ai pas pu ſavoir par quels moyens elle y arrivoit.

LES Egliſes y ſont fort belles, & l'appareil religieux

à

à *Rio Janéiro* eſt plus remplie d'oſtentation que dans aucun pays Catholique de l'Europe. L'une des Paroiſſes fait chaque jour une proceſſion, où l'on étale différentes bannières très-magnifiques & très-précieuſes ; à tous le coins de rues il y a des mendians qui récitent des prieres en grande cérémonie.

ANN. 1768. Décemb.

ON rebatiſſoit une des Egliſes pendant que nous y ſéjournâmes, & pour fournir aux frais, la Paroiſſe, dont elle dépendoit, avoit la permiſſion de faire la quête par toute la Ville, dans une proceſſion, une fois par ſemaine ; elle recueilloit par-là des ſommes très-conſidérables. Tous les enfans d'un certain âge, ceux mêmes des gens riches, étoient obligés d'aſſiſter à cette cérémonie qui ſe faiſoit pendant la nuit. Chacun d'eux, vêtu d'une caſaque noire pendant juſqu'à la ceinture, portoit à ſa main un bâton de ſix ou ſept pieds, au bout duquel étoit attachée une lanterne. La lumière que procuroient plus de deux cent de ces lanternes, étoit ſi grande, que les gens de notre équipage, qui la voyoient depuis le vaiſſeau, crurent que la Ville étoit en feu.

LES habitans de *Rio-Janéiro* peuvent faire leurs dévotions à tous les Saints du Calendrier, ſans attendre qu'il y ait une proceſſion : devant preſque toutes les maiſons, il y a une petite niche garnie d'un vitrage où l'on va implorer les ſecours de ces puiſſances tutélaires ; & dans la crainte qu'on ne les oublie, en ne les voyant plus, une lampe brûle continuellement pendant la nuit devant ces Tabernacles. On ne peut pas accuſer les habitans de tiédeur dans leurs dévo-

ANN. 1768. Décemb.

tions; ils récitent des prières & chantent des hymnes devant ces Saints, avec tant de véhémence, que dans la nuit on les entendoit très-distinctement de notre vaisseau, quoiqu'il fût éloigné de plus d'un demi-mille de la Ville.

LE Gouvernement est mixte dans sa forme, mais dans le fait il est très-absolu; il est composé du Viceroi, du Gouverneur de la Ville & d'un Conseil, dont je n'ai pas pu savoir le nombre des membres. On ne peut exécuter aucun acte judiciaire, sans le consentement de ce Conseil, dans lequel le Viceroi a voix prépondérante. Cependant le Viceroi & le Gouverneur mettent souvent un homme en prison suivant leur plaisir, & l'envoyent même à Lisbonne, sans que ses amis ou sa famille soient informés des délits dont on l'accuse, & sachent quelquefois ce qu'il est devenu.

AFIN d'empêcher les habitans de *Rio-Janéiro* de voyager dans la campagne & de pénétrer dans les lieux où l'on trouve de l'or & des diamants, le Viceroi est le maître de fixer des bornes à peu de milles de distance de la Ville, & personne ne peut les passer. Ces richesses sont en si grande abondance, que sans cette précaution, le Gouvernement ne pourroit pas s'en assurer la propriété. Des gardes font la patrouille autour de ces limites, & ils saisissent & mettent en prison sur le champ quiconque est trouvé au-delà, quand même cet homme ignoreroit s'il transgresse les ordonnances.

LA population de *Rio-Janéiro*, qui est considérable,

ANN. 1768. Décemb.

eſt compoſée de Portugais, de Nègres & de naturels du pays. La Ville, qui n'eſt qu'une petite partie de ſa Capitainerie ou province, contient, à ce qu'on dit, 37000 blancs & 629000 noirs, dont pluſieurs ſont libres, c'eſt-à-dire, 666000 hommes. Par ce calcul, il y auroit dix-ſept nègres pour un blanc. Les Américains qui travaillent pour le Roi dans le voiſinage, ne peuvent pas être regardés comme habitans de la Capitale. Ils réſident dans l'intérieur des terres & viennent tour à tour faire le travail qu'on leur impoſe, & pour lequel ils ne reçoivent qu'un petit ſalaire. Ils ſont d'une couleur de cuivre pâle, & ont de grands cheveux noirs.

L'ÉTABLISSEMENT Militaire eſt compoſé de douze Régiments de troupes régulières, dont ſix ſont Portugais & ſix créoles, & de douze autres régiments de Milice provinciale. Les habitans ſe comportent envers les troupes régulières avec beaucoup d'humilité & de ſoumiſſion : on m'a dit que ſi quelqu'un manquoit d'ôter ſon chapeau, lorſqu'il rencontre un Officier, il ſeroit aſſommé ſur le champ. Tant d'arrogance & de dureté rendent le peuple extrêmement poli envers tous les étrangers qui ont un air au-deſſus du commun. La ſubordination des Officiers eux-mêmes, à l'égard du Viceroi, eſt accompagnée de circonſtances également mortifiantes; ils ſont obligés de ſe rendre chez lui trois fois par jour pour prendre ſes ordres ; il leur répond toujours « il n'y a rien de nouveau ». On m'a aſſuré qu'on leur impoſoit cette obligation ſervile, afin de les empêcher d'aller dans l'intérieur de la campagne.

ANN. 1768. Décemb.

Le Gouvernement remplit ſon objet, ſi c'eſt là celui qu'il ſe propoſe.

CHACUN conviendra, je penſe, que les femmes des colonies Eſpagnoles & Portugaiſes dans l'Amérique méridionale, accordent leurs faveurs plus facilement que celles de tous les autres pays civiliſés de la terre. Quelques perſonnes ont ſi mauvaiſe opinion des femmes de *Rio-Janéiro*, qu'ils ne croient pas qu'il y en ait une ſeule d'honnête parmi elles : cette condamnation eſt sûrement trop générale ; mais l'expérience qu'acquit le Docteur Solander pendant qu'il y ſéjourna, ne lui a pas donné une grande idée de leur chaſteté. Il m'a dit qu'à la nuit tombante, elles paroiſſoient aux fenêtres, ſeules ou avec d'autres femmes; & que, pour diſtinguer les hommes qu'elles aimoient & qui paſſoient dans la rue, elles leur jettoient des bouquets ; que lui & deux Anglois de ſa compagnie avoient reçu un ſi grand nombre de ces marques de faveur, qu'à la fin de leur promenade qui ne fut pas longue, leurs chapeaux étoient remplis de fleurs. Il faut avoir égard aux coutumes locales ; ce qui eſt regardé dans un pays comme une familiarité indécente, n'eſt dans un autre qu'un ſimple acte de politeſſe. Je ne m'étendrai donc pas ſur le fait que je viens de rapporter ; je me contenterai de dire qu'il eſt conſtant.

JE n'affirmerai pas qu'il ſe commet fréquemment des aſſaſſinats à *Rio-Janéiro ;* mais les Egliſes offrent un aſyle au criminel, & notre cuiſinier regardant un jour deux hommes, qui ſembloient parler enſemble amicalement, l'un d'eux tira tout-à-coup un canif, &

le plongea dans le ſein de l'autre ; celui-ci ne tombant pas du premier coup, l'aſſaſſin le perça d'un ſecond, & s'enfuit. Quelques nègres qui avoient auſſi été témoins de l'évènement, le pourſuivirent ; mais je n'ai pas appris s'il s'échappa ou s'il fut arrêté. ANN. 1768. Décemb.

LE peu de pays que nous avons vu dans les environs de la Ville, eſt on ne peut pas plus beau. Les endroits les plus ſauvages ſont couverts d'une grande quantité de fleurs, dont le nombre & la beauté ſurpaſſent celles des jardins les plus élégants de l'Angleterre.

ON trouve ſur les arbres & les buiſſons une multitude preſque infinie d'oiſeaux, dont la plupart ſont couverts de plumages très-brillants : on diſtingue ſurtout le colibri. Les inſectes n'y ſont pas moins abondans, & quelques-uns ſont très-beaux ; ils ſont plus agiles que ceux d'Europe : cette obſervation doit s'entendre ſur-tout des papillons qui volent ordinairement autour des ſommets des arbres, & qu'il eſt par-conſéquent difficile d'attraper, excepté lorſqu'il s'éleve un vent de mer fort, car alors ils ſe rapprochent de terre.

LES bords de la mer & des ruiſſeaux qui arroſent ce pays, ſont chargés de petis crabes, appellés *cancer vocans ;* les uns ont des pattes très-larges, les autres les ont extraordinairement petites ; cette différence diſtingue à ce qu'on dit les ſexes ; les crabes qui ont de grandes pattes ſont les mâles.

NOUS vîmes peu de terres cultivées, la plupart étoient en friche ; & il nous parut que pour le reſte,

ANN. 1768. Décemb.

on y employoit peu de ſoin & de travail. Ils ont de petits jardins, où la plus grande partie de nos légumes d'Europe ſont cultivés, ſur-tout des choux, des pois, des fèves, des haricots, des turneps & des navets; ces légumes ſont inférieurs aux nôtres. Le ſol produit auſſi des melons d'eau, des pommes-de-pin, des melons muſqués, des oranges, des citrons, des bananes, des manjos, des mammaïs, des noix d'Acajou, des noix, des jambos de deux eſpèces, dont l'une porte un petit fruit noir, des cocos, des noix de palmiers de deux eſpèces, l'une large & l'autre ronde, & des dattes : c'étoit la ſaiſon de tous ces fruits, lorſque nous étions à *Rio-Janéiro*.

LES melons d'eau & les oranges ſont dans leur eſpèce les meilleurs de tous ces fruits ; les pommes de pin ſont fort inférieures à celles que j'ai mangées en Angleterre ; elles ſont, il eſt vrai, plus fondantes & plus douces, mais elles n'ont point de ſaveur. Je crois qu'elles ſont indigènes dans ce pays, quoique nous n'ayions pas ouï dire qu'on en trouvât de ſauvages. On fait très-peu d'attention à ces pommiers, qu'on plante indifféremment dans toutes les ſaiſons, au milieu des légumes. Les melons que nous goutâmes étoient encore plus mauvais ; ils étoient farineux & inſipides, mais les melons d'eau y ſont excellens ; nous leur trouvâmes une ſaveur & un degré d'acide que les nôtres n'ont pas. Nous y vîmes encore pluſieurs eſpèces de poires & quelques fruits d'Europe, ſur-tout la pomme & la pêche ; mais les uns & les autres étoient ſans ſuc & ſans goût. Il croît dans les jardins des ignames & du

*mandihoca*, qu'aux iſles de l'Amérique on appelle *caſſada* ou caſſave. Nous avons obſervé plus haut que les gens du pays donnent à la farine le nom de *farinha de Pao*. Le ſol produit du tabac & du ſucre, mais point de bled ; les Habitans n'ont d'autre farine que celle qu'on leur apporte du Portugal & qui ſe vend un sheling la livre, quoiqu'en général elle ſe ſoit gâtée dans le paſſage. M. Banks penſe que toutes les productions de nos iſles de l'Amérique croîtroient dans cette partie du Bréſil : cependant les Habitans tirent leur caffé & leur chocolat de Liſbonne.

ANN. 1768. Décemb.

LA plupart des terres que nous avons vues dans les campagnes ſont miſes en pâturages. On y fait paître de nombreux beſtiaux, mais qui ſont ſi maigres qu'un Anglois auroit de la peine à en manger. L'herbe, qui conſiſte principalement en creſſon, eſt fort courte. Les chevaux & les moutons peuvent la brouter, mais il n'en eſt pas de même des bêtes à cornes qui trouveroient difficilement de quoi s'y nourrir.

LE pays pourroit produire pluſieurs drogues utiles : excepté le *pareira brava* & le baume de Copahu, qui ſont excellens & qui ſe vendent à très-bas prix, nous n'en trouvâmes point d'autres dans les boutiques des Apothicaires. Le commerce des drogues & des bois de teinture ſe fait probablement au Nord du Bréſil ; nous n'en apperçûmes aucune trace à *Rio-Janéiro*.

NOUS n'avons pas reconnu d'autres manufactures que celles des hamacs de coton, qui ſervent ici de voitures, comme on emploie les chaiſes à porteurs parmi

ANN. 1768. Décemb.

nous. Ce ſont les Américains qui les fabriquent preſque tous.

IL ne nous a pas été poſſible d'apprendre en quel endroit & à quelle diſtance de *Rio-Janéiro* ſont les mines; elles font la richeſſe de la Ville: on en cache la ſituation avec des précautions extrêmes, & il y a des Soldats qui font continuellement la garde ſur les chemins qui y conduiſent. Excepté ceux qui y ſont employés, perſonne ne peut les voir. La curioſité la plus forte excite rarement à l'entreprendre; car on pend ſur le champ au premier arbre quiconque eſt trouvé dans les environs, s'il ne prouve pas d'une manière inconteſtable qu'il y avoit affaire.

ON tire ſûrement beaucoup d'or de ces mines; les travailleurs y courent de ſi grands dangers de perdre la vie, que la crainte doit détourner de ce travail tous ceux qui n'y ſont pas accoutumés. On importe annuellement 40000 Nègres au compte du Roi, pour fouiller les mines. Des témoins dignes de foi nous ont aſſuré que deux ans avant notre arrivée, en 1766, il y en mourut un ſi grand nombre, probablement par quelque maladie épidémique, que la Ville de *Rio-Janéiro* fut obligée d'en fournir 20 mille de plus.

IL y a des mines ſi remplies de pierres précieuſes qu'on ne permet pas d'en tirer au-delà d'une certaine quantité par an. On envoie pour cela des ouvriers qui y reſtent un mois plus ou moins; ils reviennent après en avoir ramaſſé la quantité fixée par le Gouvernement,

vernement, & quiconque, avant l'année ſuivante, eſt trouvé dans ces précieux diſtricts, ſous quelque prétexte que ce ſoit, eſt ſur le champ mis à mort. ANN. 1768. Décemb.

LES pierres qu'on y trouve ſont des diamans, des topazes de pluſieurs eſpèces & des améthyſtes. Nous n'avons vu aucun diamant ; le Viceroi en a chez lui un très-grand nombre qu'il vend au nom du Roi de Portugal, mais auſſi cher qu'en Europe. M. Banks acheta des topazes & des améthyſtes pour ſervir d'échantillons. Il y a trois eſpèces de topazes qui ont une valeur très-différente ; on les diſtingue par les noms de *pingua d'agua qualidade primeiro*, *pingua d'agua qualidade ſecondo*, & *chryſtallos armerillos* : on les achete grandes & petites, bonnes ou mauvaiſes, par *octavos*, c'eſt-à-dire la huitième partie d'une once. Les meilleures coûtent 4 shelings 9 den. Il eſt défendu aux Sujets du Roi, ſous des peines très-ſévères, de faire le commerce de ces pierreries. Il y avoit autrefois des Jouailliers qui les achetoient & les travailloient pour leur propre compte ; environ quatorze mois avant notre débarquement, c'eſt-à-dire en 1767, il arriva des ordres de la Cour du Portugal, pour que ces pierreries ne fuſſent plus travaillées qu'au compte du Roi : les Jouailliers, forcés de remettre tous leurs outils au Viceroi, reſtèrent ſans moyens de ſubſiſtance. Les ouvriers qui taillent à préſent ces pierres ſont eſclaves.

LA monnoie courante à *Rio-Janéiro* eſt celle du Portugal, qui conſiſte principalement en pièces de 36 shelings ; on frappe auſſi dans la Ville des pièces d'or & d'argent. Les monnoies d'argent ſont d'un titre fort

ANN. 1768. Décemb.

bas, & on les appelle *petacks*. Il y en a de différente valeur, qu'on diſtingue aiſément par le nombre de réaux marqué ſur l'un des revers. Il y a encore une monnoie de cuivre, comme celle du Portugal, qui vaut depuis cinq juſqu'à dix réaux. Le réal eſt une monnoie de compte de ce Royaume, dont dix valent environ un ſou & demi de France.

LE port de *Rio-Janeiro* eſt ſitué à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. à 18 lieues du Cap *Frio*; on le diſtingue par une montagne en pain de ſucre, placée à l'extrémité occidentale de la baie. Comme toute la côte eſt très-élevée & forme pluſieurs pics, on reconnoît plus ſûrement l'entrée du Havre par les iſles qui ſont ſituées vis-à-vis, & dont l'une, appellée *Rodonda*, qui eſt haute & ronde comme une meule de foin, ſe trouve à deux lieues & demie au S. $\frac{1}{4}$ S. O. de l'entrée de la baie. Les deux premières iſles qu'on rencontre en venant de l'Eſt ou du Cap *Frio*, ſemblent des rochers; elles ſont près l'une de l'autre à environ quatre milles de la côte. A trois lieues à l'Oueſt de celles-ci, il y en a deux autres qui ſont également voiſines; elles ſont placées en-dehors de la baie du côté oriental, & tout près de la côte. Le Havre eſt bon; l'entrée n'en eſt pas large, mais tous les jours depuis dix heures ou midi juſqu'au ſoleil couchant, le vent de mer y ſouffle, ce qui donne aux bâtimens des facilités pour entrer. Il s'élargit à meſure qu'on approche de la Ville, & il peut contenir la plus grande flotte par 5 à 6 braſſes d'eau, fond de vaſe. L'entrée du Havre dans la partie la plus étroite eſt défendue par deux Forts. Le principal eſt celui de *Santa-Cruz*,

ſitué à la pointe orientale de la baie ; nous en avons parlé plus haut. On appelle Fort *Lozia* celui qui eſt ſur la pointe occidentale ; il eſt bâti ſur un rocher qui entre dans la mer. Ils ſont éloignés l'un de l'autre d'environ trois quarts de mille ; le canal n'a pourtant pas cette largeur, parce qu'au pied de chaque Fort le fond eſt embarraſſé par des rochers détachés : il n'y a de danger que dans cet endroit. Le canal étant fort étroit, le flux & le reflux de la marée y ont une force conſidérable, & l'on ne peut pas naviguer contre ſon courant ſans un vent frais. Il n'eſt pas ſûr d'y mettre à l'ancre, parce que c'eſt un fond de rochers ; mais on peut éviter tout péril en ſe tenant au milieu du canal. En entrant dans la baie, la route eſt d'abord N. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ O. & N. N. O. un peu plus d'une lieue ; cette route portera le vaiſſeau le long de la grande rade. En faiſant enſuite une lieue de plus au N. O. & O. N. O., on arrive à l'iſle des *Cobras*, ſituée devant la Ville. Il faut enſuite filer à l'abordage le long de la côte ſeptentrionale de cette iſle, & jetter l'ancre au-deſſus d'un Couvent de Bénédictines, bâti ſur une montagne à l'extrémité N. O. de la Ville.

ANN. 1768. Décemb.

JAMAIS nous n'avons vu une plus grande variété de poiſſons que dans la rivière de *Janeiro* & ſur toute la côte. Il ſe paſſoit rarement un jour ſans qu'on en apportât une ou pluſieurs eſpèces nouvelles à M. Banks. La baie eſt très-propre à la pêche ; elle eſt remplie de petites iſles & de pointes de terre avec un fond bas où l'on peut facilement conduire la ſeine. Hors de la baie, la mer abonde en dauphins & en grands macque-

ANN. 1768. Décemb.

reaux de différentes ſortes qui mordent très-promptement à l'hameçon, & les Habitans ſont dans l'uſage d'en avoir toujours un attaché à la queue de leurs bateaux.

QUOIQUE le climat ſoit chaud, le pays eſt très-ſain à *Rio-Janéiro*. Pendant que nous y ſéjournâmes, le thermomètre ne s'éleva jamais au-deſſus de 83 degrés; nous eûmes cependant des pluies fréquentes, & un jour, un vent aſſez fort.

LES vaiſſeaux prennent de l'eau à la fontaine de la grande place, quoique j'aie obſervé plus haut qu'elle n'eſt pas bonne. Ils débarquent leurs tonneaux ſur une grève unie & ſablonneuſe qui n'eſt pas à plus de cent verges de la fontaine. On s'adreſſe au Viceroi qui nomme une Sentinelle pour veiller ſur les futailles & ouvrir un paſſage à la fontaine afin qu'elles puiſſent être remplies.

*RIO-JANEIRO* eſt un très-bon lieu de relâche pour les vaiſſeaux qui ont beſoin de rafraîchiſſemens. Le Havre eſt commode & ſûr; excepté le pain & la farine de froment, on peut s'y procurer aiſément des proviſions. Pour ſuppléer au défaut du pain, il y a des ignames & de la caſſave en abondance. On y achete du bœuf frais ou ſalé pour environ 4 ſols de France la livre; j'ai remarqué déja qu'il étoit très-maigre. Les Habitans ſalent ici leur bœuf, en ôtant les os, & en le coupant en larges tranches, mais minces, qu'ils ſaupoudrent enſuite de ſel & qu'ils font ſécher à l'ombre. Si on le tient ſec, il conſerve ſa bonté pendant long-

tems à la mer. Il eſt rare de s'y procurer du mouton; les cochons & la volaille ſont chers. Le jardinage & les fruits ſont très-communs, mais excepté la citrouille, on ne peut pas les garder en mer. On y achete du rum, des ſucres & des melaſſes excellens à un prix raiſonnable. Le tabac eſt à bas prix, mais il eſt de mauvaiſe qualité. Il y a un chantier pour la conſtruction des vaiſſeaux & un ponton pour les mettre à la bande; car comme la marée ne s'élève jamais au-deſſus de ſix pieds, il n'y a pas d'autre manière de viſiter la quille.

ANN. 1768. Décemb.

QUAND le bateau qui avoit été envoyé à terre revint, nous le montâmes à bord & nous remîmes en mer.

# CHAPITRE III.

*Paſſage de* Rio-Janeiro *à l'entrée du Détroit de* le Maire. *Deſcription des Habitans de* la Terre de Feu.

ANN. 1768. Décemb.

LE 9 de Décembre, nous obſervâmes que la mer étoit couverte de grandes bandes de couleur jaunâtre dont pluſieurs avoient un mille de long, & trois ou quatre cent verges de large. Nous puisâmes de cette eau ainſi colorée, & nous trouvâmes qu'elle étoit remplie d'une multitude innombrable d'atomes terminés en pointe, & d'une couleur jaunâtre ; il n'y en avoit aucun qui eût plus d'un quart de ligne de long. En les examinant au microſcope, ils paroiſſoient être des faiſceaux de petites fibres entrelaſſées les unes dans les autres & aſſez ſemblables au *nidus* de ces mouches aquatiques appellés *Caddices*, du genre des *Phryganea*. MM. Banks & Solander ne purent pas deviner ſi c'étoient des ſubſtances animales ou végétales, ni quelle étoit leur origine & leur deſtination. On avoit remarqué le même phénomène auparavant, lorſque nous reconnûmes, pour la première fois, le continent de l'Amérique méridionale.

LE 11, nous prîmes à l'hameçon un goulu de mer, & pendant que nous l'examinions, nous lui vîmes

Vue d'une partie du Côté N. Est de la Terre de Feu prise du point A. de la Carte.

*Aussicht von einem Theil der N. Ost Seite von Terra del Fuego von dem in der Charte mit A. bezeichneten Ort her aufgenomen.*

Vue du Détroit de le Maire et d'une partie de la Terre de Feu et de la Terre des Etats prise du point B. de la Carte.

*Aussicht von der Straße le Maire und von einem Theil von Terra del Fuego und von Staaten Land; wie solche an dem in der Charte mit B. bezeichneten Ort erscheinen.*

Vue d'une partie du Côté S.O. de la Terre de Feu prise du point C. de la Carte.

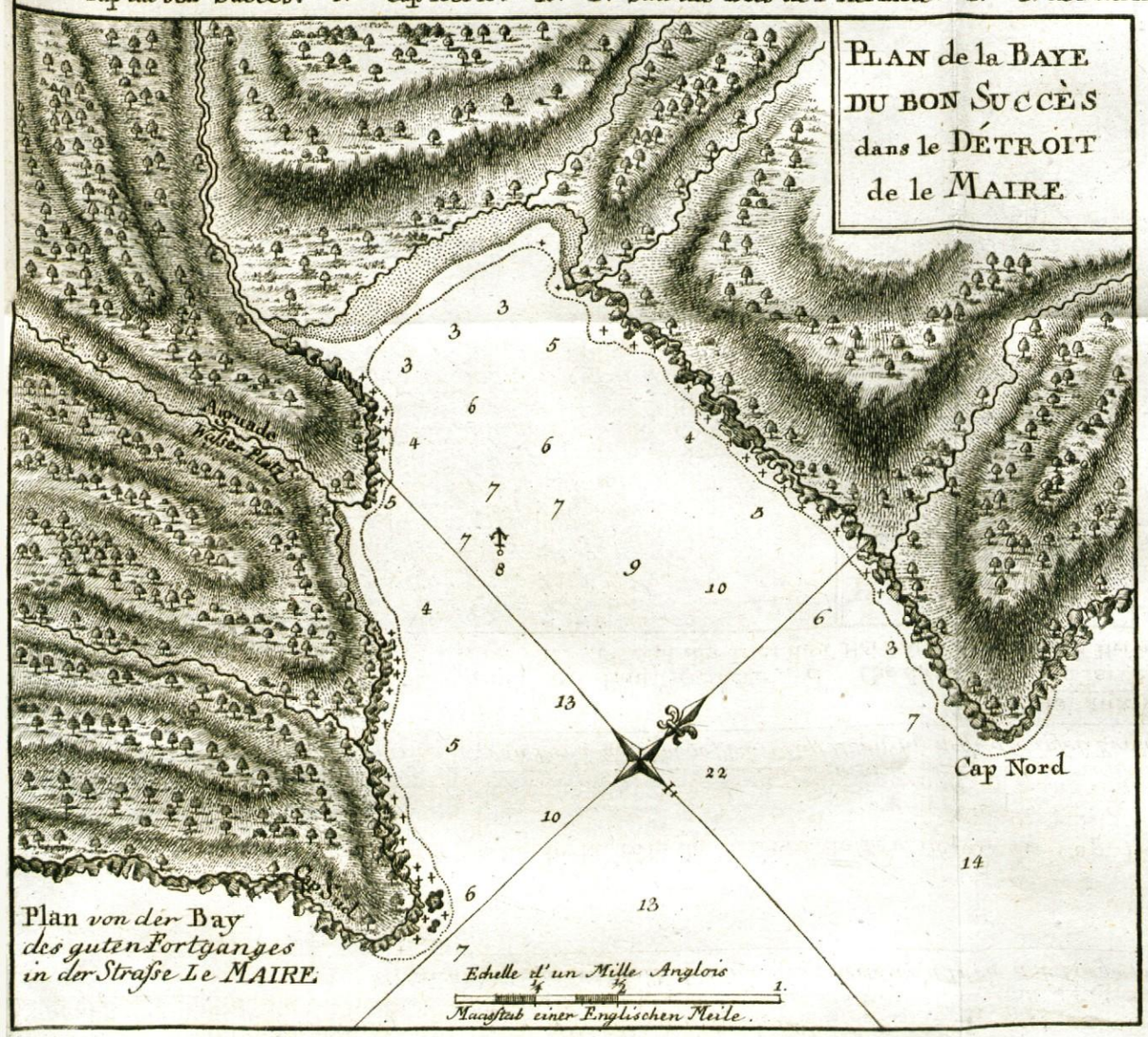
*Aussicht von einem Theil der Süd West Seite von Terra del Fuego, wie solcher von dem in der Charte mit C. bezeichneten Ort her anzusehen.*

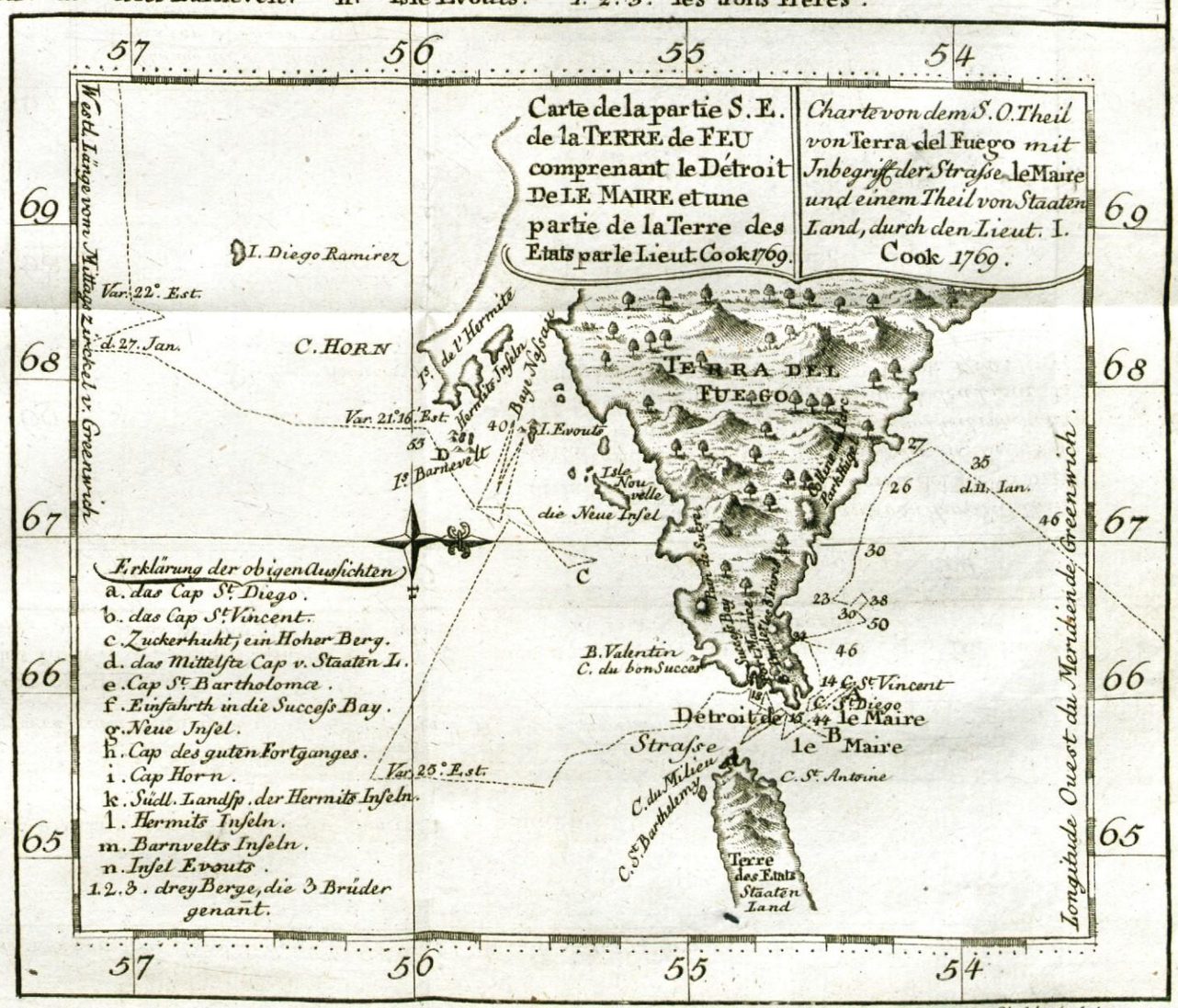
Vue d'une partie de la côte de la Terre de Feu depuis le Cap Horn à l'Isle Evouts, prise du point D. de la Carte.

*Aussicht von einem Theil der Küste von Terra del Fuego, vom Cap Horn bis nach der Insel Evouts, wie solcher an dem in der Charte mit D. bezeichneten Ort erscheint.*

Renvois aux Vuës cy dessus

a. Cap St. Diego. b. Cap St. Vincent. c. Pain de Sucre. d. Cap du Milieu de la Terre des Etats. e. Cap St. Barthelemy. f. Entrée de la Baye du bon Succès. g. Isle nouvelle.
h. Cap du bon Succès. i. Cap Horn. K. Pte Sud des Isles de l'Hermite. l. Is de l'Hermite. m. Isles Barnevelt. n. Isle Evouts. 1. 2. 3. les trois Freres.




C.B. Glaßbach sculps. 22

pouſſer en-dehors & retirer à pluſieurs repriſes une partie de ſon corps que nous jugeâmes être ſon eſtomac. C'étoit une femelle, & après que nous l'eûmes ouverte, on tira de ſon ventre ſix petits, dont cinq nagèrent avec vivacité dans un tonneau rempli d'eau; le ſixième nous parut mort depuis quelque tems. ANN. 1768. Décemb.

IL ne nous arriva rien de remarquable juſqu'au 30; nous nous préparions au mauvais tems que nous attendions dans peu, & nous enverguâmes de nouvelles voiles. Le 30, nous parcourûmes une eſpace de 160 milles, meſurés par le lock, à travers une quantité prodigieuſe d'inſectes de terre de différentes eſpèces, dont quelques-uns voloient & dont la plupart étoient ſur la mer. Pluſieurs de ces derniers étoient vivans, ils reſſembloient exactement aux *Carabi*, *Grylli*, *Phalanæ*, *Aranea* & autres mouches qu'on voit en Angleterre, quoiqu'alors nous fuſſions au moins à 30 lieues de terre, & que quelques-uns de ces inſectes, ſur-tout les *Grylli* & les *Aranea*, ne s'en éloignent pas ordinairement à plus de 20 verges. Nous conjecturâmes que nous étions vis-à-vis de la *Baie-ſans-fond*, par où M. Dalrymple ſuppoſe qu'il y a un paſſage au Continent de l'Amérique, & nous pensâmes qu'il y avoit au-moins une très-grande rivière dont le débordement avoit amené ces inſectes.

LE 3 Janvier, étant au 4$^{d}$ 17′ de latitude Méridionale, & au 61$^{d}$ 29′ 45″ de longitude O., occupés à voir ſi nous n'appercevrions pas l'iſle de *Pepys*, nous crûmes pendant quelque tems voir une terre à l'E., & nous y courûmes; il ſe paſſa plus de deux heures & demie, 1769. 3 Janvier.

ANN 1769. Janvier.

avant que nous fuſſions convaincus que nous n'avions rien vu que cette eſpèce de brouillard, appellé par les Marins terre de brume.

LES gens de l'équipage commençoient à ſe plaindre du froid, & chacun d'eux reçut ce qu'on nomme une jacquette magellanique, & une paire de grandes chauſſes. La jacquette eſt faite d'une étoffe de laine épaiſſe, appellée *fearnought*, & qui eſt fournie par le Gouvernement. Nous vîmes, de tems à autre, un grand nombre de pingoins, d'albâtroſs, de veaux marins, de baleines & de marſouins. Le 11, après avoir paſſé les iſles *Falkland*, nous découvrîmes à la diſtance d'environ quatre lieues la côte de la *Terre de Feu*, qui s'étendoit de l'O. au S. E. $\frac{1}{4}$ S.; nous avions ici 35 braſſes de profondeur, fond de vaſe & de petites pierres d'ardoiſe. En longeant la côte au S. E., à la diſtance de deux ou trois lieues, nous apperçûmes de la fumée en pluſieurs endroits; c'étoit probablement un ſignal dont vouloient ſe ſervir les naturels du pays; car elle ne parut plus après que nous eûmes paſſé. Nous reconnûmes le même jour que le vaiſſeau s'étoit écarté de près d'un degré de longitude à l'Oueſt du lock; ce qui, à cette latitude, fait 35′ de degré à l'équateur. Il y a probablement un petit courant qui prend ſa direction à l'Oueſt, & qui peut être cauſé par le courant occidental qui vient en tournant le Cap *Horn*, à travers le détroit de le *Maire*, & l'entrée du détroit de *Magellan*. (*a*)

(*a*) Le célèbre Navigateur qui découvrit ce Détroit étoit natif du Portugal; il s'appelle dans la Langue de ſon pays *Fernando de Magalhaens*.

Nous

ANN. 1769. Janvier.

NOUS continuâmes à ranger la côte, & le 14, nous entrâmes dans le détroit de *le Maire*. La marée montant contre nous, nous chaſſoit avec beaucoup de violence; les flots étoient ſi élevés à la hauteur du Cap *Saint-Diego*, qu'on eût dit que les vagues frappoient ſur un banc de rochers, & lorſque notre vaiſſeau fut au milieu de ce torrent, l'avant enfonçoit ſouvent; de ſorte que le mât de beaupré étoit ſous l'eau. Sur le midi, nous arrivâmes près de terre, entre le Cap *Saint-Diego* & le Cap *Saint-Vincent*, où je voulus jetter l'ancre; mais, trouvant partout fond de rochers, & la ſonde variant depuis 22 juſqu'à 30 braſſes, j'envoyai notre Maître pour examiner une petite anſe qui étoit à peu de diſtance delà à l'Oueſt du Cap *Saint-Vincent*; il me rapporta qu'il y avoit un mouillage par 4 braſſes bon fond tout près du côté oriental du premier mondrain, à l'Eſt du Cap *Saint-Vincent* & à l'entrée de l'anſe, à laquelle je donnai le nom de baie de *Vincent*; devant ce mouillage, il y a cependant pluſieurs bancs de rochers couverts de goëmons; mais j'appris que la ſonde y rapportoit 8 ou 9 braſſes. On regardera probablement comme extraordinaire que l'eau ſoit auſſi profonde dans un endroit où les herbes, qui croiſſent au fond, paroiſſent au-deſſus de la ſurface de la mer; mais les plantes, qui croiſſent ſur les fonds de roche de ces

Les Eſpagnols lui donnent le nom de *Hernando Magalhanes*, & les François celui de *Magellan*, qui a été généralement adopté. Un Deſcendant au cinquième degré de ce grand Marin, qui vit à préſent à Londres ou dans les environs, a communiqué cette note à M. Banks, en le priant de la faire inſérer dans cet Ouvrage.

ANN. 1769. Janvier.

parages, ſont d'une grandeur énorme. Les feuilles ont quatre pieds de long, & quelques-unes des tiges en ont plus de 120, quoiqu'elles ne ſoient pas plus groſſes que le pouce. MM. Banks & Solander en examinèrent pluſieurs ; en les meſurant à la braſſe, nous en trouvâmes quatorze, c'eſt-à-dire, quatre-vingt-quatre pieds : comme elles ne s'élevoient pas perpendiculairement, mais qu'elles faiſoient un angle très-aigu avec le fond, nous jugeâmes qu'elles étoient au moins plus longues de la moitié. MM. Banks & Solander appellèrent cette plante *Fucus giganteus*. Sur le rapport du Maître de l'équipage, je gouvernai vers l'anſe ; mais, ſans trop me fier à ce qu'il m'avoit dit, je continuai à ſonder, & je ne trouvai que 4 braſſes ſur un des bancs de rochers ; je conclus que je ne pouvois pas ſans riſque mettre à l'ancre & je me déterminai à chercher dans le détroit quelque port où nous puſſions faire proviſion du bois & de l'eau dont nous avions beſoin.

MM. Banks & Solander voulant aller à terre, j'envoyai une chaloupe pour les y conduire eux & leurs gens, & je me tins avec le vaiſſeau auſſi près de la côte qu'il me fut poſſible.

ILS y reſtèrent quatre heures, & ils s'en revinrent ſur les neuf heures du ſoir, avec plus de cent plantes & fleurs différentes, toutes entièrement inconnues aux Botaniſtes d'Europe. Ils trouvèrent le pays des environs de la baie en général uni ; le fond ſur-tout formoit une plaine couverte d'herbes, dont on pouvoit facilement faire une grande quantité de foin ; ils

ANN. 1769. Janvier.

trouvèrent auſſi de l'eau, du bois & des oiſeaux en abondance. Entr'autres productions que la nature étale dans ces lieux, on remarque l'écorce de *winter* eſpèce de canelle, appellée *Winterranea Aromatica*; on la diſtingue aiſément à ſa feuille large reſſemblante à celle du laurier, d'un verd pâle en-dehors & bleuâtre en-dedans. Les Naturaliſtes connoiſſent les propriétés de l'écorce, qu'on dépouille facilement avec un os ou un bâton pointu; on peut s'en ſervir dans la cuiſine comme d'une épicerie, & elle n'eſt pas moins agréable que ſaine. Il y a auſſi beaucoup de céleri ſauvage & de plantes anti-ſcorbutiques. Les arbres ſe reſſemblent beaucoup; ce ſont une eſpèce de bouleau, appellée *Betula Antarctica*. La tige a trente ou quarante pieds de long & deux ou trois pieds de diamètre, & l'on pourroit au beſoin en faire des mâts de perroquets : la feuille en eſt petite, le bois blanc, & il ſe fend très-droit. Nous y ajouterons une eſpèce de canneberges, rouges & blanches, qu'on y voit en grande quantité.

LES perſonnes qui avoient débarqué ne virent aucun des habitans, mais ils rencontrèrent deux de leurs hutes abandonnées, l'une dans un bois épais, & l'autre ſur le bord de la côte.

NOUS remontâmes la chaloupe à bord, & nous fîmes voile dans le détroit. A trois heures du matin, du 15, je mis à l'ancre par 12 braſſes & demie, ſur un fond de rocher de corail, à un demi-mille de la côte, devant une petite anſe que nous prîmes pour le port *Maurice*. Deux des naturels du pays

ANN. 1769. Janvier.

vinrent ſur le rivage attendre notre débarquement; il y avoit ſi peu d'abri en cet endroit que je ne voulus pas y deſcendre; nous mîmes à la voile à dix heures, & les Américains ſe retirèrent dans les bois.

A deux heures après-midi, nous jettâmes l'ancre dans la baie de *Bon-Succès*, & après-diné j'allai à terre avec MM. Banks & Solander, pour chercher une aiguade & parler aux habitans, dont pluſieurs s'étoient montrés à nous. Nous débarquâmes à droite de la baie près de quelques rochers, qui briſoient la vague & rendoient l'abord facile. Trente ou quarante Américains parurent ſur le bord du rivage de l'autre côté de la baie; &, en voyant que nous étions au nombre de dix ou douze, ils s'en allèrent. MM. Banks & Solander avancèrent environ cent verges devant nous; ſur quoi deux Américains revinrent, &, après avoir fait quelques pas à leur rencontre, ils s'aſſirent. Auſſitôt que MM Banks & Solander les eurent atteints, ils ſe levèrent; & chacun d'eux jetta un petit bâton qu'il avoit à la main entre lui & les étrangers; nous crûmes que c'étoit une manière de quitter leurs armes en ſigne de paix. Alors les Américains s'en retournèrent avec viteſſe vers leurs compagnons qui s'étoient arrêtés à environ cinquante verges par derrière. Ils firent ſigne de les ſuivre à MM. Banks & Solander qui, s'étant rendus à cette invitation, reçurent de leur part pluſieurs marques groſſières d'amitié. On leur donna quelques rubans & des grains de verre, qui leur firent beaucoup de plaiſir. Ces préliminaires ayant excité une confiance réciproque, tous les Américains prirent part à

la converſation, telle qu'elle pouvoit être entre gens qui ne s'entendoient que par ſignes. Trois d'entre eux accompagnèrent MM. Banks & Solander juſqu'au vaiſſeau. Lorſqu'ils furent à bord, un d'eux, que nous prîmes pour un Prêtre, fit les mêmes cérémonies que décrit M. de Bougainville, & qu'il regarde comme un exorciſme. A meſure qu'il parcouroit le bâtiment, ou lorſque quelque choſe, qu'il n'avoit pas encore vue, attiroit ſon attention, il pouſſoit pendant quelques minutes des cris de toutes ſes forces, ſans diriger ſa voix ni vers nous, ni vers ſes compagnons.

ANN. 1769. Janvier.

ILS mangèrent un peu de pain & de bœuf, mais à ce qu'il nous parut ſans beaucoup de plaiſir, quoiqu'ils emportaſſent ce que nous leur donnions & qu'ils ne mangeoient pas; ils ne voulurent pas avaler une goutte de vin ni d'eau-de-vie; ils portèrent le verre à leur bouche, &, après avoir goûté de la liqueur, ils le rendirent en marquant beaucoup de dégoût. La curioſité ſemble être une des paſſions en petit nombre qui diſtinguent l'homme de la brute; mais ces Américains étoient peu curieux; ils alloient d'un endroit du vaiſſeau à l'autre, & regardoient tous les objets différens qui ſe préſentoient à eux, ſans témoigner de l'étonnement & du plaiſir; car les cris de l'éxorciſte n'exprimoient ni l'un ni l'autre.

APRÈS avoir reſté environ deux heures à bord, ils nous firent ſigne qu'ils avoient envie de s'en aller. On équippa ſur le champ une chaloupe, & M. Banks jugea à propos de les accompagner, il les débarqua ſains & ſaufs, & les reconduiſit vers leurs compagnons,

ANN. 1769. Janvier.

parmi lesquels il remarqua la même indifférence que nous avions observée dans ceux qui étoient venus nous voir. Les uns n'étoient point empressés à raconter ce qu'ils avoient vu & comment ils avoient été traités, & les autres ne paroissoient pas plus curieux de les entendre : une demi-heure après, M. Banks revint au vaisseau, & les Américains quittèrent la côte.

# CHAPITRE IV.

*Voyage à une Montagne pour chercher des Plantes.*

ANN. 1769. Janvier.

LE 16 de grand matin, MM. Banks & Solander, accompagnés du Chirurgien M. Monkhouſe, de M. Green l'Aſtronome, de leurs gens & de deux matelots, pour les aider à porter leur équipage, partirent du vaiſſeau dans la vue de pénétrer dans l'intérieur des terres auſſi loin qu'ils le pourroient, & de s'en revenir le ſoir. La montagne vue à une certaine diſtance, ſembloit être formée d'une partie de bois, d'une plaine, & plus haut d'un rocher entièrement pelé. M. Banks vouloit traverſer le bois, dans l'eſpérance de trouver au-delà de quoi ſe dédommager des peines qu'il ſe donneroit, & de cueillir des plantes nouvelles ſur ces montagnes, où aucun Botaniſte n'avoit encore pénétré. Ils entrèrent dans le bois par une partie du rivage ſablonneuſe & ſituée à l'Oueſt de l'endroit où nous faiſions de l'eau, & ils continuèrent à monter juſqu'à trois heures après midi ſans trouver aucun ſentier, & ſans pouvoir arriver à la vue du terrein qu'ils vouloient viſiter. Bientôt après ils parvinrent à l'endroit qu'ils avoient pris pour une plaine, ils furent très-mortifiés de reconnoître que c'étoit un terrein marécageux couvert de petits buiſſons de bouleaux d'environ trois pieds de haut, ſi bien entrelaſſés les uns dans les autres, qu'il étoit

ANN. 1769. Janvier.

impoſſible de les écarter pour s'y frayer un paſſage. Ils étoient obligés de lever la jambe à chaque pas & ils enfonçoient dans la vaſe juſqu'à la cheville du pied. Pour aggraver la peine & la difficulté d'un pareil voyage; le tems qui juſqu'alors avoit été auſſi beau que dans nos jours du mois de Mai, devint nébuleux & froid, avec des bouffées d'un vent très-piquant, accompagné de neige. Malgré leur fatigue ils allerent en avant avec courage, ils croyoient avoir paſſé le plus mauvais chemin, & n'être plus éloignés que d'un mille du rocher qu'ils avoient apperçu. Ils étoient à-peu-près au deux tiers de ce bois maréca-geux, lorſque M. Buchan, un des deſſinateurs de M. Banks, fut ſaiſi d'un accès d'épilepſie. Toute la com-pagnie fut obligée de faire halte, parce qu'il lui étoit impoſſible de ſe traîner plus loin; on alluma du feu & ceux qui étoient les plus fatigués furent laiſſés derriere pour prendre ſoin du malade. MM. Banks & Solander, M. Green & M. Monkhouſe continuè-rent leur route, & dans peu ils parvinrent au ſommet de la montagne. Comme Botaniſtes ils eurent de quoi ſatisfaire leur attente; ils trouvèrent beaucoup de plantes qui ſont auſſi différentes de celles qui croiſſent dans les montagnes d'Europe, que celles-ci le ſont des production de nos plaines.

LE froid étoit devenu très-vif, la neige tomboit en plus grande abondance, & le jour étoit ſi fort avancé qu'il n'étoit pas poſſible de retourner au vaiſſeau avant le lendemain. C'étoit un parti bien déſagréa-ble & bien dangereux que de paſſer la nuit ſur cette montagne

montagne & dans ce climat. Ils y furent pourtant contraints, & ils prirent pour cela toutes les précautions qui dépendoient d'eux. ANN. 1769. Janvier.

MM. Banks & Solander s'occupèrent alors à raſſembler des plantes & à profiter d'une occaſion qu'ils avoient achetée par tant de dangers; pendant ce tems ils renvoyerent M. Green & M. Monkhouſe vers M. Buchan & les perſonnes qui étoient reſtées avec lui. Ils fixerent pour rendez-vous général une hauteur par laquelle ils ſe proposèrent de paſſer pour retourner au bois par un meilleur chemin, en traverſant le marais qui ne leur paroiſſoit pas avoir plus d'un demi-mille de largeur, & au ſortir duquel ils ſe mettroient à l'abri dans le bois où ils pourroient bâtir un hutte & allumer du feu. Comme ils n'avoient rien à faire qu'à deſcendre la colline, il leur ſembloit facile d'accomplir ce projet. La compagnie ſe raſſembla au rendez-vous, & quoiqu'on ſouffrît du froid, tous étoient alertes & bien portans; M. Buchan lui-même ayant recouvré ſes forces au-delà de ce qu'on pouvoit eſpérer. Il étoit près de huit heures du ſoir, mais il faiſoit encore aſſez de jour, & on ſe mit en marche pour traverſer la vallée. M. Banks prit ſur lui de faire l'arriere-garde de ſa troupe pour empêcher qu'il ne reſtât des traîneurs. On verra bientôt que cette précaution n'étoit pas inutile. Le Docteur Solander qui avoit traverſé plus d'une fois les montagnes qui ſéparent la Suède de la Norwege, ſavoit bien qu'un grand froid, ſur-tout quand il eſt joint à la fatigue, produit dans les membres une ſtupeur & un

ANN. 1769. Janvier.

engourdiſſement preſque inſurmontables. Il conjura ſes compagnons de ne point s'arrêter, quelque peine qu'il leur en pût coûter & quelque ſoulagement qu'ils eſpéraſſent dans le repos. Quiconque s'aſſoiera, leur dit-il, s'endormira, & celui qui s'endormira ne ſe réveillera plus. Après cet avis qui les alarma, il allèrent en avant; ils étoient toujours ſur le rocher & n'avoient pas encore pu arriver juſqu'au marais, lorſque le froid devint ſi vif, qu'il produiſit les effets qu'on leur avoit tant fait redouter. Le Docteur Solander fut le premier qui ne put réſiſter à ce beſoin de ſommeil contre lequel il s'étoit efforcé de prémunir ſes compagnons; il demanda qu'on le laiſsât coucher. M. Banks lui fit des prières & des remontrances inutiles. Il s'étendit ſur la terre couverte de neige, & ce fut avec une peine extrême que ſon ami le tint éveillé. Richmond, un des noirs de M. Banks, qui avoit auſſi ſouffert du froid, commença à reſter derrière les autres. M. Banks envoya en avant cinq perſonnes, parmi leſquelles étoit M. Buchan, pour préparer du feu au premier endroit qu'ils trouveroient convenable, & lui-même avec quatre autres demeura avec le Docteur & Richmond qu'on fit marcher partie de gré & partie de force: mais lorſqu'ils eurent traverſé la plus grande partie du marais, ils déclarèrent qu'ils n'iroient pas plus loin. M. Banks eut encore recours aux prières & aux inſtances, tout fut ſans effet: quand on diſoit à Richmond que s'il s'arrêtoit il mourroit bientôt de froid; il répondoit qu'il ne deſiroit rien autre choſe que de ſe repoſer & de mourir. Le Docteur ne renonçoit pas auſſi formellement à la vie; il diſoit qu'il

vouloit bien aller, mais qu'il lui falloit auparavant prendre un inſtant de ſommeil, quoiqu'il eût averti tout le monde, que s'endormir & périr étoient la même choſe. M. Banks & les autres ſe trouvant dans l'impoſſibilité de les faire avancer, les laiſsèrent ſe coucher ſoutenus en partie ſur les brouſſailles, & l'un & l'autre tombèrent tout de ſuite dans un ſommeil profond.

ANN. 1769. Janvier.

BIENTÔT après quelques-uns de ceux qui avoient été envoyés en avant, revinrent avec la bonne nouvelle que le feu étoit allumé à un quart de mille delà. M. Banks alors s'occupa d'éveiller le Docteur Solander, & heureuſement il y réuſſit; mais quoiqu'il n'eût dormi que cinq minutes, il avoit preſque perdu l'uſage de ſes membres, & tous ſes muſcles étoient ſi contractés que ſes ſouliers tomboient de ſes pieds: il conſentit cependant à marcher avec les ſecours qu'on pourroit lui donner; mais tous les efforts furent inutiles pour faire relever le pauvre Richmond. Après avoir tenté ſans ſuccès de le mettre en mouvement, M. Banks laiſſa auprès de lui ſon autre noir & un Matelot qui ſembloient avoir moins ſouffert du froid que les autres, leur promettant de les remplacer promptement par deux autres hommes qui ſe feroient ſuffiſamment réchauffés; il parvint enfin avec beaucoup de peine à faire arriver le Docteur auprès du feu. Il envoya enſuite deux de ſes gens qui s'étoient repoſés & réchauffés, eſpérant qu'ils pourroient, avec le ſecours de ceux qui étoient reſtés derrière, rapporter Richmond, quand même il ſeroit impoſſible de le réveiller;

ANN. 1769. Janvier.

environ une demi-heure après, il eut le chagrin de voir ſes deux hommes revenir ſeuls; ils dirent qu'ils avoient parcouru tous les environs de l'endroit où l'on avoit laiſſé Richmond, qu'ils n'y avoient trouvé perſonne, & que, bien qu'ils euſſent crié à pluſieurs repriſes, on ne leur avoit point répondu. Ce récit fut une cauſe d'étonnement & de chagrin particuliérement pour M. Banks, qui ne pouvoit concevoir comment cela étoit arrivé. Cependant on ſe ſouvint qu'une bouteille de rum, qui faiſoit toute la proviſion de la compagnie, étoit demeurée dans l'havreſac d'un des abſents, & on conjectura que le noir & le Matelot, qu'on avoit laiſſés avec Richmond, s'étoient ſervi de ce moyen pour réveiller Richmond & pour ſe tenir en haleine, & que tous trois en ayant bu un peu trop s'étoient écartés de l'endroit où on les avoit laiſſés, au lieu d'attendre le ſecours & les guides qu'on leur avoit promis. Sur ces entrefaites, la neige ayant recommencé à tomber & duré deux heures entieres, on déſeſpéra de revoir ces malheureux, au moins vivans. Mais vers minuit, à la grande ſatisfaction de ceux qui étoient autour du feu, on entendit des cris. M. Banks & quatre autres ſe détachèrent ſur le champ, & trouvèrent le Matelot n'ayant que la force qu'il lui falloit pour ſe ſoutenir en chancelant, & pour demander qu'on l'aidât. M. Banks l'envoya tout de ſuite auprès du feu, & à l'aide des renſeignemens qu'on put tirer de lui, on ſe remit à la recherche des deux autres qu'on retrouva bientôt après. Richmond étoit debout, mais ne pouvant mettre un pied devant l'autre. Son compagnon étoit étendu ſur la terre, auſſi inſenſible qu'une

pierre, on fit venir tous ceux qui étoient auprès du feu, & on eſſaya d'y porter ces deux hommes; tous les efforts furent inutiles; la nuit étoit extrêmement noire; la neige étoit très-haute, & il leur étoit très-difficile de ſe faire un chemin à travers les brouſſailles & ſur un terrein marécageux où chacun d'eux faiſoit des chûtes à tous les pas. Le ſeul expédient qu'ils imaginèrent fut de faire du feu ſur le lieu même; mais la neige qui étoit ſur terre, celle qui tomboit encore du ciel & celle que les arbres laiſſoient tomber à gros floccons, les mettoit dans l'impoſſibilité d'allumer du feu dans ce nouvel endroit ou d'y en porter de celui qu'ils avoient allumé dans le bois. Ils furent donc réduits à la triſte néceſſité d'abandonner ces malheureux à leur deſtinée, après leur avoir fait un lit de petites branches d'arbres, & les en avoir couverts juſqu'à une hauteur aſſez conſidérable.

ANN. 1769. Janvier.

APRÈS être demeurés ainſi expoſés à la neige & au froid pendant une heure & demie, quelques-uns de ceux qui n'avoient pas encore été ſaiſis du froid commencèrent à perdre le ſentiment. Entr'autres, Briſcoe, un des domeſtiques de M. Banks, ſe trouva ſi mal qu'on crut qu'il mourroit avant qu'on pût l'approcher du feu.

A la fin cependant ils arrivèrent au feu, & paſsèrent la nuit dans une ſituation qui, quoique terrible en elle-même, l'étoit encore davantage par le ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé & par l'incertitude de ce qui les attendoit. De douze hommes qui étoient partis le matin pleins de vigueur & de ſanté, deux étoient

ANN. 1769. Janvier.

regardés comme morts, un autre étoit ſi mal qu'on doutoit beaucoup qu'il pût revoir le lendemain, & un quatrième, M. Buchan, étoit menacé de retomber dans ſon accès par la nouvelle fatigue qu'il avoit eſſuyée pendant cette fâcheuſe nuit. Ils étoient éloignés du vaiſſeau d'une journée de chemin, il leur falloit traverſer des bois inconnus dans leſquels ils pouvoient craindre de s'égarer & d'être ſurpris par la nuit ſuivante. Comme ils ne s'étoient préparés qu'à un voyage de huit ou dix heures, il ne leur reſtoit pour proviſion qu'une eſpèce de vautour qu'ils avoient tué en ſe mettant en marche, & qui, partagé également, ne pouvoit fournir à chacun d'eux que quelques bouchées. Ils ne ſavoient comment ils pourroient ſoutenir le froid ſi la neige continuoit ; ils jugeoient de la dureté de ce climat par une ſeule obſervation, c'eſt qu'ils étoient alors au milieu de l'été ; le 21 Décembre, étant le plus long jour dans cette partie du Monde ; & tout devoit leur faire craindre les plus grandes extrémités du froid, lorſqu'ils étoient témoins d'un phénomène qu'on ne voit pas même en Norwege & en Laponie dans la même ſaiſon de l'année.

LA pointe du jour commençant à paroître, en jettant les yeux de tous côtés, ils ne virent rien que de la neige qui leur paroiſſoit auſſi épaiſſe ſur les arbres que ſur le terrein, & de nouvelles bouffées ſe ſuccédant continuellement avec la plus grande violence, il leur fut impoſſible de ſe mettre en marche. Ils ignoroient combien cette ſituation pouvoit durer, & ils avoient trop de raiſons de craindre de ne pouvoir ſor-

tir de cette horrible forêt, & d'y périr de faim & de froid.

ANN. 1769. Janvier.

ILS avoient ſouffert tout ce qu'on peut imaginer de l'horreur d'une pareille ſituation, lorſqu'à ſix heures du matin ils conçurent quelques eſpérances de ſalut, en diſtinguant le lieu du lever du ſoleil au travers les nuages qui commençoient à devenir un peu moins épais & à ſe diſſiper. Leur premier ſoin fut de voir ſi les pauvres malheureux, qu'ils avoient laiſſés enſevelis ſous des branches d'arbres, vivoient encore. Trois de la compagnie furent dépêchés pour cela, & revinrent bientôt avec la triſte nouvelle qu'ils étoient morts.

QUOIQUE le ciel ſe nettoyât toujours davantage, la neige continuoit à tomber avec tant d'abondance, qu'ils n'oſoient ſe haſarder à reprendre leur route vers le vaiſſeau; mais, ſur les huit heures, une petite briſe s'éleva qui, fortifiée de l'action du ſoleil, acheva d'éclaircir le tems, & bientôt après ils virent la neige tomber des arbres en gros floccons; ſigne certain de l'approche d'un dégel. Ils examinèrent alors avec plus d'attention l'état de leurs malades. Briſcoe étoit encore très-mal, mais il dit qu'il ſe croyoit en état de marcher. M. Buchan étoit beaucoup mieux que ni lui, ni ſes compagnons n'euſſent oſé l'eſpérer. Ils étoient cependant preſſés par la faim qui, après un ſi long jeûne, l'emporta ſur toutes les autres craintes. Avant de partir, il fut convenu unanimement qu'on mangeroit le vautour; il fut plumé, &, comme on jugea qu'il ſeroit plus aiſé de le partager avant qu'il fût cuit,

ANN. 1769. Janvier.

on en fit ix portions, que chacun accommoda à ſa fantaiſie. Après ce repas qui fournit à chacun environ trois bouchées, ils ſe préparèrent à partir ; mais il étoit dix heures avant que la neige fût aſſez fondue pour laiſſer le chemin praticable. Après une marche d'environ huit heures, ils furent agréablement ſurpris de ſe trouver ſur le rivage, & beaucoup plus près du vaiſſeau qu'ils ne pouvoient s'y attendre. En revoyant les traces du chemin qu'ils avoient fait en partant du navire, ils s'apperçurent qu'au lieu de monter la montagne en ligne droite, ce qui les auroit fait pénétrer dans le pays, ils avoient décrit un cercle autour d'elle. Quand ils furent à bord, ils ſe félicitèrent les uns les autres de leur retour avec une joie qu'on ne peut ſentir qu'après avoir été expoſé à un danger ſemblable, & dont je pris bien auſſi ma part, après toutes les inquiétudes que j'avois ſenties en ne les voyant pas revenir le même jour.

CHAPITRE

J.B. Cipriani del.

D. Berger, Sculpsit Berolini.

# CHAPITRE V.

*Paſſage du Détroit de* le Maire. *Deſcription ultérieure des Habitans & des productions de la* Terre de Feu.

LE 18 & le 19 la groſſe mer nous empêcha de tranſporter à bord du bois & de l'eau ; mais le 20, le vent étant moins fort, nous envoyâmes la chaloupe au rivage, & MM. Banks & Solander y allèrent auſſi. Ils débarquèrent au fond de la baie, & tandis que mes gens étoient occupés à couper des brouſſailles, ils pourſuivirent leur grand objet, l'étude de la nature, & recueillirent beaucoup de plantes & de coquilles entièrement inconnues juſqu'à eux. Ils vinrent dîner à bord, & retournèrent enſuite dans le deſſein de voir un village américain qu'on avoit dit être ſitué à environ deux milles dans le pays. Ils trouvèrent qu'on ne les avoit pas trompés ſur la diſtance ; ils s'en approchèrent par un chemin qui leur parut être fréquenté. Cependant ils mirent plus d'une heure à y arriver, parce qu'ils enfonçoient ſouvent dans la boue juſqu'aux genoux. Lorſqu'ils furent à une petite diſtance de l'endroit, deux Américains vinrent à leur rencontre avec un air de cérémonie. Lorſqu'ils les eurent joints, ils ſe mirent à crier comme ils avoient fait dans le vaiſſeau, ſans s'adreſſer ni aux Anglois ni à leurs compagnons, & ayant continué ces étranges cris pendant quelque

ANN. 1769. Janvier.

ANN. 1769. Janvier.

tems, ils conduiſirent nos gens au village, qui étoit ſitué ſur une colline aride & couverte d'arbres auxquels la main de l'homme ne paroît pas avoir jamais touché. Elle conſiſte en une douzaine de huttes de la ſtructure la plus groſſière qu'on puiſſe imaginer. Ces cabanes ne ſont autre choſe que quelques pieux plantés en terre, inclinés les uns ſur les autres par leurs ſommets & formant une eſpèce de cône ſemblable à nos ruches. Elles étoient couvertes du côté du vent par quelques branchages & par une eſpèce de foin. Du côté ſous le vent, il y avoit une ouverture d'environ la huitième partie du cercle, & qui ſervoit de porte & de cheminée. Ces huttes étoient conſtruites comme celles que nous avions vues dans la baie de *Saint-Vincent*, & dans l'une deſquelles nous avions trouvé encore des reſtes de feu. Il n'y avoit aucun meuble dans la cabane. Un peu de foin, répandu à terre, ſervoit à la fois de ſieges & de lits. De tous les uſtenſiles que l'adreſſe & le beſoin ont introduits parmi les autres Nations de Sauvages, ceux-ci n'avoient qu'un panier à porter à la main, un ſac pendant ſur leur dos, & la veſſie de quelque animal pour contenir de l'eau.

LES Habitans de ce village formoient une petite tribu d'environ cinquante perſonnes des deux ſexes & de tout âge. Ils ſont d'une couleur approchante de la rouille de fer mêlée avec de l'huile; ils ont de longs cheveux noirs: les hommes ſont gros & mal faits; leur ſtature eſt de cinq pieds huit à dix pouces. Les femmes ſont plus petites & ne paſſent guère cinq pieds. Toute leur

parure conſiſte dans une peau de Guanaque ou de veau marin, jettée ſur leurs épaules dans le même état où elle a été retirée de deſſus l'animal ; un morceau de la même peau qui leur enveloppe les pieds & qui ſe ferme comme une bourſe au-deſſus de la cheville, & un petit tablier qui tient lieu aux femmes de *la feuille de figuier*. Les hommes portent leur manteau ouvert ; les femmes le lient autour de la ceinture avec une courroie ; mais quoiqu'elles ſoient à-peu-près nues, elles ont un grand deſir de paroître belles. Elles peignent leurs viſages, les parties voiſines des yeux communément en blanc, & le reſte en lignes horiſontales rouges & noires ; mais tous les viſages ſont peints différemment. Il paroît d'ailleurs que cette toilette ſe fait avec plus de recherche & de ſoin dans certaines occaſions. Les deux Américains qui faiſoient à MM. Banks & Solander les honneurs du village, avoient le corps preſque entièrement couvert de lignes noires dans tous les ſens, ce qui faiſoit un coup-d'œil fort extraordinaire. Les hommes & les femmes portent des bracelets de grains, tels qu'ils peuvent les faire avec de petites coquilles & des os. Les femmes en ont au poignet & au bas de la jambe ; les hommes au poignet ſeulement ; mais en revanche ils portent autour de la tête une eſpèce de rézeau compoſé de fil brun. Ils paroiſſoient attacher une valeur très-grande à tout ce qui eſt rouge, & préféroient un de nos grains de verroterie, même à un couteau ou à une hache. Leur langage eſt en grande partie guttural, & ils prononcent quelques-uns de leurs mots par des ſons exactement ſemblables aux efforts que fait un homme qui a dans la gorge quelque

ANN. 1769. Janvier.

ANN. 1769. Janvier.

choſe dont il veut ſe débarraſſer. Ils ont cependant des mots qui ſeroient regardés comme doux dans les Langues les plus perfectionnées de l'Europe. M. Banks apprit à prononcer les termes dont ils ſe ſervent pour déſigner les grains de bracelets & l'eau. Quand ils vouloient avoir de ces grains au-lieu de rubans & d'autres bagatelles, ils prononçoient le mot *Halleca*; & quand ils vinrent à bord du vaiſſeau & qu'ils nous demandoient par ſignes où étoit l'eau, ils faiſoient le geſte de boire, & montrant ou les tonneaux ou leur place, ils crioient *Oodâ*.

IL ne nous parut pas que ce peuple eût d'autre nourriture que les coquillages, car quoique les veaux marins fréquentent leur côte, ils n'ont aucun inſtrument pour les prendre. Les coquillages ſont ramaſſés par les femmes, dont l'occupation eſt de ſuivre la marée à meſure qu'elle deſcend, avec un panier dans une main, un bâton pointu & barbelé dans l'autre & un ſac ſur leur dos; elles détachent les coquillages du rocher avec le bâton, & les mettent dans le panier qu'elles vuident enſuite dans le ſac.

LEURS armes, qui conſiſtent en un arc & des flèches, ſont la ſeule choſe que nous ayions trouvée chez ces Sauvages qui préſente quelque apparence d'induſtrie. L'arc étoit aſſez bien fait & les flèches étoient les plus jolies que nous euſſions jamais vues. Elles ſont de bois très-bien poli, & la pointe étoit de verre ou de *ſilex*, barbelée, taillée & ajuſtée avec une grande adreſſe. Nous vîmes auſſi chez eux pluſieurs morceaux de verre & de cailloux non travaillés, & quelques

marchandiſes d'Europe, comme des anneaux, des boutons, des draps & des toiles. Nous pouvons en conclurre que ces peuples voyagent du côté du Nord, puiſqu'il y a pluſieurs années qu'aucun vaiſſeau n'eſt allé au Sud juſqu'à cette partie de *la Terre de Feu*. Nous obſervâmes auſſi qu'ils ne montroient aucune ſurpriſe lorſque nous nous ſervions de nos armes à feu, dont ils paroiſſoient connoître fort bien l'uſage ; car un jour quelques-uns d'entr'eux retournant du vaiſſeau à terre dans la chaloupe, firent ſigne à M. Banks de tuer un veau marin qui les ſuivoit.

ANN. 1769. Janvier.

M. de Bougainville qui, au mois de Janvier 1768, préciſément une année avant notre arrivée, avoit débarqué ſur cette côte au 53 d 40 ′ 41 ″ de latitude, avoit donné à ce peuple, entr'autres choſes, des morceaux de verre ; il raconte qu'un enfant d'environ douze ans s'aviſa d'en avaler un morceau, & qu'il mourut dans de grandes douleurs. Tous les ſoins que prit le Chirurgien ne purent le ſauver. L'Aumônier François fut plus heureux dans l'exercice de ſes fonctions, car il trouva le moyen de lui adminiſtrer le baptême à la dérobée, & ſi ſubtilement que les parens de l'enfant ne s'en apperçurent pas. Le verre que nous vîmes parmi eux, pouvoit être celui que M. de Bougainville leur avoit laiſſé, ſoit à eux-mêmes, ſoit à d'autres Habitans du même pays de qui ceux-ci le tenoient : car ils paroiſſoient plutôt une horde errante qu'un peuple à demeure fixe. Leurs maiſons ſont conſtruites de manière à ne pouvoir durer que peu de tems ; ils n'ont d'autres uſtenſiles, ni d'autres meubles que le panier

ANN. 1769. Janvier.

& le ſac dont nous avons parlé plus haut, & qui paroiſſent faits de manière à pouvoir être tranſportés facilement à la main & ſur le dos. L'unique habillement que nous leur ayions vu eſt à peine ſuffiſant pour les défendre du froid dans l'été de ce pays, & beaucoup moins dans l'hiver qui doit y être très-rude. Les coquillages dont ils font leur unique nourriture doivent s'épuiſer lorſqu'ils ont demeuré quelque tems ſur la même partie de la côte ; enfin les maiſons abandonnées que nous avons trouvé dans la baie de *Saint-Vincent* confirment encore cette conjecture.

UNE autre raiſon de croire que ce peuple eſt errant, c'eſt que nous ne leur avons vu aucun bateau, ni canot, ni rien de ſemblable ; il eſt pourtant difficile de croire qu'ils en ſoient abſolument dépourvus ; d'autant plus qu'ils n'éprouvoient point le mal de mer ſoit dans la chaloupe, ſoit à bord du vaiſſeau. Nous crûmes qu'il y avoit un détroit ou canal venant du détroit de *Magellan*, & pénétrant dans l'intérieur de cette iſle par où ces gens pouvoient être venus, en laiſſant leurs canots à l'extrémité de ce canal.

ILS ne paroiſſent ſoumis à aucune forme de gouvernement, ni à aucune ſubordination ; perſonne n'eſt plus reſpecté qu'un autre ; cependant ils vivent enſemble dans la plus parfaite intelligence. Nous n'avons découvert parmi eux aucune apparence de religion, excepté les cris dont nous avons parlé, & que nous ſuppoſons être une cérémonie ſuperſtitieuſe, par l'unique raiſon que nous ne pouvons lui

donner un autre objet. Les deux guides qui conduiſirent MM. Banks & Solander au village, & un des Américains qui vint à bord du vaiſſeau, étant les ſeuls à qui nous avons entendu pouſſer ces cris, nous conjecturâmes que c'étoient des prêtres. Du-reſte, ces hommes, les plus miſérables & les plus ſtupides des créatures humaines, le rebut de la nature, nés pour conſumer leur vie à errer dans ces déſerts affreux où nous avons vu deux Européens périr de froid au milieu de l'été, ſans autre habitation qu'une malheureuſe hutte formée de quelques bâtons & d'un peu d'herbes ſéches, où le vent, la neige & la pluie pénètrent de toutes parts, preſque nuds, deſtitués même des commodités que peut fournir l'art le plus groſſier, privés de tout moyen de préparer leur nourriture; ces hommes, dis-je, étoient contents; ils ſembloient ne déſirer rien au-delà de ce qu'ils poſſèdent. Rien de ce que nous leur offrions ne leur paroiſſoit agréable, à l'exception des grains de verre & de quelques ornemens ſuperflus. Nous n'avons pas pu ſavoir ce qu'ils ſouffrent pendant la rigueur de leur hyver; mais il eſt certain qu'ils ne ſont affectés douloureuſement de la privation d'aucune des commodités ſans nombre que nous mettons au rang des choſes de première néceſſité. Comme ils ont peu de deſirs, il eſt probable qu'ils les ſatisfont tous. Il n'eſt pas aiſé de déterminer ce qu'ils gagnent à être exempts du travail, de l'inquiétude & des ſoins que nous coûtent nos efforts continuels pour ſatisfaire cette multitude infinie de deſirs divers, que l'habitude d'une vie artificielle a fait naître dans nos cœurs; mais

ANN. 1769. Janvier.

ANN. 1769. Janvier.

peut-être cela ſeul compenſe-t-il tous les avantages de leur ſituation & tient égale entre eux & nous la balance du bien & du mal, qui ſont l'un & l'autre le partage de l'humanité.

NOUS n'avons vu ſur cette terre aucun quadrupede, excepté des veaux marins, des lions marins & des chiens. C'eſt une choſe digne de remarque que leurs chiens aboyent, ce que ne font pas ceux qui ſont originaires d'Amérique : nouvelle preuve que le peuple que nous y avons vu a eu quelque communication immédiate ou éloignée avec les habitans de l'Europe. Il y a cependant d'autres quadrupedes dans l'intérieur du pays ; car M. Banks étant au ſommet de la plus haute des montagnes qu'il parcourut dans ſon expédition à travers les bois, vit les traces d'un grand animal ſur la ſurface d'un terrein marécageux, mais ſans pouvoir diſtinguer de quelle eſpèce il étoit.

ON n'y trouve que fort peu d'oiſeaux de terre ; M. Banks n'en a vu aucun plus gros que nos merles ; mais les oiſeaux d'eau y ſont en grande abondance, particulièrement les canards. Nous n'y avons preſque point apperçu de poiſſons, & aucun de ceux que nous avons pris à l'hameçon, ne s'eſt trouvé bon à manger ; mais les coquillages, les lepas & les moules y ſont en grande abondance.

PARMI les inſectes, qui n'y ſont pas nombreux, il n'y a ni couſins, ni mouſtiques, ni aucune eſpèce nuiſible ou incommode, ce qu'on ne peut dire peut-être

être d'aucun autre pays inculte. Durant les bouffées de neige que nous avions tous les jours, ils ſe cachoient ; & dès que le tems s'éclairciſſoit, ils reparoiſſoient avec toute la vigueur & l'agilité que le climat le plus chaud auroit pu leur donner. ANN. 1769. Janvier.

MM. Banks & Solander ont trouvé une grande variété de plantes, dont la plus grande partie ſont totalement différentes de toutes celles qui ont été décrites juſqu'ici ; outre le bouleau & l'arbre qui porte la canelle de Winter, dont nous avons fait mention ci-deſſus, il y a le hêtre, *fagus antarcticus*, qui, auſſi bien que le bouleau, peut être employé pour la charpente. Nous ne pouvons pas faire ici l'énumération de toutes les plantes qu'on y trouve ; mais comme l'eſpèce de creſſon appellée *cardamine antiſcorbutica*, & le céleri ſauvage, *apium antarcticum*, paroiſſent antiſcorbutiques, & peuvent être par-là d'une grande utilité aux équipages des vaiſſeaux, qui dans la ſuite relâcheront ici, nous donnerons la deſcription de ces plantes.

ON trouve ce creſſon en abondance dans les endroits humides, près des ſources, & généralement parlant, dans les environs du rivage, particulièrement au lieu de l'aiguade, dans la baie de *Bon-Succès*. Quand il eſt jeune c'eſt alors qu'il eſt plus ſalutaire ; il rampe ſur la terre ; ſes feuilles ſont d'un verd clair ; elles ſont diſpoſées deux à deux, & oppoſées l'une à l'autre avec une ſeule à l'extrémité, qui communément eſt la cinquieme ſur chaque tige. La plante ſortant de cet état pouſſe des jets qui ont quelque-

ANN. 1769. Janvier.

fois deux pieds de haut, & qui portent à leur extrémité de petites fleurs blanches, leſquelles ſont ſuivies de longues ſiliques ; toute la plante reſſemble beaucoup à celle qu'on appelle en Angleterre fleur de Coucou.

LE céleri ſauvage eſt ſemblable à celui de nos jardins ; ſes fleurs ſont blanches & placées de la même maniere en petites touffes à l'extrémité des branches, mais les feuilles ſont d'un verd plus foncé : il croît près de la grève, communément ſur le ſol le plus voiſin de celui qui eſt couvert par la haute marée. On peut le diſtinguer aiſément par le goût qui tient de celui du perſil ; nous en avons beaucoup mangé, ſur-tout dans la ſoupe, qui, aſſaiſonnée ainſi, produiſoit les mêmes effets ſalutaires que les marins éprouvent de la nourriture végétale, après avoir été long temps réduits aux alimens ſalés.

LE 22 Janvier, vers les deux heures du matin, ayant achevé de mettre à bord l'eau & le bois, nous ſortîmes de la baie pour continuer notre route dans le détroit.

# CHAPITRE VI.

*Deſcription générale de la partie Sud-Eſt de* la Terre de Feu *& du Détroit de* le Maire, *avec quelques remarques ſur ce qu'en dit l'Amiral Anſon. Inſtructions ſur le Paſſage à l'Oueſt dans les Mers du Sud en tournant cette partie de l'Amérique.*

PRESQUE tous les Ecrivains qui ont parlé de la *Terre de Feu*, la décrivent comme étant entièrement deſtituée de bois & couverte de neige; peut-être en effet eſt-elle couverte de neige en hiver, & ceux qui l'ont vue dans cette ſaiſon, peuvent avoir été conduits par l'aſpect qu'elle préſente alors, à croire qu'elle manque de bois. Le Lord Anſon y aborda au commencement de Mars, qui répond à notre mois de Septembre, & nous y étions au commencement de Janvier, qui répond à notre mois de Juillet. Cette circonſtance peut expliquer la différence de ſon récit d'avec le nôtre. Nous eûmes la vue de cette terre à environ 21 lieues à l'Oueſt du Détroit de *le Maire*, & dès ce moment nous pouvions diſtinguer clairement les arbres avec nos lunettes. Quand nous en fûmes plus près, quoique nous viſſions çà & là des eſpaces couverts de neige, les pentes des collines & les côtes voiſines de la mer nous montroient la plus agréable verdure; les hauteurs ſont aſſez élevées,

ANN. 1769. Janvier.

ANN. 1769. Janvier.

mais ne peuvent pas être appellées des montagnes, quoique leurs ſommets ſoient entièrement nuds. Le ſol des vallées eſt riche & d'une grande profondeur; au pied de preſque toutes ces collines on trouve un petit ruiſſeau dont l'eau a une couleur rougeâtre, comme celle qui coule au travers de nos tourbieres d'Angleterre; mais elle n'a aucun mauvais goût & en tout nous avons éprouvé que c'étoit la meilleure que nous euſſions trouvée dans notre voyage : en rangeant la côte juſqu'au détroit, la ſonde nous a donné partout de 40 à 50 braſſes, fonds de ſable & de gravier. Les terres les plus remarquables de la *Terre de Feu*, ſont une montagne en forme de pain de ſucre, ſur le côté Oueſt non loin de la mer, & les trois hauteurs appellées les *Trois-Frères*, à environ neuf milles à l'Oueſt du cap *Saint-Diego*, pointe baſſe qui forme l'entrée ſeptentrionale du détroit de *le Maire*.

ON dit dans le Voyage de l'Amiral Anſon, qu'il eſt difficile de déterminer exactement en mer le giſement du détroit ſur la ſeule vue de la *Terre de Feu*, quelque bien connue qu'elle ſoit, ſans avoir auſſi la vue de la *Terre des Etats*; que quelques Navigateurs ont été trompés par l'aſpect de trois montagnes de la *Terre des Etats*, qu'ils ont priſes pour les *Trois-Frères* de la *Terre de Feu*, erreur qui leur a fait dépaſſer le détroit; mais tout vaiſſeau qui cotoye la *Terre de Feu* ſans la perdre de vue, ne peut manquer l'entrée du détroit, qui eſt par elle-même très-aiſée à reconnoître. Quant à la *Terre des Etats*, que forme le côté oriental, on peut la diſtinguer encore plus

ANN. 1769. Janvier.

facilement, car il n'y a point de côte ſur la *Terre de Feu* qui reſſemble à celle-là. On ne peut manquer le détroit de *le Maire*, qu'en portant trop loin à l'Eſt, & en perdant de vue la *Terre de feu* ; mais ſi ce malheur arrive, on peut en effet dépaſſer le détroit quelque diſtinctement qu'on ait vu la *Terre des Etats*. Il ne faut tenter l'entrée du détroit qu'avec un bon vent & un tems modéré, & à l'inſtant même où la marée y porte ; ce qui arrive dans les pleines & nouvelles lunes, vers une ou deux heures ; le mieux ſera auſſi de ranger la côte de la *Terre de Feu* d'auſſi près que le vent le permettra ; avec ces précautions un vaiſſeau peut pénétrer dans le détroit en une marée, ou aller au moins juſqu'au Sud de la baie du *Bon-Succès*, dans laquelle il ſera plus prudent d'entrer ſi le vent vient du Sud, que de tenter de doubler la *Terre des Etats* avec un vent & un courant qui peuvent jetter le vaiſſeau ſur cette iſle.

Le détroit qui eſt borné à l'Oueſt par la *Terre de Feu*, & à l'Eſt par l'extrémité Oueſt de la *Terre des Etats*, a environ cinq lieues de long & autant de large. La baie du *Bon-Succès* eſt à peu-près vers le milieu du détroit, ſur la terre de feu ; on la découvre tout de ſuite en entrant dans le détroit par le Nord ; elle a une pointe au Sud qui peut être reconnue par une trace ſur la terre qui ſe montre comme une grande rade, conduiſant de la mer dans l'intérieur du pays. L'entrée de la baie a une demi-lieue de large, & s'étend de l'Eſt à l'Oueſt, environ deux milles & demi ; l'ancrage eſt ſûr par-tout, de dix à ſept

ANN. 1769. Janvier.

braſſes d'eau, bon fond : on y trouve en abondance de très-bon bois & de l'eau ; la marée monte dans la baie aux pleines & nouvelles lunes, vers les quatre ou cinq heures, & s'éleve de cinq ou ſix pieds ; mais le flot dure deux ou trois heures plus long-tems dans le détroit que dans la baie, & le juſant ou le courant qui porte au Nord, deſcend avec une force preſque double de la marée montante.

L'ASPECT de la *Terre des Etats* ne nous a point préſenté l'horreur & l'air ſauvage qu'on lui donne dans la relation du Voyage de l'Amiral Anſon. La côte du Nord paroît avoir des baies & des havres, & la terre, quand nous l'avons vue, n'étoit ni deſtituée de bois & de verdure, ni couverte de neige : l'Iſle ſemble avoir environ douze lieues de long & cinq de large.

SUR la côte Oueſt du cap de *Bon-Succès*, qui forme l'entrée S. O. du détroit, gît la baie de *Valentin*, dont nous n'avons vû que l'entrée ; de cette baie la terre s'étend à l'O. S. O., à vingt ou trente lieues ; elle paroît haute & montueuſe, & forme différentes baies & anſes.

A quatorze lieues au S. O. $\frac{1}{2}$ O. de la baye de *Bon-Succès*, & à deux ou trois lieues de la côte on trouve *New-Iſland* ou *l'Iſle-nouvelle*. Sa longueur du N. E. au S. O. eſt d'environ deux lieues, elle eſt terminée au N. E. par un mondrain remarquable. L'iſle *Evouts* eſt ſituée à ſept lieues au S. O. de *New-Iſland*. Un peu à l'O. du S. de cette iſle, on rencontre les deux

petites iſles de *Barnevelt* qui ſont plates & très-près l'une de l'autre. Elles ſont environnées en partie de rochers qui s'élèvent à différentes hauteurs au-deſſus de la ſurface de la mer, & dont le giſement eſt à vingt-quatre lieues du détroit de *le Maire*. La pointe S. O. des iſles de l'*Hermite* eſt à trois lieues S. O. $\frac{1}{4}$ S. des iſles de *Barnevelt*. Ces iſles de l'*Hermite* qui ſont aſſez hautes, giſent au S. E. & N. O. En les contemplant de pluſieurs points de vue, on les prend pour une ſeule iſle ou pour une partie du Continent.

ANN. 1769. Janvier.

POUR aller de la pointe S. E. des iſles de l'*Hermite* au Cap de *Horn*, il faut tourner au S. O. $\frac{1}{4}$ S. dans une eſpace de trois lieues.

LA vue de ce Cap & des iſles de l'*Hermite*, depuis l'endroit où nous débarquâmes juſqu'au Cap, eſt repréſentée dans la carte que j'ai donnée de cette côte; elle comprend auſſi le détroit de *le Maire* & une partie de la *Terre des Etats*.

J'AI vu moi-même toutes les terres & les côtes que j'ai tracées dans cette carte: on n'y a point marqué les baies & les paſſages dont nous n'avons découvert que les entrées. Il paroît ſûr qu'on trouve dans la plupart de ces baies & paſſages & peut-être dans tous, un bon mouillage, de l'eau & du bois. L'eſcadre Hollandoiſe commandée par l'Hermite, en 1624, ne manqua pas d'entrer dans quelques-uns; ce fut Chapenham, Vice-Amiral de cette eſcadre, qui découvrit le premier que la terre du Cap *Horn* étoit compoſée de pluſieurs iſles. Les inſtructions que nous ont données ſur ces parages

ANN. 1769. Janvier.

les Navigateurs de la flotte de l'*Hermite* ſont très-défectueuſes ; celles de *Schouten* & de *le Maire* ſont encore plus mauvaiſes. Il ne faut donc pas s'étonner que les cartes qu'on a publié juſqu'ici, contiennent des erreurs, non-ſeulement dans le giſement des terres, mais encore dans la latitude & la longitude des lieux qui y ſont indiqués. J'aſſurerai pourtant qu'il y a peu de parties du monde dont la longitude ſoit déterminée avec plus d'exactitude que l'eſt celle du détroit de *le Maire* & du cap *Horn* dans la carte que nous préſentons au Public ; puiſqu'elle eſt le réſultat de pluſieurs obſervations du Soleil & de la Lune que nous avons faites M Green & moi.

LA variation de l'aiguille aimantée ſur cette côte eſt de 23 à 25 d E., excepté près des iſles de *Barnevelt* & du cap *Horn* où nous trouvâmes que la déclinaiſon étoit un peu moindre, & ne ſuivoit pas de règles fixes. C'eſt probablement le voiſinage de la terre qui produit ce dérangement ; l'eſcadre de l'*Hermite* s'apperçut que toutes les bouſſoles différoient l'une de l'autre, la déclinaiſon de l'aiguille d'inclinaiſon qui fut portée à terre dans la baie de *Bon-Succès*, étoit de 68 d 15 ′ au-deſſous de l'horiſon.

ENTRE le détroit de *le Maire* & le cap *Horn*, quand nous étions près de la côte, nous eûmes un courant très-fort qui avoit ſa direction au N. E. ; nous le perdîmes, lorſque nous fûmes à une diſtance de quinze ou vingt lieues.

LE 26, nous partîmes du cap *Horn*, qui eſt ſitué au 55 d 53 ′ de latitude S. & au 68 d 13 ′ de longitude O.

Nous

Nous ne ſommes allés que juſqu'au 60 d 10′ de latitude Sud ; notre longitude étoit alors de 74 d 30′ O. Nous reconnûmes par dix-huit azimuths que la variation de l'aiguille étoit de 27 d 9′ E. Comme le tems étoit ſouvent calme, M. Banks alloit dans un petit bateau pour tirer des oiſeaux, & il rapporta quelques albatroſs & des *coupeurs d'eau*. Nous obſervâmes que les albatroſs étoient plus gros que ceux que nous avions pris au Nord du détroit. L'un d'eux que nous meſurâmes, avoit dix pieds deux pouces d'envergure. Les *coupeurs d'eau* au contraire y ſont plus petits, & ont une couleur plus foncée ſur le dos. Nous écorchâmes les albatroſs, & après les avoir laiſſé tremper dans de l'eau ſalée juſqu'au lendemain matin, nous les fîmes parbouillir : on les mit enſuite cuire dans un peu d'eau douce juſqu'à ce qu'ils fûſſent tendres, & l'on y fit une ſauce piquante. Chacun trouva très-bon ce mets ainſi apprêté, & nous en mangions volontiers, lors même qu'il y avoit du porc frais ſur la table. ANN. 1769. Janvier.

Il eſt extrêmement probable, d'après pluſieurs obſervations faites avec beaucoup de ſoin, que depuis notre départ de terre, juſqu'au 13 Février, tems où nous nous trouvâmes au 49 d 32′ de latitude & au 90 d 37′ de longitude, nous n'eûmes point de courant à l'Oueſt. 13 Février.

Nous étions avancés alors à environ 12 d à l'Oueſt & 3 ½ au Nord du détroit de *Magellan*, après avoir mis trente jours pour faire le tour de la *Terre de Feu* & du cap *Horn*, depuis l'entrée orientale du détroit juſqu'à ce lieu. On craint tant de doubler le cap *Horn*,

ANN. 1769. Février.

que, ſuivant l'opinion générale, il vaut mieux paſſer le détroit de *Magellan;* cependant, après avoir quitté le détroit de *le Maire*, nous ne fûmes pas obligés une ſeule fois de riſer entièrement nos huniers. Le *Dauphin*, dans ſon dernier voyage, qu'il fit à la même ſaiſon de l'année que nous, fut trois mois à paſſer le détroit de *Magellan*, ſans y comprendre le tems qu'il reſta au port *Famine*. D'après les vents que nous eûmes, je ſuis perſuadé que ſi nous avions pris notre route à travers ce paſſage, un ſéjour ſi long au milieu de ces mers auroit fatigué l'équipage & fort endommagé nos ancres, nos cables, nos voiles & nos agrès, inconvéniens que nous n'eûmes pas à ſouffrir. Mais en ſuppoſant qu'il vaille mieux doubler le cap que de paſſer le détroit de *Magellan*, on pourra toujours demander s'il eſt plus à propos de faire route par le détroit de *le Maire*, ou de tirer à l'Eſt & de tourner la *Terre des Etats*. Le Lord Anſon, dans ſon voyage, avertit que » tous les bâtimens qui font voile dans la mer du Sud, » au-lieu de traverſer le détroit de *le Maire*, devroient » toujours gagner à l'Eſt de la *Terre des Etats*, & » courir continuellement au Sud, juſqu'au 61 ou 62′ » de latitude, avant de mettre le cap à l'Oueſt «. Mais, ſuivant moi, la traverſée du détroit peut être préférable dans quelques circonſtances, tandis que dans d'autres il vaudra mieux ſe tenir à l'Eſt de la *Terre des Etats*. Si on rencontre la terre à l'Oueſt du détroit & que le vent ſoit favorable pour le traverſer, je crois qu'il ne ſeroit pas raiſonnable de perdre ſon tems à tourner la *Terre des Etats*. Je ſuis convaincu d'ailleurs qu'en ſe conformant aux avis que j'ai donnés, on peut

ANN. 1769. Février.

paſſer le détroit ſans danger. Si on rencontre la terre à l'Eſt du détroit, & que le vent ſoit orageux ou contraire, je crois qu'il ſeroit plus à propos de faire le tour de la *Terre des Etats*. Cependant je ne puis dans aucun cas, comme le Lord Anſon, recommander de gagner juſqu'au 61 ou 62′ de latitude, avant de mettre le cap à l'Oueſt. Nous n'avons point trouvé le courant & les tempêtes qu'on ſuppoſe qu'il eſt néceſſaire d'éviter en allant ſi loin vers le Sud ; & en effet, comme les vents ſoufflent preſque continuellement de ce rumb, il n'eſt guère poſſible de ſuivre cet avis. Le Navigateur n'a de parti à prendre qu'à porter au Sud en ſerrant le vent ; en courant ſur ce bord, il voguera non-ſeulement au Sud, mais à l'Oueſt. Si le vent change vers le Nord de l'Oueſt, ſa route à l'Oueſt ſera conſidérable. Il ſera très-à-propos de s'avancer ſuffiſamment à l'Oueſt pour doubler toutes les terres, avant que d'entreprendre de porter au Nord ; la prudence des Marins leur ſuggérera néceſſairement cette précaution.

Nous commençâmes à avoir des vents forts & une mer groſſe, avec des intervalles irréguliers de calme & de beau tems.

# CHAPITRE VII.

*Suite du Paſſage du Cap* Horn *aux nouvelles Iſles découvertes dans la Mer du Sud. Deſcription du giſement & de la forme de ces Iſles. Détails ſur les Habitans & ſur pluſieurs incidens qui nous ſurvinrent pendant la route & lors de l'arrivée du Vaiſſeau.*

ANN. 1769. 1 Mars.

NOUS reconnûmes, par l'obſervation & par le lock, que le premier de Mars, nous étions au 38 d 44′ de latitude S., & au 110 d 33′ de longitude O. Un tel accord dans ces deux meſures différentes, après une route de 660 lieues, fut regardé comme très-extraordinaire; il eſt démontré par-là que, depuis que nous eûmes quitté la terre du Cap de *Horn*, nous ne trouvâmes point de courant qui affectât la direction du vaiſſeau: il en réſulte encore que nous n'avions approché d'aucune terre qui fût d'une conſidérable étendue; car on trouve toujours des courants, lorſque la terre n'eſt pas éloignée, & quelquefois lors même qu'on en eſt à une diſtance de cent lieues, ce qui arrive particuliérement ſur la côte orientale du continent dans la mer du Nord.

UN grand nombre d'oiſeaux voloit continuellement autour du vaiſſeau, comme cela eſt ordinaire. M. Banks en tua juſqu'à ſoixante-deux dans un jour; ce qui eſt

plus remarquable, il attrapa deux mouches de bois ; toutes deux de la même eſpèce, & qui ſont différentes de celles qu'on a décrites juſqu'à préſent : elles s'étoient probablement attachées aux oiſeaux, & venoient avec eux de la terre, que nous jugeâmes être fort éloignée. M. Banks trouva auſſi une grande ſèche, qui venoit d'être tuée par les oiſeaux ; ſon corps mutilé flottoit ſur l'eau ; elle étoit très-différente des ſèches qu'on trouve dans les mers d'Europe, car elle avoit au lieu de ſuçoirs des bras qui étoient armés d'une double rangée de griffes aiguës, reſſemblantes à celles du chat, & qui ſe retiroient comme celles-ci dans un fourreau. Nous fîmes avec cette ſèche une des meilleures ſoupes que nous euſſions jamais mangée.

ANN. 1769. Mars.

LES albatroſs commencèrent à nous quitter, & depuis le 8, nous n'en vîmes plus. Nous continuâmes notre route, ſans qu'il nous arrivât rien de remarquable juſqu'au 24. Ce jour-là, quelques-uns des hommes qui faiſoient la garde pendant la nuit, nous rapportèrent qu'ils avoient vu paſſer un morceau de bois près du vaiſſeau, & que la mer qui étoit agitée, ſe calma tout-à-coup & devint unie comme l'étang d'un moulin. Nous pensâmes tous qu'il y avoit une terre au-deſſus du vent, mais je ne crus pas devoir faire des recherches ſur ce que je n'étois pas sûr de rencontrer ; je jugeai pourtant que nous n'étions pas éloignés des Iſles qui furent découvertes par Quiros, en 1606. Notre latitude étoit de 22$^{d}$ 11$'$ S., & la longitude de 127$^{d}$ 55$'$ O.

LE 25, ſur le midi, un des Soldats de Marine, jeune

ANN. 1769. Mars.

homme d'environ vingt ans, fut mis en ſentinelle à la porte de ma chambre. Pendant qu'il étoit de garde, un de mes domeſtiques faiſoit dans le même endroit des bourſes de tabac avec une peau de veau marin; il en avoit promis une à quelques-uns de ſes camarades, en refuſant la même grace au jeune homme qui la lui avoit demandée pluſieurs fois; celui-ci le menaça en riant de lui en dérober s'il le pouvoit. Il arriva que mon domeſtique, appellé précipitamment quelque part, chargea la ſentinelle de veiller ſur ſa peau, ſans faire attention à ce qui venoit de ſe paſſer entr'eux. Le jeune Soldat en prit une pièce, l'autre, qui s'en apperçut à ſon retour, ſe mit en colere. Après quelque altercation, il ſe contenta de la reprendre, & déclara que pour une affaire ſi minutieuſe, il ne porteroit pas ſes plaintes aux Officiers. Un des Soldats entendit la diſpute, en apprit le ſujet, & le dit aux autres; s'imaginant que l'honneur de leur corps y étoit intéreſſé, ils firent au coupable des reproches amers, & lui dirent des injures & des paroles très-outrageantes; ils exagérèrent ſa faute & la peignirent comme un grand crime. Ils l'accuſoient d'avoir volé, pendant qu'il étoit de garde, une choſe dont on lui avoit confié le dépôt; ils ajoutèrent qu'ils ſe croiroient dèshonorés, s'ils avoient déſormais aucune communication avec lui. Le Sergent en particulier lui dit que ſi l'homme qu'il avoit volé, ne portoit ſes plaintes, il les porteroit lui-même, & que ſa probité ſouffriroit ſi le voleur n'étoit pas puni. Après tant de reproches & d'inſultes de la part de ces gens d'honneur, le pauvre jeune homme ſe retira dans ſon hamac accablé de déſeſpoir & de honte. Le Ser-

gent bientôt après alla le trouver, & lui ordonna de le ſuivre ſur le tillac ; il obéit ſans répliquer ; mais, comme c'étoit ſur la brune, il s'échappa du Sergent & s'en alla d'un autre côté. Il fut apperçu par quelques perſonnes qui crurent qu'il alloit ſur l'avant du vaiſſeau : lorſqu'enſuite on fit des recherches après lui, on trouva qu'il s'étoit jetté dans la mer. On m'inſtruiſit alors pour la premiere fois du vol & de ſes ſuites. ANN. 1769. Mars.

NOUS regretâmes d'autant plus la perte de ce jeune homme qu'il étoit très-paiſible & très-induſtrieux, & que le ſujet en lui-même, pour lequel il avoit terminé ſa vie, ſuppoſoit une ame élevée. Le déshonneur n'eſt inſupportable qu'aux caractères de la trempe du ſien.

LE 4, ſur les dix heures du matin, Briſcoë, domeſtique de M. Banks, découvrit à trois ou quatre lieues terre au Sud ; j'y courus ſur le champ, & je trouvai que c'étoit une Iſle de forme ovale, avec un lagon au milieu qui en occupoit la plus grande partie. La terre qui environne le lagon eſt en pluſieurs endroits très-baſſe & très-étroite, ſur-tout du côté du Sud, où elle conſiſte principalement en une bande de rochers, on remarque la même choſe à trois endroits ſur la côte du Nord, de ſorte que la terre étant ainſi diviſée, elle reſſemble à pluſieurs Iſles couvertes de bois. A l'extrémité occidentale de l'Iſle, il y a un grand arbre, ou un grouppe d'arbres qu'on prendroit pour une tour. Vers le milieu de l'Iſle on trouve deux cocotiers qui s'élevent par-deſſus tout le reſte, & qui, en approchant de l'Iſle, nous parurent ſemblable à un pavillon. Nous nous approchâmes du côté du Nord, &, quoique nous n'en Iſle du Lagon.

ANN. 1769. Mars.

fuſſions plus qu'à un mille, la ſonde rapporta 130 braſſes, ſans trouver de fond. On n'apperçoit pas qu'il y ait aucun mouillage dans les environs. Toute l'Iſle eſt couverte d'arbres d'un verd différent : excepté le palmier & le cocotier, nous ne pûmes pas diſtinguer, même avec nos lunettes, de quelle eſpèce étoient les autres. Nous vîmes pluſieurs des naturels du pays ſur la côte, & nous en comptâmes vingt-quatre ; ils nous parurent être grands & avoir la tête extraordinairement groſſe ; peut-être étoit-elle enveloppée avec une étoffe, ce que nous ne pûmes pas remarquer : ces habitans ſont de couleur de cuivre & ont de grands cheveux noirs. Nous en vîmes onze ſe promener le long de la côte vis-à-vis du vaiſſeau, ils portoient dans leurs mains des bâtons ou piques qui avoient deux fois la hauteur de leur corps ; il nous ſembla qu'ils étoient nuds, & ils ſe retirèrent bientôt après dès que le vaiſſeau eut paſſé l'Iſle. Ils ſe couvrirent alors de quelque choſe qui les rendoit d'une couleur éclatante.

LEURS habitations étoient ſituées ſous des grouppes de palmiers, qui reſſemblent de loin à des monticules : pour nous, qui excepté les montagnes affreuſes de la *Terre de Feu*, n'avions rien vu pendant long-tems que le ciel & la mer, ces petits bois nous parurent un Paradis Terreſtre. Cette Iſle eſt ſituée au 18$^{d}$ 47′ de latitude S., & au 139$^{d}$ 28′ de longitude O. ; nous lui donnâmes le nom d'*Iſle du Lagon*. La déclinaiſon de l'aiguille étoit de 22$^{d}$ 54′ E.

Cap Thrumb.

A une heure après-midi, nous fîmes voile à l'Oueſt, &, ſur les trois heures & demie, nous découvrîmes terre

terre une ſeconde fois vers le N. O.; nous y arrivâmes au ſoleil couchant, & nous vîmes que c'étoit une petite Iſle baſſe, couverte de bois, de forme ronde, & dont la circonférence n'avoit pas plus d'un mille d'étendue. Nous n'apperçûmes point d'habitans; nous ne pûmes pas non plus diſtinguer aucun cocotier, quoique nous ne fuſſions qu'à un demi-mille de la côte. La terre cependant étoit couverte de différente verdure: cette Iſle eſt par le 18 d 35 ′ de latitude S., & au 139 d 48 ′ de longitude O., éloignée de l'iſle du *Lagon* d'environ ſept lieues, dans la direction de N. 62 O. Nous lui donnâmes le nom de Cap *Thrumb*. Je découvris, à l'inſpection de la côte, que la marée étoit baſſe dans l'endroit où nous étions; j'avois obſervé à l'iſle du *Lagon*, que la marée étoit haute, ou que la mer n'avoit alors ni flux ni reflux; d'où je conclus que la lune, étant au S. $\frac{1}{4}$ S. E. ou au Sud, produit la haute marée.

ANN. 1769. Mars.

NOUS continuâmes notre route par un bon vent aliſé, & un tems agréable; le 5, ſur les trois heures après-midi, nous découvrîmes terre à l'Oueſt; c'étoit une Iſle baſſe, beaucoup plus étendue qu'aucune de celles que nous avions vues auparavant; elle a dix ou douze lieues de circonférence; pluſieurs de nous paſsèrent toute la ſoirée ſur la grande hune à admirer ſa figure extraordinaire: elle reſſembloit exactement à un arc; le contour de l'arc & la corde étoient formés par la terre, & l'eau rempliſſoit l'eſpace compris entre les deux; la corde étoit une grève plate, où nous ne reconnûmes aucun ſigne de végétation; nous n'y vîmes

*Iſle de Bow.*

ANN. 1769. Mars.

rien que des tas de plantes marines, dépoſées en différentes couches, ſuivant que les marées, plus ou moins hautes, les y avoient placées. L'Iſle nous parut avoir trois ou quatre lieues de long & de 200 verges au plus de largeur ; mais elle étoit ſûrement beaucoup plus large, parce qu'une plaine horiſontale ſe voit toujours en perſpective, ce qui en raccourcit l'étendue. Deux grandes touffes de cocotiers compoſoient les pointes ou extrémités de l'arc, & la plus grande partie de ce même arc étoit couverte d'arbres, de hauteur, de figures & de couleur différentes ; en d'autres endroits pourtant, il nous ſembla que le terrein étoit dépouillé & auſſi bas que la corde ; quelques perſonnes de l'équipage crurent avoir remarqué à travers cette corde, des ouvertures qui communiquoient avec l'étang ou lac que nous avons dit être au milieu ; nous ignorons ſi elles ne ſe ſont point trompé. Nous fîmes voile juſqu'au ſoleil couchant, en face de la grève plate ou de la corde, n'étant pas à une lieue de terre ; nous jugeâmes alors que nous étions à peu près vis-à-vis le milieu des deux extrémités de l'arc. Nous y ſondâmes & nous ne trouvâmes point de fond à 130 braſſes. Dans cette latitude, il fait nuit obſcure immédiatement après le coucher du ſoleil, & nous perdîmes tout à coup la terre de vue ; remettant à la voile, avant que la ligne de ſonde fût entiérement retirée, nous gouvernâmes en obſervant le ſon des briſans que nous entendîmes diſtinctement, juſqu'à ce que nous fuſſions loin de la côte.

PAR la fumée que nous vîmes en différens en-

droits, nous reconnûmes que l'Iſle étoit habitée; nous lui donnâmes le nom de *Bow-Iſland* ou *Iſle de l'Arc.* Après que nous eûmes dépaſſé l'Iſle, M. Gore, mon ſecond Lieutenant, dit qu'il avoit apperçu de deſſus le tillac pluſieurs naturels du pays, qui étoient ſous des arbres, qu'il avoit diſtingué leurs maiſons & quelques pirogues qu'ils avoient retirées ſur le rivage; mais il fut le ſeul de l'équipage qui eut ce bonheur. La pointe orientale de cette Iſle eſt ſituée au 18 d 23′ de latitude S., & au 141 d 12′ de longitude O.; la déclinaiſon de l'aiguille étoit de 5 d 38′ E. ANN. 1769. Mars.

LE lendemain, 6, ſur le midi, nous vîmes terre une ſeconde fois à l'Oueſt; nous en approchâmes vers les trois heures : il nous parut que c'étoit deux Iſles ou plutôt un grouppe d'iſles, qui s'étendoient du N. O. $\frac{1}{4}$ N. au S. E. $\frac{1}{4}$ S. dans une eſpace d'environ neuf lieues. Les deux plus grandes de ces Iſles ſont ſéparées l'une de l'autre par un canal d'environ un demi-mille de large; elles ſont environnées par des Iſles plus petites, auxquelles elles s'uniſſent par des récifs cachés ſous l'eau. *Les Grouppes.*

CES Iſles, placées dans toute ſorte de directions, forment des cordons de terre, longs & étroits; quelques-unes ont dix milles de longueur & même davantage, & il n'y en a aucune qui ait plus d'un quart de mille de large; nous vîmes ſur toutes des arbres de différentes eſpèces, & en particulier des cocotiers. La partie la plus S. E. de ces Iſles eſt ſituée au 18 d 12′ de latitude S., & au 142 d 42′ de longitude O., à vingt-cinq lieues à l'O. $\frac{1}{2}$ N. de l'extrémité occidentale de l'iſle de

ANN. 1769. Mars.

l'*Arc*. Nous rangeâmes la côte S. O. de cette iſle, & nous entrâmes dans une baie, dont le giſement eſt au N. O. de la pointe la plus méridionale du grouppe : on y trouve une mer unie & l'apparence d'un mouillage, ſans beaucoup de houle ſur la côte. A trois quarts de milles du rivage, la ſonde ne nous rapporta point de fond par 100 braſſes ; & je ne crus pas qu'il fût prudent d'avancer plus près.

SUR ces entrefaites, pluſieurs des habitans s'aſſemblèrent ſur la côte ; quelques-uns vinrent dans des pirogues juſqu'aux récifs, mais ils ne voulurent pas les paſſer. Sur cela, nous voguâmes à petites voiles le long de la côte ; dès que nous fûmes vers l'extrémité de l'Iſle, ſix Indiens, qui s'étoient tenus pendant quelque tems vis-à-vis du vaiſſeau, lancèrent ſur le champ à la mer deux pirogues avec beaucoup de promptitude & de dextérité, & nous imaginâmes qu'ils avoient deſſein de venir à bord. En conſéquence, nous mîmes à la cape, mais ils s'arrêtèrent, comme leurs camarades, ſur les récifs. Nous ne fîmes pas voile tout de ſuite, parce que nous apperçûmes deux meſſagers que d'autres pirogues plus grandes leur avoient dépêchés ; ces meſſagers alloient en grande hâte, tantôt marchant à guet & tantôt nâgeant autour du récif ; enfin ils arrivèrent ; les Indiens qui étoient à bord des deux pirogues, ne faiſant plus de diſpoſitions pour s'avancer après avoir reçu le meſſager, nous crûmes qu'ils avoient réſolu de ne pas aller plus loin. Nous attendîmes quelque tems & nous nous éloignâmes ; lorſque nous fûmes à deux ou trois milles de la côte, nous ap-

perçûmes quelques-uns des habitans qui nous ſuivoient dans une pirogue équippée d'une voile. Nous ne crûmes pas devoir les attendre, &, quoiqu'ils euſſent paſſé le récif, ils s'en retournèrent bientôt après. ANN. 1769 Mars.

SUIVANT ce que nous avons pû connoître des naturels du pays, lorſque nous étions le plus près de la côte, ils ſont à peu près de notre taille & bien faits. Il nous ſembla qu'ils étoient nuds & d'un teint brun; leurs cheveux noirs étoient renfermés dans un rézeau autour de la tête, & formoient par derrière une eſpèce de touffe. La plupart portoient deux armes dans leurs mains, l'une un bâton mince de dix à quatorze pieds de long, au bout duquel étoit un petit nœud taillé à peu près comme la pointe d'une lance; l'autre avoit environ quatre pieds de long & la forme d'une pagaye; ce pouvoit en être véritablement une, car quelques-unes de leurs pirogues étoient très-petites. Celles qu'ils mirent en mer ſous nos yeux, ne pouvoient guères porter plus des trois hommes qui y entrèrent; il eſt vrai que nous en vîmes d'autres qui avoient ſix ou ſept hommes à bord, & que dans l'une on avoit hiſſé une voile qui ne s'élevoit pas à plus de ſix pieds au-deſſus du plat bord, & dont ils formèrent une eſpèce de banne, lorſque la pluie vint à tomber. La pirogue qui nous ſuivoit en mer, portoit une voile peu différente d'un Tréou anglois, & preſque auſſi élevée que celle dont on ſe ſerviroit dans un bateau Anglois de la même grandeur.

LES hommes qui ſe tinrent ſur la côte vis-à-vis de notre bâtiment, firent pluſieurs ſignaux; il n'eſt pas

ANN. 1769. Mars.

aiſé de décider s'ils prétendoient par-là nous effrayer ou nous inviter de deſcendre à terre. Nous leur répondîmes par des cris & en agitant nos chapeaux; ils répliquèrent en faiſant des acclamations à leur tour. Nous ne mîmes pas leurs diſpoſitions à l'épreuve, en entreprenant de débarquer; l'Iſle étoit peu conſidérable & comme nous n'avions beſoin de rien de ce que nous pouvions y trouver, nous pensâmes que pour ſatisfaire une ſimple curioſité, il auroit été imprudent & cruel de haſarder une querelle dans laquelle les naturels du pays auroient été la victime de notre ſupériorité. D'ailleurs nous eſpérions rencontrer bientôt l'Iſle où nous devions faire nos obſervations Aſtronomiques. Nous étions perſuadés que les habitans, en connoiſſant nos forces, nous admettroient ſans oppoſition, & que, par leur entremiſe, les Iſles voiſines nous feroient le même accueil, ſi nous deſirions d'en profiter.

NOUS avons donné à ces iſles le nom de *Groupes.*

*Iſle des Oiſeaux* ou *Bird-Iſland.*

LE 7, à la pointe du jour & vers les ſix heures & demie du matin, nous découvrîmes au Nord une autre Iſle, qui nous parut avoir quatre milles de circonférence. Le terrein en étoit très-bas, & il y avoit une pièce d'eau au milieu. Nous crûmes appercevoir quelques bois; l'Iſle nous parut couverte de verdure & agréable. Nous n'y vîmes ni cocotiers ni habitans, mais une grande quantité d'oiſeaux; c'eſt pour cela que nous l'appellâmes l'*Iſle des Oiſeaux* ou *Bird-Iſland.*

ELLE eſt ſituée au 17^d 48′ de latitude S., & au 143^d 35′ de longitude O., à dix lieues O. ¼ N. de l'extrémité occidentale des *Grouppes*. La déclinaiſon de la bouſſole y eſt de 6^d 32′ E. ANN. 1769. Mars.

LE 8, vers les deux heures après-midi, nous apperçûmes terre au Nord ; &, au ſoleil couchant, nous nous trouvâmes vis-à-vis, & à environ deux lieues de diſtance ; elle reſſembloit à une double rangée d'iſles baſſes, couvertes de bois & jointes l'une à l'autre par des récifs, de manière qu'elle formoit une ſeule iſle ovale ou en ellipſe, avec un lac au milieu. Les petites iſles & les récifs qui environnent le lac ont la forme d'une chaîne, & nous lui donnâmes pour cela le nom de *Chain-Iſland*, *Iſle de la Chaîne*. Nous jugeâmes que ſa longueur du N. O. au S. E. étoit d'environ cinq lieues, & qu'elle avoit a peu près cinq milles de large. Les arbres que nous y vîmes parurent grands & nous apperçûmes de la fumée entre ces arbres, preuve certaine que l'Iſle étoit habitée. Le milieu de l'Iſle eſt au 17^d 23′ de latitude S. & au 145^d 54′ de longitude O., à quarante-cinq lieues à l'O. N. de l'iſle des *Oiſeaux*. Nous trouvâmes, par différens azimuths, que la déclinaiſon de l'aiguille étoit de 4^d 54′ E. *Chain-Iſland* ou *Iſle de la Chaîne*.

LE 10, nous eûmes pendant la nuit un gros tems, avec de la pluie & des éclairs : la brume continua juſqu'à neuf heures du matin. L'air s'éclaircit alors, & nous vîmes, à environ cinq lieues au N. O. ¼ O., l'Iſle que les naturels du pays appellent *Maitea*, & à laquelle le Capitaine Wallis, qui la découvrit le premier, donna le nom d'iſle d'*Oſnabruck* ; c'eſt une

ANN. 1769. Mars.

Iſle élevée & ronde qui n'a pas plus d'une lieue de circonférence; elle eſt couverte d'arbres dans quelques endroits, & dans d'autres ce n'eſt qu'un rocher tout nud: en la regardant de ce point de vue où nous étions, elle reſſemble à un chapeau dont la tête eſt très-haute, mais quand on la voit reſtant au Nord, le ſommet a la forme du toît d'une maiſon. Nous eſtimâmes qu'elle étoit au 17 d 48′ de latitude S., & au 148 d 10′ de longitude O., à quarante-quatre lieues O. $\frac{1}{4}$ S. O. de l'iſle *de la Chaîne*.

CHAPITRE

149°50′ 149°40′ 149°30′ Longit. Ouest du Méridien de Greenwich. 149°20′ 149°10′

Var. de l'Aiguille 4d 46′ Est

Pointe Venus

Abweichung des Magnets 4° 46′ Ost

17°30′

17°40′

17°50′

EIMEO

# CARTE
de L'ISLE
# D'OTAHITI,
par
le Lieutenant J. Cook 1769.

# CARTE
von der Insel
# OTAHEITE
durch
den Lieutenant J. Cook 1769.

Maasstab von Englischen Meilen.

Echelle de Milles Anglois.

Baye Matavai

Motu-ahou-ma

Oopoa

Tettaha

Otaaipoina

Apoinauwea

Ohoa-Area

Ouhaiana

Omaraa

Ouhaaina

Papara

Marai no te Oamo

Matavai

Ouhaiana

Owhapuwa

Onowhea

Ohiaine

Otoore

Ohidea

Owheia

Owha-aone

Oroa

Whoupa

OPOUREONU

OTAHEITE-NUE

Boourou

Taawirry

Teamara

Owha-heite

Woa-eite

Ouahe

Ouaipha

Ouhallei

Tewai

Toahoutue

Owwiwi

Tewhatee

Owhaurua

Matauvai

Otoaareite

TIARRA BOU

OTAHEITE-ETE

ou oder

Westliche Länge vom Mittags Zirckel von Greenwich.

149°50′ 149°40′ 149°30′ 149°20′ 149°10′

F.C. Berger, Senior sculpsit.

24.

# CHAPITRE VIII.

*Arrivée de l'*Endeavour *à* Otahiti, *appellé par le Capitaine Wallis*, Iſle du Roi George III. *Règles établies pour trafiquer avec les Naturels du Pays. Deſcription de pluſieurs incidens qui ſurvinrent dans une viſite que nous rendîmes aux deux Chefs Tootahah & Toubouraï Tamaïdé.*

ANN. 1769. 10 Avril.

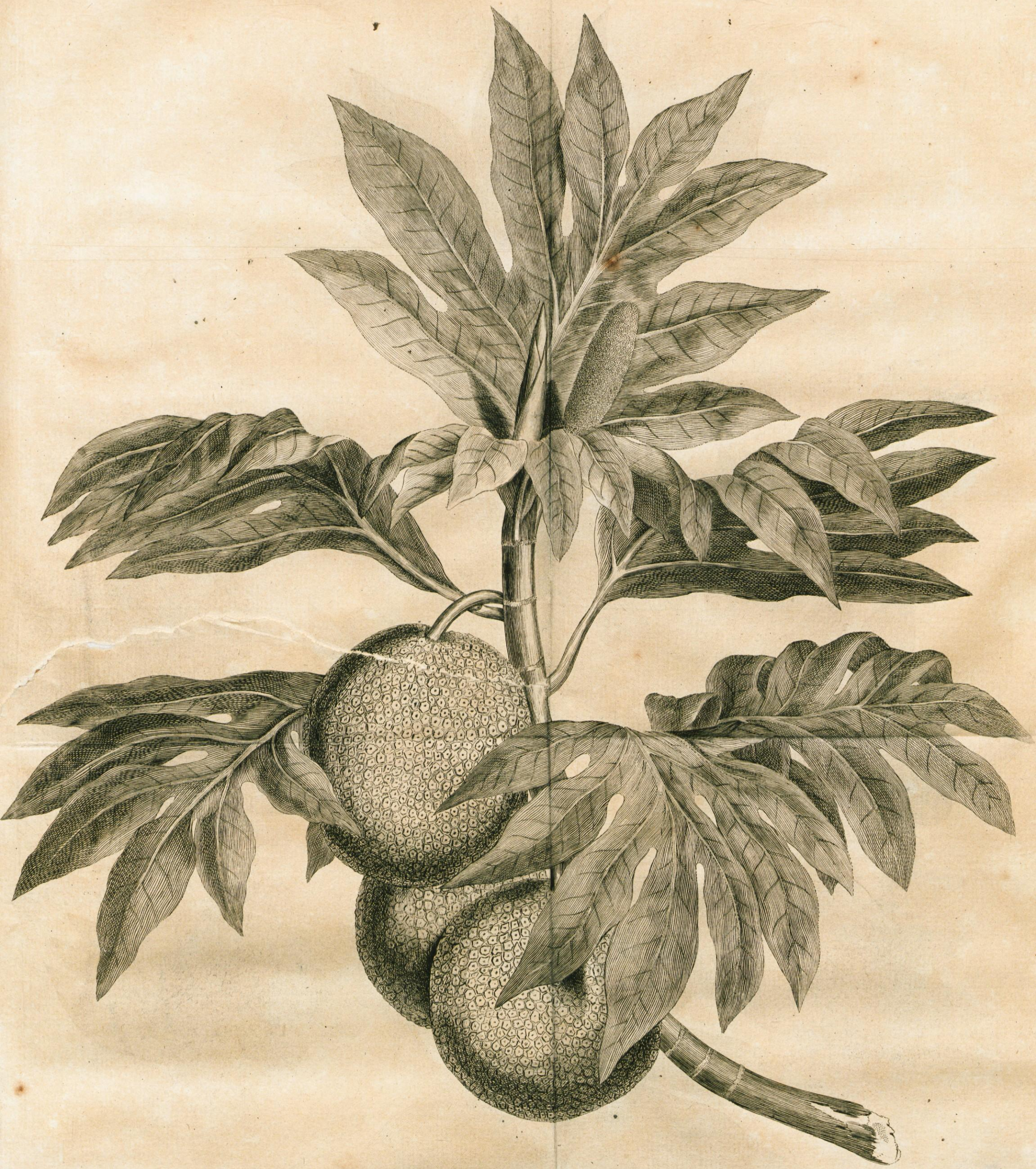
LE 10 Avril, quelques-uns de nos gens qui cherchoient à découvrir l'Iſle pour laquelle nous étions deſtinés, nous rapportèrent qu'ils voyoient terre dans cette partie de l'horiſon où nous comptions la trouver; mais ce qu'on voyoit étoit ſi obſcur, que nous diſputâmes juſqu'au ſoleil couchant pour ſavoir ſi c'étoit terre. Cependant le lendemain, dès les ſix heures, nous nous apperçûmes que nos gens ne s'étoient pas trompés; il nous parut que la terre étoit très-élevée & en forme de montagne, & qu'elle s'étendoit de l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ S., à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ N. Nous reconnûmes que c'étoit l'Iſle que le Capitaine Wallis avoit nommée *l'Iſle de George III.* Le calme & le défaut de vent différèrent notre approche; de ſorte que, le 12 au matin, nous n'en étions guères plus près que la nuit précédente Sur les ſept heures, il s'éleva une briſe, &, avant qu'il fût onze heures, nous remarquâmes pluſieurs pirogues qui faiſoient voile vers notre vaiſſeau: il y en eut peu

ANN. 1769. Avril.

qui vouluſſent s'approcher; & nous ne pûmes pas perſuader aux hommes qui montoient celles-ci de venir à bord. Dans chacune des pirogues il y avoit de jeunes planes & des branches d'un arbre que les Indiens appellent *E'midho ;* nous apprîmes dans la ſuite qu'ils les apportoient comme un témoignage de paix & d'amitié ; ils nous en tendirent quelques-unes le long des côtés du vaiſſeau, en nous faiſant, avec beaucoup d'empreſſement, des ſignes que nous n'entendîmes pas d'abord. Enfin nous conjecturâmes qu'ils deſiroient que ces ſymboles fuſſent placés dans quelque partie remarquable de notre bâtiment. Sur le champ nous les attachâmes parmi les agrès, ſurquoi ils nous témoignèrent la plus grande ſatisfaction. Nous achetâmes leur cargaiſon, qui conſiſtoit en cocos & en divers autres fruits que nous trouvâmes très-bons après un ſi long voyage.

NOUS naviguâmes à petites voiles, pendant toute la nuit, ſur des fonds de 12 à 22 braſſes, & vers les ſept heures du matin, nous mîmes à l'ancre par 13 braſſes, dans la baie *de Port-Royal*, appellée par les naturels du pays *Matavaï*. Nous fûmes bientôt environnés par les pirogues des habitans de l'Iſle qui nous apportoient des cocos, un fruit qui reſſemble à la pomme, du fruit-à-pain, & quelques petits poiſſons qu'ils donnèrent en échange de nos verroteries. Ils avoient un cochon qu'ils ne vouloient nous céder que pour une hache ; nous refusâmes de l'acheter, parce que, ſi nous leur en avions donné ce prix, ils n'auroient jamais voulu le diminuer dans la ſuite, & nous n'aurions pas pu par cet échange nous procurer tous les

Glafsbach fc.



cochons dont nous avions beſoin. Le fruit-à-pain croît ſur un arbre qui eſt à peu près de la grandeur d'un chêne moyen; ſes feuilles d'une figure ovale ont ſouvent un pied & demi de long; elles ont des ſinuoſités profondes comme celles du figuier, auxquelles elles reſſemblent par la conſiſtence, la couleur, & le ſuc laiteux & blanchâtre qu'elles diſtillent lorſqu'on les rompt. Le fruit eſt à peu près de la groſſeur & de la forme de la tête d'un enfant; ſa ſurface eſt compoſée de rézeaux qui ne ſont pas fort différens de ceux de la truffe; il eſt couvert d'une peau légere, & a un trognon de la groſſeur du manche d'un petit couteau. La chair qu'on mange ſe trouve entre la peau & le trognon; elle eſt auſſi blanche que la neige, & a un peu plus de conſiſtence que le pain frais; on la partage en trois ou quatre parts, & on la grille avant que de la manger. Son goût, quoiqu'inſipide, a une douceur aſſez approchante de celle de la mie-de-pain de froment, mêlée avec un artichaux de Jéruſalem. ANN. 1769. Avril.

PARMI les Indiens d'*Otahiti* qui vinrent près du vaiſſeau, il y avoit un vieillard, nommé *Owhaw*, qui fut reconnu par M. Gore & par pluſieurs autres qui avoient ſuivi le Capitaine Wallis dans cette Iſle. J'appris qu'il lui avoit été très-utile, & je le fis monter à bord du bâtiment avec quelques-uns de ſes compagnons; je tâchai de faire tout ce qui pouvoit lui être agréable, eſpérant en retirer les mêmes avantages.

COMME notre ſéjour dans l'iſle ne devoit probablement pas être court, il falloit que les marchandiſes que nous avions apportées pour commercer avec les

ANN. 1769. Avril.

naturels du pays, ne diminuaſſent pas de valeur ; ce qui ſeroit arrivé sûrement, ſi chacun avoit été le maître de donner ce qui lui plairoit, en échange de ce qu'il voudroit acheter : comme d'ailleurs il ſe ſeroit élevé néceſſairement de la confuſion & des diſputes, s'il n'y avoit pas eu des règles dans les marchés, je rédigeai les ſuivantes, & j'ordonnai qu'on les obſervât ponctuellement.

*Règles à obſerver par toutes les perſonnes appartenantes à l'*Endeavour, *Vaiſſeau de Sa Majeſté, pour établir un Commerce régulier & uniforme avec les Habitans de l'*Iſle George.

» 1° ON s'efforcera, par tous les moyens honnêtes, » d'entretenir une bonne intelligence avec les naturels » du pays, & on les traitera avec toute l'humanité » imaginable.

» 2°. IL y aura une ou pluſieurs perſonnes nom- » mées pour commercer avec les naturels du pays, des » denrées, fruits & autres productions de la terre. » Excepté ces prépoſés, aucun Officier, Matelot ou » autre perſonne appartenante au vaiſſeau, ne pourra » faire ou entreprendre aucune eſpèce d'échange, ſans » en avoir obtenu la permiſſion.

» 3°. QUICONQUE ſera employé à terre, pour » quelque ſervice que ce ſoit, ſe conformera ſtric- » tement aux ordres qu'il aura reçus ; ſi par négli- » gence il perd quelques armes ou uſtenſiles, ou ſi on

» les lui dérobe, on lui en retiendra la valeur entiere » ſur ſa paie, ſuivant la coutume de la Marine en pa- » reil cas, & il ſera en outre puni, ſuivant la nature » du cas.

ANN. 1769. Avril.

» 4°. LA même peine ſera impoſée à quiconque ſera » convaincu d'avoir diſtrait, offert en échange, ou tra- » fiqué quelques proviſions du vaiſſeau, de quelque » eſpèce qu'elles ſoient.

» 5°. ON ne pourra échanger aucune eſpèce de fer, » ou d'inſtruments faits de ce métal, ni aucune eſpèce » d'étoffes, ou autres articles utiles ou néceſſaires, à » moins que ce ne ſoit contre des comeſtibles.

DÈS que le vaiſſeau fut aſſuré dans l'endroit où nous nous arrêtâmes, j'allai à terre avec MM. Banks & Solander, notre ami *Owhaw* & un détachement de Soldats ſous les armes. Pluſieurs centaines d'Habitans nous reçurent à la deſcente du bateau, ils annonçoient au moins par leurs regards, que nous étions les bien venus, quoiqu'ils fuſſent tellement intimidés, que le premier qui s'approcha de nous ſe proſterna ſi bas qu'il étoit preſque rampant ſur ſes mains & ſes genoux. C'eſt une choſe remarquable que cet Indien, ainſi que ceux qui étoient venus dans les pirogues, nous préſentèrent le même ſymbole de paix, qu'on ſait avoir été en uſage parmi les anciennes & puiſſantes nations de l'hémiſphère ſeptentrional, la branche verte d'un arbre. Nous le reçumes avec des regards & des geſtes d'amitié & de contentement; lorſque nous obſervâmes que chacun d'eux tenoit une branche à ſa main, ſur le

ANN. 1769. Avril.

champ nous en prîmes tous un rameau que nous tînmes dans les nôtres de la même maniere.

ILS marchèrent avec nous environ un demi-mille, vers l'endroit où le *Dauphin*, conduit par *Owhaw*, avoit fait ſon eau ; quand nous y fûmes arrivés, ils s'arrêtèrent, & mirent à nud le terrein en arrachant toutes les plantes : alors les principaux d'entr'eux y jettèrent les branches vertes qu'ils tenoient, en nous invitant par ſignes à faire la même choſe. Nous montrâmes à l'inſtant combien nous étions empreſſés à les ſatisfaire, &, afin de donner plus de pompe à la cérémonie, je fis ranger en bataille les Soldats de Marine, qui marchèrent en ordre & placèrent leurs rameaux ſur ceux des Indiens, & nous ſuivîmes leur exemple. Nous continuâmes enſuite notre marche, & lorſque nous fûmes parvenus au lieu de l'aiguade, les Indiens nous firent entendre par ſignes que nous pouvions occuper ce canton ; mais nous ne le trouvâmes pas convenable. Cette promenade diſſipa la timidité des Indiens, que la ſupériorité de nos forces leur avoit inſpirée d'abord, & ils prirent de la familiarité. Ils quittèrent avec nous l'aiguade, & nous firent paſſer à travers les bois. Chemin faiſant, nous diſtribuâmes de la verroterie & d'autres petits préſents, & nous eûmes la ſatisfaction de voir qu'ils leur faiſoient beaucoup de plaiſir. Notre détour fut de quatre à cinq milles, au milieu de bocages qui étoient chargés de noix de cocos & de fruits-à-pain, & qui donnoient l'ombrage le plus agréable. Les habitations de ce peuple, ſituées ſous ces abrbres, n'ont pour la plupart

qu'un toît ſans enceintes ni murailles, & toute la ſcène réaliſe ce que les fables poëtiques nous racontent de l'Arcadie. Nous remarquâmes pourtant avec regret que, dans toute notre courſe, nous n'avions apperçu que deux cochons & pas une volaille. Ceux de nos gens qui avoient été de l'expédition du *Dauphin* nous dirent que nous n'avions pas encore vû les Indiens de la premiere claſſe. Ils ſoupçonnèrent que les chefs s'étoient éloignés ; ils voulurent nous conduire à l'endroit où étoit ſitué, dans le premier Voyage, ce qu'ils appelloient le Palais de la Reine ; mais nous n'en trouvâmes aucun veſtige. Nous nous décidâmes à retourner le lendemain au matin, & à faire des efforts pour découvrir la *Nobleſſe* dans ſes retraites.

ANN. 1769. Avril.

DÈS le grand matin du 13, avant que nous fuſſions ſortis du vaiſſeau, quelques pirogues, dont la plupart venoient du côté de l'Oueſt, s'approchèrent de nous. Deux de ces pirogues étoient remplies d'Indiens qui, par leur maintien & leur habillement, paroiſſoient être d'un rang ſupérieur. Deux d'entr'eux vinrent à bord & ſe choiſirent parmi nous chacun un ami ; l'un qui s'appelloit *Matahah*, prit M. Banks pour le ſien, & l'autre s'adreſſa à moi ; cette cérémonie conſiſta à ſe dépouiller d'une grande partie de leurs habillements & à nous en revêtir. Nous préſentâmes en retour à chacun une hache & quelques verroteries. Bientôt après, en nous montrant le S. O., ils nous firent ſigne d'aller avec eux dans les endroits où ils demeuroient ; comme je voulois trouver un havre plus commode, & faire de nouvelles épreuves ſur le caractère de ce peuple, j'y conſentis.

ANN 1769. Avril.

JE fis équiper deux bateaux, & je m'embarquai accompagné de MM. Banks & Solander, de nos Officiers & de nos deux amis Indiens. Après un trajet d'environ une lieue, ils nous engagèrent par ſignes à débarquer, & nous firent entendre que c'étoit-là le lieu de leur réſidence. Nous deſcendîmes à terre, au milieu d'un grand nombre de naturels du pays, qui nous menèrent dans une maiſon beaucoup plus longue que celles que nous avions vûes juſqu'alors. Nous apperçûmes en entrant un homme d'un âge moyen, qui s'appelloit, comme nous l'apprîmes enſuite, *Tootahah;* à l'inſtant on étendit des nattes, & l'on nous invita à nous aſſeoir vis-à-vis de lui. Dès que nous fûmes aſſis, Tootahah fit apporter un coq & une poule qu'il préſenta à M. Banks & à moi ; nous acceptâmes le préſent, qui fut ſuivi bientôt après d'une pièce d'étoffe parfumée à leur maniere, & dont ils eurent grand ſoin de nous faire remarquer l'odeur qui n'étoit point déſagréable. La pièce que reçut M. Banks avoit onze verges de long & deux de large, il donna en retour une cravate de ſoie garnie de dentelles & un mouchoir de poche. Tootahah ſe revêtit ſur le champ de cette nouvelle parure, avec un air de complaiſance & de ſatisfaction qu'il n'eſt pas poſſible de décrire. Mais il eſt tems de parler des femmes.

APRÈS ces préſents reçus & donnés, les femmes nous accompagnèrent à pluſieurs grandes maiſons que nous parcourûmes avec beaucoup de liberté; elle nous firent toute ſorte de politeſſes, dont il nous étoit facile de profiter : elles ne paroiſſoient avoir aucune eſpèce de ſcrupule, qui nous empêchât de jouir des plaiſirs

plaiſirs qu'elles nous offroient. Excepté le toît, les maiſons, comme je l'ai dit, ſont ouvertes par-tout, & ne préſentent aucun lieu retiré ; mais les femmes, en nous montrant ſouvent les nattes étendues ſur la terre, en s'y aſſeyant quelquefois, & en nous attirant vers elles, ne nous laiſsèrent aucun lieu de douter qu'elles s'embarraſſoient beaucoup moins que nous d'être apperçues. ANN. 1769. Avril.

NOUS prîmes enfin congé du chef notre ami, & nous dirigeâmes notre marche le long de la côte. Lorſque nous eûmes fait environ un mille de chemin, nous rencontrâmes un autre chef, appellé *Toubouraï Tamaïdé*, à la tête d'un grand nombre d'Inſulaires. Nous ratifiâmes avec lui un traité de paix, en ſuivant les cérémonies décrites plus haut & que nous avions mieux appriſes ; après avoir reçu la branche qu'il nous préſenta, & lui en avoir donné une autre en retour, nous mîmes la main ſur la poitrine, en prononçant le mot *taïo*, qui ſignifie, à ce que nous penſions, *ami* ; le chef nous fit entendre que ſi nous voulions manger, il étoit prêt à nous donner des vivres. Nous acceptâmes ſon offre & nous dinâmes de très-bon cœur avec du poiſſon, du fruit-à-pain, des cocos & des fruits du plane apprêtés à leur maniere. Ils mangeoient du poiſſon & nous en préſentèrent ; mais ce mêt n'étoit pas de notre goût, & nous le refuſâmes.

PENDANT cette viſite, une femme de notre hôte, appellée *Tomio*, fit à M. Banks l'honneur de ſe placer près de lui ſur la même natte. Tomio n'étoit pas dans la premiere fleur de l'âge, & elle ne nous parut point

ANN. 1769. Avril.

avoir jamais été remarquable par ſa beauté : c'eſt pour cela, je penſe, que M. Banks ne lui fit pas un accueil bien flatteur. Cette femme eſſuya une autre mortification : ſans faire attention à la dignité de ſa compagne, M. Banks voyant parmi la foule une jolie petite fille, il lui fit ſigne de venir à lui ; la jeune fille ſe fit un peu preſſer, & vint enfin s'aſſeoir de l'autre côté de M. Banks ; il la chargea de petits préſents & de toutes les brillantes bagatelles qui pouvoient lui faire plaiſir. La Princeſſe, quoique mortifiée de la préférence qu'on accordoit à ſa rivale, ne ceſſa pourtant pas ſes attentions à l'égard de M. Banks ; elle lui donnoit le lait des cocos & toutes les friandiſes qui étoient à ſa portée. Cette ſcène auroit pû devenir plus intéreſſante & plus curieuſe, ſi elle n'avoit pas été interrompue par un incident ſérieux. M. Solander & M. Monkhouſe ſe plaignirent qu'on les avoit volés : le premier avoit perdu une petite lunette dans une boëte de chagrin, & le ſecond ſa tabatiere. Malheureuſement cet événement mit fin à la bonne humeur de la compagnie. On porta des plaintes au chef ſur le délit, &, afin de rendre la choſe plus grave, M. Banks ſe leva avec vivacité, & frappa la terre de la croſſe de ſon fuſil. Toute l'aſſemblée fut pénétrée de frayeur en voyant ce mouvement & en entendant le bruit. Excepté le chef, trois femmes & deux ou trois autres naturels du pays qui, par leur habillement, ſembloient être d'un rang ſupérieur, tous les autres s'enfuirent de la maiſon avec la plus grande précipitation. Le chef portoit ſur ſon viſage des marques de confuſion & de douleur ; il prit M. Banks par la main, & le conduiſit à l'autre bout de l'habi-

tation où il y avoit une grande quantité d'étoffes ; il les lui offrit pièce à pièce, en lui faiſant ſigne que ſi cela pouvoit expier l'action qui venoit de ſe commettre, il étoit le maître d'en prendre une partie, & même le tout s'il le vouloit. M. Banks rejetta cet offre, & lui fit entendre qu'il ne vouloit rien que ce qu'on avoit dérobé malhonnêtement. Toubouraï Tamaïdé, ſortit alors en grande hâte, laiſſant M. Banks avec Tomio qui, pendant toute cette ſcène de déſorde & de terreur, s'étoit toujours tenue à ſes côtés; & il lui fit ſigne de l'attendre juſqu'à ſon retour. M. Banks s'aſſit avec Tomio, & fit pendant environ une demi-heure la converſation, autant qu'il le put par ſignes. Le chef revint, portant en ſa main la tabatiere & la boëte de la lunette; & il les rendit. La joie étoit peinte ſur ſon viſage avec une force d'expreſſion qu'on ne rencontre que chez ces peuples. En ouvrant l'étui de la lunette, on s'apperçut qu'elle étoit vuide ; la phiſionomie de Toubouraï Tamaïdé changea ſur le champ; il prit M. Banks une ſeconde fois par la main, ſortit précipitamment avec lui hors de la maiſon ſans prononcer une parole, & le conduiſit le long de la côte en marchant fort vîte. Lorſqu'ils furent à environ un mille de diſtance de la maiſon, ils rencontrèrent une femme qui donna au chef une pièce d'étoffe, il la prit avec empreſſement, & continua ſon chemin en la portant à ſa main. M. Solander & M. Monkhouſe les avoient ſuivis ; ils arrivèrent enfin à une maiſon où ils furent reçus par une autre femme à qui le chef donna la pièce d'étoffe, & il fit ſigne à nos Meſſieurs de lui donner auſſi quelques verroteries ; ils ſatisfirent à ſa de-

ANN. 1769. Avril.

ANN. 1769. Avril.

mande, & après que la pièce d'étoffe & les verroteries eurent été dépoſées ſur le plancher, la femme ſortit & revint une demi-heure après avec la lunette, en témoignant à cette occaſion la même joie que nous avions remarquée auparavant dans le chef. Ils nous rendirent nos préſents avec une inflexible réſolution de ne pas les accepter. On força M. Solander de recevoir l'étoffe, comme une réparation de l'injure qu'on lui avoit faite; Il ne put pas s'en diſpenſer, mais il voulut à ſon tour faire un préſent à la femme. Il ne ſera peut-être pas facile de rendre raiſon de toutes les manœuvres qu'on employa pour recouvrer la lunette & la tabatiere. Mais cette difficulté ne paroîtra pas étrange, ſi l'on fait attention que la ſcène ſe paſſoit au milieu d'un peuple, dont on ne connoît encore qu'imparfaitement le langage, la police & les mœurs. Au reſte, dans ce qui ſe paſſa, les chefs firent paroître une intelligence & une combinaiſon de moyens, qui feroit honneur aux Gouvernements les plus réguliers & les plus policés. Sur les ſix heures du ſoir, nous retournâmes au vaiſſeau.

# CHAPITRE IX.

*Lieu choiſi pour notre Obſervatoire & pour la conſtruction d'un Fort. Excurſion dans les bois & ſuites de ce Voyage. Conſtruction du Fort. Viſites que nous rendirent pluſieurs Chefs à bord du Vaiſſeau & à notre Fort. Détails ſur la Muſique des Naturels du Pays, & la manière dont ils diſpoſent de leurs Morts.*

LE lendemain 15, pluſieurs des chefs que nous avions vu la veille, vinrent à bord de notre vaiſſeau; ils nous apporterent des cochons, du fruit-à-pain & d'autres rafraîchiſſemens, & nous leur donnâmes en échange des haches, des toiles & les autres marchandiſes qui nous paroiſſoient leur faire plus de plaiſir. ANN. 1769. Avril.

DANS le petit voyage que je fis à l'Oueſt de l'Iſle, je n'avois point trouvé de havre plus convenable que celui où nous étions; je me décidai à aller à terre, & à choiſir un canton commandé par l'artillerie du vaiſſeau, où je puſſe conſtruire un petit fort pour notre défenſe, & me préparer à faire nos obſervations aſtronomiques.

JE pris donc un détachement d'hommes, & je débarquai ſans délai, accompagné de MM. Banks

ANN. 1769. Avril.

& Solander, & de l'Aſtronome M. Green. Nous nous fixâmes à la pointe N. E. de la baie, ſur une partie de la côte, qui, à tous égards, étoit très-propre à remplir notre objet, & aux environs de laquelle il n'y avoit aucune habitation d'Indiens. Après que nous eûmes marqué le terrein que nous voulions occuper, nous dreſſâmes une petite tente qui appartenoit à M. Banks, & que nous avions apportée pour cela du vaiſſeau. Sur ces entrefaites un grand nombre de naturels du pays s'étoient raſſemblés autour de nous; mais il nous ſembla que c'étoit ſeulement pour nous regarder, car ils n'avoient aucune eſpèce d'armes. J'ordonnai néanmoins qu'excepté Owhaw & l'un d'eux qui paroiſſoit un chef, aucun autre ne paſſât la ligne que j'avois tracée. Je m'adreſſai aux deux perſonnes que je viens de nommer, & je tâchai de leur faire entendre par ſignes que nous avions beſoin de ce terrein pour y dormir pendant un certain nombre de nuits, & qu'enſuite nous nous en irions. Je ne ſais pas s'ils comprirent ce que je voulois leur expliquer, mais tous les habitans du pays ſe comporterent avec une déférence & un reſpect qui nous cauſerent à la fois du plaiſir & de la ſurpriſe; ils s'aſſirent paiſiblement hors de l'enceinte & regarderent, ſans nous interrompre, juſqu'à la fin des travaux qui durerent plus de deux heures Comme nous n'avions vu que deux cochons & point de volaille dans la promenade que nous fîmes, lorſque nous débarquâmes dans cet endroit, nous ſoupçonnâmes qu'à notre arrivée ils avoient retiré ces animaux dans l'intérieur du pays; nous étions d'autant plus portés à le croire,

qu'Owhaw n'avoit ceſſé de nous faire ſigne de ne pas aller dans les bois; c'eſt pour cela, que malgré ſon avis, nous réſolumes d'y pénétrer. Après avoir commandé treize Soldats de marine & un Officier ſubalterne pour garder la tente, nous partîmes ſuivis d'un grand nombre d'Otahitiens. En traverſant une petite riviere qui étoit ſur notre paſſage, nous vîmes quelques canards; dès que nous fumes à l'autre extrémité, M. Banks tira ſur ces oiſeaux, & en tua trois d'un coup; cet incident répandit la terreur parmi les Indiens; la plupart tombèrent ſur le champ à terre, comme s'ils avoient été frappés par l'exploſion du fuſil; peu de tems après, cependant, ils revinrent de leur frayeur, & nous continuâmes notre route. Nous n'allâmes pas loin ſans être allarmés par deux coups de fuſil que notre garde avoit tiré dans la tente; nous étions alors un peu écartés les uns des autres, mais Owhaw nous eut bientôt raſſemblés, & d'un geſte de la main il renvoya tous les Indiens qui nous ſuivoient, excepté trois qui pour nous donner un gage de paix & nous prier d'avoir à leur égard les mêmes diſpoſitions, coururent en hâte rompre des branches d'arbre, & revinrent à nous en les portant dans leurs mains. Nous avions trop de raiſons de craindre qu'il ne nous fût arrivé quelque déſaſtre; nous retournâmes à grands pas vers la tente, dont nous n'étions pas éloignés de plus d'un demi-mille, & en y arrivant nous n'y trouvâmes que nos gens.

ANN. 1769. Avril.

Nous apprimes qu'un des Indiens qui étoit reſté autour de la tente, après que nous en fumes ſortis, guettant le

ANN. 1769. Avril.

moment d'y entrer à l'improviſte, & ſurprenant la ſentinelle, lui avoit arraché ſon fuſil ; l'Officier qui commandoit le détachement, ſoit par la crainte de nouvelles violences, ſoit par le deſir naturel d'exercer une autorité à laquelle il n'étoit pas accoutumé, ſoit enfin par la brutalité de ſon caractère, ordonna aux Soldats de marine de faire feu : ceux-ci ayant auſſi peu de prudence & d'humanité que l'Officier, tirerent au milieu de la foule qui s'enfuyoit & qui étoit compoſée de plus de cent perſonnes ; ils obſerverent qu'ils n'avoient pas tué le voleur, ils le pourſuivirent & le firent tomber roide mort d'une nouveau coup de fuſil ; nous ſûmes par la ſuite qu'aucun autre Otahitien n'avoit été tué ni bleſſé.

OWHAW qui ne nous avoit point quittés, obſervant qu'il n'y avoit plus aucun de ſes compatriotes autour de nous, raſſembla avec peine un petit nombre de ceux qui avoient pris la fuite, & les fit ranger devant la tente ; nous tâchâmes de juſtifier nos gens auſſi bien qu'il nous fût poſſible, & de convaincre les Indiens que s'ils ne nous faiſoient point de mal, nous ne leur en ferions jamais : ils s'en allerent ſans témoigner ni défiance, ni reſſentiment, & après avoir démonté notre tente, nous retournâmes au vaiſſeau peu contens de ce qui s'étoit paſſé dans la journée.

Nous interrogeâmes plus particulièrement le détachement de garde, qui s'apperçut bientôt que nous ne pouvions pas approuver ſa conduite. Les Soldats pour ſe défendre, dirent que la ſentinelle à qui on avoit arraché ſon fuſil, avoit été attaquée & jettée à terre

terre d'une maniere violente, & même que le voleur l'avoit frappé avant que l'Officier eût ordonné de faire feu. Quelques-uns de nos gens prétendirent que ſi Owhaw n'étoit pas inſtruit qu'on formeroit quelque entrepriſe contre les Soldats qui gardoient la tente, il en avoit au moins des ſoupçons; que c'étoit pour cela qu'il avoit fait tant d'efforts, afin de nous empêcher de la quitter : d'autres expliquèrent ſon importunité par le déſir qu'il avoit que nous reſtaſſions ſur la côte, ſans aller dans l'intérieur du pays. On remarqua que puiſque M. Banks venoit de tirer ſur des canards, Owhaw & les chefs qui nous avoient toujours ſuivis, lors même que les autres Indiens eurent été renvoyés, n'auroient pas penſé, par les coups de fuſil qu'ils entendirent, qu'il venoit de s'élever une querelle, s'ils n'avoient pas eu des raiſons de ſoupçonner que leurs compatriotes nous avoient fait quelque inſulte : on appuyoit ces conjectures ſur ce que nous les avions vu remuer les mains pour faire ſigne aux Otahitiens de ſe diſperſer & détacher à l'inſtant des branches d'arbres qu'ils nous offrirent. Nous n'avons jamais pu connoître certainement les véritables circonſtances de cette malheureuſe affaire, & ſi quelques-unes de nos conjectures étoient fondées.

ANN. 1769. Avril.

LE lendemain au matin 16, nous vîmes peu de naturels du pays ſur la côte, & aucun n'approcha du vaiſſeau, ce qui nous convainquit que toutes nos tentatives pour calmer leurs craintes avoient été ſans ſuccès. Nous remarquâmes ſur-tout avec regret, qu'Owhaw lui-même nous avoit abandonnés, quoiqu'il eût été ſi

ANN. 1769. Avril.

conſtant dans ſon attachement, & ſi empreſſé à rétablir la paix qui venoit de ſe rompre.

LES choſes ayant pris une tournure ſi peu favorable, je fis touer le vaiſſeau plus près de la côte, & je l'amarrai de maniere qu'il commandoit à toute la partie N. E. de la baie, & en particulier à l'endroit que j'avois déſigné pour la conſtruction d'un fort; ſur le ſoir cependant j'allai à terre, n'étant accompagné que de l'équipage d'un bateau, & de quelques Officiers. Les Indiens ſe raſſemblerent autour de nous, mais ils n'étoient pas en auſſi grand nombre qu'auparavant; ils étoient à peu près trente ou quarante, & ils nous vendirent des noix de cocos & d'autres fruits: nous crûmes reconnoître qu'ils avoient pour nous autant d'amitié que jamais.

Le 17 au matin, nous eûmes le malheur de perdre M. Buchan, que M. Banks avoit amené comme peintre de payſages & de figures; c'étoit un jeune homme ſage, laborieux & ſpirituel, qu'il regretta beaucoup; il eſpéroit par ſon entremiſe montrer à ſes amis en Angleterre, des figures de ce pays & de ſes habitans: il n'y avoit aucune autre perſonne à bord qui pût les peindre avec autant d'exactitude & d'élégance. M. Buchan avoit toujours été ſujet à des accès d'épilepſie, il en fut attaqué ſur les montagnes de la *Terre de Feu*, & cette diſpoſition, jointe à une maladie de bile qu'il avoit contractée pendant la navigation, mit fin à ſa vie: on propoſa de l'enterrer ſur la côte, mais M. Banks penſa que cette démarche offenſeroit peut-être les naturels du pays, dont nous ne connoiſ-

ſions pas encore entièrement les uſages & les coutumes, & nous jetâmes le corps du défunt à la mer, avec autant de décence & de ſolemnité que la ſituation où nous nous trouvions put le permettre

ANN. 1769. Avril.

LE matin de ce même jour, nous reçûmes une viſite de nos deux chefs Tubouraï Tamaïdé & Tootahah, qui venoient de l'Oueſt de l'Iſle; ils apportoient avec eux comme emblêmes de la paix, non pas des ſimples branches de bananes, mais de jeunes arbres: ils ne voulurent point ſe haſarder à venir à bord avant que nous les euſſions acceptés; ce qui s'étoit paſſé à la tente leur avoit probablement donné de l'inquiétude. Chacun d'eux apportoit encore, comme des dons propitiatoires, quelques fruits à pain & un cochon tout apprêté; ce dernier préſent nous fut d'autant plus agréable, que nous ne pouvions pas toujours nous procurer de ces animaux; nous donnâmes en retour à chacun de nos nobles bienfaiteurs, une hache & un clou. Sur le ſoir nous allâmes à terre & nous y paſſâmes la nuit dans une tente que nous avions dreſſée, afin d'obſerver une eclipſe du premier ſatellite de Jupiter; mais le tems fut ſi nébuleux, que nous ne pûmes pas remplir notre projet.

LE 18 à la pointe du jour, j'allai à terre avec tous les gens de l'équipage qui n'étoient pas abſolument néceſſaires à la garde du vaiſſeau, nous commençâmes alors à conſtruire notre fort; pendant que les uns étoient occupés à creuſer les retranchemens, d'autres coupoient les piquets & les faſcines. Les naturels du pays qui s'étoient raſſemblés autour de

ANN. 1769. Avril.

nous, comme à l'ordinaire, loin d'empêcher nos travaux, nous aidèrent au contraire volontairement ; ils alloient chercher dans le bois les faſcines & les piquets, d'un air fort empreſſé : nous reſpections leur propriété avec tant de ſcrupule, que nous achetâmes tous les pieux dont nous nous ſervîmes dans cette occaſion, & nous ne coupâmes aucun arbre ſans avoir obtenu leur conſentement. Le terrein où nous conſtruisîmes notre fort étoit ſablonneux, ce qui nous obliga de renforcer nos retranchemens avec du bois ; trois des côtés furent fortifiés de cette manière, le quatrieme étoit bordé par une riviere, ſur le rivage de laquelle je fis placer un certain nombre de tonneaux. Ce même jour nous ſervîmes du porc pour la premiere fois à l'équipage, & les Indiens nous apportèrent tant de fruit à pain & de cocos, que nous fûmes contraints d'en renvoyer une partie ſans l'acheter, & de les avertir en même tems par ſignes que nous n'en aurions pas beſoin les deux jours ſuivants. Nous ne donnâmes que de la raſſade en échange de tout ce que nous achetâmes alors ; un ſeul grain de la groſſeur d'un pois, étoit le prix de cinq ou ſix cocos & d'autant de fruits à pain. Avant le ſoir la tente de M. Banks fut dreſſée au milieu des ouvrages, & il paſſa la nuit à terre pour la premiere fois ; on plaça des Sentinelles pour le garder, mais aucun Indien n'entreprit d'approcher du fort.

LE lendemain au matin 19, notre ami Tubouraï Tamaïdé, fit à M. Banks une viſite dans ſa tente ; il amenoit avec lui, non-ſeulement ſa femme & ſa

famille, mais encore le toît d'une maiſon, pluſieurs matériaux pour la dreſſer, avec des uſtenſiles & des meubles de différentes ſortes : nous crûmes qu'il vouloit par-là fixer ſa réſidence dans notre voiſinage. Cette marque de confiance & de bienveillance, nous fit beaucoup de plaiſir, & nous réſolumes de ne rien négliger pour augmenter encore l'attachement qu'il avoit pour nous; bientôt après ſon arrivée il prit M. Banks par la main, & il lui fit ſigne de l'accompagner dans les bois : M. Banks y conſentit, & après avoir fait environ un quart de mille, ils trouvèrent une eſpèce de hangar qui appartenoit à Tubouraï Tamaïdé, & qui paroiſſoit lui ſervir de tems en tems de demeure. Lorſqu'ils y furent entrés, le chef Indien développa un paquet d'étoffes de ſon pays; il prit deux habits, l'un de drap rouge, l'autre d'une natte très-bien faite; il en revêtit M. Banks, & ſans autre cérémonie, il le reconduiſit ſur le champ à la tente. Les gens de ſa ſuite lui apporterent bientôt du porc & du fruit à pain, qu'il mangea en trempant ſes mêts dans une eau ſalée qui lui ſervoit de ſauce; après ſon repas il ſe retira ſur le lit de M. Banks, & y dormit l'eſpace d'une heure. L'après midi ſa femme Tomio amena à la tente un jeune homme d'environ vingt-deux ans, d'une figure agréable, ils ſembloient tous deux le reconnoître pour leur fils, mais nous découvrîmes dans la ſuite que ce n'étoit pas leur enfant; ce jeune homme & un autre chef qui nous étoit venu voir, s'en allèrent le ſoir du côté de l'Oueſt, & Tubouraï Tamaïdé & ſa femme s'en retournèrent à l'habitation ſituée aux bords du bois.

ANN. 1769. Avril.

ANN. 1769. Avril.

M. Monkhouſe, notre Chirurgien, s'étant promené le ſoir dans l'Iſle, rapporta qu'il avoit vu le corps de l'homme qui avoit été tué dans la tente; il nous dit qu'il étoit enveloppé dans une pièce d'étoffe, & placé ſur une eſpèce de bière ſoutenue par des poteaux, ſous un toît que les Otahitiens paroiſſoient avoir dreſſé pour cette cérémonie; qu'on avoit dépoſé près du mort quelques inſtruments de guerre & d'autres choſes qu'il auroit examiné en particulier, ſi l'odeur inſupportable du cadavre ne l'en avoit empêché : il ajouta qu'il avoit vu auſſi deux autres petits bâtimens de la même eſpèce que le premier, dans l'un deſquels il y avoit des oſſemens humains qui étoient entierement déſſéchés. Nous apprîmes depuis que c'étoit-là la manière dont ils diſpoſent de leurs morts.

DÈS ce jour il commenca à y avoir hors de l'enceinte de notre petit camp, une eſpèce de marché, abondamment fourni de toutes les denrées du pays, ſi l'on excepte les cochons. Tubouraï Tamaïdé nous venoit voir continuellement; il imitoit nos manieres; il ſe ſervoit même dans les repas, du couteau & de la fourchette, qu'il manioit très-adroitement.

LE récit de M. Monkhouſe ſur le mort, excita ma curioſité, & j'allai le voir avec quelques autres perſonnes; je trouvai que le hangar ſous lequel on avoit placé ſon corps, étoit joint à la maiſon qu'il habitoit lorſqu'il étoit en vie, & qu'il y avoit d'autres habitations qui n'en étoient pas éloignées de plus de dix verges. Ce hangar avoit à peu près quinze pieds de

long & onze de large, avec une hauteur proportionnée : l'un des bouts étoit entièrement ouvert, & l'autre, ainſi que les deux côtés, étoit enfermé en partie par un treillage d'oſier. La bière ſur laquelle on avoit dépoſé le corps mort, étoit un chaſſis de bois, ſemblable à celui dans lequel on place les lits de vaiſſeaux appellés *Cadres* ; le fond étoit de natte, & quatre poteaux d'environ cinq pieds ſoutenoient cette bière. Le corps étoit enveloppé d'une natte, & pardeſſus d'un étoffe blanche ; on avoit placé à ſes côtés une maſſue de bois, qui eſt une de leurs armes de guerre, & près de la tête qui touchoit au bout fermé du hangar, deux coques de noix de cocos, de celles dont ils ſe ſervent quelquefois pour puiſer de l'eau ; à l'autre bout du hangar, on avoit planté à terre à côté d'une pierre de la groſſeur d'un cocos, quelques baguettes ſeches, & des feuilles vertes liées enſemble. Il y avoit près de cet endroit une jeune plane, dont les Indiens ſe ſervent pour emblême de la paix, & tout à côté une hache de pierre ; beaucoup de noix de palmier enfilées en chapelet, étoient ſuſpendues à l'extrémité ouverte du hangar, & en dehors les Indiens avoient planté en terre la tige d'un plane, élevé d'environ cinq pieds ; au ſommet de cet abre il y avoit une coque de noix de coco remplie d'eau douce : enfin on avoit attaché au côté d'un des poteaux, un petit ſac qui renfermoit quelques morceaux de fruit à pain tout grillé ; on n'y avoit pas mis ces tranches toutes à la fois, car les unes étoient fraîches & les autres gâtées. Je m'apperçus que pluſieurs des naturels du pays nous obſervoient avec un mêlange d'inquié-

ANN. 1769. Avril.

ANN. 1769. Avril.

tude & de défiance peintes ſur leur viſage ; ils témoignerent, par des geſtes, la peine qu'ils éprouvoient quand nous approchâmes du corps ; ils ſe tinrent à une petite diſtance tandis que nous l'examinions, & ils parurent contents lorſque nous nous en allâmes.

NOTRE ſéjour à terre n'auroit point été déſagréable ſi nous n'avions pas été continuellement tourmentés par les mouches, qui entr'autres incommodités, empêchoient de travailler M. Parkinſon, Peintre d'Hiſtoire Naturelle pour M. Banks ; lorſqu'il vouloit deſſiner, ces inſectes couvroient toute la ſurface de ſon papier, & même ils mangeoient la couleur à meſure qu'il l'étendoit ſur ſon deſſein : nous eûmes recours aux filets à Mouſquites, qui rendirent cet inconvénient plus ſupportable, ſans l'écarter entièrement.

LE 22, Tootahah nous donna un eſſai de la muſique de ſon pays ; quatre perſonnes jouoient d'une flûte qui n'avoit que deux trous, & par conſéquent ne pouvoient former que quatre notes en demi-tons ; ils jouoient de ces inſtrumens à peu près comme on joue de la flûte traverſière, excepté ſeulement que le Muſicien au lieu de ſe ſervir de la bouche, ſouffloit avec une narine dans l'un des trous, tandis qu'il bouchoit l'autre avec ſon pouce ; quatre autres perſonnes joignirent leurs voix au ſon de ces inſtrumens, en gardant fort bien la meſure, mais on ne joua qu'un ſeul air pendant tout le concert.

PLUSIEURS des Naturels du pays nous apporterent des

des haches qu'ils avoient reçu du *Dauphin*, & nous prièrent de les aiguiſer & de les racommoder : entr'autres il y en avoit une qui nous paroiſſant être fabriquée en France, donna lieu à beaucoup de conjectures ; après bien des recherches nous apprîmes que depuis le départ du *Dauphin*, un vaiſſeau avoit abordé à Otahiti, nous crûmes alors que c'étoit un bâtiment Eſpagnol ; mais nous ſavons à préſent que c'eſt la frégate la *Boudeuſe*, commandée par M. de Bougainville.

ANN. 1769. Avril.

# CHAPITRE X.

*Excurſion à l'Oueſt de l'Iſle. Récit de pluſieurs incidens qui nous arrivèrent à bord du Vaiſſeau & à terre. Première entrevue avec* Oberea, *Femme qu'on diſoit être Reine de l'Iſle lors du Voyage du* Dauphin. *Deſcription du Fort.*

ANN. 1769. Avril.

LE 24, MM. Banks & Solander examinèrent le pays à l'Oueſt le long du rivage, dans une eſpace de pluſieurs milles. Le terrein, dans les deux premiers milles qu'ils parcoururent, étoit plat & fertile; ils rencontrèrent enſuite de petites montagnes, qui s'étendoient juſqu'au bord de l'eau; & un peu plus loin, ils en trouvèrent qui s'avançoient juſques dans la mer, de ſorte qu'ils furent obligés de les gravir. Ces montagnes ſtériles occupoient une étendue d'environ trois milles, & aboutiſſoient à une grande plaine couverte d'aſſez belles maiſons, habitées par des Indiens qui paroiſſoient vivre dans une grande aiſance. A cet endroit couloit une rivière qui ſortoit d'une vallée profonde & agréable; elle étoit beaucoup plus conſidérable que celle qui étoit à côté de notre fort: nos deux voyageurs la traverſèrent, &, quoiqu'elle fût un peu éloignée de la mer, elle avoit près de cent verges de largeur. Un mille au-delà de cette rivière, la campagne étoit ſtérile, les rochers s'avançoient par-tout dans la mer, &

MM. Banks & Solander ſe décidèrent à s'en revenir. A l'inſtant où ils ſe diſpoſoient à prendre ce parti, un des naturels du pays leur offrit des rafraîchiſſements qu'ils acceptèrent; ils s'apperçurent que cet homme étoit d'une race décrite par divers Auteurs, comme étant formée du mêlange de pluſieurs Nations, mais différente de toutes. Il avoit la peau d'un blanc mat ſans aucune apparence d'autre couleur, quoique quelques parties de ſon corps fuſſent un peu moins blanches que le reſte. Ses cheveux, ſes ſourcils & ſa barbe étoient auſſi blancs que ſa peau; ſes yeux étoient rouges, & il ſembloit avoir la vue baſſe. ANN. 1769. Avril.

MM. Banks & Solander en s'en revenant, rencontrèrent Toubouraï Tamaïdé & ſes femmes qui, en les voyant, versèrent des larmes de joie, & pleurèrent pendant quelque tems avant que leur agitation pût ſe calmer.

LE ſoir, M. Solander prêta ſon couteau à une de ces femmes qui négligea de le lui rendre & le lendemain matin, M. Banks reconnut qu'il avoit auſſi perdu le ſien. Je dois aſſurer à cette occaſion que les Otahitiens de toutes les claſſes, hommes & femmes, ſont les plus déterminés voleurs de la terre. Le jour même de notre arrivée, lorſqu'ils vinrent nous voir à bord, les chefs prenoient dans la chambre ce qu'ils pouvoient attraper, & les gens de leur ſuite n'étoient pas moins habiles à voler dans les autres parties du vaiſſeau; ils s'emparoient de tout ce qu'il leur étoit facile de cacher, juſqu'à ce que ils allaſſent à terre. Toubouraï Tamaïdé & Tootahah, étoient les ſeuls qui n'avoient

ANN. 1769. Avril.

pas été trouvés coupables de vol ; cette circonſtance faiſoit préſumer en leur faveur qu'ils étoient exempts d'un vice dont toute la nation eſt infectée, mais cette préſomption ne pouvoit guères contrebalancer les fortes apparences du contraire. C'eſt pour cela que M. Banks n'accuſa qu'avec répugnance le premier, de lui avoir volé ſon couteau ; l'Indien nia le fait fort gravement & d'un air aſſuré. M. Banks lui fit entendre qu'il vouloit abſolument qu'on le lui rendît, ſans s'embarraſſer de celui qui l'avoit volé. A cette déclaration prononcée d'un ton ferme, un des naturels du pays qui étoit préſent, montra une guenille dans laquelle trois couteaux étoient ſoigneuſement renfermés, celui que M. Solander avoit prêté à la femme, un couteau de table qui m'appartenoit, & un troiſieme qui avoit été également dérobé. Le chef les prit & ſortit ſur le champ pour les rapporter dans la tente. M. Banks reſta avec les femmes qui témoignèrent beaucoup de crainte qu'on ne fît quelque mal à leur maître. Enfin le chef arriva à la tente, rendit les couteaux, & commença à chercher celui de M. Banks dans tous les endroits où il l'avoit vu. Sur ces entrefaites, un des domeſtiques de M. Banks apprenant ce qui ſe paſſoit, & n'ayant point entendu dire que le couteau fût égaré, alla le prendre dans un endroit où il l'avoit mis la veille. Toubouraï Tamaïdé ſur cette preuve de ſon innocence, exprima par ſes regards & par ſes geſtes les émotions violentes dont ſon cœur étoit agité ; des larmes coulèrent de ſes yeux, & il fit ſigne avec le couteau, que ſi jamais il ſe rendoit coupable de l'action qu'on lui imputoit, il conſentoit à avoir la gorge cou-

pée. Il ſortit précipitamment de la tente, & retourna à grand pas vers M. Banks, paroiſſant reprocher amèrement les ſoupçons qu'on avoit formés contre lui. M. Banks comprit bientôt que l'Indien avoit reçu le couteau des mains de ſon domeſtique, il étoit preſque auſſi affligé que le chef de ce qui venoit de ſe paſſer ; il ſentit qu'il étoit coupable lui-même, & voulut expier ſa faute. Le pauvre Indien, malgré la violence de ſon agitation, étoit d'un caractère à ne pas conſerver ſon reſſentiment ; il oublia l'injure que lui avoit faite M. Banks, & ſe réconcilia parfaitement, lorſque celui-ci l'eut traité avec familiarité & qu'il lui eût donné quelques petits préſens.

ANN. 1769 Avril.

IL faut obſerver ici que ces peuples, par les ſimples ſentimens de la conſcience naturelle, ont une connoiſſance de l'équité & de l'injuſtice, & qu'ils ſe condamnent involontairement eux-mêmes, lorſqu'ils font aux autres ce qu'ils ne voudroient pas qu'on leur fît. Il eſt sûr que Toubouraï Tamaïdé ſentoit la force de l'obligation morale ; s'il avoit regardé comme indifférente l'action qu'on lui imputoit, il n'auroit pas été ſi agité, lorſqu'on démontra la fauſſeté de l'accuſation. Nous devons, ſans doute, juger de la vertu de ces peuples, par la ſeule règle fondamentale de la morale, la conformité de leur conduite à ce qu'ils croient être juſte ; mais nous ne devons pas conclure d'après les exemples rapportés plus haut, que le vol ſuppoſe dans leur caractère la même dépravation, qu'on reconnoîtroit dans un Européen qui auroit commis ces actions. Leur tentation étoit ſi forte à la vue des meu-

ANN. 1769. Avril.

bles & des marchandiſes du vaiſſeau, que ſi ceux qui ont plus de connoiſſances, de meilleurs principes & de plus grands motifs de réſiſter à l'appât d'une action avantageuſe & malhonnête, en éprouvoient une pareille, ils ſeroient regardés comme des hommes d'une probité rare, s'ils avoient le courage de la ſurmonter. Un Indien au milieu de quelques couteaux d'un ſol, de la raſſade, ou même de clous & de morceaux de verre rompu, eſt dans le même état d'épreuve que le dernier de nos valets à côté de pluſieurs coffres ouverts remplis d'or & de bijoux.

LE 26, je fis monter ſur le fort ſix pierriers ; je fus fâché de voir que les naturels du pays en étoient effrayés. Quelques pêcheurs qui vivoient ſur la pointe du rivage, ſe retirèrent dans l'intérieur de l'Iſle, & *Owhaw* nous dit par ſignes que dans quatre jours nous tirerions nos grandes pièces d'artillerie.

LE 27, Toubouraï Tamaïdé avec un de ſes amis qui mangeoit avec une voracité dont je n'avois jamais vu d'exemple, & les trois femmes *Terapo*, *Tirao* & *Omié*, qui l'accompagnoient ordinairement, dinèrent au fort ; ils s'en allèrent ſur le ſoir & dirigèrent leur marche vers la maiſon de Toubouraï Tamaïdé ſituée aux bords du bois. Ce chef revint en moins d'un quart d'heure fort ému ; il prit avec empreſſement M. Banks par la main, & lui fit ſigne de le ſuivre. M. Banks y conſentit, & ils arrivèrent bientôt à un endroit où ils trouvèrent le boucher du vaiſſeau qui tenoit en ſa main une faucille ; Toubouraï Tamaïdé s'arrêta alors, &, dans un tranſport de rage, qui em-

pêchoit de comprendre ſes ſignes, il fit entendre que le boucher avoit menacé ou entrepris d'égorger ſa femme avec cette arme. M. Banks lui dit par ſignes, que s'il pouvoit expliquer clairement la nature du délit, l'homme ſeroit puni ; à cette réponſe l'Indien ſe calma, il fit comprendre à M. Banks que le délinquant ayant pris fantaiſie d'une hache de pierre qui étoit dans ſa maiſon, il l'avoit demandée à ſa femme pour un clou ; que celle-ci ayant refuſé de conclure le marché pour ce prix, l'Anglois avoit jetté le clou à terre & pris la hache, en la menaçant de lui couper la gorge ſi elle faiſoit réſiſtance. L'Indien produiſit la hache & le clou, afin de donner des preuves de l'accuſation, & le boucher dit ſi peu de choſe pour ſa défenſe, qu'il n'étoit pas poſſible de douter de la vérité du fait.

ANN. 1769. Avril.

M. Banks me communiqua cette aventure, & je pris le moment où le chef, ſes femmes & d'autres Indiens étoient à bord du vaiſſeau pour faire venir le boucher. Après lui avoir rappellé les preuves de ſon crime, je donnai ordre qu'il fût puni, afin de prévenir par-là de ſemblables violences & acquitter M. Banks de ſa promeſſe. Les Indiens regardèrent avec attention, pendant qu'on déshabilloit le coupable & qu'on l'attachoit aux agrès ; ils étoient en ſilence & attendoient en ſuſpens ce qu'on vouloit lui faire : dès qu'on lui eut donné le premier coup, ils s'approchèrent de nous avec beaucoup d'agitation, & nous ſupplièrent de lui épargner le reſte du châtiment. J'avois pluſieurs raiſons de n'y pas conſentir, & lorſqu'ils virent que leur

ANN. 1769. Avril.

interceſſion étoit inutile, leur commiſération ſe répandit en larmes.

ILS ſont toujours, il eſt vrai, ainſi que les enfans, prêts à exprimer par des pleurs tous les mouvemens de l'ame dont ils ſont fortement agités, & comme eux, ils paroiſſent les oublier, dès qu'ils les ont verſés; entr'autres exemples, celui que nous allons en citer eſt remarquable. Le 28, dès le grand matin & avant le jour, un grand nombre d'Indiens vinrent au fort; M. Banks ayant remarqué Terapo parmi les femmes, il alla vers elle & la fit entrer; il vit qu'elle avoit les larmes aux yeux, & dès qu'elle fut dans le fort, ſes pleurs commencèrent à couler en grande abondance. M. Banks lui en demanda la cauſe avec inſtance, mais, au lieu de lui répondre, elle tira de deſſous ſon vêtement la dent d'un goulu de mer, dont elle ſe frappa cinq ou ſix fois la tête; un ruiſſeau de ſang ſuivit bientôt les bleſſures: Terapo parla très-haut pendant quelques minutes, d'un ton très-triſte, ſans répondre en aucune maniere aux demandes de M. Banks, qui les lui répétoit toujours avec plus d'impatience & d'intérêt. Pendant cette ſcène, M. Banks fut fort ſurpris d'appercevoir les autres Indiens qui parloient & rioient entr'eux, & ne faiſoient aucune attention à la douleur de l'Otahitienne. Mais la conduite de cette femme fut encore plus extraordinaire; dès que les plaies eurent ceſſé de ſaigner, elle leva les yeux, regarda avec un ſourire, & raſſembla quelques pièces d'étoffe dont elle s'étoit ſervie pour étancher ſon ſang; elle en fit un paquet, les emporta hors de la tente & les jetta dans

dans la mer, ayant grand ſoin de les éparpiller, comme ſi elle eût voulut empêcher qu'on ne les vît, & faire oublier par-là le ſouvenir de ce qui venoit de ſe paſſer; elle ſe plongea enſuite dans la riviere, ſe lava tout le corps, & revint dans nos tentes avec autant de gaieté, & le viſage auſſi joyeux que s'il ne lui étoit rien arrivé.

ANN. 1769. Avril.

IL n'eſt pas étrange que le chagrin de ces peuples ſans art ſoit paſſager, & qu'ils expriment ſur le champ & d'une maniere forte, les mouvemens dont leur ame eſt agitée. Ils n'ont jamais appris à déguiſer ou à cacher ce qu'ils ſentent, &, comme ils n'ont point de ces penſées habituelles qui ſans ceſſe rappellent le paſſé & anticipent l'avenir, ils ſont affectés par toutes les variations du moment, ils en prennent le caractere, & changent de diſpoſitions toutes les fois que les circonſtances changent; ils ne ſuivent point de projet d'un jour à l'autre, & ne connoiſſent pas ces ſujets continuels d'inquiétude & d'anxiété dont la penſée eſt la premiere qui s'empare de l'eſprit quand on s'éveille, & la derniere qui le quitte au moment où l'on s'endort. Cependant ſi, tout conſidéré, l'on admet qu'ils ſont plus heureux que nous, il faut dire que l'enfant eſt plus heureux que l'homme, & que nous avons perdu du côté de la félicité, en perfectionnant notre nature, en augmentant nos connoiſſances & en étendant nos vues.

PENDANT tout le matin des pirogues abordèrent près de nous au fort, & les tentes étoient remplies d'Otahitiens, qui venoient des différentes parties de

ANN. 1769. Avril.

l'Iſle. Je fus occupé à bord du vaiſſeau, mais M. Molineux notre Maître, qui avoit été de la derniere expédition du *Dauphin*, alla à terre : dès qu'il fut entré dans la tente de M. Banks, il fixa les yeux ſur une femme aſſiſe très-modeſtement parmi les autres, & il nous dit que c'étoit la perſonne qu'on ſuppoſoit être Reine de l'iſle lors du voyage du Capitaine Wallis; l'Indienne en même-tems reconnut M. Molineux pour un des étrangers qu'elle avoit vus auparavant. Tous nos gens ne penſoient plus au reſte de la compagnie, ils étoient entiérement occupés à examiner une femme qui avoit joué un rôle ſi diſtingué dans la deſcription que nous avoient donné d'Otahiti les Navigateurs qui découvrirent l'Iſle pour la premiere fois. Nous apprîmes bientôt qu'elle s'appelloit *Oberéa ;* elle nous parut avoir environ quarante ans, elle étoit d'une taille élevée & forte; elle avoit la peau blanche, & les yeux pleins de ſenſibilité & d'intelligence : ſes traits annonçoient qu'elle avoit été belle dans ſa jeuneſſe, mais il ne lui reſtoit plus que les ruines de ſa beauté.

DÈS que nous connûmes ſa dignité, nous lui propoſâmes de la conduire au vaiſſeau ; elle y conſentit volontiers, & vint à bord accompagnée de deux hommes & de pluſieurs femmes qui ſembloient être de ſa famille. Je la reçus avec toutes les marques de diſtinction qui pouvoient lui faire plaiſir ; je n'épargnai pas mes préſens, & entr'autres choſes que je lui donnai, il y avoit une poupée dont cette auguſte perſonne parut ſur-tout fort contente. Après qu'Oberéa eut paſſé quelque tems dans le vaiſſeau, je la reconduiſis à

terre ; dès que nous eûmes débarqué, elle m'offrit un cochon & pluſieurs fagots de planes, qu'elle fit porter au fort en une eſpèce de proceſſion, dont elle & moi formions l'arrière garde. En allant au fort, nous rencontrâmes Tootahah, qui ſembloit alors revêtu de l'autorité ſouveraine, quoiqu'il ne fût pas Roi. Il ne parut pas content des égards que j'avois pour Oberea ; il devint ſi jaloux, lorſqu'elle lui montra ſa poupée, qu'afin de l'appaiſer, je crus devoir lui en préſenter une pareille. Il préféra alors une poupée à une hache, par un ſentiment de jalouſie enfantine ; il vouloit qu'on lui fît un don exactement ſemblable à celui qu'avoit reçu la prétendue Reine. Cette remarque eſt d'autant plus vraie, que dans très-peu de tems ils n'attachèrent aucun prix aux poupées.

ANN. 1769. Avril.

LE 29, aſſez tard dans la matinée, M. Banks alla faire ſa cour à Oberéa, on lui dit qu'elle dormoit encore, & qu'elle étoit couchée ſous le pavillon de ſa pirogue. Il y alla dans le deſſein de l'éveiller, & il crut pouvoir prendre cette liberté, ſans crainte de l'offenſer. En regardant à travers ſa chambre, il fut fort ſurpris de voir dans ſon lit un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans, qui s'appelloit *Obadée*. Il ſe retira en hâte & tout confus ; mais on lui fit bientôt entendre que ces amours ne ſcandaliſoient perſonne, & que chacun ſavoit qu'Oberéa avoit choiſi Obadée pour lui prodiguer ſes faveurs. Oberéa étoit trop polie pour ſouffrir que M. Banks l'attendît longtems dans ſon antichambre, elle s'habilla elle-même plus promptement qu'à l'ordinaire ; & pour lui donner des

ANN. 1769. Avril.

marques d'une faveur ſpéciale, elle le revêtit d'un habillement d'étoffes fines, & vint enſuite avec lui dans nos tentes. Le ſoir M. Banks, ſuivi de quelques flambeaux, alla voir Toubouraï Tamaïdé, comme cela lui étoit déja arrivé ſouvent; il fut très-affligé & très-ſurpris de le trouver lui & ſa famille dans la triſteſſe, & quelques-uns de ſes parents verſant des larmes. Il tachâ envain d'en découvrir la cauſe, c'eſt pour cela qu'il ne reſta pas longtems chez l'Indien. Quand M. Banks eut fait part de cette circonſtance aux Officiers du fort, ils ſe rappellèrent qu'*Owhaw* avoit prédit que dans quatre jours, nous tirerions nos grandes pièces d'artillerie. Comme c'étoit alors la fin du troiſième jour, la ſituation de Toubouraï Tamaïdé & de ſa famille les allarma. Nous doublâmes les Sentinelles au fort, & nos Officiers paſsèrent la nuit ſous les armes. A deux heures du matin, M. Banks fit la ronde autour de notre petit camp, il vit que tout étoit ſi paiſible, qu'il regarda comme imaginaires les ſoupçons que nous avions formés, en penſant que les Otahitiens méditoient une attaque contre nous. Nous avions d'ailleurs de quoi nous raſſurer; nos petites fortifications étoient finies. Les côtés méridional & ſeptentrional étoient garnis d'un parapet de terre élevé de quatre pieds & demi, & au-delà d'un foſſé qui avoit dix pieds de large & ſix de profondeur. Le côté de l'Oueſt faiſant face à la baie étoit environné également par un parapet de terre de quatre pieds & demi, & revêtu de paliſſades; il n'y avoit point de foſſés, parce que la marée montante venoit juſqu'au pied du rempart. On avoit placé au côté de l'Eſt, ſitué ſur le bord

de la rivière, une double rangée de futailles remplies d'eau ; cet endroit étoit le plus foible, on y monta les deux pièces de quatre ; les ſix pierriers furent pointés de maniere qu'ils commandoient aux deux ſeules avenues qu'il y avoit à la ſortie du bois. Notre garniſon étoit compoſée de quarante-cinq hommes armés de fuſils, y compris les Officiers & les obſervateurs qui réſidoient à terre. Les Sentinelles étoient relevées auſſi exactement que dans nos places frontieres, où ſe fait le mieux le ſervice militaire.

ANN. 1769. Avril.

LE lendemain, 30, nous continuâmes à nous tenir ſur nos gardes, quoique nous n'euſſions pas de raiſons particulières de croire que cette précaution fût néceſſaire. Sur les dix heures du matin, Tomio s'en vint à la tente en courant ; elle portoit ſur ſon viſage des marques de douleur & de crainte ; elle prit par la main M. Banks à qui les Otahitiens s'adreſſoient toujours dans les occaſions de détreſſe ; elle lui fit entendre que Toubouraï Tamaïdé ſe mouroit, par une ſuite de quelque choſe que nos gens lui avoient donné à manger, & elle le pria de venir à la maiſon du malade. M. Banks partit ſans délai, & trouva l'Indien la tête appuyée contre un poteau, & dans l'attitude de la langueur & de l'abattement ; les Inſulaires, qui environnoient Toubouraï Tamaïdé, firent ſigne à M. Banks qu'il avoit vomi, & lui apportèrent une feuille pliée avec grand ſoin, où ils diſoient qu'étoit renfermée une partie du poiſon, qui avoit mis leur compatriote à l'agonie. M. Banks fort empreſſé ouvrit la feuille, où

ANN. 1769. Avril.

il ne vit qu'un morceau de tabac, que Toubouraï Tamaïdé avoit demandé à quelques-uns de nos gens qui avoient eu l'indiſcrétion de le lui donner. Le malade avoit obſervé que nos Matelots le tenoient longtems dans leur bouche, & voulant faire la même choſe, il l'avoit mâché juſqu'à le réduire en poudre, & l'avoit enſuite avalé; il regarda d'une maniere très-touchante, M. Banks pendant qu'il examinoit la feuille & ce qui y étoit renfermé; & il lui fit entendre qu'il n'avoit plus guères de tems à vivre. M. Banks connoiſſant alors ſa maladie, lui conſeilla de boire beaucoup de lait de cocos, ce qui termina dans peu de tems ſa maladie & ſes craintes. Toubouraï Tamaïdé paſſa la journée au fort avec la gaieté & la bonne humeur, qui accompagnent toujours la guériſon inattendue des maladies de l'eſprit ou du corps.

LE Capitaine Wallis ayant rapporté en Angleterre une des haches de pierre des Otahitiens, qui ne connoiſſent aucune eſpèce de métaux, M. Stevens, Secrétaire de l'Amirauté, en fit faire une pareille en fer. Je l'avois à bord pour montrer à ces peuples combien nous excellions dans l'art de fabriquer des inſtrumens d'après leur propre modèle. Je ne la leur avois pas encore fait voir, parce que je ne

1 Mai. m'en étois pas ſouvenu. Le premier de Mai, Tootahah nous vint rendre viſite au vaiſſeau ſur les dix heures du matin, & il témoigna beaucoup de curioſité de voir ce qui étoit renfermé dans les armoires & les tiroirs de ma chambre; comme je le ſatisfaiſois en tout, je les ouvris ſur le champ: il déſira d'avoir pluſieurs

choſes qu'il apperçevoit, & il les raſſembla; enfin il jetta les yeux ſur la hache, il s'en ſaiſit avec beaucoup d'empreſſement, &, remettant tout ce qu'il avoit déja choiſi, il me demanda ſi je voulois la lui donner. J'y conſentis tout de ſuite, &, comme s'il eût craint que je ne m'en repentis, il l'emporta dans un tranſport de joie, ſans me faire d'autres demandes; ce qui n'arrivoit pas ſouvent, quelques généreux que nous fuſſions à leur égard. ANN. 1769. Mai.

SUR le midi, un des chefs, qui avoit dîné avec moi peu de jours auparavant, accompagné de quelques-unes de ſes femmes, vint ſeul à bord du vaiſſeau. J'avois obſervé que ſes femmes lui donnoient à manger, je ne doutois pas que dans l'occaſion il ne voulût bien prendre lui-même la peine de porter les aliments à ſa bouche; je me trompois. Lorſque nous fûmes à table, & que le dîner fut ſervi, je lui préſentai quelques-uns des mêts; je vis qu'il n'y touchoit pas, & je le preſſai de manger, mais il reſta toujours immobile comme une ſtatue, ſans toucher à un ſeul morceau, il ſeroit ſûrement parti ſans dîner, ſi un de mes domeſtiques ne lui avoit mis les aliments dans la bouche.

# CHAPITRE XI.

*Obſervatoire dreſſé. On nous vole notre Quart de nonante. Suite de ce vol. Viſite à Tootahah. Deſcription d'un Combat de Lutte parmi les Otahitiens. Graines d'Europe ſemées dans l'Iſle. Nom que donnèrent les Indiens aux Gens de notre Vaiſſeau.*

ANN. 1769. Mai.

LE premier de Mai, dans l'après-midi, nous dreſsâmes notre obſervatoire, & nous portâmes à terre, pour la premiere fois, un quart de nonante & quelques autres inſtruments.

LE lendemain au matin, 2, ſur les neuf heures, j'allai à terre avec M. Grèen, pour placer notre quart de nonante; il n'eſt pas poſſible d'exprimer la ſurpriſe & le chagrin que nous reſſentîmes en ne le trouvant pas. Il avoit été dépoſé dans une tente réſervée pour ma demeure; & perſonne n'y avoit couché, parce que j'avois paſſé la nuit à bord du vaiſſeau. On ne l'avoit jamais ſorti de ſon étui qui avoit dix-huit pouces en quarré; le tout formoit un volume d'un poids aſſez conſidérable. Une Sentinelle avoit fait la garde pendant toute la nuit, à ſept ou huit pas de la porte de la tente, & il ne nous manquoit aucun autre inſtrument. Nous ſoupçonnâmes d'abord qu'il avoit été volé par quelque homme de l'équipage, qui, en voyant un étui dont il

ne

ne ſavoit pas le contenu, auroit penſé qu'elle renfermoit des clous ou quelque autre marchandiſe dont il pouvoit commercer avec les naturels du pays. On offrit une grande récompenſe à quiconque pourroit le découvrir ; ſans cet inſtrument nous ne pouvions pas remplir l'objet qui étoit le but principal de notre voyage. Cependant les recherches que nous fîmes ne ſe bornèrent pas au fort & aux endroits voiſins, & comme l'étui avoit peut-être été rapporté au vaiſſeau, ſi un des hommes de l'équipage étoit le voleur, nous envoyâmes ſur-tout à bord pour y faire avec grand ſoin des perquiſitions ; tous les députés revinrent ſans rapporter aucune nouvelle du quart de nonante. M. Banks qui, dans de pareilles occaſions, ne craignoit ni la peine, ni les dangers, & qui avoit plus d'influence ſur les Indiens qu'aucun de nous, réſolut d'aller le chercher lui-même dans les bois : il eſpéroit que s'il avoit été volé par des Otahitiens, il le trouveroit ſûrement dans l'endroit où ils auroient ouvert l'étui, parce qu'ils auroient vu alors que cet inſtrument ne pouvoit leur être utile en aucune maniere ; ou que, ſi ce moyen ne lui réuſſiſſoit pas, il le recouvreroit du moins pas l'aſcendant qu'il avoit acquis ſur les chefs. Il ſe mit en route accompagné d'un Officier & de M. Gréen ; en traverſant la riviere, ils rencontrèrent Toubouraï Tamaïdé qui, avec trois morceaux de paille, leur montroit ſur ſa main la figure d'un triangle. M. Banks connut alors que c'étoient les Indiens qui avoient volé le quart de nonante, & qu'ils n'étoient pas diſpoſés à rendre ce qu'ils avoient pris, quoiqu'ils euſſent ouvert la boëte. Il ne perdit point de tems, & il fit entendre

ANN. 1769. Mai.

ANN. 1769. Mai.

à Toubouraï Tamaïdé qu'il vouloit aller tout de ſuite avec lui à l'endroit où l'inſtrument avoit été porté. L'Otahitien y conſentit, ils tirèrent du côté de l'Oueſt, & le chef s'informoit du voleur dans toutes les maiſons par où ils paſſoient ; les Indiens lui dirent de quel côté il avoit tourné ſes pas, & combien il y avoit de tems qu'ils ne l'avoient vu. L'eſpoir de l'attraper bientôt, les ſoutenoit dans leur fatigue ; ils allèrent en avant, quelquefois en marchant, d'autrefois en courant, quoique le tems fût exceſſivement chaud. Lorſqu'ils eurent grimpé une montagne éloignée du fort d'environ quatre milles, l'Indien fit voir à M. Banks un endroit ſitué à t ois milles au delà, & lui dit par ſignes, qu'il ne devoit pas s'attendre à retrouver l'inſtrument avant d'y être parvenu. Ils ſe reposèrent là pendant quelques inſtans ; excepté une paire de piſtolets que M. Banks portoit toujours dans ſa poche, ils n'avoient point d'armes ; ils alloient dans un endroit éloigné de plus de ſept milles du fort, où les Inſulaires ſeroient peut-être moins ſoumis que dans les environs de notre camp ; il étoit très-difficile de leur faire rendre une choſe qu'ils n'avoient volé qu'en mettant leur vie en danger ; enfin quoique l'inſtrument leur fût inutile, ils paroiſſoient diſpoſés à le garder. Toutes ces réflexions décourageoient M Banks & nos gens, & leur ſituation devenoit plus critique à chaque pas : ils réſolurent pourtant de ne pas abandonner leur entrepriſe, & de prendre tous les moyens poſſibles pour leur ſûreté. M. Banks & M. Gréen qui allèrent en avant, me renvoyèrent l'Officier de poupe ; il vint me dire qu'ils ne pouvoient pas revenir avant la nuit, &

qu'ils déſiroient que j'envoyaſſe un détachement à leur ſuite. En recevant ce meſſage, je partis moi même, avec un nombre d'hommes tel que je le jugeois ſuffiſant pour cette occaſion ; j'ordonnai au vaiſſeau & au fort de ne pas ſouffrir qu'aucune pirogue ſortît de la baie, ſans cependant ſaiſir ou détenir aucun des naturels du pays. ANN. 1769. Mai.

SUR ces entrefaites M. Banks & M. Gréen continuèrent leur route, ſous les auſpices de Tubouraï Tamaïdé, & dans l'endroit même que celui-ci leur avoit déſigné, ils trouverent un Otahitien qui tenoit en ſa main une partie de notre inſtrument ; ils s'arrêtèrent bien contens de ce qu'ils voyoient, un grand nombre d'Indiens ſe raſſemblèrent autour d'eux, de ſorte qu'ils étoient preſſés par la foule ; M. Banks crut devoir leur montrer un de ſes piſtolets, ce qui les fit ranger ſur le champ. Comme le nombre de ces Indiens augmentoit à chaque moment, il traça un cercle ſur l herbe, & tous les Inſulaires ſe placèrent en dehors tranquillement & ſans tumulte. M Banks leur ordonna de rapporter au milieu du cercle la boëte du quart de nonante, pluſieurs lunettes & d'autres petits effets qu'ils avoient mis dans un étui de piſtolet, qu'on lui avoit volé auparavant dans la tente, & enfin un autre piſtolet de ſelle : les Otahitiens remirent dans le cercle ce qu'ils avoient pris.

M. Gréen étoit impatient de voir s'ils rendroient tout ce qu'ils avoient dérobé ; en examinant la boëte il trouva qu'il y manquoit le pied & quelques autres petites parties moins importantes ; pluſieurs perſonnes

ANN. 1769. Mai

ſe détachèrent pour aller à la recherche, & en rapportèrent quelques pièces ; mais on dit que le voleur n'avoit pas porté ſi loin le pied, & qu'on le rendroit par la ſuite ; en s'en retournant Tubouraï Tamaïdé confirma cette promeſſe, & M. Banks & M. Gréen, ſe diſpoſèrent à s'en revenir, parce qu'ils pouvoient facilement ſuppléer à ce qui leur manquoit. Ils avoient fait environ deux milles, lorſque je les rencontrai avec mon détachement, nous nous félicitâmes les uns les autres d'avoir retrouvé notre inſtrument, nous reſſentions une joie proportionnée au degré d'utilité dont il étoit pour nous.

SUR les huit heures M. Banks retourna au fort avec Tubouraï Tamaidé, il fut ſurpris d'y trouver Tootahah gardé par des ſoldats, & de voir que pluſieurs Otahitiens effrayés & dans la douleur environnoient la porte du camp. M. Banks y entra en hâte & on permit à quelques Indiens de le ſuivre ; la ſcène étoit touchante ; Tubouraï Tamaidé courut vers Tootahah, & le ſerrant dans ſes bras, ils fondirent tous deux en larmes, & inondèrent leurs viſages de pleurs ſans pouvoir proférer un ſeul mot ; les autres Indiens pleuroient également ſur l'état de leur chef, ils étoient très-perſuadés qu'on alloit le faire mourir. J'arrivai au fort un quart-d'heure après, & ils reſtèrent dans la détreſſe juſqu'à ce tems. Ce qui venoit de ſe paſſer me cauſa de l'étonnement & j'en fus très-affligé ; on avoit mis Tootahah en priſon contre mes ordres, & à l'inſtant je lui accordai ſa liberté : je m'informai de toute cette affaire, & voici comment

on me la raconta. Mon départ pour le bois avec un détachement d'hommes ſous les armes, & dans un tems où l'on avoit commis un vol, dont les Naturels du pays croyoient que j'étois ſûrement indigné à raiſon de la perte qu'il nous cauſoit, les avoit tellement allarmés, que le ſoir ils commencerent à quitter le voiſinage du fort & à emporter leurs effets. M. Gore, mon ſecond Lieutenant, qui commandoit à bord du vaiſſeau, vit une double pirogue ſortir du fond de la baie; comme il avoit reçu ordre de n'en laiſſer paſſer aucune, il envoya le contre-maître avec un bateau pour l'arrêter: les Indiens effrayés en voyant que le bateau les abordoit, ſautèrent dans la mer; Tootahah étant malheureuſement du nombre, le contre-maître le prit, le ramena au vaiſſeau & laiſſa les autres ſe ſauver à la nage vers la côte. M. Gore l'envoya au fort ſans faire attention à l'ordre que j'avois donné de ne ſaiſir & de ne détenir perſonne. M. Hicks, mon premier Lieutenant, qui y commandoit, après l'avoir reçu de M. Gore, ne crut pas être le maître de le renvoyer.

ANN. 1769. Mai.

LES Indiens étoient ſi fort prévenus de l'idée qu'on alloit mettre à mort Tubouraï Tamaidé, qu'ils ne crurent le contraire que lorſque par mes ordres il eut été reconduit hors du fort; tout le peuple le reçut comme ſi c'avoit été leur pere qui eût échappé d'un danger mortel; & chacun s'empreſſa de l'embraſſer. La joie ſoudaine eſt ordinairement libérale, ſans faire beaucoup d'attention au mérite de ceux à qui elle fait du bien, & Tootahah ſe voyant en liberté contre ſon eſpérance,

ANN. 1769. Mai.

dans le premier mouvement de ſa reconnoiſſance, nous ſollicita de recevoir un préſent de deux cochons; nous ſentions que dans cette occaſion nous n'en étions pas dignes, & nous le refusâmes pluſieurs fois.

MM. Banks & Solander, chargés de faire les échanges dans le marché, exercèrent le lendemain 3, leur emploi, mais il vint très-peu d'Otahitiens, & ceux qui s'y rendirent n'apportoient point de proviſions. Tootahah cependant envoya quelques-uns de ſes gens redemander la pirogue que nous avions détenue, & nous la renvoyâmes: comme on avoit détenu une autre pirogue qui appartenoit à *Oberea*, *Tupia*, l'homme qui faiſoit les affaires de cette Reine lors du voyage du *Dauphin*, vint examiner ſi on n'avoit rien enlevé de ce qui étoit à bord, il fut ſi content de la trouver dans l'état où on l'avoit priſe, qu'il ſe rendit au fort, y reſta toute la journée, & paſſa la nuit dans ſa pirogue. Sur le midi quelques pêcheurs dans des canots vinrent vis-à-vis de nos tentes; mais ils ne voulurent nous vendre que très-peu des proviſions qu'ils avoient, & nous avions grand beſoin de noix de cocos, & de fruits à pain; pendant le courant de la journée M. Banks alla ſe promener dans le bois, afin qu'en ſe familiariſant avec les Otahitiens, il pût recouvrer leur confiance & leur amitié; ils lui firent des honnêtetés, mais ils ſe plaignirent du mauvais traitement qu'avoit eſſuyé leur chef; ils dirent qu'il avoit été frappé & traîné par les cheveux. M. Banks tâcha de les convaincre qu'il n'avoit ſouffert aucune violence ſur ſa perſonne: peut-être cependant le con-

tre-maître avoit exercé contre lui une brutalité dont il rougiſſoit & qu'il craignoit d'avouer. Tootahah ſe rappellant probablement la maniere dont on s'étoit comporté à ſon égard, & penſant que nous ne méritions pas les cochons qu'il nous avoit laiſſés par préſent, il envoya dans l'après-midi un meſſager pour demander en retour une hache & une chemiſe; l'Indien me dit que ſon chef n'avoit pas deſſein de venir au fort pendant dix jours ; je m'excuſai de ce que je différois juſqu'à ſon arrivée de donner la hache & la chemiſe. J'eſpérois qu'impatient de les avoir, il viendroit bientôt les chercher, & que la premiere entrevue termineroit la froideur qui étoit entre lui & nous, & que l'abſence auroit probablement augmentée.

ANN. 1769. Mai.

LE lendemain 4, nous reſſentîmes davantage les ſuites de l'offenſe que nous avions faite aux Otahitiens, dans la perſonne de leur chef, car le marché étoit ſi mal fourni, que nous manquions du néceſſaire. M. Banks alla trouver Tubouraï Tamaïdé dans les bois, & lui perſuada difficilement de nous faire vendre cinq corbeilles de fruit à pain ; enfin il les obtint, il y en avoit cent-vingt, & ce ſecours nous vint très à propos. Dans l'après midi un autre meſſager vint demander de la part de Tootahah la hache & la chemiſe ; comme il étoit abſolument néceſſaire de regagner l'amitié de cet Indien, & que ſans lui nous ne pourrions guères avoir des proviſions, je lui fis dire que M. Banks & moi, nous irions lui rendre viſite le lendemain, & que nous lui porterions ce qu'il déſiroit.

ANN. 1769. Mai.

LE jour ſuivant 15, dès le grand matin, il envoya au fort pour me rappeller ma promeſſe ; ſes gens ſembloient attendre avec beaucoup d'impatience notre arrivée à ſa maiſon. Sur les dix heures je fis mettre en mer la pinaſſe & je m'y embarquai avec MM. Banks & Solander ; nous étions accompagnés d'un des envoyés de Tootahah, & à une heure nous arrivâmes au lieu de ſa réſidence qu'ils appelloient *Eparre*, & qui étoit ſitué à environ quatre milles à l'Oueſt de nos tentes.

NOUS trouvâmes un grand nombre d'Otahitiens qui nous attendoient ſur le rivage ; il nous auroit été impoſſible d'aller plus avant, ſi un homme grand & de bonne mine ne nous avoit pas ouvert un paſſage ; ſa tête étoit couverte d'une eſpèce de turban, & il portoit dans ſa main un bâton blanc, dont il frappoit impitoyablement ceux qui étoient autour de lui : cet homme nous conduiſit vers le chef, tandis que les Indiens crioient *Taio Tootahah*, » *Tootahah eſt votre* » *ami a*. Nous le vîmes comme un ancien Patriarche, aſſis ſous un arbre & environné de pluſieurs vieillards vénérables. Il nous fit ſigne de nous aſſeoir, & ſur le champ il nous demanda ſa hache ; je la lui préſentai ainſi que la chemiſe, avec un habit de drap fait ſuivant la mode de ſon pays, & garni d'un eſpèce de rubans ; il les reçut avec bien du plaiſir, & tout de ſuite il endoſſa le vêtement ; mais il donna la chemiſe à la perſonne qui nous avoit fait faire paſſage en débarquant ſur la côte : cet homme étoit aſſis alors près de nous, & Tootahah ſembloit déſirer que nous euſ-

ſions

ſions des attentions particulieres pour lui : peu de tems après, Obéréa & pluſieurs autres femmes que nous connoiſſions, arrivèrent & ſe placèrent parmi nous. Tootahah ſortit pluſieurs fois, mais ſes abſences n'étoient pas longues ; nous crûmes qu'il quittoit l'aſſemblée pour aller montrer aux Indiens ſon nouvel habillement ; nous nous trompions, il alloit donner des ordres pour les rafraîchiſſemens & le repas qu'on nous ſervit. La derniere fois qu'il ſortit, étant preſque étouffés par la foule, nous étions impatiens de nous en retourner ; ſur ces entrefaites on vint nous dire qu'il nous attendoit dans un autre endroit ; nous le trouvâmes aſſis ſous la banne de notre propre bateau & il nous fit ſigne d'aller à lui ; tous ceux de nous que le bateau pouvoit contenir y entrèrent, & il ordonna alors d'apporter du fruit à pain & des noix de cocos, dont nous goutâmes plutôt pour le ſatisfaire que par envie de manger. Peu de tems après on vint l'avertir & il ſortit du bateau, & quelques minutes enſuite on nous invita à le ſuivre ; nous fûmes conduits dans une grande place ou cour attenante à ſa maiſon, & qui étoit paliſſadée de bambous d'environ trois pieds de haut : on y préparoit pour nous un divertiſſement entièrement nouveau, c'étoit un combat de lutte ; le chef étoit aſſis dans la partie ſupérieure de l'amphithéâtre, & les principales perſonnes de ſa ſuite rangées en demi-cercle à ſes côtés ; c'étoient les juges qui devoient applaudir au vainqueur ; on avoit laiſſé des ſieges pour nous, mais nous aimâmes mieux être en liberté parmi le reſte des Spectateurs.

ANN. 1769. Mai.

ANN. 1769. Mai.

QUAND tout fut prêt, dix ou douze hommes que nous comprîmes être les combattants, & qui n'avoient d'autre vêtement qu'une ceinture d'étoffe, entrèrent dans l'arène; ils en firent le tour lentement & les regards baissés, la main gauche sur la poitrine ; de la droite qui étoit ouverte, ils frappoient souvent l'avant-bras de la premiere avec tant de roideur, que le coup produisoit un son assez aigu ; c'étoit un défi général que se faisoient les combattans les uns aux autres, ou qu'ils adressoient aux spectateurs. D'autres athletes suivirent bientôt ceux-ci de la même maniere ; ils se donnèrent ensuite des défis particuliers, & chacun d'eux choisit son adversaire ; cette cérémonie consistoit à joindre les bouts des doigts & à les appuyer sur sa poitrine, en remuant en même-temps les coudes en haut & en bas avec beaucoup de promptitude ; si l'homme à qui le lutteur s'adressoit, acceptoit le cartel, il répétoit les mêmes signes & ils se mettoient tous deux sur le champ dans l'attitude de combattre. Une minute après ils en venoient aux mains ; excepté dans le premier moment, c'étoit une pure dispute de force ; chacun tâchoit d'abord de saisir son adversaire par la cuisse, & s'il n'en venoit pas à bout, par la main, les cheveux, la ceinture ou autrement ; ils s'accrochoient enfin sans dextérité ni bonne grace, jusqu'à ce que l'un des athletes, profitant d'un moment avantageux, ou ayant plus de force dans les muscles, renversât l'autre. Lorsque le combat étoit fini, les vieillards applaudissoient au vainqueur par quelques mots, que toute l'assemblée répétoit en chœur sur une espèce de chant, & la victoire étoit célébrée ordinairement par

trois cris de joie : le ſpectacle étoit ſuſpendu alors pendant quelques minutes ; enſuite un autre couple de lutteurs s'avançoit dans l'arène, & combattoit de la même manière. Après que le combat avoit duré une minute, ſi l'un des deux n'étoit pas mis à terre, ils ſe ſéparoient d'un commun accord, ou par l'intervention de leurs amis, & dans ce cas chacun étendoit ſon bras, en frappant l'air pour faire un nouveau défi au même rival ou à un autre. Tandis que les lutteurs étoient aux priſes, une autre troupe exécutoit une danſe qui duroit auſſi l'eſpace d'une minute; mais les danſeurs & les lutteurs, entièrement occupés de ce qu'ils faiſoient, ne donnoient pas la moindre attention les uns aux autres. Nous obſervâmes avec plaiſir que le vainqueur ne montroit jamais d'orgueil à l'égard de l'adverſaire qu'il avoit défait, & que le vaincu ne murmuroit point de la gloire de ſon rival. Enfin pendant tout le combat on voyoit ſe ſoutenir la bienveillance & la bonne humeur ; quoiqu'il y eût au moins cinq cens ſpectateurs, dont quelques-uns étoient des femmes : il eſt vrai qu'elles étoient en petit nombre ; plus, elles étoient toutes d'un rang diſtingué, & nous avons des raiſons de croire qu'elles n'aſſiſtoient à ce ſpectacle que par égard pour nous.

ANN. 1769. Mai.

Ces combats durèrent environ deux heures : pendant ce tems l'homme qui nous avoit fait faire place lors de notre débarquement, retenoit les Indiens à une diſtance convenable, en frappant rudement de ſon bâton ceux qui s'avançoient trop ; nous nous informâmes de ſon état, & nous apprîmes que c'étoit

ANN. 1769. Mai.

un Officier de Tootahah qui rempliſſoit les fonctions de maître des cérémonies.

LES Lecteurs qui connoiſſent les combats des Athletes de l'antiquité, remarqueront ſans doute une reſſemblance groſſiere entre ces anciens jeux & les luttes des habitans d'une petite iſle ſituée au milieu de l'Océan pacifique. Les Dames peuvent ſe rappeller la deſcription qu'en a donnée Fénélon dans ſon Télémaque ; quoiqu'il raconte des évenemens fabuleux, il a copié fidèlement les mœurs des anciens tems, d'après les auteurs qu'on regarde comme des Hiſtoriens fidèles.

LORSQUE les combats de lutte furent terminés, on nous fit entendre qu'on préparoit deux cochons & des fruits à pain pour notre dîner ; comme nous avions grand appétit, cette nouvelle nous fit plaiſir. Tootahah cependant ſembla ſe repentir de ſa libéralité, au lieu de placer ſes deux cochons devant nous, il en fit porter un dans notre bateau ; nous ne fûmes pas fâchés d'abord de ce nouvel arrangement, parce que nous penſions que nous dînerions plus à notre aiſe dans le bâtiment qu'à terre, & qu'il ſeroit plus facile d'écarter la foule. Dès que nous fûmes arrivés à bord il nous dit de retourner au vaiſſeau avec ſon cochon ; cet ordre n'étoit pas agréable ; nous avions un trajet de quatre milles, & pendant ce tems, le dîner ſe refroidiſſoit ; nous crûmes pourtant devoir le ſatisfaire ; il nous accompagna au vaiſſeau, ſuivi de quelques autres Indiens, & enfin nous mangeâmes les

mêts qu'il avoit préparés, & dont lui & Tubouraï Tamaïdé eurent une bonne part.

ANN. 1769. Mai.

NOTRE réconciliation avec ce chef, fit ſur les Otahitiens toute l'impreſſion que nous pouvions déſirer ; car dès qu'ils ſurent qu'il étoit à bord, les fruits à pain, les noix de cocos & les autres proviſions, arriverent au fort en grande abondance.

LES échanges ſe paſſoient dans le marché comme à l'ordinaire, mais les cochons y étant toujours fort rares, M. Molineux, notre maître, & M. Green allèrent dans la pinaſſe, à l'Eſt d'*Otahiti*, le 8 dès le grand matin, afin d'examiner s'ils pourroient acheter des cochons ou de la volaille dans cette partie de l'iſle. Ils parcoururent une eſpace d'environ vingt milles ; ils apperçurent pluſieurs cochons & une tourterelle, qu'on ne voulut pas leur vendre ; chacun leur diſoit qu'ils appartenoient tous à Tootahah, & qu'on ne pouvoit pas les échanger ſans ſa permiſſion. Nous commençâmes à croire que Tootahah étoit un grand prince, puiſqu'il avoit une autorité ſi abſolue, & qui s'étendoit ſi loin. Nous reconnûmes enſuite qu'il adminiſtroit, comme ſouverain, le gouvernement de cette partie de l'iſle, au nom d'un mineur que nous n'avons jamais vu pendant notre ſejour à *Otahiti*. M. Gréen à ſon retour, nous raconta qu'il avoit trouvé un arbre d'une grandeur ſi énorme & ſi incroyable, qu'il avoit ſoixante verges de circonférence. MM. Banks & Solander lui expliquèrent bientôt que c'étoit une eſpèce de figuier, dont les branches en ſe recourbant vers la terre, y avoient pris de nouvelles racines,

ANN. 1769. Mai.

& qu'il étoit facile de ſe tromper en regardant comme un ſeul arbre cet aſſemblage de tiges jointes de près les unes aux autres, & toutes réunies par une végétation commune.

QUOIQUE le marché du fort fût aſſez bien fourni, cependant les proviſions y abordoient plus lentement; au commencement de notre ſéjour nous en achetions une quantité ſuffiſante pour notre conſommation, entre le lever du ſoleil & huit heures du matin; mais ce commerce nous prenoit alors la plus grande partie du jour. M. Banks plaça ſon petit bateau devant la porte du fort, & les Otahitiens venoient y faire leurs échanges. Juſqu'à préſent les petites verroteries avoient ſuffi pour payer les noix de cocos & les fruits à pain; comme ces denrées n'y étoient plus en ſi grande abondance, nous fûmes obligés pour la premiere fois, de montrer nos clous : pour un des plus petits, qui avoit quatre pouces de long, les Indiens nous donnoient vingt noix de cocos & du fruit à pain en proportion, & dans peu de tems le marché fut approviſionné comme à l'ordinaire.

LE 9, dans la matinée, Obéréa vint nous faire ſa premiere viſite, depuis la perte de notre quart de nonante, & la malheureuſe détention de Tootahah; elle étoit accompagnée d'Obadée, qui étoit alors ſon favori, & de Tupia; ils nous préſentèrent un cochon & quelques fruits à pain, & nous leur donnâmes en retour une hache. Nous avions fourni alors à la curioſité de nos amis les Indiens un ſpectacle intéreſſant & nouveau : notre forge étoit dreſſée & tra-

vailloit preſque continuellement ; ils nous donnoient des morceaux de fer, que nous penſâmes qu'ils avoient reçus du *Dauphin*, en nous priant de leur en fabriquer des inſtrumens de différente eſpèce ; comme j'avois très-grande envie de faire tout ce qui pouvoit les contenter, on ſatisfaiſoit leur empreſſement, à moins que les ouvrages du vaiſſeau n'exigeaſſent tout le tems du ſerrurier. Obéréa ayant reçu ſa hache, nous engagea à lui en faire une autre avec du vieux fer qu'elle nous montra ; cette opération n'étoit pas poſſible, elle nous apporta alors une hache rompue, afin de la lui raccommoder. Je fus charmé de cette occaſion qui me donnoit un moyen de regagner ſes bonnes graces ; ſa hache fut raccommodée, & elle parut ſatisfaite. Ils s'en allèrent le ſoir & emmenèrent la pirogue qui avoit reſtée long-tems à la pointe du fort ; mais ils nous promirent de revenir dans trois jours. ANN. 1769. Mai.

LE 10, je plantai quelques pepins de melons, & des graines d'autres plantes, dans un terrein qui avoit été préparé pour cet effet : nous les avions miſes pendant le voyage dans des petites bouteilles bouchées avec de la poix-réſine. Excepté la graine de moutarde aucune autre ne germa, les concombres & les melons ne prirent pas, & M. Banks penſa que le défaut abſolu d'air avoit gâté les graines.

NOUS apprîmes ce jour-là que les Indiens donnoient à leur iſle le nom d'*Otahiti* ; nous vîmes, après beaucoup de peines, qu'il étoit abſolument impoſſible d'apprendre aux Otahitiens à prononcer nos noms ; lorſqu'ils vouloient les articuler, ils produiſoient des

ANN. 1769. Mai.

mots tout-à-fait différents, dont ils ſe ſervoient pour nous déſigner; ils m'appellèrent *Toute*, & M. Hicks *Hete*; ils ne purent jamais venir à bout d'articuler *Molineux*; ils appelloient notre maître *Boba*, de Robert ſon nom de baptême; M. Gore, *Toarro*; le Docteur Solander, *Torano*; M. Banks, *Tapane*; M. Green, *Etérée*; M. Parkinſon, *Patini*; M. Sporing, *Polini*; Peterſgill, *Petrodoro*; ils avoient formé de cette maniere des noms pour preſque tous les gens de l'équipage. Il n'étoit cependant pas facile de découvrir dans ces nouveaux noms des traces de l'original; c'étoient peut-être moins des ſons arbitraires, déterminés par la diſpoſition de leurs organes, que des mots ſignificatifs dans leur propre langue; par exemple, ils appellèrent *Matte* M. Monkhouſe, l'Officier de poupe, qui commandoit le détachement lorſque le voleur du fuſil fut tué. Ils lui donnoient ce nom, non pas en tâchant d'imiter le ſon de la premiere ſyllabe du mot Monkhouſe, mais parce que *Matté* ſignifie *Mort*; il eſt probable que cette obſervation doit s'appliquer aux noms qu'ils donnèrent à d'autres de nos gens.

CHAPITRE

# CHAPITRE XII.

*Quelques Femmes viennent au Fort. Cérémonies ſingulières. Les Otahitiens aſſiſtent au Service Divin que nous célébrâmes, & le ſoir, ils nous donnent un ſpectacle très-extraordinaire. Tubouraï Tamaïdé ſuccombe à une tentation.*

LE 12 de Mai, nous reçûmes la viſite de quelques femmes que nous n'avions pas encore vues, & qui nous abordèrent avec des cérémonies très-ſingulieres. M. Banks faiſoit des échanges dans ſon bateau, à la porte du fort, accompagné de Tootahah, qui l'étoit venu voir le matin avec quelques autres Naturels du pays. Entre neuf & dix heures, il arriva à l'endroit du débarquement une double pirogue dans laquelle étoient aſſis un homme & deux femmes. Les Indiens qui étoient autour de M. Banks, lui dirent par ſignes d'aller à leur rencontre, ce qu'il fit ſur le champ. Mais pendant qu'il ſortoit du bateau, l'homme & les deux femmes s'étoient déja avancés juſqu'à quinze pas de lui; ils s'arrêtèrent alors, & l'invitèrent par ſignes à faire la même choſe; ils jettèrent à terre une douzaine de jeunes planes, & quelques autres petites plantes. M. Banks s'arrêta, & les Indiens s'étant rangés en haie à ſes côtés, un Otahitien qui ſembloit être un ſerviteur, paſſant & repaſ-

ANN. 1769. Mai.

ANN. 1769. Mai.

ſant à ſix repriſes différentes, en remit une branche à chaque tour à M. Banks, prononçant toujours quelques paroles en le lui donnant. Tupia qui étoit près de M. Banks, rempliſſoit les fonctions de ſon maître de cérémonies ; à meſure qu'il recevoit les rameaux il les plaçoit dans le bateau. Lorſque cette cérémonie fut achevée, un autre homme apporta un grand paquet d'étoffes qu'il étendit les unes après les autres ſur la terre, dans l'eſpace qui étoit entre M. Banks & les Indiens qui lui rendoient viſite : il y avoit neuf piéces ; il en poſa trois l'une ſur l'autre, & alors une des femmes appellée *Oorattooa*, la plus diſtinguée d'entr'elles, monta ſur ces tapis, & relevant ſes vêtemens juſqu'à la ceinture, elle fit trois fois le tour à pas lents, avec beaucoup de ſérieux & de ſang froid, & un air d'innocence & de ſimplicité qu'il n'eſt pas poſſible d'imaginer ; elle laiſſa retomber enſuite ſes vêtemens, & alla ſe remettre à ſa place ; on étendit trois autres pièces ſur les trois premieres, elle remonta alors & fit la même cérémonie qu'on vient de décrire : enfin les trois dernieres pièces furent étendues ſur les ſix premieres & elle en fit le tour pour la troiſieme fois avec les mêmes circonſtances. Les Otahitiens replièrent les étoffes & les offrirent à M. Banks, comme un préſent de la part de la femme qui s'avança alors avec ſon ami pour le ſaluer. M. Banks fit à tous deux les dons qu'il jugeoit devoir leur être le plus agréables ; ils reſtèrent dans la tente l'eſpace d'une heure, & s'en allèrent. Sur le ſoir nos Officiers qui étoient au fort reçurent la viſite d'Obéréa & d'une femme de ſa ſuite, ſa favorite, nommée *Otheothea* : c'étoit une fille

d'une figure agréable; ils furent d'autant plus charmés de la voir, qu'elle avoit paſſé quelques jours ſans venir au camp, & qu'on nous avoit rapporté qu'elle étoit malade ou morte. ANN. 1769. Mai.

Le 13, le marché étant fini à dix heures, M. Banks voulant ſe procurer un ombrage pendant la chaleur du jour, alla ſe promener dans les bois, portant ſon fuſil comme à l'ordinaire; en s'en revenant, il rencontra *Tubouraï Tamaïdé*, près de la maiſon qu'il habitoit par intervalles; comme il s'étoit arrêté pour paſſer quelque tems avec lui, l'Indien lui arracha ſubitement le fuſil des mains, le banda & l'élevant en l'air, il tira la détente; heureuſement l'amorce brûla ſans que le coup partît. M. Banks lui reprit bientôt ſon fuſil, très-ſurpris de voir qu'il eut acquis aſſez de connoiſſance du méchaniſme de cette arme pour la décharger, & il lui reprocha avec beaucoup de ſévérité ce qu'il venoit de faire; comme il étoit très-important de ne pas apprendre aux Otahitiens comment on manioit ces armes, M. Banks dans toutes les occaſions leur avoit dit qu'ils ne pouvoient pas nous faire une plus grande offenſe que de les toucher: il étoit néceſſaire alors de réitérer ces défenſes avec plus de force, & il ajouta pour cela les menaces à ſes reproches. Tubouraï Tamaïdé ſupporta tout patiemment; mais dès que M. Banks eut traverſé la riviere, l'Indien partit avec toute ſa famille & ſes meubles pour ſa maiſon d'Eparre. Les Otahitiens qui étoient au fort apprirent bientôt cette nouvelle; nous craignîmes les ſuites du mécontentement de Tubouraï Ta-

ANN. 1769. Mai.

maïdé, qui dans toutes les occaſions nous avoit été très-utile ; M. Banks réſolut de le ſuivre ſans délai, afin de ſolliciter ſon retour. Il partit le même ſoir accompagné de M. Molineux; ils le trouvèrent aſſis au milieu d'un grand cercle de ſes compatriotes, à qui probablement il avoit raconté ſon aventure & les craintes qu'elle lui faiſoit naître. Son viſage préſentoit l'image de la douleur & de l'abattement, & les mêmes paſſions étoient également marquées avec force ſur la figure de tous les Otahitiens qui l'environnoient : lorſque M. Banks & M. Molineux entrerent dans le cercle, une des femmes exprima ſon chagrin de la même maniere que *Térapo* dans une autre occaſion, c'eſt-à-dire, en ſe perçant la tête à pluſieurs repriſes avec la dent d'un goulu de mer, juſqu'à ce qu'elle fût couverte de ſang. M. Banks ne perdit point de tems pour tâcher de les conſoler ; il aſſura le chef qu'il falloit oublier tout ce qui s'étoit paſſé, qu'il ne leur vouloit aucun mal, & qu'ils n'avoient rien à craindre. Tubouraï Tamaïdé fut bientôt calmé, & reprit ſa confiance & ſa tranquilité; il ordonna de tenir prête une double pirogue; ils revinrent tous enſemble au fort avant le ſouper, & pour gage d'une parfaite reconciliation, l'Indien & ſa femme paſſerent la nuit dans la tente de M. Banks. Leur préſence cependant ne ſuffit pas pour nous mettre à l'abri des inſulaires. Entre onze heures & minuit, un deux s'efforça d'entrer dans le fort, en eſcaladant les paliſſades, dans le deſſein, ſans doute, de voler tout ce qu'il pourroit trouver. La ſentinelle qui le découvrit, heureuſement ne fit pas feu, & le voleur s'enfuit

avec tant de promptitude, qu'aucun de nos gens ne put l'atteindre. La forge de l'armurier étoit dreſſée dans le fort, & le fer & les inſtrumens de ce métal, dont on s'y ſervoit continuellement, étoient des tentations au vol que les Otahitiens ne pouvoient ſurmonter. ANN. 1769. Mai.

LE Dimanche 14, j'ordonnai qu'on célébrât le ſervice divin au fort; nous déſirions que quelques-uns des principaux Otahitiens y aſſiſtaſſent, mais lorſque l'heure fut arrivée, la plupart s'en allèrent dans leurs habitations. M. Banks cependant traverſa la riviere, & ramena Tubouraï Tamaïdé & ſa femme Tomio; il eſpéroit que les cérémonies occaſionneroient quelques queſtions de leur part, & donneroient lieu à quelque inſtruction de la nôtre. Il les fit aſſeoir ſur des ſiéges & ſe plaça près d'eux; pendant tout le ſervice ils obſervoient attentivement ſes poſtures, & l'imitoient très-exactement; ils s'aſſeyoient, ſe tenoient debout ou ſe mettoient à genoux, lorſque M. Banks faiſoit de même. Ils ſentoient que nous étions occupés à quelque choſe de ſérieux & d'important, & ils ordonnèrent aux Otahitiens qui étoient hors du fort, de ſe tenir en ſilence: cependant après que le ſervice fut fini, ils ne firent ni l'un ni l'autre aucune queſtion, & ils ne vouloient pas nous écouter lorſque nous tâchions de leur expliquer ce qui venoit de ſe paſſer.

LES Indiens après avoir vu nos cérémonies religieuſes dans la matinée, jugèrent à propos de nous montrer dans l'après-midi les leurs, qui étoient très-

ANN. 1769. Mai.

différentes. Un jeune homme de près de ſix pieds & une jeune fille de onze à douze ans ſacrifièrent à Vénus, devant pluſieurs de nos gens & un grand nombre de Naturels du pays, ſans paroître attacher aucune idée d'indécence à leur action, & ne s'y livrant au contraire, à ce qu'il nous ſembloit, que pour ſe conformer aux uſages du pays. Parmi les ſpectateurs, il y avoit pluſieurs femmes d'un rang diſtingué, & en particulier Obéréa, qui, à proprement parler, préſidoit à la cérémonie; car elle donnoit à la fille des inſtructions ſur la maniere dont elle devoit jouer ſon rôle; mais quoique la fille fût jeune, elle ne paroiſſoit pas en avoir beſoin.

Nous ne racontons pas cet évènement comme un pur objet de curioſité; mais parce qu'il peut ſervir dans l'examen d'une queſtion qui a été long-tems diſcutée par les philoſophes. La honte qui accompagne certaines actions que tout le monde regarde comme innocentes en elles-mêmes, eſt-elle imprimée dans le cœur de l'homme par la nature, ou provient-elle de l'habitude & de la coutume? Si la honte n'a d'autre origine que la coutume des nations, il ne ſera peut-être pas aiſé de remonter à la ſource de cette coutume, quelque générale qu'elle ſoit; ſi cette honte eſt une ſuite de l'inſtinct naturel, il ne ſera pas moins difficile de découvrir comment elle eſt anéantie ou ſans force parmi ces peuples, chez qui on n'en trouve pas la moindre trace.

LE 14 & le 15, nous eûmes une autre occaſion de connoître ſi tous les Otahitiens étoient de complot dans

les projets que quelques-uns de leur compatriotes méditoient contre nous. La nuit du 13 au 14, on vola une de nos pièces d'eau, qui étoit à côté du fort. Le matin nous ne vîmes pas un Indien qui ne fût inſtruit du vol, cependant nous jugeâmes qu'ils n'étoient pas d'intelligence avec les voleurs, ou qu'ils trahiſſoient leurs aſſociés, car ils paroiſſoient tous diſpoſés à nous indiquer où nous pourrions retrouver le tonneau. M. Banks alla pour le chercher dans un endroit de la baie, où l'on nous dit qu'il avoit été mis dans une pirogue; mais comme cette pièce d'eau ne nous étoit pas fort néceſſaire, il ne fit pas beaucoup de recherches afin de la recouvrer; lorſqu'il fut de retour, Tubouraï Tamaïdé, lui dit qu'avant la matinée du lendemain, on nous voleroit un autre tonneau: il n'eſt pas aiſe de conjecturer comment il avoit appris ce projet; il eſt ſûr qu'il n'étoit pas du complot, car il vint avec ſa femme & ſa famille dans l'endroit où étoient placées les pièces d'eau; il y dreſſa ſes lits en diſant, qu'en dépit du voleur il nous donneroit un gage de leur ſûreté. Nous ne voulûmes pas y conſentir, nous lui fîmes entendre qu'on placeroit une ſentinelle juſqu'au matin, pour faire la garde autour des tonneaux, il retira alors ſes lits dans la tente de M. Banks, où lui & ſa famille paſſèrent la nuit; il fit ſigne à la ſentinelle en la quittant d'être bien ſur ſes gardes. Nous reconnûmes dans peu que l'Indien avoit été bien informé, le voleur vint vers minuit, mais s'appercevant qu'on avoit mis un ſoldat pour veiller ſur les tonneaux, il s'en alla ſans rien dérober.

ANN. 1769. Mai.

ANN. 1769. Mai.

L'AVENTURE du couteau avoit beaucoup augmenté la confiance de M. Banks en Tubouraï Tamaïdé, & il ne ſe défioit point de lui ; l'Otahitien fut expoſé par la ſuite à des tentations que ſa probité & ſon honneur ne purent pas ſurmonter. Il s'étoit trouvé pluſieurs fois dans des occaſions favorables de commettre quelque vol, & il avoit réſiſté ; mais il fut enfin ſéduit par les charmes enchanteurs d'un panier de clous : ces clous étoient plus grands que tous ceux que nous avions donnés juſqu'alors en échange aux Indiens, & ils avoient été laiſſés peut-être par négligence dans un coin de la tente de M. Banks, où le chef avoit un libre accès. Celui-ci ayant relevé par inadvertance quelque partie de ſon habillement, ſous lequel il en avoit caché un, le domeſtique de M. Banks le vit, & le dit à ſon maître. M. Banks ſachant qu'on ne lui avoit pas donné ce clou, & qu'il ne l'avoit pas reçu en échange, examina ſur le champ le panier où il y en avoit ſept, & il remarqua qu'il en manquoit cinq. Il accuſa avec répugnance Tubouraï Tamaïdé du délit ; l'Otahitien avoua le fait, mais la douleur qu'il en reſſentit n'étoit probablement pas plus grande que celle de l'accuſateur ; on lui redemanda ſur le champ les clous, & il répondit qu'ils étoient à Eparre ; cependant il jugea à propos d'en montrer un, parce que M. Banks paroiſſoit fort empreſſé de les ravoir, & qu'il lui faiſoit quelques ſignes de menace. Tubouraï Tamaïdé fut conduit au fort pour y être jugé par la voix générale.

Nous ne devions pas faire voir que nous regardions ſon

ſon offenſe comme légère ; cependant après quelque délibération, nous lui dîmes qu'on lui pardonneroit s'il vouloit rapporter les quatre autres clous au fort. Il conſentit à cette condition, mais je ſuis fâché de dire qu'il ne la remplit pas ; au lieu d'aller chercher les clous, il ſe retira avec ſa famille avant la nuit, en emportant tous ſes meubles. ANN. 1769. Mai.

COMME notre chaloupe ſembloit faire eau, j'en fis examiner le fond, & je fus fort ſurpris de trouver qu'il étoit tellement rongé par les vers, qu'il falloit abſolument en refaire un nouveau. Les Officiers qui avoient été de l'expédition du *Dauphin*, me dirent que leurs bateaux n'avoient point eſſuyé de ſemblable accident, & c'eſt pour cela que je ne m'y attendois pas. Je craignis que la pinaſſe ne fût dans le même état ; mais en la viſitant j'eus la conſolation de voir qu'elle n'avoit point été endommagée par les vers, quoiqu'elle fût conſtruite du même bois, & qu'elle eût été dans la même eau que la chaloupe : je penſe que cette différence provenoit de ce que la chaloupe avoit été enduite de goudron, & la pinaſſe d'une compoſition de blanc de plomb & d'huile. Les fonds de tous les bateaux qui navigueront dans ces mers, doivent donc être ſpalmés comme la pinaſſe, & les vaiſſeaux fournis de tout ce qui eſt néceſſaire, afin de pouvoir les recarener quand ils en auront beſoin.

APRÈS avoir reçu différents meſſages de Tootahah qui nous mandoit que ſi nous voulions lui rendre viſite, il reconnoîtroit cette faveur par un préſent de quatre cochons ; j'envoyai M. Hicks, mon premier

ANN. 1769. Mai.

Lieutenant, afin de voir s'il ne ſeroit pas poſſible de s'en procurer quelques-uns ſans cela ; je lui ordonnai en même-tems de faire à l'Indien toutes ſortes de politeſſes. M. Hicks le trouva éloigné d'Eparre, dans un endroit appellé *Tottahah*, ſitué cinq milles plus à l'Oueſt ; l'Otahitien le reçut avec beaucoup de cordialité ; il lui montra ſur le champ un cochon, & lui dit que dans la matinée on ameneroit les trois autres qui étoient à quelque diſtance. M. Hicks attendit volontiers ; mais comme les trois cochons ne venoient point, & qu'il ne jugea pas à propos de reſter plus long-tems, il s'en revint avec celui qu'on lui avoit donné.

LE 25, Tubouraï Tamaïdé, accompagné de ſa femme Tomio, parut à la tente, pour la premiere fois ; depuis qu'on l'avoit découvert volant les clous, il paroiſſoit affligé & timide ; cependant il ne crut pas devoir chercher à regagner nos bonnes graces & notre amitié en rendant les quatre clous qu'il avoit emportés. La froideur & la réſerve avec leſquelles M. Banks & les autres le traitèrent, n'étoient gueres capables de lui inſpirer du calme & de la gaité ; il ne demeura pas long-tems & il partit d'une maniere bruſque. M. Monkhouſe le Chirurgien alla le lendemain dans la matinée pour opérer la réconciliation ; il tâcha de lui perſuader de rendre les clous, mais il ne put pas y réuſſir.

# CHAPITRE XIII.

*Autre Viſite rendue à Tootahah. Détail de différentes Aventures. Amuſemens ſinguliers des Indiens, & remarques ſur ces amuſemens. Préparatifs pour obſerver le Paſſage de Vénus. Ce qui nous arrive au Fort.*

LE 27, il fut décidé que nous irions voir Tootahah, quoique nous ne comptaſſions pas beaucoup ſur les cochons qu'il avoit promis pour nos peines. Je m'embarquai dès le grand matin dans la pinaſſe avec MM. Banks & Solander, & trois autres perſonnes. Il avoit quitté *Tettahah* où M. Hicks l'avoit trouvé, & il étoit dans un endroit appellé *Atahourou*, à ſix milles plus loin. Comme nous ne pûmes pas faire plus de la moitié du chemin dans le bateau, il étoit preſque nuit lorſque nous arrivâmes. Nous le vîmes aſſis comme à l'ordinaire ſous un arbre, & environné d'un grand nombre d'Otahitiens : nous lui fîmes nos préſens qui conſiſtoient en un habit & un jupon d'étoffe jaune, & quelques autres bagatelles qu'il reçut avec plaiſir. Il ordonna ſur le champ de tuer & d'apprêter un cochon pour le ſouper, en nous promettant qu'il nous en donneroit pluſieurs le lendemain : mais nous avions moins envie de nous régaler dans ce voyage que de remporter des rafraîchiſſemens dont le fort avoit beſoin ; nous

ANN. 1769. Mai.

ANN. 1769. Mai.

le priâmes de ne pas faire tuer le cochon, & nous ſoupâmes des fruits du pays. Comme la nuit approchoit, & qu'il y avoit dans ce lieu plus de monde que les maiſons & les canots n'en pouvoient contenir, & entr'autres Obéréa, ſa ſuite & pluſieurs autres Indiens que nous connoiſſions, nous commençâmes à chercher des logemens; nous étions au nombre de ſix; M. Banks fut aſſez heureux pour qu'Obéréa lui offrît une place dans ſa pirogue; il nous ſouhaita une bonne nuit, nous quitta, & alla ſe coucher de bonne heure, ſuivant la coutume du pays; il ôta ſes habits comme à l'ordinaire à cauſe de la chaleur: Obéréa lui dit amicalement qu'elle vouloit les garder, & qu'à coup ſûr on les voleroit ſi elle n'en avoit pas ſoin. M. Banks ayant une pareille ſauve-garde, s'endormit avec toute la tranquilité imaginable; il s'éveilla ſur les onze heures, & voulant ſe lever pour quelques beſoins, il chercha ſes habits dans l'endroit où il avoit vu Obéréa les placer; mais ils n'y étoient plus: il éveilla Obéréa ſur le champ; dès qu'elle entendit ſa plainte, elle ſe leva précipitamment, ordonna qu'on allumât des flambeaux, & ſe mit en devoir de retrouver ce que M. Banks avoit perdu. Tootahah dormoit dans la pirogue voiſine: allarmé du bruit il vint vers eux, & ſortit avec Obéréa afin de découvrir le voleur. M. Banks n'étoit pas en état de les accompagner, on ne lui avoit rien laiſſé que ſes culotes, on avoit pris ſon habit, ſa veſte, ſes piſtolets, ſa poire à poudre & pluſieurs autres effets qui étoient dans ſes poches: une demi-heure après, Obéréa & Tootahah revinrent, mais ſans avoir rien appris ni ſur les vêtemens, ni ſur le voleur. M.

Banks commença à avoir des craintes ; on n'avoit pas emporté ſon fuſil, mais il avoit négligé de le charger ; il ne ſavoit pas où le Docteur Solander & moi paſſions la nuit, & dans ce qui devoit lui arriver, il ne pouvoit pas recourir à notre ſecours. Il crut cependant qu'il valoit mieux ne point montrer de crainte ni de ſoupçon à l'égard des Otahitiens avec qui il étoit ; il donna ſon fuſil à Tupia qui s'étoit éveillé au milieu du déſordre, & qu'il chargea d'en prendre ſoin, en le priant en même-tems de reſter couché. Il ajouta qu'il étoit ſatisfait des peines que Tootahah & Obéréa avoit priſes pour retrouver ſes effets, quoiqu'elles euſſent été inutiles. M. Banks ſe recoucha aſſez déconcerté ; il entendit bientôt après de la muſique, & il vit des lumieres à peu de diſtance ſur le rivage : c'étoit un concert ou aſſemblée, qu'ils appellent *Heïva*, nom général qu'ils donnent à toutes les fêtes publiques. Comme ce ſpectacle devoit néceſſairement raſſembler beaucoup d'Indiens, & que je pouvois peut-être m'y trouver, ainſi que d'autres Anglois, M. Banks ſe leva pour y aller auſſi. Les lumières & le ſon l'amenèrent dans une caſe où j'étois avec trois autres perſonnes du vaiſſeau. Il nous diſtingua aiſément du reſte de la foule ; il s'approcha preſque nud & nous raconta ſa triſte aventure ; nous le conſolâmes, comme les malheureux ſe conſolent entr'eux ; nous lui dîmes que nous avions été auſſi maltraités que lui ; je lui fis voir que j'avois les jambes nues, & lui dis qu'on avoit volé mes bas ſous ma tête, quoique je fuſſe ſûr de ne pas avoir dormi pendant toute la nuit. Mes compagnons lui prouvèrent

ANN. 1769. Mai.

ANN. 1769. Mai.

auſſi en ſe montrant qu'ils avoient perdu leur juſte-au-corps. Nous réſolûmes pourtant d'entendre la muſique, quelque mal vêtus que nous fuſſions. Le concert étoit compoſé de quatre tambours, de trois flûtes & de pluſieurs voix; il dura environ une heure, & lorſqu'il fut fini, nous nous retirâmes dans les endroits où nous avions couché, après être convenus que juſqu'au lendemain matin nous ne ferions aucune démarche pour retrouver nos habits.

LE 28, nous nous levâmes à la pointe du jour, ſuivant l'uſage de l'Iſle. Le premier homme que vit M. Banks fut Tupia qui gardoit fidèlement ſon fuſil; Obéréa lui apporta bientôt quelques vêtemens de ſon pays, pour lui ſervir au défaut des ſiens, de ſorte qu'en nous abordant il portoit un habillement bigarré moitié à l'Otahitienne & moitié à l'Angloiſe. Excepté le Docteur Solander dont nous ne connoiſſions pas le gîte, & qui n'avoit point aſſiſté au concert, nous fûmes bientôt réunis. Peu de tems après Tootahah parut, & nous le preſſâmes de chercher nos habits qu'on avoit dérobés; mais nous ne pûmes jamais lui perſuader, non plus qu'à Obéréa, de faire aucune démarche à cet effet, & nous ſoupçonnâmes alors qu'ils étoient complices du vol. Sur les huit heures M. Solander vint nous joindre; il avoit paſſé la nuit dans une caſe à un mille de diſtance, chez des hôtes plus honnêtes que les nôtres, & on ne lui avoit rien pris.

NOUS perdîmes alors tout eſpoir de recouvrer nos habits, dont en effet nous n'avons jamais entendu parler dans la ſuite, & nous paſſâmes toute la matinée à

demander les cochons qu'on nous avoit promis ; mais nos tentatives furent également ſans ſuccès. Sur le midi nous marchâmes vers le bateau, aſſez mécontents, & n'emportant rien avec nous que ce que nous avions acheté la veille du boucher & du cuiſinier de Tootahah. ANN. 1769. Mai.

EN retournant au bateau nous eûmes un ſpectacle qui nous dédommagea en quelque maniere de nos fatigues & de nos pertes. Chemin faiſant nous arrivâmes à un des endroits en petit nombre, où l'Iſle n'eſt pas environnée par des récifs, & où par conſéquent une houle élevée briſe ſur la côte ; les lames étoient des plus effrayantes que j'euſſe jamais vues, il auroit été impoſſible à un de nos bateaux de s'en tirer, & ſi le meilleur nageur de l'Europe avoit été par quelque accident expoſé à leur furie, je ſuis perſuadé qu'il y auroit été bientôt englouti par les flots ou écraſé contre les groſſes pierres dont le rivage étoit couvert ; cependant nous y vîmes dix ou douze Indiens qui nageoient pour leur plaiſir ; lorſque les flots briſoient près d'eux, ils plongeoient par deſſous, & reparoiſſoient de l'autre côté avec une adreſſe & une facilité inconcevables. Ce qui rendit ce ſpectacle encore plus amuſant, ce fut que les nageurs trouvèrent au milieu de la mer l'arriere d'une vieille pirogue ; ils le ſaiſirent & le pouſsèrent devant eux en nageant juſqu'à une aſſez grande diſtance en mer ; alors deux ou trois de ces Indiens ſe mettoient deſſus, & tournant le bout quarré contre la vague, ils étoient chaſſés vers la côte avec une rapidité incroyable, & quelquefois même juſqu'à la grève ; mais ordinairement la vague

ANN. 1769. Mai.

briſoit ſur eux avant qu'ils fuſſent à moitié chemin, & alors ils plongeoient & ſe relevoient d'un autre côté en tenant toujours le reſte de pirogue : ils ſe remettoient à nager de nouveau au large, & revenoient enſuite par la même manœuvre, à peu près comme nos enfants dans les jours de fêtes, grimpent la colline du parc de *Greenwich*, pour avoir le plaiſir de ſe rouler en-bas. Nous reſtâmes plus d'une demi-heure à contempler cette ſcène étonnante. Pendant cet intervalle aucun des nageurs n'entreprit d'aller à terre ; ils ſembloient prendre à ce jeu le plaiſir le plus vif ; nous continuâmes alors notre route, & enfin le ſoir nous arrivâmes au fort. On peut remarquer à cette occaſion que la nature humaine eſt douée de pluſieurs facultés, qui ne ſont portées que rarement au degré de développement dont elles ſont ſuſceptibles, & que tous les hommes ſont capables de certains efforts qu'aucun d'eux ne fait, à moins qu'il n'y ſoit porté par le beſoin ou par des circonſtances extraordinaires. Ces nageurs en déployant des forces dont nous avons tous l'uſage, à moins que nous ne ſoyons attaqués de quelque infirmité particuliere, opéroient des prodiges qui nous ſemblent au-deſſus de la nature. Des exemples plus familiers montrent encore la vérité de cette obſervation. Les danſeurs de corde & les voltigeurs ne ſont que perfectionner des facultés que tous les individus ont comme eux ; ils n'ont point reçu de don particulier de la nature : tous les hommes, il eſt vrai, avec autant d'exercice & d'habitude, ne deviendroient pas auſſi habiles dans leur art ; mais il eſt inconteſtable qu'ils y feroient du moins quelques progrès,

progrès, il faut en dire autant de tous les autres arts. L'exemple des aveugles nous fournit une autre preuve, que l'homme a des facultés dont il ne fait preſque jamais uſage. On ne peut pas ſuppoſer que la perte d'un ſens donne plus de force à ceux qui reſtent, comme l'amputation d'une branche d'arbre rend plus vigoureuſes celles qui ſont encore attachées au tronc. Tout homme peut donc acquérir pour les organes de l'ouie & du toucher, la délicateſſe & la fineſſe qui nous ſurprennent dans ceux qui ont perdu la vue. Si les aveugles ne perfectionnent pas également leur intelligence, c'eſt qu'il n'en ont pas également beſoin. Celui qui jouit de ſa vue eſt le maître de faire par choix, ce que l'homme, privé de ſes yeux, fait par néceſſité; & s'il vouloit s'appliquer comme lui à exercer ſes organes, il les rendroit auſſi parfaits. Afin d'encourager les efforts du genre humain, établiſſons donc pour principe d'un uſage univerſel, que quiconque fera tout ce qu'il peut, fera beaucoup plus qu'on ne croit communément poſſible.

ANN. 1769. Mai.

PARMI les Indiens qui nous étoient venus voir, il y en avoit quelques-uns d'une Iſle voiſine appellée par eux *Eimeo* ou *Imao*, & que le Capitaine Wallis a nommé Iſle du *Duc d'York*. Ils nous firent la deſcription de vingt-deux Iſles ſituées dans les environs d'Otahiti.

COMME le jour, où nous devions faire nos obſervations aſtronomiques, approchoit, je réſolus en conſéquence de quelques idées que m'avoit donné le Lord Morton, d'envoyer deux détachemens, afin d'obſerver

ANN. 1769. Juin.

le paſſage de Vénus dans différens endroits ; eſpérant que, ſi nous ne réuſſiſſions pas à Otahiti, nous aurions ailleurs un meilleur ſuccès. Nous nous occupâmes donc à préparer nos inſtruments & à montrer l'uſage qu'il en falloit faire à ceux de nos Officiers, que je me propoſois d'envoyer dehors.

1 Juin.

LE premier Juin, deux jours avant le paſſage de Vénus, je fis partir pour *Imao*, dans la grande chaloupe, M. Gore, & MM. Monkhouſe & Sporing à qui M. Gréen avoit donné des inſtruments convenables. M. Banks jugea à propos d'aller avec eux, & il fut accompagné de Tubouraï Tamaïdé, de Tomio & de pluſieurs naturels du pays. Dès le grand matin du 8, j'envoyai M. Hicks avec MM. Clerck & Petersgill nos contre-Maîtres, & M. Saunders un des Officiers de poupe, dans la pinaſſe à l'Eſt d'Otahiti ; afin d'y choiſir, à quelque diſtance de notre principal obſervatoire, un lieu convenable où ils puſſent employer les inſtruments qu'ils avoient auſſi emportés pour le même deſſein.

MALGRÉ toute la célérité qu'on mit pour équiper la chaloupe, elle ne fut prête que dans l'après-midi ; nos gens qui étoient à bord, après avoir ramé la plus grande partie de la nuit, l'amenèrent enfin au-deſſous de la terre d'*Imao*. A la pointe du jour du 2, ils virent une pirogue qu'ils appellèrent. Les Indiens qu'elle avoit à bord leur montrèrent un paſſage à travers le récif, ils y entrèrent & ils choiſirent bientôt après, pour lieu de leur obſervatoire, un rocher de corail, qui s'élevoit hors de l'eau à environ cent cin-

quante verges de la côte ; ce rocher en avoit quatre-vingt de longueur & vingt de large ; on trouvoit au milieu un lit de ſable blanc aſſez étendu pour y placer les tentes. M. Gore & ſes compagnons commencèrent à les dreſſer & à faire les autres préparatifs néceſſaires, pour l'opération importante du lendemain. Sur ces entrefaites, M. Banks, ſuivi des Inſulaires d'Otahiti & des autres Indiens qu'ils avoient rencontrés dans la pirogue, alla dans l'intérieur de l'Iſle pour y acheter des proviſions, il s'en procura effectivement une quantité ſuffiſante avant la nuit. Lorſqu'il revint au rocher, il trouva l'obſervatoire en ordre, & les téleſcopes fixés & éprouvés. La ſoirée fut très-belle ; cependant l'inquiétude ne leur permit pas de prendre beaucoup de repos pendant la nuit : chacun faiſoit la garde à ſon tour, l'eſpace d'une demi-heure, & il alloit ſatisfaire l'impatience des autres, & il leur rapportoit la ſituation du tems ; quelquefois il encourageoit leur eſpérance en diſant que le ciel étoit ſerein, & d'autrefois il les allarmoit en leur annonçant qu'il étoit couvert.

ANN. 1769. Juin

ILS furent debout dès la pointe du jour, du 3, & ils eurent la ſatisfaction de voir le ſoleil ſe lever ſans nuage. M. Banks ſouhaitant alors un heureux ſuccès à nos obſervateurs, M. Gore & M. Monkhouſe, retourna une ſeconde fois dans l'Iſle pour en examiner les productions & y acheter des rafraîchiſſements ; pour faire ſes échanges avec les naturels du pays, il ſe plaça ſous un arbre, &, afin de n'être pas pouſſé par

ANN. 1769. Juin.

la foule, il traça autour de lui un cercle, dans lequel il ne leur permit pas d'entrer.

SUR les huit heures, il apperçut deux pirogues qui voguoient vers l'endroit où il étoit, & les Inſulaires lui firent entendre qu'elles appartenoient à *Tarrao*, Roi de l'Iſle, qui venoit lui rendre viſite : dès que les pirogues s'approchèrent de la côte, le peuple ſe rangea en haie depuis le rivage juſqu'au lieu du marché, & Sa Majeſté débarqua avec ſa ſœur, nommée *Nuna*. Comme ils s'avançoient vers l'arbre, ſous lequel étoit M. Banks, il alla à leur rencontre, & il les introduiſit en grande cérémonie dans le cercle dont il avoit écarté les autres Inſulaires. C'eſt la coutume de ces peuples de s'aſſeoir pendant leurs conférences, M. Banks développa une eſpèce de turban d'étoffe de l'Inde qu'il portoit ſur ſa tête en place de chapeau, il l'étendit à terre, & ils s'aſſirent tous enſemble. On apporta alors le préſent royal qui étoit compoſé d'un chien, d'un cochon, de quelques fruits-à-pain, de noix de cocos & autres choſes pareilles. M. Banks envoya un bateau à l'obſervatoire pour y porter ce préſent ; les Meſſagers revinrent avec une hache, une chemiſe & des verroteries qu'il offrit à Sa Majeſté, qui les reçut avec beaucoup de ſatisfaction.

PENDANT cet intervalle, Tubouraï Tamaïdé & Tomio arrivèrent de l'obſervatoire ; Tomio dit qu'elle étoit parente de *Tarrao*, elle lui fit préſent d'un grand clou, & donna en même-tems une chemiſe à *Nuna*.

APRÈS le premier contact intérieur de Vénus avec le ſoleil, M. Banks retourna à l'obſervatoire, emmenant avec lui Tarrao, Nuna & quelques-uns des principaux perſonnages de leur ſuite, parmi leſquels il y avoit trois jeunes femmes très-belles. Il leur montra la planète au-deſſus du ſoleil, & tâcha de leur faire entendre que ſes compagnons & lui avoient quitté leur pays pour venir obſerver ce phénomène. Bientôt après, M. Banks retourna avec eux à l'Iſle d'*Imao*; il y paſſa le reſte de la journée à en examiner les productions, qu'il trouva à peu près les mêmes que celles d'Otahiti. Les hommes qu'il y vit reſſembloient auſſi entièrement aux habitans de cette dernière Iſle, & il en reconnut pluſieurs pour les avoir déja vus à Otahiti; de maniere que tous ceux avec qui il fit des échanges, connoiſſoient ſes marchandiſes & leur valeur. ANN. 1769. Juin.

LE lendemain au matin 4, nos Obſervateurs plièrent leurs tentes pour s'en revenir, & arrivèrent au Fort avant la nuit.

L'OBSERVATION fut faite avec un égal ſuccès au Fort, & par les perſonnes que j'avois envoyées à l'Eſt de l'Iſle; depuis le lever du ſoleil juſqu'à ſon coucher, il n'y eut pas un ſeul nuage au ciel, & nous obſervâmes, M. Gréen, le Docteur Solander & moi, tout le paſſage de Vénus avec la plus grande facilité. Le téleſcope de M. Gréen & le mien étoient de la même force, & celui du Docteur Solander étoit plus grand. Nous vîmes tous autour de la planète un atmoſphère ou brouillard nébuleux, qui rendoit moins diſtincts

ANN. 1769. Juin.

les tems des contacts, & ſurtout des contacts intérieurs, ce qui nous fit différer les uns les autres dans nos obſervations plus qu'on ne devoit l'attendre. Suivant M. Green,

| | Heures. | Min. | Second. | |
|---|---|---|---|---|
| LE premier contact extérieur, ou la première apparence de l'entrée de Vénus au-deſſus du diſque du ſoleil fut à . . | 9 h | 25 ′ | 42 ″ | Matin. |
| LE premier contact intérieur, ou l'immerſion totale à . . . . . | 9 | 44 | 4 | Matin. |
| LE ſecond contact intérieur, ou le commencement de l'émerſion à . | 3 | 14 | 8 | Après-midi. |
| LE ſecond contact extérieur, ou l'émerſion totale à . . . . . | 3 | 32 | 10 | Après-midi. |

NOUS trouvâmes que notre obſervatoire étoit ſitué au 17 d 29′ 15″ de latitude, & au 149 d 32′ 30″ de longitude O. de Greenwich. Le Lecteur peut voir dans les Tranſactions Philoſophiques, vol. LXI, part. II, p. 397 & les ſuiv. des tables, où nos obſervations ſont plus détaillées & une planche qui ſert à les faire entendre.

SI nous avions des raiſons de nous féliciter du ſuccès de notre entrepriſe, quelques-uns de nos gens

avoient profité du tems, de maniere à nous cauſer bien du regret. Pendant que les Officiers étoient tous occupés à obſerver le paſſage de Vénus, des matelots enfoncèrent un des magaſins, & volèrent près d'un cent peſant de clous à fiche ; le cas étoit ſérieux & de grande importance : car ſi les voleurs avoient répandu ces clous parmi les Otahitiens, ils nous auroient fait un tort irréparable en diminuant la valeur du fer, qui étoit la principale marchandiſe que nous avions apportée pour commercer avec ces Inſulaires. On découvrit un des voleurs, mais on ne lui trouva que ſept clous, il fut puni par vingt-quatre coups de fouet, & il ne voulut jamais révéler ſes complices.

ANN. 1769. Juin.

# CHAPITRE XIV.

*Deſcription particulière des Funérailles parmi les Otahitiens. Obſervations générales ſur ce ſujet. On trouve chez ces Indiens une claſſe d'Hommes pour leſquels les Anciens avoient beaucoup de vénération. Vol commis au Fort. Suites de ce vol. Détails ſur la Cuiſine des Otahitiens. Divers incidens.*

ANN. 1769. Juin.

LE 5, nous célébrâmes l'anniverſaire du jour de la naiſſance du Roi ; nous aurions dû faire cette cérémonie la veille, mais nous attendîmes pour cela le retour de nos Officiers qui étoient allé obſerver le paſſage de Vénus. Pluſieurs des chefs Indiens aſſiſtèrent à cette fête, ils burent à la ſanté de Sa Majeſté ſous le nom de *Kihiargo*, qui étoit le ſon le plus approché qu'ils pouvoient rendre pour exprimer le Roi George.

IL mourut pendant ce tems une vieille femme d'un certain rang, & qui étoit parente de Tomio. Cet incident nous donna occaſion de voir comment ils diſpoſent des cadavres, & nous confirma dans l'opinion que ces peuples n'enterrent jamais leurs morts, contre la coutume de toutes les autres nations actuellement connues. Au milieu d'une petite place quarrée, proprement paliſſadée de bambous, ils dreſsèrent ſur deux poteaux le pavillon d'une pirogue, & ils placèrent

rent le corps en-deſſous, ſur un chaſſis tel que nous l'avons décrit plus haut. Le corps étoit couvert d'une belle étoffe, & on avoit placé près de lui du fruit-à-pain, du poiſſon & d'autres proviſions. Nous ſupposâmes que les aliments étoient préparés pour l'eſprit du défunt, & que par conſéquent ces Indiens ont quelques idées confuſes de l'exiſtence des ames après la mort; mais, lorſque nous nous adreſsâmes à Tubouraï Tamaïdé, afin de nous inſtruire plus particuliérement ſur cette matiere, il nous dit que ces aliments étoient des offrandes qu'ils préſentoient à leurs Dieux: ils ne ſuppoſoient cependant pas que les Dieux mangeâſſent, ainſi que les Juifs ne penſoient point que Jehovah pût habiter dans une maiſon. Il faut regarder leur offrande de la même maniere que le Temple de Jéruſalem, c'eſt-à-dire, comme un témoignage de reſpect & de reconnoiſſance, & un moyen de ſolliciter la préſence plus immédiate de la Divinité. Vis-à-vis le quarré, il y avoit un endroit où les parents du défunt alloient payer le tribut de leur douleur; & au-deſſous du pavillon, on trouvoit une quantité innombrable de petites pièces d'étoffes, ſur leſquelles les pleureurs avoient verſé leurs larmes & leur ſang; car dans les tranſports de leur chagrin, c'eſt un uſage univerſel parmi eux de ſe faire des bleſſures avec la dent d'un goulu de mer. A quelques pas delà, on avoit dreſſé deux petites huttes; quelques parens du défunt demeurent habituellement dans l'une, & l'autre ſert d'habitation au principal perſonnage du deuil qui eſt toujours un homme revêtu d'un habillement ſingulier, & qui fait des cérémonies que nous rapporterons plus

ANN. 1769. Juin.

ANN. 1769. Juin.

bas. On enterre enſuite les os des morts dans un lieu voiſin de celui où on élève ainſi les cadavres pour les laiſſer tomber en pourriture.

IL eſt impoſſible de deviner ce qui peut avoir introduit parmi ces peuples l'uſage d'élever le mort au-deſſus de la terre, juſqu'à ce que la chair ſoit conſumée par la putréfaction, & d'enterrer enſuite les os; mais c'eſt une choſe digne de remarque, qu'Elien & Apollonius de Rhodes attribuent une coutume ſemblable aux anciens habitans de la Colchide, pays autrefois ſitué près du royaume de Pont en Aſie, & qu'on appelle aujourd'hui la Mingrelie; excepté pourtant que cette maniere de diſpoſer des morts, n'avoit pas lieu pour les deux ſexes; ils enterroient les femmes, mais ils enveloppoient les hommes morts dans une peau, & les ſuſpendoient en l'air avec une chaîne. Cet uſage des habitans de la Colchide avoit ſa ſource dans leur croyance religieuſe. La terre & l'air étoient les principaux objets de leur culte, & l'on croit que, par une ſuite de quelque principe ſuperſtitieux, ils dévouoient leurs morts à ces deux éléments. Nous n'avons jamais pû découvrir poſitivement ſi les Otahitiens adoptent de pareils principes; mais nous reconnûmes bientôt que les cimetieres ſont auſſi des lieux où ils vont rendre une ſorte de culte religieux. Nous obſerverons en paſſant que quoiqu'il ſoit très-abſurde d'imaginer que le bonheur ou le malheur d'une vie future dépend en quelque maniere de la façon dont on diſpoſera des cadavres lorſque le tems de l'épreuve ſera paſſée, cependant rien n'eſt plus général que cette eſpèce d'inquiétude

parmi les hommes. Malgré le mépris que nous avons pour les cérémonies funéraires, qui ne nous ſont point familieres par l'habitude, où que la ſuperſtition ne nous a pas rendu ſacrées, la plupart des hommes s'occupent gravement à empêcher que leur corps ne ſoit rompu dans un champ par le hoyau du laboureur ou dévoré par les vers lorſqu'il ne ſera plus capable de ſenſation; ils le font placer à prix d'argent dans une terre ſainte, lors même qu'ils croient que le ſort de ſa future exiſtence eſt irrévocablement décidé. Nous ſommes ſi fortement portés à aſſocier des idées de ſenſations agréables ou douloureuſes aux opinions & aux actions qui nous affectent pendant la vie que nous agiſſons involontairement, comme ſi après la mort elles devoient faire la même impreſſion ſur nous, ce que pourtant perſonne n'oſeroit ſoutenir.

ANN. 1769. Juin.

AINSI il arrive que le deſir de conſerver ſans tache ou de tranſmettre avec honneur le nom que nous laiſſons après nous, eſt un des plus puiſſans motifs, qui règle les actions même des nations les plus éclairées. On doit convenir dans tous les principes que les morts ſont inſenſibles à la réputation qu'ils laiſſent après eux; cependant, excepté dans les hommes vils que l'habitude de la baſſeſſe & du crime a rendu indifférens à l'honneur & à la honte, la force de la raiſon & les réflexions du ſage ne peuvent pas ſurmonter ce penchant que nous avons tous de laiſſer un nom irréprochable ou célebre, lorſque nous ne ſerons plus: c'eſt-là, ſans doute, une des heureuſes imperfections de notre nature, dont le bien général de la ſociété

ANN. 1769. Juin.

dépend juſqu'à un certain point; & comme on prévient quelques crimes en ſuſpendant avec des chaînes le corps d'un criminel après ſa mort, de même, le deſir d'écarter l'infamie de notre tombe, ou d'acquérir de l'honneur, lorſqu'il ne reſtera plus de nous que le nom, procure de grands avantages à la ſociété & arrête bien des maux.

DES mœurs abſolument nouvelles nous montrent les folies & les abſurdités des hommes ſéparées de ces idées particulieres qui, par leur aſſociation, nous accoutument à les voir ſans en être ſurpris. Le meilleur uſage peut-être que nous puiſſions faire de la connoiſſance de ces mœurs étrangeres, c'eſt de nous montrer combien les ſottiſes du genre-humain ſont eſſentiellement les mêmes preſque par-tout. Lorſqu'un zèlé dévot de l'Egliſe Romaine voit les Indiens des bords du *Gange*, perſuadés qu'ils s'aſſurent le bonheur d'une vie future en mourant avec la queue d'une vache dans la main, il rit de leurs extravagances & de leur ſuperſtition; mais ces Indiens riroient à leur tour ſi on leur diſoit qu'il y a dans le continent de l'Europe des hommes qui imaginent qu'ils ſe procureront les mêmes avantages, en mourant avec les ſandales d'un Franciſcain (*a*).

COMME les Indiens depuis quelques jours nous apportoient du fruit-à-pain en moindre quantité qu'à l'ordinaire, nous en demandâmes la raiſon, & l'on

(*a*) Les Lecteurs qui trouveront ces expreſſions choquantes doivent remarquer que c'eſt un Proteſtant qui parle.

nous dit que les arbres promettoient une récolte abondante, & que chacun avoit alors cueilli une partie des fruits, pour en faire une eſpèce de pâte aigrelette, que les naturels du pays appellent *Mahie*, & qui, après avoir ſubi une fermentation, ſe conſerve pendant un tems conſidérable, & leur ſert d'aliments lorſque les fruits ne ſont pas encore mûrs.

ANN. 1769 Juin.

LE principal perſonnage du deuil devoit faire, le 10, la cerémonie en l'honneur de la vieille femme, dont nous avons déja décrit le tombeau; M. Banks étoit ſi curieux de voir tous les myſtères de la ſolemnité, qu'il réſolut de s'y charger d'un emploi, après qu'on lui eut dit qu'il ne pouvoit pas y aſſiſter ſans cette condition. Il alla donc le ſoir dans l'endroit où étoit dépoſé le corps, & il fut reçu par la fille de la défunte, quelques autres perſonnes & un jeune homme d'environ quatorze ans, qui ſe préparoient tous à la cérémonie. Tubouraï Tamaïdé en étoit le chef, on voit dans une des planches la figure de ſon habillement extrêmement biſarre, & qui pourtant lui ſieoit aſſez bien. On dépouilla M. Banks de ſes vêtemens à l'Européenne; les Indiens nouèrent autour de ſes reins une petite pièce d'étoffe, & ils lui barbouillèrent tout le corps juſqu'aux épaules, avec du charbon & de l'eau, de maniere qu'il étoit auſſi noir qu'un nègre. Ils firent la même opération à pluſieurs perſonnes, & entr'autres à quelques femmes qu'on mit dans le même état de nudité que lui; le jeune homme fut noirci par-tout, & enſuite le convoi ſe mit en marche.

TUBOURAÏ TAMAÏDÉ proféroit près du corps

ANN. 1769. Juin.

quelques mots que nous avons jugés être une prière ; il récitoit les mêmes paroles lorſqu'il fut arrivé dans ſa maiſon ; ils continuèrent enſuite leur route vers le Fort, dont nous leur avions permis d'approcher dans cette occaſion. Les Otahitiens ont coutume de s'enfuir avec la plus grande précipitation à l'arrivée du convoi ; dès qu'il fut apperçu de loin par ceux qui étoient aux environs du Fort, ils allèrent ſe cacher dans les bois. Le convoi marcha du Fort le long de la côte, & mit en fuite une autre troupe d'Indiens qui étoient plus de cent, & qui ſe retirèrent tous dans le premier lieu écarté qu'ils purent rencontrer. Il traverſa enſuite la riviere, & entra dans les bois, paſſant devant pluſieurs maiſons qui étoient toutes déſertes, & l'on ne vit pas un ſeul Otahitien pendant le reſte de la proceſſion qui dura plus d'une demi-heure : ils appellent *Nineveh*, la fonction que faiſoit M. Banks ; deux autres comme lui étoient chargés du même emploi : comme les naturels du pays avoient tous diſparu, ils allèrent dire au principal perſonnage du deuil, *Imatata*, » il n'y a perſonne «; enfin on renvoya tous les gens du convoi ſe laver dans la riviere, & prendre leurs habits ordinaires.

LE 12, quelques-uns des naturels du pays ſe plaignirent à moi, que deux des Matelots leur avoient pris des arcs, des flèches & des cordes faites avec des cheveux treſſés ; j'examinai l'affaire, & trouvant que l'accuſation étoit prouvée, je fis donner à chacun des coupables vingt-quatre coups de fouet.

NOUS n'avons point encore parlé de leurs arcs &

de leurs flèches, & ils n'en apportoient pas ſouvent au Fort ; cependant Tubouraï Tamaïdé vint ce jour-là nous voir avec ſon arc, en conſéquence d'un défi que lui avoit fait M. Gore. Le chef penſoit que c'étoit pour eſſayer à qui lanceroit la flèche plus loin, & M. Gore à qui frapperoit mieux le but ; & comme celui-ci ne tâchoit pas de pouſſer la flèche le plus loin qu'il lui ſeroit poſſible, & que l'autre ne viſoit point à atteindre le but, on ne put pas comparer leur adreſſe. Tubouraï Tamaïdé voulant alors nous montrer ce qu'il étoit capable de faire, banda ſon arc & décocha une flèche à 274 verges, c'eſt-à-dire, à un peu plus d'un ſixième de mille. Leurs flèches ne ſont jamais empennées, & leur maniere de tirer eſt ſinguliere, ils s'agenouillent, & au moment où la flèche part, ils laiſſent tomber l'arc. ANN. 1769. Juin.

M. Banks dans ſa promenade du matin, rencontra quelques naturels du pays qu'il reconnut, après quelques queſtions, pour des Muſiciens ambulans ; dès que nous eûmes appris l'endroit où ils devoient paſſer la nuit, nous nous y rendîmes tous ; ils avoient deux flûtes & trois tambours, & un grand nombre d'Indiens s'étoient aſſemblés autour d'eux. Ceux qui battoient du tambour accompagnoient la muſique avec leurs voix, & nous fûmes fort ſurpris de découvrir que nous étions l'objet de leurs chanſons. Nous ne nous attendions pas à rencontrer, parmi les habitans ſauvages de ce coin ſolitaire du globe, une profeſſion pour qui les Nations les plus diſtinguées par leur eſprit & leurs connoiſſances, avoient de l'eſtime & de

ANN. 1769. Juin.

la vénération; tels ſont pourtant les Bardes & les Meneſtrels d'Otahiti : ils improviſoient & joignoient la muſique de leurs inſtruments au ſon de leurs voix ; ils alloient continuellement d'un lieu à un autre, & le Maître de la maiſon & l'aſſemblée, leur donnoient en récompenſe les choſes dont ils pouvoient ſe paſſer, & dont ces Bardes avoient beſoin.

LE 14, on commit au Fort un vol qui nous jetta dans de nouvelles difficultés, & dans de nouveaux inconvéniens. Au milieu de la nuit, un Otahitien trouva moyen de dérober un fourgon de fer qui nous ſervoit pour le four; on l'avoit dreſſé par haſard contre la paliſſade, de ſorte qu'on voyoit en-dehors le bout du manche ; nous apprîmes que le voleur, qui l'avoit lorgné le ſoir, étoit venu ſecrètement ſur les trois heures du matin, & que, guettant le moment où le Sentinelle étoit détournée, il avoit adroitement ſaiſi le fourgon avec un grand bâton crochu, & l'avoit tiré par-deſſus la paliſſade. Je crus qu'il étoit important de tâcher de mettre fin à tous ces vols, en employant un moyen qui rendroit les naturels du pays intéreſſés eux-mêmes à les prévenir. J'avois donné ordre qu'on ne tirât pas ſur eux, lors même qu'ils étoient pris en flagrant délit : j'avois pour cela pluſieurs raiſons; je ne pouvois pas donner aux Soldats de garde un pouvoir de vie & de mort, dont ils ſeroient les maîtres de faire uſage quand ils le voudroient, & j'avois déja éprouvé qu'ils n'étoient que trop empreſſés à tuer légérement lorſqu'ils en avoient la permiſſion. Je ne croyois pas d'ailleurs que les vols que nous faiſoient les

les Otahitiens fuſſent des crimes dignes de mort; parce qu'on pend les voleurs en Angleterre, je ne penſai pas qu'on dût les fuſiller à Otahiti: c'eût été exécuter ſur les naturels du pays, une loi faite après coup; ils n'avoient point parmi eux de loi ſemblable, & il me ſembla que nous n'avions pas droit de la leur impoſer. En voulant jouir des avantages de la ſociété civile, ils n'ont pas comme nous accepté pour condition de s'abſtenir de vol ſous peine d'être puni de mort. Je ne voulois point les expoſer à nos armes à feu chargées de balles, & je ne me ſouciois pas trop qu'on tirât ſur eux ſeulement avec de la poudre. Le bruit de l'exploſion & la fumée les auroit d'abord allarmés, mais, dès qu'ils auroient vu qu'il ne leur en arrivoit point de mal, ils auroient peut-être mépriſé nos armes, & ils en ſeroient venus à des inſultes que nous aurions été forcés de repouſſer d'une maniere plus à craindre pour eux. Au contraire, en ne tirant jamais qu'a balle, nous pouvions les maintenir dans la crainte qu'ils avoient de nos armes à feu, & nous mettre à l'abri de leurs outrages. Il ſurvint alors un incident que je regardai comme un expédient favorable à mon deſſein. Une vingtaine de leurs pirogues étoient venues près de nous chargées de poiſſon, je les fis ſaiſir ſur le champ & conduire dans la riviere derriere le Fort, & j'avertis tous les Otahitiens que nous allions les brûler, ſi on ne nous rendoit pas le fourgon & les autres choſes qu'ils avoient volées, depuis notre arrivée dans l'Iſle. Je haſardai de publier cette menace, quoique je ne fuſſe pas dans le deſſein de la mettre à exécution; je ne doutois pas qu'elle ne parvînt à ceux qui poſſédoient

ANN. 1769. Juin.

ANN. 1769. Juin.

les effets qu'on nous avoit dérobés, & que dans peu on ne nous les rapportât, puiſque tous les Otahitiens y étoient intéreſſés. J'en fis la liſte; elle étoit compoſée principalement du fourgon, du fuſil, qui avoit été pris au Soldat de marine, lorſque l'Otahitien fut tué: des piſtolets & des habits que M. Banks avoit perdus à *Atahourou*, d'une épée qui appartenoit à un de nos bas Officiers, & du tonneau. Sur le midi on rendit le fourgon, & ils firent de vives inſtances pour que je relâchaſſe les pirogues; mais je m'en tins toujours à mes premieres conditions. Le lendemain, 15, vint, & on ne rapporta rien de plus; ce qui me ſurprit beaucoup, car les Inſulaires étoient dans le plus grand embarras pour leur poiſſon qui alloit ſe gâter dans peu de tems. Je fus donc réduit à l'alternative déſagréable de relâcher les pirogues contre ce que j'avois déclaré ſolemnellement & en public, ou de les détenir au détriment de ceux qui étoient innocents, & ſans que nous en retiraſſions aucun profit. J'aviſai un expédient paſſager, je leur permis de prendre le poiſſon; mais je retins toujours les pirogues: cette permiſſion produiſit de nouveaux déſordres & de nouvelles injuſtices; comme il n'étoit pas facile de diſtinguer à qui le poiſſon appartenoit en particulier, ceux qui n'y avoient point de droit profitèrent de la circonſtance & pillèrent les pirogues. Ils réitérèrent leurs ſollicitations pour que je renvoyaſſe ces bâtimens; j'avois alors les plus fortes raiſons de croire que les effets dérobés n'étoient pas dans l'Iſle, ou que ceux qui ſouffroient par la détention des pirogues, n'avoient pas aſſez d'influence ſur les voleurs pour les engager à abandonner

leur proie ; je me décidai enfin à les relâcher, très-mortifié du mauvais ſuccès de mon projet.

ANN. 1769. Juin.

IL arriva ſur ces entrefaites un autre accident qui fut ſur le point de nous brouiller avec les Indiens, malgré toutes les précautions que nous prenions pour entretenir la paix. J'envoyai à terre la chaloupe, afin d'en rapporter du leſt pour le vaiſſeau ; l'Officier qui la commandoit ne trouvant pas d'abord des pierres qui lui convînſſent, ſe mit à abattre quelques parties d'une muraille qui enfermoit un terrein où ils dépoſoient les os de leurs morts : les Otahitiens s'y oppoſèrent avec violence, & un meſſager revint aux tentes nous avertir qu'ils ne vouloient pas ſouffrir cette entrepriſe. M. Banks partit ſur le champ & termina bientôt la diſpute à l'amiable, en envoyant les gens de la chaloupe à la rivière, où l'on pouvoit raſſembler aſſez de pierres pour le leſtage du bâtiment, ſans offenſer les Naturels du pays. Il faut bien remarquer que ces Indiens paroiſſoient beaucoup plus jaloux de ce qu'on faiſoit aux morts qu'aux vivans. Ce fut le ſeul cas où ils osèrent nous réſiſter, & excepté dans une autre occaſion du même genre, ils n'ont jamais inſulté qui que ce ſoit parmi nous. M. Monkhouſe cueillant un jour une fleur ſur un arbre ſitué dans un de leurs enclos funéraires, un Otahitien qui l'apperçut, vint tout-à-coup par derrière lui & le frappa ; M. Monkhouſe ſaiſit ſon adverſaire ; mais deux autres Indiens approchèrent à l'inſtant, prirent notre Chirurgien par les cheveux, le forcèrent de lâcher leur compatriote, & s'enfuirent enſuite ſans lui faire d'autre violence.

ANN. 1769. Juin.

LE 19, nous retenions toujours les pirogues ; nous reçûmes le ſoir une viſite d'Obéréa, & nous fûmes très-ſurpris en voyant qu'elle ne nous rapportoit aucun des effets qu'on nous avoit volés, car elle ſavoit qu'elle étoit ſoupçonnée d'en avoir quelques-uns en garde. Elle dit, il eſt vrai qu'*Obadée* ſon favori, qu'elle avoit renvoyé & battu, les avoit emportés ; mais elle ſembloit ſentir qu'elle n'avoit pas droit d'être crue ſur ſa parole ; elle laiſſa voir les ſignes de crainte les plus marqués ; cependant elle les ſurmonta avec une réſolution ſurprenante, & elle nous fit de très-grandes inſtances pour que nous lui permîſſions de paſſer la nuit elle & ſa ſuite dans la tente de M. Banks. Nous ne voulûmes pas y conſentir, l'hiſtoire des habits volés étoit trop récente, & d'ailleurs la tente étoit déja remplie d'autres perſonnes. Aucun autre de nous ne fut diſpoſé à la recevoir, & elle coucha dans ſa pirogue très-mortifiée & très-mécontente.

LE lendemain, 20, dès le grand matin, elle revint au Fort avec ſa pirogue, & ce qui y étoit contenu, ſe remettant à notre pouvoir avec une eſpèce de grandeur d'ame qui excita notre étonnement & notre admiration. Afin d'opérer plus efficacement la réconciliation, elle nous préſenta un cochon & pluſieurs autres choſes, & entr'autres un chien. Nous avions appris que les Indiens regardent cet animal comme une nourriture plus délicate que le porc, & nous réſolûmes à cette occaſion de vérifier l'expérience. Nous remîmes le chien qui étoit très-gras à Tupia, qui ſe chargea d'être le boucher & le cuiſinier. Il le tua, en lui ſerrant

fortement avec ſes mains le nez & le muſeau, opération qui dura plus d'un quart-d'heure.

ANN. 1769. Juin.

PENDANT ce tems les Indiens firent un trou en terre d'environ un pied de profondeur, dans lequel on alluma du feu, & l'on y mit des couches alternatives de petites pierres & de bois pour le chauffer. Tupia tint pendant quelque tems le chien ſur la flamme, & en le raclant avec une coquille, tout le poil tomba comme s'il avoit été échaudé dans une eau bouillante. Il le fendit avec la même coquille, & en tira les inteſtins, qui furent envoyés à la mer, où ils furent lavés avec ſoin & mis dans des coques de noix de cocos, ainſi que le ſang qu'on avoit tiré du corps en l'ouvrant. On ôta le feu du trou lorſqu'il fut aſſez échauffé, & on mit au fond quelques-unes des pierres qui n'étoient pas aſſez chaudes pour changer la couleur de ce qu'elles touchoient; on les couvrit de feuilles vertes ſur leſquelles on plaça le chien avec ſes inteſtins; on étendit ſur l'animal une ſeconde couche de feuilles vertes & de pierres chaudes, & on boucha le creux avec de la terre. En moins de quatre heures on le r'ouvrit, on en tira l'animal très-bien cuit, & nous convînmes tous que c'étoit un excellent mêt. On ne donne point de viande aux chiens qu'on nourrit dans l'Iſle pour la table, mais ſeulement des fruits-à-pain, des noix de cocos, des ignames & d'autres végétaux; les Otahitiens apprêtent de la même manière toutes les chairs & poiſſons qu'ils mangent.

LE 21, nous reçûmes au Fort la viſite d'un chef, appellé *Oamo*, que nous n'avions pas encore vu, &

ANN. 1769. Juin.

pour qui les Naturels du pays avoient un reſpect extraordinaire ; il amenoit avec lui un enfant d'environ ſept ans & une jeune femme qui en avoit à-peu-près ſeize ; quoique l'enfant fût très en état de marcher, il étoit cependant porté ſur le dos d'un homme, ce que nous regardâmes comme une preuve de ſa dignité. Dès qu'on les apperçut de loin, Obéréa & pluſieurs autres Otahitiens qui étoient au fort, allèrent à leur rencontre après s'être découverts la tête & le corps juſqu'à la ceinture ; à meſure qu'il approchoit, tous les autres Indiens qui étoient aux environs du Fort, faiſoient la même cérémonie. Il eſt probable que découvrir ſon corps eſt dans ce pays un témoignage de reſpect ; & comme ils en laiſſent voir publiquement toutes les parties avec une égale indifférence, nous fûmes moins étonnés d'appercevoir *Oorattooa* ſe mettre nue de la ceinture en-bas : ce n'étoit peut-être qu'une autre politeſſe adaptée à des perſonnes d'un rang différent. Le Chef entra dans la tente, mais toutes nos prières ne purent pas engager la jeune femme à l'y ſuivre, quoiqu'elle parût refuſer contre ſon inclination. Les Naturels du pays étoient très-ſoigneux de l'en empêcher ; ils employoient preſque la force, lorſqu'elle étoit ſur le point de ſuccomber. Ils retenoient l'enfant en-dehors avec autant d'inquiétude ; le Docteur Solander le rencontrant à la porte, le prit par la main & l'introduiſit dans la tente avant que les Otahitiens s'en apperçuſſent, mais dès que d'autres Indiens qui y étoient déja le virent arriver, ils le firent ſortir.

Ces circonſtances excitèrent fortement notre curioſité ; nous nous informâmes de l'état de nos hôtes, & l'on nous dit qu'Oamo étoit le mari d'Obéréa ; qu'ils s'étoient ſéparés depuis long-tems d'un commun accord, & que la jeune femme & le petit garçon étoient leurs enfans. Nous apprîmes auſſi que l'enfant qui s'appelloit *Terridiri* étoit l'héritier préſomptif de la ſouveraineté de l'Iſle, que ſa ſœur lui étoit deſtinée pour femme, & qu'on différoit le mariage juſqu'à ce qu'il eût un âge convenable. Le Souverain actuel de l'Iſle étoit un fils de Whappaï, qu'on nommoit *Outou*, jeune homme dans l'âge de minorité, comme nous l'avons obſervé plus haut. Whappaï, Oamo & Tootahah étoient frères ; comme Whappaï, l'aîné des trois, n'avoit point d'autre enfant, qu'Outou, le fils d'Oamo ſon premier frère étoit l'héritier de la ſouveraineté. Il paroîtra peut-être étrange qu'un enfant ſoit Souverain pendant la vie de ſon père, mais, ſuivant la coutume du pays, il ſuccède au titre & à l'autorité de ſon père dès le moment de ſa naiſſance. On choiſit un Régent ; le père du nouveau Souverain conſerve ordinairement ſa place, à ce titre, juſqu'à ce que ſon fils ſoit en âge de gouverner par lui-même ; cependant on avoit dérogé à l'uſage dans ce cas, & la régence étoit tombée ſur Tootahah, oncle du petit Roi, parce qu'il s'étoit diſtingué dans une guerre. Oamo me fit ſur l'Angleterre & ſes habitans pluſieurs queſtions qui décéloient beaucoup de pénétration & d'intelligence.

Ann. 1769. Juin.

# CHAPITRE XV.

*Navigation autour de l'Iſle. Differens incidens dans cette expédition. Deſcription d'un lieu appellé* Moraï, *où les Otahitiens enterrent les os des morts & vont rendre un culte religieux.*

ANN. 1769. Juin. LE 26, ſur les trois heures du matin, je m'embarquai dans la pinaſſe, accompagné de M. Banks, pour faire le tour de l'Iſle & dreſſer une carte de ſes côtes & havres. Nous prîmes notre route vers l'Eſt, & à huit heures du matin nous allâmes à terre, dans un diſtrict appellé *Oahounue*, gouverné par *Ahio*, jeune chef, que nous avions vu ſouvent dans nos tentes, & qui voulut bien déjeûner avec nous. Nous y trouvâmes auſſi deux autres Otahitiens de notre connoiſſance, *Tituboalo* & *Hoona*, qui nous menèrent dans leurs maiſons, près deſquelles nous rencontrâmes le corps de la vieille femme dont M. Banks avoit ſuivi le convoi. Cette habitation avoit paſſé par héritage de la défunte à *Hoona*, & comme il étoit pour cela néceſſaire que le cadavre y fût placé, on l'avoit tiré du lieu où il avoit été dépoſé par le convoi pour l'y tranſporter. Nous allâmes à pied vers le havre *Ohidea* où mouilla M. de Bougainville. Les Naturels du pays nous montrèrent l'endroit où il avoit dreſſé ſes tentes & le ruiſſeau qui lui ſervit d'aiguade ; nous n'y reconnûmes

reconnûmes pourtant d'autres veſtiges de ſon ſéjour que les trous, où les piquets de tentes avoient été plantés & un morceau de pot caſſé. Nous vîmes *Oretté*, chef, qui étoit ſon principal ami, & dont le frère *Outorrou* s'embarqua ſur la *Boudeuſe*. ANN. 1769. Juin.

CE havre eſt ſitué au côté occidental d'une grande baie, & ſous l'abri d'une petite Iſle appellée *Boourou*, voiſine d'une autre qu'on nomme *Taawirrii*; la coupure dans les récifs eſt très-grande, mais l'abri n'eſt pas trop bon pour les vaiſſeaux.

APRÈS que nous eûmes examiné cet endroit, nous rentrâmes dans la pinaſſe qui nous ſuivoit; nous tâchâmes d'engager Tituboalo à venir avec nous à l'autre côté de la baie, mais il ne voulut point y conſentir, il nous conſeilla même de n'y pas aller; il nous dit que ce canton étoit habité par un peuple qui n'étoit pas ſujet de Tootahah, & qui nous maſſacreroit ainſi que lui. On imagine bien que cette nouvelle ne nous fit pas abandonner notre entrepriſe. Nous chargeâmes ſur le champ nos armes à feu à balles, & Tituboalo qui comprit que cette précaution nous rendoit formidables, conſentit alors à être de notre expédition.

APRÈS avoir vogué juſqu'au ſoir, nous parvînmes à une langue baſſe de terre ou iſthme placé au fond de la baie, & qui partage l'Iſle en deux péninſules dont chacune forme un diſtrict ou gouvernement entièrement indépendant l'un de l'autre. Du port Royal où le vaiſſeau étoit à l'ancre, la côte porte E. $\frac{1}{4}$ S. E. & E. S. E. dans un eſpace de dix milles, enſuite S.

ANN. 1769. Juin.

¼ S. E., & S. dans un autre eſpace de onze milles juſqu'à l'iſthme. Dans la première direction, la côte eſt en général plate, mais le reſte eſt couvert de chaînes de rochers qui forment pluſieurs bons havres, avec un mouillage ſûr par 16, 18, 20 & 24 braſſes, où il y a d'ailleurs tout ce qui eſt néceſſaire à l'ancrage d'un bâtiment. Comme nous n'étions pas encore entrés dans le pays de notre ennemi, nous réſolûmes de paſſer la nuit à terre; nous débarquâmes & nous trouvâmes peu de maiſons, mais nous vîmes pluſieurs doubles pirogues dont nous connoiſſions les maîtres, qui nous donnèrent à ſouper & un logis. M. Banks dut le ſien à Ooratooa, la femme qui lui avoit fait ſes complimens au Fort d'une manière ſi ſingulière.

LE 27 au matin, nous examinâmes le pays; c'eſt une plaine marécageuſe d'environ deux milles au travers de laquelle les Indiens portent leurs canots juſqu'à l'autre côté de la baie. Nous nous préparâmes alors à continuer notre route vers le canton que Tituboalo appelloit l'autre royaume. Il nous dit qu'on nommoit *Tiarrabou* ou *Otahiti-Eté* cette partie de l'Iſle, & *Waheatua* le chef qui y gouvernoit. Nous apprîmes auſſi à cette occaſion que la péninſule où nous avions dreſſé nos tentes s'appelloit *Opoureonu* ou *Otahiti-Nue*. Tituboalo ſembloit avoir plus de courage que la veille; il ne répéta plus que le peuple de *Tiarrabou* nous tueroit, mais il aſſura que nous ne pourrions pas y acheter des proviſions; effectivement depuis notre départ du Fort, nous n'avions point vu de fruits-à-pain.

Nous fîmes quelques milles en mer, & nous débarquâmes dans un diſtrict qui étoit le domaine d'un chef appellé *Maraitata*, » le tombeau des hommes « & dont le père ſe nommoit *Paahairedo* » le voleur de pirogues «. Quoique ces noms paruſſent confirmer ce que Tituboalo nous avoit dit, nous reconnûmes bientôt qu'il s'étoit trompé. Le père & le fils nous reçurent avec toute l'honnêteté poſſible, ils nous donnèrent des rafraîchiſſemens, & après quelque délai, ils nous vendirent un gros cochon pour une hache. Une foule d'Indiens ſe raſſemblèrent autour de nous, & nous n'en vîmes que deux de notre connoiſſance. Nous ne remarquâmes parmi eux aucunes des quincailleries ou autres marchandiſes de notre vaiſſeau, nous vîmes cependant pluſieurs effets qui venoient d'Europe. Nous trouvâmes dans une des maiſons deux boulets de douze livres, dont l'un étoit marqué de la large flèche d'Angleterre, quoique les Indiens nous diſſent qu'ils les avoient reçus des vaiſſeaux qui étoient à la rade dans le havre de *Bougainville*.

ANN. 1769. Juin.

Nous marchâmes à pied juſqu'au diſtrict qui dépendoit immédiatement de *Waheatua*, principal chef ou roi de la Péninſule. Waheatua avoit un fils, mais nous ne ſavons pas ſi, ſuivant la coutume d'*Opoureonu*, il adminiſtroit le gouvernement comme régent ou en ſon propre nom. Ce diſtrict eſt compoſé d'une grande & fertile plaine arroſée par une rivière que nous fûmes obligés de paſſer dans une pirogue. Les Indiens qui nous ſuivoient, aimèrent mieux la traverſer à la nage, & ils ſe jettèrent à l'eau comme

ANN. 1769. Juin.

une meute de chiens. Nous ne vîmes dans cet endroit aucune maiſon qui parût habitée, mais ſeulement les ruines de pluſieurs grandes caſes. Nous tirâmes le long de la côte qui forme une baie, appellée *Oaitipeha*, & enfin nous trouvâmes le chef aſſis près de quelques pavillons de petites pirogues, ſous leſquelles nous ſuppoſâmes que lui & ſes gens paſſoient la nuit : c'étoit un vieillard maigre dont les ans avoient blanchi la barbe & les cheveux, il avoit avec lui une jolie femme d'environ vingt-cinq ans, & qui ſe nommoit *Toudidde ;* nous avions ſouvent entendu parler de cette femme, & ce qu'on nous a dit, ainſi que ce que nous en avons vu nous a fait penſer que c'étoit l'Obéréa de cette Péninſule. Les récifs qui ſont le long de la côte, forment entre cet endroit & l'iſthme des havres où les vaiſſeaux pourroient être en parfaite ſûreté. La terre porte S. S. E., & S. juſqu'à la partie S. E. de l'Iſle. *Tearée*, le fils de Waheatua de qui nous avions acheté un cochon nous accompagnoit ; le pays que nous parcourûmes ſembloit être plus cultivé que le reſte de l'Iſle, les ruiſſeaux couloient par-tout dans des lits étroits de pierre, & les endroits de la côte baignés par la mer, paroiſſoient auſſi couverts de pierres. Les maiſons ne ſont ni vaſtes, ni en grande quantité ; mais les pirogues qui étoient amarrées le long de la côte étoient innombrables ; elles étoient plus grandes & mieux faites que toutes celles que nous avions vues juſqu'alors, l'arrière étoit plus haut, la longueur du bâtiment plus conſidérable, & les pavillons ſoutenus par des colonnes. Preſque à chaque pointe de la côte, il y avoit un bâtiment ſépulchral ; nous en vîmes

ANN. 1769. Juin.

auſſi pluſſieurs dans l'intérieur des terres : ils étoient de la même forme que ceux d'*Opoureonu*, mais plus propres, mieux entretenus, & décorés de pluſieurs planches qu'on avoit dreſſées debout, & ſur leſquelles on avoit ſculpté différentes figures d'oiſeaux & d'hommes. Ils avoient repréſenté, ſur l'une de ces planches, un coq peint en rouge & jaune pour imiter le plumage de cet animal, nous en vîmes auſſi où il y avoit des portraits groſſiers d'hommes élevés les uns ſur la tête des autres. Nous n'apperçûmes pas un ſeul fruit-à-pain dans ce canton, quoiqu'il ſoit fertile & cultivé ; les arbres étoient entiérement ſtériles, & il nous parut que les habitans ſe nourriſſoient principalement de noix aſſez reſſemblantes à une châtaigne, & qu'ils appellent *Ahée*.

LORSQUE nous fûmes fatigués de marcher à pied, nous appellâmes la chaloupe. Les Indiens Tituboalo & Tuahow n'étoient plus avec nous. Nous conjecturâmes qu'ils étoient reſtés par-derriere chez Waheatua, attendant que nous irions les y rejoindre, en conſéquence d'une promeſſe qu'ils nous avoient arrachée, mais il ne fut pas en notre pouvoir de la remplir.

TEAREÉ, cependant, & un autre Otahitien s'embarquèrent avec nous, nous allâmes juſques vis à-vis une petite Iſle appellée *Otooraeite* ; il étoit nuit alors, nous réſolumes de débarquer, & nos Indiens nous conduiſirent dans un endroit où ils dirent que nous pourrions coucher ; c'étoit une maiſon déſerte, près de laquelle il y avoit une petite anſe où le bateau pouvoit être en ſûreté. Nous manquions de

ANN. 1769. Juin.

proviſions, parce que, depuis notre départ, nous en avions trouvé très-peu. M. Banks alla tout de ſuite dans les bois pour voir s'il étoit poſſible de nous en procurer. Comme il faiſoit très-ſombre, il ne rencontra perſonne & ne trouva qu'une caſe inhabitée; il ne rapporta qu'un fruit-à-pain, & la moitié d'un autre & quelques ahées. Nous les joignîmes à un ou deux canards & un petit nombre de corlieux que nous avions, nous en fîmes notre ſouper aſſez abondant mais déſagréable, faute de pain dont nous avions négligé de nous pourvoir, eſpérant trouver des fruits-à-pain. Nous nous logeâmes ſous le pavillon d'une pirogue appartenant à Tearée qui nous accompagnoit.

LE lendemain matin, 28, après avoir fait une autre tentative inutile pour nous procurer des proviſions, nous dirigeâmes notre marche autour de la pointe S. E. de l'Iſle, qui n'eſt couverte par aucun récif, mais ouverte à la mer, & où la côte eſt formée par le pied des collines. La côte de la partie la plus méridionale de l'Iſle eſt couverte d'un récif, & la terre y eſt très-fertile. Nous fîmes cette route en partie à pied & le reſte du tems dans le bateau; lorſque nous eûmes parcouru environ trois milles, nous arrivâmes à un endroit où nous vîmes pluſieurs grandes pirogues & un certain nombre d'Otahitiens, & nous fûmes agréablement ſurpris de trouver que nous les connoiſſions très-particulièrement. Nous achetâmes avec beaucoup de difficulté quelques noix de cocos, nous nous rembarquâmes enſuite, emmenant avec nous Tuahow, un des Indiens qui nous avoit attendu chez Waheatua &

qui nous étoit venu rejoindre la veille bien avant dans la nuit.

ANN. 1769. Juin.

LORSQUE nous fûmes en travers de l'extrémité S. E. de l'Iſle, nous allâmes à terre par le conſeil de notre guide Indien, qui nous dit que le pays étoit riche & fertile. Le chef, nommé *Mathiabo*, vint bientôt près de nous, mais il parut ignorer totalement la manière dont nous commerçions. Cependant ſes ſujets nous apportèrent quantité de noix de cocos, & environ vingt fruits-à-pain. Nous achetâmes le fruit-à-pain très-cher, mais le chef nous vendit un cochon pour une bouteille de verre, qu'il préféra à toutes les autres marchandiſes que nous pouvions lui donner. Il poſſédoit une oie & une dinde que le *Dauphin* avoit laiſſées dans l'Iſle; ces deux animaux étoient extraordinairement gras & ſi bien apprivoiſés qu'ils ſuivoient par-tout les Indiens qui les aimoient paſſionnément.

NOUS vîmes dans une grande caſe de ce voiſinage un ſpectacle tout-à-fait nouveau pour nous. Il y avoit à l'un des bouts une planche en demi-cercle, à laquelle pendoient quinze mâchoires d'hommes; elles nous ſemblèrent fraîches & avoient toutes leurs dents. Un coup-d'œil ſi extraordinaire excita fortement notre curioſité; nous fîmes pluſieurs recherches; mais alors nous ne pûmes rien apprendre, le peuple ne vouloit pas ou ne pouvoit pas nous entendre.

QUAND nous quittâmes cet endroit, le chef *Mathiabo* demanda permiſſion de nous accompagner, & nous y conſentimes volontiers: il paſſa le reſte de la

ANN. 1769. Juin.

journée avec nous, & il nous fut très-utile en nous ſervant de pilote ſur les bas-fonds. Sur le ſoir, nous entrâmes dans la baie du côté N. O. de l'Iſle, qui répond à celui du S. E., de maniere que l'iſthme partage l'Iſle, comme je l'ai déja obſervé. Après que nous eûmes côtoyé les deux tiers de cette baie, nous nous décidâmes à aller paſſer la nuit à terre. Nous vîmes à quelque diſtance une grande maiſon, que *Mathiabo* nous dit appartenir à un de ſes amis; bientôt après pluſieurs pirogues vinrent à notre rencontre; elles avoient à bord pluſieurs femmes très-belles qui, par leur maintien, ſembloient avoir été envoyées pour nous ſolliciter à deſcendre. Comme nous avions déja réſolu de coucher dans cet endroit, leurs invitations étoient preſque ſurperflues; nous trouvâmes que la maiſon appartenoit au chef du diſtrict nommée *Wiverou;* il nous reçut très-amicalement, & ordonna à ſes gens de nous aider à apprêter nos proviſions, dont nous avions alors une aſſez bonne quantité. Lorſque notre ſouper fut prêt, on nous conduiſit dans la partie de la maiſon où Wiverou étoit aſſis. Mathiabo ſoupa avec nous, & Wiverou faiſant venir des aliments en même-tems; nous fîmes notre repas d'une maniere très-ſociable & avec beaucoup de bonne-humeur. Dès qu'il fut fini, nous demandâmes où nous coucherions, & on nous montra un endroit de la maiſon qui nous étoit deſtiné pour cela. Nous envoyâmes alors chercher nos manteaux, M. Banks ſe deshabilla comme à ſon ordinaire; mais après ce qui lui étoit arrivé à *Atahourou*, il eut la précaution de faire porter ſes habits au bateau, ſe propoſant de ſe couvrir avec une pièce

pièce d'étoffe d'*Otahiti*. Mathiabo s'appercevant de ce que nous faiſions, prétendit qu'il avoit auſſi beſoin d'un manteau; comme il s'étoit très-bien comporté à notre égard, & qu'il nous avoit rendu quelques ſervices, nous ordonnâmes qu'on en apportât un pour lui. Nous nous couchâmes en remarquant que Mathiabo n'étoit pas avec nous; nous crûmes qu'il étoit allé ſe baigner, comme ces Indiens ont la coutume de le faire avant de dormir. A peine avions-nous attendu quelques inſtans, qu'un Otahitien, que nous ne connoiſſions pas, vint dire à M. Banks que Mathiabo & le manteau avoient diſparu. Ce chef avoit tellement gagné notre confiance, que nous ne crûmes pas d'abord ce rapport; mais Tuahow notre Indien le confirma bientôt, & nous reconnûmes qu'il n'y avoit point de tems à perdre. Nous ne pouvions pas eſpérer de rattraper le voleur, ſans le ſecours des Indiens qui étoient autour de nous; M. Banks ſe leva promptement, leur raconta le délit, & les chargea de recouvrer le manteau; &, afin que ſa demande fît plus d'impreſſion, il montra un de ſes piſtolets de poche qu'il portoit toujours avec lui. La vue du piſtolet allarma toute l'aſſemblée, &, au lieu de nous aider à pourſuivre le voleur, ou retrouver ce qui avoit été pris, les Indiens s'enfuirent en grande précipitation; nous ſaiſimes pourtant un d'entr'eux qui s'offrit alors à diriger nos pas du côté du voleur. Je partis avec M. Banks; & quoique nous couruſſions, pendant tout le chemin, l'allarme nous avoit déja précédé, & dix minutes après nous rencontrâmes un homme qui rapportoit le manteau que Mathiabo, pénétré de

ANN. 1769. Juin.

ANN. 1769. Juin.

frayeur, avoit abandonné : nous ne voulumes pas le pourſuivre plus longtems, & il s'échappa. En revenant nous trouvâmes entiérement déſerte la maiſon qui étoit remplie auparavant de deux ou trois cens perſonnes. Les Indiens s'appercevant bientôt que nous n'avions du reſſentiment que contre Mathiabo, le chef Wiverou, ſa femme & pluſieurs autres ſe rapprochèrent & logèrent dans le même endroit que nous pendant la nuit. Nous étions cependant deſtinés à une nouvelle ſcène de trouble & d'inquiétude ; notre Sentinelle nous donna l'allarme ſur les cinq heures du matin, & nous apprit qu'on avoit pris le bateau. Il dit qu'il l'avoit vu amarré à ſon grappin une demi-heure auparavant, mais qu'en entendant enſuite le bruit des rames, il avoit regardé s'il y étoit encore, & qu'il ne l'avoit pas apperçu. Nous nous levâmes promptement à cette triſte nouvelle, & nous courûmes au bord de l'eau. Les étoiles brilloient & la matinée étoit claire ; la vue s'étendoit fort loin, mais nous n'apperçûmes point de bateau. Nous étions dans une ſituation capable de juſtifier les plus terribles craintes, il faiſoit calme tout plat, il étoit impoſſible de ſuppoſer que le bateau s'étoit détaché de ſon grappin ; nous avions de fortes raiſons d'appréhender que les Indiens ne l'euſſent attaqué, & que, profitant du ſommeil de nos gens, ils n'euſſent réuſſi dans leur entrepriſe. Nous n'étions que quatre, nous n'avions qu'un fuſil & deux piſtolets de poches chargés, mais ſans aucune proviſion de balles ni de poudre. Nous reſtâmes long-tems dans cet état d'anxiété & de détreſſe, attendant à tout moment que les Indiens fondroient ſur nous, lorſque nous vîmes

revenir le bateau qui avoit été chaſſé par la marée ; nous fûmes confus & ſurpris de n'avoir pas fait attention à cette circonſtance.

ANN. 1769. Juin.

DÈS que le bateau fut de retour, nous déjeûnâmes & quittâmes bien vîte ce canton, de peur qu'il ne nous arrivât quelqu'autre accident. Il eſt ſitué au côté ſeptentrional de *Tiarrabou*, péninſule S. E. d'*Otahiti*, à environ cinq milles au S. E. de l'iſthme ; on y trouve un havre grand & commode, & auſſi bon qu'aucun autre qui ſoit dans l'Iſle : la terre dans les environs eſt très-riche en productions. Quoique nous euſſions eu peu de communication avec ce diſtrict, les habitans nous reçurent par-tout amicalement, il eſt généralement fertile & peuplé, & autant que nous en pûmes juger dans un état plus floriſſant qu'*Opoureonu*, quoiqu'il n'ait pas plus du quart de ſon étendue.

NOUS débarquâmes enſuite dans le dernier diſtrict de *Tiarrabou*, qui étoit gouverné par un chef appellé *Omoé*. Omoé bâtiſſoit une maiſon, il avoit très-grande envie de ſe procurer une hache, qu'il auroit achetée volontiers au prix de tout ce qu'il poſſédoit. Malheureuſement pour lui & pour nous, nous n'en avions pas une dans le bateau. Nous lui offrimes de commercer avec des cloux, mais il ne voulut rien nous donner en échange de cette marchandiſe. Nous nous rembarquâmes, mais le chef n'abandonnant pas tout eſpoir d'obtenir de nous quelque choſe qui pût lui être utile, nous ſuivit dans une pirogue avec ſa femme *Whanno-Ouda*. Quelque tems après, nous les prîmes dans notre bateau, & lorſque nous eûmes vogué l'eſ-

ANN. 1769. Juin.

pace d'une lieue, ils demandèrent que nous les miſſions à terre ; nous les ſatisfîmes ſur le champ, & nous rencontrâmes quelques-uns de leurs ſujets qui apportoient un très-gros cochon. Nous étions auſſi empreſſés d'avoir cet animal, qu'Omoé l'étoit d'acquérir la hache, & certainement il valoit bien la meilleure de celles que nous avions dans le vaiſſeau. Nous trouvâmes un expédient, nous dîmes à l'Otahitien que s'il vouloit amener ſon cochon au Fort à *Matavaï*, nom indien de la baie de *Port-Royal*, nous lui donnerions une grande hache, & par-deſſus le marché un clou pour ſa peine. Après avoir délibéré avec ſa femme ſur cette propoſition, il y conſentit ; & il nous remit une grande pièce d'étoffe de ſon pays, pour gage qu'il rempliroit la convention, ce qu'il ne fit pourtant pas.

NOUS vîmes à cet endroit une curioſité ſinguliere, c'étoit la figure d'un homme groſſiérement faite d'oſier, mais qui n'étoit point mal deſſinée ; elle avoit plus de ſept pieds de haut, & elle étoit trop groſſe d'après cette proportion. La carcaſſe étoit entiérement couverte de plumes blanches, dans les parties où ils laiſſent à leur peau ſa couleur naturelle, & noires dans celles où ils ont coutume de ſe peindre ; on avoit formé des eſpèces de cheveux ſur la tête, & quatre protubérances, trois au front & une par-derriere, que nous aurions nommées des cornes, mais que les Indiens décoroient du nom de *Tate-Eté*, petits hommes. Cette figure s'appelloit *Manioe*, & on nous dit qu'elle étoit ſeule dans ſon eſpèce à *Otahiti*. Ils

entreprirent de nous expliquer à quoi elle ſervoit, & quel avoit été leur but en la faiſant, mais nous ne connoiſſions pas aſſez leur langue pour les entendre. Nous apprîmes dans la ſuite que c'étoit une repréſentation de *Mauwe*, un de leurs *Eatuas* ou dieux de la ſeconde claſſe. ANN. 1769. Juin.

APRÈS avoir arrangé nos affaires avec Omoé, nous nous mîmes en marche pour retourner au fort, & nous atteignîmes bientôt *Opoureonu*, la Péninſule N. O. Nous parcourûmes quelques milles, & nous allâmes encore à terre ; nous n'y vîmes rien digne de remarque qu'un lieu de dépôt pour les morts ſinguliérement décoré. Le pavé étoit extrêmement propre, & on y avoit élevé une pyramide d'environ cinq pieds de haut, entiérement couverte des fruits de deux plantes qui ſont particulieres à Otahiti. Il y avoit près de la pyramide une petite figure de pierre groſſiérement travaillée ; c'eſt le ſeul exemple de ſculpture en pierre que nous ayons apperçu chez ces peuples ; les Indiens paroiſſoient y mettre un grand prix, car ils l'avoient revêtue d'un hangar fait exprès, pour la mettre à l'abri des injures du tems.

NOTRE bateau paſſa dans le ſeul havre qui ſoit propre pour un mouillage ſur la côte méridionale d'*Opoureonu*. Il eſt ſitué à environ cinq milles à l'Oueſt de l'iſthme, entre deux petites Iſles qui giſent près du rivage, & qui ſont éloignées l'une de l'autre à peu près d'un mille ; le fond y eſt bon par 11 ou 12 braſſes d'eau. Nous étions près du diſtrict appellé *Paparra*, qui appartenoit à Oamo & Obéréa nos amis, & nous

ANN. 1769. Juin.

nous propoſions d'y coucher. Lorſque nous allâmes à terre, une heure avant la nuit, ils étoient abſents; ils avoient quitté leur habitation, pour aller nous rendre viſite au fort. Nous ne changeâmes pas pour cela de projet; nous choiſimes pour logis la maiſon d'Obéréa qui, quoique petite, étoit très-propre : il n'y avoit d'autre habitant que ſon pere, qui nous reçut de maniere à nous faire penſer que nous étions les bien venus. Nous voulûmes profiter du peu de jour qui reſtoit; nous allâmes à une pointe de terre, ſur laquelle nous avions vu de loin, des arbres qu'ils appellent *Etoa*, & qui diſtinguent ordinairement les lieux où ils enterrent les os de leurs morts; ils donnent le nom de *Morai* à ces cimetieres, qui ſont auſſi des lieux où ils vont rendre un culte religieux. Nous fûmes bientôt frappés de la vue d'un énorme bâtiment qu'on nous dit être le *Morai* d'Oamo & d'Obéréa, & le principal morceau d'architecture qui fût dans l'Iſle: c'étoit une fabrique de pierre élevée en pyramide, ſur une baſe en quarré long, de deux cents ſoixante-ſept pieds de long & de quatre-vingt-ſept de large; elle étoit conſtruite comme les petites élévations pyramidales, ſur leſquelles nous plaçons quelquefois la colonne d'un cadran ſolaire & dont chaque côté eſt en forme d'eſcalier; les marches des deux côtés étoient plus larges que celles des bouts, de ſorte que l'édifice ne ſe terminoit pas en parallélograme comme la baſe, mais en un faîte reſſemblant au toît de nos maiſons. Nous comptâmes onze rampes élevées chacune de 4 pieds, ce qui donne 44 pieds pour la hauteur du bâtiment. Chaque marche étoit compoſée d'un rang de

morceaux de corail blanc, taillés & polis proprement. Le reſte de la maſſe (car il n'y avoit point de cavité dans l'intérieur) conſiſtoit en cailloux ronds qui, par la régularité de leur forme, ſembloient avoir été travaillés. Quelques-unes des pierres de corail étoient très-grandes, nous en meſurâmes une qui avoient trois pieds & demi de long & deux & demi de large. La baſe étoit de pierres de roche taillées auſſi en quarré; une d'elles avoit à peu près quatre pieds ſept pouces de long, & deux pieds quatre pouces de largeur. Nous fûmes étonnés de voir une pareille maſſe conſtruite ſans inſtruments de fer pour tailler les pierres, & ſans mortier pour les joindre. La ſtructure en étoit auſſi compacte & auſſi ſolide qu'auroit pu la faire un Maçon d'Europe; ſeulement les marches du côté le plus long n'étoient pas parfaitement droites, elles formoient au milieu une eſpèce de creux, de ſorte que toute la ſurface d'une extrémité à l'autre, ne préſentoit point une ligne droite, mais une ligne courbe. Comme nous n'avions point vu de carriere dans le voiſinage, les Otahitiens avoient dû apporter les pierres de fort loin; & ils n'ont pour tranſporter les fardeaux que le ſecours de leurs bras. Ils avoient ſans doute auſſi tiré le corail de deſſous l'eau, quoiqu'il y en ait dans la mer en grande abondance, il eſt toujours au moins à la profondeur de trois pieds. Ils n'avoient pu tailler les pierres de rocher & le corail, qu'avec des inſtruments de même matiere, ce qui eſt un ouvrage d'un travail incroyable: il leur étoit plus facile de les polir; ils ſe ſervent pour cela d'un ſable de corail dur, qu'on trouve par-tout ſur les côtes de

ANN. 1769. Juin.

ANN. 1769. Juin.

la mer. Il y avoit au milieu du ſommet de cette maſſe une figure d'oiſeau ſculptée en bois, & près de celle-ci un autre figure briſée de poiſſon ſculptée en pierre. Toute cette pyramide faiſoit partie d'une place ſpacieuſe preſque quarrée, dont les grands côtés avoient trois cents ſoixante pieds de long, & les deux autres trois cents cinquante-quatre : la place étoit environnée de murailles & pavée de pierres plates dans toute ſon étendue ; il y croiſſoit, malgré le pavé, pluſieurs des arbres qu'ils appellent *Etoa*, & des planes. A environ cent verges à l'Oueſt de ce bâtiment, il y avoit une eſpèce de cour pavée, où l'on trouvoit pluſieurs petites plateformes élevées ſur des colonnes de bois, de ſept pieds de hauteur. Les Otahitiens les nomment *Ewattas*. Il nous parut que c'étoient des eſpèces d'autels, parce qu'ils y plaçoient des proviſions de toute eſpèce en offrande à leurs dieux. Nous avons vu depuis ſur ces autels des cochons tout entiers, & nous y avons trouvé des crânes de plus de cinquante de ces animaux, outre ceux d'un grand nombre de chiens.

L'OBJET principal de l'ambition de ces peuples eſt d'avoir un magnifique *Morai*, celui-ci étoit un monument frappant du rang & du pouvoir d'Obéréa. Nous avons déja remarqué que nous ne la trouvâmes pas revêtue de l'autorité qu'elle exerçoit lors du voyage du *Dauphin ;* nous en ſavons à préſent la raiſon. En allant de ſa maiſon au Morai, le long de la côte de la mer, nous apperçûmes par-tout ſous nos pieds, une multitude d'oſſements humains, ſur-tout de côtes & de vertèbres : nous demandâmes l'explication d'un ſpectacle

ſi étrange, & l'on nous dit que dans le dernier mois de *Owarahew*, qui répond au mois de Décembre 1768, quatre ou cinq mois avant notre arrivée; le peuple de *Tiarrabou*, péninſule S. E. d'*Otahiti*, avoit fait une deſcente dans cet endroit, & tué un grand nombre d'habitans, dont nous voyions les os ſur le rivage; que dans cette occaſion Obéréa & Oamo, qui adminiſtroit alors le gouvernement de l'Iſle pour ſon fils, s'étoient enfuis dans les montagnes; que les vainqueurs avoient brûlé toutes les maiſons qui étoient très-grandes, & emmené les cochons & les autres animaux qu'ils avoient pu trouver. Nous apprîmes auſſi que le dindon & l'oie que nous avions vus chez Mathiabo, le voleur de manteaux, étoient au nombre des dépouilles; cette hiſtoire expliqua pourquoi nous les avions trouvés chez un peuple avec qui le *Dauphin* n'avoit point eu de communication, ou du moins fort peu. Lorſque nous dîmes que nous avions vu à *Tiarrabou* des mâchoires d'hommes ſuſpendues à une planche dans une longue maiſon, on nous répondit que les conquérants les avoient emportées comme des trophées de leur victoire. Les Otahitiens font parade des mâchoires de leurs ennemis, ainſi que les naturels de l'Amérique Septentrionale portent en triomphe les chevelures des hommes qu'ils ont tués.

ANN. 1769. Juin.

DÈS que nous eûmes ſatisfait notre curioſité, nous retournâmes à notre quartier, & nous y paſsâmes la nuit tranquillement & dans une parfaite ſécurité. Le lendemain au ſoir, 20, nous arrivâmes à *Atahourou*, lieu de réſidence de Tootahah notre ami, où l'on avoit

ANN. 1769. Juin.

volé nos habits, la derniere fois que nous y avions couché. Cette aventure parut oubliée de notre côté & du ſien. Les Indiens nous reçurent avec beaucoup de plaiſir, il nous donnèrent un bon ſouper & un logis où nous ne perdîmes rien, & où perſonne ne nous inquiéta.

LE premier Juillet, nous retournâmes au Fort à *Matavai*, après avoir fait le tour de l'Iſle, que nous trouvâmes d'environ trente lieues, en y comprenant les deux péninſules. Nous nous plaignîmes alors de manquer de fruit-à-pain, mais les Indiens nous aſſurèrent que la récolte de la derniere ſaiſon étoit preſque épuiſée, & que les fruits que nous avions vu ſur les arbres ne ſeroient pas mangeables avant trois mois ; ce qui nous fit concevoir pourquoi nous en avions trouvé ſi peu dans notre voyage.

PENDANT que le fruit-à-pain mûrit dans les plaines, les Otahitiens tirent quelques ſecours des arbres qu'ils ont plantés ſur les collines, afin d'avoir des alimens dans tous les tems ; mais la quantité n'en eſt pas ſuffiſante pour prévenir la diſette. Ils ſe nourriſſent alors de la pâte aigrelette qu'ils appellent *Mahie*, de fruits du plane ſauvage & de noix d'ahée, qui ſont en maturité ; à moins que les fruits-à-pain ne mûriſſent quelquesfois plutôt, je ne puis pas expliquer pourquoi le *Dauphin*, qui étoit dans l'Iſle à la même ſaiſon que nous, y en trouva une ſi grande abondance ſur les abres.

LES Indiens nos amis ſe raſſembloient en foule

autour de nous, dès que nous fûmes de retour, & aucun ne s'approchoit les mains vuides. Quoique j'euſſe réſolu de rendre les pirogues détenues à ceux qui en étoient les propriétaires, on ne l'avoit pas encore fait; les Otahitiens les redemandèrent de nouveau, & enfin je les relâchai. Je ne puis m'empêcher de remarquer à cette occaſion, que ces peuples pratiquent de petites fraudes les uns envers les autres avec une mauvaiſe foi réfléchie, qui me donna beaucoup plus mauvaiſe opinion de leur caractère, que les vols qu'ils commettoient en ſuccombant aux tentations violentes qui les ſollicitoient à s'approprier nos métaux & les productions de nos arts, qui ont pour eux un prix ineſtimable.

ANN. 1769. Juin.

PARMI ceux qui s'adreſsèrent à moi pour me prier de relâcher leur pirogue, il y avoit un certain *Pottatow*, homme de quelque importance que nous connoiſſions tous: j'y conſentis, ſuppoſant que une d'elles lui appartenoit, ou qu'il la réclamoit en faveur d'un de ſes amis; il alla en conſéquence ſur le rivage s'emparer d'une des pirogues, qu'il commençoit à emmener à l'aide de ſes gens. Cependant les véritables propriétaires du bateau vinrent bientôt le redemander; &, ſoutenus par les autres Indiens, ils lui reprochèrent à grands cris qu'il voloit leur bien, & ils ſe mirent en devoir de reprendre la pirogue par force. *Pottatow* demanda à être entendu, & dit, pour ſa juſtification, que la pirogue avoit appartenu, il eſt vrai, à ceux qui la réclamoient, mais que je l'avois confiſquée & la lui avois vendue pour un cochon. Ces mots terminèrent

ANN. 1769. Juin.

toutes les clameurs ; les propriétaires ſachant qu'ils ne pouvoient pas appeller de mon autorité, ſouſcrivoient à ce qu'avoit dit le voleur ; & il auroit profité de ſa proie, ſi quelques-uns de nos gens ne m'étoient pas venu rendre compte de la diſpute qu'ils avoient entendu. J'ordonnai ſur le champ qu'on détrompât les Indiens ; les légitimes propriétaires reprirent leur pirogue, & *Pottatow* ſentit ſi bien ſon crime, que ni lui ni ſa femme, qui étoit complice de ſa friponnerie, n'osèrent de longtems nous regarder en face.

# CHAPITRE XVI.

*Expédition de M. Banks pour ſuivre le cours de la Rivière. Veſtiges d'un Feu ſouterrain. Préparatifs pour quitter l'Iſle. Ce que nous dit Tupia ſur* Otahiti *& les environs.*

LE 3, dès le grand matin, M. Banks, accompagné de quelques Otahitiens qui lui ſervoient de guides, partit pour ſuivre le cours de la riviere, en remontant la vallée d'où elle ſort, & voir juſqu'où ſes bords étoient habités. Ils rencontrèrent, dans les ſix premiers milles de chaque côté de la riviere, des maiſons qui n'étoient pas éloignées les unes des autres; la vallée avoit par-tout environ quatre cents verges de largeur entre les pieds des collines; on leur montra enſuite une maiſon qu'on dit être la derniere de celles qu'ils verroient. ANN. 1769. Juillet.

LORSQU'ILS y arrivèrent, le Propriétaire leur offrit pour rafraîchiſſements des cocos & d'autres fruits qu'ils acceptèrent: après s'y être arrêté peu de tems, ils continuèrent leur route dans une eſpace aſſez long. Il n'eſt pas facile de compter les diſtances par un mauvais chemin, mais ils crurent qu'ils avoient encore fait environ ſix milles; ils paſsèrent ſouvent ſous des voûtes formées par des fragments de rochers, où on

ANN. 1769. Juillet.

leur dit que couchoient ſouvent les Indiens, lorſqu'ils étoient ſurpris par la nuit. Ils trouvèrent bientôt après que des roches eſcarpées bordoient la rivière. Il en ſortoit une caſcade qui formoit un lac dont le courant étoit ſi rapide, que les Otahitiens aſſurèrent qu'il étoit impoſſible de le paſſer : ils ne paroiſſoient pas connoître la vallée au-delà de cet endroit ; ils ne vont que ſur le penchant des rochers & ſur les plaines qui ſont au ſommet, où ils recueillent une grande quantité de fruits du plane ſauvage qu'ils appellent *Vaé.* Le chemin qui conduiſoit des bords de la rivière ſur ces rochers étoit effrayant ; les côtés preſque perpendiculaires avoient quelquefois cent pieds d'élévation ; les ruiſſeaux qui jailliſſoient par-tout des fentes de la ſurface, le rendoient d'ailleurs extrémement gliſſant ; cependant à travers ces précipices, on avoit fait un ſentier, au moyen de longues pièces d'écorces d'*Hibiſcus Tiliaceus* dont les morceaux joints l'un à l'autre, ſervoient de corde à l'homme qui vouloit y grimper : en la ſerrant fortement, il s'élevoit d'une ſaillie de rochers à l'autre, où il n'y avoit qu'un Indien ou une chèvre qui pût placer le pied. L'une de ces cordes avoit près de trente pieds de long, les guides de M. Banks s'offrirent à l'aider s'il vouloit la monter ; & ils lui firent entendre qu'à peu de diſtance delà, il trouveroit un chemin moins difficile & moins dangereux. M. Banks examina cette partie de la montagne, que les Otahitiens appelloient un meilleur chemin ; mais il le trouva ſi mauvais, qu'il ne jugea pas à propos de s'y haſarder, d'autant plus que rien ne pouvoit récompenſer les fatigues & les dangers du voyage, qu'un

bocage de planes ſauvages ou de vaé, eſpèce d'arbre qu'il avoit déja vu ſouvent.

ANN. 1769. Juillet.

PENDANT cette excurſion, il eut une occaſion favorable d'examiner s'il y avoit des mines dans les rochers qui étoient preſque par-tout à nud, mais il n'en découvrit pas la moindre apparence. Il nous parut évident que ces rochers, ainſi que ceux de *Madère*, avoient été brûlés; & de toutes les pierres qui ont été recueillies à *Otahiti*, il n'y en a pas une ſeule qui ne porte des marques inconteſtables de feu, à l'exception, peut-être, de quelques morceaux d'un caillou dont ils forment des haches, & même parmi ceux-ci, nous en trouvâmes qui étoient brûlés juſqu'à être preſque réduits en pierre-ponce. On apperçoit auſſi les traces du feu dans l'argile qui eſt ſur les collines, & l'on peut ſuppoſer avec raiſon qu'*Otahiti* & les Iſles voiſines, ſont ou les débris d'un Continent, que quelques Naturaliſtes ont cru néceſſaire dans cette portion du globe, pour y conſerver l'équilibre de ſes parties, après qu'il eut été englouti ſous la mer, par l'exploſion d'un feu ſouterrein. D'autres croyent que ces Iſles ont été détachées des rochers, qui, depuis la création du monde, avoient ſervi de lit à la mer, & élevés par une exploſion ſemblable, à une hauteur que les eaux ne peuvent jamais atteindre. L'une & l'autre de ces ſuppoſitions paroiſſent d'autant plus probables, que la profondeur de l'eau ne diminue point par degré, à meſure qu'on approche de la côte, & que les Iſles ſont preſque par-tout environnées de récifs briſés & informes, & dans l'état

ANN. 1769. Juillet.

où ſeroit naturellement la ſubſtance ſolide du globe qui ſeroit fracaſſée par quelque commotion violente. Il faut remarquer à cette occaſion qu'on doit vraiſemblablement attribuer la cauſe des tremblemens de terre, à des eaux qui ſe précipitent tout-à-coup ſur quelque grande maſſe d'un feu ſouterrein. Ces eaux raréfiées dans un inſtant & réduites en vapeurs, la mine éclatte & lance différens corps vitrifiés, les coquilles & autres productions marines qui deviennent foſſiles, & enfin les couches qui couvroient le foyer, tandis que les portions de terre des environs du trou, s'éboulent & tombent dans le gouffre. Tous les phénomènes qu'on obſerve dans les tremblemens de terre, ſemblent être d'accord avec cette théorie; la terre en s'affaiſſant laiſſe ſouvent dans les endroits qu'elle occupoit, des lacs & différentes ſubſtances qui portent d'une maniere viſible l'empreinte de l'action du feu. Il eſt vrai que le feu ne peut pas ſubſiſter ſans air, mais il ne faut pas tirer de-là une objection contre notre ſyſtême, qui ſuppoſe qu'il y a du feu au-deſſous de cette partie de la terre qui forme le lit de la mer, parce qu'il y a un grand nombre d'ouvertures qui entretiennent une communication avec l'air extérieur même ſur les plus hautes montagnes, & à la plus grande diſtance des côtes de la mer.

M. Banks planta lui-même le 4, beaucoup de pepins de melons d'eau, doranges, de limons & de graines d'autres plantes & arbres qu'il avoit raſſemblé à *Rio-Janeiro*. Il prépara pour cela un terrein de chaque côté du Fort & dans le bois, & choiſit le ſol qui

qui parut le plus convenable, & on a lieu d'eſpérer que ces ſemences réuſſiront. Il en donna auſſi une grande quantité aux Indiens ; il avoit mis en terre quelques pepins de melons dès les premiers jours de notre arrivée, les naturels du pays lui montrèrent enſuite les plantes qui croiſſoient très-bien, & ils lui en demandoient continuellement un plus grand nombre. ANN. 1769. Juillet.

NOUS commençames alors à nous diſpoſer à notre départ ; nous enverguâmes les voiles, & fîmes les autres préparatifs néceſſaires : notre eau étoit déja à bord, & nous avions examiné les proviſions que nous devions mettre en mer. Sur ces entrefaites nous reçûmes une autre viſite d'Oamo & d'Obéréa, accompagnés de leur fils & de leur fille ; les Otahitiens témoignèrent leur reſpect en ſe découvrant la partie ſupérieure du corps, ainſi que nous l'avons dit plus haut. La fille qui, à ce que nous comprîmes, s'appelloit *Toïmata*, avoit fort envie de voir le Fort, mais ſon pere ne voulut pas le lui permettre. *Téarée*, fils de *Wahéatua*, Souverain de *Tiarrabou*, péninſule S. E. d'*Otahiti*, étoit auſſi avec nous lors de cette viſite. Nous apprîmes le débarquement d'un autre Indien que nous ne nous attendions pas à voir, & dont nous ne deſirions point la compagnie ; c'étoit l'habile filou qui vola notre quart-de-nonante. On nous dit qu'il prétendoit encore faire quelques tours d'adreſſe pendant la nuit ; les Otahitiens s'offrirent tous avec beaucoup d'empreſſement à nous en garantir, & ils demandèrent pour cela la permiſſion de coucher au Fort, ce qui produiſit un ſi bon effet, que le vo-

ANN. 1769 Juillet.

leur, déſeſpérant du ſuccès, abandonna ſon entrepriſe.

LES charpentiers paſsèrent le 7, à abattre les portes & les paliſſades de notre petite fortereſſe, & elles nous ſervirent en mer de bois à brûler. Un des Indiens fut aſſez adroit pour dérober la penture & le gond ſur lequel tournoit la porte. Nous pourſuivîmes à l'inſtant le voleur, & nos gens, après une courſe de ſix milles, s'apperçurent qu'il s'étoit caché parmi des joncs, & qu'ils l'avoient dépaſſé. On viſita les joncs; le filou s'étoit échappé, mais on y trouva un rateau qui avoit été volé au vaiſſeau quelque tems auparavant; & bientôt après Tubouraï Tamaïdé notre ami, rapporta la penture.

NOUS continuâmes le 8 & le 9 à démanteler notre Fort; les Otahitiens qui étoient nos amis, s'y rendirent en foule, quelques-uns, je penſe, fâchés de voir approcher notre départ, & les autres voulant tirer de nous tout ce qu'ils pourroient pendant notre ſéjour.

NOUS eſpérions quitter l'Iſle ſans faire ou recevoir aucune autre offenſe, mais par malheur il en arriva autrement. Deux matelots étrangers étant ſortis du Fort avec ma permiſſion, on vola le couteau de l'un d'eux. Pour tâcher de le recouvrer, il employa probablement des moyens violents. Les Indiens l'attaquèrent & le bleſsèrent dangereuſement d'un coup de pierre. Après avoir fait une autre bleſſure légère à la tête de ſon compagnon, ils s'enfuirent dans les montagnes. Comme j'aurois été mortifié de pren-

dre aucune connoiſſance ultérieure de l'affaire, je vis ſans regret que les délinquants s'étoient échappés; mais je fus bientôt après enveloppé malgré moi dans une querelle qu'il n'étoit pas poſſible d'éviter. ANN. 1769. Juillet.

CLEMENT WEBB, & Samuel Gibſon, deux jeunes ſoldats de marine, déſertèrent le Fort au milieu de la nuit du 8 au 9, & nous nous en apperçûmes le matin. Comme on avoit publié que chacun devoit venir à bord le lendemain, & que le vaiſſeau mettroit à la voile ce jour ou le jour ſuivant, je commençai à craindre que les abſents n'euſſent deſſein de reſter dans l'Iſle. Je voyois qu'il n'étoit pas poſſible de prendre des meſures efficaces pour les retrouver, ſans troubler l'harmonie & la bonne intelligence qui regnoit entre les Otahitiens & nous, & je réſolus d'attendre patiemment leur retour pendant une journée.

LE 10, au matin, voyant à mon grand regret que les deux ſoldats de marine n'étoient pas de retour, on en demanda des nouvelles aux Indiens, qui nous avouèrent franchement qu'ils avoient deſſein de ne pas retourner à bord, & qu'ils s'étoient réfugiés dans les montagnes, où il étoit impoſſible à nos gens de les trouver. Nous les priâmes de nous aider dans nos perquiſitions, & après avoir délibéré pendant quelque tems, deux d'entr'eux s'offrirent à ſervir de guides à ceux de nos gens que je jugerois à propos d'envoyer après les déſerteurs. Nous ſavions qu'ils étoient ſans armes; je crus que deux hommes ſeroient ſuffiſants pour les ramener; je chargeai de cette commiſſion un bas Officier & le Caporal des ſoldats de marine qui

ANN. 1769. Juillet.

partirent avec leurs conducteurs. Il étoit très-important pour nous de recouvrer ces deux déſerteurs ; je n'avois point de tems à perdre ; d'ailleurs les Otahitiens nous donnoient des doutes ſur leur retour, en nous diſant qu'ils avoient pris chacun une femme & qu'ils étoient devenus habitans du pays. Je fis ſignifier à pluſieurs des Chefs, qui étoient au Fort avec leurs femmes, & entr'autres à Tubouraï Tamaïdé, Tomio & Obéréa, que nous ne leur permettrions pas de s'en aller, tant que les déſerteurs ne ſeroient pas revenus. Cette précaution étoit d'autant plus néceſſaire, que ſi les Indiens avoient caché nos deux hommes pendant quelques jours, j'aurois été forcé de partir ſans les remmener. Je fus charmé de voir que cet ordre ne leur inſpira ni crainte, ni mécontement ; ils me proteſtèrent que mes gens ſeroient mis en ſûreté & renvoyés le plutôt poſſible. Tandis que ceci ſe paſſoit au Fort, j'envoyai M. Hicks dans la pinaſſe, pour conduire Tootahah à bord du vaiſſeau, & il exécuta ſa commiſſion, ſans que le Chef ni ſes ſujets en fuſſent allarmés. Si les Indiens qui ſervoient de guides étoient fidèles à leur parole & vouloient faire diligence, j'avois lieu d'attendre qu'ils rameneroient les déſerteurs avant le ſoir. Mes craintes augmentèrent en voyant mon eſpoir trompé, & à l'approche de la nuit, je penſai qu'il n'étoit pas ſûr de laiſſer au Fort les Otahitiens que je détenois pour ôtages, & en conſéquence je fis mener au vaiſſeau Tubouraï Tamaïdé, Obéréa & quelques autres Chefs. Cette démarche répandit une conſternation générale, & lorſqu'on embarqua les Indiens dans le bateau, pluſieurs d'en-

tr'eux, & ſur-tout les femmes, parurent fort émues, & témoignèrent leurs appréhenſions par des larmes. Je les accompagnai moi-même à bord, & M. Banks reſta au Fort avec quelques autres Otahitiens de trop peu d'importance pour chercher à m'en aſſurer autrement. ANN. 1769. Juillet.

QUELQUES Indiens ramenèrent Webb ſur les neuf heures, & déclarèrent qu'ils détiendroient Gibſon, le bas-Officier, le Caporal, juſqu'à ce que Tootahah fût mis en liberté. Ils employoient contre moi le moyen que j'avois pris contre eux, mais j'étois allé trop loin pour reculer. Je dépêchai ſur le champ M. Hicks dans la chaloupe avec un fort détachement de ſoldats, pour enlever les priſonniers; & je dis à Tootahah qu'il devoit envoyer avec eux quelques-uns de ſes Otahitiens, leur ordonner d'aider M. Hicks dans ſon entrepriſe, & enfin, demander en ſon nom le relâchement des gens de mon équipage, qu'autrement, ſa perſonne en répondroit: il conſentit à tout volontiers; M. Hicks reprit mes hommes ſans la moindre oppoſition, & ſur les ſept heures du matin du 11, il les ramena au vaiſſeau; il ne put pourtant pas recouvrer les armes qu'on avoit priſes au bas-Officier & au Caporal, cependant une demi-heure après, on les rapporta au vaiſſeau, & je mis alors les Chefs en liberté.

LORSQUE je queſtionnai le bas-Officier ſur ce qui étoit arrivé à terre, il me répondit que les Indiens qui l'accompagnoient, ainſi que ceux qu'il rencontra dans ſon chemin, n'avoient pas voulu lui rien apprendre ſur la retraite des déſerteurs, qu'au contraire, ils l'avoient

ANN. 1769. Juillet.

troublé dans ſes recherches ; qu'en s'en revenant au vaiſſeau pour y prendre des ordres ultérieurs, ils avoient été ſaiſis tout-à-coup par des hommes armés, qui apprenant la détention de Tootahah, s'étoient cachés dans un bois pour exécuter ce projet ; qu'enfin, ils avoient été attaqués dans un moment défavorable, que les Otahitiens leur avoient arraché les armes des mains, en déclarant qu'ils ſeroient détenus en priſon, juſqu'à ce que leur chef fût mis en liberté. Il ajouta pourtant, que le ſentiment des Indiens n'avoit pas été unanime ſur cette violence, que quelques-uns vouloient qu'on les relâchât, & d'autres, qu'on les retînt ; que la diſpute s'étant échauffée, ils en étoient venus des paroles aux coups, & qu'enfin, le parti qui opinoit pour la détention avoit prévalu. Il dit encore, que Webb & Gibſon furent bientôt après ramenés par un détachement des naturels du pays, & qu'on les conſtitua priſonniers, pour ſervir de nouveaux ôtages à la perſonne de leur chef ; qu'après quelque débat, ils ſe décidèrent à renvoyer Webb, pour m'informer de leur réſolution, m'aſſurer que ſes compagnons étoient ſains & ſaufs, & m'indiquer un endroit où je pourois faire parvenir ma réponſe. On voit par là, que quelque fâcheuſe que fût pour nous la détention des Chefs, je n'aurois jamais recouvré mes gens ſans cette précaution. Quand les Chefs renvoyés du vaiſſeau débarquèrent à terre, on rendit la liberté aux priſonniers du Fort, & après s'être arrêtés environ une heure avec M. Banks, ils s'en allèrent tous. A cette occaſion, ainſi qu'ils avoient déjà fait dans une autre ſemblable, ils nous donnèrent des marques de leur joie, par une libéralité que nous

ne méritions guères, ils nous preſsèrent beaucoup d'accepter quatre cochons, nous refuſâmes abſolument de les recevoir en préſent, & comme ils perſiſtèrent également à ne pas recevoir quelque choſe en échange, nous laiſſâmes leurs cochons. En interrogeant les déſerteurs, nous trouvâmes que le rapport des Indiens étoient vrai; ils étoient devenus fort amoureux de deux filles, & ils avoient formé le projet de ſe cacher juſqu'à ce que le vaiſſeau eût mis à la voile, & de fixer leur réſidence à Otahiti. Comme nous avions tranſporté de terre tout ce qui étoit au fort, chacun paſſa la nuit à bord du vaiſſeau.

ANN. 1769. Juillet.

TUPIA dont on a parlé ſi ſouvent dans cette partie de notre voyage, étoit au nombre des naturels du pays, qui vivoit preſque toujours avec nous. Nous avons déja obſervé qu'il avoit été premier Miniſtre d'*Obéréa*, lorſqu'elle jouiſſoit de l'autorité Souveraine; il étoit d'ailleurs le principal *Tahowa* ou Prêtre de l'Iſle, & parconſéquent, il étoit bien inſtruit des principes & des cérémonies de la religion de ſon Iſle. Il avoit auſſi beaucoup d'expérience & de lumieres ſur la navigation, & il connoiſſoit particuliérement le nombre & la ſituation des Iſles voiſines. Tupia nous avoit témoigné pluſieurs fois le deſir de s'embarquer avec nous; il nous avoit quitté le 11 avec ſes autres compatriotes; mais le lendemain il revint à bord, accompagné d'un jeune homme d'environ treize ans, qui lui ſervoit de domeſtique, & il nous preſſa de lui permettre de faire voyage ſur notre vaiſſeau. Pluſieurs raiſons nous engageoient à y conſentir; en apprenant

ANN. 1769. Juillet.

ſon langage, & en lui enſeignant le nôtre, nous pouvions acquérir par là beaucoup plus de connoiſſances, ſur les coutumes, le gouvernement & la religion de ces peuples, que nous n'en avions puiſées pendant le court ſéjour que nous fîmes parmi eux; & je le reçus volontiers à bord de notre bâtiment. Comme nous ne pûmes pas mettre à la voile le 12, parce que nous fûmes obligés de faire de nouveaux jas pour notre petite & notre ſeconde ancre d'affourche, qui avoient été entiérement rongés par les vers, Tupia dit qu'il vouloit encore aller à terre une fois, & il nous fit ſigne de l'y faire tranſporter le ſoir ſur un bateau; il y alla effectivement, & emporta un portrait en miniature de M. Banks, qu'il avoit envie de montrer à ſes amis, & pluſieurs bagatelles pour leur donner, en faiſant ſes adieux.

APRÈS dîner, M. Banks déſirant ſe procurer un deſſein du Morai, appartenant à Tootahah à Eparre, je l'y accompagnai, ainſi que le Docteur Solander dans la Pinaſſe. Dès que nous eûmes débarqué, pluſieurs de nos amis vinrent à notre rencontre, d'autres cependant s'abſentèrent par reſſentiment, de ce qui étoit arrivé la veille. Nous marchâmes ſur le champ vers la maiſon de Tootahah, où nous rencontrâmes Obéréa & des Otahitiens qui ne nous étoient pas venus recevoir à la deſcente à terre; nous eûmes bientôt fait une entière réconciliation, & lorſque nous leur dîmes que nous mettrions ſûrement à la voile l'après-midi du jour ſuivant, ils nous promirent, que dès le grand matin, ils viendroient nous rendre viſite, pour nous faire leurs

dernier

derniers adieux. Nous trouvâmes auſſi Tupia à *Eparre*, nous le ramenâmes avec nous au vaiſſeau, & il paſſa la nuit à bord pour la première fois. ANN. 1769. Juillet.

LE lendemain 13 Juillet, le vaiſſeau fut rempli des Otahitiens nos amis dès la pointe du jour, & il fut environné d'un grand nombre de pirogues qui portoient d'autres Indiens d'une claſſe inférieure. Nous levâmes l'ancre entre 11 heures & midi, & dès que le vaiſſeau fut ſous voiles, les naturels du pays prirent congé de nous, & verſèrent des larmes, pénétrés d'une triſteſſe modeſte & ſilentieuſe qui avoit quelque choſe de très-tendre & de très-intéreſſant. Les Indiens qui étoient dans les pirogues, ſembloient au contraire ſe diſputer à qui pouſſeroit les plus grands cris ; mais il y entroit plus d'affectation que de véritable douleur. Tupia ſoutint cette ſcène avec une fermeté & une tranquillité vraiment admirables ; il eſt vrai qu'il pleura, mais les efforts qu'il fit pour cacher ſes larmes, faiſoient encore plus d'honneur à ſon caractère. Il envoya par *Othéothéa* une chemiſe pour dernier préſent à *Potomaï*, maîtreſſe favorite de *Tootahah*, il alla enſuite ſur la grande hune avec M. Banks, & il fit des ſignes aux pirogues tant qu'il continua à les voir.

C'EST ainſi que nous quittâmes l'Iſle d'*Otahiti* & ſes habitans, après un ſéjour de trois mois ; nous vécûmes pendant la plus grande partie de ce tems, dans l'amitié la plus cordiale, & nous nous rendîmes réciproquement toute ſorte de bons offices : les petits différents qui ſurvinrent par intervalles, ne firent pas plus

ANN. 1769. Juillet.

de peine aux Indiens, qu'à nous-mêmes; ces diſputes étoient toujours une ſuite de la ſituation & des circonſtances où nous nous trouvions, des foibleſſes de la nature humaine, de l'impoſſibilité de nous entendre mutuellement, & enfin, du penchant des Otahitiens au vol, que nous ne pouvions ni tolérer ni prévenir. Excepté dans un ſeul cas, ces brouilleries n'entraînèrent pourtant point de conſéquences fatales, & c'eſt à cet accident, que ſont dues les meſures que j'employai, pour en prévenir d'autres pareilles qui pouvoient arriver dans la ſuite. J'eſpérois profiter de l'impreſſion qu'auroit faite ſur les Indiens la mort de ceux qui avoient péri dans leurs démêlés avec le *Dauphin*, & je comptois pouvoir ſéjourner dans l'Iſle, ſans y répandre du ſang. J'ai dirigé ſur cela toutes mes démarches pendant le tems que j'y ai demeuré, & je deſire ſincèrement que les navigateurs qui y aborderont à l'avenir, ſoient encore plus heureux. Notre trafic s'y fit avec autant d'ordre, que dans les marchés les mieux réglés de l'Europe. Tous les échanges furent conduits ſur-tout par M. Banks, qui étoit infatigable, pour nous procurer des proviſions & des rafraîchiſſemens, lorſqu'on pouvoit en avoir; mais ſur la fin de notre ſéjour, les denrées devinrent rares, par la trop grande conſommation que nous en faiſions au Fort & au vaiſſeau, & par l'approche de la ſaiſon où les noix de cocos & les fruits à pain commencent à manquer. Nous achetions tous ces fruits pour des quincailleries & des clous; nous ne cédions point de clous, qu'on ne nous donnât en échange quelque choſe qui valût quarante *pences*, (un peu moins de 4 liv. de France);

mais dans peu, nous ne pouvions pas acheter un petit cochon de 10 ou 12 livres peſant, pour moins d'une hache. Quoique ces peuples miſſent une très-grande valeur aux clous de fiche, comme pluſieurs des gens de l'équipage en avoient, les femmes trouvèrent une manière beaucoup plus aiſée de s'en procurer, qu'en nous apportant des proviſions.

ANN. 1769. Juillet.

LES meilleurs articles pour le trafic d'*Otahiti*, ſont les grandes & les petites haches, les clous de fiche, les grands clous, les lunettes, les couteaux & les verroteries, & avec quelques-unes de ces marchandiſes, on peut acheter tout ce que poſſedent ces Inſulaires. Ils aiment beaucoup les belles étoffes de toile, blanches & imprimées; mais une hache d'un demi écu a chez eux plus de valeur, qu'une pièce d'étoffe de vingt shelins.

# CHAPITRE XVII.

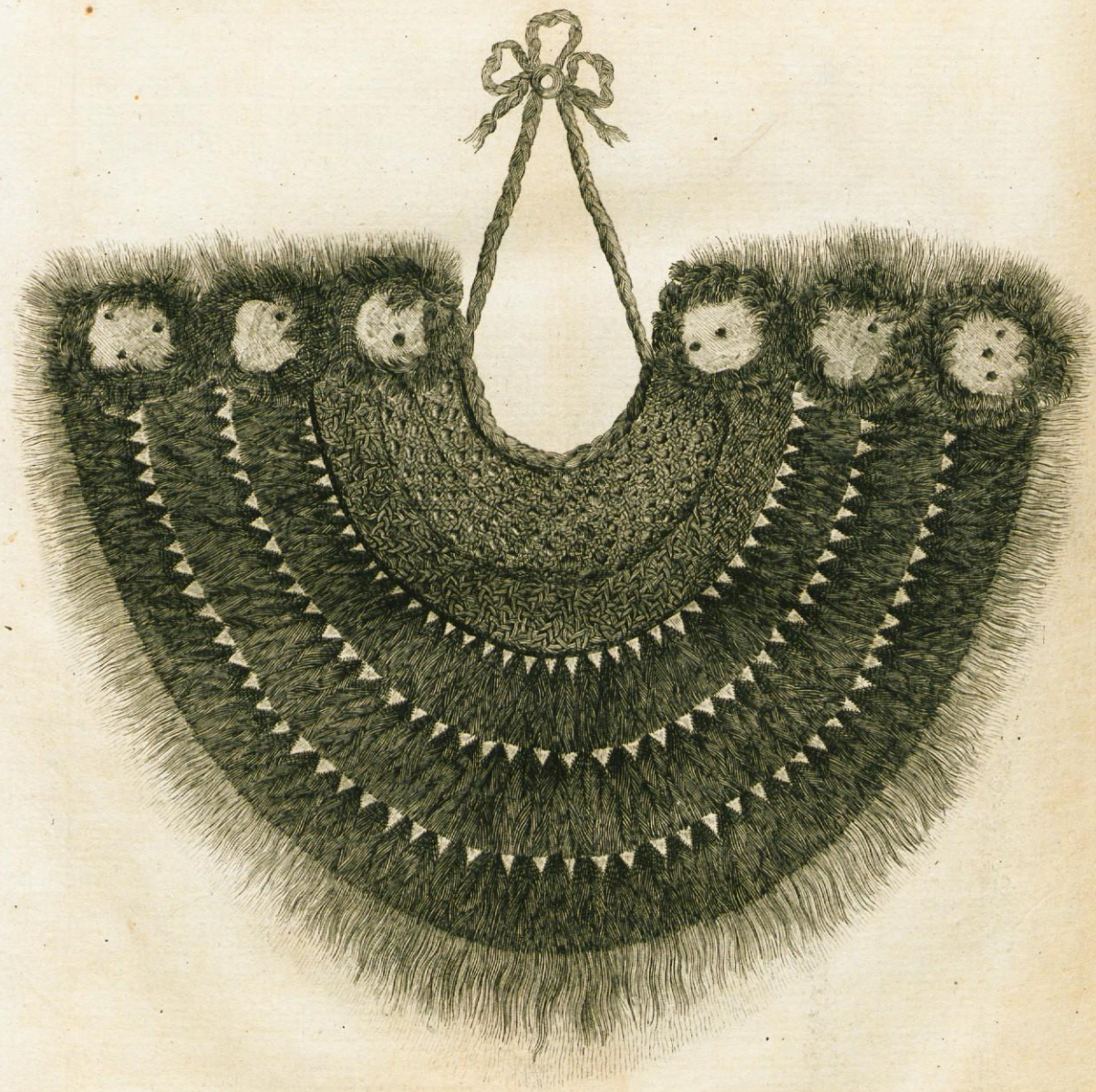
*Deſcription particulière de l'Iſle d'*Otahiti, *de ſes productions & de ſes Habitans. Habillemens, habitations, nourriture, vie domeſtique, & amuſemens de ces Inſulaires.*

ANN. 1769. Juillet.

LE Capitaine Wallis qui découvrit l'Iſle d'*Otahiti* le 9 Juin 1767, a déterminé la longitude de la baie de Port-Royal; nous avons reconnu qu'il ne s'étoit trompé que d'un demi-dégré. D'après un réſultat moyen d'un grand nombre d'obſervations faites ſur les lieux, nous avons trouvé que la pointe *Vénus*, extrémité ſeptentrionale de l'Iſle & pointe orientale de la baie, giſoit au 149 d. 30′ de longitude. L'Iſle eſt environnée par un récif de rochers de corail, qui forme pluſieurs baies & ports excellents; le mouillage eſt aſſez vaſte, & l'eau eſt aſſez profonde pour contenir un grand nombre des plus gros vaiſſeaux; nous avons déjà décrit en particulier quelques-uns de ces ports. La baie de *Port-Royal*, appellée par les naturels du pays *Matavai*, & qui ne le cède en bonté à aucune autre d'*Otahiti*, peut facilement être reconnue au moyen d'une très-haute montagne ſituée au milieu de l'Iſle, & au ſud de la pointe *Vénus*. Pour y entrer, il faut ranger de près la pointe occidentale du récif qui eſt en face de la pointe *Vénus*, ou prendre le large d'environ un de-

D.Berger sc. Berolini.

b
a
b



mi-mille, afin d'éviter un petit banc de rochers de corail, ſur lequel il n'y a que 2 braſſes & demie d'eau. Le meilleur ancrage eſt au côté oriental de la baie, où la ſonde rapporte de 14 à 16 braſſes, fond de vaſe. La côte de la baie eſt compoſée d'une belle grève de ſable, & par derrière, il coule une rivière d'eau douce, où toute une flotte pourroit faire de l'eau, ſans que les vaiſſeaux s'incommodaſſent les uns les autres. Il n'y a dans toute l'Iſle d'autre bois à brûler, que celui des arbres fruitiers; il faut l'acheter des naturels du pays, ou bien ſe brouiller avec eux. On rencontre à l'oueſt de cette baie, quelques havres dont nous n'avons pas fait mention; mais comme ils ſont contigus à ceux que nous avons tracés, il n'eſt pas néceſſaire d'en donner une deſcription.

ANN. 1769. Juillet.

EXCEPTÉ la partie qui borde la mer, la ſurface du pays eſt très-inégale; elle s'èleve en hauteurs qui traverſent le milieu de l'Iſle & y forment des montagnes qu'on peut voir à ſoixante milles de diſtance. Entre le pied de ces montagnes & la mer, il y a une bordure de terre baſſe qui environne preſque toute l'Iſle, & il y a peu d'endroits où les hauteurs aboutiſſent directement ſur les côtes de l'Océan. La largeur de cette bordure varie ſuivant les différens endroits, mais elle n'a nulle part plus d'un mille & demi : hors ſur le ſommet des montagnes, le ſol eſt par-tout extrémement riche & fertile, arroſé par un grand nombre de ruiſſeaux d'une eau excellente, & couvert d'arbres fruitiers de diverſes eſpèces, qui ont un ſi épais feuillage & une tige ſi forte, qu'ils forment

ANN. 1769. Juillet.

un bois continu; quoique la cime des montagnes ſoit en général ſtérile & brûlée par le ſoleil, la terre y donne cependant des productions en pluſieurs endroits.

QUELQUES-UNES des vallées & la terre baſſe qui eſt ſituée entre le pied des montages & la mer, ſont les ſeules parties de l'Iſle qui ſoient habitées, & l'on peut dire qu'elles ſont très-peuplées. Les maiſons n'y forment pas des villages; elles ſont rangées le long de toute la bordure à environ cinquante verges de diſtance les unes des autres, & environnées de petites plantations de plane, arbre qui fournit aux Otahitiens la matiere premiere de leurs étoffes. Toute l'Iſle, ſuivant le rapport de Tupia, qui sûrement la connoiſſoit très-bien, pouvoit fournir ſix milles ſept cents quatre-vingt combattans, d'où il eſt facile de calculer quelle étoit la population générale.

Productions.

L'ISLE d'*Otahiti* produit des fruits à pain, des noix de cocos, de bananes de treize ſortes & les meilleures que nous ayons jamais mangées, des planes; un fruit aſſez reſſemblant à la pomme, & qui eſt très-agréable lorſqu'il eſt mûr, des patates douces, des ignames, du cacao, une eſpèce d'*arum*, un fruit connu dans l'Iſle ſous le nom de *Jambu* & que les Inſulaires regardent comme le plus délicieux, des cannes de ſucre que les habitans mangent crues, une racine de l'eſpèce du ſalep qu'ils appellent *Pea*; une plante nommée *Etée*, & dont ils ne mangent que la racine, un fruit appellé par les Naturels du pays *Ahée*, qui croît en gouſſe comme la fêve & qui lorſqu'il eſt rôti a une ſaveur très-reſſemblante à celle de la châtaigne,

un arbre appellé *Wharra*, qu'on nomme *Pandanes* dans les Indes Orientales ; & dont le fruit approche de la pomme de pin, un arbriſſeau appellé *Nono*, le *Morinda* qui produit auſſi un fruit, une eſpèce de fougere dont on mange la racine & quelquefois les feuilles, une plante appellée *Theve*, dont on mange la racine. Au reſte, il n'y a que la claſſe inférieure des Otahitiens qui ſe nourriſſe des fruits du *Nono*, de la fougere & du *Theve ;* à moins que ce ne ſoit dans un tems de diſette, ils ne ſervent pas d'aliments aux autres Inſulaires. Tous ces fruits qui compoſent la nourriture des Otahitiens, ſont des productions ſpontanées de la nature ; ou bien la culture ſe réduit à ſi peu de choſe, qu'ils ſemblent exempts de l'anathême général qui porte » que l'homme mangera » ſon pain à la ſueur de ſon front ». On trouve auſſi dans l'Iſle le mûrier dont on fait le papier Chinois » *Morus papyrifera* », que les Naturels du pays appellent *Aouta ;* un arbre reſſemblant au figuier ſauvage des Iſles d'Amérique ; une autre eſpèce de figuier, qu'ils nomment *Matte ; le Cordia Sebeſtina orientalis*, qu'ils appellent *Etou ;* une eſpèce de Souchet, qu'ils appellent *Moo ;* une eſpèce de *Tournefortia*, qu'ils appellent *Taheinoo ;* une autre du *Convolvulus poluce*, qu'ils appellent *Eurhe ;* le *Solanum centifolium*, qu'ils appellent *Ebooa ;* le *Calophyllum mophylum*, qu'ils appellent *Tamannu ;* le *Hibiſcus tiliaceus*, appellé par eux *Poerou*, & qui eſt une ortie en arbre ; l'*Urtica argentea*, qu'ils appellent *Erowa*, & pluſieurs autres plantes dont on ne peut pas faire ici une mention particuliere.

ANN. 1769. Juillet.

ANN. 1769. Juillet.

LES Otahitiens n'ont aucune eſpèce de fruits, jardinage, légumes ou graines d'Europe.

LES cochons, les chiens & la volaille ſont les ſeuls animaux apprivoiſés de l'Iſle; excepté les canards, les pigeons, les perroquets, un petit nombre d'autres oiſeaux & les rats, il n'y a point d'animaux ſauvages; on n'y trouve aucun ſerpent & point de quadrupèdes d'une race différente des deux dont nous venons de parler. La mer fournit à ces Inſulaires une grande quantité d'excellent poiſſon de toute ſorte, qui eſt de tous leurs aliments celui qu'ils aiment le mieux, & dont la pêche fait leur principale occupation.

Taille, figure & caractère des Inſulaires.

LES Otahitiens ſont d'une taille & d'une ſtature ſupérieure à celle des Européens. Les hommes ſont grands, forts, bien membrés & bien faits. Le plus grand que nous ayons vu avoit ſix pieds trois pouces & demi; il étoit habitant d'une Iſle voiſine appellée *Huaheine*. Les femmes d'un rang diſtingué ſont en général au-deſſus de notre taille moyenne; mais celles d'une claſſe inférieure ſont au-deſſous, & quelques-unes mêmes ſont très-petites : cette diminution dans la ſtature provient vraiſemblablement de leur commerce trop prématuré avec les hommes; de toutes les circonſtances qui peuvent affecter la taille, c'eſt la ſeule dans laquelle elles diffèrent des femmes d'un rang ſupérieur.

LEUR teint naturel eſt cette eſpèce de teint brun-clair ou olive, que pluſieurs perſonnes d'Europe préfèrent au plus beau mêlange de blanc & de rouge. Il eſt très-foncé dans les habitans qui ſont expoſés à l'air

l'air & au ſoleil ; mais dans ceux qui vivent à l'abri, & ſur-tout chez les femmes d'une claſſe ſupérieure, il conſerve ſa nuance naturelle ; leur peau délicate eſt douce & polie, & ils n'ont point ſur les joues les teintes que nous appellons du nom de couleurs. La forme de leur viſage eſt agréable ; les os des joues ne ſont pas élevés ; ils n'ont point les yeux creux, ni le front prominent. Le ſeul trait qui ne réponde pas aux idées que nous avons de la beauté, eſt le nez, qui en général eſt un peu applati. Leurs yeux, & ſur-tout ceux des femmes, ſont pleins d'expreſſion, quelquefois étincelants de feu ou remplis d'une douce ſenſibilité. Leurs dents ſont auſſi preſque ſans exception très-égales & très-blanches, & leur haleine eſt parfaitement pure.

ANN. 1769. Juillet.

LES cheveux ſont ordinairement noirs & un peu rudes ; les hommes portent leurs barbes de différente maniere, cependant ils en arrachent toujours une grande partie, & ils ont grand ſoin de tenir le reſte très-propre. Les deux ſexes ont auſſi la coutume d'épiler tous les poils qui croiſſent ſous les aiſſelles, & ils nous accuſoient de mal-propreté pour ne pas faire la même choſe. Leurs mouvements ſont remplis de vigueur & d'aiſance, leur démarche agréable, leurs manieres nobles & généreuſes, & leur conduite entr'eux & envers les étrangers affable & civile. Il ſemble qu'ils ſont d'un caractère brave, ſincere, ſans ſoupçon ni perfidie, & ſans penchant à la vengeance & à la cruauté. Nous eûmes en eux la même confiance qu'on a en ſes meilleurs amis ; pluſieurs de nous &

ANN. 1769. Juillet.

en particulier M. Banks, paſsèrent ſouvent la nuit dans leurs maiſons au milieu des bois ſans être accompagnés de perſonne, & par conſéquent entiérement à leur diſcrétion. Il faut pourtant convenir qu'ils ſont tous voleurs; mais, à cela près, ils n'ont point à craindre la concurrence d'aucun autre peuple de la terre. Pendant notre ſéjour à *Otahiti*, nous vîmes cinq ou ſix perſonnes ſemblables à celles que rencontrèrent MM. Banks & Solander, le 24 Avril, dans leur promenade à l'Eſt de l'Iſle. Leur peau étoit d'un blanc mat, pareille au nés d'un cheval blanc; ils avoient auſſi les cheveux, la barbe, les ſourcils & les cils blancs, les yeux rouges & foibles, la vue courte, la peau teigneuſe, & revétue d'une eſpèce de duvet blanc. Nous trouvâmes qu'il n'y avoit pas deux de ces hommes qui appartinſſent à la même famille, & nous en conclumes qu'ils ne formoient pas une race, mais que c'étoient plutôt de malheureux individus, rendus anomales par maladie.

Habillemens, parure.

DANS la plupart des pays où les habitans ont des cheveux longs, les hommes ont coutume de les couper courts, & les femmes de tirer vanité de leur longueur. L'uſage eſt cependant contraire à *Otahiti*; les femmes les portent toujours coupés autour des oreilles, & les hommes, ſi l'on en excepte les pêcheurs qui ſont preſque continuellement dans l'eau, les laiſſant flotter en grandes boucles ſur leurs épaules, ou les relevent en touffe ſur le ſommet de la tête.

ILS ont auſſi coutume de s'oindre la tête avec ce qu'ils appellent du *Monoe*, qui eſt une huile exprimée

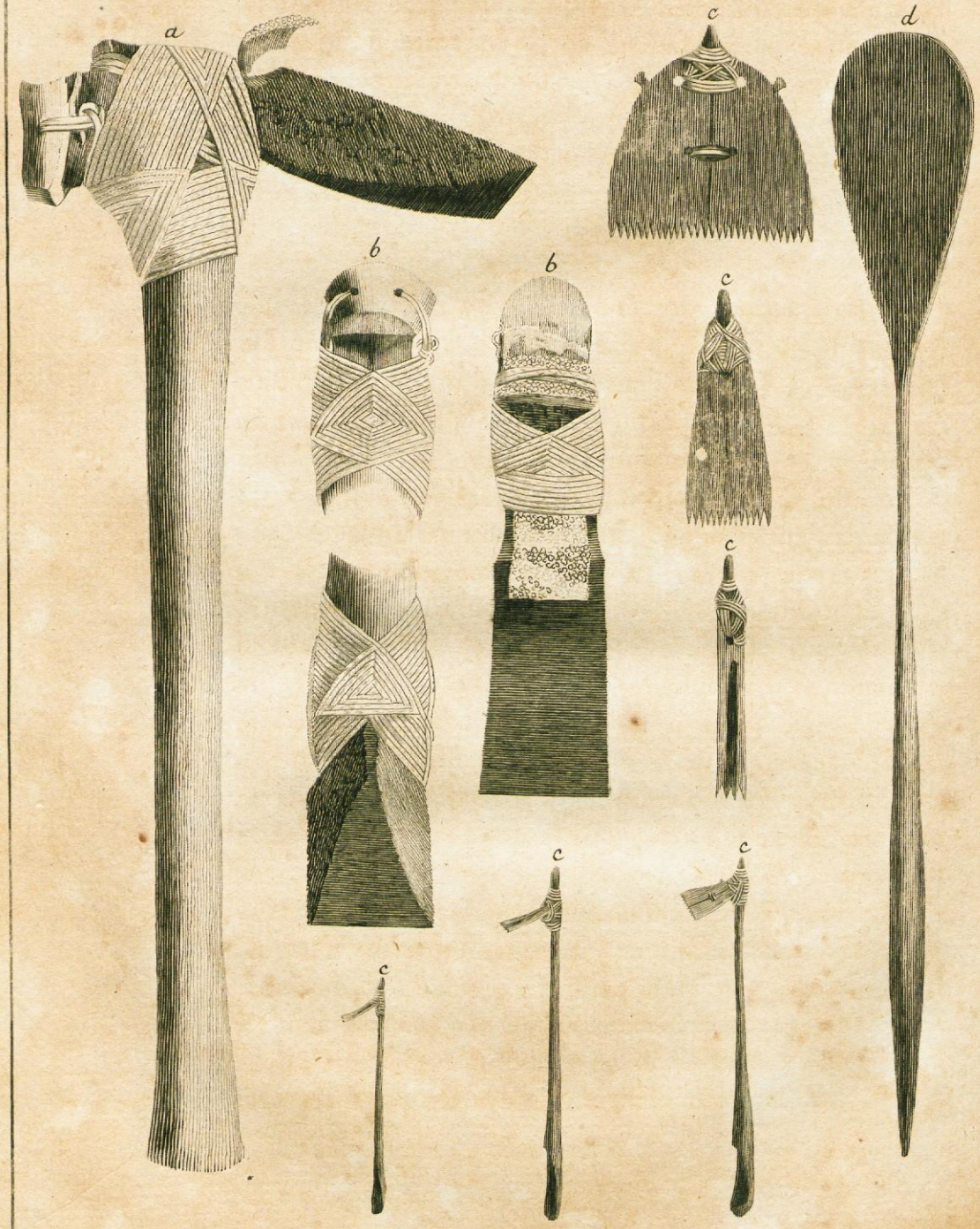
du coco, dans laquelle ils laiſſent infuſer des herbes & des fleurs odoriférantes ; comme l'huile eſt ordinairement rance, l'odeur eſt d'abord très-déſagréable pour un Européen. Comme ils vivent dans un pays chaud, ſans connoître l'uſage des peignes, ils ne peuvent pas tenir leurs têtes exemptes de vermine, que les enfans & la populace mangent quelquefois. Cet uſage dégoûtant eſt entiérement différent du reſte de leurs mœurs. Leur délicateſſe & leur propreté à d'autres égards, ſont preſque ſans exemple, & ceux à qui nous donnâmes des peignes, ſe débarraſsèrent bientôt de leurs poux, avec un empreſſement qui nous fit voir qu'ils n'avoient pas moins d'averſion que nous pour cette vermine.

ANN. 1769. Juillet.

ILS impriment ſur leurs corps des taches, ſuivant l'uſage de pluſieurs autres parties du monde, ce qu'ils appellent *Tattow*. Ils piquent la peau, auſſi profondément qu'il leur eſt poſſible ſans en tirer du ſang, avec un petit inſtrument qui a la forme d'une houe. La partie qui répond à la lame eſt compoſée d'un os ou d'une coquille, qu'on a ratiſſé pour l'amincir, & qui eſt d'un quart de pouce à un pouce & demi de largeur. Le tranchant eſt partagé en dents ou pointes aiguës, qui ſont depuis le nombre de trois juſqu'à vingt, ſuivant la grandeur de l'inſtrument : lorſqu'ils veulent s'en ſervir, ils plongent la dent dans une eſpèce de poudre faite avec le noir de fumée qui provient de l'huile de noix qu'ils brûlent au lieu de chandelles, & qui eſt délayée avec de l'eau. On place ſur la peau la dent ainſi préparée, & en frappant à

ANN. 1769. Juillet.

petits coups ſur le manche qui porte la lame, avec un bâton, ils percent la peau, & impriment dans le trou un noir qui y laiſſe une tache ineffaçable : l'opération eſt douloureuſe, & il s'écoule quelques jours avant que les bleſſures ſoient guéries. On la fait aux jeunes gens des deux ſexes, lorſqu'ils ont douze à quatorze ans ; on leur peint ſur pluſieurs parties du corps différentes figures ſuivant le caprice des parents, ou peut-être ſuivant le rang qu'ils occupent dans l'Iſle. Les hommes & les femmes portent ordinairement une de ces marques, dans la forme d'un Z, ſur chaque jointure de leurs doigts du pied & de la main, & ſouvent autour du pied. Ils ont d'ailleurs tous des quarrés, des cercles, des demi-lunes & des figures groſſieres d'hommes, d'oiſeaux, de chiens ou différens autres deſſins peints ſur les bras & les jambes. On nous a dit que quelques-unes de ces marques avoient une ſignification, quoique nous n'ayons jamais pu en apprendre le ſens. Les feſſes ſont la partie du corps où ces ornements ſont répandus avec le plus de profuſion ; les deux ſexes les portent couvertes d'un noir foncé, au-deſſus duquel ils tracent différens arcs les uns ſur les autres juſqu'aux fauſſes-côtes. Ces arcs ont ſouvent un quart de pouce de large, & des lignes dentelées & non pas droites en forment la circonférence. Ces figures ſur les feſſes leur donnent de la vanité, & les hommes & les femmes les montrent avec un mêlange d'oſtentation & de plaiſir ; il nous eſt impoſſible de décider s'ils les font voir comme un ornement, ou comme une preuve de leur intrépidité & de leur courage à ſupporter la douleur : en général, ils ne pei-


a
b
b
c
c
c
c
c
c
d

gnent point leur viſage, & nous n'avons vu qu'un ſeul exemple du contraire. Quelques vieillards avoient la plus grande partie de leur corps couverte de grandes taches peintes en noir, avec une dentelure profonde dans les bords, ce qui imitoit imparfaitement la flamme; mais on nous apprit qu'ils venoient d'une Iſle voiſine appellée *Nooudora*, & qu'ils n'étoient pas originaires d'*Otahiti*.

ANN. 1769. Juillet.

M. Banks a vu faire l'opération du *Tatow* ſur le dos d'une fille d'environ treize ans. L'inſtrument dont ſe ſervirent les Indiens dans cette occaſion avoit trente dents : ils firent plus de cent piquures dans une minute, & chacune entraînoit après ſoi une goutte de ſérosité un peu teinte de ſang. La petite fille ſouffrit la douleur pendant l'eſpace d'un quart-d'heure avec le plus ferme courage; mais, bientôt accablée par les nouvelles piquures qu'on renouvelloit à chaque inſtant, elle ne put plus les ſupporter ; elle éclata d'abord en plaintes, elle pleura enſuite, & enfin pouſſa de grands cris, en conjurant ardemment l'homme qui faiſoit l'opération de la ſuſpendre; il fut portant inexorable, & lorſqu'elle commença à ſe débattre, il la fit tenir par deux femmes, qui tantôt l'appaiſoient en la flattant, & d'autrefois la grondoient & la battoient même lorſqu'elle redoubloit ſes efforts pour échapper. M. Banks reſta une heure dans une maiſon voiſine, pour examiner l'opération qui n'étoit pas finie, lorſqu'il s'en alla ; cependant on ne la fit que d'un côté, l'autre avoit déja été gravé quelque tems auparavant, & il reſtoit à imprimer ſur les reins ces arcs

ANN. 1769. Juillet.

dont ils ſont plus fiers que de toutes les autres figures qu'ils portent ſur leur corps, & dont l'opération eſt la plus douloureuſe.

IL eſt étrange que ce peuple ſoit ſi jaloux d'avoir des marques qui ne ſont pas des ſignes de diſtinction ; je n'ai vu aucun Otahitien, homme ou femme qui, dans un âge mûr, n'eût le corps ainſi peint. Peut-être cet uſage a-t-il ſa ſource dans la ſuperſtition. Cette conjecture eſt d'autant plus probable, qu'il ne produit aucune avantage viſible, & que l'on éprouve de grandes douleurs pour s'y conformer. Quoique nous en ayions demandé la raiſon à pluſieurs centaines d'Indiens, nous n'avons jamais pu nous procurer aucune lumiere ſur ce point.

LEUR habillement eſt compoſé d'étoffe & de natte de différentes eſpèces, que nous décrirons en parlant de leurs manufactures. Ils portent dans les tems ſecs un habit d'étoffe qui ne réſiſte pas à l'eau ; & dans les tems de pluie, ils en prennent un fait de natte. Ils arrangent leur vêtement de diverſes manieres, ſuivant leurs caprices ; car il n'eſt point taillé en forme reguliere, & il n'y a jamais deux morceaux couſus enſemble. L'habillement des femmes les plus diſtinguées eſt compoſé de trois ou quatre pièces, l'une d'environ deux verges de largeur & onze de long qu'elles enveloppent pluſieurs fois autour des reins, de maniere qu'elle pend en forme de jupon juſqu'au milieu de la jambe ; on l'appelle *Parou*. Les deux ou trois autres pièces d'environ deux verges & demie de long & d'une de large, ont chacune un trou dans le milieu ; elles les mettent

l'une ſur l'autre, & paſſant la tête à travers l'ouverture, les deux bouts retombent devant & derrière en ſcapulaire qui, étant ouvert par les côtés, laiſſent le mouvement du bras en liberté, les Otahitiens donnent à ces pieces le nom de *Tebuta :* ils les raſſemblent autour des reins, & les ſerrent avec une ceinture d'une étoffe plus légere, qui eſt aſſez longue pour faire pluſieurs fois le tour du corps. Ce vêtement reſſemble exactement à celui des habitans du Pérou & du Chili, & que les Eſpagnols appellent *Poucho.* L'habillement des hommes eſt le même que celui des femmes, excepté qu'au lieu de laiſſer pendre en jupon la pièce qui couvre les reins, ils la paſſent autour de leur cuiſſes en forme de culote, & on la nomme alors *Maro:* tel eſt le vêtement des Otahitiens de toutes les claſſes, & comme il eſt univerſellement le même quant à la forme, les hommes & les femmes d'un rang ſupérieur ſe diſtinguent par la quantité d'étoffes qu'ils portent. On en voit qui enveloppent autour d'eux pluſieurs pièces d'étoffe de huit ou dix verges de long & de deux ou trois de large; quelques-uns en laiſſent flotter une grande pièce ſur les épaules, comme une eſpèce de manteau; & ſi ce ſont de très-grands perſonnages, & qu'ils veulent paroître avec pompe, ils en mettent deux de cette maniere. Le peuple de la claſſe inférieure, qui n'a d'étoffe que la petite quantité que lui en donnent les tribus & les familles dont il dépend, eſt obligé d'être habillé plus à la légere. Dans la chaleur du jour il va preſque nud, les femmes n'ont qu'un mince jupon, & les hommes qu'une ceinture qui couvre les reins. Comme la parure eſt toujours incommode &

ANN. 1769. Juillet.

ANN. 1769. Juillet.

ſur-tout dans un pays chaud, où elle conſiſte à mettre une couverture ſur une autre, les femmes d'un certain rang ſe découvrent toujours vers le ſoir juſqu'à la ceinture, & elles ſe dépouillent de tout ce qu'elles portent ſur la partie ſupérieure du corps, avec auſſi peu de ſcrupule que nos femmes quittent un double fichu. Lorſque les chefs nous rendoient viſite, quoiqu'ils portaſſent ſur les hanches plus d'étoffe qu'il n'en falloit, pour habiller douze hommes, ils avoient d'ordinaire le reſte du corps entiérement nud.

LEURS jambes & leurs pieds ne ſont point couverts, mais ils garantiſſent leur viſage du ſoleil au moyen de petits bonnets de natte ou de feuilles de noix de cocos qu'ils font dans quelques minutes lorſqu'ils en ont beſoin ; ce n'eſt pourtant pas-là toute leur coëffure: les femmes, en outre, portent quelquefois de petits turbans ou bien une autre parure qu'ils appellent *Tomou*, & qui leur ſied beaucoup mieux. Le *Tomou* eſt compoſé de cheveux, treſſés en fils qui ne ſont guères plus gros que de la ſoie à coudre. M. Banks en a des pelotons qui ont plus d'un mille de long ſans un ſeul nœud. Ils entortillent en très-grande quantité ces cheveux autour de la tête, & d'une maniere qui produit un effet agréable. J'ai vu une femme qui en portoit cinq ou ſix pelotons. Ils placent parmi ces cheveux des fleurs de différente eſpèce, & en particulier du jaſmin du Cap, dont ils ont toujours une grande quantité plantée près de leur maiſon. Les hommes qui, comme je l'ai obſervé, relèvent leurs cheveux ſur le ſommet de la tête, y mettent quelquefois la plume de la queue

queue d'un oiſeau du Tropique; d'autrefois ils portent une eſpèce de guirlande biſarre, compoſée de diverſes fleurs placées ſur un morceau d'écorce de plane ou collées avec de la gomme ſur du bois. Ils portent auſſi une ſorte de perruque faite de cheveux d'hommes & de poils de chien, ou peut-être de filaſſes de noix de cocos, attachés ſur un rézeau qui ſe place ſous les cheveux naturels, de maniere que cette parure artificielle eſt ſuſpendue par derriere. Excepté les fleurs, les Otahitiens connoiſſent peu d'autres ornements; les deux ſexes ont des pendans d'oreilles, mais d'un ſeul côté. Lorſque nous arrivâmes dans l'Iſle, ils employoient pour cela de petites coquilles, des cailloux, graines, pois rouges ou petites perles, dont ils enfilent trois dans un cordon; mais nos quincailleries ſervirent bientôt ſeules à cet uſage. ANN. 1769. Juillet.

LES enfants ſont entiérement nuds; les filles vont dans cet état juſqu'à l'âge de trois ou quatre ans, & les garçons juſqu'à celui de ſix ou ſept.

NOUS avons déja eu occaſion de parler des maiſons ou plutôt des huttes de ce peuple, elles ſont toutes bâties dans le bois entre la mer & les montagnes. Pour former l'emplacement de leurs caſes, ils ne coupent des arbres qu'autant qu'il en faut pour empêcher que le chaume dont elles ſont couvertes ne pourriſſe par l'eau qui dégoutteroit des branches, de maniere qu'en ſortant de ſa cabane, l'Otahitien ſe trouve ſous un ombrage le plus agréable qu'il ſoit poſſible d'imaginer; ce ſont par-tout des bocages de fruit à pain & de noix de cocos ſans brouſſailles, & entre- Maiſons.

ANN. 1769. Juillet.

coupés de chaque côté par des ſentiers qui conduiſent d'une habitation à l'autre. Rien n'eſt plus délicieux que ces ombrages dans un climat ſi chaud, & il eſt impoſſible de trouver de plus belles promenades. Comme il n'y a point de brouſſailles, on y goûte la fraîcheur ; un air pur y circule librement ; & les maiſons n'ayant point de murailles, elles reçoivent le zéphir & les vents du côté qu'ils ſoufflent. Je vais donner une deſcription particulière d'une de ces habitations d'une moyenne grandeur ; comme la ſtructure eſt la même par-tout, on pourra delà ſe former une idée exacte de celles qui ſont plus étendues ou qui le ſont moins.

LE terrein qu'elle occupe eſt un parallélograme de vingt-quatre pieds de longueur & de onze de large ; il y a un toît dreſſé ſur trois rangées de colonnes ou de poteaux parallèles entr'eux, un de chaque côté & l'autre au milieu ; cette couverture eſt compoſée de deux côtés plats inclinés l'un vers l'autre, & qui ſe terminent en faîte comme nos maiſons d'Angleterre couvertes de chaume. Sa plus haute élévation dans l'intérieur eſt de neuf pieds, & les bords de chaque côté du toît retombent en bas à environ trois pieds de terre ; au-deſſous, la cabane eſt entiérement ouverte, ainſi qu'aux deux extrémités juſqu'au ſommet du faîte. Le toît eſt couvert de feuilles de palmier ; du foin répandu ſur la ſurface de la terre à quelques pouces de profondeur, forme le plancher ; & par-deſſus ils étendent des nattes ſur leſquelles ils s'aſſoient pendant le jour & dorment pendant la nuit. Dans quelques ha-

bitations pourtant, il y a un ſiege qui ſert ſeulement au maître de la famille, & ſi l'on y ajoute quelques petits billots creuſés dans la partie ſupérieure & qui leur ſervent d'oreillers, ils n'ont point d'autres meubles. ANN. 1769. Juillet.

LA hutte eſt deſtinée principalement à y paſſer la nuit ; car, à moins qu'il ne pleuve, ils mangent en plein air à l'ombre de quelque arbre voiſin. Les habillements qu'ils portent pendant le jour, leur ſervent de couverture pendant la nuit ; le plancher eſt le lit commun de tout le ménage, & il n'y a aucune ſéparation. Le maître de la maiſon & ſa femme ſe couchent au milieu ; & près d'eux les gens de la famille qui ſont mariés, enſuite les filles qui ne le ſont pas, & à peu de diſtance les garçons ; les ſerviteurs ou *toutous*, comme les appellent les Otahitiens, dorment à la belle étoile, lorſqu'il ne tombe point de pluie ; & dans ce cas, ils ſe réfugient ſous les bords de l'habitation.

IL y a des huttes d'une autre eſpèce, appartenantes aux chefs & moins ouvertes ; elles ſont plus petites que les autres, & conſtruites de maniere qu'ils les tranſportent ſur leurs pirogues d'un endroit à l'autre, & les dreſſent comme des tentes dans l'occaſion. Elles ſont enfermées par les côtés avec des feuilles de cocos, qui ne les bouchent pas aſſez exactement pour empêcher l'air d'y entrer ; le chef & ſa femme vont y coucher ſeuls.

LES Otahitiens ont d'autres maiſons beaucoup plus grandes, qui ne ſont pas bâties pour un ſeul chef ou

ANN. 1769. Juillet.

une ſeule famille, mais pour ſervir d'aſſemblée ou de retraite à tous les habitans d'un canton : quelques-unes de celles-ci ont deux cents pieds de long, trente de large & vingt d'élévation juſqu'au faîte ; elles ſont conſtruites & entretenues aux frais communs du diſtrict pour lequel elles ſont deſtinées, & elles ont à un des côtés une vaſte place environnée de petites paliſſades.

CES maiſons ainſi que celles des familles particulières n'ont point de murailles ; ce peuple n'a pas beſoin de lieu retiré ; il n'a aucune idée de l'indécence, & il ſatisfait en public ſes deſirs & ſes paſſions, avec auſſi peu de ſcrupule que nous appaiſons notre faim, en mangeant avec nos parens & nos amis. Des hommes qui n'ont point d'idée de la pudeur par rapport aux actions, ne peuvent pas en avoir relativement aux paroles ; il n'eſt pas beſoin de remarquer que la converſation de ces Inſulaires roule principalement ſur ce qui eſt la ſource de leurs plus grands plaiſirs, & que les deux ſexes y parlent de tout ſans retenue & dans les termes les plus ſimples.

Nourriture.

LES végétaux forment la plus grande partie de leur nourriture. Nous avons déja dit, qu'excepté les cochons, les chiens & la volaille, ils n'ont point d'animaux apprivoiſés ; & ceux-là mêmes n'y ſont pas en grande quantité. Lorſqu'un chef tue un cochon, il le partage preſque également entre ſes ſujets ; & comme ils ſont très-nombreux, la portion qui revient à chaque individu dans ces feſtins qui n'arrivent pas ſouvent eſt néceſſairement très-petite. Les Otahitiens du commun ſe régalent plus fréquemment avec des chiens

& de la volaille ; je ne puis pas vanter beaucoup la ſaveur de leur volaille, mais nous convinmes tous qu'un chien de la mer du Sud étoit preſqu'auſſi bon qu'un agneau d'Angleterre. Ils ont probablement cet excellent goût, parce qu'ils ſe nourriſſent uniquement de végétaux. La mer fournit à ces Inſulaires beaucoup de poiſſons de toute eſpèce ; ils mangent crus les plus petits qu'ils attrapent, comme nous mangeons les huitres, & ils tirent parti de toutes les productions de la mer. Ils aiment paſſionnément les écreviſſes de mer, les cancres & les autres coquillages qu'ils trouvent ſur la côte. Ils ne mangent pas ſeulement les inſectes de mer, mais encore ce que les marins Anglois appellent *Blubbers*, quoiqu'ils ſoient ſi durs qu'il faille les laiſſer pourrir, avant de pouvoir les mâcher. Parmi les végétaux qui leur ſervent d'aliments, le fruit à pain eſt le principal, & pour s'en procurer ils n'ont d'autre peine qu'à grimper ſur un arbre. Cet arbre n'eſt pas tout-à-fait une production ſpontanée de la nature, mais l'Otahitien qui dans ſa vie en plante une dizaine, ce qui exige un travail d'une heure, remplit ſes obligations à l'égard de ſes contemporains & de la génération à venir, auſſi parfaitement que l'habitant de nos climats moins tempérés qui laboure pendant le froid de l'hiver, moiſſonne à la chaleur de l'été, toutes les fois que reviennent ces ſaiſons, & qui, après avoir nourri ſa famille, trouve moyen de laiſſer à ſes enfants de l'argent & du bien.

ANN. 1769. Juillet.

Il eſt vrai qu'ils n'ont pas toute l'année du fruit à pain, mais les noix de cocos, les bananes, les

ANN. 1769. Juillet.

planes & beaucoup d'autres fruits ſuppléent à ce défaut.

ON imagine bien que la cuiſine chez ce peuple n'eſt pas un art bien perfectionné. Ils n'ont que deux manières de faire cuire leurs aliments; l'une de les griller & l'autre de les cuire au four. L'opération de griller quelque choſe eſt ſi ſimple, qu'il n'eſt pas beſoin de la détailler ici. Nous avons déja parlé de leur manière de cuire au four (*a*) dans la deſcription du repas que nous prépara Tupia. Ils apprêtent ainſi fort bien les cochons & les gros poiſſons, & ſuivant nous ils ſont plus ſucculents & plus également cuits, que dans nos meilleures cuiſines d'Europe. Ils cuiſent auſſi du fruit à pain dans un four pareil à celui que nous avons décrit; il s'adoucit alors & devient aſſez ſemblable à une pomme de terre parbouillie, ſans être pourtant auſſi farineux qu'une pomme de terre de la meilleure eſpèce. Ils apprêtent le fruit à pain de trois manières, ils y mettent quelquefois de l'eau ou du lait de noix de cocos, & le réduiſent en pâte avec un caillou; d'autre fois ils le mêlent avec des fruits du plane murs, ou des bananes, ou ils en font une pâte aigrelette qu'ils appellent *Mahie*.

LE mahie ſupplée au fruit à pain, lorſque la ſaiſon ne leur permet pas d'en avoir du frais, voici comment ils le font.

ILS cueillent le fruit avant qu'il ſoit parfaitement mûr, & après l'avoir mis en tas, ils le couvrent exac-

(*a*) Voyez la page 405.

tement avec des feuilles : dans cet état il ſubit une fermentation & devient d'une douceur déſagréable ; ils en ôtent tout le trognon & jettent enſuite le reſte dans un trou qui eſt creuſé pour cet effet, ordinairement dans les habitations : ce creux eſt garni proprement d'herbe au fond & dans les côtés, ils couvrent le tout de feuilles & de groſſes pierres ; il éprouve alors une ſeconde fermentation, prend un goût aigrelet, & ſe conſerve enſuite pendant pluſieurs mois. Ils le tirent du trou à meſure qu'ils en ont beſoin ; & après l'avoir mis en boule, & l'avoir enveloppé de feuilles, ils le font cuire dans leur eſpèce de four ; il ſe garde cinq ou ſix ſemaines ainſi apprêté. Les naturels du pays le mangent froid & chaud, & c'eſt communément un des mêts de tous leurs repas ; il étoit pour nous d'un goût auſſi déſagréable qu'une olive fraîche, lorſqu'on en mange pour la premiere fois.

ANN. 1769. Juillet.

LE mahie ſe fait comme la biere par fermentation, & quelquefois, ainſi que dans nos braſſeries, l'opération manque ſans qu'on puiſſe en déterminer la cauſe ; il eſt donc très-naturel que ce peuple groſſier joigne des idées & des cérémonies ſuperſtitieuſes à ce travail. Les vieilles femmes en ſont chargées le plus ſouvent ; excepté ceux qui les aident, elles ne ſouffrent pas que perſonne touche rien de ce qu'elles emploient, & même elles ne permettent point d'entrer dans cette partie de la maiſon où elles apprêtent ce fruit. Il arriva un jour que M. Banks toucha par inadvertance une des feuilles qui étoit ſur la pâte. La vieille femme qui préſidoit à ces myſtères lui dit que

ANN. 1769. Juillet.

l'opération manqueroit, & dans un tranſport de douleur & de déſeſpoir elle découvrit le trou ſur le champ. M. Banks regretta le malheur qu'il avoit cauſé, mais il ſe conſola, parce qu'il eut occaſion d'examiner par-là la manière dont les Otahitiens procèdent à cette grande œuvre, qu'il n'auroit peut-être pas pu connoître autrement.

TELS ſont leurs aliments auxquels l'eau ſalée, qu'il emploient dans tous leurs repas, ſert de ſauce univerſelle. Ceux qui vivent près de la mer vont en puiſer lorſqu'ils en ont beſoin, & ceux qui habitent à quelque diſtance, la conſervent dans des vaſes de bambous qu'ils dreſſent pour cet uſage dans leur habitation. Ils ont pourtant d'autre ſauce que l'eau ſalée, ils en font une ſeconde avec l'amande de la noix de cocos qu'ils laiſſent fermenter juſqu'à ce qu'elle ſe diſſolve en pâte aſſez reſſemblante à du beurre, & qu'ils pétriſſent enſuite avec de l'eau ſalée. La ſaveur de cette ſauce eſt très-forte & nous parut très-déſagréable, lorſque nous en goûtâmes pour la premiere fois; quelques-uns de nos gens cependant ne la trouvèrent pas dans la ſuite ſi mauvaiſe, & même ils la préféroient à celle que nous employions dans nos repas, ſur-tout quand elle étoit mêlée avec le poiſſon. Les Otahitiens ſembloient la regarder comme une friandiſe, & ils ne s'en ſervoient point dans leurs repas ordinaires; ſoit parce qu'ils imaginent que c'eſt prodiguer mal-à-propos la noix de coco; ou que, lors de notre ſéjour dans l'Iſle, elles ne fuſſent pas aſſez mûres pour cela.

EN général, l'eau & le jus de la noix de coco forment

ment toute leur boiſſon. Ils ignorent heureuſement l'art de faire, par la fermentation, des liqueurs enyvrantes; ils ne mâchent aucun narcotique, comme les habitans de quelqu'autres pays font de l'opium, du bétel ou du tabac. Quelques-uns des Inſulaires burent librement de nos liqueurs fortes & s'enyvrèrent de tems en tems; mais ceux qui tombèrent dans l'yvreſſe éoient ſi peu diſpoſés à réitérer la même débauche, que par la ſuite ils ne voulurent jamais avaler une goutte de la boiſſon qui les avoit mis dans cet état. Nous avons cependant appris qu'ils s'enyvrent quelquefois en buvant un jus exprimé des feuilles d'une plante qu'ils appellent *Ava, ava.* Cette plante n'étoit pas dans ſa maturité lorſque nous étions à *Otahiti*, de manière que nous n'avons vu aucun exemple de ces effets; & puiſqu'ils regardent l'yvrognerie comme une choſe honteuſe, ils nous auroient probablement caché toutes les circonſtances où ils s'y ſeroient livrés pendant notre ſéjour. Ce vice eſt preſque particulier aux chefs & aux perſonnes d'un rang diſtingué, qui ſe diſputent à qui boira le plus grand nombre de coups, & chaque coup eſt d'environ une pinte. Ils ont grand ſoin que les femmes ne goûtent point de ce jus enyvrant.

ANN. 1769. Juillet.

ILS n'ont point de tables, mais leurs repas ſe font avec beaucoup de propreté; leurs mêts ſont trop ſimples & en trop petit nombre, pour qu'il y règne de l'oſtentation : ils mangent ordinairement ſeuls; cependant lorſqu'un étranger leur rend viſite, ils l'admettent quelquefois à manger avec eux. Je vais donner une deſ-

ANN. 1769. Juillet.

cription particulière du repas d'un de leurs principaux perſonnages.

IL s'aſſeoit ſous un arbte voiſin ou au côté de ſa maiſon qui eſt à l'ombre, & on étend proprement ſur la terre, en forme de nappe, une grande quantité de feuilles de fruit à pain ou de bananes. On met près de lui un panier qui contient ſa proviſion, & deux coques de noix de cocos, l'une remplie d'eau ſalée, & l'autre d'eau douce; la chair ou le poiſſon ſont tout apprêtés & enveloppés de feuilles. Les gens de ſa ſuite qui ne ſont pas en petit nombre s'aſſeoient autour de lui, & lorſque tout eſt prêt, il commence par laver ſes mains & ſa bouche avec de l'eau douce, ce qu'il répète preſque continuellement pendant le repas; il tire enſuite du panier une partie de ſa proviſion qui eſt compoſée ordinairement d'un ou deux petits poiſſons, de deux ou trois fruits à pain, de quatorze ou quinze bananes mûres, ou de ſix ou ſept pommes. Il prend d'abord la moitié d'un fruit à pain, qu'il pèle & dont il arrache la chair avec ſes ongles; il en met dans ſa bouche autant qu'elle en peut contenir, &, pendant qu'il la mâche, il prend un de ſes poiſſons qu'il morcele dans de l'eau ſalée, & il place l'autre ainſi que le reſte du fruit à pain ſur les feuilles qui ſont étendues devant lui; il empoigne enſuite, avec tous les doigts d'une main, un petit morceau du poiſſon qui a été mis dans l'eau ſalée, & il le ſuce dans ſa bouche de maniere à en exprimer autant d'eau qu'il eſt poſſible : il en fait de même ſur les autres morceaux, & entre chacun d'eux, au moins ordinaire-

ment, il hume un peu d'eau ſalée, qu'il puiſe dans une coque de noix de coco ou dans le creux de ſa main. Sur ces entrefaites un des gens de ſa ſuite prépare une noix de coco verte, en détachant l'écorce extérieure avec ſes dents, opération qui paroît très-ſurprenante à un Européen; mais elle eſt ſi peu difficile que pluſieurs de nous en vinrent à bout avant notre départ de l'Iſle, quoique auparavant ils puſſent à peine caſſer une noiſette. Lorſque le Maître veut boire, il prend la noix de coco ainſi préparée, &, en y faiſant un trou avec ſon doigt ou avec une pierre, il ſuce la liqueur qu'elle contient. Dès qu'il a mangé ſon fruit à pain & ſes poiſſons, il paſſe aux fruits du plane dont il ne fait de chacun qu'une bouchée, quoiqu'il ſoit auſſi gros qu'un pudding noir. S'il a des pommes au lieu de fruits du plane, il ne les goûte jamais à moins qu'elles ne ſoient pelées; pour cela un de ſes domeſtiques ramaſſe à terre une des coquilles qui y ſont toujours en quantité, & la lui porte; il commence à couper ou racler la pelure, mais ſi mal-adroitement qu'il emporte une grande partie du fruit. Si, au lieu de poiſſon, ſon repas eſt compoſé de viande, il doit avoir pour la couper quelque inſtrument qui lui tienne lieu de couteau; dans ce cas, on lui préſente un morceau de bambou qu'il partage tranſverſalement avec ſes ongles, & il découpe ſa viande avec ces morceaux de bois. Pendant tout cet intervalle quelques perſonnes de ſa ſuite ſont occupées à piler du fruit à pain avec un caillou ſur un tronçon de bois. Lorſque le fruit à pain eſt pilé de cette maniere & arroſé d'eau de tems en tems, il ſe réduit à la conſiſtence d'une pâte molle;

ANN. 1769. Juillet.

ANN. 1769. Juillet.

on le met alors dans un vaſe aſſez reſſemblant à un baquet de boucher : on y mêle quelquefois de la banane ou du mahie, ſuivant le goût du maître, en y verſant de l'eau de tems en tems & en l'exprimant enſuite avec la main. Le fruit à pain ainſi préparé, reſſemble aſſez à un flan épais ; on en remplit une grande noix de coco qu'on met devant lui, il l'hume, comme nous ſucerions une gelée, ſi nous n'avions point de cuillere pour la porter à la bouche. Le repas finit alors, & le maître ſe lave encore les mains & la bouche. On replace enſuite dans le panier ce qu'il a laiſſé, & on nettoie les noix de cocos.

CES peuples prennent une quantité prodigieuſe d'alimens dans un ſeul repas : j'ai vu un homme manger deux ou trois poiſſons auſſi grands qu'une perche, trois fruits à pain, dont chacun étoit plus gros que les deux poings ; quatorze ou quinze fruits du plane ou bananes, qui avoient ſix ou ſept pouces de long & quatre ou cinq de circonférence, & près d'une quarte de fruit à pain pilé, qui eſt auſſi ſubſtantiel que le flanc le plus épais. Ce fait eſt ſi extraordinaire qu'à peine voudra-t-on le croire ; & je ne l'aurois pas rapporté ſi je n'en avois d'autres garants que moi-même ; mais MM. Banks & Solander, & pluſieurs de nos Officiers, en ont été témoins oculaires, & ils ſavent que j'interpelle leur témoignage dans cette occaſion.

IL eſt très-ſurprenant que ce peuple qui aime paſſionnément la ſociété & ſur-tout celle des femmes, s'en interdiſe les plaiſirs dans les repas, quoique ce ſoit ſur-

tout à table que toutes les autres Nations, policées & ſauvages, aiment à jouir des agrémens de la ſociété. Nous avons ſouvent recherché comment les repas, qui par-tout ailleurs raſſemblent les familles & les amis, les iſolent à *Otahiti*, & nous n'avons jamais rien pu apprendre ſur cette matière : ils mangent ſeuls, diſent-ils, parce que cela eſt convenable ; mais ils n'ont jamais entrepris de nous expliquer pourquoi il eſt convenable de manger ſeul. Telle eſt cependant la force de l'habitude, qu'ils témoignoient la plus grande répugnance & même de l'averſion de ce que nous mangions en ſociété, ſur-tout avec nos femmes, & des mêmes mets. Nous penſâmes d'abord que cette étrange ſingularité provenoit de quelque opinion ſuperſtitieuſe ; mais ils nous ont toujours affirmé le contraire. Nous obſervâmes auſſi dans cette coutume quelques caprices que nous fûmes auſſi embarraſſés d'expliquer que la coutume elle même : nous ne pûmes jamais engager aucune des femmes à s'aſſeoir avec nous à table, lorſque nous dînions en compagnie ; elles alloient pourtant cinq ou ſix enſemble dans les chambres des domeſtiques, & y mangeoient de bon cœur tout ce qu'elles pouvoient trouver : j'en ai cité un exemple plus haut, & lorſque nous les y attrapions elles n'étoient point déconcertées. Si quelqu'un de nous ſe trouvoit ſeul avec une femme elle mangeoit quelquefois avec lui ; mais alors elle témoignoit combien elle ſeroit fâchée que cette action fût connue, & exigeoit toujours par avance les ſermens les plus forts de garder le ſecret.

ANN. 1769. Juillet.

ANN 1769. Juillet.

DANS leurs familles, deux freres & même deux ſœurs, ont chacun leur panier ſéparé, ainſi que les proviſions & l'appareil de leurs repas ; lorſqu'ils vinrent nous rendre viſite pour la premiere fois dans nos tentes, ils apportoient tous un panier où étoient leurs aliments ; & quand nous nous aſſeyions à table ils ſortoient, ſe plaçoient à terre à deux ou trois verges de diſtance les uns des autres ; & en ſe tournant le dos, chacun prenoit ſon repas de ſon côté, ſans proférer un ſeul mot.

LES femmes ne s'abſtiennent pas ſeulement de manger avec les hommes & de prendre les mêmes aliments, leur nourriture eſt encore apprêtée en particulier par des garçons qu'on entretient pour cela, & qui après avoir préparé les proviſions vont les dépoſer dans un hangar ſéparé, & aſſiſtent à leurs repas.

QUOIQUE les Otahitiens ne mangeaſſent pas enſemble & ne vouluſſent pas s'aſſeoir à notre table, lorſque nous allions voir dans leurs maiſons ceux que nous connoiſſions particuliérement, ils nous ont ſouvent engagés à dîner avec eux, & dans ces occaſions nous avons pluſieurs fois mangé au même panier & bû au même vaſe. Les vieilles femmes cependant parurent toujours offenſées de cette liberté ; & s'il nous arrivoit de toucher à leurs proviſions, & même au panier qui les contenoit, ſur le champ elles jettoient le tout fort loin.

LES Otahitiens d'un moyen âge & d'un rang diſtin-

gué, dorment ordinairement après les repas & dans la chaleur du jour : ils ſont extrêmement indolents & ils n'ont pas d'autre occupation que de dormir & manger. Ceux qui ſont plus âgés ſont moins pareſſeux, & les jeunes garçons & les petites filles reſtent éveillés pendant tout le jour, par l'activité & l'effervescence naturelle de leur âge.

ANN. 1769. Juillet. Vie domeſtique & amuſemens.

En rapportant les incidens qui nous arriverent pendant notre ſéjour dans l'Iſle, j'ai déja parlé par occaſion de leurs amuſemens, & en particulier de leur muſique, danſe, combat de lutte & maniement de l'arc ; ils ſe diſputent auſſi quelquefois à qui jettera le mieux une javeline. En lançant une flèche, comme ils ne viſent point à un but, mais à la plus grande diſtance ; en décochant la javeline, au contraire, ils ne cherchent pas à la pouſſer le plus loin poſſible, mais à frapper une marque qui eſt fixée : cette javeline eſt d'environ neuf pieds de long ; le tronc d'un plane, placé à environ vingt verges de diſtance, ſert de but.

Les flûtes & les tambours ſont les ſeuls inſtrumens de muſique qu'ils connoiſſent ; les flûtes ſont faites d'un bambou creux d'environ un pied de long ; &, comme nous l'avons déja dit, elles n'ont que deux trous & par-conſéquent que quatre notes, avec leſquelles ils ne ſemblent avoir compoſé juſqu'ici qu'un air : ils appliquent à ces trous l'index de la main gauche & le doigt du milieu de la droite.

Le tambour eſt compoſé d'un tronc de bois de for-

ANN 1769. Juillet.

me cylindrique, creuſé, ſolide à l'un des bouts & recouvert à l'autre avec la peau d'un goulu de mer : ils n'ont d'autres baguettes que leurs mains, & ils ne connoiſſent point la maniere d'accorder enſemble deux tambours de ton différent. Ils ont un expédient pour mettre à l'uniſſon les flûtes qui jouent enſemble ; ils prennent une feuille qu'ils roulent & qu'ils appliquent à l'extrémité de la flûte la plus courte, ils la raccourciſſent ou ils l'allongent, comme on tire les tuyaux des téleſcopes, juſqu'à ce qu'ils aient trouvé le ton qu'ils cherchent, ce dont leur oreille paroît juger avec beaucoup de délicateſſe.

ILS joignent leurs voix à celle de ces inſtrumens, & comme je l'ai remarqué ailleurs, ils improviſent en chantant : ils appellent *pehai* ou chanſon chaque diſtique ou couplet : ces vers ſont ordinairement rimés, & lorſqu'ils étoient prononcés par les naturels du pays, nous y reconnoiſſions un mètre. M. Banks prit beaucoup de peine pour en écrire quelques-uns qui furent faits à notre arrivée ; il tâcha d'exprimer leurs ſons, par la combinaiſon de nos lettres, le plus parfaitement qu'il lui fut poſſible ; mais en les liſant, comme nous n'avions pas leur accent, nous ne pouvions pas y retrouver ni le mètre ni la rime. Le Lecteur appercevra facilement que ces vers ſont d'une ſtructure très-différente.

*Tede pahai de parow-a*
*Ha Maru no mina.*

*E pahah Tayo malama tai ya*
*No Tabane tonatou whannomi ya.*
*E Turay eattu terara patee Whennua toai*
*Ino o maio Pretane to Whennuaia no Tute.* (a)

ANN. 1769. Juillet.

NOUS connoiſſons trop imparfaitement la langue d'*Otahiti*, pour entreprendre de traduire ces vers. Ils s'amuſent ſouvent à chanter des couplets pareils à ceux-ci, lorſqu'ils ſont ſeuls ou avec leur famille, & ſurtout quand il eſt nuit: quoiqu'ils n'aient pas beſoin de feu pour ſe chauffer, ils ſe ſervent pourtant d'une lumiere artificielle, entre le coucher du Soleil & le tems où ils vont ſe repoſer. Leurs chandelles ſont faites d'une eſpèce de noix huileuſe, dont ils embrochent pluſieurs dans une baguette; après avoir allumé celle qui eſt à un des bouts, le feu prend enſuite à la ſeconde, en brûlant en même-tems la partie de la brochette qui la traverſe, comme la mèche de nos bougies: lorſque la ſeconde eſt conſumée le feu ſe communique à la troiſième, & ainſi de ſuite; quelques-unes de ces chandelles brûlent pendant un tems conſidérable, & donnent une lumiere aſſez forte. Les Otahitiens ſe couchent ordinairement une heure après que le crépuſcule du ſoir eſt fini; mais lorſqu'ils ont des étrangers qui paſſent la nuit dans leurs habitations, ils laiſſent communément une de ces chandelles allumée pendant la nuit, probablement pour être à portée de veiller ſur celles de leurs femmes, dont ils ne veulent pas faire les honneurs à leurs hôtes.

(a) Le Lecteur doit remarquer qu'un François qui auroit entendu ces vers ne les auroit pas écrits de cette manière, & que pour en apprécier les ſons & la rime il faut ſavoir prononcer l'Anglois.

ANN. 1769. Juillet.

JE n'ajouterai rien à ce que j'ai déja dit des concerts de leurs Ménestriers ambulants ; j'aurai occasion de les décrire ailleurs plus particulierement, en rapportant ce qui nous arriva dans une autre Isle.

EN d'autres pays, les petites filles & toutes les personnes du sexe qui ne sont pas mariées, sont supposées ignorer entierement les mystères de l'amour ; leur conduite & leur conversation sont soumises à la plus grande réserve, & on a soin d'écarter de leur esprit toutes les idées & les images qui tiennent à l'amour. Il arrive précisément ici le contraire : parmi les divertissemens de ces Insulaires, il y a une danse appellée *Timorodée*, exécutée par des jeunes filles, toutes les fois qu'elles peuvent se rassembler au nombre de huit ou dix. Cette danse est composée de postures & de gestes extrêmement lascifs, auxquels on accoutume les enfans dès leurs premieres années ; elle est accompagnée d'ailleurs de paroles qui expriment encore plus clairement la lubricité. Les Otahitiens observent la mesure avec autant d'exactitude que nos meilleurs danseurs sur les théâtres d'Europe. Ces amusemens, permis à une jeune fille, lui sont interdits dès le moment qu'étant devenue femme, elle peut mettre en pratique les leçons & réaliser les symboles de la danse.

ON ne peut pas supposer que ces peuples estiment beaucoup la chasteté : les hommes offrent aux étrangers leurs sœurs ou leurs filles, par civilité ou en forme de récompense ; & l'infidélité conjugale, même dans la femme, n'est punie que par quelques paroles dures ou par des coups légers. Ils portent la licence des

mœurs & la lubricité à un point que les autres Nations, dont on a parlé depuis le commencement du Monde juſqu'à préſent, n'avoient pas encore atteint, & qu'il eſt impoſſible de concevoir.

ANN. 1769. Juillet.

UN nombre très-conſidérable d'Otahitiens des deux ſexes forment des ſociétés ſingulières, où toutes les femmes ſont communes à tous les hommes; cet arrangement met dans leurs plaiſirs une variété perpétuelle, dont ils ont tellement beſoin, que le même homme & la même femme n'habitent guères plus de deux ou trois jours enſemble.

CES ſociétés ſont diſtinguées ſous le nom d'*Arreoy*; ceux qui en ſont partie ont des aſſemblées auxquelles les autres Inſulaires n'aſſiſtent point: les hommes s'y divertiſſent par des combats de lutte, & les femmes y danſent en liberté la *Timorodée*, afin d'exciter en elles des deſirs, qu'elles ſatisfont ſouvent ſur le champ, comme on nous l'a raconté. Ceci n'eſt rien encore: ſi une de ces femmes devient enceinte, ce qui arrive plus rarement que ſi chacune habitoit avec un ſeul homme, l'enfant eſt étouffé au moment de ſa naiſſance, afin qu'il n'embarraſſe point le père, & qu'il n'interrompe pas la mère dans les plaiſirs de ſon abominable proſtitution. Quelquefois cependant il arrive que la mère reſſent pour ſon enfant la tendreſſe que la Nature inſpire à tous les animaux, pour la conſervation de leur progéniture, & elle ſurmonte alors par inſtinct la paſſion qui l'avoit entraînée dans cette ſociété; mais dans ce cas-là même on ne lui permet pas de ſauver la vie de ſon enfant, à moins

ANN. 1769. Juillet.

qu'elle ne trouve un homme qui l'adopte comme étant de lui ; elle prévient alors le meurtre, mais l'homme & la femme étant cenſés, par cet acte, s'être donnés excluſivement l'un à l'autre, ils ſont chaſſés de la communauté & perdent pour l'avenir tout droit aux priviléges & aux plaiſirs de l'*Arreoy* : la femme eſt appellée *Whannownow*, « qui a fait des enfans », mot quils emploient en cette occaſion comme un terme de reproche, quoiqu'aux yeux de la ſageſſe, de l'humanité & de la ſaine raiſon, il n'y ait rien de plus honorable & de plus conforme aux ſentimens qui diſtinguent l'homme de la brute.

IL ne faudroit pas attribuer à un peuple, ſur de légères preuves, une pratique ſi horrible & ſi étrange ; mais j'en ai d'aſſez convaincantes pour juſtifier le récit que je viens de faire. Les Otahitiens, loin de regarder comme un deshonneur d'être aggrégés à cette ſociété, en tirent au contraire vanité, comme d'une grande diſtinction : lorſqu'on nous a indiqué quelques perſonnes qui étoient membres d'un *Arreoy*, nous leur avons fait, M. Banks & moi, des queſtions ſur cette matière, & nous avons reçu de leur propre bouche les détails que je viens de rapporter. Pluſieurs Indiens nous ont avoué qu'ils étoient aggrégés à ces exécrables ſociétés, & que pluſieurs de leurs enfans avoient été mis à mort.

JE ne dois pas terminer la deſcription de la vie domeſtique des Otahitiens, ſans parler de leur extrême propreté. Si ce qui diminue le bien-être & augmente les maux de la vie eſt un vice, ſûrement la propreté

doit être rangée au nombre des vertus : le défaut de cette qualité détruit la beauté & ſanté de l'homme, & mêle du dégoût juſques dans ſes plaiſirs les plus vifs. Les Inſulaires d'*Otahiti* ſe lavent conſtamment tout le corps dans une eau courante trois fois par jour, à quelque diſtance qu'ils ſoient de la mer ou d'une rivière ; le matin, dès qu'ils ſont levés, à midi & le ſoir avant de ſe coucher. J'ai déja remarqué que dans leurs repas ils ſe lavent les mains & la bouche preſque à chaque morceau qu'ils mangent : on ne trouve ſur leurs vêtemens & ſur leur perſonne, ni tache ni malpropreté ; de manière que dans une grande compagnie d'Otahitiens on n'eſt jamais incommodé que de la chaleur, & il n'eſt peut-être pas poſſible d'en dire autant de nos aſſemblées les plus brillantes en Europe.

ANN. 1769. Juillet.

# CHAPITRE XVIII.

*Des Manufactures, des Pirogues & de la navigation des Otahitiens.*

ANN. 1769. Juillet.

SI la néceſſité eſt la mère de l'invention, on ne peut pas ſuppoſer que l'induſtrie ait fait beaucoup de progrès dans les pays où la prodigalité de la Nature a rendu ſes ſecours preſque ſuperflus. On en retrouve cependant chez les Otahitiens quelques exemples, qui font d'autant plus d'honneur à leur activité & à leur adreſſe, qu'ils ne connoiſſent point l'uſage des métaux pour faire des inſtrumens.

Manufactures.

L'ÉTOFFE qui leur ſert d'habillement forme leur principale manufacture : leur manière de la fabriquer & de la teindre contient quelques détails qui peuvent être utiles même aux ouvriers d'Angleterre, & je donnerai pour cela un peu plus d'étendue à ma deſcription.

CETTE étoffe eſt de trois ſortes, & compoſée de l'écorce de trois différens arbres, le mûrier dont on fait le papier Chinois, le fruit à pain & un arbre qui reſſemble au figuier ſauvage des Iſles d'Amérique.

LA plus belle & la plus blanche eſt faite avec le mûrier, qu'ils appellent *Aouta* ; elle ſert de vêtement

aux principaux perſonnages de l'Iſle, & la couleur rouge eſt celle qu'elle prend le mieux ; la ſeconde étoffe, fabriquée avec l'écorce du fruit à pain, nommée *Oo roo*, eſt inférieure à la première en blancheur & en douceur, & ce ſont ſur-tout les Otahitiens de la dernière claſſe qui en font uſage ; la troiſième ſorte, manufacturée avec l'écorce du figuier, eſt groſſière & rude, & de la couleur du papier gris le plus foncé : quoiqu'elle ſoit moins agréable à l'œil & au toucher que les deux autres, c'eſt pourtant la plus utile, parce qu'elle réſiſte à l'eau, avantage que n'ont pas les deux premières. La plus grande partie de cette troiſième étoffe, qui eſt la plus rare, eſt parfumée, & les chefs d'*Otahiti* la portent pour les habits de deuil.

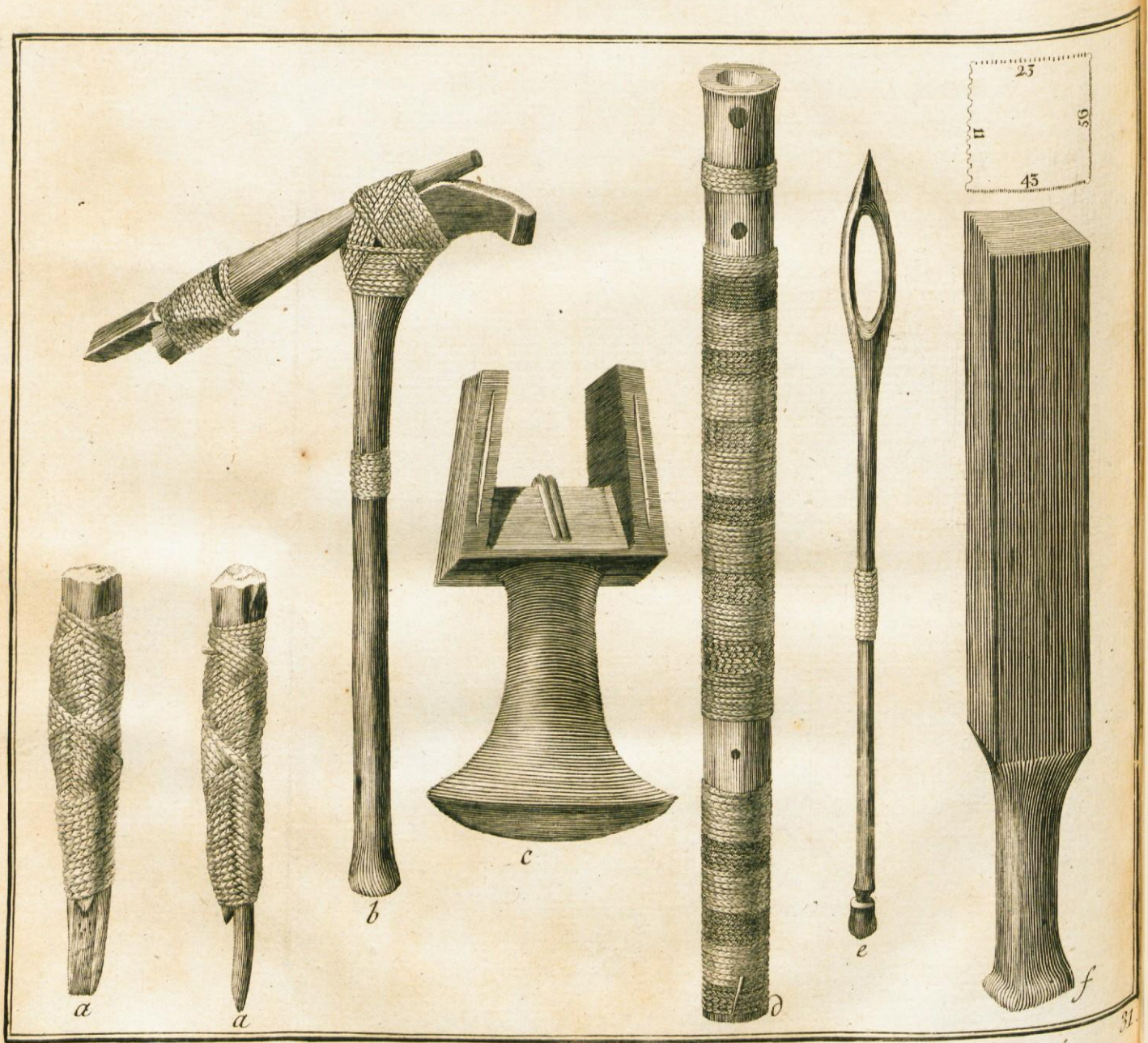
ANN. 1769. Juillet.

ILS ont grand ſoin de multiplier tous les arbres qui fourniſſent la matière première de ces étoffes ; ils donnent ſur-tout une attention particulière au mûrier, qui couvre la plus grande partie des terres cultivées. Ils ne s'en ſervent que lorſqu'il a deux ou trois ans, & qu'il eſt de ſix ou huit pieds de haut, & un peu plus gros que le pouce. Les Otahitiens croient que la meilleure qualité qu'il puiſſe avoir eſt d'être mince, droit, élevé & ſans branches : lorſque la tige porte quelques feuilles baſſes, dont le germe pourroit produire une branche, ils les arrachent ſoigneuſement.

QUOIQUE les étoffes compoſées de l'écorce de ces trois arbres ſoient différentes, elles ſont cependant fabriquées de la même manière. Je me contenterai donc de décrire les procédés qu'ils emploient pour manufacturer la plus fine : lorſque les arbres ſont d'une grandeur

ANN. 1769. Juillet.

convenable, les Otahitiens les arrachent, les dépouillent de leurs branches, & en coupent enſuite les racines & les ſommets. L'écorce de ces arbriſſeaux, étant fendue longitudinalement, ſe détache avec facilité, & lorſqu'ils en ont amaſſé une aſſez grande quantité, ils la portent à quelque ruiſſeau, & l'y laiſſent tremper, après l'avoir chargée de pierres peſantes, pour qu'elle ne ſoit point entraînée par le courant : quand ils jugent qu'elle eſt ſuffiſamment macérée, les ſervantes vont au ruiſſeau, ſe mettent toutes nues, s'aſſeoient dans l'eau pour ſéparer l'écorce intérieure de la verte, qui ſert d'enveloppe à l'arbre ; elles placent pour cela le morceau de bois ſur une planche polie & applatie, & elles le ratiſſent très-ſoigneuſement avec la coquille que nos marchands appellent *Langue de tigre*, *Tellina gargadia*, & elles le plongent continuellement dans l'eau, juſqu'à ce qu'il ne reſte rien que les plus belles fibres de l'écorce intérieure. L'écorce ainſi préparée, dans l'après-midi, eſt étendue le ſoir ſur des feuilles de plane. Il paroît qu'il y a quelque difficulté dans cette partie de l'ouvrage, puiſque la maîtreſſe de la famille eſt toujours chargée de ſurveiller à cette opération : ils placent les écorces l'une à côté de l'autre, juſqu'à la longueur d'onze ou douze verges, & à la largeur d'environ un pied ; ils en mettent deux ou trois couches l'une ſur l'autre : ils ont grand ſoin que l'étoffe ſoit par-tout d'une égale épaiſſeur, & s'il arrive que l'écorce ainſi couchée ſoit plus mince dans un endroit que dans un autre, on en prend un morceau un peu plus épais pour le placer dans le vuide. L'écorce reſte dans cet état juſqu'au lendemain au matin ; alors la plus grande partie de l'eau


25
59
11
45
a
a
b
c
d
e
f

l'eau qu'elle contenoit étant imbibée ou évaporée, les fibres adhérent ſi bien enſemble, que toutes les couches ſe lèvent de terre en une ſeule pièce. ANN. 1769. Juillet.

APRÈS qu'on a ainſi levé la pièce, on la poſe ſur le côté poli d'une grande planche de bois préparée pour cet effet, & les ſervantes la battent avec de petits maillets d'environ un pied de long & de trois pouces d'épaiſſeur, faits d'un bois dur que les Inſulaires appellent *Etoa*. La forme de cet inſtrument reſſemble aſſez à un cuir quarré de raſoir, excepté ſeulement que le manche eſt un peu plus long, & que chacune des quatres faces eſt ſillonée de rainures & de lignes prominentes, plus ou moins hautes ou profondes : celles d'un côté ſont de la groſſeur d'une petite ficelle, les plus petites de celles d'un fil de ſoie, & dans cet intervalle, les autres diminuent par degrés.

ILS battent d'abord l'écorce avec le côté du maillet où ſont les plus groſſes rainures, & ils frappent en cadence comme nos forgerons ſur leur enclume. L'écorce s'étend très-promptement ſous les coups, & les rainures de l'inſtrument y laiſſent l'empreinte d'un tiſſu ; on la bat ſucceſſivement avec les autres côtés du maillet, & l'on finit par le plus uni ; alors l'étoffe ſort achevée de la main de l'ouvrier. Quelquefois on applique pluſieurs doubles de cette étoffe qu'on bat avec le côté le plus uni du maillet : dans ce cas elle s'amincit, devient preſque auſſi légere qu'une mouſſeline, & ils lui donnent le nom d'*Hoboo*. L'étoffe ſe blanchit très-bien à l'air, mais

ANN. 1769. Juillet.

elle acquiert plus de blancheur & de douceur, lorſqu'on la lave & qu'on la bat derechef après qu'on l'a portée.

IL y a pluſieurs ſortes de cette étoffe de différents degrés de fineſſe, ſuivant qu'elle eſt plus ou moins battue ſans être doublée. Les autres étoffes ſont auſſi plus ou moins belles ſuivant qu'elle ont été battues; mais elles different en même-tems les unes des autres par les différens matériaux dont elles ſont compoſées. On ne prend l'écorce de l'arbre à pain que lorſque les tiges ſont beaucoup plus longues & plus épaiſſes que celles du figuier qu'on emploie quand elles ſont plus jeunes.

QUAND les Otahitiens veulent laver cette étoffe après qu'elle a été portée, ils la font tremper dans une eau courante, où ils la laiſſent pendant quelque tems, après l'avoir fixée au fond avec une pierre; ils la tordent enſuite légérement pour en exprimer l'eau: quelquefois ils lui donnent alors une nouvelle fabrication: ils en mettent pluſieurs pièces l'une ſur l'autre, & les battent enſemble avec le côté le plus raboteux du maillet; elles deviennent d'une épaiſſeur égale à nos draps d'Angleterre, & plus douces & plus unies que ces draps, après qu'elles ont un peu ſervi, quoiqu'en ſortant de deſſous le maillet, elles paroiſſent avoir été empeſées.

CETTE étoffe ſe déchire quelquefois lorſqu'on la bat; mais ils la raccommodent aiſément, en y joignant un morceau avec une colle compoſée de la racine du *pea*, & ils font cette opération avec tant d'adreſſe

qu'on ne s'en apperçoit pas. Les femmes s'occupent auſſi à enlever les taches, comme nos dames à faire de la broderie ou des nœuds. ANN. 1769. Juillet.

LA fraîcheur & la douceur ſont les principales qualités de cette étoffe; & ſon défaut eſt d'être ſpongieuſe comme le papier, & de ſe déchirer preſque auſſi facilement.

ILS teignent ſur-tout cette étoffe en rouge & en jaune. Leur rouge eſt très-beau, & j'oſerai dire plus brillant & plus fin qu'aucun de ceux que nous avons en Europe. Notre véritable écarlate eſt celui qui en approche davantage; & le Peintre d'Hiſtoire naturelle, qu'avoit amené M. Banks, ne put l'imiter imparfaitement qu'en mêlant enſemble du vermillon & du carmin. Le jaune eſt encore très-brillant, mais nous en avons d'auſſi beaux. Leur rouge eſt compoſé des ſucs de deux végétaux mêlés enſemble, & qui ſéparément pris n'ont aucune tendance à cette couleur; l'un eſt une eſpèce de figuier appellée, à *Otahiti*, *Matte*, & l'autre le *Cordia ſebeſtina*, que les Inſulaires nomment *Etou*; ils emploient le fruit du figuier & les feuilles du *Cordia*.

LE fruit du figuier eſt à peu près auſſi gros qu'un pois de ronceaux, ou qu'une très-petite groſeille; & lorſqu'on en rompt la tige, il ſort une liqueur laiteuſe reſſemblante au jus de nos figues, dont ce fruit eſt en effet une eſpèce. Les femmes reçoivent cette liqueur dans une petite quantité d'eau de coco, & il faut trois ou quatre quartes de ces petites figues pour en préparer ainſi une roquille. Dès

ANN. 1769. Juillet.

qu'ils en ont tiré une quantité ſuffiſante, on y trempe les feuilles de l'*Etou*, & on les met enſuite ſur une feuille de plane ; on les y retourne juſqu'à ce qu'elles ſoient plus flaſques, & quand elles ſont parvenues à ce point, on les ſerre doucement, en augmentant la preſſion par degrés, de maniere à ne pas rompre les feuilles. A meſure qu'elles deviennent plus molles & plus ſpongieuſes, elles imbibent plus de liqueur ; dans l'eſpace d'environ cinq minutes, la couleur commence à paroître ſur les veines des feuilles, & dans dix minutes ou un peu plus, elles en ſont parfaitement ſaturées. Les Inſulaires les preſſent alors auſſi fortement qu'il leur eſt poſſible.

LES jeunes garçons préparent pour cela une grande quantité de *Moo*, en l'épluchant avec leurs dents ou entre deux petits bâtons, juſqu'à ce qu'il ſoit dépouillé de ſon écorce verte & de la ſubſtance farineuſe qui eſt deſſous, & qu'il n'y reſte plus qu'un rézeau clair de fibres ; ils y enveloppent les feuilles de l'*Etou* qui diſtillent alors la liqueur qu'elles contiennent, à meſure qu'on les preſſe. Comme ces feuilles ont peu de ſuc par elles-mêmes, elles ne donnent guères que celui dont elles étoient imbibées. Lorſque ce premier ſuc eſt entiérement exprimé, ils impregnent de nouveau les feuilles, & on continue la même opération juſqu'à ce que la liqueur qui paſſe à travers ne ſoit plus teinte ; les feuilles de l'*Etou* ſont jettées de côté, mais on conſerve le *Moo* qui, étant profondément imbibé de la couleur, ſert de broſſe pour étendre la teinture ſur l'étoffe.

ANN. 1769. Juillet.

ILS reçoivent toujours la liqueur exprimée dans de petits vaſes faits de feuilles de plane. Je ne ſais pas ſi cette feuille a quelque qualité favorable à la couleur, ou s'ils ont adopté cet uſage, parce qu'il eſt facile de ſe procurer du plane & de diſtribuer ces petits vaſes parmi les ouvriers.

ILS ne teignent ordinairement leur étoffe légere que dans les bords, & ils répandent des couleurs ſur toute la ſurface de celle qui eſt plus épaiſſe; ils ne les appliquent que d'un côté, comme la peinture, & quoique j'aie vu de l'étoffe légere trempée entiérement dans la liqueur, la couleur n'avoit pas le même brillant & le même luſtre, que lorſqu'elle y avoit été miſe de l'autre maniere.

LA feuille de l'*Etou* eſt généralement employée dans ce procédé, & produit probablement la plus belle couleur; cependant ils compoſent un rouge avec le jus de leurs figues mêlé dans une eſpèce de *Tournefortia*, qu'ils appellent *Taheinoo*, le *Pohuc*, l'*Eurhe* ou *Convolvulus braſilienſis*, & une ſorte de *Solanum* qu'ils nomment *Ebooa*. Le mêlange de ces diverſes plantes, ou la différente doſe qu'ils en emploient, produit ſur leurs étoffes pluſieurs nuances de couleurs, dont quelques-unes ſont fort ſupérieures aux autres.

LA beauté cependant de la meilleure n'eſt pas permanente; il eſt probable qu'on pourroit trouver quelque méthode pour la fixer, ſi l'on faiſoit des expériences ſur cette matiere; & il ſeroit très-utile de rechercher les qualités que donneroit le mêlange d'une

ANN. 1769. Juillet.

ſubſtance végétale avec une autre. La manière dont on a découvert nos plus belles couleurs ſuffit pour encourager cette entrepriſe ; à l'inſpection de l'indigo, du paſtel, de l'herbe du Teinturier & de la plupart des plantes qu'on emploie dans nos teintures, on n'imagineroit pas qu'elles contiennent les couleurs qu'on en tire. Je terminerai ce que je viens de dire du rouge des Otahitiens, en ajoutant que les femmes, qui ont ſervi à le préparer ou à l'appliquer ſur les étoffes, conſervent avec ſoin, comme un ornement, cette couleur ſur leurs ongles & leurs doigts, où elle paroît dans ſa plus grande beauté.

LEUR jaune eſt compoſé de l'écorce de la racine du *Morinda citrifolia*, appellé *Nono*, qu'ils ratiſſent & font infuſer dans l'eau. Après qu'on l'y a laiſſé tremper pendant quelque tems, l'eau ſe colore & ils y plongent l'étoffe pour la teindre. On devroit examiner ſi le *Morinda*, dont le *Nono* eſt une eſpèce, ne pourroit pas ſervir à la teinture. Brown, dans ſon Hiſtoire de la Jamaïque, fait mention de trois eſpèces de *Morinda* qui ſont employées pour teindre en brun, & Rumphius dit que les Inſulaires des Indes Orientales ſe ſervent du *Bancuda auguſtifolia*, qui approche beaucoup du *Nono* d'*Otahiti*, comme d'une drogue qui fixe les couleurs rouges, avec leſquelles elle a une affinité particuliere.

LES habitans d'*Otahiti* teignent auſſi en jaune avec le fruit du *Tamanu ;* mais nous n'avons pas eu occaſion de découvrir comment ils en tirent cette couleur. Ils ont encore une maniere de teindre en brun & en noir ;

ces couleurs ſont ſi médiocres, que la méthode de les préparer n'a pas excité notre curioſité.

ANN. 1769. Juillet.

LA fabrication des nattes eſt une autre Manufacture conſidérable des Otahitiens ; il y en a quelques-unes qui ſont plus belles & meilleures que celles que nous avons en Europe ; les plus groſſières leur ſervent de lits, & ils portent les plus fines dans les tems humides. Les Inſulaires prennent bien des peines & emploient beaucoup de ſoins à faire ces dernières, dont il y a deux eſpèces. Les unes ſe font avec l'écorce du *Poerou*, l'*Hibiſcus tiliacceus* de Linné, & il y en a quelques-unes qui ſont auſſi fines qu'un drap groſſier ; ils appellent *Wanne* l'autre eſpèce qui eſt encore plus belle : elle eſt blanche, luſtrée & brillante ; ils la fabriquent avec les feuilles de leur *Wharrou* eſpèce de *Pandanus*, dont nous n'avons pas eu occaſion de voir les fleurs ni le fruit. Ils ont d'autres nattes ou, comme ils les nomment, des *Moeas*, qui leur ſervent de ſieges & de lits ; elles ſont compoſées de joncs & d'herbes, & ils les fabriquent, ainſi que tous leurs ouvrages treſſés, avec une facilité & une promptitude étonnantes.

ILS ſont auſſi très-adroits à faire des paniers & des ouvrages d'oſier ; leurs paniers ſont de mille formes différentes, & il y en a quelques-uns très-artiſtement travaillés ; ils s'occupent tous, hommes & femmes, à ce travail. Ils en fabriquent avec des feuilles de noix de cocos, dans l'eſpace de quelques minutes ; & les femmes qui nous venoient voir de très-grand matin, avoient coutume, dès que le ſoleil étoit élevé ſur l'horiſon, d'envoyer chercher quelques feuilles, dont

ANN. 1769. Juillet.

elles formoient de petits chapeaux pour mettre leur viſage à l'ombre ; cette opération leur coûtoit ſi peu de travail & de tems, que lorſque le ſoleil baiſſoit ſur le ſoir, elles les jettoient là : ces chapeaux cependant ne leur couvrent pas la tête, ils ne conſiſtent qu'en une bande qui en fait le tour, & une corne avancée qui ombrage le front.

ILS font avec l'écorce du *Poërou* des cordes & des lignes, dont les plus groſſes ont un pouce d'épaiſſeur, & les plus minces ſont de la groſſeur d'une petite ficelle ; ils forment avec ces dernieres des filets pour la pêche. Ils compoſent avec les fils de coco un cordage pour joindre enſemble les différentes parties de leurs pirogues, & d'autres courroyes tordues ou treſſées ; & ils fabriquent avec l'écorce de l'*Erowa*, eſpèce d'ortie qui croît dans les montagnes & qui pour cela eſt un peu rare, les meilleures lignes pour la pêche qu'il ſoit poſſible de trouver. Ils attrapent avec ces lignes les poiſſons les plus forts & les plus frétillants, tels que les bonites & les *Albicores* qui romproient dans un inſtant nos lignes de ſoie les plus fortes, quoiqu'elles ſoient deux fois auſſi épaiſſes que celles des Otahitiens.

ILS font auſſi une eſpèce de ſeine, d'une herbe qui a les feuilles larges & groſſières, & dont la tige reſſemble au glayeul. Ils entortillent & joignent enſemble ces herbes, juſqu'à ce que le filet, qui eſt à-peu-près auſſi large qu'un grand ſac, aie 60 à 80 braſſes de long. Ils la tirent dans les bas-fonds, & le propre poids de la ſeine la tient ſi bien au fond de la mer qu'un ſeul poiſſon peut difficilement échapper.

LES

ANN. 1769. Juillet.

LES Otahitiens montrent une ſagacité & une induſtrie extrêmes dans tous les expédients qu'ils emploient pour prendre des poiſſons. Ils ont des harpons de bambous dont la pointe eſt d'un bois dur, & ils frappent le poiſſon plus sûrement avec cet inſtrument, que nous ne le pouvons faire avec nos harpons de fer ; quoique les nôtres aient d'ailleurs l'avantage d'être attachées à une ligne, de maniere que ſi le croc atteint le poiſſon, nous ſommes sûrs de l'attraper quand même il ne ſeroit pas mortellement bleſſé.

ILS ont deux ſortes d'hameçons conſtruits avec un art admirable, & qui répondent très-bien au but qu'ils ſe propoſent dans ces ouvrages ; l'un deux eſt appellé *Wittee Wittee*. La tige eſt faite de nacre de perles, la plus brillante qu'ils peuvent trouver, & l'intérieur qui eſt ordinairement la partie la plus éclatante ſe met par derrière. Ils attachent à ces hameçons une touffe blanche de poil de chien ou de ſoie de cochon, de maniere qu'elle reſſemble un peu à la queue d'un poiſſon. L'hameçon & l'amorce ſont mis au bout d'une ligne d'*érowa* que porte une verge de bambou. Le pêcheur, afin de réuſſir dans ſon entrepriſe, fait attention au vol des oiſeaux qui ſuivent toujours les bonites lorſqu'elles nâgent dans les bas-fonds ; il dirige ſa pirogue ſur leur marche, & lorſqu'il a l'avantage d'être conduit par ces guides, il revient rarement ſans avoir fait une bonne pêche.

LA ſeconde eſpèce d'hameçon eſt auſſi faite de nacre de perles ou de quelque autre coquillage dur ; ils

ANN. 1769. Juillet.

ne peuvent pas les barbeler comme les nôtres, mais pour ſuppléer à ce défaut, ils recourbent la pointe en-dedans. Ces hameçons ſont de différente grandeur, & ils s'en ſervent avec beaucoup de ſuccès pour attraper toute ſorte de poiſſons. La maniere de les fabriquer eſt très-ſimple, & chaque pêcheur les travaille lui-même. Ils coupent d'abord la coquille en morceaux quarrés avec le taillant d'un autre coquillage, & avec un corail qui eſt aſſez rabotteux pour ſervir de lime, ils leur donnent la forme d'un hameçon; ils font enſuite un trou au milieu, & ils n'ont pour cela d'autre villebrequin que la premiere pierre qu'ils trouvent ayant une pointe aiguë; ils attachent cette pierre au bout d'un petit bâton de bambou, & ils tournent cet inſtrument dans leurs mains de la même maniere que nous tournons un mouſſoir à chocolat. Lorſque la coquille eſt percée & que le trou eſt aſſez large, on y introduit une petite lime de corail, au moyen de laquelle l'hameçon eſt fini dans très-peu de tems, car l'ouvrier n'emploie guères plus d'un quart-d'heure à ce travail.

Pirogues.

LE Lecteur a déja pris quelque idée de la Maçonnerie, de la Sculpture & de l'Architecture des Otahitiens, dans la deſcription que j'ai donnée des morais ou lieux où ils dépoſent leurs morts. Les pirogues ſont les autres articles les plus importants de leur art de conſtruire & de ſculpter en bois; c'eſt peut-être pour ces Inſulaires un auſſi grand travail de fabriquer une de leurs principales pirogues avec leurs inſtrumens, que de conſtruire un vaiſſeau de guerre avec les nôtres.

ILS ont une hache de pierre, un ciſeau ou gouge fait avec un os humain & ordinairement avec l'os de l'avant-bras ; une rape de corail & la peau d'une eſpèce de raye qui, avec du ſable de corail, leur ſert de lime ou de pierre à aiguiſer. ANN. 1769. Juillet.

VOILA le catalogue complet de leurs inſtruments, & avec ce petit nombre d'outils, ils bâtiſſent des maiſons, conſtruiſent des pirogues, taillent des pierres, abattent, fendent, ſculptent & poliſſent des bois.

LA pierre dont ils forment le taillant de leurs haches eſt une eſpèce de baſalte d'une couleur noirâtre ou griſe, qui n'eſt pas très-dure, mais qui ne s'égrene pourtant point facilement. Ces haches ſont de différentes grandeurs ; celles qui leur ſervent à abattre des bois peſent de ſix à huit livres ; d'autres qu'ils emploient pour ſculpter ſont du poids de ſept ou huit onces : comme il eſt néceſſaire de les aiguiſer preſque à chaque inſtant, l'ouvrier a toujours près de lui pour cela une pierre & une noix de coco remplie d'eau.

LE travail le plus difficile pour les Otahitiens c'eſt d'abattre un arbre ; c'eſt auſſi celui où ils reſſentent davantage le défaut de leurs inſtrumens ; cette beſogne demande un certain nombre d'ouvriers, & le travail conſtant de pluſieurs jours. Lorſque l'arbre eſt à bas, ils le fendent par les veines dans toute ſa longueur & toute ſa largeur en planches de trois à quatre pouces d'épaiſſeur. Il faut remarquer que la plupart de ces arbres ont huit pieds de circonférence dans le tronc, & quarante dans les branches, & que l'épaiſ-

ANN. 1769. Juillet.

ſeur eſt à-peu-près la même dans toute leur longueur. Ils appellent *Avie* l'arbre qui leur ſert communément de bois de conſtruction ; la tige en eſt élevée & droite ; quelques-unes cependant des plus petites pirogues ſont faites d'arbre à pain, qui eſt un bois léger, ſpongieux & qui ſe travaille aiſément ; ils applaniſſent les planches avec leurs haches très-promptement, & ils ſont ſi adroits qu'ils peuvent enlever une légere écorce ſans donner un ſeul coup mal-à-propos. Comme ils ne connoiſſent point la manière de plier une planche, toutes les parties de la pirogue creuſes ou plates ſont taillées à la main.

ON peut diviſer en deux claſſes générales les pirogues ou canots dont ſe ſervent les habitans d'*Otahiti* & des Iſles voiſines ; ils appellent les unes *Ivahahs* & les autres *Pahies*.

L'*IVAHAH* qu'ils employent dans les petites excurſions a les côtés perpendiculaires & le fond plat ; & le *pahie*, qu'ils montent dans les voyages plus longs, a les côtés bombés & le fond en forme de quille. Les *Ivahahs* ſont tous de la même forme, mais d'une grandeur différente, & ſervent à divers uſages. Leur longueur eſt de dix à ſoixante & douze pieds ; mais la largeur ne ſuit pas cette proportion. Les *Ivahahs* longs de dix pieds ont à-peu-près un pied de large, & ceux qui ont plus de ſoixante & dix pieds de longueur, n'en ont guères que deux de largeur : ils diſtinguent l'*Ivahah* de combat, l'*Ivahah* de pêche, & l'*Ivahah* de voyage ; car quelques-uns de ces derniers vont d'une Iſle à l'autre. L'*Ivahah* de combat eſt le plus long de

tous ; la poupe & la proue ſont fort élevés au-deſſus du corps du bâtiment dans la forme d'un demi-cercle ; la poupe en particulier a quelquefois dix-ſept à dix-huit pieds de haut, quoique la pirogue en elle-même n'en ait guères que trois. Ces derniers *ivahahs* ne vont jamais ſeuls à la mer, on les attache enſemble par les côtés, à la diſtance d'environ trois pieds, avec de groſſes cordes de fibres ligneuſes, qu'on paſſe à travers les bâtiments & qu'on amarre ſur les plat-bords. Ils dreſſent ſur l'avant de ces *Ivahahs* un échaffaud ou plate-forme, d'environ dix ou douze pieds de long, un peu plus large que les pirogues, & qui eſt ſoutenue par des poteaux de ſix pieds d'élévation. Les combattans qui ont pour armes de trait les frondes & les javelines ſe placent ſur cette plate-forme ; ils ne ſe ſervent de leurs arcs & de leurs flèches que pour ſe divertir, comme on s'amuſe chez nous au diſque & au palet, ce qui doit être rangé au nombre des ſingularités qu'on remarque dans les mœurs de ce peuple. Les rameurs ſont aſſis au-deſſous de ces plate-formes, ils reçoivent les bleſſés & font monter de nouveaux hommes en leur place. Quelques-unes de ces pirogues ont dans toute leur longueur une plate-forme de bambous ou d'autres bois légers, beaucoup plus large que tout le bâtiment qui porte alors un bien plus grand nombre de combattans, mais nous n'en avons vu qu'une équipée de cette manière.

ANN. 1769. Juillet.

LES *Ivahahs* de pêche ont de dix à quarante pieds de longueur ; tous ceux qui ont vingt-cinq pieds de long & plus, de quelque eſpece qu'ils ſoient, portent des voiles dans l'occaſion. L'*Ivahah* de voyage eſt tou-

ANN. 1769. Juillet.

jours double & garni d'un petit pavillon propre, d'environ cinq ou ſix pieds de large & de ſix ou ſept de long, attaché ſur l'avant du bâtiment, pour la commodité des principaux perſonnages qui s'y aſſeoient pendant le jour & y dorment pendant la nuit. Les *Ivahahs* de pêche ſont quelquefois joints enſemble, & ont une cabane à bord, mais cela n'eſt pas commun.

LES *Ivahahs* qui ont moins de vingt-cinq pieds de long, portent rarement ou preſque jamais de voiles. Quoique la poupe s'élève de quatre ou cinq pieds, l'avant du bâtiment eſt plat, & il y a une planche qui s'avance en ſaillie ſur le bord d'environ quatre pieds.

LA longueur du *Pahie* varie auſſi depuis trente à ſoixante pieds; mais ce bâtiment, comme l'*Ivahah*, eſt très-étroit: l'un d'eux, que j'ai meſuré, avoit cinquante & un pied de long, & ſeulement un pied & demi de largeur à l'un des bouts; il n'a qu'environ trois pieds dans ſa plus grande largeur: telle eſt la proportion générale qu'ils ſuivent dans leur conſtruction. Le *Pahie* ne s'élargit pourtant pas par degrés; mais ſes côtés étant droits & parallèles, pendant un petit eſpace, au-deſſous du plat-bord, ils s'élargiſſent tout-à-coup & ſe terminent en angles vers le fond, de ſorte qu'en coupant tranſverſalement cette partie du bâtiment, elle préſente à-peu-près la forme d'un as de pique, & l'enſemble eſt beaucoup trop large pour ſa longueur. Les Otahitiens emploient ces *Pahies* dans les combats, ainſi que les plus grands *Ivahahs*, mais plus particulièrement pour les longs voyages. Le *Pahie* de combat, qui eſt le plus grand de tous, eſt garni

d'une plate-forme, qui eſt proportionnellement plus large que celle de l'*Ivahah*, parce que ſa forme le met en état de ſoutenir un beaucoup plus grand poids. Les *Pahies* de voyage, ſont ordinairement doubles, & leur grandeur moyenne eſt celle de nos gros bateaux de mer ; ils font quelquefois d'une Iſle à l'autre des voyages d'un mois ; & nous avons de bonnes preuves qu'ils ſont quinze ou vingt jours en mer, & qu'ils pourroient y reſter plus long-tems s'ils avoient plus de moyens d'y garder des proviſions & de l'eau douce.

ANN. 1769. Juillet.

LORSQUE ces pirogues portent une ſeule voile, elles font uſage d'un morceau de bois attaché au bout de deux bâtons, mis en travers du bâtiment, & qui s'avance ſur le côté du *Pahie* de ſix à dix pieds, ſuivant la grandeur de la pirogue : il reſſemble à celui qu'emploient les Pros Volans des Iſles *des Larrons*, & auquel le voyage du Lord Anſon donne le nom de *balancier*. Les hautbans ſont attachés à ce balancier, qui eſt abſolument néceſſaire pour mettre le bateau en eſtive, lorſque le vent eſt un peu fort.

QUELQUES-UNS de ces *Pahies* ont un ſeul mât & d'autres deux ; ces mâts ſont compoſés d'une ſeule perche, & quand la longueur de la pirogue eſt de trente pieds, celle du mât eſt d'un peu moins de vingt-cinq : il eſt attaché ſur un chaſſis au pied de la pirogue, & reçoit une voile de natte qui eſt un tiers plus longue que lui-même. La voile eſt aiguë au ſommet, quarrée dans le fond & courbe dans les côtés ; elle reſſemble un peu à celle que nous appellons, *épaule de mouton*, & dont nous nous ſervons ſur les bateaux des vaiſſeaux de guerre : elle eſt placée dans

ANN. 1769. Juillet.

un chaſſis de bois qui l'environne de chaque côté, de manière qu'on ne peut ni la riſer ni la ferler, & ſi l'une ou l'autre de ces deux manœuvres devient néceſſaire, il faut la couper, ce qui pourtant arrive rarement dans ces climats où le tems eſt ſi uniforme. Les Indiens attachent au ſommet du mât pour l'orner, des plumes qui ont une inclinaiſon oblique en avant : la figure qui ſe trouve dans l'une des planches fait concevoir la forme & la poſition du mât & de l'eſpèce de pavillon qu'il porte. Les rames ou pagayes, dont on ſe ſert dans ces pirogues, ont un long manche & une pale plate, & ſont aſſez reſſemblantes à la pelle d'un Boulanger. Chaque perſonne à bord de la pirogue, excepté ceux qui ſont aſſis ſous le pavillon, manient une de ces rames, & font marcher le bâtiment aſſez vîte : ces pirogues cependant font tant d'eau par les coutures, qu'il y a toujours au moins un Indien occupé à la vuider. Ces bâtimens ſont très-propres pour le débarquement & pour s'éloigner de la côte, lorſqu'il y a de la houle ; au moyen de leurs grandes longueurs & de leurs poupes élevées, ils débarquent à ſec quand nos bateaux pourroient à peine venir à bout d'aborder, & l'élévation de leur avant leur donne le même avantage pour s'éloigner d'un rivage.

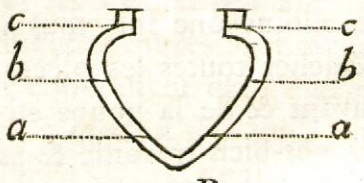
LES *Iyahahs* ſont les ſeules pirogues employées par les Otahitiens, mais nous vîmes pluſieurs *Pahies* qui venoient des autres Iſles. Je vais donner les dimenſions exactes d'un de ces derniers que nous meſurâmes avec ſoin, & je ferai enſuite une deſcription particulière de la maniere dont ils les conſtruiſent.

LONGUEUR

ANN. 1769. Juillet.

| | Pieds. | Pouces. |
|---|---|---|
| LONGUEUR de l'étrave à l'étambord, de tête en tête, c'eſt-à-dire ſans y comprendre la courbure de ces deux parties, . . . . | 51 | 0 |
| LARGEUR de l'avant au ſommet, de dedans en dedans, . . . . | 1 | 2 |
| LARGEUR dans la partie la plus large, . . . . . | 1 | 6 |
| LARGEUR de la poupe, . . . . | 1 | 3 |
| LARGEUR de la carène à l'avant, | 2 | 8 |
| DANS la partie la plus large de la carène, . . . . . | 2 | 11 |
| A l'arrière, . . . . . | 2 | 9 |
| PROFONDEUR à la maîtreſſe levée, | 3 | 4 |
| HAUTEUR au-deſſus du terrein ſur lequel le pahie étoit placé, . . | 3 | 6 |
| HAUTEUR de ſon avant au-deſſus de la terre, ſans y comprendre la figure, . . . . . | 4 | 4 |
| HAUTEUR de la figure, . . . | 0 | 11 |
| HAUTEUR de la poupe au-deſſus du terrein, . . . . . | 8 | 9 |
| HAUTEUR de la figure, . . . | 2 | 0 |

AFIN d'éclaircir ma deſcription ſur la manière dont ces bâtimens ſont conſtruits, il eſt néceſſaire de renvoyer à la figure, dans laquelle *aa* eſt la première virure, *bb* la ſeconde, & *cc* la troiſième.



ANN. 1769. Juillet.

LA partie d'en bas, ou la quille au-deſſous d'*aa*, eſt faite d'un arbre creuſé en forme d'auge ; ils choiſiſſent pour cela les arbres les plus longs qu'ils peuvent trouver, de manière qu'il n'y en a jamais plus de trois dans toute la longueur du bâtiment. Le ſecond étage, au-deſſous de *bb*, eſt formé d'une planche étroite d'environ quatre pieds de long, quinze pouces de large & deux pouces d'épaiſſeur. Le troiſième étage, au-deſſous de *cc*, eſt compoſé, comme la quille, de troncs d'arbres creuſés dans les proportions de ſa carène. Le dernier eſt auſſi fait de troncs d'arbres creuſés, de manière que la partie recourbée & la partie perpendiculaire, ſont d'une ſeule pièce. On imagine bien que ce n'eſt pas un travail facile que de fabriquer ces différentes parties de la pirogue ſans avoir ni ſcie, ni rabot, ni ciſeau ; mais la grande difficulté eſt de les joindre enſemble.

LORSQUE toutes les parties du bâtiment ſont préparées, ils mettent la quille ſur des billots, & les planches étant ſoutenues par des étais, ils les couſent ou les amarrent enſemble avec de fortes lieures de cordage treſſé, qu'ils paſſent pluſieurs fois dans des trous percés avec une gouge ou tarrière d'os, que j'ai déja décrite plus haut : on peut juger de l'adreſſe de ce travail, puiſque les coutures ſont ſi bien ſerrées qu'elles vont à l'eau ſans être calfatées. Comme les cordages mouillés ſe pourriſſent bientôt, on les rechange au moins une fois tous les ans, & il faut pour cela détacher toutes les pièces du bâtiment. Le deſſein de l'avant & de la poupe eſt groſſièrement tracé, mais il eſt très-bien travaillé & parfaitement poli.

ANN. 1769. Juillet.

ILS conſervent ces *Pahias* avec beaucoup de ſoin dans un eſpèce de hangar, conſtruit à cet effet; ces hangars ſont des poteaux fichés en terre, qui ſe rapprochent au ſommet les uns vers les autres, & qu'ils attachent enſemble avec les plus forts de leurs cordages : ils forment une eſpèce d'arc gothique, recouvert par-tout d'herbages juſqu'à terre, excepté ſeulement dans les deux bouts qui ſont ouverts; quelques-uns de ces hangars ont cinquante à ſoixante pas.

A l'occaſion de la navigation de ces peuples, je parlerai de leur ſagacité étonnante à prévoir le tems qui arrivera, ou du moins le côté d'où ſoufflera le vent. Ils ont pluſieurs manières de pronoſtiquer ces évènemens; mais je n'en connois qu'une : ils diſent que la voie lactée eſt toujours courbée latéralement, mais tantôt dans une direction & tantôt dans une autre, & que cette courbure eſt un effet de l'action que le vent exerce ſur elle, de manière que ſi la même courbure continue pendant une nuit, le vent correſpondant ſoufflera ſûrement le lendemain. Je ne prétends pas juger de l'exactitude des règles qu'ils ſuivent; je ſais ſeulement que quelque méthode qu'ils emploient pour prédire le tems, ou au moins le vent qui ſoufflera, ils ſe trompent beaucoup plus rarement que nous.

DANS leurs plus grands voyages ils ſe dirigent ſur le Soleil pendant le jour & ſur les Etoiles pendant la nuit, pour gouverner. Ils diſtinguent toutes les Etoiles ſéparément par des noms; ils connoiſſent dans quelle partie du Ciel elles paroîtront, à chacun des mois où

ANN. 1769. Juillet.

elles ſont viſibles ſur l'horiſon : ils ſavent auſſi avec plus de préciſion que ne le croira peut-être un Aſtronome d'Europe, le tems de l'année où elles commencent à paroître ou à diſparoître.

# CHAPITRE XIX.

*De la Diviſion du Tems à* Otahiti. *Manière de compter & de calculer les diſtances ; Langue , Maladies , Funérailles & Enterremens , Religion , Guerre , Armes & Gouvernement des Otahitiens. Quelques obſervations générales à l'uſage des Navigateurs qui iront par la ſuite dans les Mers du Sud.*

ANN. 1769. Juillet. Diviſion du tems chez les Otahitiens.

Nous n'avons pas pu acquérir une connoiſſance parfaite de la manière dont les Otahitiens diviſent le tems ; nous avons cependant obſervé que lorſqu'ils parlent du tems paſſé ou à venir , ils n'emploient jamais d'autre terme que *Malama* , qui ſignifie Lune : ils comptent treize de ces Lunes & recommencent enſuite par la première de cette révolution , ce qui démontre qu'ils ont une notion de l'année ſolaire. Il nous a été impoſſible de découvrir comment ils calculent leurs mois , de façon que treize de ces mois répondent à l'année ; car ils diſent que chaque mois a vingt-neuf jours , en y comprenant un de ces jours dans lequel la Lune n'eſt pas viſible. Ils nous ont annoncé ſouvent les fruits qui ſeroient de ſaiſon , & le tems qu'il feroit dans chacun de ces mois , pour leſquels ils ont des noms particuliers : ils donnent un nom général à tous les mois pris

ANN. 1769. Juillet.

enſemble, quoiqu'ils ne s'en ſervent que lorſqu'ils parlent des myſtères de leur Religion.

LE jour eſt diviſé en douze parties, ſix pour le jour & ſix pour la nuit, & chaque partie eſt de deux heures : ils déterminent ces diviſions avec aſſez d'exactitude par l'élévation du Soleil, lorſqu'il eſt au-deſſus de l'horiſon ; mais il y en a peu qui, pendant la nuit, à l'inſpection des Etoiles, puiſſent dire quelle heure il eſt.

Nombres.

EN comptant ils vont d'un à dix, nombre des doigts des deux mains ; & quoiqu'ils aient pour chaque nombre un nom différent, ils prennent ordinairement leurs doigts un par un & paſſent d'une main à l'autre, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus au nombre qu'ils veulent exprimer. Nous avons obſervé en d'autres cas que lorſqu'ils converſent entr'eux, ils joignent à leurs paroles des geſtes ſi expreſſifs qu'un Etranger peut facilement comprendre ce qu'ils diſent.

QUAND ils comptent au-delà de dix ils répètent le nom de ce nombre, & ils y ajoutent le mot *plus*, dix & un de *plus* ſignifie onze, dix & deux de *plus* ſignifie douze, & ainſi du reſte, comme nous diſons vingt & un, vingt-deux : s'ils arrivent à dix & dix de *plus*, ils ont une nouvelle dénomination pour ce nombre, ainſi que les Anglois comptent par vingtaines ; lorſqu'ils calculent dix de ces vingtaines, ils ont un mot pour exprimer deux cens. Nous n'avons pas pu découvrir s'ils ont d'autres termes pour ſignifier un plus grand

nombre ; il ne paroît pas qu'ils en aient beſoin, car ces deux cens dix fois répétées montent à deux mille ; quantité ſi forte pour eux qu'elle ne ſe rencontre preſque jamais dans leurs calculs. ANN. 1769. Juillet.

ILS ſont moins avancés dans l'art de meſurer les diſtances que dans celui de compter les nombres ; ils n'ont qu'un terme qui répond à notre braſſe : lorſqu'ils parlent de la diſtance d'un lieu à un autre, ils l'expriment comme les Aſiatiques, par le tems qu'il faut pour la parcourir.

LA langue des Otahitiens eſt douce & mélodieuſe, elle abonde en voyelles, & nous apprîmes aiſément à la prononcer ; mais nous trouvâmes qu'il étoit très-difficile de leur enſeigner à prononcer un ſeul mot de la nôtre. Cette difficulté provenoit peut-être non-ſeulement de ce que l'Anglois eſt rempli de conſonnes, mais encore parce que cette langue à une compoſition particulière ; car ils prononçoient avec beaucoup de facilité les mots Eſpagnols & Italiens, lorſqu'ils finiſſoient par des voyelles. Langue.

NOUS ne connoiſſons pas aſſez la langue d'*Otahiti* pour ſavoir ſi elle eſt abondante ou ſtérile ; elle eſt ſûrement très-imparfaite, car les noms & les verbes n'y ont preſque aucune inflexion : elle a peu de noms qui aient plus d'un cas, & peu de verbes qui aient plus d'un tems. Nous ne trouvâmes pas beaucoup de difficulté à nous entendre mutuellement, en parlant quelques mots de la langue de ces Inſulaires, ce qu'on aura peut-être de la peine à croire.

ANN. 1769. Juillet.

ILS ont pourtant certaines *affixes* en petit nombre qui leur ſont très-utiles, mais qui nous embarraſſoient extrêmement : un Otahitien demande à un de ſes compatriotes : *harre hea ?* » Où allez-vous ? » l'autre répond *ivahinera*, » auprès de mes femmes ; » ſur quoi le premier répétant, par manière d'interrogation : » auprès de vos femmes ; » le ſecond lui dit *Ivahinereira*, » oui, je vais auprès de mes femmes. » Les ſyllabes *era* & *eira*, qu'ils ajoutent ainſi, ſauvent pluſieurs mots aux deux interlocuteurs.

J'AI inféré un petit nombre de mots, d'où on pourra peut-être ſe former quelqu'idée de la langue des Otahitiens.

| | |
|---|---|
| Pupo, | *la tête.* |
| Ahewh, | *le nez.* |
| Roourou, | *les cheveux.* |
| Outou, | *la bouche.* |
| Niheo, | *la dent.* |
| Arrero, | *la langue.* |
| Meu-eumi, | *la barbe.* |
| Tiarraboa, | *le goſier.* |
| Tuamo, | *les épaules.* |
| Tuah, | *le dos.* |
| Oama, | *la poitrine.* |
| Eu, | *les mammelles.* |
| Oboo, | *le ventre.* |
| Rema, | *le bras.* |
| Oporema, | *la main.* |
| Manneow, | *les doigts.* |
| Mieu, | *les ongles.* |

Touhe,

| | |
|---|---|
| Touhe, | *les feſſes.* |
| Hoouhah, | *les cuiſſes.* |
| Avia, | *les jambes.* |
| Tapoa, | *les pieds.* |
| Booa, | *un cochon.* |
| Moa, | *une volaille.* |
| Euree, | *un chien.* |
| Eure-eure, | *fer.* |
| Ooroo, | *fruit à pain.* |
| Hearee, | *noix de coco.* |
| Mia, | *bananes.* |
| Vaee, | *planes ſauvages.* |
| Poe, | *verroteries.* |
| Poe matawewwe, | *perle.* |
| Ahou, | *un vêtement.* |
| Avee, | *un fruit reſſemblant à la pomme.* |
| Ahee, | *un autre fruit reſſemblant à la châtaigne.* |
| Ewharre, | *une maiſon.* |
| Whennua, | *une iſle elevée.* |
| Motu, | *une iſle baſſe.* |
| Toto, | *ſang.* |
| Aeve, | *os.* |
| Aeo, | *chair.* |
| Mae, | *gras.* |
| Tuea, | *maigre.* |
| Huru-huru, | *poils.* |
| Eraow, | *un arbre.* |
| Ama, | *une branche.* |
| Tiale, | *une fleur.* |

ANN. 1769. Juillet.

| | |
|---|---|
| Huero, | *fruit.* |
| Etummoo, | *la tige.* |
| Aaa, | *la racine.* |
| Eiherre, | *plantes herbacées.* |
| Ooopa, | *un pigeon.* |
| Avigne, | *un perroquet.* |
| A-a, | *une autre eſpèce de perroquet.* |
| Mannu, | *un oiſeau.* |
| Mora, | *un canard.* |
| Mattow, | *un hameçon.* |
| Toura, | *une corde.* |
| Mow, | *un goulu de mer.* |
| Mahi-mahi, | *un dauphin.* |
| Mattera, | *une baguette à pêcher.* |
| Eupea, | *un filet.* |
| Mahanna, | *le ſoleil.* |
| Malama, | *la lune.* |
| Whettu, | *une étoile.* |
| Whettu-euphe, | *une comète.* |
| Erai, | *le ciel.* |
| Eatta, | *un brouillard.* |
| Miti, | *bon.* |
| Eno, | *mauvais.* |
| A, | *oui.* |
| Ima, | *non.* |
| Paree, | *laid.* |
| Paroree, | *preſſé de la faim.* |
| Pia, | *plein.* |
| Timahah, | *peſant.* |
| Mama, | *leger.* |
| Poto, | *court.* |

ANN. 1769. Juillet.

| | |
|---|---|
| Roa, | *grand.* |
| Nehenne, | *doux.* |
| Mala-mala, | *amer.* |
| Whanno, | *aller loin.* |
| Harre, | *aller.* |
| Arrea, | *s'arrêter.* |
| Enoho, | *reſter.* |
| Rohe rohe, | *être fatigué.* |
| Maa, | *manger.* |
| Inoo, | *boire.* |
| Ete, | *comprendre.* |
| Warrido, | *dérober.* |
| Worridde, | *être en colère.* |
| Teparahi (*a*), | *battre.* |

Maladies.

IL n'eſt pas beſoin de dire qu'il y a peu de maladies chez un peuple dont la nourriture eſt ſi ſimple, & qui en général ne s'enivre preſque jamais ; & ſi l'on en excepte quelques accès de colique, qui leur arrivent même rarement, nous n'avons point vu de maladies critiques pendant notre ſéjour dans l'Iſle. Les naturels du pays cependant ſont ſujets aux éréſipelles & à une éruption cutanée de puſtulles écailleuſes, qui approchent beaucoup de la lepre : ceux en qui cette maladie a fait de grands progrès, vivent entièrement ſéparés de la ſociété, chacun dans une petite cabane, conſtruite ſur un terrein qui n'eſt fréquenté par perſonne, & où on

(*a*) Nous répétons ici que les mots de la Langue d'*Otahiti* ſont écrits d'après la prononciation angloiſe ; ce qui explique en grande partie les différences qui ſe trouvent entre le Vocabulaire précédent & celui qu'a donné M. de Bougainville.

ANN. 1769. Juillet.

leur fournit des proviſions. Nous n'avons pas pu connoître ſi ces malheureux avoient quelqu'eſpérance de guériſon & de ſoulagement, ou ſi on les y laiſſoit languir & mourir dans la ſolitude & le déſeſpoir. Nous remarquâmes auſſi un petit nombre d'Inſulaires, qui avoient ſur différentes parties du corps des ulcéres, qui paroiſſoient très-virulents ; mais ceux qui en étoient affligés ne ſembloient pas y faire beaucoup d'attention ; ils les portoient entièrement à découvert, & ſans rien appliquer deſſus qui pût en écarter les mouches.

IL ne doit pas y avoir de Médecins de profeſſion dans un pays où l'intempérance ne produit pas de maladies ; cependant par-tout où l'homme ſouffre, il fait des efforts pour ſe ſoulager, & lorſqu'il ignore également le remède & la cauſe de la maladie, il a recours à la ſuperſtition ; ainſi il arrive qu'à *Otahiti* & dans tous les autres pays qui ne ſont pas ravagés par le luxe, ou polis par les connoiſſances, le ſoin des malades eſt confié aux Prêtres. La méthode que ſuivent les Prêtres d'*Otahiti*, pour opérer la guériſon, conſiſte principalement en prieres & en cérémonies : lorſqu'ils viſitent les malades, ils prononcent pluſieurs fois certaines ſentences, qui paroiſſent être des formules établies pour ces occaſions ; ils treſſent en même-tems très-proprement les feuilles d'une noix de coco en différentes formes ; ils attachent quelques-unes de ces figures aux doigts & aux pieds du malade, & ils laiſſent ſouvent derrière lui un petit nombre de branches du *Theſpecia populnea*, qu'ils appellent *E'midho* ;

ANN. 1769. Juillet.

les Prêtres répètent ces cérémonies juſqu'à ce que le malade meure ou recouvre la ſanté. S'il revient en ſanté, ils diſent que les remèdes l'ont guéri, & s'il meurt, ils déclarent que la maladie étoit incurable, en quoi peut-être ces Médecins ne différent pas beaucoup de ceux des autres pays.

SI nous jugeons de leurs connoiſſances en Chirurgie, par les larges cicatrices que nous leur avons vues quelquefois, nous devons ſuppoſer qu'ils ont fait plus de progrès dans cet art que dans la Médecine, & que nos chirurgiens d'Europe auroient à peine l'avantage ſur les leurs. Nous avons vu un homme dont le viſage étoit entiérement défiguré par les ſuites de ſes bleſſures; ſon nez, y compris l'os & le cartilage, étoit abſolument ras; l'une de ſes joues & un de ſes yeux, avoit reçu de ſi terribles coups qu'ils y avoient laiſſé un creux où le poing pouvoit preſque entrer, & où il ne reſtoit pourtant point d'ulcéres. Tupia, qui s'embarqua avec nous, avoit été percé de part en part par une javeline, armée à la pointe, de l'os d'une eſpèce de raie; l'arme étoit entrée par le dos, & ſortie au-deſſous de la poitrine. Excepté le traitement des fractures & des luxations, le plus habile Chirurgien contribue très-peu à la guériſon d'une bleſſure; le ſang eſt le meilleur de tous les baumes vulnéraires, & lorſque les humeurs du corps ſont pures & que le malade eſt tempérant, il ne faut, pour guérir la bleſſure la plus conſidérable, qu'aider à la nature en tenant la plaie propre.

LE commerce des Otahitiens avec les habitans de l'Europe, les a déja infectés de la maladie vénérienne,

ANN. 1769. Juillet.

cette peſte terrible qui venge les cruautés que les Eſpagnols ont commiſes en Amérique. Il eſt certain que le *Dauphin*, *l'Endeavour* & les deux Vaiſſeaux commandés par M. de Bougainville, ſont les ſeuls bâtimens Européens qui aient abordé à *Otahiti*, & ce ſont les Anglois ou les François qui y ont porté cette maladie. Le Capitaine Vallis s'eſt juſtifié ſur cet article dans la relation de ſon voyage (*Voy. la pag.* 162); & il eſt très-ſûr que lorſque nous arrivâmes dans l'Iſle, elle y avoit déja fait les ravages les plus effrayans. Un de nos gens l'y contracta cinq jours après notre débarquement; nous fîmes des recherches à cette occaſion, & lorſque nous entendîmes un peu la langue des Inſulaires, nous apprîmes qu'ils en étoient redevables aux Vaiſſeaux qui avoient mouillé ſur le côté oriental de l'Iſle, quinze mois avant notre arrivée: ils la diſtinguoient par un mot qui revient à celui de *pourriture*, & auquel ils donnoient une ſignification beaucoup plus étendue; ils nous décrivirent dans les termes les plus pathétiques, les ſouffrances des premiers infortunés qui en furent les victimes; ils ajoutèrent qu'elle faiſoit tomber les poils & les ongles, & pourriſſoit la chair juſqu'aux os; qu'elle répandit parmi eux une terreur & une conſternation univerſelle; que les malades étoient abandonnés par leurs plus proches parens, qui craignoient que cette calamité ne ſe communiquât par contagion, & qu'on les laiſſoit périr ſeuls dans des tourmens qu'ils n'avoient jamais connus auparavant. Nous avons pourtant quelque raiſon de croire qu'ils ont trouvé un ſpécifique contre ce mal. Pendant notre ſéjour dans l'Iſle, nous n'avons vu aucun Otahi-

nach W. Woollett von I.C.G. Fritzsch gestochen

N°.32.

tien, chez qui il eût fait de grands progrès ; & un de nos gens, qui alla paſſer quelque tems à terre, attaqué de cette maladie, s'en revint peu de tems après parfaitement guéri ; d'où il ſuit que la maladie s'étoit guérie elle-même, ou qu'ils connoiſſent la vertu des ſimples, & n'ajoutent pas foi aux extravagances ſuperſtitieuſes de leurs Prêtres. Nous avons tâché de découvrir les qualités médicinales qu'ils attribuent à leurs plantes ; mais nous entendions trop imparfaitement leur langage pour y réuſſir. Si nous avions pu apprendre le ſpécifique qu'ils emploient contre la maladie vénérienne, à ſuppoſer qu'ils en aient un, cette découverte auroit été très-utile pour nous ; car lorſque nous quittâmes l'Iſle, plus de la moitié de notre équipage l'avoit contractée.

ANN 1769. Juillet.

EN rapportant les incidens qui nous arrivèrent pendant notre ſéjour, il étoit impoſſible de ne pas anticiper ſur les détails des coutumes, des opinions & de l'induſtrie de ce peuple, dont nous traitons dans ce Chapitre : afin d'éviter les répétitions, je ne ferai que ſuppléer à ce que je pourrois avoir omis. Nous avons déja beaucoup parlé de la manière dont ils diſpoſent de leurs morts : je dois obſerver encore ici qu'ils ont deux endroits où ils les dépoſent ; l'un eſt un hangar où ils laiſſent pourir la chair du cadavre, & l'autre un lieu enclos par des murs & où ils enterrent les oſſemens : ils donnent à ces hangars le nom de *Tupapow*, & à leurs cimetières enclos celui de *Morai ;* les *Morais* ſont auſſi des lieux deſtinés à une eſpèce de culte.

Manière dont ils diſpoſent de leurs morts.

ANN. 1769. Juillet.

DÈS qu'un Otahitien eſt mort, ſa maiſon ſe remplit de parens qui déplorent cette perte ; les uns par de grandes lamentations & d'autres par des cris moins forts, mais qui ſont des expreſſions plus naïves de la douleur. Les plus proches parents du défunt, qui ſont réellement affectés par cet accident, reſtent en ſilence; le reſte des Inſulaires qui compoſent l'aſſemblée profèrent de tems en tems en chœur des exclamations paſſionnées, & le moment d'après, ils rient & parlent enſemble ſans la moindre apparence de chagrin. Ils paſſent de cette manière le reſte du jour de la mort & toute la nuit ſuivante. Le lendemain au matin, le cadavre enveloppé d'étoffes eſt conduit au bord de la mer ſur une biere que des hommes portent ſur leurs épaules, & il eſt accompagné d'un Prêtre qui, après avoir prié ſur le corps, répète ſes oraiſons pendant la marche du convoi. Lorſqu'ils ſont arrivés près de l'eau, ils dépoſent le défunt ſur le rivage; le Prêtre réitere ſes prieres, & prenant un peu d'eau dans ſes mains, il la jette non pas ſur le corps mais à côté. Ils remportent enſuite le cadavre à quarante ou cinquante verges delà, & bientôt après on le rapporte une ſeconde fois ſur le rivage où l'on renouvelle les prieres & les aſperſions. Ils le portent & reportent ainſi pluſieurs fois, & tandis qu'ils font ces cérémonies, d'autres Inſulaires conſtruiſent un hangar & environnent de paliſſades un petit eſpace de terrein. Au centre de ce hangar où *Tupapow*, ils dreſſent des poteaux pour ſoutenir la biere, & ſur leſquels elle eſt à la fin placée; on y laiſſe pourrir le cadavre juſqu'à ce que la chair ſoit entiérement détachée des os.

CES

CES hangars ſont d'une grandeur proportionnée au rang de la perſonne dont ils doivent contenir le cadavre ; ceux qui ſont deſtinés aux Otahitiens de la dernière claſſe, n'ont que la longueur de la biere, & ils ne ſont point entourés de paliſſades. Le plus grand que nous ayions jamais vu avoit onze verges de long ; les plus beaux *Tupapows* ſont ornés ſuivant les facultés & l'inclination des parents du défunt, qui ne manquent jamais de mettre autour du mort une grande quantité de pièces d'étoffes, & qui quelquefois en couvrent preſque entiérement l'extérieur du hangar. On dépoſe autour de ce lieu des guirlandes de noix de palmier, ou *pandanus* & de feuilles de cocos que les Prêtres entrelaſſent en nœuds myſtérieux, avec une plante qu'ils appellent *Ethée no Moray*, & qui eſt particuliérement conſacré aux ſolemnités funéraires. Ils laiſſent auſſi à peu de diſtance du cadavre des aliments & de l'eau, mais on en a déja parlé ailleurs ainſi que des autres décorations. ANN. 1769. Juillet.

DÈS que le corps eſt dépoſé dans le *Tupapow*, le deuil ſe renouvelle. Les femmes s'aſſemblent & ſont conduites à la porte par la plus proche parente, qui s'enfonce à pluſieurs repriſes la dent d'un goulu de mer dans le ſommet de la tête. Le ſang qui coule en abondance eſt reçu ſoigneuſement ſur des morceaux de toile qu'ils jettent ſous la biere ; les autres femmes ſuivent cet exemple, & elles réitèrent la même cérémonie pendant deux ou trois jours, tant que le zèle & la douleur peuvent la ſoutenir : ils reçoivent de même ſur des pièces d'étoffes les larmes

ANN. 1769. Juillet.

qu'ils verſent dans ces occaſions, & ils les préſentent comme des oblations au défunt. Quelques-uns des plus jeunes perſonnages du deuil ſe coupent les cheveux, & les jettent ſous la biere avec les autres offrandes. Cette coutume eſt fondée ſur ce que les Otahitiens qui croient que l'ame ſubſiſte après la mort, imaginent d'ailleurs qu'elle erre autour du lieu où l'on a dépoſé le corps auquel elle étoit unie; qu'elle obſerve les actions des vivants & goûte du plaiſir de voir ces témoignages de leur affection & de leur douleur.

DEUX ou trois jours après que les femmes ont commencé ces cérémonies, les hommes prennent auſſi le deuil, mais avant ce tems, ils ne paroiſſent ſentir en aucune manière la perte du défunt. Les plus proches parents ſe revêtent chacun à leur tour de l'habillement & exercent l'office dont nous avons déja donné une deſcription particulière, en rapportant les funérailles d'une vieille femme qui mourut pendant notre ſéjour dans l'Iſle, & auxquelles Tubouraï Tamaïdé, ſon parent, faiſoit les fonctions de principal perſonnage du deuil; nous n'avons pourtant pas encore expliqué pourquoi les Otahitiens s'enfuient à la vue du convoi. Le principal perſonnage du deuil porte un grand bâton plat, armé de la dent d'un goulu de mer, & dans un tranſport frénétique que ſa douleur eſt ſuppoſée lui inſpirer, il court ſur tout ce qu'il voit, & s'il lui arrive d'attraper un Indien, il le frappe impitoyablement avec ſon bâton, ce qui ne peut pas manquer de cauſer une bleſſure dangereuſe.

CES proceſſions ou convois continuent à certains

intervalles pendant cinq lunes, mais ils deviennent moins fréquents par degrés, à meſure que le terme de ce tems approche. Lorſqu'il eſt expiré, le reſte du cadavre eſt tiré de la biere, ils ratiſſent & lavent très-proprement les os, & les enterrent enſuite au-dedans ou au-dehors d'un Morai, ſuivant le rang qu'occupoit le mort; ſi le défunt étoit un *Earee* ou chef, ils n'enterrent pas ſon crâne avec le reſte des os; ils l'enveloppent d'une belle étoffe, & le mettent dans une eſpèce de boîte faite pour cela, qu'ils placent auſſi dans le Morai. Ce coffre eſt appellé *Ewharre no te Orometua*, la maiſon d'un docteur ou maître. Après cela le deuil ceſſe, à moins que quelques femmes ne ſoient toujours réellement affligées de la mort du défunt; & dans ce cas, elles ſe font quelquefois tout-à-coup des bleſſures avec la dent d'un goulu, quelque part qu'elles ſe rencontrent. Ce que nous venons de dire explique peut-être pourquoi Térapo dans un accès de chagrin ſe bleſſa elle-même au Fort. Quelque circonſtance accidentelle pouvoit lui rappeller alors le ſouvenir d'un ami ou d'un parent qu'elle avoit perdu, & ranimer ſa tendreſſe & ſa douleur au point de lui faire répandre des larmes & répéter le rite funéraire.

ANN. 1769. Juillet.

LES cérémonies ne finiſſent pourtant pas avec le deuil; le Prêtre, qui eſt bien payé par les parents du défunt & les offrandes qui ſe font au Morai, récite toujours des prieres. Quelques-unes des offrandes qu'ils dépoſent de tems en tems au Morai ſont emblématiques, un jeune plane repréſente le défunt, & la touffe de plumes la divinité qu'ils invoquent. Le Prêtre ac-

ANN. 1769. Juillet.

compagné de quelques-uns des parents qui portent une petite offrande, ſe place vis-à-vis le Symbole de Dieu ; il répète ſes oraiſons, d'après une formule établie qui eſt compoſée de ſentences détachées ; il entrelaſſe en même-tems des feuilles de noix de coco en différente forme, il les dépoſe enſuite ſur la terre, dans l'endroit où les os ont été enterrés, & s'adreſſe à la divinité par un cri très-aigu, dont ils ne ſe ſervent que dans cette occaſion. Lorſque le Prêtre ſe retire, ils emportent la touffe de plumes, & laiſſent les proviſions tomber en pourriture ou devenir la pâture des rats.

Religion. IL ne nous a pas été poſſible d'acquérir une connoiſſance claire & ſuivie de la religion des Otahitiens ; nous la trouvâmes, ainſi que celle de la plupart des autres pays, enveloppée de myſtères & défigurée par des contradictions apparentes. Leur langage religieux eſt différent, comme à la Chine, du langage ordinaire ; de manière que Tupia qui prit beaucoup de peines pour nous inſtruire, n'ayant pas pour exprimer ſes penſées des mots que nous entendiſſions, nous donna des leçons aſſez inutilement. Je rapporterai cependant, avec le plus de clarté que je pourrai, ce que nous en avons appris.

UN Etre raiſonnable, quelque ignorant ou ſtupide qu'on le ſuppoſe, apperçoit d'abord que l'univers & ſes différentes parties qu'il connoît, ſont l'ouvrage de quelque agent infiniment plus puiſſant que lui-même ; mais la production de l'univers tiré du néant, que nous exprimons par le mot création, eſt ce qu'il y a de plus difficile à concevoir, même pour les hom-

mes les plus pénétrants & les plus éclairés. Comme on ne voit point d'Etre capable en apparence de produire ce grand ouvrage, il eſt donc naturel de ſuppoſer qu'il réſide dans quelque partie éloignée de l'univers, ou qu'il eſt inviſible par ſa nature, & qu'il doit avoir originairement donné l'être à tout ce qui exiſte par une méthode ſemblable à celle que ſuit la nature dans la ſucceſſion d'une génération à l'autre ; mais l'idée de procréation comprend celle de deux perſonnes, & les Otahitiens imaginent que tout ce qui exiſte dans l'univers provient originairement de l'union de deux êtres.

ANN. 1769. Juillet.

ILS donnent à la divinité ſuprême, un de ces deux premiers êtres, le nom de *Taroataihetoomoo*, & ils appellent *Tepapa* l'autre qu'ils croient avoir été un rocher : ces deux êtres engendrèrent une fille *Tettowmatatayo*, l'année où les treize mois collectivement, qu'ils ne nomment jamais que dans cette occaſion ; *Tettowmatatayo* unie avec le pere commun produiſit les mois en particulier, & les mois par leur conjonction les uns avec les autres donnerent naiſſance aux jours. Ils ſuppoſent que les étoiles ont été engendrées en partie par le premier couple, & qu'elles ſe ſont enſuite multipliées par elles-mêmes. Ils ont le même ſyſtême par rapport aux différentes eſpèces de plantes. Parmi les autres enfants de *Taroataihetoomoo* & de *Tepapa*, ils croient qu'il y a une race inférieure de dieux qu'ils appellent *Eatuas* ; ils diſent que deux de ces *Eatuas* habitoient la terre il y a fort longtems, & engendrèrent le premier homme. Ils imaginent que

ANN. 1769. Juillet.

cet homme, leur pere commun, étoit en naiſſant rond comme une boule, mais que ſa mere prit beaucoup de ſoin pour lui étendre les membres, & que leur ayant enfin donné la forme que nous avons à préſent; elle l'appella *Eothe*, qui ſignifie *fini*. Ils croient encore que ce premier pere entraîné par l'inſtinct univerſel à propager ſon eſpèce, & n'ayant pas d'autre femelle que ſa mere, en eut une fille; & qu'en s'uniſſant avec cette fille, il donna naiſſance à pluſieurs autres avant de procréer un garçon; que cependant à la fin il en mit un au monde, & que celui-ci conjointement avec ſes ſœurs peupla le monde.

OUTRE leur fille *Tettowmatatayo*, les premiers parents de la nature, eurent un fils qu'ils appelloient *Tane*. Ils donnent à *Taroataihetoomoo*, la divinité ſuprême, le nom emphatique de producteur des tremblements de terre; mais ils adreſſent plus ordinairement leurs prieres à *Tane*, qui, à ce qu'ils imaginent, prend une plus grande part aux affaires du genre-humain.

LEURS *Eatuas* ou Dieux ſubalternes en très-grand nombre, ſont des deux ſexes; les hommes adorent les dieux mâles, & les femmes les dieux femelles; ils ont chacun des Morais auxquels des perſonnes d'un ſexe différent ne ſont pas admiſes, quoiqu'ils en aient auſſi d'autres où les hommes & les femmes peuvent entrer. Les hommes font les fonctions de prêtres pour les deux ſexes, mais chaque ſexe à les ſiens, & ceux qui officient pour les hommes n'of-

ficient pas ordinairement pour les femmes, & réciproquement.

ANN. 1769. Juillet.

LES Otahitiens croient que l'ame eſt immortelle, ou au moins qu'elle ſubſiſte après la mort, & qu'il y a pour elle deux états de différents degrés de bonheur. Ils appellent *Tavirua l'Eray*, le ſéjour le plus heureux, & ils donnent à l'autre le nom de *Tiahoboo* ; ils ne les regardent pourtant pas comme des lieux où ils ſeront récompenſés ou punis, ſuivant la conduite qu'ils auront tenue ſur la terre, mais comme des aſyles deſtinés aux différentes claſſes d'hommes qui ſe trouvent parmi eux. Ils imaginent que les chefs & les principaux perſonnages de l'Iſle entreront dans le premier, & les Otahitiens d'un rang inférieur dans le ſecond ; car ils ne penſent pas que leurs actions ici bas puiſſent avoir la moindre influence ſur l'état futur, ni même qu'elles ſoient connues de leurs dieux en aucune maniere. Si donc leur religon n'influe pas ſur leurs mœurs, elle eſt au moins déſintéreſſée, & les témoignages d'adoration & de reſpect qu'ils rendent aux dieux par des paroles ou des actions, proviennent ſeulement du ſentiment de leur propre foibleſſe & de l'excellence ineffable des perfections divines.

LE caractère de Prêtre ou *Tahova* eſt héréditaire dans les maiſons ; cette claſſe d'hommes eſt nombreuſe, & compoſée d'Otahitiens de tous les rangs. Le chef des Prêtres eſt ordinairement le fils cadet d'une famille diſtinguée, & ils le reſpectent preſque autant que

ANN. 1769. Juillet.

leurs Rois. Les Prêtres ont la plus grande partie du peu de connoiſſances qui ſont répandues dans l'Iſle ; mais ces connoiſſances ſe bornent à ſavoir les noms & les rangs des différents *Eatuas* ou dieux ſubalternes, & les opinions ſur l'origine des êtres, que la tradition a tranſmiſes dans leur ordre : ces opinions ſont exprimées en ſentences détachées ; quelques Prêtres en répètent un nombre incroyable, quoiqu'il s'y trouve très-peu des mots dont ils ſe ſervent dans leur langage ordinaire.

LES Prêtres cependant ont plus de lumières ſur la navigation & l'aſtronomie que le reſte du peuple, & le nom de *Tahowa* ne ſignifie rien autre qu'un homme éclairé. Comme il y a des Prêtres pour toutes les claſſes, ils n'officient que dans celle à laquelle ils ſont attachés ; le *Tahowa* d'une claſſe inférieure n'eſt jamais appellé pour faire ſes fonctions par des Inſulaires qui ſont membres d'une claſſe plus diſtinguée, & le Prêtre d'une claſſe ſupérieure, n'exerce jamais les ſiennes pour des hommes d'un rang plus bas.

IL nous paroît que le mariage à *Otahiti* n'eſt qu'une convention entre l'homme & la femme, dont les Prêtres ne ſe mêlent point ; dès qu'il eſt contracté, il ſemble qu'ils en tiennent les conditions ; mais les parties ſe ſéparent quelquefois d'un commun accord, & dans ce cas le divorce ſe fait avec auſſi peu d'appareil que le mariage.

QUOIQUE les Prêtres n'aient point impoſé de taxes ſur

ſur les Otahitiens pour une Bénédiction nuptiale, ils ſe ſont approprié deux cérémonies dont ils retirent des avantages conſidérables. L'une eſt le *Tattow* (ou l'uſage de ſe piquer la peau), & l'autre la circonciſion qui n'ont toutes les deux aucun rapport avec la religion. Nous avons déja décrit le *Tattow* : ce peuple a adopté la circonciſion ſans autres motifs que ceux de la propreté; cette opération, à proprement parler, ne doit pas être appellée circonciſion, parce qu'ils ne font pas au prépuce une amputation circulaire : ils le fendent ſeulement à travers la partie ſupérieure, pour empêcher qu'il ne ſe recouvre ſur le gland. Comme les Prêtres peuvent ſeuls faire les opérations du *Tattow* & de la circonciſion; & que c'eſt le plus grand de tous les deshonneurs que de ne pas porter des marques de l'une & de l'autre, on peut les regarder comme des cérémonies qui rapportent des honoraires au Clergé, ainſi que nos Mariages & nos Baptêmes. Les Inſulaires paient ces rétributions libéralement & de bon cœur, non d'après un tarif fixé, mais ſuivant le rang & les facultés des parties ou de leurs amis.

ANN. 1769. Juillet.

LES Morais, ainſi que nous l'avons déja obſervé, ſont tout à la fois des cimetières & des endroits de culte, & en cela nos Egliſes n'y reſſemblent que trop. L'Otahitien approche de ſon Morai avec un reſpect & une dévotion qui feroit honte au chrétien; il ne croit cependant pas que ce lieu renferme rien de ſacré, mais il y va adorer une divinité inviſible, & quoiqu'il n'en attende point des récompenſes & n'en craigne

ANN. 1769. Juillet.

point de châtimens, il exprime toujours ſes adorations & ſes hommages de la manière la plus reſpectueuſe & la plus humble. J'ai donné ailleurs une deſcription très-détaillée des Morais & des Autels qui ſont placés dans les environs. Lorſqu'un Indien approche d'un Morai pour y rendre un culte religieux, ou qu'il porte ſon offrande à l'Autel, il ſe découvre toujours le corps juſqu'à la ceinture, & ſes regards & ſon attitude montrent aſſez que la diſpoſition de l'ame répond à ſon extérieur.

NOUS n'avons pas reconnu que ces peuples ſoient idolâtres; du moins, ils n'adorent rien de ce qui eſt l'ouvrage de leurs mains, ni aucune partie viſible de la création : il eſt vrai que les Inſulaires d'*Otahiti*, ainſi que ceux des Iſles voiſines ont chacune un oiſeau particulier, les uns un héron, & d'autres un martin pêcheur, auxquels ils ſont une attention particulière. Ils ont à leur égard des idées ſuperſtitieuſes relativement à la bonne ou à la mauvaiſe fortune; ainſi que la populace parmi nous en a ſur l'hirondelle & le rouge-gorge. Ils leur donnent le nom d'*Eatuas ;* ils ne les tuent point & ne leur font aucun mal ; cependant ils ne leur rendent aucune eſpèce de culte.

Gouvernement.

JE n'oſe pas aſſurer que ce peuple qui ignore entiérement l'art d'écrire, & qui par conſéquent ne peut avoir des loix fixées par un titre permanent, vive ſous une forme réguliere de gouvernement ; il règne cependant parmi eux une ſubordination qui reſſemble beaucoup au premier état de toutes les Nations de

l'Europe, lors du gouvernement féodal, qui accordoit une liberté licentieuſe à un petit nombre d'hommes, & ſoumettoit le reſte au plus vil eſclavage.

ANN. 1769. Juillet.

VOICI les différens ordres qu'il y a dans l'Iſle; l'*Earee Rahie*, ou Roi; l'*Earee*, ou Baron; le *Manahouni*, ou vaſſal, & le *Toutou*, ou payſan. L'Iſle d'*Otahiti* eſt diviſée en deux Péninſules; il y a dans chacune un Earee Rahie qui en a la ſouveraineté; ces deux eſpèces de Rois ſont traités avec beaucoup de reſpect, par les Otahitiens de toutes les claſſes; mais ils ne paroiſſent pas exercer autant d'autorité que les Earees en exercent dans leurs propres diſtricts. J'ai dit ailleurs que, pendant notre ſéjour dans l'Iſle, nous n'avions pas vu une ſeule fois le Souverain d'*Obereonoo*. *Otahiti* eſt diviſé en différens diſtricts, qui ſont à-peu-près au nombre de cent; les Earees ſont ſeigneurs d'un ou de pluſieurs de ces cantons, ils partagent leurs territoires entre les *Manahounis* qui cultivent le terrein qu'ils tiennent ſous le Baron. Les Otahitiens de la dernière claſſe appellés *Toutous*, ſemblent être dans une ſituation approchante de celle des Villains dans les Gouvernemens féodaux; ils ſont tous les travaux pénibles, ils cultivent la terre ſous les *Manahonnis*, qui ne ſont que les cultivateurs de nom; ils vont chercher le bois & l'eau, & ſous l'inſpection de la maîtreſſe de la famille, ils apprêtent les aliments; ce ſont auſſi eux qui pêchent le poiſſon.

CHACUN des Earees tient une eſpèce de Cour, & a une ſuite nombreuſe compoſée principalement des fils cadets de ſa tribu. Quelques-uns de ceux-ci exer-

ANN. 1769. Juillet.

cent dans la maiſon de l'Earee des emplois particuliers ; mais nous ne pouvons pas dire exactement de quelle nature ils ſont. Les uns étoient appellés *Eowa no l'Earee*, & d'autres *Whanno no l'Earee ;* les Barons nous envoyoient ſouvent leurs meſſages par ces Officiers : de toutes les cours des Earees, celle de Tootahah étoit la plus brillante & il ne faut pas s'en étonner, puiſqu'il adminiſtroit le gouvernement au nom d'*Outou* ſon neveu, qui étoit Earee Rahie d'*Obereonoo*, & vivoit ſur ſes terres. L'enfant du Baron ou Earee, ainſi que celui du ſouverain, où Earee Rahie ſuccède dès le moment de ſa naiſſance au titre & aux honneurs de ſon père. Un Baron qui étoit un jour appellé Earee, & dont on n'approchoit qu'en faiſant la cérémonie d'ôter une partie de ſes vêtemens & de découvrir la partie ſupérieure de ſon corps, eſt réduit le lendemain à l'état de ſimple particulier, ſi ſa femme eſt accouchée d'un fils la nuit précédente. Tous les témoignages de reſpect qu'on rendoit à ſon autorité, paſſent à ſon enfant, s'il ne le maſſacre pas en naiſſant ; mais le pere reſte toujours poſſeſſeur & adminiſtrateur des biens : parmi les raiſons qui ont contribué à former les ſociétés appellées *Arreoy*, cette coutume peut y avoir eu quelque part.

Guerres.

S'IL arrive que les Inſulaires voiſins forment une attaque générale contre l'Iſle ; chaque diſtrict, ſous le commandement d'un Earee, eſt obligé de fournir ſon contingent de ſoldats pour la défenſe commune. J'ai remarqué plus haut que Tupia faiſoit monter à ſix mille ſix cens quatre-vingt-ſix le nombre des combat-

tans que tous les diſtricts pouvoient mettre en campagne.

ANN. 1769. Juillet.

DANS ces occaſions les forces réunies de toute l'Iſle ſont commandées en chef par l'Earee Rahie. Les démêlés particuliers qui naiſſent entre deux Earees, ſe décident par leurs propres ſujets, ſans troubler la tranquillité générale.

ILS ont pour armes des frondes qu'ils manient avec beaucoup de dextérité, des piques pointues & garnies d'un os de raie, & de gros bâtons d'un bois très-dur, de ſix ou ſept pieds de long. On dit qu'ainſi armés, ils combattent avec beaucoup d'opiniâtreté; cela eſt d'autant plus probable, qu'il eſt ſûr qu'ils ne font point de quartier aux hommes, femmes ou enfans qui tombent malheureuſement dans leurs mains pendant la bataille, ou quelques heures après, c'eſt-à-dire avant que leur colere, qui eſt toujours violente ſans être durable, ſoit calmée.

Armes.

PENDANT que nous étions à *Otahiti*, l'Earee Rahie d'*Obereonoo* vivoit en bonne intelligence avec l'Earee Rahie de *Tiarraboa*, l'autre péninſule. Quoique celui-ci s'arrogeât le titre de Roi de l'Iſle, l'autre Souverain n'étoit pas plus jaloux de cette prétention chimérique que ne l'eſt Sa Majeſté très-Chrétienne de voir notre Souverain prendre le titre de Roi de France.

ON ne peut pas eſpérer que ſous un gouvernement ſi imparfait & ſi groſſier, la juſtice diſtributive ſoit adminiſtrée fort équitablement; mais il ne doit y avoir que peu de crimes dans un pays où il eſt ſi facile de

ANN. 1769. Juillet.

ſatisfaire tous ſes goûts & toutes ſes paſſions, & où par-conſéquent les intérêts des hommes ne ſont pas ſouvent oppoſés les uns aux autres. Dans nos contrées d'Europe, un homme qui n'a point d'argent voit qu'il pourroit, avec ce métal, ſatisfaire tous ſes deſirs; les Otahitiens n'ont ni monnoie, ni aucun ſigne fictif qui lui reſſemble : il n'y a, à ce qu'il paroît, dans l'Iſle aucun bien permanent dont la fraude ou la violence puiſſent s'emparer; & effectivement ſi on retranche tous les crimes que la cupidité fait commettre aux peuples civiliſés, il n'en reſtera pas beaucoup. Nous devons ajouter que par-tout où les loix ne mettent point de reſtrictions au commerce des femmes, les hommes ſont rarement tentés de devenir adultères; d'autant plus qu'une femme doit être rarement l'objet d'une préférence particuliere ſur les autres, dans un pays où elles ſont moins diſtinguées par des ornemens extérieurs & par les circonſtances accidentelles qui réſultent des rafinemens de l'art & du ſentiment. Il eſt vrai que ces Inſulaires ſont voleurs; comme chez eux perſonne ne peut eſſuyer de grands dommages, ou tirer de grands profits par le vol, il n'a pas été néceſſaire de réprimer ce délit par les châtimens, qui, dans d'autres Nations, ſont abſolument indiſpenſables pour maintenir l'exiſtence de la ſociété. Tupia nous a dit pourtant que l'adultère & le vol ſe puniſſent quelquefois : dans tous les cas d'injure ou de délit, la punition du coupable dépend de l'offenſé. Le mari, dans un premier tranſport de reſſentiment, punit quelquefois l'adultère de mort, lorſqu'il ſurprend les coupables en flagrant-délit; mais s'il n'y a point

de circonſtances qui provoquent ſa colère, la femme en eſt ordinairement quitte pour quelques coups. Comme la punition n'eſt autoriſée par aucune loi, & qu'il n'y a point de Magiſtrat chargé de la vindicte publique, les coupables échappent ſouvent au châtiment, à moins que l'offenſé ne ſoit le plus fort; cependant un Chef punit de tems en tems ſes ſujets immédiats, pour les fautes qu'ils commettent les uns envers les autres, & même il châtie des Inſulaires qui ne dépendent point de lui, lorſqu'ils ſont ſuppoſés s'être rendus coupables de quelque délit dans ſon propre diſtrict.

ANN. 1769. Juillet.

APRÈS avoir décrit le mieux qu'il m'a été poſſible l'état préſent de l'Iſle & du peuple qui l'habite, des coutumes & des mœurs, du langage & des arts; je terminerai ce Chapitre par quelques obſervations générales qui peuvent ſervir aux Navigateurs, ſi quelques-uns des vaiſſeaux de la Grande-Bretagne reçoivent par la ſuite des ordres pour aborder à *Otahiti*: comme cette Iſle ne produit rien qui puiſſe devenir un objet de commerce, & qu'elle ne préſente d'autre utilité aux Européens que des ports pour s'y rafraîchir, lorſqu'ils paſſeront dans les mers du Sud, il faudroit, pour en tirer tout le parti poſſible, y tranſporter des moutons, des chèvres, des bêtes à cornes, des légumes & graines d'Europe, ainſi que d'autres plantes, qui vraiſemblablement réuſſiroient très-bien dans un ſi beau climat & un ſol ſi fertile.

QUOIQUE l'Iſle d'*Otahiti* & les Iſles voiſines ſoient ſituées dans le tropique du Capricorne, la cha-

ANN. 1769. Juillet.

leur n'y eſt pas incommode, & les vents n'y ſoufflent pas toujours de l'Eſt ; nous avons eu ſouvent pendant deux ou trois jours un vent frais du S. O., & quelquefois, mais rarement, du N. O. Tupia nous a dit que les vents S. O. règnent en Octobre, Novembre, Décembre ; & nous ne doutons pas du fait. Lorſque les vents ſont variables, ils ſont toujours accompagnés d'une groſſe mer, qui vient du S. O. ou O. S. O. ; quand il fait calme & que l'atmoſphère eſt chargé de brouillards, il règne auſſi une groſſe mer, qui a ſa direction du même côté, ce qui eſt un préſage ſûr que les vents ſont variables ou viennent de l'Oueſt, en pleine mer ; car le tems eſt toujours clair avec un vent aliſé régulier. La rencontre des vents d'Oueſt, dans les limites générales du commerce d'Orient, a porté quelques Navigateurs à penſer qu'ils étoient alors près de quelque grande étendue de terre ; mais je crois que ces vents n'autoriſent pas leur conjecture.

Nous avons reconnu, ainſi que le *Dauphin*, que les vents aliſés, dans ces parages, ne s'étendent pas au Sud à plus de 20 degrés ; & au-delà, nous avons trouvé communément un vent frais d'Oueſt. Il eſt raiſonnable de ſuppoſer que lorſque ces vents ſont forts, ils rechaſſent le vent d'Eſt & empiètent par-conſéquent ſur les limites dans leſquelles ils ont coutume de ſouffler, ce qui produit néceſſairement des vents variables & une groſſe mer S. O. : cette ſuppoſition eſt d'autant plus probable que chacun ſait que les vents aliſés ſoufflent très-foiblement, lorſqu'ils ſont à quelque diſtance de leurs limites ; ils peuvent donc facilement être arrêtés

arrêtés ou chaſſés en arrière par un vent contraire : il eſt auſſi très-connu que les limites des vents aliſés ne varient pas ſeulement aux différentes ſaiſons de l'année, mais quelquefois dans la même ſaiſon d'une année à l'autre.

ANN. 1769. Juillet.

ON n'a donc point de raiſon de ſuppoſer que les vents S. O., dans ces limites, ſoient cauſés par la proximité de quelque grande étendue de terre, d'autant plus qu'ils ſont toujours accompagnés de grandes lames, qui ont la même direction que le vent; & nous avons trouvé d'ailleurs que les houles battent avec beaucoup plus de force ſur les côtes S. O. des Iſles, qui ſont ſituées dans les limites des vents aliſés, que ſur les autres parties.

LES marées, dans les environs de ces Iſles, ſont peut-être auſſi peu conſidérables que dans aucune autre partie du monde; une lune S. ou S. $\frac{1}{4}$ S. O. rend la marée haute dans la baie de *Matavai* à *Otahiti*; mais l'eau s'élève rarement au-deſſus de dix ou douze pouces, d'après le réſultat d'un grand nombre d'épreuves faites avec les quatre aiguilles du D. *Knight*, adaptées au compas azimuth : j'ai trouvé que la variation de l'aiguille étoit de $4^{d}\ 46'$ E. Je crois que ces compas ſont les meilleurs qu'on puiſſe ſe procurer, cependant lorſqu'ils ſont appliqués à la ligne du méridien, j'ai reconnu qu'il n'y avoit pas ſeulement entr'eux une différence d'un degré & demi; mais que des obſervations faites le même jour, avec la même aiguille, varioient d'un demi-degré dans le réſultat. Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais vu que deux aiguilles ſe ſoient

ANN. 1769. Juillet.

exactement rencontré dans le même-tems & le même lieu, quoique différentes épreuves avec la même aiguille, faites l'une après l'autre, ſe ſoient ſouvent trouvées d'accord : cette imperfection de la bouſſole n'eſt d'aucune importance pour la navigation, parce qu'on peut toujours trouver la variation de l'aiguille à un degré d'exactitude plus que ſuffiſant pour toutes les opérations nautiques.

*Fin du premier Livre & du Tome deuxième.*

# TABLE
# DES CHAPITRES

Contenus dans le ſecond Volume.

## VOYAGE DU CAPITAINE WALLIS.


CHAP. I. *PASSAGE à la Côte* des Patagons, *avec quelques details ſur les Naturels du Pays.* 1

CHAP. II. *Paſſage du Détroit de* Magellan, *avec quelques nouveaux détails ſur les Patagons, & une deſcription des Côtes oppoſées & de leurs Habitans.* 22

CHAP. III. *Deſcription particulière des endroits où nous avons mouillé pendant notre paſſage dans le Détroit, ainſi que des battures & des rochers qui ſe trouvent dans le voiſinage.* 62

CHAP. IV. *Paſſage du Détroit de* Magellan *à l'Iſle de* George III, *appellée* Otahiti, *& ſituée dans la Mer du Sud; avec un récit de la découverte de pluſieurs autres Iſles & la deſcription de leurs Habitans.* 73

CHAP. V. *Découverte de l'Iſle d'*Otahiti, *nommée* Iſle

du Roi George III. *Ce qui nous arriva, ſoit à bord du Vaiſſeau, ſoit ſur la Côte.* 92

CHAP. VI. *Envoi des Malades à terre. Commerce régulier avec les Habitans. Quelques détails ſur leurs mœurs & leur caractère. Leurs viſites au Vaiſſeau & quelques évènemens.* 118

CHAP. VII. *Détail d'une Expédition faite dans l'Iſle pour en connoître l'interieur. Suite de ce qui nous arriva juſqu'à notre départ d'*Otahiti. 140

CHAP. VIII. *Deſcription plus particulière des Habitans d'*Otahiti *; de la vie domeſtique, des mœurs & des Arts de ces Inſulaires.* 150

CHAP. IX. *Traverſée d'*Otahiti *à l'Iſle de* Tinian. *Deſcription de quelques autres Iſles que nous avons découvertes dans la Mer du Sud.* 165

CHAP. X. *Deſcription de l'état préſent de l'Iſle de* Tinian *& de ce que nous y fîmes ; ainſi que ce qui nous arriva dans la traverſée de* Tinian *à* Batavia. 176

CHAP. XI. *Séjour à* Batavia. *Paſſage de cette Ville au Cap de* Bonne-Eſpérance. 187

CHAP. XII. *Séjour au Cap de* Bonne-Eſpérance. *Retour du* Dauphin *en Angleterre.* 195

## VOYAGE DU CAPITAINE COOK.

### LIVRE PREMIER.

CHAP. I. *PASSAGE de* Plymouth *à l'Iſle* Madère. *Quelques détails ſur cette Iſle.* 215

CHAP. II. *Paſſage de l'Iſle* Madère *à* Rio-Janéiro. *Deſcription du Pays & divers incidens.* 229

CHAP. III. *Paſſage de* Rio-Janéiro *à l'entrée du Détroit de* le Maire. *Deſcription des Habitans de* la Terre de Feu. 262

CHAP. IV. *Voyage à une Montagne pour chercher des Plantes.* 271

CHAP. V. *Paſſage du Détroit de* le Maire. *Deſcription ultérieure des Habitans & des productions de* la Terre de Feu. 281

CHAP. VI. *Deſcription générale de la partie Sud-Eſt de* la Terre de Feu *& du Détroit de* le Maire, *avec quelques remarques ſur ce qu'en dit l'Amiral Anſon. Inſtructions ſur le Paſſage à l'Oueſt dans les Mers du Sud en tournant cette partie de l'Amérique.* 291

CHAP. VII. *Suite du Paſſage du Cap* Horn *aux nouvelles Iſles découvertes dans la Mer du Sud. Deſcription du giſement & de la forme de ces Iſles. Détails ſur les Habitans & ſur pluſieurs incidens qui nous ſurvinrent pendant la route & lors de l'arrivée du Vaiſſeau.* 300

CHAP. VIII. *Arrivée de l'*Endeavour *à* Otahiti, *appellé par le Capitaine Wallis*, Iſle du Roi George III. *Règles etablies pour trafiquer avec les Naturels du Pays. Deſcription de pluſieurs incidens qui ſurvinrent dans une viſite que nous rendîmes aux deux Chefs Tootahah & Toubouraï Tamaïdé.* 313

CHAP. IX. *Lieu choiſi pour notre Obſervatoire & pour la conſtruction d'un Fort. Excurſion dans les bois & ſuites de ce Voyage. Conſtruction du Fort. Viſites que nous rendirent pluſieurs Chefs a bord du Vaiſſeau & à notre Fort. Détails ſur la Muſique des Naturels du Pays, & la manière dont ils diſpoſent de leurs Morts.* 325

CHAP. X. *Excurſion à l'Oueſt de l'Iſle. Récit de pluſieurs incidens qui nous arrivèrent à bord du Vaiſſeau & à terre. Première entrevue avec* Oberea, *Femme qu'on diſoit être Reine de l'Iſle lors du Voyage du* Dauphin. *Deſcription du Fort.* 338

CHAP. XI. *Obſervatoire dreſſé. On nous vole notre Quart de nonante. Suite de ce vol. Viſite à Tootahah. Deſcription d'un Combat de Lutte parmi les Otahitiens. Graines d'Europe ſemées dans l'Iſle. Noms que donnèrent les Indiens aux Gens de notre Vaiſſeau.* 352

CHAP. XII *Quelques Femmes viennent au Fort. Cérémonies ſingulières. Les Otahitiens aſſiſtent au Service Divin que nous célébrâmes, & le ſoir, ils nous donnent un ſpectacle très-extraordinaire. Toubouraï Tamaïdé ſuccombe à une tentation.* 369

CHAP. XIII. *Autre Viſite rendue à Tootahah. Détail*

*de differentes Aventures. Amuſemens ſinguliers des Indiens, & remarques ſur ces amuſemens. Préparatifs pour obſerver le Paſſage de Venus. Ce qui nous arrive au Fort.* 379

CHAP. XIV. *Deſcription particulière des Funérailles parmi les Otahitiens. Obſervations générales ſur ce ſujet. On trouve chez ces Indiens une claſſe d'Hommes pour leſquels les Anciens avoient beaucoup de vénération. Vol commis au Fort. Suites de ce vol. Details ſur la Cuiſine des Otahitiens. Divers incidens.* 392

CHAP. XV. *Navigation autour de l'Iſle. Differens incidens dans cette expédition. Deſcription d'un lieu appellé* Moraï, *où les Otahitiens enterrent les os des morts & vont rendre un culte religieux.* 408

CHAP. XVI. *Expédition de M. Banks pour ſuivre le cours de la Rivière. Veſtiges d'un Feu ſouterrain. Préparatifs pour quitter l'Iſle. Ce que nous dit Tupia ſur* Otahiti *& les environs.* 429

CHAP. XVII. *Deſcription particulière de l'Iſle d'*Otahiti, *de ſes productions & de ſes Habitans. Habillemens, habitations, nourriture, vie domeſtique, & amuſemens de ces Inſulaires.* 444

CHAP. XVIII. *Des Manufactures, des Pirogues & de la navigation des Otahitiens.* 478

CHAP. XIX. *De la Diviſion du Tems à* Otahiti. *Manière de compter & de calculer les diſtances ; Langue, Maladies, Funérailles & Enterremens, Religion,*

*Guerre, Armes & Gouvernement des Otahitiens. Quelques observations générales à l'usage des Navigateurs qui iront par la suite dans les Mers du Sud.* 501

Fin de la Table des Chapitres.

De l'Imprimerie de J. G. CLOUSIER, rue Saint-Jacques, 1774.